



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

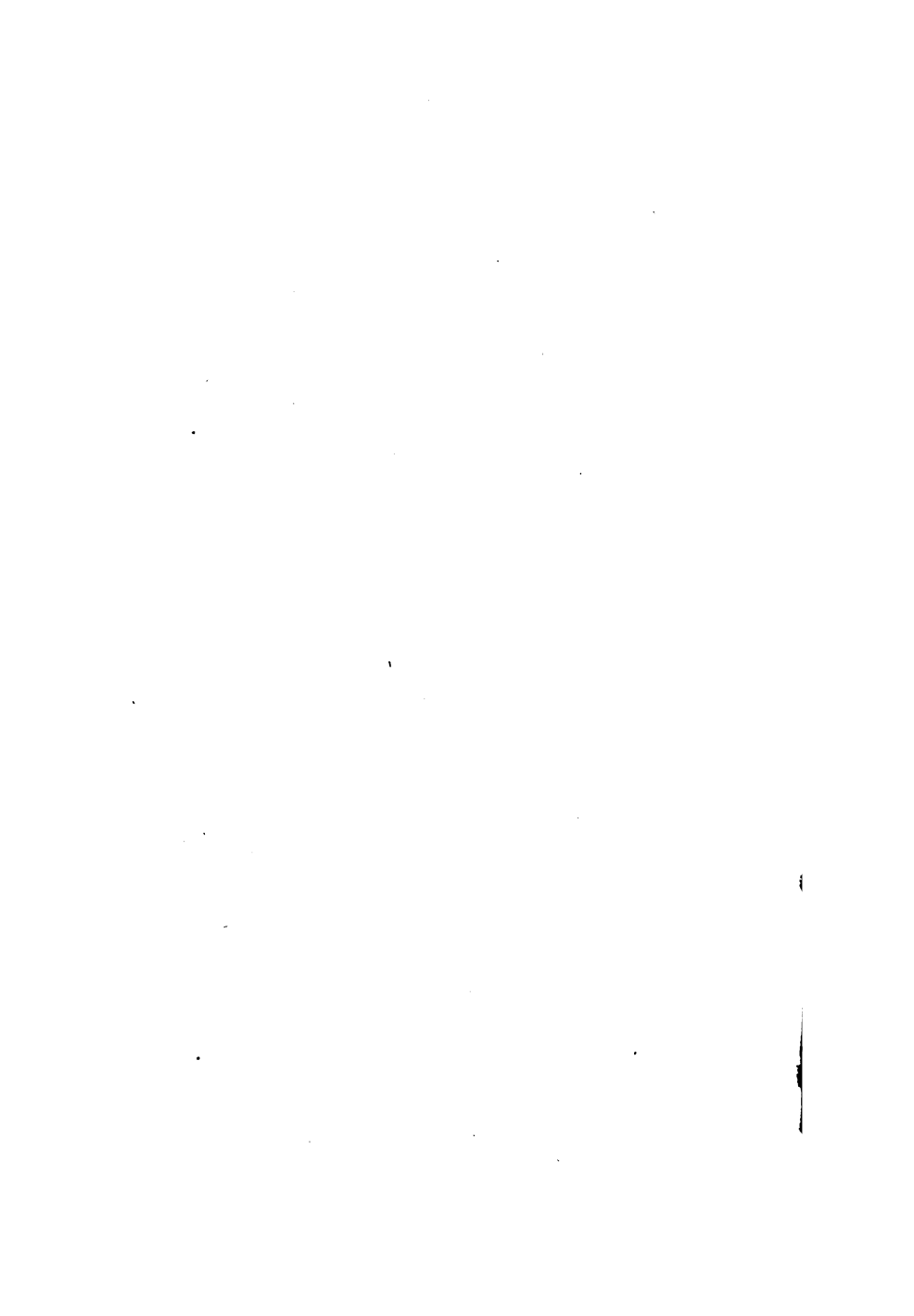


3 3433 07495739 4









Georg Forster's
sämmtliche Schriften.

839-32

5368

Herausgegeben von dessen Tochter
und begleitet
mit einer Charakteristik Forster's
von

G. G. Servinus.

In neun Bänden.

Sechster Band..

Kleine Schriften.

Dritter Theil.

Mit achtzehn lithographirten Abbildungen.

Leipzig:
F. A. Brockhaus.

1843.

NFG

58

439844

58

COY 400
SUN 10
SUN 10

Inhalt des sechsten Bandes.

. Kleine Schriften.

n Beitrag zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens.

Seite

Dritter Theil.

geschichte der Englischen Literatur der Jahre 1788—1791.....	3
innerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen	160
volutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790.....	249
ber die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit	278
rifische Umriffe	306
erstellung der Revolution in Mainz	352
er das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken	413
twort eines freien Mainzers an den Frankfurter, der mit dem Franken Götine gesprochen hat.....	432
ber die Fragen des Redakteurs der Mainzer Nationalzeitung in Nr. 193 und 194. vom 20. und 21. December 1792.....	442

THE FIRST PART

THE FIRST PART OF THE HISTORY OF THE
REIGN OF HENRY THE SEVENTH
OF ENGLAND

AND THE

REIGN OF HENRY THE EIGHTH
OF ENGLAND
BY
JAMES HALLAM
OF THE MIDDLE TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.
OF THE INNER TEMPLE, ESQ.

LONDON: PRINTED BY J. H. JOHNSON, ST. PAUL'S CHURCH-YARD, 1794.

Kleine Schriften.

Ein Beitrag

**zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte
und Philosophie des Lebens.**

Dritter Theil.



Geschichte der Englischen Literatur der Jahre 1788 — 91.

Aus Archenholtz Annalen.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahr 1788.

Gegenwärtiger Zustand der brittischen Literatur. Beziehung politischer und sitzlicher Verhältnisse auf die Schriftstellerei. Neuer Sprachreichtum und Johnson's vielsylbige Wörter. Moderner Styl. Triebfedern des wissenschaftlichen Fortschrittes. Selbstdenken und Erfindungsgeist. Nationalton. Reichtum, eine Stütze der Literatur. Pinelli's Büchersammlung. Büchertiebhabelei. Goldene Früchte der Autorschaft. Öffentliche Bibliotheken von Capendish und Græherode. Die beiden Hunter's und ihre Musea. Beförderer der Wissenschaften. Gramford's Theorie der thierischen Wärme. Sibthorpe's und Hamkins' Reisen nach Griechenland. Greville's Mineralien cabinet. Latham's Vögel. Adams' Versuche über das Mikroskop. Fothergill's und andere medicinische Preismedaillen. Cruikshanks' Geschichte der Sauggefäße. Herschel. Cook. Verpflanzung des Brotbaums nach Ostindien. Pelew-Inseln und Pulo-Pinang. Bruce und Borsley's Reisen. Menge der Uebersetzungen. Studium der französischen und deutschen Literatur. Dichtkunst: Della Crusca; poetische Milcfrau und poetischer Bauer. Greatheed's neues Trauerspiel. Weibliche Schriftstellerei. Politische Satyren. Peter Pindar. Redner im Parliamente. Neue Ausgabe des Wellendenus. Politische Pamphlets. Politische Freiheit, ein Grund zur Mäßigung. Befestigung des Glaubens durch Gewissensfreiheit. Methodisten und Schwedenborgianer. Atheistische Abfertigung des Dr. Priestley. Schutzschrift für die Vielgötterei. Des Bischofs von Landaff Apologie des Christenthums. Neue hebräische Bibeln. Vertheidigung des Buchers. Lord Mansfield's Briefe über das Studium

der Jurisprudenz. Balancen's Ableitung der irländischen Sprache aus dem Punischen. Bezweifelte Echtheit der Marmorchronik von Paros. Sarpi's venetianische Staatsverfassung. Asiatische Literatur. Männliche und weibliche Biographien. Guntingham's Geschichte von England. Voltaire's Remoires von Großbritannien. Gibbon's Verfall und Sturz des römischen Reiches.

Die wissenschaftlichen Fortschritte eines Volkes stehen in so enger Verbindung mit seinen politischen und sittlichen Verhältnissen, daß man vielleicht den Schluß ziehen wird: auch in Absicht auf literarische Geistesprodukte müsse die Revolution, die sich seit einigen Jahren in Großbritannien ereignet hat, merkliche Folgen nach sich gezogen haben, und mit der Denkungsart, wie mit den Werken, welche ihr Gepräge tragen, müsse eine gewisse Veränderung vorgegangen sein. In jenem für wissenschaftliche Aufklärung so berühmten Lande ist die Autorschaft weniger als anderwärts ein Gewerbe. Begüterte Personen vom höchsten und vom mittlern Stande, die ersten Männer im Staate, die das Ruder in Händen halten, die Koryphäen der feinen Welt, die an ihren Launen und Beschäftigungen den stärksten Antheil haben, rechnen es sich zur Ehre, unter die Schriftsteller ihres Vaterlandes gezählt zu werden, und entweder die ernsthafteren Erfahrungswissenschaften mit ihren Entdeckungen zu bereichern, oder das große Publikum durch das Feuer der Beredsamkeit, die Geisel ihres raschen Wises, und die täuschende Wahrheit ihrer Schilderungen zu unterhalten, — sogar zu lenken, und ihrem Genie oder ihrem Ehrgeiz, oder beiden zugleich, huldigen zu lassen. Gleichwie nun überhaupt die lebendigsten Begriffe jederzeit unmittelbar aus dem Anschauen entspringen, so äußern die Sitten, die Verwandlungen des Geschmacks und der Mode, und die Welthandel des gegenwärtigen Zeitraums ihren Einfluß am sichtbarsten auf die Denkungsart derjenigen Klasse von Schriftstellern, welche entweder als die ersten Triebfedern oder doch als die nächsten Zuschauer auf dem großen Theater der Welt, vom Geiste ihrer Zeit durchdrungen, ihn jedem ihrer Werke in vollem Maße wieder mittheilen. In der That stößt man bei genauer Untersuchung auf Spuren, welche den Zusammenhang der neuesten Literatur in England, mit der neuesten Geschichte dieser Insel nicht undeutlich verrathen.

Die englische Sprache selbst hat zwar seit Steele und Addison keine wesentliche Umschaffung erlitten; allein die große Fehde des Mutterlandes mit seinen Colonien, der Verkehr mit fremden Hülfsvölkern, die Unterhandlungen mit dem Feinde selbst, die Bekanntschaft mit neuen Gegenständen aus entfernten Welttheilen und auf dem Schauplatze des Krieges, die immer zunehmende Wichtigkeit der ostindischen Angelegenheiten, endlich die wissenschaftlichen Entdeckungen und die mechanischen Erfindungen der neuesten Zeiten, haben diese Sprache sehr ansehnlich bereichert und einer Menge von fremden Wörtern das Bürgerrecht theilt. Schon der Hastings'sche Prozeß allein macht ein neues Wörterbuch nöthig. Die Zeitungsblätter, die von dergleichen neuen Ausdrücken wimmeln, sind zugleich die Vehikel ihrer allgemeinen und schnellen Ausbreitung unter alle Stände, und verlässige Mittel, ihnen eine dauerhafte Existenz zu versichern. Ständen jene beiden großen Schriftsteller heute wieder auf, um den Burke oder Sheridan im brittischen Senat anzuhören, sie würden einander mit Erstaunen bekennen, daß ihre Muttersprache neu fremd geworden sei, indeß vielleicht mancher Schuhflicker ihnen die unverständlichen Worte erklären, und ein lebendiger Commentar dieser alles zermalmenden Redner werden könnte.

Von jenen Ausdrücken, welche der Luxus gestiteter und prügiger Nationen in Umlauf bringt, vergehen die meisten so schnell wie das Ephemeron; ja oft, noch ehe irgend ein Schriftsteller den neuen Laut von den Lippen der Puzhändlerin aufheben kann, ist er in den Regionen der Mode schon längst veraltet. Indessen gibt es immer noch einige, die dem allgemeinen Schicksal enttrinnen. In diesen Modewörtern nun, zusammen genommen mit den Lieblings-Floskeln, welche in den müßigen Reisen der feinen Welt eine Zeit lang die Stelle des Witzes vertreten und den Redensarten, die der genauere Verkehr mit Frankreich und die allgemein gewordene französische Sprache den höheren Ständen in den Mund legt, besteht die Quintessenz des guten Tons. Daher spielen sie auch in einem beträchtlichen Theile der schönen Literatur eine wichtige Rolle. Dramatische Schriftsteller, Satyriker und Romanensreiber, denen an lebendiger Darstellung der vorübergehenden Sitten ihres Zeitalters Alles gelegen ist, haschen nach diesen charakteristischen Ausdrücken und reuigen sie. Zu keiner Zeit schöpften die Bellettristen eifriger

als eben jetzt aus dieser Quelle. In Werken des Wises | die Erfindungskunst ihre Grenzen; und nach so vielen Jahrhu-
berten ist es heutiges Tages weniger noch als zu Salomo-
zeiten ein Wunder, daß nichts Neues mehr unter der Sor-
geschichte, und insbesondere nichts Neues mehr gebichtet wi-
Die Ausnahmen, welche große Geister machen, sind so selt
daß sie hier nicht in Betrachtung kommen können. Die all-
meine sowohl als die specielle Charakteristik ist entweder sch-
erschöpft, oder sie wird nicht immer so meisterhaft behandelt, t
sie den Reiz der Neuheit behalten, und die Aufmerksamkeit ein-
verwöhnten Lesers spannen könnte. Was uns gefallen und un-
halten soll, muß auf irgend eine Art in einer so wichtigen |
mittelbaren Beziehung mit uns stehen, daß es nicht erst ein
Vernunftschluß bedarf, um sie ausfindig zu machen, sonde-
daß unser Gefühl sie augenblicklich entdeckt. Wenn gleich nid-
leichter als der kleinfügige Detail in ernstern Wissenschaften
ermüden pflegt, so gilt doch von Sittengemälden genau |
Gegentheil. Je individueller die Züge sind, die hier, den Z-
genossen gleichsam entwendet, zu einem redenden Ganzen
sammensfließen, desto anwendbarer auf unsere eigenen Verh-
nisse, desto anziehender werden sie für uns. An der Aesopisd-
Fabel findet wohl der Kinderverstand seine Nahrung, so wie
gemeine Zuschauer sich an den verschiedenen komischen und t-
gischen Rollen auf der Bühne und ihren bekannten Geme-
plätzen weidet. Hingegen in dem flüchtigen Augenblicke, den |
gebildete, selbstthätige Publikum eines blühenden Staats der se-
nen Literatur widmen kann, in dem Wirbel von Geschäften v-
Verwickelungen des Interesse, wünscht jeder Einzelne zunä-
die Personen mit denen er es heute oder morgen zu thun hal-
kann, oder doch ähnliche Charaktere, in Verhältnissen, die |
auf die neueste Lage der Sachen, in der politischen sowol-
sittlichen Welt beziehen, vor seinen Augen handeln zu seh-
Schriftsteller, die den Beifall jenes Augenblicks einernten woll-
müssen daher den Conversationston genau nachzuahmen wiss-
und bringen auf diesem Wege einen Zuwachs von neuen W-
tern in die Büchersprache, der allmählig auch in andre W-
übergeht, und zuletzt ein klassisches Ansehen gewinnt.

Noch eine andre Quelle des modernen Wortreichthum-
öffneten die Gelehrten selbst, und an ihrer Spitze der berfhr

Literator Johnson, der Aristarch des Jahrhunderts. Es ist wahr, die ungeheure Menge von einsylbigen, höchstens zweisylbigen Wörtern benimmt dem Englischen gar viel von der majestätischen Würde, von dem feierlichen Wohlklang und der harmonischen Fülle, womit der Grieche und Römer uns hinreißt, und Beide, den äußern und den innern Sinn so mächtig erschüttern. Doppelt fühlbar ward dieser Mangel in einer Mundart, der es so sehr an volltönigen Selbstlautern fehlt. Um dem Uebel abzuheifen, wählte Johnson das einzige Mittel, welches ihm die Analogie noch darbot. Zusammenfügungen, wie unsere biegsamere Sprache, nach dem Muster der griechischen, sie gestattet, litt die seinige nicht; allein er gab lateinischen vielsylbigen Nenn- und Zeitwörtern englische Endungen, und so gewannen seine Perioden einen tönenden Rhythmus, den man zuvor nicht kannte. Mit Recht erhob die Kunst der Kritiker ihre Stimme gegen den Mißbrauch dieser neuausgeprägten Schalthörter, deren sich sowol der Erfinder selbst als seine Nachahmer zu häufig bedienten. Seine eigene Derbheit rechtfertigt die nachdrücklichen Erinnerungen an Pedanterie, Bombast und Affectation, womit man ohne Gnade um sich warf. Das Verdienst aber, mit diesen Worten einen Schatz von Materialien für künftige Schriftsteller, zur Bildung eines eleganten und zugleich kräftigen Styls, in die Sprache gelegt zu haben, bleibt, trotz jeder tadelhaften Anwendung, dem großen Manne dennoch unbenommen.

Wie in einem Volke, das auf allen Meeren seine Schiffe, an allen Küsten seine Handelsplätze, in allen Welttheilen seine Befestigungen und Pflanzstädte hat, in einem Volke, dessen Geisteskräfte in beständiger Spannung bleiben, damit es auf der Höhe, wohin es sich durch Thätigkeit allein geschwungen, sich behaupten, und den Erzeugnissen der ganzen Welt durch seine Industrie die Wage halten könne, in einem Volke, das den hohen Freiheitsinn in seinen wissenschaftlichen Untersuchungen mit erfinderischem Tiefsinn verbindet, — wie da Elemente der Sprache einer zwar unmerklichen, aber mit dem Strom der Zeiten unaufhaltsamen Veränderung unterworfen sind, wie Worte veralten und neu entstehen, wie man an Sachkenntniß, an Reichthum der Begriffe und an der Mannigfaltigkeit ihrer Verknüpfungen gewinnt: so trägt auch die Schreibart dieses Volkes selbst, wenn es sich durch sein Gefühl für alles Schöne durch

einen edeln Geschmack in den bildenden Künsten, durch Feinheit und Urbanität der Sitten auszeichnet, die unverkennbaren Merkmale der Umwandlung und des Fortschrittes an sich. Ist gleich die englische Wortfügung sehr gefesselt, so bilden sich doch immer neue Wendungen, welche durch Kühnheit oder Grazie, durch epigrammatischen Scharfsinn und glänzende Antithesen, oder durch wahren Affekt, und Gluth des Colorits gefallen. Immerhin mögen die spätern englischen Schriften an der goldenen Einförmigkeit verloren haben, was sie an Schmuck und Mannigfaltigkeit gewonnen. Die Prosa des Spectator's mag im Mirrour und im Rambler*) nicht wieder zu finden sein, wie der französische Si aus dem Zeitalter Ludwigs XIV. in der Sprache eines Voltaire, Raynal oder Buffon nicht gesucht werden muß. Allein je näher man einem Ideal zu kommen trachtet, desto weniger darf irgend eine Schönheit allein darin herrschen, indem der äußerste Grad schon wieder Verunstaltung wird, und die gepriesene Simplicität uns in die Länge doch zum Gähnen bringt. Von der englischen Sprache dürfen wir also noch immer behaupten, daß ihre Vollkommenheit in den letzten Zeiten mit ihrer Erweiterung gleichen Schritt gehalten hat.

Denselben Ursachen, welche zur Bereicherung und Ausbuchtung der Sprache und des Styls so kräftig wirkten, ist auch die veränderte Gestalt der wissenschaftlichen Kenntnisse selbst zuzuschreiben, die sich in den neuesten Schriften der Engländer offenbart. Auch hier gebühret ihnen noch immer der Ruhm des ersten unter den gesitteten Völkern, des aufgeklärtesten, weisesten Volkes, den man ihnen in Rücksicht auf ihre Handlung und ihre ganze übrige Existenz bereits hat zuerkennen müssen. Wenn nämlich, wie mich dünkt, eine vollständigere, richtigere Erkenntniß und eine Fertigkeit, dieselbe auf alle Ereignisse des Lebens richtig anzuwenden, den Namen Aufklärung verdienen, so giebt es unstreitig kein Volk, und hat es, außer etwa die Athenern, nie eins gegeben, das durch alle seine Klassen auffallendere und häufigere Beispiele eines, sowohl in der Erforschung der unerkannten, als im praktischen Gebrauche der gefundenen Wahrheit, geübten Verstandes aufzuweisen hätte. L

*) Zwei neuere Wochenchriften; die letztere von Johnson.

aber Großbritannien dem Zeitpunkte nahe sein mag, wo die Entwicklung der Wissenschaften zu stocken anfängt, wo zugleich ihre gemeinnützige Ausbeutung gehemmt wird, und, weil Nichts in der Welt stille stehen kann, wo Verfall und Rückgang unausbleiblich sind? Diese Frage lassen wir gern unentschieden, so lange noch die unlängbaren Kennzeichen eines gesunden Zustandes fortbauern, und die Triebfedern der Aufklärung sich noch in voller Wirksamkeit erhalten.

Eine der wichtigsten liegt in dem Charakter der Engländer selbst. Zu frei, um sich von Andern blindlings leiten zu lassen, zu thätig um sich an einem bloß passiven Unterrichte zu begnügen, dringt ihr Geist aus eigenem Antrieb und auf selbstgewähltem Wege in die Tiefen der Erkenntniß, und opfert allen theoretischen Gedächtnißkram der gründlichen Erfahrung auf, die er durch eigenes Forschen erlangte. Erfindung, das Werk einer von menschlicher Willkür unabhängigen Vorsehung der Umstände, verewigt zwar oft einen sonst unbedeutenden, oder wol gar einen leeren Namen; allein die Ausnahmen, wo seltne Menschen durch Anstrengung ihrer Seelenkräfte aus sich selbst schöpfen, und vom Schicksal zu Erfindern organisiert worden sind, müssen bei jenem eigenthümlichen Forschungstrieb, nach Verhältniß des Umfangs und der Volksmenge, in England häufiger als im übrigen Europa sein. Der Mann von Genie ist überall keine gewöhnliche Erscheinung; wo er aber das Nachahmungsfieber verursacht, und die Verzerrungen schriftstellerischer Histrionen bald Mitleid bald Lachen erregen, dort wäre fast zu vermuthen, daß entweder das Genie die größte Seltenheit sein, oder der Sinn es zu fassen und zu beurtheilen noch mangeln dürfte. In England ist dagegen der Unfug des sogenannten Geniewesens unbekannt; man winkt einander Beifall zu, und wandelt ruhig fort auf eigener Bahn. Bei so viel Eigenthümlichkeit im Gange des Denkens, kann es vielleicht Manchem widersprechend scheinen, daß in den Schriften der Engländer eine gewisse charakteristische Gleichförmigkeit herrscht, an welcher sie so leicht erkannt werden können. Nicht nur die erste Erziehung der Jugend in Schulen welche durch das ganze brittische Reich sich ziemlich ähnlich bleibt, sondern auch die fernere Ausbildung des erwachsenen Menschen, durch sein Verhältniß als Bürger eines freien Staats, bewirkt allerdings eine Uebereinstimmung in gewissen Grundbegriffen, aus

welcher, bei den verschiedensten Modificationen, ein gleichgestimmter Nationalton entspringt. Wir sehen einen herrlichen Wald, voll schlanker, gerade gewachsener Stämme. Der gerade Wuchs, der ihnen allen gemein ist, so verschieden übrigens die Eigenschaften des Holzes sein mögen, — ward er nicht eben dadurch bestimmt, daß sie zusammen, unter völlig gleichen Umständen, entsprossen? Auch ist die Aehnlichkeit, die uns auffällt, von jener künstlichen weit unterschieden, welche die despotische Gärtnerschere erzwingt; sie ist vielmehr das Werk der Freiheit selbst, und einer Constitution, die allen Dritten gleiche Rechte ertheilt. In Beziehung auf die Veränderungen, wodurch die neueste englische Literatur sich auszeichnen soll, war der Einwurf, dem wir hier begegneten, von einiger Erheblichkeit. Nunmehr begreift man nämlich, daß von keiner Revolution im Denken die Rede sein könne, welche mit den Grundanlagen des National-Charakters stritte. Müßten nicht die Engländer aufhören Engländer zu sein, ehe sie, z. B. statt ihrer Verfassung sich eine Monarchie gelassen lassen; für die Bequemlichkeit des Nachbetens alles eigene Forschen verwerfen, die praktische Naturkunde gegen die Systemfucht, Geschmack gegen Vielwisserei vertauschen, unverbaute Citata zusammenstoppeln, scholastische Spitzfindigkeiten wiederkauen, oder auch nur ein unfehlbares Wörterbuch annehmen könnten? In einem Moment von wenigen Jahren können die Veränderungen im Reiche der Wissenschaften, nur gleichsam als zarte Schattirungen sich von dem Nationalcolorit und dem Grundton des Jahrhunderts unterscheiden.

Unter die wesentlichsten Beförderungsmittel der Literatur, welche zugleich ihren intensiven Fortschritt begünstigen, gehört zunächst der Reichthum der Nation. In allen Ländern gibt es unzählige Beispiele, daß Reichthum und Dummheit sich gatten; in England hingegen, wo Geld und Ehre so oft die Früchte des Talents und der Kenntnisse sind, dient der Gebrauch, den die Reichen von ihren Schätzen machen, zum Beweise, daß auch zwischen Ueberfluß und Verstand ein Bündniß möglich sei. So wie man dort eigentlich arbeitet, um genießen zu können, so fühlt man es auch inniger als anderwärts, daß der rechte Genuß des Lebens in einer weisen Oekonomie der Kräfte, und einer geschmackvollen Abwechselung der Gegenstände besteht. Der Luxus erhält einen Zug von Solidität, indem er stets auf Nutzen und

Bequemlichkeit eben so sehr, wie auf sinnliches Ergößen abzwackt, und während daß im reichen Barbaren nur das Thier genießt, und der Besitz des Geldes ohne einige Anwendung die Seele des Geizigen füllt, befriedigt hier den vernünftigen Epitürder nichts Geringeres, als die doppelte Pflege des Körpers und der Seele. Nirgends ist Lektüre ein allgemeineres Bedürfnis als in England, und nirgends hat man auch die Bücherliebhaberei, die Pracht in Editionen, in Druck, Papier und Verzierungen höher getrieben. Die Unternehmungen der Buchhändler in London rechtfertigen diese Behauptung. Ihr Handel besteht im Ankauf ganzer Bibliotheken, welche sie nebst ihrem eignen Verlag wieder einzeln veräußern. Im vorigen Jahre gaben Robson und Edwards 40,000 Thaler für die berühmte Büchersammlung des Venetianers Pinelli; und kaum war sie ausgepackt, so ward ihnen für die Polyglottbibel allein schon wieder 500 Pfd. St. (3000 Thaler) geboten. Literarische Seltenheiten gingen wie gewöhnlich, in den Bücherversteigerungen um unerhörte Preise weg. Bei dem Verkauf der Dubletten des brittischen Museums trieb man die kleine griechische Schugrede des Libanius für die Tempel bis auf fünf Guineen. Die Buchhändler in London allein stellten zu Anfange dieses Jahres an 300,000 Bände zum Verkauf. Der ungeheuern Menge von Zeitungen und Monatschriften ungeachtet, welche die Leselust des großen Hausens stillen, erschien eine ansehnliche Menge neuer Bücher in allen Fächern der Gelehrsamkeit, die gleichwol ihre Käufer zu mehreren Tausenden fanden. Dieser starke Debit und die ungekänfte Sicherheit des Eigenthums setzten die Buchhändler in Stand, Summen, worüber man erschaunt, für die Handschriften berühmter Schriftsteller hinzugeben. Das Beispiel Robertson's, der für seine Geschichte von Amerika 3000 Pfd. St. erhielt, blieb nicht mehr das einzige in seiner Art. Der Buchhändler Cadell erkaufte das Verlagsrecht von Gibbon's unsterblichem Werke um 50,000 Reichsthaler. Allein dieses Honorar ist verhältnißmäßig gering gegen die 1000 Guineen, welche Faulder für zwei Oktavbände einer Philosophie der Politil und Moral dem Archidiacon Paley bezahlte, und wobei er dennoch einen großen Gewinn erübrigte. Auch die kleinen Ausströmungen des Genies belohnte das Publikum nach diesem Maßstab, und Greatheed erhielt von dem Verleger gegen 800 Reichsthaler für die Hand-

schrift seines Trauerspiels. Wenn nur eine vertraute Bekanntheit mit großen Mustern diesen Nationalstolz für schriftstellerische Vollkommenheit weckt und bildet, so ist es andrer Seits auch keinem Zweifel unterworfen, daß dieses enthusiastische Theilnehmen auf Männer von Talent unter gewissen Umständen zurückwirken, und sie zur Anstrengung ihrer Kräfte mit stärkerem Reiz entflammen kann.

Einen edleren Gebrauch des Reichthums kann es nicht geben, als jene Anstalten und Stiftungen, wodurch auch unbedeutenden Personen der Erwerb wissenschaftlicher Kenntnisse erleichtert wird. An Beispielen dieser Art ist der jetzige Zeitpunkt in England vorzüglich reich gewesen. Außer den bekannten Bibliotheken, deren Gebrauch dem Publikum frei steht, eröffnete vor nicht gar langer Zeit der Chemiker Cavenish eine reichhaltige Sammlung der wichtigsten die Kenntniß der Natur und die unmittelbare Erfahrung betreffenden Werke, und noch in diesem Jahre folgte ein wohlhabender Geistlicher, Namens Cracherode, der zugleich einer von den Curatoren des brittischen Museums ist, diesem Beispiele mit einer außerlesenen Bibliothek, wozu er ein eignes Gebäude errichten läßt. Neben den wissenschaftlichen und praktischen Verdiensten der beiden Brüder William und John Hunter, hatten Beide den rühmlichen Ehrgeiz, die Früchte einer goldenen Praxis zur Verewigung ihres Namens anzuwenden. Man kennt schon längst das prächtige Museum des verstorbenen älteren Bruders, eines der größten Aerzte, Zergliederer und Geburtshelfer in Europa. Er hatte in demselben einen außerlesenen Büchervorrath, einen seltenen Schatz von anatomischen Präparaten, ein höchst vollständiges und in vieler Rücksicht unschätzbares Münzkabinett und eine kostbare Naturaliensammlung, zum künftigen Gebrauche der Universität Glasgow aufbewahrt. Im letztverfloffenen Junius eröffnete auch John Hunter, der jüngere, der als Zergliederer und Physiolog so berühmt wie sein Bruder, und als Wundarzt nicht unbekannt ist, sein physiologisches Naturalienkabinett, welches insbesondere für die vergleichende Anatomie den entschiedensten Werth behauptet. Die Schaufstellung von Sir Ashton Lever's, oder nunmehr Parkinson's, Museum, dauerte zu gleicher Zeit noch fort, und Sir Joseph Banks, der Weltumsegler, den die Königliche Societät der Wissenschaften zu ihrem Präsidenten erkoren hatte, bot noch immer den einheimischen sowohl als fremden Gelehrten sein

entliches Frühstück, und den Gebrauch des größten Herbariums der Welt, mit einer seltenen Freigebigkeit dar. Dem Entschlusse, womit er selbst auf verschiedenen Seereisen die Natur ergründet, und einen ansehnlichen Theil seines Vermögens zur Herausgabe seines prachtvollen Pflanzenwerks verwendet hatte, folgte jetzt, nach mehreren geringeren botanischen Missionsanstalten, eine große Reise in das Innere von Afrika die Krone aufsetzen. Mehrere Naturkundiger sollten auf Kosten einer Gesellschaft, die er Bankt zusammentrat, die Erzeugnisse dieses unbekannten Landtheils erforschen; und von ihren Bemühungen erwartet man es, die wichtigsten Aufschlüsse.

Seitdem Locke die angeborenen Begriffe aus der Metaphysik verbannte, lag die Hoffnung des englischen Philosophen lebhaftlich: Fortschritte der empirischen Naturkunde beschloffen. Annäherung zu dem, was Menschen Wahrheit nennen, erwarten sie sofort nur aus dieser Quelle, und sollte diese Erwartung doch zu Ende auf Wahn hinausgehen, so hat sie wenigstens das Gute, daß die Beobachtungen und Entdeckungen, welche sie veranlaßt, zu keiner Zeit verlorne Arbeit sind, sondern von jedem künftigen Kopfe benutzt, geordnet und verbunden werden können. Allein auch dieses praktische Studium der Natur erheischt zurzüglich die Unterstützung eines reichen und zugleich wißbegierigen Volkes. Lord Shelburne, nunmehriger Marquis von Lansdowne, war der edelmüthige Beförderer der physikalischen Arbeiten; berühmten Priestley. Einige der wichtigsten Entdeckungen in der Elektrizitätslehre verdankt man dem Eifer des jetzigen Grafen Stanhope. Die großen Chemiker, Kirwan und Cavendish sind berühmte Männer, die, wenn es auf ein geldkostendes Experiment ankommt, ihres Vermögens nicht schonen. Die lehrreiche Abhandlung des ersteren über das Phlogiston trat erst vor kurzem an das Licht. Nach zehnjährigem Beharren in den mühseligen Untersuchungen gab der bescheidene Crawford endlich eine zweite durchaus vortreffliche Ausgabe seiner Theorie von der Entstehung der thierischen Wärme heraus. Wallis ließ den electrischen Aal aus Surinam lebendig nach England bringen, um seine Eigenschaften genauer untersuchen zu können. Von Linné's Werk kaufte Dr. Smith in bloß wissenschaftlicher Hinsicht den dänischen Nachlaß dieses unsterblichen Schweden. Sibthorpe kehrte in diesem Jahre von seiner botanischen Reise aus Griechenland mit einem Schatz von neuen Pflanzen und wichtigen

Erläuterungen des Theophrast und Dioscorides zurück. Fast zu gleicher Zeit hatte Sawkins, ein in Deutschland gebildeter Mineraloge, dieselben Gegenden und einen Theil von Kleinasien aus Eifer um die Wissenschaft durchstrichen. Das so lange vernachlässigte Studium der Mineralogie ward eine Lieblingsfache der englischen Naturforscher, und vor vielen andern stieg jetzt Greville's Cabinet zur Vollkommenheit des lehrreichsten und prachtvollsten in Europa. Pennant beschloß die lange Reihe seiner Arbeiten mit seiner verdienstvollen nordischen Zoologie. Ein Apotheker, Latham, lieferte das einzige vollständige Natursystem aller jetzt bekannten Vögel. Der Wundarzt Hunter, den wir schon vorhin erwähnt haben, wetteiferte mit dem vortrefflichen niederländischen Zergliederer Camper in der Beschreibung der Wallfischarten, wozu bisher kein Naturforscher die Kosten hergeben mochte. Volton in Halifax widmete seine Nebenstunden der Untersuchung der Schwämme und gab den ersten Band seiner Beschreibungen und Abbildungen heraus.

In der von Baker, Lieberkühn und Ledermüller betretenen Laufbahn erschien der geschickte Optikus Adams unvermuthet als Schriftsteller. Seine Versuche über das Mikroskop enthalten Beschreibungen von 359 Infusionsthierchen, von manchen Gattungen des Polypengeschlechts und von vielen Insekten. Unter den Aerzten in London, die der empirischen Kurart in vielen Fällen geneigt zu sein scheinen, verdient der jüngstverstorbene Forthegill, dieser größte Praktikus der ungeheuern Hauptstadt, eine ehrenvolle Erwähnung, als ein freigebiger Beförderer der Botanik, als Freund und Gönner der berühmten deutschen Künstler, Ehret und Miller, und als Stifter einer Preismedaille, welche jährlich der besten Schrift über eine medicinische Frage zuerkannt wird. Nach seinem Beispiele stiftete Dr. Fordyce mit seinem Freunde Hunter das Lyceum Medicum Londinense: eine Gesellschaft, welche die Vervollkommnung der Heilkunde zur Absicht hat, und der besten Schrift über einen physiologischen oder pathologischen Gegenstand ebenfalls eine goldene Schaumünze bestimmt. Den Preis des letztverflossenen Jahres erhielt der Wundarzt Home für seine Abhandlung über die Eigenschaften des Eiters. Ein gleicher Eifer und die genauere Kenntniß des menschlichen Körpers feuerte den Zergliederer Cruikshanks an, sich der mühsamen Nachspürung der von Hewson entdeckten Sauggefäße (absorbent vessels) zu unterziehen, und seine Entdeckun-

zen in einem großen lehrreichen Werke dem Publikum mitzutheilen. Diese Beispiele beweisen zum Ueberflusse, wie die Entwicklung des Forschungstriebes von Lage und Mitteln abhängig ist. Es gibt keinen Zweig menschlicher Kenntnisse, der nicht unter diesem Volke seinen Beförderer fände; Georg III. selbst nahm insbesondere die Sternkunde in seinen Schutz, und Herschel, der bewunderte und beneidete deutsche Weltenfinder, konnte nur in England der Stolz seines Vaterlandes werden.

Wenn man die brittische Geschichte ausnimmt, ereignete sich vielleicht noch nie der Fall, daß eine ganze Nation, in ihrem öffentlichen collectiven Verhältnisse, den ernsthaften Mufen geopfert hätte. Wem aber sind die großen Entdeckungs-Schifffahrten unbekannt geblieben, die unverweilliche Zierde der jetzigen Regierungs-Epoche? Wer hat nicht, von Bewunderung durchdrungen, den Namen Cook genannt und nennen gehört? Noch nie ward die Menschengattung und die Natur sorgfältiger als von diesem in seiner Art so einzigen Manne und seinen Reisegefährten erspähet. Es wäre ungerecht, die Wirkung dieser großen Unternehmungen auf die Nation zu läugnen. Die neuerliche Ausrüstung eines Schiffes in der wohlthätigen Absicht, den Brodbaum zur bessern Verpflegung der Sklaven nach den westindischen Inseln zu verpflanzen, ist die edelste Frucht jener Weltumschiffungen. Man erkennt auch schon an der unterhaltenden Darstellung, den charakteristischen Zügen und scharfsinnigen Bemerkungen, welche in der jüngsterschienenen Geschichte des Schiffbruchs auf den Pelew-Inseln durchgehends herrschen, daß Männer, die ein unglücklicher Zufall mit neuen Gegenständen bekannt machte, sich nach Cook's Muster zu Beobachtern gebildet hatten, ohne dazu vermöge ihres Auftrages bestimmt zu sein. Einen ähnlichen chorographischen Beitrag lieferte uns die Beschreibung der Insel Pulo-Pinang, in der Straße von Malakka, welche der König von Sueda kürzlich den Engländern schenkte, um daselbst einen Handelsposten anzulegen. Bruce, dessen Wißbegierde ihn bis nach Abyssinien trieb, hielt seine wichtige Reisebeschreibung bis jetzt noch zurück; indessen hoffte man unlängst, sie bald, so wie die Nachrichten eines andern Reisenden, des Baronets Worsley, im Druck erscheinen zu sehen.

Nicht allein durch eigenes Forschen, sondern auch durch eifrige Benützung der Entdeckungen und Fortschritte anderer Nationen, ward in den letzten Jahrhunderten die Masse der

intensiven Aufklärung in England sichtbarlich vermehrt. Noch nie traten so häufige Uebersetzungen in allen Theilen der Gelehrsamkeit hervor, als eben in dieser Periode. Eine vertraute Bekanntschaft mit der französischen Literatur äußerte den vortheilhaften Einfluß auf die Originalwerke der besten englischen Schriftsteller, und so wie ehemals Hume durch dieses Studium sich unverkennbare Vorzüge als Geschichtschreiber erworben hatte, so leuchtete es in die Augen, daß Robertson, Gibbon, und andere große Männer aus ihrer Klasse, nach ausländischen Mustern hingesehen, die Anordnung der Materien, oder die Behandlungsart ihnen abgelernt, in der Gründlichkeit und Vollkommenheit der Ausführung aber sie weit übertroffen hatten. Mit welcher weisen Anerkennung der Verdienste Frankreichs um die Literatur mußten nicht Jones, der berühmte Orientalist, Sherlock, der wichtige Reisende, und Gibbon der unnachahmliche Historiker, aus dieser Quelle geschöpft haben, da sie selbst es wagen durften, französisch zu schreiben*)? Jetzt begnügte man sich aber auch nicht länger mit den wissenschaftlichen Produkten der nächsten Nachbarn. Um deutsche Bücher lesen zu können, lernten die englischen Chemiker die schwere deutsche Sprache. Die chemischen und mineralogischen Schriften eines Bergmann, Scheele, Ferber, und anderer berühmter Männer wurden übersezt. Die Anecdoten von Friedrich dem Großen, welche nach seinem Tode so häufig erschienen, wurden, wie man leicht erachten kann, auch im Englischen mit Begierde gelesen; allein schon einige Zeit vorher hatten Zielfen's Beiträge zur Geschichte des siebenjährigen Krieges ebenfalls ihren Uebersetzer und Verleger gefunden. Grellmann's Geschichte der Zigeuner, die Briefe des reisenden Franzosen, und des ältern Forster's Geschichte der Entdeckungen im Norden, fanden auch in England Beifall. Sogar des berühmten Pütter's deutsches Staatsrecht übersezte diesen Sommer Durnsford, ein in Göttingen studirender Engländer. Die Uebersetzung von Werther's Leiden machte ein Stück über'alle Erwartung, da der Sinn für ausländische Sitten in England nicht gewöhnlich ist, und der guten Aufnahme fremder Geistesprodukte ein unüberwindliches Hinderniß in den Weg zu stellen pflegt. Damit wir

*) Jones, Dissertation sur la littérature Orientale. — Sherlock. Lettres d'un Voyageur Anglois. — Gibbon Essai sur l'Etude de la Littérature

ndlich die historische Treue nicht verlegen: — auch Xenk's Roman seines Lebens ward von dem unersättlichen Heere der Novellenleser, in drei Uebersetzungen zugleich, begierig verschlungen.

Die Engländer beschäftigten sich von jeher mit Uebersetzungen der griechischen und römischen Klassiker. Noch neuerlich wagte sich Jemand an die Ethik des Aristoteles, und Potter, der bereits den Euripides übersezt hatte, erschien nunmehr auch mit einem englischen Sophokles. Ob nun zwar diese Hülfsmittel schuld sein mögen, daß das Studium der todtten Sprachen etwas lässiger getrieben wird, so gab es doch noch jezt eine Erscheinung von der entgegengesetzten Art, nämlich eine Uebersetzung von Milton's Simson in griechischen Versen. Die poetischen Uebersetzungen von der Lusiade des Camoens, der Traurana des Erilla, vom Dante, Tasso und Metastasio verdienen, wegen ihres entschiedenen Werths, als eigene Proben des dichterischen Talents eines Mickle, Hoole und Hayley besonders erwähnt zu werden. Die englische Dichtkunst überhaupt hatte vielleicht nie eine glänzendere Epoche, sowol was die Anzahl der Inspirirten, als das echt apollinarische Feuer ihrer Gesänge betrifft. In wie fern die nähere Bekanntschaft mit den weislichen Dichtern und ihrer unerforschlichen Phantasie etwas dazu beigetragen habe, ähnliche Bilder zu erzeugen und hervorzulocken, ist schwer zu entscheiden. Weit zuverlässiger läßt es sich dem Einflusse wissenschaftlicher Begriffe auf die neuen englischen Dichter zuschreiben, daß ihre Lieblingsmanier didaktisch ist. Dem schmuckvollen Hayley gebührt hier die erste Stelle. Mason, der Sänger der Gartenkunst, Pratt, dessen Lehrgebidht, Humanity, vor allen, welche der Enthusiasmus wider den Goldverandel plötzlich gebär, mit wesentlichen Vorzügen glänzte; Cowper, der Verfasser von Lewesdon hill, und Hoole der jüngere, dessen Curate vorzüglich geschätzt wird, gehören mit einander zu diese Klasse. Auch im scherzhaften Heldengebidht lieferte Hayley einen wohlgerathenen Versuch. Hingegen konnte Glover's Ithysnaide als höhere Epöee den Ruhm seines Leonidas nicht erreichen und für Jephson's versprochenes Heldengebidht über die ömische Geschichte bleibt der Plaz noch leer. Ein Ocean von leineren Gebidhten flüßt monatlich die Magazine und überschwemmt die Buchläden. Insgemein sind sie von der unschädlichen Art, welche bei uns den Hauptbestandtheil der Musenalmanache ausmacht; allein die neulich mit der Unterschrift Della Crusca be-

zeichneten Oden, zogen bald die Aufmerksamkeit des Publikums auf sich: man gab sich viele vergebliche Mühe, den verkappten Dichter zu errathen, und hielt seine Lieder auch dann noch für schön, als der erste Enthusiasmus, der sie mit Gray's Meisterstücken verglich, sich ein wenig abgekühlt hatte. Unter den neuesten Phänomenen am brittischen Parnass darf man die poetische Milchfrau, Mrs. Yearsley, und Bruns, den schottischen Bauer, nicht vergessen. Sie bestätigen zwar das alte Sprichwort, daß man zum Dichter geboren wird; allein sie beweisen auch zugleich durch den Reichtum der Begriffe in ihren Gedichten, wie weit der Geschmack am nützlichen Lesen sich in ihrem Vaterlande ausgebreitet hat. Auch sind sie keinesweges die einzigen, wenn gleich die glücklichsten Dichter aus der Klasse des gemeinen Volkes.

Von diesem in England so allgemeinen Sinn für dichterische Schönheit, und der damit so innig verbundenen Gabe der Darstellung, erwartet man im Voraus die beste Anwendung in derjenigen Dichtungsart, welche für die Schaubühne bestimmt ist. So wie das Publikum den guten Schauspieler auf einen Beifall eifersüchtig zu machen weiß, den es nur dem echten Verdienste zuerkennt, und eben dadurch Männern von Herz und Talent den Muth einflößt, sich dieses öffentlichen Sittenlehramts, welches andere Völker nur zu oft ihrem Abschaum anvertrauen, mit schwärmerischem Stolge zu unterziehen; so erhält es auch die theatralischen Dichter, durch strenge Beurtheilung jedes elenden Stücks in einem Grade von Selbstprüfung, welcher den Stümper zurückscheucht, und den, der sich fühlt, in die äußerste Spannung versetzt. Halbe Jahrhunderte können zwar verfließen, ehe ein dramatisches Meisterstück erscheint; in vielen Jahren kann es sich ereignen, daß kein Schauspielbdichter sich über die Mittelmäßigkeit erhebt: allein es gibt unstreitig kein Mittel unter der Sonne, ein brittisches Parterre mit einem Schauspiel auszuföhnen, das tiefer hinab, unter den literarischen Auskehricht, gehörte. Ein Volk dessen Geschmack von der Gewinnsucht der Büchertauscher unabhängig ist, kann von seinen eigenen Schriftstellern nie so tief beleidigt werden, daß sie sich erkühnten, ihm ein jämmerliches Geplärr für Wit und Laune zu verkaufen. An Shakespear's Werken behält es einen untrüglichen Maßstab dramatischer Kräfte. Schon diese Anerkennung der wahren Größe setzt eigene Vollkommenheit des Gefühls, eigenen Wahrheitsinn voraus; denn jener Herzenskundiger, wie es noch kei-

nen im Dichterlande gab, bleibt entweder in der schlechtesten Uebersetzung unverkennbar, oder mit allem Apparat der Wortweisheit erfaßt man ihn nicht! Welche unbegrenzte Verehrung die Nation noch immer ihrem größten Dichter weiht, wird unter andern die neue Ausgabe seiner Werke beweisen, an welcher man die Pracht der Verzierungen verschwendet hat. Nachahmung sogar, ohne auszeichnendes Verdienst, verzeiht das englische Publikum seinen jetztlebenden Theaterdichtern, weil man den Nachklang von Shakespear's Worten noch liebt. Wenigstens war diese nachgeahmte Sprache der wesentlichste Vorzug des gut aufgenommenen Trauerspiels *Julia*, welches ein in diesem Fache fleißiger Schriftsteller, *Jephson*, jetzt lieferte. Zugleich mit Shakespear's Ausdruck scheint aber *Greathed*, der neulich zum erstenmal als Dichter mit seinem Regent austrat, einen Funken der Darstellungskraft und männlichen Zeichnung seines großen Meisters aufgefangen zu haben. Der ungetheilte Beifall des Publikums bewies unwidersprechlich, daß es diesen Funken nicht verlöschen lassen wollte, und die Erstlinge einer so viel versprechenden Muse verdienen in der That diese Aufmunterung. Auch das Schicksal von *Sparta*, ein Trauerspiel aus der fruchtbaren Feder der Dichterin *Cowley*, war zu gut versificirt und glänzte zu sehr durch sogenannte coups de théâtre, um in einem Zeitpunkte, wo die tragischen Schriftsteller immer seltener werden, den Dank der Zuschauer zu verfehlen.

Im Lustspiel hingegen, wo Mrs. Inchbald als Verfasserin des *I will tell you what*, und des *Such things are*, vorhin die Palme davon getragen hatte, mißlang es ihr mit ihrem diesjährigen Stück, so wie der wihigen Lady Wallace, die jetzt zum erstenmal ihr schriftstellerisches Talent versuchte. Noch ein drittes Lustspiel, ebenfalls die Arbeit eines Frauenzimmers, ward auf dem Sommertheater in Haymarket verurtheilt; und nichts rettete Cobb's durch fünf Aufzüge gedehnte Posse, *Love in the East*, als die Kunst der Schauspieler, und die von Hodges nach der Natur gemalten Decorationen, welche die Straßen und Gärten von Calcutta darstellten. Seitdem Sheridan, Colman, Murphy und Cumberland schwiegen, schien überhaupt das andere Geschlecht sich der dramatischen Musen bemächtigt zu haben, gleichwie es schon längst im Besitze des Romanschreibens ist. Man kennt die *Evolina* und die *Cecilie* der Miß Burney; die *Louisa*, die *Clara* und *Emmeline* der Mrs. Helme; die geistreichen Briefe

der berühmten Freundin Johnson's, Mrs. Thrale, die aber die Herausgabe einer Correspondenz, welche die Schwachheit ihres verstorbenen Freundes aufdeckte, so wenig wie durch Heirath mit dem italienischen Musikus Piozzi, für ihren gesorgt zu haben scheint; die Oper Marianne, von Mrs. Bates, an welcher man insbesondere das lyrische Verdienst Arien rühmt; die Schauspiele, die Gedichte, die ästhetischen Lieder der männlichen Hannah More und der beiden Misses die Poesien einer Barbauld, Miss Seward und Miss Williams; und wie viele andere Namen müßte man nicht nennen, wo man alle Schriftstellerinnen Englands aus dem jüngsterschiene Verzeichnisse von 500 jetztlebenden Autoren, die zur Literatur dieser Insel beitragen, vollständig abschreiben wollte? Unter einer so großen Menge von weiblichen Autoren gibt es allerdings wenige, die für einen Augenblick Aufmerksamkeit erregen, eine noch geringere Anzahl, die auf Nachruhm Anspruch machen können: allein man sieht genug, um sich zu überzeugen, herrlich jede Anlage im Lande der Freiheit gedeihet! Der kritische Scharfsinn einer Montague, und der göttliche Despotenhass eines Macaulay, den jene in ihrer Vertheidigung Shakespeares, in der englischen Geschichte hervorleuchten ließ, sind Beweise Geistesfähigkeiten, die mit den männlichen in gleichem Schrit gehen. Weit entfernt von dieser Vervollkommenung nachtheiligen Folgen zu besorgen, darf man vielmehr fragen, ob es befugte Richter der männlichen Vollkommenheit gibt, als eben dieses zart unterscheidende Geschlecht, welches so gern der Selbstständigkeit des Mannes huldigt, und sie gewiß am Besten hervorzuheben es durch den Mund der Grazien lehrt.

Es blüht in gegenwärtigen Zeitpunkt noch eine Dichtungsart, welche den Briten ausschließend eigen zu sein scheint. Ueppigkeit großer Hauptstädte ward überall vom Witze poetischer Sittenrichter gezeißelt; allein in England erzeugte die Fülle Phantasie mit dem Uebermuth des Partheigeistes ein seltsames Mittelgeschöpf, die politische Satyre. Kein Mann von einer Bedeutung, und nicht einmal der König, ist gegen ihre Ausfälle sicher; im Gegentheil, je höher man steht, desto leichter wird man getroffen. Die Wirkung dieser Satyren ist indeß nicht weniger als gefährlich. Man wird nicht indignirt, so lange man noch lachen muß; und einer besiegten Opposition gönnt man allenfalls das Vergnügen sich und Andere lustig zu machen.

der That hat die berühmte Coalitionsparthei sich dieses Vorrechts nicht selten bedient, und man hält mit vieler Wahrscheinlichkeit die Rolliade, Probationary Odes, the Stretham-Album, und the Wreck of Westminster-Abbey, für die gemeinschaftliche Arbeit von Burke, Fox, Sheridan und Gray, in ihren müßigen Stunden. Der beißendste Witz und die drolligste Laune sind die Bestandtheile dieser Gattung, die aber, trotz einem dritten Vorzuge, der Harmonie des Ausdrucks, für die Nachwelt keinen Werth haben kann, sobald der Schlüssel dazu, die Beziehung auf jetztlebende, und zum Theil nur in diesem Augenblick interessirende Menschen, verloren sein wird. Außer diesen gegen Pitt's Ministerschaft gerichteten Volzen, erschienen mit der Unterschrift: Peter Pindar, hinter welcher sich, wie man glaubt, Dr. Walcott versteckt, eine Reihe meisterhafter Versuche in derselben Art, worin er anfangs die Akademie der Künste, bald aber auch ihren gekrönten Beschützer selbst, zum Gegenstand der Satyre erkor. Juvenal's Peitschenhieb, Swift's bitterer Spott, Butler's Lache, die Sauffer Tibull's und Lafontaine's Erzählungston, waren hier mit einer dem Verfasser eigenen feinen Ironie und allen Schönheiten der Dichtkunst zu einem unnachahmlichen Ganzen verbunden. Bei einer so hinreißenden Lectüre verziehen Höflinge sogar, oder vergaßen es wenigstens, daß der satyrische Proteus zur Ungebühr des guten Königs spottete.

In England giebt es indessen noch wesentlichere Berührungspunkte zwischen der Politik und Literatur. Dahin gehört vorzüglich die Verhandlung der öffentlichen Angelegenheiten in den National-Versammlungen. Seit dem Verfall der römischen Republik, hatte kein anderes Volk senatorische Redner, und eine Kraft der menschlichen Natur, die Macht der Rede über die Gemüther, schlummerte gleichsam unbenutzt, denn jede andere Gattung der Redekunst hat andere Zwecke und andere Grenzen. Den dramatischen Redner fesseln die Gesetze der Bühne; der Rechtsgelehrte wendet sich mit kalten Schlüssen an die kalte Urtheilskraft des Richters; und die milde Ueberredung im Predigtstul soll die Affecten besänftigen, anstatt sie aufzuwiegen. An einen Demosthenes, einen Cicero, erinnern nur noch die Mitglieder des brittischen Parlaments. Von jener bei Hastings' Verhör verschwundenen Werthsamkeit erwartet man hier keine Erwähnung. Alles was man sonst von der Natur allein bewirkt zu sehen gewohnt ist, leisteten diesmal die Wissenschaft

und der höchste Grad der Kunst, ohne gleichwol die Vernunft besessen zu können, die mit der unbeantworteten Frage in Hinterhalte blieb, wozu man allen Reichthum der Rhetorik aufgeboten, um rühren, erschüttern, heben, empören, zerschmettern zu können, da wo die einfache Wahrheit ohne Schmuck laut und überzeugender geredet hätte? Die hier so sichtbare Leidenschaft einer Parthei war es auch, die eine neue Ausgabe des *Vellendenus de Statu* bis in die Lüfte erhob, weil der Herausgeber, der wegen seiner politischen Händel berühmte Prediger *Horne* (jetzt *Tooke* genannt), der Vorrede einen Panegyrikus der drei *Erminister North, Fox und Burke* in zielichem Latein einverleibt hatte. Der Eifer der politischen Schriftsteller hat sich übrigens seit der vom Mutterlande anerkannten Unabhängigkeit der Colonien größtentheils abgekühlt. In jenem kritischen Zeitpunkt stand Alles, wie in einem kranken Körper, in Gährung um das Uebel fortzuschaffen; kaum war aber die heterogene Masse abgefondert, so verschwand die Fieberhitze in den Körper und der Staatskörper gelangte schnell wieder zu den Kräften der blühendsten Gesundheit. Die Publicität der öffentlichen Angelegenheiten und die uneingeschränkte Pressfreiheit bringen jedoch noch täglich neue politische Pamphlets hervor. Die *National schuld*, die *Commerz-Traktaten mit Frankreich* und andern Mächten, die *Reccriminationen der in Ostindien gestandenen Officiere und Compagnie-Beamten*, waren dies Jahr die Hauptgegenstände an denen sich die rüstigen Controversfedern übten allein außer den interessanten Beiträgen zur indischen Geschichte und Erdbeschreibung, in *Fullarton's, Sullivan's* und einigen andern bei dieser Veranlassung herausgekommenen Schriften, verdienen sie unter uns keine besondere Aufmerksamkeit. Nur eine Zug kann ich nicht übergehen, welcher diesen Zweig der brittischen Literatur charakterisirt, und zugleich das schönste Lob der freien Staatsverfassung ist. Ich rede von der mit der größten Freimüthigkeit verbundenen Mäßigung, von der gutmüthigen Laune die das Bewußtsein der Freiheit hervorbringt, und die mit den Wüthen einiger Schriftsteller, welche sich unter dem Scepter eines Despoten emancipiren, den auffallendsten Contrast bildet. Ein *Esclav*, der sich empört, hat nichts zu verlieren, und alles zu gewinnen; folglich, wenn er das eiserne Joch eines willkürlichen Herrschers, eines Beleidigers aller Rechte der Menschheit, nicht länger dulden kann, überschreitet er selbst alle Schranken, ver-

läugnet alle gesellschaftliche Bande, und tritt alle Verhältnisse mit Füßen. Die Freiheit hingegen, nicht einmal die idealische, sondern die unvollkommene, wie sie auf Erden möglich ist, schenkt jedem Dritten einen stolzen innern Frieden, welcher von blinder Selbstverläugnung, und von der ohnmächtigen Wuth, die mit ihren Ketten raffelt, gleich weit entfernt ist.

Verdienen diese Wirkungen der Freiheit eine Beherzigung, indem sie zu beweisen scheinen, daß das Menschengeschlecht sein Glück weit besser ertragen könne, als man gewöhnlich glaubt, mithin auch dessen würdig sei, woran die Verfechter der willkürlichen Gewalt noch zweifeln wollen; so wird es hier nicht überflüssig sein, sie durch ein zweites Beispiel zu bestätigen. Dieses liegt am Tage in den Folgen der in England allen Sekten, vom Atheisten bis zum Götzendiener, zugestandenen Gewissensfreiheit. Die beiden Extreme des Aberglaubens und des Unglaubens haben dort ihre Anhänger, und wie viele Köpfe für eine gewisse Gattung von Schwärmereien empfänglich sind, beweiset der gute Fortgang der Methodisten und der starke Debit der ins Englische übersehten Schriften Swedenborg's. Das ungekännte Recht, eine jede Religionsmeinung anzunehmen, öffentlich zu bekennen, zu prüfen, und zur Prüfung hinzustellen, ward auch nirgends freimüthiger ausgeübt, als in England, wo noch unlängst Dr. Priestley's Briefe an einen ungläubigen Philosophen eine sehr skeptische Antwort veranlaßten, wo Lord Gordon sich zum Judenthum bekennen, und wo auf einer andern Seite eine Vertheidigung der Vielgötterei angekündigt werden durfte. Allein die Fortbauer so vieler Sekten, die hier friedlich neben einander wohnen, und durch alles, was Andere glauben und schreiben, in ihrer Ueberzeugung nicht irre gemacht werden können — lehrt sie nicht zu gleicher Zeit, wie wenig man in diesem Punkte besorgen dürfe, das Gefühl durch den Verstand mißleitet zu sehen, und wech ein köstliches Geschenk daher die Freiheit des Gewissens ist? Es befindet sich ein Jeder so wohl bei seiner Religion, so unabhängig zugleich von allem Einfluß ihrer Diener, daß er sie lieber ungeprüft behalten, als mit thörichtem Grübeln ohne Ende sein Leben verbittern mag. Es ist auffallend, daß die Aufklärung in England, welche in wissenschaftlichen Fächern so große Fortschritte gemacht, und so manches Vorurtheil hinweggeräumt hat, in der religiösen Denkungsart keine merkliche Veränderung zuwege bringt, und nicht einmal die

Anhänglichkeit an das alte Herkommen schwächt. Die Freiheit selbst also, welche die öffentliche Beleuchtung aller Religions-Meinungen gestattet, bewirkt eine Erscheinung, welche in andern Ländern der Gewissenszwang, die Toleranz-Edikte, die Autos da Fe, und die Dragonaden nicht hervorbringen können: den treuen, frommen, blinden Glauben aller Art. Es kommen neben her noch manche theologische Schriften heraus: Predigten, Auslegungen, Glaubensbekenntnisse, Kirchengeschichten, Vertheidigungen und Verweise; allein die homiletischen, exegetischen, kritischen Talente der neuern englischen Gottesgelehrten retten sie nicht von der Vergessenheit. Priestley, als Haupt der Unitarier, tritt jährlich mit einem polemischen Bande an das Licht; Beattie sucht durch Deklamationen und Schmähungen zu ergänzen, was seiner sogenannten Evidenz an Ueberzeugungskraft noch fehlt, und überhaupt vergiftet man in England, so gut wie anderwärts, daß die Wahrheit keiner Schugrede bedarf, und daß es widersinnig sei, das Herz, welches vom Richterstuhle der Vernunft unabhängig ist, bei der Vernunft rechtfertigen zu wollen. Des Bischofs von Landaff (Dr. Watson's) Apologie des Christenthums, ist jedoch ein Muster der lebenswürdigsten Bescheidenheit und Sanftmuth, und man überläßt sich gern den Gefühlen, die ihn beglücken, wenn man gleich die Grundsätze der Kirche als ein despotisches Zwangssystem, verwirft. Zu den wichtigsten Erscheinungen in der theologischen Literatur von Großbritannien, gehören endlich noch zwei hebräische Bibel-Ausgaben, mit englischer Uebersetzung und erläuternden Anmerkungen, welche die dortige Judenschaft von ihren gelehrtesten Mitgliedern veranstalten läßt.

Unter den literarischen Seltenheiten dieses Jahres, welche der politisch-sittliche Zustand eines durch den Handel blühenden Staates veranlaßte, verdient die paradoxe Vertheidigung des Wuchers hier noch erwähnt zu werden. Es gehörte nicht wenig Muth dazu, einen so allgemein verhaßten Gegenstand in Schutz nehmen zu wollen; und ein durchdringender Blick in einer der verworrensten Materien, um den einfachen Satz, das Geld sei nichts mehr und nichts weniger als jede andere Waare, deren Werth keine Gesetzgebung je, sondern lediglich das individuelle Bedürfnis bestimmen könne, daraus zu entwickeln, und in das hellste Licht zu setzen. Diese Beleuchtung war jedoch desto nothwendiger und wichtiger, je unvermeidlicher die Hemmung der

irculation in einem Handelsstaate, auf die Bestimmung der Interessen durch die Gesetze, erfolgen muß. So wahr ist der Satz, daß jeder, noch so billig und nothwendig scheinender, und aus den ebelsten Grundsätzen entspringender Eingriff der Staatsmacht in die moralische Freiheit der Menschen, ein unheilbares politisches Uebel nach sich ziehen kann; da hingegen bei einer ganz uneingeschränkten Garantie des Eigenthums, das Gleichgewicht zwischen Industrie und Bedürfnis sich immer von selbst wieder herstellt. Außer dieser Speculation über die Schranken der Gesetzgebung, konnte in der eigentlichen Rechtsgelehrsamkeit wenig Neues erscheinen. Der brittische Coder ist eine ungeheure Sammlung von Parlamentsakten; Lyttelton, Coke und Blackstone, sind noch immer die vorzüglichsten Commentatoren. Vielleicht hätte man von dem vortrefflichen Lord Mansfield einige seiner gehörige lezenswerthe Werke erhalten, wären nicht seine Handschriften in dem Gordonschen Tumult von 1780 verbrannt. Seine jüngst erschienenen Briefe an den jungen Drummond über das Studium der Jurisprudenz, sind meisterhaft in ihrer Art.

Von der Paradoxie, die man den englischen Schriftstellern vorwerfen will, ob sie gleich im Grunde oft die Folge des unangenehmen, von allem Vorurtheil befreiten Denkens ist, hat die neueste Literatur, außer dem eben angeführten Beispiele, nicht viele Spuren aufzuweisen. Eine derselben bemerken wir in dem eifrigen Bemühen des Obristen Vallancey, die irländische Sprache aus dem alten Punischen herzuleiten, und eine andere, die ungleich mehr Aufsehen machte, liegt in dem scharfsinnigen Versuch, die Echtheit der Arundelischen Marmorchronik in Zweifel zu ziehen. Der Verfasser hat diesen Einfall, der in der That eines Bentley würdig war, mit aller kritischen Schikane durchgeführt, ohne jedoch es im geringsten wahrscheinlich zu machen, daß ein Grieche des vorigen Jahrhunderts mit Geduld und Kenntnissen hinlänglich ausgerüstet gewesen sei, um dieses ungeheure Werk in Marmor zu hauen. Den übertriebenen Skepticismus verzeiht man indessen gern einem so gründlichen Alterthumsforscher. In diesem Zweige der Wissenschaften, der in England eine zahlreiche literarische Gesellschaft beschäftigt, sind merkwürdige wesentliche Entdeckungen gemacht worden, wenn man nicht etwa eine Handschrift des berühmten Carpi über die metianische Staatsverfassung dahin rechnen will, welche ein Engländer in einem italienischen Kloster gefunden und in Eng-

land zum Druck befördert hat. Die Verdienste einiger Gelehrten, namentlich des wackern Professors White in Oxford, und des Richters in Indien, Sir William Jones, um die arabische und persische Literatur, ingleichen die Bemühungen des Letzteren und der von ihm in Bengalen errichteten Gesellschaft, die hindostanischen Alterthümer und die Bücher der Braminen sorgfältiger zu erforschen, gehören eigentlich auch hieher. Man verspricht der gelehrten Welt eine von White zu besorgende Uebersetzung der noch nicht gedruckten arabischen Erzählungen, wovon nur der geringste Theil von Galland unter dem bekannten Titel: Tausend und Eine Nacht, übersetzt worden ist. Der Ritter Jones hingegen hat die Erstlinge seiner Untersuchungen bereits in den zu Calcutta gedruckten Asiatic Miscellanies herausgegeben, und auf seine Veranlassung erschienen kürzlich die von Wilkins aus dem Sanskretanischen übersehten Hitopadesa, oder Fabeln des Wischnu-Sarma, den man sehr uneigentlich Pilpay zu nennen pflegt.

Die Theilnahme an diesen gelehrten Streifereien in das Gebiet der Vorwelt ist indessen von geringer Bedeutung, im Vergleich mit dem immer zunehmenden Geschmack an Lebensbeschreibungen und Anekdoten aus dem Leben berühmter Engländer. Gesammelte Nachrichten von nicht weniger als 650 Männern von Verdienst aus allen Ständen, enthalten die 10 Bände der brittischen Biographie, welche diesen Sommer erschienen. Zwei Ausgaben einer aus Cook's Reisebeschreibungen eifertig zusammengestoppelten Lebensgeschichte dieses großen Mannes wurden schnell vergriffen. Ein Mitarbeiter an der Biographia Britannica Dr. Kippis, war der Verfasser dieses Produkts. Der Tod des gelehrten Dr. Johnson, der selbst so manches englischen Dichters Leben geschildert hatte, war gleichsam das Signal für Anekdoten-Träumer und Biographen. Sir John Hawkins und Boswell lieferten seine Lebensgeschichte, Andere seinen Briefwechsel, noch Andere seine etwas handfesten Bonmots, seine letzten Worte, und dergleichen mehr. Der Dichter Mason, der bereits die Verdienste Gray's in einer vortrefflichen Biographie verewigt hatte, setzte jetzt seinem Freunde William Whitehead ein ähnliches Denkmal. Murphy übernahm dieses Geschäft in Absicht auf den englischen Aristophanes, Foote. Disney versprach eine Biographie des durch seine Kirchengeschichte berühmten Forein; der berühmte John Wilkes, der Schauspieler Macklin, der Ritter Hawkins und der bekannte Philipp Thicknesse, arbeiteten,

in jeder an einer Geschichte seines eigenen buntscheckigen Lebens. Man trieb diese Liebhaberei so weit, daß sogar die Phrynen und Aspasien dieser Zeit der Versuchung nicht widerstehen konnten, ihre Begebenheiten und Erfahrungen selbst zu beschreiben. Auf die Memoirs der Schauspielerin Bellamy, folgte bald die Geschichte der Miß Sheldon, und das Leben der Mrs. Baddeley; eine, in Absicht auf die Künste der Verführung und ihre traurigen Folgen, äußerst lehrreiche Lektüre.

In geheimen Urkunden, Familiennachrichten und eingestreuten Anekdoten, besteht auch das Verdienst von Cuninghams Geschichte von England, und von Sir John Dalrymple's Memoirs of Great Britain wovon nach einem Zwischenraum von 14 Jahren der zweite Band erst jetzt ans Licht getreten ist. Weder dieser Geschmack der Lesewelt, noch die Vorzüge welche man dem letztgenannten Werk insbesondere zugestehen muß, konnten jedoch im mindesten den Eindruck schwächen, den die drei ersten Bände von Gibbon's Geschichte des Verfalls und Sturzes des römischen Reichs, auf ein so gebildetes, mit einem so edeln Sinn für alles Große und Schöne begabte Publikum machten. Die erste Hälfte dieses Meisterstücks hatte bereits die Erwartungen bis auf den höchsten Gipfel gespannt. Der Enthusiasmus und Public spirit des Verlegers verzögerte noch die Erscheinung der letzten Bände, bis zum achten Mai, um die Gedächtnisfeier der Geburt des großen Verfassers und den Tag der öffentlichen Schaustellung seiner Geisteskinder, zu gleicher Zeit begehen zu lassen. An diesem Tage bewirthete er einige der berühmtesten jetzt lebenden Gelehrten, und Hayley's Muse wand einen Lorbeerzweig um die Schläfe des Geschichtschreibers. Die prophetischen Worte des Dichters:

The splendid work is crown'd to day,
On which Oblivion ne'er shall prey
Nor Envy make her spoil!

singen schon zum Theil in Erfüllung; denn Bewunderung verlegte die Lippen der echten Kritiker, und als die kleinen Kläpper eine Vollkommenheit antasten wollten, für welche sie keinen Sinn besaßen, hielt das Publikum ihren Tadel mit Recht für als Geträchze der kleinen Geister, die vom Gefühl ihrer Mittelmäßigkeit gefoltert, es nicht über sich gewinnen können, der wahren Größe zu huldigen. Wenn man annimmt, daß der Stolz über einen Schriftsteller, den man jetzt mit Kühner Zuer-

sicht wetteifernden Nationen entgegen stellen konnte, in Englan empfunden ward — und welches Volk ist reizbarer von diese Seite, eifersüchtiger auf seinen Ruhm, verliebter in seine Größe stolzer auf seine großen Männer? — so wundert man sich auch nicht länger, daß enthusiastische Gefühle des Danks und des Entzückens einen Mann verehrten, der seines Vaterlandes Hieb geworden war. Es wäre in der That zu wenig gesagt, daß Gibbon's Arbeit die ganze diesjährige Ernte der brittischen Literatur weit hinter sich zurückläßt, da mit derselben ein Geschichtsbuch vollendet ist, welches in keinem Zeitalter und in keiner Sprache übertroffen ward. Alles an diesem Werke, Schreibart, Ausdruck, Anordnung, Wahl und Behandlungsart der Materien, Entwicklung des Zusammenhanges von Ursachen und Wirkungen, Scharfsinn in Ergründung geheimer Triebfedern, Prüfungsgeist und Kritik, wie die meisten trüben Quellen jener finsternen Jahrhunderte sie heischten; Philosophie des Lebens, der Gesetzgebung, der Regierungskunst; Gleichmüthigkeit des unpartheiischen Wahrheitsforschers; Kenntniß des menschlichen Herzens, Unbestechlichkeit der über Blendwerk, Heuchelei und Bosheit richtenden Vernunft; Wärme der Ehrfurcht für die Sittenlehre des Gekreuzigten, Billigkeit gegen fromme Gefühle und Ahnungen des innern Sinnes, die Niemand richten darf, gegen allen dogmatischen Zwang des Herzens aber tiefe Verachtung, und gegen hierarchische Tyrannie verdienten Unwillen und Abscheu, — und sodann mit diesen Kräften eine Schilderung der Begebenheiten, die den Les in das Getümmel gährender Welttheile mit sich fortreißt; statische Darstellungen der Reichsverfassung in verschiedenen Zeitaltern und der Völker, die nach und nach den Schauplatz betraten Malerei der Sitten, Charakteristik der Regenten, der Staatsmänner, Helden, Priester und Gelehrten, mit unverwandter Hinsicht auf den Zweck der Geschichte: — alles, alles trägt das Gepräge der möglichsten Vervollkommenung, deren das Erzeugniß endlich Volkesskräfte fähig ist. Mit ruhiger Ueberzeugung darf man jetzt noch hinzufügen, daß das Jahr der Erscheinung eines so großen Musters in den Annalen der brittischen Literatur unvergeßlich bleiben wird.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1789.

literarische Zeitrechnung. Kritischer Despotismus der Recensenten. Politische Denkfreyheit und gelehrte Intoleranz. Priestley's und Gibbon's Berkezerung. Taylor's neuplatonische Schwärmerien. Beiträge der britischen Theologen zur bessern Interpretation der Bibel. Kennicott, Bowth, Kencome, Campbell und Weston. Neue Bibelübersetzung von Geddes. Janere Erleuchtung des Professors Cooke. Predigten. Madan's und Shephard's Kriege gegen die Keger. Politische Kanzelreden über die Revolution und über den Negerhandel. Ryan's Wirkungen der verschiedenen Religionen. Eardner's und Warburton's Werke. Geschichte des Judenthums, von Shaw. Zustand der Philosophie in England. Reid ber die thätigen Kräfte im Menschen. Essayists, eine eigene Gattung von Schriftstellern. Priestley's Vorlesungen über die Geschichte. Monoddo vom Ursprung und der Ausbildung der Sprache. Bertheidigte Echtheit der Parischen Chronik. White's Uebersetzung der Reden des Cicero gegen den Verres. Pownal vom alten Gallien. Testament des Königs Alfred. Fenn's diplomatische Seltenheiten. Gordon's Geschichte der nordamerikanischen Staaten. Der letzte Krieg in Indien, von Munro. Whitaker's Ehrenrettung der Königin Maria von Schottland. Russel's Geschichte des heutigen Europa. Revolutionen in Holland. Biographien Swift's und Rapier's Politische Schriften von Sir John Dalrymple, Sheridan, Scott und Sinclair. Aikin's Beschreibung von England. Schusschrift für die Ehre der englischen Flotte. Hutson's Court of Requests. Pamphlet über die Regentschaft. Schriften über den Negerhandel; Beweise aus dem alten und neuen Testament für die Rechtmäßigkeit desselben. Lebhaftes Theilnahme des Publikums an dieser Untersuchung. Historische Nachrichten von der Colonie in Neu-Süd-Wallis, von Trench, White und dem Gouverneur Phillip. Portlock's und Dixon's Weltumhiffungen. Irwing's Reise nach Indien und Howel's Rückkehr aus Indien. Eufignan's Reise in der europäischen Türkei. Die Krim, von Lady Craven bereiset und beschrieben. Mrs Piozzi's italienische Reise. Inburey's Feldzug des Generals Burgoyne in Nordamerika. Briefe über die Berberei vom Major Juardine. Costigan's Skizzen von Portugal. Jonett's lappländische Reise. Gilpin's malerische Reisen in England und Schottland. Des menschenfreundlichen Howard's Nachricht von Gefängnissen und Krankenhäusern. Neue medicinische Schriften. Monro's Bariae mucosae. Deuman's physiologische Kupfer. Bell's und Pearson's Chirurgien. Bom Exceum und der humane Society gekrönte Preisschriften. Gullen's Vorlesungen über die Materia Medica. Der Schnürschneider Philipp Jones, über die Bermanen. Naturhistorische Schriften. Smith's Einnische Societät. Aiton's Hortus Kewensis. Martyn's Conchologist. Künstliche Kälte; Zerlegung der Luft; Entdeckung neuer Trabanten um den Saturn und den Uranus. Schottische und irländische königliche Gesellschaften der Wissenschaften. Macphall's Landwirtschaft. Edward's und Young's ökonomische Aufsätze. Berke

der Phantasie. Academy for grown Horsemen. Neue Schauspiele und Romane. Graf Strongbow. Ueberschwemmung von Lehrgedichten. Uebersetzungen aus dem Persischen. Spottgedichte.

Die Sitzungen des brittischen Parlaments bestimmen die geschäftige Periode aller Kaufleute von derjenigen Klasse, welche von dem Luxus und der langen Weile der begüterten Engländer lebt. Das literarische Jahr hebt ebenfalls mit dem November oder December an, und geht bereits im Anfang des Sommers zu Ende; denn sobald die Parlaments-Glieder und mit ihnen der ganze Schwarm von Klienten und Müßiggängern die Hauptstadt verlassen, so halten die Buchhändler mit ihren wichtigen Publicationen ein, aus Furcht, ihre Ankündigungen in den Londoner Zeitungsblättern möchten übersehen und ihre Verlagsartikeln nicht bekannt genug werden. Unsere Anzeigen von den neuen Erscheinungen am literarischen Horizont in England müssen sich nach dieser Einrichtung bequemen, und den Leser nur mit den bemerkenswerthesten Schriften, welche während der letzten Parlaments-Sitzung herausgekommen sind, bekannt machen.

Es gibt gewisse Erscheinungen in der menschlichen Natur, welche dem Determinismus das Wort zu reden scheinen, und fähig sind, den philanthropischen Enthusiasmus niederzuschlagen, der nicht allein vom Ubel der menschlichen Seele die erhabensten Begriffe hegt, sondern sogar an eine allgemeine Vereblung des gesammten Menschengeschlechts und die Theilnehmung aller Individuen desselben an einem höheren Grade von Glückseligkeit, durch die erhöhte Thätigkeit ihres sittlichen Princip, zu glauben wagt. Wir zählen hierher vorzüglich die Trägheit des Verstandes, die Macht der Erziehung und der Gewohnheit, und die daraus entspringende Willigkeit, sich einer fremden Autorität zu unterwerfen, die auch in einem freien Staate auffallende Hindernisse der allgemeinen Aufklärung bleiben. Ein merkwürdiges Beispiel dieser Art ist die Geduld, womit man sich in England selbst, einem literarischen Despotismus unterwirft, wovon die Gelehrsamkeit in Deutschland und in Frankreich sich unabhängig erhalten hat. Es stimmt in der That, mehr als man glauben sollte, die gegenwärtige brittische Literatur auf einen gewissen einseitigen Ton, daß die Recensenten daselbst unumschränktere Schiedsrichter des Nationalgeschmacks sind, als in

in andern cultivirten Lande. Zwei Journale *The Monthly* und

Critical Review, die seit beinahe 40 Jahren existiren, besitzen in dem hohen Grade das Zutrauen des Publikums, und verdienen dadurch das Emporkommen anderer Schriften dieser Art, oder zwingen doch diese, sich von ihrem Tone nicht zu trennen. Erst seit Kurzem, nachdem das *Kentische* London wieder eingegangen war, sind die *English* und *Analitical Reviews* erschienen, die sich durch jene Folgsamkeit vermuthlich halten werden. Auch im *European* und im *General Magazine* set man jetzt ausführliche Beurtheilungen und nach englischer ausgehobene Stellen aus neuen Büchern, wodurch aber keineswegs der Parteilichkeit abgeholfen wird. Die Recensenten der kritischen Journale sind größtentheils Geistliche; entweder der anglikanischen Kirche, oder auch, zumal im *Monthly Review*, sogenannte Dissenters, aber darin mit einander einstim-

, daß sie, mit der Orthodoxie ihrer Secten gewaffnet, in der Philosophie wie in der Religion keine Neuerung ungeahndet hinhin lassen. Dieser allerdings für die Recensenten, ja für ihren Stand und sogar, bequemen Methode, muß der gegenwärtige Zustand der theoretischen Wissenschaften in England zum Theil entfremdet werden. Weit entfernt, daß man sich, der Billigkeit

gegenüber jedem freihandelnden Wesen zuständigen Denkfreiheit gegen, an den Platz des Schriftstellers und in seinen Gesichtspunkt setzen sollte, um alsdann das Vollgewicht seiner Gründe zu prüfen, oder ihre Schwächen aufzudecken, verurtheilt man den Verfasser nach den Grundsätzen des Inquisitionsgerichts, eben weil es wagen durfte, ohne des Inquisitors Brille sehen zu wollen. Man begreift gar leicht, daß in solchen Fällen Sarkasmen die Stelle der Argumente vertreten. In der festen Ueberzeugung,

kein anderer Weg zur Wahrheit führe, außer demjenigen, den diese Herren selbst wandeln, halten sie sich berechtigt zu sein, sobald sie einen einsamen Wanderer auf einem Nebenwege erblicken, ungefähr wie die Fuhrleute auf der gebahnten Straße am Verstande der Kräuterkenner und Geologen zweifeln, der mühsam die Felsenhöhen erklimmt. Die Fälle wo das Publikum früher und anders als die Recensenten entscheidet, sind seltene Ausnahmen, und wenige Schriftsteller dürfen sich rühmen, den Aristarchen ihrer Insel so ungestraft getrost zu haben, wie Sterne in seinem unnachahmlichen *Tristram Shandy*.

Die Gesetzgebung in England hat in Religionsfachen ein

Toleranzsystem geheiligt, welches die ehemaligen fanatischen Verordnungen stillschweigend zur Vergessenheit verurtheilt. Die strengen Gesetze, wodurch die Ausübung der katholischen Religion in jener Insel verboten wird, haben, ohne eigentliche Abrogation, fast gar keine Wirkung mehr, indem man den Erweis der Uebertretung den Angebern zu erschweren gewußt hat; da hingegen bestätigt sich an den Kritikern jene alte Regel, daß die Religionsparteien, deren Glaubenslehren am wenigsten verschieden sind, einander oft am meisten hassen und verfolgen. Je weniger die Verschiedenheit der religiösen Grundsätze auf die bürgerliche Stillseligkeit und die öffentliche Ruhe einzelner Menschen ihren Einfluß äußert, desto intoleranter sind die Feinder der verschiedenen Sektirer gegen einander, und es ist eben nichts Ungewöhnliches, daß der moralische Charakter des heterodoxen Schriftstellers um seiner Lehre willen verdächtig wird, da man von vermeintlichen Irrlehren ohne Scheu behauptet, daß sie aus Immoralität entsprossen und wieder zu ihr führen. Mit ungewöhnlicher Strenge eifert man insbesondere gegen den berühmten Priestley, seitdem er sich öffentlich zu Socin's Meinungen bekannte. Ob seine Gründe haltbar sind, davon ist unter seinen Begnern nie die Rede: genug, daß sie ihn für keinen Christen erkennen. Eben so rufen die Zeloten das Anathema über den Geschichtschreiber Gibbon; er ist ihnen der Feind des Christenthums, der Antichrist, weil er sich gegen den Aberglauben und den Pfaffenbetrug empört, womit man die Religion in dunklen Zeitaltern befudelte. Ueber einen Thomas Taylor hingegen, der in seinen eben erschienenen philosophical and mathematical Commentaries of Proclus die christliche Religion geradezu verwirft, und die neuplatonische Vielgötterei an ihrer Stelle zum einzig wahren Glauben machen will, verziehen sie, wie billig, nur sanft den Mund. In der That ist von einem Reformator nichts zu besorgen, der mit den Schwärmereien des Porphyry, des Proclus und des Plotinus angezogen kommt, und gegen einen vermeintlichen Aberglauben zu kämpfen glaubt, indem er sich des lächerlichsten nicht schämt; desto mehr hingegen von dem Scharffsinne des Forschers, der mit unerbittlicher Strenge verwirft, was auf der Wage seiner Vernunft zu leicht befunden ward.

Bei der vollkommensten Denkfreyheit, die der Staat seinen Gliedern gestattet, muß das Urtheil der kritischen Junft, sobald es immer von dem größten Haufen blindlings unterschrieben

, sowol auf den Stoff als den Fortgang der Wissenschaft och einen nachtheiligen Einfluß äußern. Es gibt zwar von zu Zeit originale Köpfe, die ihren eigenen Weg der Unter-
ung gehen, und unbekümmert um den Tadel dieser unbefug-
senforen neue Meinungen bekannt machen, oder so genannte
roborien mit neuen Gründen versehen; allein sie schreiben
1 für Andere als die kleine Partei ihrer Anhänger, und
noch kleinere Häuflein der philosophischen und unphilosophischen
fler, die überall entweder Wahrheit oder Beruhigung suchen.

selten, nur wenn ein allgemein bekannter und berühmter
ne, wie Priestley, sich mit Controverschriften über die Reli-
beschäftigt, wird das große Publikum aufmerksam, und
ann geben die Recensenten ihr Urtheil in einem desto schnei-
ern Tone, um die Menge vor aufsteigenden Bedenklichkeiten
erwahren.

Indessen arbeitet man jetzt in England auf dem Wege, den
re protestantischen Theologen schon seit einiger Zeit betreten,
worauf sie ihrer Wissenschaft eine neue Form errungen
n: auf dem Wege der kritischen Exegese. Der allgemein
uerte Bischof Lowth hatte den Anfang gemacht; Kennicott's
Ausgabe der hebräischen Bibel, mit allen ihren Mängeln,
te nach; der Bischof Newcome bearbeitete hierauf in Irland
Ezechiel; Dr. Campbell in Schottland die vier Evangelien;
kon den Gesang der Deborah, und endlich entschloß sich
Geddes, eine neue englische Bibelübersetzung zu unternehmen,
in sechs großen Quartbänden einen ungeheuern Schatz von
cher und philologischer Gelehrsamkeit enthalten wird, und
den Anzeigen und Proben zu urtheilen, für das Studium
Bibel in England einen nicht geringen Nutzen verspricht.
Bekanntschaft der heutigen Engländer, mit auswärtiger,
al deutscher Literatur kommt ihnen bei Unternehmungen dieser
sehr wesentlich zu Statten, und solchergestalt liegt doch in
genaueren Verbindung, worin jetzt die europäischen Staaten
olitischer Hinsicht mit einander stehen, ein Mittel zur gleich-
igen Ausbreitung und Mittheilung neuer Vorstellungsarten,
man hat Ursache zu vermuthen, daß, wie Newton's Grund-
der Physik, alles anfänglichen Widerspruchs ungeachtet, bloß
) ihre Untrüglichkeit über alle Einwürfe siegten und allgemein
nommen wurden, so auch die Resultate der Prüfung, die
ans ein neues Licht auf den langen Hader zwischen Gläubern

und Vernunft verbreiten, trotz der Unbiegsamkeit orthodoxer Eiferer durch ihre eigene Wahrheit zuletzt auch in England anerkannt werden, und unvermerkt eine wichtige Veränderung in den theologischen Lehrbegriffen hervorbringen müssen. Die neue Uebersetzung der Salomon'schen Sprüche von Dr. Hodgson, dem Verfasser einer bereits länger bekannten Version des hohen Liedes, kann auch gewissermaßen als eine Vorarbeit zum neuen Bibelwerk angesehen werden. Schwerlich dürfte dies aber von einer neuen Uebersetzung der Offenbarung Johannis gelten können, welche der Professor der griechischen Sprache in Cambridge, William Cooke, mit dem zu dieser Arbeit erforderlichen Aufwand von Mysticismus und dem Gepränge von innerer Erleuchtung herausgegeben hat.

Diese Auslegungen beschäftigen jedoch nur den kleinsten Theil der englischen Geistlichkeit. Wie bei uns die Messcatalogen von neuen Predigten wimmeln, so findet man auch die englischen Journale mit Anzeigen von Kanzelreden angefüllt, deren Texte nach der bekannten Methode der dortigen Homiletiker nur als Denksprüche auf dem Titelblatte glänzen. Kürzlich sind unter mehreren anderen die Predigten des Dr. Feland, des beliebtesten englischen Uebersetzers des Demosthenes, erschienen, die aber keine Spur von attischer Beredsamkeit verrathen. Die Vorlesungen von der Bamptonischen Stiftung, über die Gründe für die Glaubwürdigkeit der christlichen Religion, welche Dr. Shephard von der Universität Oxford gehalten hat, sind zwar in einer gefälligen Schreibart abgefaßt, allein als Controvers-Neben betrachtet, von einer Schwäche der Argumentation, die selbst den Kritikern seiner Partei bedenklich scheint. Diese Schwäche hält sie indessen nicht ab, für die Folge die stärksten Hoffnungen zu äußern, und den Verfasser einen „David“ zu nennen, der den höhnnenden „Philister“ am Ende doch niederschleudern wird. Dieser geistliche Riese Goliath (und wer anders, als der von allen Sekten verfolgte Priester, wird unter diesem Namen verstanden?), der zum Aerger aller eifrigen Bekenner noch nicht zu Boden liegt, scheint in der That von den bleiernen Waffen seiner Gegner wenig gefährdet zu sein, und den fürchterlichen Angriffen eines Maban und seines Gleichen mit unerschrockenem Muth die Stirn bieten zu können. Wenn wir zur Probe von der Gefährlichkeit des letztgenannten Gegners erwähnen, daß er in dem hebräischen Elohim die Dreieinigkeit findet, und sich dieses

Arguments mit unendlichem Triumph gegen Priestley bedient, so läßt sich auf den Punkt schließen, wohin es bis jetzt in England mit der Kritik gekommen ist, da die Plumpheit einer solchen Behauptung weder von den Recensenten, noch von dem gefürchteten Regier eine Rüge hervorgerufen hat.

Aus der freien Verfassung entspringt eine besondere Gattung von geistlichen Reden, welche man Zwittergeburten der Religion und Politik nennen kann. Im Ganzen genommen scheint der Geschmack daran sich zu verlieren, und die Parlamentshäuser hören nicht mehr die Bußpredigt am Gedächtnistage des hingerichteten Königs Karl. Schön wäre dieser Zug im National-Charakter, wenn das zarte Gefühl des Anständigen den Religionslehrern künftighin verböte, ihre Geheimnisse dadurch zu entweihen, daß sie ihrem Einflusse die bürgerlichen Verhältnisse, die eigentliche Provinz der Vernunft, unterzuordnen suchen. Vielleicht wäre dies das sicherste, auch die Philosophen ihrer Seite zu bewegen, ihre Vernunft nicht länger über Dinge entscheiden zu lassen, welche gänzlich außer dem Gebiete des Begreiflichen liegen. Indessen predigte noch am 5. November 1788 Stevenson über die Vortheile der den Engländern unvergeßlichen Revolution; auch erhoben Dore, Biblake, Wends und Hawker ihre Stimme auf öffentlicher Kanzel gegen die Greuel des Negerhandels und der Leibeigenschaft in den Zuckerinseln. Wir schweigen von so manchen Predigtsammlungen, die sich durch nichts Eigenthümliches auszeichnen, wie z. B. von den 28 Predigten eines Ungenannten, von denen des Dr. Taylor, eines vertrauten Freundes von Samuel Johnson, denen des schwülstigen Norton, des Stockdale, des Bischofs von Chester, und der langen Reihe am Fest der Genesung des Königs gehaltenen Dankpredigten. Auch verweilen wir nicht bei einem andern in das Fach der theologischen Literatur gehörigen Werke, worin Ryan die Wirkungen der verschiedenen Religionen auf die Schicksale der Menschengattung darzulegen sucht. Wo die Resultate der Untersuchung durch einen betrüglchen Zirkelschluß zugleich als Grundbegriffe derselben vorangehen, was läßt sich dort außer unkritischer Compilation, partieller Auswahl der Thatfachen, ungeheurer Uebertreibung und wissenschaftlicher Verdrehung erwarten? Den hellen philosophischen Blick, den Scharfsinn und die Wahrheitsliebe des Geschichtsforschers, die wir bei vergleichenden Gemälden der großen theokratischen Gesetzgebungen billig voraussetzen müssen, sucht man ver-

gebens in dieser unverdauten Masse von kleinfügigen Anekdoten und Gemeinplätzen. Eine neue vollständige Ausgabe von den Werken des gelehrten Cardner in 11 Octavbänden und die neue Sammlung von Warburton's Schriften in sieben Quartbänden sind uns dagegen willkommener und dem Publikum nützlicher Erscheinungen; auch hat Dr. Shaw's eben erschienene Geschichte des Judenthums bei aller Einseitigkeit manche Verdienste.

Von jener großen Reform, die allmählig von Königsberg aus sich über ganz Deutschland verbreitet, und der gesammten Philosophie eine neue bestimmtere Form verspricht, hat man in England zur Zeit noch wenig gehört. Unsere philosophischen Schriftsteller sind ihrer Muttersprache so treu, und diese ist, zumal in den höheren Wissenschaften, dem Ausländer so unerschöpflich, daß die Mittheilung der Kenntnisse, welche zwischen beiden Nationen in andern Fächern Statt findet, hier gänzlich abgeschnitten bleibt. Hierzu kommt die in England ziemlich allgemeine Meinung, daß auf dem Felde der theoretischen Philosophie keine neue Ernte mehr zu gewinnen sei, die Anhänglichkeit an den allerdings sehr vortrefflichen Locke, und der theologische Haß gegen das skeptische System, dem schon das Vaterland seines Urhebers Hume bei vielen Engländern zum Vorwurf gereicht. Schottland ist gleichwol in tief sinnigen Untersuchungen jetzt geschäftiger als England; Beattie und Reid können mit Recht unter den Denkern ihres Zeitalters Sitz und Stimme verlangen. Die Essays on the active powers of man, das neueste Werk des letztgenannten Schriftstellers, behandeln diesen wichtigen Gegenstand mit einer Fülle von eigenen Gedanken, die uns von dem Kopfe, in welchem sie sich reiheten, und von seinem geistigen Genuße die höchsten Begriffe gibt. Selbst das Desultorische der Philosophie jener Inselaner ist innig mit ihrem Nationalcharakter verbunden, da hingegen der methodische Geist unserer Forscher ihnen unter dem verhaßten Namen der scholastischen Sophisterei schon Widerwillen einflößt. Dennoch läßt es sich ohne die mindeste Divinationsgabe voraussagen, daß dieses Vorurtheil verschwinden wird, sobald es einem scharfen Kopfe gelingt, die Kantische Kritik dem brittischen Tiefsinne in ihrer ganzen Schärfe deutlich darzulegen.

Aus dieser unkörperlichen Region, wo nur selten Meteore glänzen, senkt sich unser Blick zu den philosophischen Schriftstellern von der zweiten Klasse, und insbesondere den in England

so häufigen Essayists hinab. Lebhaft, unterhaltend, zuweilen auch gründliche Abhandlungen über einzelne Gegenstände aus dem weiten Umkreise der Philosophie, die wenigstens öfter die Resultate des eigenen Nachdenkens, als der mechanischen Auffammlung fremder Meinungen sind, behalten für die individuelle Ausbildung derer, die ihre Kräfte daran üben, einen entschiedenen Werth, so gering auch ihr übriger Nutzen in der Literatur sein mag. Bei den literarischen Kleinigkeiten dieser Art, dem Versuch über die Stufen der Cultur im Menschengeschlechte von Roberts; der Abhandlung über die Vervollkommenung der gerichtlichen Wohltredendheit (unter dem Titel *Deinology* und dem angenommenen Namen *Hortensius*); den Briefen von Dapv über die griechische Sprache und Tonkunst, den metaphysischen Disquisitionen des Arztes Worthington über Zeit, Grenzen der Vernunft, Instinkt und Erziehung, und bei mehreren ähnlichen Produkten dieses Jahres können wir uns indessen nicht aufhalten. Priestley's kritische Vorlesungen über das Studium der Geschichte haben einen auszeichnenderen Werth, und noch wichtiger sind in ihrer Art die nunmehr nach einer langen Pause erschienenen drei letzten Bände von Lord Monboddo's größerem Werke über den Ursprung und die Ausbildung der Sprache. Man kennt die Velefendheit, die Gelehrsamkeit, den feinen Sinn für die Schönheiten, und die Alerlichkeit der griechischen Literatur, womit dieser paradore Schriftsteller seine eigenen ungewöhnlichen Ansichten und Hypothesen verbindet. In dem ersten Bande waren jedoch die anstößigen Fragen vom Ursprunge der Sprache, und von unserer nahen Verwandtschaft mit dem Drangutang bereits abgethan; mithin konnte der Verfasser, jetzt mehr in seinem eigentlichen Elemente, auf eine befriedigende Art zeigen, wie aus der bloßen Sprache des Bedürfnisses die Rede, die Kunst zu sprechen entstand, und wie sich diese immer weiter fortbildete. Er konnte sich hierauf weitläufig ausbreiten über die Schicksale des menschlichen Wissens, über die verschiedenen Gattungen des Styls, über die relativen Vorzüge verschiedener Sprachen und Völker, er konnte sich ergießen im Lobe der Griechen. Seine Bemerkungen über die römischen Schriftsteller und über die poetische Schreibart sollen noch folgen und das ganze Werk beschließen.

Die klassische Erziehung der Jugend unterhält in England jene Vorliebe für die einfachen Schönheiten der alten Literatur. Daher sieht man auch nur in England manchen Kaufmannssohn

ner, der seinen lateinischen Autor liest, und nicht selten einen Fähnrich oder einen Lieutenant, der sich in der Wachtstube mit dem griechischen Homer die Zeit verkürzt. Mit diesen Vorübungen stehen die Beschäftigungen des reiferen Alters in Verbindung. So ward neulich die Echtheit der Parischen Marmor-Chronik bezweifelt, und so fand sie jetzt einen, freilich minder geschickten Vertheidiger an Hewlett. So übersezte Glasse den Simson Agonistes des Dichters Milton ins Griechische, und so übersezte ganz kürzlich White die Reden des Cicero gegen den Verres ins Englische, nicht ohne Rücksicht auf den gegenwärtigen Zeitpunkt, wo man in England so viel von der Raubsucht der Administratoren entfernter Provinzen in Anregung bringt. Prownall, ehemaliger Gouverneur von Neuengland, lieferte seine antiquarischen Untersuchungen über die römische Provinz Gallien, welche die Provence, Languedoc und Dauphiné in sich begriff. Andere verwendeten hingegen ihren Fleiß auf ihres Vaterlandes ältere Geschichte. Manning übersezte, und Astle, ein gelehrter Alterthumsforscher, edirte das Testament Königs Alfred des Großen, ein wichtiges Aftenstück aus jenem frühen Zeitalter, welches sowol für den Geschichtsforscher und den Rechtsgelehrten, als für den Manschenkenner, manche belehrende Stelle enthält. Sir John Fenn, der bereits vor einiger Zeit mit diplomatischen Seltenheiten aus den brittischen Archiven ans Licht getreten war, gab jetzt eine Menge Originalbriefe von Staatsmännern und anderen wichtigen Personen, die zu Heinrich's VI., Edward's IV. und Richard's III. Zeiten gelebt haben, heraus. Manches ungelünstelt wahrn Sittengemälde aus jener Periode, manches Licht über den Zustand der Wissenschaft und Religion, manches statistische und historische Factum, geben dieser Sammlung einen selbst für den Ausländer unverkennbaren Werth.

Im eigentlich historischen Felde bemerken wir diesesmal nur wenige Spuren von Anstrengung. Dr. Gordon schrieb seine Geschichte der vereinigten nordamerikanischen Staaten in der unbequemen Briefform, welche nicht das einzige Tadelhafte an seinen vier Oktavbänden ist. Rutherford gab eine neue Uebersicht der alten Weltgeschichte, die jedoch keine neue Gesichtspunkte eröffnet, sondern auf dem gebahnten Wege ohne Kritik und Auswahl einhergeht. Ein dritter Schottländer, Capitain Innes Munro, beschrieb die Begebenheiten des letzten Krieges in Indien, gegen den Eroberer Hyder Aly und seine französischen Bundes-

en. Auch er wählte die Briefform, doch so, daß ein Brief mal einen ganzen Feldzug enthält. Als Augenzeuge konnte Reihe der Begebenheiten treffender schildern, und es gelingt oft, in musterhafter Kürze die auffallendsten Augenblicke darzustellen. Die vorangeschickten Nachrichten von der Weise in jenem entfernten von dem unsrigen so ganz verneuen Welttheil haben ebenfalls ihren Werth, und nimmt hinzu, was bereits in den etwas früher gedruckten Memoirs: War in Asia über die letzten Kriege der Engländer in n gesagt worden ist, so wird die Uebersicht über die Schicksal unglücklichen Landes in den letzten Jahren sehr erleichtert. Was schon Stuart in seiner Geschichte von Schottland, er Unschuld der unglücklichen Königin Maria mit unwiderstehlichen Beweisen dargethan hatte, das vollendete jetzt Whitaker, Verfasser der Geschichte von Manchester, in einem eigenen, verläumdeten Königin gewidmeten Werke, worin er mit Evidenz, deren nur die Geschichte fähig ist, ihre Unschuld und Ermordung Heinrichs, die Grundlosigkeit jener so oft erzählten Liebesgeschichte mit dem Italiener Rizzio, die Unmöglichkeit, daß ihr Entthroner Bothwell anders, als durch die schändlichen Mittel zum Besitz ihrer Hand habe gelangen können, und den Blut triefende Politik der eifersüchtigen Elisabeth, zu sonnenklaren, überzeugenden Ganzen vereinigt. Russell's Geschichte des neueren Europa, ein Werk, welches zwar einige Mängel hat, aber auch wesentliche, selbst von unsern Geschichtskennern anerkannte Verdienste hat, und bereits meistübersetzt worden ist, erhielt in einer neuen Ausgabe manche neue Zusätze und Verbesserungen. Die letzte Revolution in England veranlaßte zwei verschiedene Versuche einer historischen Darstellung der Begebenheiten des letzten Jahrzehnds, welche die Entwicklung eigentlich vorbereiteten. Der eine liefert die Geschichte der innern Angelegenheiten der Republik, letzterer öffentlichen Nachrichten in einem mäßigen Oktavbändchen; letzterer hingegen gründet seine Erzählung auf eine durch vieljährigen Aufenthalt erworbene genaue Bekanntschaft mit den wichtigsten Provinzen, und verspricht eine getreue und vollständige Darstellung aller seit 1777 daselbst vorgefallenen Unruhen, wozu dieses erschienene Werkchen die Einleitung enthält. Derselben Versuch lassen sich noch ein paar Biographien hinzuaddiren, die in ihrer Art vortrefflich sind, nämlich die von

Swift, welche der kürzlich verstorbene Thomas Sheridan, sein vertrauter Freund, ausgearbeitet hatte, und die des berühmten Arithmetikers Napier, die gemeinschaftliche Arbeit von Buchan und Dr. Winto.

Gewisse andere Ausarbeitungen, welche sich mehr auf die jetzige Lage und Politik von Großbritannien beziehen, befriedigen hauptsächlich nur die Wißbegierde des Bürgers, der an den Vorzügen der brittischen Regierungsform Theil nimmt und ihre Lasten tragen hilft. Der Geschichtschreiber Sir John Dalrymple streitet jetzt mit großem Eifer für die Erneuerung der alten Verbindungen mit Rußland, welche während der Administration des Ministers Pitt beinahe gänzlich aufgehoben worden, und in gegenseitiges Mißtrauen ausgeartet sind. So unausführbar immer seine neuen Theilungsprojekte sein mögen, so einleuchtend scheinen manchem wohlbedenkenden Britten die Gründe, wodurch er die Allianz mit Rußland als unentbehrlich vorzustellen sucht. Der Vergleich zwischen den beiden Entwürfen einer neuen Administration der brittischen Provinzen in Indien, wovon der erste, von Mr. For, ihn um das Zutrauen der Nation und um seine Ministerstelle brachte, der andere hingegen, von Mr. Pitt, die Sanction des Parlaments erhielt — dieser Vergleich, scheint dem Rhetor Sheridan in so fern mißlungen zu sein, als er dadurch erweisen wollte, daß die von der Gesetzgebung genehmigte Bill drückender, despotischer, und der Verfassung von England selbst gefährlicher sei, als jene seines patriotischen Freundes. In solchen Fällen entscheidet die allgemeine Stimme des Volkes, dessen Gefühl durch das künstlichste Raisonnement und allen rednerischen Schmuß nicht hintergangen werden kann. Mit weit weniger Anmaßung und mit Talenten, die keinen prahlenden Schimmer von sich werfen, konnte daher der Major Scott, der Freund und Vertheidiger der angeklagten Hastings, diese Schrift sehr blündig widerlegen. Den wichtigen Gegenstand der brittischen Finanzen hatte Sir John Sinclair bereits in seiner History of the public Revenue, abzuhandeln angefangen. Ein jetzt herausgekommener Anhang zu den ersten zwei Bänden dieses schätzbaren Werkes verspricht die baldige Bekanntmachung des vollendeten dritten Theils, worin der fleißige Verfasser die öffentliche Ausgabe und Einnahme seit der Revolution, die Bevölkerung, den Reichthum und die politischen Verhältnisse der Nation, nebst ihren Ressourcen und ihrer Schuldmasse, nach den genauesten

gaben darlegen wird. Zur Statistik, Geographie und Pro-
 ktenkenntniß von England liefert der geschickte Arzt Aikin in
 dem England delineated einen sehr brauchbaren Beitrag, in
 der korrekten, angenehmen Schreibart. Der Vorsatz, die Ehre
 Nation und zwar den kriegerischen Ruhm ihrer Seemacht
 retten, befeuerte einen ungenannten Schriftsteller, die verschie-
 den Seetreffen des letzten unglücklichen Krieges einer genauen
 Äufung zu unterwerfen, deren Resultat darauf hinausläuft, daß
 ankeich keinesweges, wie man hat behaupten wollen, an seemän-
 cher Kunst und nautischer Taktik, noch weniger aber an Muth
 u Söhnen Albions vorgeschritten sei. Die Ausführung dieses
 ahes ist durch Bündigkeit und einfache Darstellung der That-
 hen gut gerathen; doch ist dabei das merkwürdige Factum
 ht zu vergessen, daß eine sehr überlegene Anzahl von Schiffen
 f brittischer Seite, an den entscheidenden Siegen eines Anson,
 es Hawke, eines Boscawen, im siebenjährigen Kriege, wo
 ht den stärksten, doch einen wesentlichen Antheil hatte. Zu
 sen neuen Schriften, welche sich lediglich auf Nationalverhält-
 ffe gründen, fügen wir noch Hutton's Court of Requests
 zu. In diesem Werkchen, dessen Titel von einer, der britti-
 en gerichtlichen Verfassung eigenthümlichen Art Tribunale ent-
 nt ist, welche die Vertreibung kleiner Schulden zum Endzweck
 ben, charakterisirt er sowol die in einem solchen Forum sitzen-
 n Richter, als auch den ganzen Verlauf des daselbst zu füh-
 nden Prozesses, indem er Alles, was sich in dem von Birming-
 um seit 15 Jahren zugetragen hat, mit einer köstlichen Laune
 zählt. Sein lachender Mund zeigt hier dem jungen Rechts-
 lehrten die oft sehr schwer zu erkennende Grenze zwischen dem
 uchstaben des Gesetzes und der Billigkeit, inder seine Behand-
 ngsart zugleich beweiset, daß Wig und Geschmack das trockenste
 iudium in das anziehendste verwandeln können. Kaum bedarf
 endlich hier noch einer Erwähnung, daß der Strom von
 litischen Pamphlets in den Wintermonaten dieses Jahres mit
 gewöhnlicher Wuth das Feld der brittischen Literatur über-
 wemmte. Der heftige Streit über die Regentschaft und die
 nsprüche des Thronerben erfüllte die Gemüther mit bangen
 erwartungen, oder mit kühnen Plänen zukünftiger Größe, fachte
 e Flammen des Parteigeistes an, und veranlaßte beide Theile,
 zweier ihren Uebermuth oder ihren Unmuth in anonymischen
 uffsätzen auszuhauchen.

Mit diesen dem brittischen Nationalinteresse so verwandten Materien verbindet sich auch der immer fortbauende Enthusiasmus für die Abschaffung des afrikanischen Negerhandels und der westindischen Sklaverei, dessen Ausströmungen jener dem Britten noch näher liegende Kampf zwischen dem Minister und dem Thronfolger zwar eine Zeitlang zurückhalten, aber nicht auf immer unterdrücken konnte. Benezet's historische Nachrichten von Guinea, die bereits vor der Mitte dieses Jahrhunderts einen lauten und nachdruckvollen Zuruf an die Menschheit zu Gunsten der Negren enthielten, wurden im vorigen Jahre wieder neu aufgelegt. Clarkson's Preisschrift über die Sklaverei, und dessen Aufsatz über die Nachtheile des Negerhandels für England; die schaudervollen Nachrichten des Wundarztes Falconbridge von diesem Handel; Hollingsworth's Plane zur Abschaffung desselben in seiner Abhandlung über die Sitten und die Regierungsform von Afrika; Dickson's Briefe über den Zustand der Sklaven in Barbados; Grenville Sharp's Namenverzeichnis der Gesellschaft, die im Jahre 1787 zusammentrat, um die Abschaffung des Sklavenhandels zu bewirken; Burgeß's Betrachtungen über diesen Gegenstand; die bereits erwähnten Predigten gegen die Rechtmäßigkeit dieses Handels; die Versuche von Hughes, Stanfield und einige Andern, machen, nebst Ramsay's älterer Flugschrift für diese unglücklichen Opfer europäischer Habgier, eine kleine Bibliothek, die man beinahe um die Hälfte vermehren kann, wenn man die Schriftsteller darin aufnimmt, die sowol den afrikanischen Menschenhandel rechtfertigen, als auch die Leibeigenschaft vertheidigen und ihre Wirkungen nicht allein nützlich und für den Handel Großbritanniens unentbehrlich, sondern auch für die so erniedrigte Menschenklasse wohlthätig nennen. Es ist auch wohl nicht zu läugnen, daß man im ersten Feuer der Philanthropie manche Vorschlag gethan, wodurch der schwarze Nächste in eine ihr selbst gefährliche Ungebundenheit versetzt, und zugleich eine sehr ansehnliche Klasse von Weißen völlig zu Grunde gerichtet worden wäre.

Die einzigen anwendbaren Mittel sind unstreitig diejenigen, welche langsam und ohne Gewaltthätigkeit die allmähliche Abschaffung des verhassten Negerhandels und die Emancipation der Sklaven bewirken; und dieses Resultat ist die schöne Folge des freien Untersuchungsgeistes, der seinen Gegenstand von allen Seiten erforscht. Auf Seiten der Partei, welche die Eige-

umstreckte der westindischen Pflanze nicht geschmäldert wissen, und die ansehnlichen Kaufleute, die unter der Garantie und Unterstützung des Staats ihre Capitalien in die afrikanische Schifffahrt legten, nicht plötzlich verarmen lassen will, gibt es einige Schriftsteller, die mit vieler Mäßigung geschrieben, und dadurch einen Eindruck gemacht haben. Dahin gehört hauptsächlich Morris, der seiner Reise nach Abomey eine Schutzschrift dieses Inhalts beigefügt hat, und zugleich das Elend der Neger in ihren ursprünglichen Wohnsitzen unter den grausamsten Tyrannen sehr anschaulich schildert; ferner Fuller, der eine Sammlung von in Jamaika promulgirten Gesetzen zur Erleichterung des Schicksals der Negerclaven herausgegeben hat, und Bedford in Sohn des berühmten Mannes, dessen Patriotismus die Stadt London durch eine Bildsäule verewigte), der den Zustand der Neger in Westindien in einem sehr vortheilhaften Lichte malt. Es gibt aber auch einen Adams, der seine cool Address mit den heftigsten Schmähungen durchwebt, und einen Holder und Harris angreift, die aus dem mosaischen Rechte beweisen, daß die unglücklichen Afrikaner diese verfluchte Nachkommenschaft haben, die Claven ihrer weißen Brüder sein sollen und müssen. Freilich bleiben indessen diese menschenfreundlichen Theologen noch weit hinter dem Deutschen zurück, der neulich bewiesen hat, der Negerhandel sei im Evangelium erlaubt, und vom Apostel Paulus geboten!

Durch die Aufzählung dieses Heeres von Schriftstellern über einen einzelnen politischen Gegenstand, geben wir den deutlichsten Begriff von der erstaunlichen Lebhaftigkeit, womit die ganze Nation sich für oder wider die Leibeigenschaft der Schwarzen interessirte. Von den Parlamentsdebatten, die sich darauf beziehen, ward eine Auflage von 11,000 und von der Schrift des Alconbridge eine von 15,000 Exemplaren vergriffen.

Außer der unmittelbaren Rechtsfrage, die in allen diesen Schriften beleuchtet wird, findet der Philosoph und Menschenforscher darin manchen wichtigen Beitrag zur Kenntniß von Afrika und Westindien, manchen treffenden Abriss der Sitten in diesen Welttheilen, und manche Data zur Geschichte des brittischen Handels. Die im Morris vorkommende Beschreibung von Gula und seine Geschichte der grausamen Dahomer fällt eine Lücke in unserer Geschichte und Geographie, Fächern, worin es England jetzt seinen Nachbarn zuvorzuthun scheint. Die Literatur

dieses Jahres liefert uns in der That viele wesentliche Erweiterungen der Länder- und Menschenkunde, geographische Ausarbeitungen, Sittenbeobachtungen, Landreisen und Entdeckungsfahrten in unerforschte Meere. Von dem auf Neu-Süd-Wallis, oder der östlichen Küste von Neu-Holland errichteten Etablissement im Jackson's-Hafen sind bereits mehre Nachrichten erschienen, welche theils die Reisebegebenheiten des ersten dahin abgegangenen Transports von Kesselhütern, theils die Beschaffenheit des Landes, das Betragen der ursprünglichen Einwohner, und die Aussichten für die Zukunft, die Hoffnung des Floriss und Gedeihens, oder die Gefahr des Wüsthums der ganzen Unternehmung schildern. Capitain Tench, vom Corps der Seesoldaten, gab zuerst eine kurze, jedoch gut geschriebene und einem richtigen Blick verrathende Erzählung heraus, welche die Erwartungen von den großen Vortheilen jener Colonie um vieles herabstimmte.

Einige anonymische Berichte blieben nicht in den Grenzen der Bescheidenheit, und suchten den Gedanken Neu-Holland durch Delinquenten anbauen zu lassen, unter den gehässigsten Farben darzustellen. Diese Vorurtheile zu entkräften und einen richtigen Gesichtspunkt anzugeben, mußte das Ministerium sich entschließen die authentischen Berichte des Gouverneurs Phillip selbst, mit einer Verzierung von 50 Kupferstichen, auf die Art, wie man Cook's Reisen dem Publikum vorgelegt hatte, herauszugeben. Dieses wichtige Werk, welches in dem Augenblick, wo wir schreiben, wirklich erschienen ist, enthält außer der Reisegeschichte des Gouverneurs und der genau detaillirten Beschreibung der Niederlassungen zu Port-Jackson und auf der Norfolkinsel, die Tagebücher des Lieutenants Shortland, Watts und Ball, und des Capitains Marshall, worin diese Officiere von ihren Entdeckungen in dem Südmeere Rechenschaft geben. Zu gleicher Zeit kündigte der Oberwundarzt der Truppen und der Colonie in Neu-Süd-Wallis, John White, auch seine Reisebeschreibung nebst den Bemerkungen, die er während seines dortigen Aufenthaltes, über die Eingebornen sowol, als über die Naturprodukte, die Thiere, Pflanzen und Mineralien jener Weltgegend gesammelt hatte, mit vielen botanischen und geographischen Kupfern an. Mittlerweile hatten die wichtigen Vortheile, welche der Pelzhandel an der Nordwestküste von Amerika darzubieten schien, den Unternehmungsgestirnt mancher Britten theils in Indien und China, theils

England selbst geweckt. Man rüstete mehrere Schiffe aus, an folgte jener von Cook zuerst beschifften Bahn, und trieb den vortheilhaften Tauschhandel mit den Wilden jener amerikanischen Geste.

Zwei Schiffe, von einer in London errichteten Handlungsgesellschaft equipirt, gingen unter der Führung der Capitaine Portlock und Dixon, die Beide auf des großen Weltumseglers letzter Fahrt gebient hatten, nach den Sandwichsinseln, nach dem Cooksfluß und dem Prinzen-Wilhelms-Sund auf jenen Handelsreis. Beide Befehlshaber gaben bald nach ihrer Zurückkunft eine umständliche Nachricht von dem Verlauf ihrer Reise und von reichlichen Nachlese von neuen Entdeckungen, wodurch sie sich vor andern Abenteurern ausgezeichnet hatten. Viele neue Häfen an der Nordostseite von Amerika, manche Berichtigung der Cookschen Angaben, eine große Gruppe von Inseln und in tiefer Meerbusen, welcher sich mehre 100 Meilen weit ostwärts in das Innere des Landes erstreckt, und die Communication zwischen der Hubsons-Bai und den jenseitigen Ufern sehr erleichtert, sind die wichtigen Resultate dieser von brittischen Kaufleuten veranstalteten Weltumschiffung. Die Reisebeschreibungen selbst sind mit einigen naturhistorischen Abbildungen und einigen nicht sehr bedeutenden Ausflüchten gezieret; ihr größter Reichthum besteht in Landkarten und Portulanen, wodurch sie der neuern Geographie einen wichtigen Beitrag liefern. Es wäre zu viel gefordert, wenn man auch von Seiten der Schreibart und des Beobachtungsgeistes erwarten wollte, was nur ein seltener großer Mann, wie Cook, und auch dieser anfänglich nur mit Hülfe seiner gelehrten Begleiter, leisten konnte; genug, wenn die Neuheit der Gegenstände diese Werke dem Forscher in den Wissenschaften empfiehlt, und wenn er darin die Bestätigung so mancher erst eben bekannt gewordenen, so mancher ungewöhnlichen Sitten Schilderungen entfernter Nationen liest.

Zur Kenntniß von Asien erhielten wir in diesem Jahr ebenfalls einige Beiträge von englischen Reisenden. Mr. Erles Irwin lieferte in einer dritten Ausgabe seiner Reise durch den Meerbusen von Arabien und die ägyptische Wüste, die Schilderung einer späteren Rückkehr nach Indien in den Jahren 1780 und 1781 über Venedig, Laodicea, Aleppo, die große Wüste längs dem Euphrat nach Bagdad, Bassora und so weiter auf dem persischen Meerbusen nach Bombai. In der Wüste ent-

deckte er, nicht weit von Palmyra, der ehemals herrlichen Residenz einer Zenobia, die Ruinen einiger alten Gebäude, die er für den Sommerpalast dieser großen Königin zu halten scheint. Ihre Bauart, ihre Pfeiler von gemischter und griechischer Ordnung, ihre Lage auf dem halben Wege zwischen dem Euphrat und Palmyra, eine Tagereise weit von beiden, können diese Vermuthung unterstützen; wiewol es nicht minder wahrscheinlich ist, daß irgend ein abassidischer Khalif die Trümmer von Palmyra benutzen konnte, um sich ein Landhaus zu erbauen, von dessen Gärten man noch in der umliegenden Gegend einige Spuren entdeckt. Die Schreibart des Verfassers hat sehr viel Anziehendes, und am Schlusse seines Werkes gibt er wieder einige Proben von seinem bereits bekannten dichterischen Talent. Eine andere merkwürdige Reise durch Asien eröffnet der ostindischen Compagnie die wichtige Aussicht, daß es einen Weg zwischen Indien und England gibt, welchen ein Courier in zwei Monaten bequem zurücklegen kann. Der in Diensten dieser Compagnie stehende Arzt Thomas Howel, reisete von Bombai zu Schiffe nach Bassora; sodann in Rähnen den Euphrat hinauf nach Hilleh, welches an der Stelle des alten, von unserer Erde verschwundenen Babylon liegt, und von da nach dem eine Tagereise weit über Land am Tigris gelegenen Bagdad. Hier nahm er türkische Courierpferde und Führer, mit denen er über Mosul, Diarbekir und Amasia nach Nikomedien ritt, und sich daselbst nach Constantinopel übersetzen ließ. Das kurze Tagebuch dieser Reise, welche mehr als gewöhnliche Kräfte des Leibes, und wir möchten auch sagen des Geistes, voraussetzt, enthält einige Bemerkungen über das Klima von Natolien, und über die Sitten der gemeinen Türken, die uns für die Durchlesung entschädigen.

Kennel's vortreffliche Karte von Indostan nebst dem dazu gehörigen Memoir, ist bereits allen Geographen als ein Meisterwerk bekannt, und wir erwähnen es bloß in der Absicht, an die darin befindliche kurze Nachricht von der außerordentlichen Reise eines gewissen Forster zu erinnern, der in mohrischer Verkleidung die inneren Provinzen des nördlichen Indiens durchirrte, das Paradies der Indier, Kaschmir, besuchte, und sodann durch Persien und Rußland in sein Vaterland zurückkehrte. Kürzlich gab auch Lussignan, der in London wohnhafte Verfasser der Geschichte des berühmten Ali Bey, ein Paar Bändchen Briefe an den Arzt Sir William Fordyce heraus, worin er außer einigen

Ausfällen gegen den beliebten Volney, seine Reise durch die europäische Türkei und einen Theil von Deutschland beschreibt. Doch nicht unser Geschlecht allein wagt Gesundheit und Leben, verläßt die lange gewohnten Bequemlichkeiten seiner Heimat, und durchirrt entfernte Wüsteneien, oder besucht die armseligen Hütten der nordischen Sklavenvölker und der rohen Nomaden des Morgenlandes. Eine englische Dame vom ersten Range, Lady Craven, hatte den Muth, jene glänzenden Cirkel, wo Fürsten und Menschen ihrem Geist und ihrer Bildung huldigten, gegen die beschneieten Ebenen von Litthauen und Rußland und die Salzsteppen der Krim zu vertauschen, um ihre Wißbegierde zu befriedigen, und die Natur nebst ihrem Haushalter, dem Menschen, in den auffallendsten Verschiedenheiten mit eigenem Scharfblick zu betrachten. Mit dankbarer Aufmerksamkeit liest man ihre Briefe an einen deutschen Fürsten, mit dem ihr Geist und Herz verschwifert sind, und sammelt die in kunstlos gauselndem Ton hingestreuten treffenden Bemerkungen, deren wenige starkgezeichnete Umrisse so viel Bedeutendes für die Phantasie enthalten. Einige Kupfer und vorzüglich eine neue Karte von Taurien oder der ehemaligen Krim schmücken ihre Reisebeschreibung.

Ein anderes englisches Frauenzimmer, Mrs. Piozzi, die Freundin des berühmten Dr. Johnson, und die Herausgeberin seiner Correspondenz und der Anekdoten zur Geschichte seines Lebens, reiste zwar nur nach Italien und besuchte auf ihrem Rückwege einige deutsche Hauptstädte; allein ihre munteren Erzählungen von Allem was ihr in diesen Ländern merkwürdig schien, gehören zu den unterhaltendsten Produkten des diesjährigen Schriftstellerfleißes. Von dem unglücklichen Feldzuge des Generals Burgoyne, von den Sitten der Canadier, der Neu-Engländer und Virginier, und im Allgemeinen von der Ansicht der Länder zwischen dem Sanct Lorenz- und dem Potomakflusse, handelt ein Augenzeuge und mitgefangener Officier, Amburey, in seinen gutgeschriebenen Briefen. Einen andern Welttheil betreffen die Briefe des Majors Fuardine, nämlich die Küste der Berberet, wo sich der Verfasser eine Zeitlang als Abgeordneter am Hofe des Kaisers von Marokko aufhielt, und demnächst auch Spanien, Portugal und Frankreich besuchte. Die Sketches oder Skizzen des Capitains Costigan von den Sitten in Portugal, gehören ebenfalls hieher. Auch müssen wir noch eines englischen Reisenden, des Baronetts Sir Henry Liddell, erwähnen, der Schweden,

Lapland, Finnland und Dänemark zum Gegenstande seiner Bemerkungen wählte, ein Paar lappländische Mädchen auf ein Monate nach England kommen ließ, und sie mit Geschenken reichlich ausgestattet, wieder zurück in ihr Vaterland schickte. Der Freund und Reisegefährte des Baronetts, Mr. Consett, schreibt die Begebenheiten dieser Excursion, freilich mit mehr gutem Willen als Talent. In Shaw's Tour to the West of England vermißt man ebenfalls zu sehr den Blick und den Geist ein Pennant, um den dicken Band mit Vergnügen zu Ende bringen, und nicht über den langweiligen Familien-Anekdoten ermüden. Die unterhaltenden malerischen Reisen Gilpin's Westmoreland, den Wyeffuß hinab, und in den Gebirgen von Schottland, mit Aussichten in Acqua tinta verziert und mit einer lieblichen, am Schönen der Natur nie zu ersättigenden Phantasie geschrieben, verdienen hingegen die Aufmerksamkeit gefühlvoller Leser, und eine Stelle in der Bibliothek eines jeden Künstlers und eines jeden Dilettanten.

Endlich dürfen wir auch hier das neueste Werk des menschenfreundlichen Howard, über die Gefängnisse, Spitäler und Lazarethe in Europa, nicht mit Stillschweigen übergehen. Der Enthusiasmus dieses guten Mannes für den individuellen Gefangenen, der sich nun einmal seiner ganzen Seele bemächtigt, die Erleichterung der leidenden Menschheit im Kerker und öffentlichen Krankenhäusern, mag zuweilen, wie die englische Kritik ihm etwas unfein vorwerfen, ein wenig übertrieben sein; aber der Gehalt seiner Beobachtungen ist unstreitig von Wichtigkeit, welche kaum einen mißbilligenden Seitenblick auf die Art, wie er sie sich erwarb, zu entschuldigen scheint. Ein Denker, dem Staatsmanne, und jedem gutgesinnten Menschen kann es nicht gleichgültig sein, wie Tausende seiner Brüder, Mangel an Vorsorge, oder aus Mißverständen der Gerechtigkeit verschmachten; die Bekanntmachung guter Anstalten kann künftighin dazu dienen, daß menschliche Gesetzgeber und Richter zum Muster wählen; die Erweckung der allgemeinen Billigung kann diejenigen, die sich nicht so leicht an die Strafe des leidenden Verbrechers, oder des hilflosen und kranken Arrrestirten, zur Untersuchung und Verbesserung unzweckmäßiger Gefängnisse und ungesunder Hospitäler bewegen; ja, im Welt der Pest erhellet es deutlich, daß der Muth und die Bereitwilligkeit des würdigen Verfassers einige selbst dem Politiker wich-

Resultate erforschen konnten, indem er es sehr wahrscheinlich macht, daß der Verfall des englischen Handels nach der Levante durch die Errichtung ordentlicher Quarantainen-Lazarethe in England hätte verhütet werden können, in deren Ermangelung man sich jetzt genöthigt sieht, die Baumwolle, welche den englischen Fabrikanten unentbehrlich ist, durch die dritte Hand von den Holländern zu erhandeln. Das schätzbare Werk ist mit vielen gut ausgeführten Kupfern ausgeschmückt, ohne dadurch vertheuert zu werden.

Die in dem zuletzt erwähnten Werke häufig vorkommenden medicinischen Bemerkungen führen uns zu den gelehrten Arbeiten der praktischen Aerzte und Wundärzte, der Physiologen und Zergliederer, deren Verdienste sowohl im Norden als im Süden der brittischen Insel, das Ausland anerkennt. Die wichtigste Erscheinung im anatomischen Fache ist unstreitig das Werk des berühmten Alexander Monro über die Schleimsäcke im menschlichen Körper, deren der große Albinus nur 16 Paar gekannt hat, da hingegen der schottische Zergliederer ihre Anzahl auf 140 bringt. Die Wichtigkeit dieser Entdeckung für die Physiologie und Pathologie, die sich schon jetzt zum Theil bestimmen, zum Theil voraus ahnen läßt, werden erst künftige Wahrnehmungen näher entwickeln. Der Verfasser gibt bereits einige Gesichtspunkte an, wo seine Beobachtungen von unmittelbarem Nutzen für die Heilkunde zu sein scheinen, und lehrten sie auch nur diese einzige Wahrheit, daß der Bau unseres Körpers noch lange nicht hinlänglich erforscht worden ist, so verdienen sie schon den Beifall aller denkenden Aerzte. Weit weniger hingegen läßt sich zum Ruhme der Kupfer sagen, welche Dr. Denman in der Absicht, die Fortpflanzung der Thiere zu erläutern, herausgegeben hat. Aitken's Entbindungskunst hat wenigstens den Beifall des englischen Publikums für sich, welches in Zeit von zwei Jahren drei Auflagen dieses Werkes vergriff. Der sechste und vollendende Band von Bell's Chirurgie hat den anerkannten Werth der vorhergehenden Bände; doch verdient auch Pearson's eben angefangene neue Chirurgie in Aphorismen einigen Beifall, und die chirurgischen Abhandlungen des Dr. Underwood, wovon bereits die zweite vermehrte Ausgabe erschienen ist, enthalten viele praktische Bemerkungen, die dem angehenden Wundarzte lehrreich sein können. Die Schaumünze des Lyceums ist diesmal dem Wundarzte Moore für seine Preisschrift über den Gang der

Natur bei der Heilung der Wunden, zuerkannt worden. Zwei andere Preischriften, eine von Goodwin, die andere von Kit, haben jene die goldene, diese die silberne Medaille der humane Society erhalten; die Preisfrage betraf die zweckmäßigsten Rettungsmittel der anscheinend Todten. Zum Besten dieser menschensfreundlichen Gesellschaft ließ Dr. Lettsom sein Tractätchen über die Wirkungen des unmäßigen Trinkens drucken.

Die Krankheiten des heißen Himmelsstriches wurden neuerlich von zwei geschickten Ärzten näher beobachtet und beschrieben. Der eine, Dr. Mosely, schickt seinem Werke eine lehrreiche Abhandlung über das Klima und die Lebensweise in den westindischen Inseln voran. Der andere, Dr. John Hunter, beschreibt ebenfalls die Insel Jamaika in medicinischer Hinsicht; in der Curart aber scheinen sie nicht zusammenzustimmen. Von dem letztgenannten Arzte muß man den Wundarzt gleiches Namens unterscheiden, dessen Verdienste um die Bergliederungskunst so bekannt sind, und dessen neuerliche Abhandlung über die Lustseuche einen gelehrten Streit zwischen den Wundärzten Foote und Peale veranlaßt hat. Ueber die Pest schrieb Dr. Henderson, ein Arzt, der sich lange im Orient aufgehalten hatte; allein es scheint eben nicht, daß es ihm gelungen sei, ein neues und zuverlässiges Mittel gegen diese fürchterliche Seuche zu entdecken. Eben so wenig möchten wir den Anmaßungen des Dr. Rowley trauen, der es gemeinhin mit den hartnäckigsten Krankheiten aufzunehmen pflegt, und kürzlich über die Heilmethode der chronischen Weiberkrankheiten, über Krämpfe, gallige Zufälle, Schlagflüsse, Wahnsinn und Selbstmord, geschrieben hat. Weit wichtigere Beiträge zur Heilkunde enthält der jetzt erschienene zweite Band der Abhandlungen der medical Society in London, und der von Dr. Duncan herausgegebene dritte Theil der medical Commentaries. Auch ist die neue englische Ausgabe von Sydenham's unsterblichen Werken welche Dr. Wallis besorgt hat, verdienstlicher als mancher neue Versuch eines angehenden Praktikers, der sich einen Ruf erschreiben will. Ein ähnliches Verdienst hat sich Dr. Smyth durch die Herausgabe der Handschriften des verstorbenen Dr. Stark erworben. Noch brauchbarer und in ihrer Art vortrefflicher sind aber Cullen's Vorlesungen über die Arzneimittel, die jetzt in einer authentischen, vom Verfasser selbst ausgearbeiteten Edition zum zweitenmale erschienen sind. Die pharmaceutische Chemie von Dr. Donald Monro füllte zwar eine Lücke in der

medizinischen Literatur der Engländer; allein sie verdient kaum einer Nation genannt zu werden, die einen Hagen und so manchen andern geschickten Pharmaceutiker besitzt.

Um das Verzeichniß der neuherausgekommenen medizinischen Schriften vollständiger zu machen, erwähnen wir noch einer ründlichen Abhandlung aus der Vieharzneikunde, von Clark, der die beste Methode die Pferde gesund zu erhalten, und endlich die, wegen des Gewerbes ihres Verfassers, eines Schnür-
rustschneiders, merkwürdige Schrift über die Verwachsenen, deren Rückgrat mißgestaltet ist. Dieser gelehrte Handwerker, Philipp Jones, der sich in des verstorbenen Dr. Hunter's anatomischen Vorlesungen die gehörige Kenntniß des menschlichen Körperbaues erworb, um über einen Gegenstand, wobei seine Kunst in Betrachtung kam, mit Sachkenntniß sprechen zu können, liefert in seinem Werke einen Vorschlag, wie jenen Verunstaltungen am besten abgeholfen werden könne, welcher sehr viel Belesenheit in den Schriften der vorzüglichsten Wundärzte und gründliche medizinische Kenntnisse verräth.

Ueberhaupt bemerken wir in der Literatur dieses Jahres die Bestätigung dessen, was wir bereits von dem in England so großen Eifer für die Erweiterung der Erfahrungswissenschaften Geschichte d. Lit. v. J. 1788 S. 13 u. f.) behauptet, und mit künftigen Beweisen belegt haben. In allen Zweigen der Naturgeschichte und der Naturlehre finden wir entweder neue Entdeckungen, oder doch neue Produkte des Fleißes und der Liebe für diese Wissenschaften, welche theils Gelehrte von Profession, theils losse Dilettanten besetzt. Dr. Smith, der nunmehrige Besitzer des Linnéischen Naturalien-Cabinetts und insbesondere der lehrreichen Kräuterammlung dieses bewundernswürdigen Botanikers ab die Erstlinge seiner Arbeiten über diesen noch nicht gehörig eruhten Schatz in einem Foliobande mit vielen Kupfern heraus, und stiftete auch zum Andenken des großen schwedischen Naturforschers eine Linnéische Societät, welche sich wöchentlich bei ihm versammelt, um in den Fußstapfen des Mannes, dessen Namen sie trägt, die Wissenschaft zu bereichern. Der vortreffliche Kunst-
ärtner Aiton, gab endlich auch das lehrreiche Verzeichniß der im königlichen Garten zu Kew, unter seiner Vorsorge wachsenden ausländischen Pflanzen heraus, unter denen sich eine große Menge neuer, zuvor noch nie bekannt gewordener Gattungen befinden. Dieser Hortus Kewensis füllt daher drei Octavbände, und ent-

hält einige erläuternde Kupfer. Martin ließ zur bessern Erklärung seiner Briefe über die Grundlehren der Botanik 38 Zeichnungen von den Kennzeichen der Klassen des Linné'schen Systems in Kupfer stechen, die jedoch seit Miller's Einleitung in die Botanik entbehrlicher zu sein scheinen. Das prächtigste Kupferwerk, welches nach so vielen zum Theil mit Recht bewunderten Werken über die Naturgeschichte der Muscheln und Schnecken, unter dem Titel: the universal Conchyliologist, erscheint, hat einen andern Thomas Martyn zum Verfasser. Auf den 80 Platten in breitem Regal-Folio, die mit Farben ausgemalt sind, und nebst dem Text zwei Bände ausmachen, sind alle mehr oder weniger bekannte aus der Südsee und anderen von Cook durchschifften Meeren mitgebrachte Muschel- und Schneckenarten, mit einer Kunst, Pracht und Schönheit abgebildet, die sich zum Theil auch schon aus dem ungeheuern Preise von dreißig Louisd'or vermuthen läßt. Man hat berechnet, daß wenn die ganze Conchyliologie auf diese Art wirklich nach der Natur gezeichnet, gestochen und ausgemalt werden sollte, jedes Exemplar des ganzen Werkes 24,000 Gulden kosten würde: eine Summe, die kein Monarch an ein so geringfügiges Studium, wie dieses, wo nur die bunten Kalkhäuser der Schalthiere betrachtet werden, werfen kann. Die neue Ausgabe von Berkenhout's Synopsi der Naturgeschichte von Großbritannien und Irland in zwei Octavbänden hat unzählige Verbesserungen und Zusätze erhalten, wodurch sie dem Anfänger nützlich werden kann. Dr. Samuel Stanhope Smith, ein englischer Theologe, hat das so oft und manchmal schon so abenteuerlich behandelte Thema von den Varietäten im Menschengeschlechte von neuem zum Gegenstande seines Nachdenkens gewählt; allein seine religiösen Vorurtheile, seine geringe Belesenheit, und die Unbestimmtheit seiner Begriffe stehen ihm überall im Wege.

Gronstedt's Mineralogie war längst ins Englische übersetzt, und hatte schon mehre Auflagen erlebt, als der in London einheimisch gewordene portugiesische Physiker, Magelhaens, die neuesten Entdeckungen der Dryktologen und Chemiker unsrer Zeit damit verwebte, und den Engländern ein mineralogisches Handbuch lieferte, welches den besseren Schriften der Franzosen und Deutschen in diesem Fache nahe kommt. Die Topographie von Selborne, welche der dortige Pfarrer White, während eines langen Aufenthalts, ausgearbeitet hat, enthält eine Menge sehr

wichtiger Bemerkungen über alle verschiedenen Theile der Naturgeschichte. Die philosophischen Transaktionen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften in London sind bekanntlich der Mathematik und Naturwissenschaft vorzugsweise gewidmet, und liefern eine reiche Nachlese von Wahrnehmungen, Entdeckungen und Untersuchungen in allen ihren Theilen. Die englischen Physiker Wragden, Walker, Darwin und einige andere beschäftigen sich jetzt hauptsächlich mit Erfahrungen über die künstliche Erzeugung der Kälte, worin sie es schon so weit gebracht haben, daß Lichtenberg mit der Laune, welche große Wahrheiten scherzend fallen läßt, behaupten durfte: vielleicht komme noch die Zeit, daß man Städte und Dörfer so in Frost stecke, wie man sie bisher in Brand gesteckt hat. Ein anderer Gegenstand der neueren Physik und Chemie ist die Zerlegung der bisher für Elemente gehaltenen Flüssigkeiten, der Luft und des Wassers. Priestley und Cavendish erhielten wahre Salpetersäure, indem sie den elektrischen Funken durch eine Mischung von dephlogistisirter und phlogistischer Luft gehen, oder auch dephlogistisirte mit entzündbarer Luft verbrannten; und weit entfernt mit Lavoisier zu glauben, das Wasser sei aus verschiedenen Lustarten zusammengesetzt, wagt man bereits die Kühnere Voraussetzung, daß es schon als Bestandtheil in denselben enthalten sei. Jenner's genaue Beobachtungen über die Sitten des Rufs; Smith's Wahrnehmungen der vegetabilischen Reizbarkeit; Cavallo's und Gray's elektrische Versuche und Herschel's Entdeckungen eines sechsten und siebenten Saturns-Trabanten und zweier Monden um seinen neuen Planeten, verdienen auch in dieser kurzen Anzeige eine ehrenvolle Erwähnung. Seit dem Jahre 1783 ward auch die in Edinburg 1731 entstandene Gesellschaft zur Aufnahme der Arzneikunde, von Georg III. zum Range einer öffentlichen königlichen Gesellschaft erhoben, und an die Stelle ihrer bisherigen Essays and Observations erschien im vorigen Jahre der erste Band ihrer Transaktionen, welcher theils physikalische, medicinische und naturhistorische, theils auch literarische, belletristische und mathematische Aufsätze enthält.

Irland hat ebenfalls seit Kurzem eine königliche Akademie der Wissenschaften, deren Transaktionen, außer einigen Aufsätzen in jenen Fächern, noch manchen reichhaltigen Beitrag zur Erläuterung der irländischen Alterthümer liefern. In der auf Naturkenntniß gegründeten Landwirthschaft, welche dem Scharfsinn

dem Fleiß, dem Beobachtungsgeist und der unbefangenen Experimentirflust der Engländer so große Fortschritte verdankt, scheinen noch täglich neue Schriften; unter andern beschreibet Marshall die verschiedenen Geschäfte des Hausvaters und Hausmutter in den verschiedenen Provinzen Englands, in Suffolk, in Yorkshire, in Gloucestershire, mit einer lehrreichenständigkeit, in einer verständlichen, angenehmen Schreibart. Sein Werk geht aber nicht allein in den kleinsten Detail, sondern gibt auch einen Ueberblick von der Administration der Landgüter im Großen, und gewinnt folglich auch von dieser Seite an unmittelbarer praktischer Nützlichkeit. Zur Empfehlung der weitaussehenden Projekte des Dr. Edward's läßt sich sehr wenig sagen. Der gute Mann meint es zwar sehr mit seinen Landsleuten; er giebt ihnen ein unfehlbares Mittel an die Hand, die Nationalschuld in 30 Jahren rein abzubringen und die sittliche und politische Glückseligkeit des Staats und Einwohner auf den höchsten Gipfel zu bringen; er vertheilt diesen Plan die Vervollkommnung der Landwirthschaft, aber Alles geht bei ihm ins Unermeßliche und erfordert die Wirkung anderer Menschen, als der Gattung, die unser Werk hervorbringt, um es nach seinen Visionen auszuführen. In diesen zwei Quartbänden ist der Abschnitt vom Ackerbau; bei weitem der vorzüglichste, und man bedauert nur, daß er mit den anderen ungleichartigen Materien verbunden ist. Ein Schottländer, David Young, ist kürzlich mit einer Schrift ans Licht getreten, welche in einem Chaos von überspannten Projekten viele feine praktische Beobachtungen über den Acker enthält.

Wir verlassen endlich den Zweig des menschlichen Wißens, wo die Phantasie am unrechten Orte steht und mit dem wissenschaftlichen Ernste so schwer zu reimen ist, um uns in ihr Reich zu begeben, dort ihren muntern Spielen zuzusehen und von diesem langen Ritterzuge durch das Gebiet der literarischen Abenteuer auszuruhen. Hier soll uns der sattelfeste Herr Geoffrey Gambado in seiner Reitschule für Erwachsene, an den großen Meister in der Ironie, erinnern, indem er mit sarkastischem Ernst seine Schalksregeln hersagt und den modischen Geschmack an Pferden, und die Unwissenheit der Käufer-Reiter persiflirt. Mr. Bunbury, der Karrikaturen-Zeichner, ist ebenfalls sein Scherzfeind bei, um uns bei dieser Lektüre die

des Zwerchfells in eine wohlthätige Vibration zu versetzen. Komische Muse scheint diese Kraft verloren zu haben, so e sie nur mit Cumberland, Conway und Colman dem jüngen Reihen führt; die Impostors verrathen keine Spur des tes, der einst im Westindien glänzte. Bissy's Dehors troms verdienten schwerlich, daß ein brittischer General seine Ueberkünste daran übte, und Colman's Ways and Means sind r der Kritik. Im Trauerspiel war St. John mit seiner igin Marie von Schottland, und Macdonald mit seiner ionda nicht glücklicher; der reichhaltige Stoff den Jener wählte, schönen Stellen, welche der Letztere in sein Drama verwebte, ten gleichwol den Eindruck des Ganzen nicht retten. Bei Romanbildnern des Tages finden wir indessen wenig Erfas jene betrogene Erwartungen im Theater. Die mißverstande- aber auch leicht zu mißdeutenden Grundsätze des Grafen terfiel zu bestreiten und herabzuwürdigen, scheint das große zu sein, welches männliche und weibliche Federn in Bewe- ; setzt. Miß Smith's Emmelina zieht offenbar gegen diesen hlichen Jugendverderber, wie die Moralisten ihn nennen, zu e, und der hochgepriesene Zeluco des munteren Reisenden, Moore, bekämpft ihn mit gewaltigern Waffen. Wie viel er aber ist das Gemälde der Sitten der Vorzeit, im Grafen ongbow, dessen Geist die Geschichte seiner Heldenthaten, und esondere jener Periode seines Lebens erzählt, in welcher er nd eroberte, und es mit der Krone von Großbritannien unennlich verband! Des Dichters wie des bildenden Künstlers enstand sei das Schöne der Darstellung! jeder Abweg von r Vorschrift ist gefährlich, und das Lehrgebieth folglich die pe, an welcher mittelmäßige Talente scheitern. Wen ermüdet t, trotz den schönen einzelnen Stellen, Downman's Infancy, hell's Orator, Gilbank's Pentecost und Farningham's usiasm? Lieber horchen wir auf die Strophen von Ster- s Rittergebieth, auf Champion's Uebersetzung des persischen ters Ferdosi, oder Nott's Oden nach dem Haß; lieber in wir über die bittere epigrammatische Laune der Oppositions- ei in ihren poetical Miscellanies, oder über den abenteuer- n Wig des maffaronischen Dichters der Buggiade, und die schöpferische Phantasie des allen Dummköpfen furchtbaren r Pinbar's.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1790.

Ungleichheit der literarischen Ernte von verschiedenen Jahren. — Apologie der Deutelei. — Allgemeine Uebersicht. Bervielfältigung der Schriften und Vergrößerung der gelehrten Journale in England. Nachtheiliger Einfluß der Bieschreiberei auf die Dichtkunst. Didaktische Langweiligkeit. Swaine's Redemption. Adriano. Gill's Henry and Acasto. Miß Young's unschuldiges Gedicht über die Unschuld. Pole's Arthur. Eyrische Besuche. Tod des Hofspoeten Thomas Barton. Peter Pindar's satyrische Poesien gegen Bruce und Nichols. Mittelmäßige Romandichter des heutigen Tages. Schaar der weiblichen Schriftsteller. The Devil upon two Sticks in England. White's Ritterromane. — Verfall der dramatischen Dichtung. Barretti's Sentimental Mother. Verzeichniß von neuen Theaterstücken. Der Dramatist von Reynolds. James Wylne's Trauerspiel. Sayer's nordische Skizzen. Neue Ausgaben vom Shakespeare. Erlöschen der classischen Literatur. Essayists. Drei Abhandlungen vom Geschmack, vorzüglich die von Allison. Chalmers' Leben von Daniel de Foë. Belsted's Schriften. Correspondenz des Dr. Dobbridge. Leben eines Kegers, von ihm selbst beschrieben. Asiatick Researches. Neue Fundgrube der ältesten Literatur, die in Indien eröffnet wird. Zweiter Band von Antiquities of Athens. Englische Alterthumsforscher. Gillies' Geschichte Friedrichs des Großen und Parallele desselben mit Philipp von Macedonien. Neue Geschichte von Frankreich. Dillon's Geschichte Peters des Grausamen von Kastilien und Leon. Pinkerton's schottische Geschichte. Verunglimpfung der Kelten. Gladwin's Beiträge zur Geschichte des mongolischen Reichs in Indien. Ramsay's Geschichte der amerikanischen Revolution. Politische Schriften über die französische Staatsveränderung. Mängel der brittischen Verfassung. Publicität und Pressfreiheit, die sicherste Schutzwehr des Staats gegen gewaltsame Revolutionen. Verschiedenheit der Meinungen in England über die demokratischen Bewegungen in Frankreich. Seltsame Aeußerung des Herrn Burke im Parlamente, und noch seltsamere Erscheinung seiner Reflections on the Revolution in France. Einseitigkeit und Perulanz dieser Schrift. Stimmen des englischen Publikums über dieselbe. Kennzeichen der echten Freiheit. Mäßigung der streitenden Parteien. Beantwortungen jener Schrift und Kritik derselben. Andere politische Blätter. Spanischer Streit über Ruffasund. Dalrymple's Spanish pretensions. Politische und andere Predigten. Sechzehn Ausgaben von Blair's Kanzelreden. Exegese des Dr. Geddes und des Juden Delgado. Collation der Handschriften der Septuaginta, von Holmes. Streit über den Schriftsteller Josephus und über die Gottheit Christi. Priestern über den Tod und das ewige Leben. Seine polemischen Schriften. Neues Religionsystem. Philosophischer Unsinn. Stuart's Reisen zu Fuß, und seine Apokalypse der Natur. Gisborne's Moralphilosophie. Juristische Schriften. Popularität des Advokaten Herbert. Freisprechung des Buchhändlers Stockdale und Verurtheilung eines Libellisten gegen Mrs. Fisherbert. Proceß des Ungeheuers. Bonycastle's Geometrie.

Adams' Optik. Praktische Sternkunde, von Vince. Tabellen der Länge, von Margett. Wollaston's allgemeines Sternverzeichnis. Penrose astronomische Träume. Neue physikalische Hypothesen von Peart, Putton und de Luc. Higgins über die phlogistische und antiphlogistische Theorien Richardson's Chemie. Pott's chirurgische Schriften. Walker's Tractat von den Pocken. Medical Essays. Underwood's Kinderkrankheiten. Berichte der Humane Society. Dr. Grotter's Kritik der medicinischen Anstalten in der englischen Marine. Dr. Ruff's medical Inquiries. — Verheimlichung neuer Bücher. Latham's Index Ornithologicus. Philosophie der Naturgeschichte, von Smellie. Xiton's Hortus Kewensis. Mrs. Mean's Kewische Pflanzen. Die Brüder Bauer. Dr. Sibthorpe's botanische Reise im Archipelagus. Neue botanische Werke von Dr. Smith. Dr. Withering und Mr. Dickson. Vertheidigte Sexualität der Pflanzen. Swaine's Gramina pascua. Bemerkung über die Feinheit der englischen Wolle. — Die Kunst zu boxen. Die Kunst zu schießen. Dr. Bant's Vereinigung der Dichtkunst, Nebekunst und Tonkunst. Dr. Burney's beendigte Geschichte der Musik. Browne's italienische Opernmusik. Reynolds über Gainsborough's Künstlerverdienst. — Hassel's pittoreske Reise auf der Insel Whigt. Reisen nach Botani- und Jackson's-Bai von Philipp und von White. Unglücksfälle des Capitains Riou und des Capitains Bligh. Meares' Reisen zur Errichtung des Pelzhandels. Dalrymple's geographische und nautische Karten. Umfreville's Nachricht von Hudson's-Bai. Arrowsmith's neue Weltkarte. Faden's Karte von Südamerika. Amerikanische Geographie, von Morse. Pennant's London. Pillington's Derbyshire. Warner's Lymington. Neuheit des statistischen Studiums in England. Ausländer, die darin Bahn brechen, Hocrath Zimmermann und Graf Berchtold. Neue Schweizerreise von Gore. Capitain Sutherland's Reise im mittelländischen Meere und nach Constantinopel. Luffmann's Beschreibung von Antigua. Moreton's Sitten der Westindier. Franklin's Reise durch Persien. Crawford's Skizzen über die Hindus. Bericht der Unternehmungen der afrikanischen Gesellschaft. Patterson's Reisen ins Kaffernland. — James Bruce Reise nach den Quellen des Nils und Benjowsky's Memoirs. Uebersetzungen.

Der Totaleindruck, den die literarischen Beschäftigungen einer großen Nation im Gemüthe des Beobachters zurücklassen, muß in verschiedenen Jahren allerdings verschieden sein, wenn gleich die allgemeine Stimmung sich nicht wesentlich geändert hat. Es ist selten der Fall, daß Männer von Genie, oder auch nur von ausgezeichneten Schriftstellertalenten sich Jahr aus Jahr ein vor dem Richterstuhle der Kritik einsinden, und den literarischen Himmel mit neuen Gestirnen schmücken. Zuweilen gibt es, um bei diesem Gleichnisse zu bleiben, statt jener herrlichen Erscheinungen, deren Licht durch Jahrtausende fortleuchtet, nur

Sternschnuppen und im Sumpf hüpfende Irriwische. Der Philosoph indeß, berechnet nach diesen Meteoren des Augenblicks den jedesmaligen Zustand der Atmosphäre und freuet sich, wenn er in der langen Reihe gesammelter Erfahrungen einigen Grund vor sich sieht, aus ähnlichen Ereignissen auf übereinstimmende Folgen zu schließen. Denn dieser Hang, in der Zukunft mit vorwizigem Blicke zu spähen und den geheimnißreichen Schleier, der sie deckt, an irgend einem Zipfelnchen aufheben zu wollen, scheint doch keines von den zweideutigen Geschenken gewesen zu sein, womit uns Pandora aus ihrer fatalen Büchse beseligte; vielmehr ist etwas so Göttliches an dieser Eigenschaft, daß wir sie unmöglich anders als mit dem Feuerfünkchen erhalten haben können, welches unser guter Vater Prometheus für uns unmittelbar aus dem Himmel holte.

Diese Genealogie der Seherkunst soll uns aber nicht zum Vorwande dienen, der englischen Literatur aus der Uebersicht ihres diesjährigen Vorraths die Nativität zu stellen. Es ist nicht immer rätlich, die geheime Weisheit, die man in den Planeten ließt, so öffentlich kund zu machen; im Gegentheil, man thut wohl, auf den Nothfall, der in dieser bedenklichen Zeit so leicht eintreten kann, das eble, von der Welt verkannte Gut aufzusparen, und sich wenigstens den Ruf zu sichern, man wisse mehr als man habe sagen mögen. Sollte Jemand argwöhnen, daß wir nur darum so argwöhnisch thun, weil wir eben nichts Gutes zu prophezeihen haben; ei nun! das müssen wir geschehen lassen, wenn man nur die Vorsicht gelten läßt, womit wir in einem Zeitpunkt wo Neu und Gut beinahe gleichbedeutend sein sollen, zwar von allem Neuen sprechen, doch vom Guten bisweilen schweigen können. Wem es gegeben ist, in den Neußerungen des menschlichen Geistes den Gang seiner Schicksale zu entziffern, dem wird es genügen, hier die Resultate unseres Lesens und Beobachtens anzutreffen, die wir nicht nur darlegen dürfen, sondern auch darzulegen schuldig sind. Um den Faden wieder aufzunehmen, wo wir ihn im vorigen Jahre ließen, müssen wir durch eine Sündfluth von schlechten Romanen, schalen Gedichten und genialosen Schauspielen zur wissenschaftlichen Literatur übergehen; unter allerlei mittelmäßigen, philosophirenden Aufsätzen ein Paar bessere historische Versuche auszeichnen; in der ungeheuern Menge politischer Pamphlets die neuen Rubriken der Test Act, der französischen Revolution und des Zwists mit

Spanien über Nutkasund erwähnen; über die immerwährenden Kriege der Theologen über Orthodorie, Arianismus und Socinianismus und ihre dicken, selbstgefälligen Predigtbücher die Achseln zucken; die Leere in der Philosophie, Jurisprudenz, Mathematik, Chemie, Physik und Arzneikunde bedauern und uns an der reicheren Ernte von naturhistorischen Werken, Reisebeschreibungen und nützlichen Uebersetzungen schablos halten.

Wenn der zunehmende Umfang der Literatur mit ihrer Vortrefflichkeit in einem direkten Verhältnisse stände, so müßten wir vielleicht von Jahr zu Jahr von der brittischen Schriftstellerei größere Erwartungen hegen. Wirklich hat sich die Anzahl der Schriftsteller so ansehnlich vermehrt, daß sowohl die Monthly als die Critical Reviewers in diesem letztverflossenen Jahre eine Erweiterung ihrer Journale durch Vermehrung der Bogenzahl eines jeden Stücks für nöthig erachtet haben. Allein, wenn auch die Menge der herauskommenden Geisteswerke in gewissen Zweigen der Literatur ein günstiges Vorurtheil für den Zustand des menschlichen Wissens abgeben könnte, so scheint doch dieses Kennzeichen wenigstens auf die Dichtkunst nicht anwendbar. Gute, große Dichter waren in allen Völkern und Zeiten nur einzelne seltene Erscheinungen; sobald sich ihre Anzahl vervielfältigte, konnte man immer sicher darauf rechnen, daß Entfernung von dem einzigen Wege, der hier zur Vortrefflichkeit führt, nämlich von der glücklichen Auffassung des Schönen und Wahren aus der Natur das mit eigenthümlicher Kraft zur Einheit zurückgebracht und mit einem für schöne Einkleidung empfänglichen Sinne zu einem Ganzen verwebt wird, die meisten Dichtungen bezeichnen würde. Die erlernten Regeln der Dichtkunst konnten diesen Werken zwar einen gewissen Mechanismus verleihen; aber was nicht im Geiste empfangen ward, erhielt auch kein Leben von der schulgerechten Form. Herder beweiset vortrefflich, und alle echten Dichter bestätigen es durch die That, daß die Natur noch keinesweges für uns erschöpft sei, sobald wir sie nur wahrnehmen mögen, und daß jeder Mensch seinen Gegenstand durch das Individuelle, worin er sich von Andern unterscheidet, neu stempeln könne. Doch diese Individualität geht gerade in sehr verfeinerten Gesellschaften durch die Einförmigkeit der Methode und der Erziehung größtentheils verloren, und anstatt, daß aus dem Wahrgenommenen für jeden einzelnen Menschen eine eigenthümliche Form des Denkens entspringen sollte, die ihm angemessen wäre, prägt man

eine allgemeine Form seinem Gedächtnisse ein, welcher er seine Wahrnehmungen anpassen muß.

Zum Belege dieser Behauptung, wenn sie noch eines Beleges bedarf, können jene didaktischen Poesien dienen, an welchen England unerschöpflich zu sein scheint. Der Mechanismus dieser Gedichte ist oft untadelhaft; das Sylbenmaß (fast immer das zehnfüßige jambische) wird sorgfältig studirt, die Worte werden gut gewählt und geordnet, ihr Klang ist harmonisch, an ihren Reimen ist nichts auszusetzen; auch die Sittenlehre pflegt durchgehends orthodox zu sein, und der echte Geist des Katechismus den Dichter zu beseelen. Allein mit allen diesen vortrefflichen Eigenschaften hat man ein frostiges, langweiliges, unpoetisches Gewäch, worüber man entweder einschlafen oder gar sich entrüsten muß. Man erstaunt nur über die Geduld, die so manchem Autor zu Theil geworden ist, durch ganze Octavbände hindurch seine einsörmigen Jamben fortzuspinnen, ohne daß ihm die Abwechselungen und Ruhepunkte der dramatischen Einkleidung zu Gute kommen. Wer kann dafür, daß dem Kritiker dabei die Wilden einfallen, die an einem Kahn, einem Spieß oder einer Schlüssel Jahrelang schnitzeln können, ohne ihrer Arbeit überdrüssig zu werden!

Ein Beispiel von dieser Versemacherei ist eines gewissen Swaine Gedicht über die Erlösung, (Redemption) worin er sich von Gott erfleht, daß er Kräfte behalten möge, diesen Gegenstand bis an den letzten Lebenshauch zu besingen, und zugleich seine Absicht zu erkennen gibt, dasselbe Thema in jenem Leben bis in Ewigkeit fortzusetzen. Ueber diese Aeußerungen gerathen selbst die englischen Recensenten in ein komisches Schrecken und beten ihrer Seits, daß sie wenigstens nicht, um ihrer Sünden willen, verurtheilt werden mögen, diese ewigen Gesänge lesen und recensiren zu müssen. Vom Verfasser des Village-Curate ist eben ein neues, zwar nicht völlig so unregelmäßiges, aber in Absicht des innern Gehalts desto schlechteres Gedicht, unter dem Titel Adriano erschienen, welches nebst dem frommelnenden, melancholischen Henry and Acasto von Bryan Hill, dem unschuldigen kleinen Versuch einer Miß Younge über die Unschuld (Innocence) dem poor Soldier, und dem Gesicht des Misericion (Misericion Vision) in dieselbe Alltagsklasse gehört. Hole hat seinem, durch sieben Gesänge durchgeführten Arthur wenigstens vermittelt der nordischen Mythologie etwas Neuheit zu geben gesucht; allein

vergebens erwartet man auch hier die wesentlichsten Eigenschaften der epischen Gattung: Feinheit und Eigenthümlichkeit der Erfindung, Reichthum der Phantasie, Wärme des Gefühls, durchdachte Nuancirung der Charaktere, hinreißende Handlung. Der Verfasser des Druidentempels (*the Fane of the Druids*) erzählt alles, was er von diesen Priestergesellschaften wußte, in historischer Ordnung, und hätte er auch nicht in Versen geschrieben, so behielte seine Arbeit noch für den Geschichtsforscher einigen Werth. Allein es mußte nun gebichtet sein! Wirklich, wenn man den Dichternamen damit erkaufen könnte, daß man alle seine Worte immer in abwechselnd langen und kurzen Sylben auf einander folgen ließe, so wäre dies der wohlfeilste Weg zur Unsterblichkeit, weil man es am Ende durch die Übung leichter finden muß, diese einförmige Bewegung, als die Abweichungen einer volltönenden Prosa hervorzubringen. Ein fünfzehnjähriges Mädchen, das vermuthlich einigemal das Hastings'sche Verhör in Westminster-Hall besucht haben mag, hat die rhetorischen Floskeln der Herren Burke und Sheridan nicht zur Erde fallen lassen; Cheyt-Sing, der indianische Nabob, ist ihr Held geworden, und alle Greuel, die ein zartes weibliches Wesen denken und ihr Mund sprechen durfte, vereinigen sich hier zu einem gräßlichen Gemälde des angeklagten General-Gouverneurs. Daß es nichts Abgeschmackteres geben könne, als diese künstlerische Moralität, die aus ihren Helben Engel, und aus ihren Widersachern nicht sowol Teufel als vielmehr Ungeheuer von Unmenschlichkeit macht, ohne uns durch Wahrheit und Individualität der Charakterisirung zu entschädigen: das sollte man doch am wenigsten in einem Lande vergessen, welches einen Shakspear hervorgebracht hat.

Die lyrische Poesie kann den Zwang der Methode noch weniger, als jede andere erdulden: reiner und unmittelbarer muß sie dem geheiligten Quell der Phantasie entspringen; ihre schaffende Begeisterung kann nur das Geschenk eines schönen Augenblicks sein. Dennoch dauert in England die hergebrachte Sitte fort, daß der besoldete Hofpoet (*Laureat*) zum neuen Jahre und zum Geburtsfeste des Königs *ex officio* eine sogenannte Ode verfertigen muß, worin er vom Throne, durch den süßen Weihrauch seiner Schmeicheleien, theuer genug die guten Tage erkaufte, die ihm sein Jahrgehalt verschaffen kann. Bei Hofe wird dieses Kind des Schluckergewisses und der Prosodie als Sam-

z mit Muth aufgeführt, oder vielmehr, da es von nun an ewige Vergessenheit versinkt, zu Grabe gekniet. Das Gmte s einem solchen gothischen Herkommen in unseren Tagen noch lieben kann, besteht darin, daß die Hospoetenstelle zuweilen em verdienten Manne zur Versorgung gegeben wird. Thomas arton, der kritische Verfasser einer Geschichte der englischen chtkunst, dessen Verdienste man auf diese Art belohnt hatte, ch zu Anfange dieses Jahres (1790), zum großen Leidwesen, ht sowohl des belletristischen Publicums, als seiner Universität unde in Orford, denen er bis an seinen Sterbetag ein heimer b in moralischer Hinsicht verehrungswürdiger Gesellschafter ieben war. Der berühmte Dr. Wolcott, Peter Pindar, säumte diese schöne Gelegenheit nicht, in einem so betitelten Rath, (advice) den er dem künftigen Hospoeten ertheilt, t großen Gegenstand seiner launigen Satyre, den Hof und : Seele des Hofes, mit einigen sanften und einigen nachdrück- deren Geißelhieben an ihr eigenes Dasein und an das seinige erinnern. Mit diesem neuen Pfeil, den er gegen die Thor- t abdrückt, beweiset er zugleich, daß ihn sein Genius noch ht verlassen hat; denn Genius muß man das Feuer nennen, s durch seine rapide, sorglose Manier, durch seine mit dem rgerzten und Entarteten in der Natur so sehr vertraute Ein- dungskraft hindurchschimmert, und den gemeinsten, niedrigsten genständen eine dichterische Wahrheit schafft. Die Harmonie d Leichtigkeit seines Versbaues, die Versatilität seiner Ideen- bindungen, und die Meisterzüge, die so oft beweisen, daß er ht, wie mancher Maler und Dichter, nur Caricaturen, son- n auch edle Gestalten zeichnen, auch Schönheit und Anmuth t ihrer Göttlichkeit begaben könne, sichern ihm noch immer t ungetheilten Beifall aller Parteien. Seine poetische Epistel den berühmten Reisenden, James Bruce, wenn sie gleich ein Beispiel von schriftstellerischer Peculanz gelten kann, ge- nt gleichwol dem murrenden Kunststricher ein Lächeln ab, em sie die Eitelkeit des Schottischen Ritters mit gutmüthiger ne züchtigt. Hingegen erinnern wir uns doch an das genus tabile vatium, bei seinem Ausfall auf den Buchdrucker Nichols, den Dichter im Gentleman's Magazine allerdings ein wenig zlimpflich behandelt hatte.

Die glänzende Darstellung der gegenwärtigen veränderlichen tten, und das im Fluge Schießen der immer neuen, plötzlich

steigenden und schnell vorüberziehenden Thorheiten in einer
 öfen Hauptstadt, erwirbt den Dichtungen Peter Pinbar's ihre
 ilich auch nicht auf die Dauer berechnete Popularität. Einen
 eil dieses Verdienstes haben die Romandichter und Novellen-
 reiber mit ihm gemein, und wenn sie gleich mehrentheils in
 sicht auf Erfindung und Darstellung unendlich weit hinter
 n zurückbleiben und den Schmuck des metrischen Vortrages
 behren, so ersetzt doch die unersättliche Lesebegierde, die insbe-
 idere den ganzen weiblichen Theil des englischen Publikums
 Stadt und Land ergriffen hat, was ihnen an innerem Ge-
 lte fehlt; und sowol die Autoren als Verleger der allerkläg-
 ysten Produkte aus dieser Classe finden oft in England wie
 uns ihre Rechnung ungleich besser dabei, als die Verfasser
 d Herausgeber nützlicher und tiefsinniger wissenschaftlicher Werke.
 enn es auch nicht, wie doch wirklich der Fall ist, ganz un-
 iglich wäre, die Leseucht der großen Masse von Menschen auf
 en andern Gegenstand zu lenken, so verbiente doch dieser Zweig
 : Literatur, der sich einmal der allgemeinen Wißbegierde be-
 ichtigt hat, die ganze Aufmerksamkeit der Kritik. Alle Gemälde
 : wirklichen und idealischen Welt, die der Romandichter für
 che Menschen entwirft, deren Wirkungskreis sie außer Stand
 t, seine Darstellung durch eigene Erfahrungen zu berichtigen,
 d deren Imagination zu träge oder zu arm ist, um ihnen
 bst aus ihren Bildern eine neue Schöpfung des Geistes zu-
 mmenzustellen, — alle solche Gemälde können wesentlich nüt-
) oder schädlich werden, je nachdem sie mit richtigem oder ver-
 rtem Gefühl abgefaßt werden. Wenn also, sei es auf eine
 r die andere Art, auch die beste Dichtung einen nachtheiligen
 felt zuwege bringen kann, wovon die Beispiele wahrlich nicht
 ter den Romanlesern allein, sondern auch unter den Bibellese-
 rern finden sind, so fordert wenigstens die gesunde Vernunft, daß
 jenigen Geisteswerke, die unmittelbar das Gefühl und die
 antaste in Anspruch nehmen, durch einen gewissen Grad von
 betischer Vollkommenheit den Geschmack bilden und jenen Sinn
 : Schönen wirksam machen mögen, welcher ewig der mäch-
 ste Schutzengel der Tugend bleiben wird. Ein guter Roman
 daher nicht minder wichtig und auch nicht minder selten als
 : jedes, in seiner Art vortreffliches Kunstwerk. Allein die Zei-
 : Richardson's und Fielding's, Goldsmith's und Smoller's,
 d nicht mehr, und es gibt eine gewisse Form, nach welcher

es jedem Stümper leicht wird, seine Erzählung herauszulassen. Man kennt diese Form; sie ist für die modernen englischen Romane charakteristisch, die man unschädlich oder gar nützlich zu machen glaubt, wenn man itgend ein tugendreiches Thema darin ausführt. Ueber die mächtigen Anstalten, zu diesem Zweck zu gelangen, verliert man Wahrscheinlichkeit, Kunstvollkommenheit und Dichtersinn völlig aus dem Gesichte; gerade wie wenn man einen gewaltig großen Fisch fangen wollte und die Maschen des Netzes so weitzläufig machte, daß die schönsten Lachse und Stör durchschlüpfen.

Ohne unser Erinnern wird man hier wol vermuthen, daß diese allgemeine Regel gewisse Modificationen leidet, die beinahe für Ausnahmen gelten können; allein wenn wir hinzufügen, daß selbst die allgemein geschätzten und so viel Empfänglichkeit als Darstellungstalent verrathenden Romane der Miß Burney von dieser christenmäßigen Tugendleierei nicht gänzlich frei geblieben sind, so wird man leicht denken, wie wenig die neuen Produkte einer Mrs. Bennet, Mrs. Bonhore, Mrs. Rubb, Mrs. Smith, Mrs. Lenor, Miß Dalton, Miß Finglaß, Miß Williams und so vieler anderen weiblichen Autoren, die im gegenwärtigen schreibseligen Jahre ihr Contingent zur Modelectüre geliefert haben, hier eine besondere Erwägung verdienen. Noch weniger können wir uns bei einigen unwürdigen Ausgeburten einer völlig vererbten Einbildungskraft aufhalten, deren gänzlicher Mangel an künstlerischem Werth ihrer Unsittlichkeit nicht die entfernteste Entschuldigung läßt. Wir übergehen auch den John of Gaunt und das Heer der Ritterromane, womit Herr White, der Verfasser des gut aufgenommenen Grafen Strongbow uns bedroht, und können kaum ein Plätzchen finden, um den leidigen Asmodi zu beherbergen, der freilich an seine Zauberflasche gewöhnt, mit wenig Raum zufrieden sein könnte, aber seit einiger Zeit mit seinem Don Kleophas auf den Dächern von London, wie ehem in Madrid, herumhinkt (the Devil upon two Sticks in England) und in vier Bänden manchen hochansehnlichen Pair und manchen begüterten Commoner, von allem erborgten Schmutz der Repräsentirkunst entkleidet, in nackter Menschheit vor uns einhertreten läßt.

Wenn es an Beweisen je fehlen könnte, daß in großen Hauptstädten das Sittenverderbniß weit um sich greift, und wie in böser Wurm den guten Kern des Herzens anfrisst, so würde

In dies schon wider London Zeugniß geben, daß uns die Sa-
 re aus einem Fache der Literatur hinüber ins andere begleitet.
 28 letzte Vermächtniß des bitterbösen Italieners Barretti an
 re ehemalige Freundin Mrs. Piozzi, ein Lustspiel, welches er
 empfindsame Mutter (the sentimental Mother) nannte, schil-
 t einen weiblichen Charakter, den man zwar in allen Ländern,
 n Glück aber nur als Seltenheit antrifft, nämlich die gren-
 losste Eitelkeit, den empörendsten Egoismus, bei ausgebildeter
 runft und erheucheltem Gefühl. Das dramatische Verdienst,
 ches man diesem Stücke nicht absprechen kann, rechtfertigt
 ar keinesweges die Rachsucht, womit der Verfasser auf das
 iginal zu seinem Gemälde gleichsam mit Fingern gewiesen hat;
 ein wenn gleich Niemand das Gefühl dieses Autors im Busen
 gen mag, so muß man sich doch um der Menschheit willen
 uen, ein solches Conterfei allen von der Justiz unantastbaren
 isstthätern zum Schrecken aufgestellt zu sehen. Außer diesem
 : die Bühne nicht eingerichteten Werke finden wir dieses Jahr
 e sehr verunglückte dramatische Ernte. Der Schauspieler Kemble
 2 Bruder der berühmten Siddons) hat ein Paar ältere Lust-
 1, the Country Lasses und the Rover, unter neuen Titeln
 e Farmhouse und Love in many masks) und das Trauer-
 el Sir Walter Raleigh für den jetzigen Geschmack umgearbeitet;
 ein dieses geringe Verdienst, wenn es eins ist, dürfte unter
 1 jetzigen Umständen vielleicht nur die Folge einer selbst ein-
 tandenen Armuth an eigener Empfindungskraft sein, die dem
 italier und den Menschen, die es hervorbrachte, nicht zur Ehre
 icht. Die neuen Stücke, welche man im Verlauf dieses
 hres auf die Bühne brachte, — das moderne Frühstück (the
 odern breakfast) vom jungen Siddons, der Wagehals (the
 un of Enterprize) von Shillito, der Korbmacher (Basketmaker)
 ie Farce von Dceffe, das Lustspiel Lindor und Clara von
 nnell, die Operetten New Spain, oder Love in Mexico, und
 e poor Soldier, die dramatische Karrikatur, Taste and Fee-
 g (Geschmack und Gefühl, das Nachspiel Opposition von
 ober, die Farce Try-Again, Hayley's beide verunglückte Trauer-
 ele Marcella und Eudora; die bei Gelegenheit des Streits
 t Spanien zusammengeflückte musikalische Posse Nutkasund,
 : man hernach in das pantomimische Ballet Provocation ver-
 melzte; die Operetten Ezar Peter von Dceffe und No song
 supper von Kelly; das Lustspiel Better late than never

(besser spät als gar nicht) von Andrews, und die Poffen Adventureur und Touchstone — haben einander wenig vorzuwerfen. Die Intrigue ist entweder aus älteren Stücken geradezu entlehnt oder unter aller Kritik. Der Dialog? — wahrlich, mehr als man in den Gesprächen hinter einer Grammatik unter diesem Worte versteht, muß man hier nicht suchen, am wenigsten eine der größten Schwierigkeiten und Schönheiten der dramatischen Kunst. Und der Witz? — wenn er nicht von jener plumpen Gattung ist, welcher das Zwerchfell des Pöbels erschüttert, so besteht er in lokalen Anspielungen auf Ereignisse des gegenwärtigen Augenblicks, die selbst, wo man die Schlüssel dazu hat, so ungesalzen sind, daß sie sich unmöglich bis übers Jahr halten können. Der einzige Dramatist, ein Lustspiel, welches den jungen Reynolds zum Verfasser hat, verdient eine ehrenvolle Annahme. Dieses von Geist überschäumende Stück erinnert uns an die guten Zeiten von Congreve und Wycherley, ohne die unangenehme Empfindung zurückzulassen, die der Mißbrauch ihrer Kräfte dem Kunsttrichter fast in allen ihren Werken verursacht. Die Fehler, welche doch in diesem Erstlinge seiner komischen Muse den vortheilhaften Eindruck des Ganzen nicht stören, würde der reifere Geschmack in späteren Arbeiten leicht vermieden haben, wenn nicht der Beifall des Publikums und das dringende Bedürfniß der Theater-Directoren nach neuen Stücken auch diese Hoffnungen vereitelt und ihn der großen Schaar jener rüstigen Federhelden zugesellt hätte, die mit einander wetteifern, wie die Dichter im Horaz, wer die meisten Verse in der kürzesten Zeit machen kann. Seine mit vieler Pracht vorgestellte Oper, the Crusade, (der Kreuzzug), die zwar noch manches Fünkchen echtem Witzes enthält, würde ohne die Musik von Shielbs, dem Lieblingskomponisten des englischen Publikums, unerträglich sein. Der hohe Genius des Trauerspiels scheint die englische Bühne schon längst verlassen zu haben. Douglas, das letzte gute Stück in dieser Gattung, war ein schottisches Produkt. Nach dem mühsamen und wahrlich undankbaren Geschäfte, die verkümmerten Spätlinge des dramatischen Geistes heranzuholen, gewährt es uns zwiefachen Genuß, den poetischen Nachlaß des wackern schottischen Dichters, James Wylne, zu durchblättern und in seinen beiden Trauerspielen, the British King und Dardthula, die Spur jener heiligen Begeisterung noch anzutreffen, die das Erhabene auf dem kühnsten Fluge der Phantasie zu erreichen weiß. Auch

die kleinsten lyrischen Poesien, welche diesem Bändchen einverleibt sind, zeichnen sich aus durch Empfindung und Harmonie. Saper's dramatische Skizzen der alten nordischen Mythologie, nemlich Frea, Moyna und Starno, verdienen freilich auch wegen ihres poetischen Geistes eine Erwähnung, wenn sie nur nicht durch das Bemühen, die charakteristische Einfachheit beizubehalten, manchmal an Interesse verlohren.

Bei jener Talentlosigkeit, welche in den meisten diesjährigen englischen Dichtungen auffällt, muß dennoch der Beobachter sich des nie versiegenden Enthusiasmus freuen, womit die Nation das unerreichbare Verdienst ihres großen Shakespear noch immer anerkennt und zu verherrlichen sucht. Diese edle Dankbarkeit gegen ihre Wohlthäter, wäre sie auch von Nationalstolz und Einseitigkeit nicht ganz zu trennen, sollte billig anderen Völkern, die mit den Britten um den Ruhm der höheren Cultur wetzeln, zum Muster dienen und sie zugleich erinnern, daß Gleichgültigkeit gegen das genossene Vortreffliche leicht in Unfähigkeit es zu erreichen, ausarten kann. Immerhin zolle man dem Namen Shakespear Bewunderung und Ehre, wenn dieser Tribut das Mittel ist, den Sinn für seine göttlichen Geisteswerke reizbar und empfänglich zu erhalten! Die große, prachtvolle Ausgabe dieses Dichters, welche die beiden Boydells mit den kostbarsten Kupfern zieren und wozu sie ihre berühmte Shakespear-Gallerie eröffnet haben, erscheint bereits in einzelnen Heften, die freilich nur für den Luxus reicher Engländer berechnet sind. Dagegen hat sich Herr Ayscough das Verdienst erworben, den Lieblingsautor seines Volks in einem sauber und korrekt gedruckten Octavband herauszugeben, und schon erwartet man von dem Kritiker Stevens die vierte sehr vermehrte Auflage seiner vortrefflichen Bearbeitung dieser Schauspiele in zwölf starken Bänden.

Die Kritik erinnert uns an das Schicksal der klassischen Gelehrsamkeit, die in England wie in Deutschland, nur wegen der Einrichtung des Schulunterrichts nicht so schnell in Abnahme geräth. Allmählig verdrängt auch hier das Studium der neuesten Literatur mit seinem ungeheuern Umfange die kritische Erforschung der schönen Denkmale des griechischen und römischen Geistes in ihren erbsprachlichen Sprachen. Uebersetzungen, die wenigstens im Allgemeinen die Thatfachen und die Gedankenreihen jener Zeiten aufbewahren, tragen das Ihrige dazu bei, um die so sehr gefürchtete Epoche des gänzlichen Untergangs aller klassischen Sprach-

kenntnisse zu beschleunigen, die, wenn sie eintritt, uns zugleich mit dem Verlust eines unermesslichen Ideenreichthums und aller jener arten Schattirungen des in Ausdruck übergegangenen Gefühls bedroht. In dem Verzeichnisse der diesjährigen Bücher finden wir nur einen neuen eleganten Abdruck des Callust, ohne Anmerkungen, und eine zweite Auflage der griechischen Analekten des Herrn Danzel zum Gebrauch der Jugend, denen vermuthlich ein Nachdruck vom Heynischen Virgil in Kurzem folgen wird.

Einiges Nachdenken wird man indeß den Bewohnern jener Insel nicht absprechen können, so lange sie noch alljährlich mit einer ganzen Ladung von ihren sogenannten Essays zum Vorschein kommen, die zwar oft nur das enthalten, was Andere schon vor ihnen gesagt haben, aber auch oft, eben weil die Autoren sich um das bereits Gesagte gar nicht bekümmerten, durch einen Anstrich von Eigenthümlichkeit sich vor ausländischen Versuchen dieser Art auszeichnen. Der Zufall hat es gewollt, daß in diesem Jahre drei verschiedene Abhandlungen über den Geschmack, eine anonymische, eine von Mrs. Puddle, und eine von Archibald Alison, erschienen sind; allein ein noch größeres Meisterstück des Zufalls ist es wol, daß dieselbe Ueberschrift für drei Bücher von so heterogenem Inhalt gewählt worden ist. Die erste Schrift ist ein jämmerliches mystisch-metaphysisches Kauderwelsch, und hat nur das einzige Verdienst, daß sie auf der 52. Seite zu Ende geht. In der zweiten, die dreimal so lang gerathen ist, gibt ein Frauenzimmer in Briefen, die sie unter dem Namen Cornelia an ihre Töchter schreibt, nicht sowol die Regeln und Grundsätze des Geschmacks, als Vorschriften zu einem vernünftigen Betragen im gesellschaftlichen Leben, und leider sind auch diese, wie herzlich gut sie auch gemeint sein mögen, weiter nichts als die abgedroschenen, einseitigen und zum Theil irrigen Altagmaximen und Weisprüchlein der Erzieher, womit man die Jugend gängelt und — nicht in der Einsalt des Kindersinnes, sondern — in der Imbecillität, die freilich keine Mühe macht, zu erhalten sucht. Das dritte Werk (415 S. in Quart) trifft näher an das Ziel; der Verfasser behandelt seinen Gegenstand mit philosophischem Geiste; mit großer Deutlichkeit, und — was wirklich ein wesentliches Erforderniß zu sein scheint, wenn man vom Geschmack handelt — mit der Anmuth und Ausbildung, welche zur Kunstvollkommenheit gehört. Er erschöpft freilich seinen Gegenstand nicht, und ist mit seinen

ersten Principien nicht völlig aufs Reine gekommen, indem er die Begriffe des Schönen und Angenehmen nicht gehörig unterscheidet; allein diese Mängel, die sein Werk als Theorie der Aesthetik unbrauchbar machen, hindern keineswegs die belehrende und unterhaltende Wirkung seines erlesenen und wohlgeordneten Ideenvorraths. Nach einem Werke von diesem Gehalt ist es kein geringes Zeichen der Lindigkeit, womit wir hier das kritische Zepter führen, wenn wir solche Versuche wie William's (des bekannten Deisten) Briefe über die Erziehung, die anonymischen Essays, philosophical, historical and literary, die Moral and philosophical Estimates of the State and Faculties of Man, den Mammuth des Dr. Thomson, the Art of Criticism, und des Predigers Bennet Briefe an ein junges Frauenzimmer ohne ausdrückliche Zeichen des Mißfallens unsere Schau passiren lassen, und allenfalls dem Trisler der Westminster'schüler, wie dem Microcosm der Schüler zu Eton und dem niedlichen Versuche mit einem französischen Titel: les prémices de ma Jeunesse, in Rücksicht des zarten Alters ihrer Verfasser, unsern Beifall nicht versagen.

Zur Literaturgeschichte lieferte Herr Chalmers einen schätzbaren Beitrag durch sein vortreffliches Leben des Polyhistor Daniel de Foe; ein Ungenannter gab die Schriften Wielsted's, eines Belletristen aus Pope's Zeiten, nebst biographischen Nachrichten von ihm heraus; ein Anderer publicirte die Correspondenz des gelehrten Dr. Philip Doddridge; ein Dritter schrieb das Leben des in diesem Jahre verstorbenen General-Chirurgus Robert Adair, und der Neger Dlabah Equiano, sonst Gustavus Vasa genannt, erzählte seine eigene merkwürdige Geschichte mit weit mehr Geist, als mancher Europäer besitzt, wenn er sich das Monopolium dieser Göttergabe anmaßt, und nur seine Landsleute damit begnabigt. Auch die versprochenen Memoires des berühmten Taschendiebes Georg Barrington, der endlich einmal erwischt und zur Reise nach Neuhollland verurtheilt worden ist, verdienen wegen ihres merkwürdigen Inhalts angeführt zu werden; zumal da der Herausgeber Beschreibungen und Abbildungen von dieses großen Künstlers Instrumenten, womit er sein Handwerk trieb, zu liefern verspricht. Zur Geschichte des menschlichen Verstandes kann in der That dieser Beitrag eben so wichtig sein, als die Lebensbeschreibung so manches braven Mannes in

der Biographia Britannica, die jetzt mit ihrem vierten Folianten bis zum Buchstaben D vorgerückt ist.

Diese Sammlung führt uns zu dem halbjährlich erscheinenden neuen Bande der philosophischen Transaktionen, worin die königliche Societät der Wissenschaften die mitgetheilten Aufsätze ihrer Mitglieder und anderer Gelehrten sammelt. Was wir hier an Neuheit, Geschmack und Universalität vermissen, ersetzt in manchem einzelnen Aufsätze die Gründlichkeit und der unermüdete Fleiß. Desto reicher ist die Ernte von wissenschaftlichen, zum Theil ganz neuen Kenntnissen, welche Sir William Jones, der oberste Richter in Bengalen, durch die Stiftung einer gelehrten Gesellschaft in jenem entlegenen Welttheile, für uns gesammelt hat. Der erste Band der Arbeiten dieser Gesellschaft ist bereits nach England gekommen, und enthält unter dem Titel: Asiatick Researches, viele äußerst wichtige naturhistorische, anthropologische, dem Sprach- und Alterthumsforscher, dem Historiker, dem Philosophen und Mathematiker lehrreiche Abhandlungen. Die ersten richtigen Begriffe von dem hohen Grade der Cultur, welcher seit undenklichen Zeiten unter den Bewohnern dieses Theils von Asien herrschte, die merkwürdigsten Aufschlüsse über die Religionsgeschichte der Indier, und die ersten Nachrichten von dem weiten Umfang ihrer Literatur liefert der Stifter und Präsident der Societät, dessen vertraute Bekanntschaft sowol mit classischen als arabischen und persischen Schriftstellern, ihn zu dieser Uebersicht vorzüglich vorbereitet hatte. Mit Ungeduld sieht man der Ankunft des zweiten Bandes von dieser reichhaltigen Sammlung entgegen, und bedauert es zugleich, daß die Amtsgeschäfte des vortrefflichen Mannes ihm künftig nicht erlauben werden, sich der weiteren Erforschung der Sanskritanischen Bücher zu widmen.

Die Vorstellungen von Größe, von weit ausgebreiteter Herrschaft, von einer verhältnismäßig sehr weit getriebenen Entwicklung der Geisteskräfte und der bildenden Energie im Menschen, erweitern dem Leser unwillkürlich das Herz, wenn er sie auch dorthier einsammeln kann, wo er sie nicht erwartete; denn der verwandte Geist in seinem eigenen Busen fühlt sich selbst in den Schicksalen seiner Brüder, in ihren Thaten, Erfindungen und Gedanken. Aehnliche Gefühle erweckt der Anblick der Meisterwerke des Alterthums, deren Ueberreste noch der Zeit entgangen sind. Wir haben ein Werk vor uns, welches uns in die

Mitte des freien, mit Kunstwerken und prachtvollen Tempeln prangenden Athens, und in die Zeiten des großen Perikles versetzt. Nach einem Zwischenraume von 28 Jahren folgt endlich dem ersten Bande von Stuart's Antiquities of Athens der zweite, von dem verstorbenen Verfasser beinahe zum Druck fertig hinterlassene Band, den seine Wittve mit Hülfe der Dilettanti-Societät herausgegeben hat. Hier erblicken wir das Parthenon, oder den von Phidias erbauten Minerventempel in der Akropolis, die Tempel des Erechtheus, der Minerva Polias und des Pandrosus, das Theater des Bacchus, das choragische Monument des Thrasyllus und die Propyläen. Die Menge der Prospective und architektonischen Kupfer, welche diesen Band wie den ersten schmücken, sind mit Geschmack gezeichnet und trefflich ausgeführt; sie verdienen um so mehr die Aufmerksamkeit der Alterthumsforscher, da man sich bei dem in England allgemein verehrten Charakter des Verfassers auf seine Versicherung verlassen darf, daß nirgends eine einzige Ergänzungslinie nach Gutdünken oder Conjectur gezogen worden ist. Die zierlichen Bignetten, die Basreliefs, Kariatiden und anderen Verzierungen, wiewol ihre Ausführung nicht von gleichem Werth ist, gereichen dennoch zur Vollkommenheit dieses prachtvollen Werkes, und dienen zur Erläuterung des Studiums der griechischen Alterthümer und der damaligen Sitten. Man verspricht noch einen dritten Band, welcher die Ueberreste von verschiedenen atheniensischen Gebäuden, die zur Zeit der römischen Oberherrschaft errichtet wurden, enthalten soll.

Durch das Große und Beziehungsvolle in der Natur darf sich der philosophische Forscher nicht so bestechen und hinreißen lassen, daß ihm das Kleine und Eingeschränkte überflüssig, verächtlich oder seiner Aufmerksamkeit unwürdig schiene; das Insekt muß noch neben dem Löwen und dem Elephanten ein Interesse für ihn behalten, und am Ende belohnt sich diese allumfassende Wißbegierde durch Entdeckungen, welche ihn belehren, daß physikalische Größe oder Kleinheit, gegen die anderen Eigenschaften der Dinge gerechnet, bei weitem nicht die wichtigsten sind, indem sogar das Kleinste durch seine Verhältnisse zum Ganzen in der Oekonomie der Natur eine Rolle spielen kann. Wir überlassen es unsern Lesern, die Anwendung dieser Wahrheit auf die verschiedenen Zweige der Gelehrsamkeit und ihr Verhältniß unter inander zu machen; es ist nur allzugewöhnlich, daß eingeschränkte

Köpfe den kleinen Ameisenhaufen, in welchem sie wühlen, für die einzige Fundgrube der Erkenntniß halten und mit Wegwerfung von denen sprechen, die sich eine andere Beschäftigung im Felde der Literatur erwählen. Daher getrauen wir uns auch nicht etwa zu spotten, indem wir von den heiligen Trümmern Athens zu den antiquarischen Raritäten übergehen, womit die Gesellschaft der Alterthumsforscher in London sich in ihrer, jetzt bis zum neunten Bande fortgesetzten *Archaeologia* beschäftigt. Wir lassen die Todten ihre Todten begraben! — Eine von so vielen Völkern besuchte und eroberte Insel bietet dem Geschichtskenner allerdings einen sehr mannigfaltigen und lehrreichen Stoff in den Ueberbleibseln ihrer Kunst und Betriebsamkeit dar; daher behalten auch solche Werke, wie das kürzlich in zwei Octavbänden herausgekommene *Eboracum* welches eine Geschichte und Beschreibung der Alterthümer in der Stadt York enthält, und Brand's zwei Quartanten seiner *History and Antiquities of Newcastle*, so trocken und desultorisch sie auch geschrieben sind, immer noch ihren Werth. Wyndham's Auszug aus dem *Catæster* Wilhelms des Eroberers, oder dem sogenannten *Domesday-Book*, über Wiltshire, welcher eigentlich nur die Einleitung einer größern Topographie und Geschichte dieser Grafschaft ist, erläutert Vieles von den sächsischen Einrichtungen jenes früheren Zeitalters, und das in drei Quartbänden erschienene *English-Peerage*, welches eine Geschichte des brittischen Adels in alten und neueren Zeiten liefert, gehört zu den prachtvolleren und zugleich nützlicheren Werken dieses Jahres. Ein weiteres Feld eröffnet *Pinkerton's Essay on Medals*, wovon eine neue Ausgabe in zwei Octavbänden mit vielen wichtigen Vermehrungen im Druck erschienen ist, welche das numismatische Studium, wenigstens für die Engländer, sehr erleichtert. Desto weniger Gutes läßt sich von einer *Compilation* sagen, die unter dem Titel: *Bell's New Pantheon* in zwei Quartbänden eine Art von mythologischem *Lexicon* vorstellt, ohne jedoch das alte Chaos, welches so lange in dieser Wissenschaft geherrscht hat, im geringsten aufzuhellen, oder auch nur einen Funken des Lichts, welches unsere kritischen Alterthumsforscher hineinbringen, von ihnen zu entlehnen. Die schlechten Kupfer, die in großer Anzahl vorhanden sind, vertheuern zum Glück das schlechte Buch.

Die wenigen historischen Werke dieses Jahres sind nicht ohne Verdienst. Der gelehrte Dr. *Gillies*, ein Schottländer, der

sich lange in Deutschland aufgehalten hat und unsere Sprache vollkommen besitzt, gab vor mehreren Jahren eine mit großem Beifall aufgenommene Geschichte von Griechenland heraus. Jetzt läßt er eine Geschichte Friedrichs II. von Preußen darauf folgen, welche sorgfältig bearbeitet ist und das originelle Verdienst hat, welches ihr eine beigelegte äußerst scharfsinnig durchgeführte Vergleichung dieses in unseren Zeiten Einzigen Fürsten mit Philipp dem Macebonier, geben kann. Dr. Towers, einer von den Verfassern der *Biographia Britannica*, hat ebenfalls das Leben Friedrichs beschrieben; allein sein Werk ist, trotz alle dem, was er zu seiner Rechtfertigung hat vorbringen können, wenig mehr als eine Uebersetzung von Monsieur de la Beaur. Die Revolution in Frankreich gab einem rüstigen Schriftsteller Anlaß, mit einer neuen Geschichte dieses Landes aufzutreten, welche in drei Octavbänden eine vollständige Uebersicht der französischen Monarchie von ihrer Stiftung an bis auf die jetzigen Zeiten gewährt, und ihren Endzweck wirklich über alle Erwartung erreicht, wenn man nämlich keine kritischen Discussionen von einzelnen Nebenumständen, keine gar zu weit geführte Details und Untersuchungen, sondern nur Zusammenhang und Einheit verlangt. Der irländische Baron Dillon, der durch seine Reisen in Spanien bekannt ist, lieferte kürzlich die Geschichte der Regierung Peter's des Grausamen von Kastilien und Leon, die sich den Engländern besonders wegen des wichtigen Antheils empfiehlt, den ihr berühmter Prinz von Wales (der schwarze Prinz) an seiner Wiedereinsetzung nahm, als ihn der Graf von Trastamara vertrieben hatte. Noch näher aber erwecken die Versuche des Dr. Campbell über die irländische, und Pinkerton's über die schottische Geschichte, das Interesse eines englischen Lesers. Beide enthalten wichtige Beiträge zur Aufhellung der älteren Verfassungen dieser Länder; aber vorzüglich beschäftigt sich Herr Pinkerton mit den Alterthümern des schottischen Volks und ihrer Abstammung, wiewol er auch hier der bereits im Jahre 1787 in seiner Abhandlung vom Ursprung der Scythen bekannt gemachten Hypothese folgt, nach welcher er die Gothen mit den Scythen vermischt. Darin hat er freilich Recht, daß er die celtischen Völker sorgfältig von den gothischen sondert, und erstere in zwei große Classen, die Kummren und die Gallier, theilt, wovon jene wieder in drei Zweige zerfallen. Die Pikten hält er für eine gothische Nation, welche von der Nähe des schwar-

zen Meers allmählig über Skandinavien nach den orkabischen Inseln, und von da nach Irland, dann nach den Hebriden und in die nördlichsten Gegenden von Schottland wanderten, und sich zuletzt über den größten Theil dieses Landes ausbreiteten, indem sie die kummerischen Celten immer vor sich her trieben. Von Untersuchungen dieser Art, wo die Denkmäler der Geschichte uns entweder fehlen, oder wo sie sich so sparsam erhalten haben, daß sie kein Ganzes machen, sondern jedem Hypothesiker eine Seite bieten, die er seinem System anpassen kann, — von solchen Untersuchungen ist die Paradoxie unzertrennlich, die sich denn nur noch von Seiten des Scharffsinnes bei kritischen Forschern empfehlen kann. Seltsam ist es indessen, daß gerade zu einer Zeit, wo ein deutscher Schriftsteller den Namen der Celten so hoch herausgestrichen hat, daß er beinahe mit allem was vortrefflich im Menschen ist, gleichlautend wird, ein Britte auf allen Seiten seines Werks beweiset, daß sie die verworrensten aller Völker, die unverbesserlichsten Wilden, mit der ungebildetsten Sprache und den verworrensten Begriffen, mit Einem Worte, was sie bei Römern und Griechen galten, aberwärtige, stupide Celten sind. Man sieht leicht, wie diese entgegengesetzten Extreme aus Schiefeit und Vorurtheil entstanden, und begreift, daß beide sich gleich weit von der Wahrheit entfernen müssen. Zuverlässiger und brauchbarer ist unstreitig die Geschichte der Regierungen Jehangir's, Schah Jehan's und Aurengzeb's, dreier mogulischer Kaiser von Indien, welche der mit der persischen Sprache vertraute Franz Gladwin nach einer großen Menge Urkunden entworfen, und wovon er den ersten Theil zu Calcutta herausgegeben hat. Dieses gründliche Werk enthält einen Schatz von Kenntnissen aus einem Welttheile, der den Engländern wegen ihrer dortigen ungeheuren Besitzungen, uns aber nur wegen des Zuwachses, den unsere Wissenschaften dorthier erhalten können, wichtig ist. Wenn die ostindische Compagnie den Plan unterstützt, den der Prediger Thomas Maurice in einem an ihre Directoren gerichteten, gedruckten Schreiben zu einer künftigen allgemeinen Geschichte von Indien von den frühesten Zeiten an, dargelegt hat, so wird vielleicht, da man sich von seiner genauen Bekanntschaft mit diesem Theile der asiatischen Geschichte viel verspricht, eine große Lücke in unserer Literatur ausgefüllt. Die gesitteten Staaten, die sich in unsern Zeiten in Amerika organisierten, haben den Vortheil vor allen älteren voraus, daß man

leicht bis auf ihre ersten Anfänge verfolgen und bis zu ihrer ründung hinauf ihre Geschichte mit Urkunden belegen kann. uf solche unwiderlegliche Urkunden aus dem Archive des amerikanischen Congresses gründet Dr. David Ramsay, der mehre ihre hindurch selbst ein thätiges Mitglied jener amerikanischen verainen Versammlung war, seine in zwei Octavbänden zu hiladelphia herausgekommene Geschichte der amerikanischen Revolution, ein Werk, welches umsomehr hier erwähnt zu werden dient, da es in englischer Sprache geschrieben, und die Literatur von Amerika bis jetzt noch zu unbedeutend ist, um eine jene Rubrik auszufüllen. Der philosophische und von Vorurtheilen unbefangene Geist des Verfassers schimmert durch dieses Werk allenthalben hervor, und sein zusammengebrängter, gründlicher Vortrag gibt ihm einen entschiedenen Vorzug vor dem ngweiligen, durch vier Bände gedehnten Gordon.

Zu einer Zeit, wo man anfang der unzähligen Schriften er die amerikanische Revolution überdrüssig zu werden, ereigte sich in unserm Welttheil jene merkwürdige Gährung, die s erste Land in Europa plötzlich aus einer Monarchie in eine emokratie verwandelt hat, und setzte die Feder der guten und r elenden Scribenten fast überall in Bewegung. In England, iter dem Schutze einer Verfassung, welche mit allen ihren Mäntn das Glück des einzelnen Bürgers und seine innere Unabhängigkeit dennoch vollständiger sichert, als es in irgend einem ibern bekannten Reiche der Erde geschieht — in England war zu erwarten, daß man die neue Verfassung Frankreichs mit r englischen vergleichen, im stolzen Bewußtsein der Vorzüge, elche diese letztere gewährt, auf jene mitleidig herabblicken und e Abweichung von dem alten Herkommen für ein Gebrechen sten würde. Inzwischen gab es auch hier eine Partei, die das langelhafte der brittischen Constitution desto lebhafter empfand, mehr sie selbst unter dem dadurch verursachten unbilligen rucke litt und religiösen oder politischen Vorurtheilen einen heil ihrer Menschen- und Bürgerrechte opfern mußte. Die igleiche Repräsentation des Volkes im Parlamente, wo die ine Grafschaft Cornwall eben so viele Mitglieder wählt, als s ganze Königreich Schottland, gibt allerdings der Krone ein ungeheuren Einfluß, dessen Folgen in einer bis zur Unemindlichkeit gegen die Schande getriebenen Corruption der Bestmen und Bestechenden sichtbar sind. Der hierarchische Despo-

tismus der anglicanischen Kirche ist ein anderes Beispiel von schreiender Ungerechtigkeit und Blindheit eines freien Volkes, das die Fähigkeit eines jeden seiner Repräsentanten nach den Vorstellungen abmisset, die er sich von dieser oder jener Form des Gottesdienstes macht. Diese Gebrechen, die man schon oft, schon mit Nachdruck, aber immer noch ohne Erfolg, gerügt hatte, fielen jetzt, durch den Contrast mit einer neuen Verfassung Frankreichs, welche sie theils zu vermeiden suchte, theils wirklich vermied, lebendiger als je ins Auge. Die beeinträchtigten Bürger des Staats behaupteten laut, daß, wenngleich in England die bürgerliche Freiheit so ziemlich sicher stände, eine politische doch schlechterdings nicht vorhanden sei.

In jedem wohlgeordneten Staate ist diese Bekanntmachung der Meinungen gänzlich ohne Gefahr für die einmal bestehende Verfassung, indem es ja die Absicht der Publicität ist, die zweifelhaften Punkte in ein volles Licht zu setzen, um die Vernunft und das Gefühl derer, denen die gesetzgebende Macht anvertrauet wird, in Stand zu setzen, das jedesmalige Beste zu wählen und jene Abänderungen, welche die Zeiten erheischen, von selbst auf einem rechtmäßigen, ruhigen Wege zu treffen. Hell und unwiderlegbar leuchtet dagegen die große Wahrheit hervor, daß nur da, wo die Greuel der willkürlichen Gewalt allen Menschen- und Bürgerrechten Troß bieten und die Stimme des öffentlichen Tadelns ersticken wollen, der Bürger ipso facto sich von allen Verbindlichkeiten gegen Usurpation und Tyrannei für entbunden und zu jeder Maßregel, die ihn zur Wiedererlangung seiner unveräußerlichen Rechte führen kann, für aufgefordert und berechtigt halten muß. Daher ist es auch noch keinem Engländer eingefallen, die unzähligen Schriften, welche neulich über die sogenannte Test-Act, zum Theil mit einer zuversichtlichen Mißbilligung dieses wirklich noch bestehenden Gesetzes, erschienen sind, für aufrührerisch und constitutionswidrig zu halten; denn eben diese Freiheit, die jedes Mitglied des Staats autorisirt, Alles was geschieht, seiner Beurtheilung zu unterwerfen, und diese wieder dem Urtheil aller seiner Landsleute öffentlich darzulegen, bürgt zu gleicher Zeit für die Sicherheit und heiligt die Autorität der gesetzgebenden Macht. Nicht alles Schreien, nicht alle Argumente der Dissenters, und daß ich's kurz fasse, nicht ihre gerechte Sache selbst, hat das Parlament bewegen können, die Test-Act, dieses Gesetz, vermöge dessen jedes Parlamentsglied

und jeder Kronbeamte schwören muß, sich zur anglicanischen Kirche zu bekennen, der Vernunft und Menschheit zu Ehren aufzuheben. Allein unter den Tausenden und Hunderttausenden, denen diese Aufhebung am Herzen lag, die deshalb in Gesellschaften zusammentraten und über die Maßregeln berathschlagten, wie sie ihren Gründen Eingang verschaffen könnten, ist unstreitig der Gedanke allein verabscheuungswerth geblieben, das mit Gewalt zu erzwingen, was die Repräsentanten der Nation, und mit ihnen die allgemeine Volksstimme ihnen verweigerten. Es blieb ihnen frei, den Mangel an Einsicht, der noch bei der Majorität ihrer Landsleute herrscht, zu tadeln und zu bedauern, wenn sie nur anerkannten, daß die Ansprüche dieser Majorität, so einseitig sie sein mögen, ihnen und allen Engländern unverbrüchliche Gesetze sind. Eben dasselbe gilt auch von jenen Klubs, Gesellschaften und größeren Versammlungen, die ihre Berathschlagungen auf alle Gebrechen der brittischen Verfassung ausdehnten, und in ihren demokratischen Grundsätzen so weit gingen, wie ehemals die Levellers und jetzt die Franzosen.

Diese Gesellschaften, insbesondere die Constitutional-Society und die Revolution-Society, nebst ihren Freunden und Anhängern betrachteten die französische Staatsverfassung in einem ganz andern Lichte, als die größere Masse der englischen Nation; sie billigten nicht nur jenen schrecklichen Kampf der Glieder eines völlig in politische Fäulniß übergegangenen Staats, gegen den Despotismus, der in ihrer Masse wühlte, sondern sie wünschten auch, daß dieses Beispiel in ihrem Vaterlande Nachdenken erregen und einen Geist der politischen Reform gebären möchte, der nach den großen Grundsätzen der unter Wilhelm von Oranien vollbrachten Revolution, allen Mißbräuchen ein Ziel steckte, und die Mängel der Verfassung nach dem jetzigen Maß der Erkenntniß abstellte. Sie gingen noch weiter; die Revolution-Society, an deren Spitze der Graf Stanhope sich befand, gab ihren Beifall der Nationalversammlung von Frankreich zu erkennen, und erhielt dagegen die schmeichelhaftesten Dankbezeugungen von dieser neuentstandenen und damals noch kaum anerkannten Macht. Niemand konnte in einem freien Lande an der Befugniß eines Einzelnen oder einer ganzen Gesellschaft von Menschen zu dieser Correspondenz und dieser öffentlichen Bekanntmachung ihrer Grundsätze zweifeln. Die Häupter der Oppositionspartei, Fox, Sheridan und was noch sonst am

Top of page of the original document is heavily obscured by a large, dark, irregular stain, likely from a liquid spill. The visible text at the top of the page is illegible due to this damage.

Dieß unermessliche Luthers der Ewigkeit ist im ja
stehen. Denn auch wir wissen, daß der menschliche Verstand
Nur ein unermesslicher Raum der Erkenntnis und
Schein nur wahrhaftig nur ein wahrer, seine Grenzen
nie verläßt, konnte im hier die Aufmerksamkeit der geist
Vergewissern, als nur die Aufmerksamkeit der Wissenschaft
Nur verstanden zu werden. Denn auch nur durch die
endliche Erkenntnisfähigkeit vermehrt: im Bewusstsein, die
Wahrheit um die zu ungenügend vermehrte Kunde haben die
von Augustin empfunden, das Fortschreiten zu je weiter
wie je es auf Luthers Augen während des menschlichen
Weges gehen können. Er mochte auch in der Folge fest
halten, daß er in seinen Betrachtungen je mehr gegangenen
hat es sich die Erkenntnis seines Zustands nicht, zunächst
es sich ihm also kein anderes Mittel übrig, als fest in
neuen Grundsätzen zu beharren und alle seine schriftsteller
Talenten zu einem Versuche aufzubieten, worin er dieser
Berührung den Schein eines consequenten Systems geben
Auf eine andere Art läßt sich die Entstehung eines der
hübschen Bücher, die je geschrieben worden sind, nicht wohl
von: eines Buches, welches, weil es den Namen Burke
Erlaubt, mit beispielloser Begierde verschlungen wart
gestalt, daß in den ersten vier Tagen eine Auflage von

und innerhalb weniger Wochen vier auf einander folgende Editionen vergriffen waren.

Diese so berühmt gewordenen Bemerkungen über die französische Revolution (*Reflections on the Revolution in France*) enthalten die unbedingteste Lobrede auf die englische Verfassung, mit einer vollkommenen Billigung ihrer anstößigsten Gebrechen; dagegen verwerfen sie eben so unbedingt die neue französische Demokratie, mit ausdrücklichem Tadel eines jeden Dekrets der Nationalversammlung und aller von ihr getroffenen Maßregeln und Einrichtungen. Wenn man von dieser Schrift nichts weiter sagte, so wäre dies schon hinreichend, die leidenschaftliche Einseitigkeit, womit sie geschrieben ist, in ihrer ganzen Blöße darzustellen. Allein ihr Wirkungskreis erstreckt sich weit über den Umfang der brittischen Inseln hinaus; sie wird — freilich bis jetzt nur in einer ganz verfehlten französischen Uebersetzung — auch in Deutschland fleißig gelesen, und wir haben es noch nicht gelernt, wie alle Republikaner, an der Sichtung politischer Grundsätze einen lebhaften Antheil zu nehmen, sondern wir pflegen uns gern der Impulsion, die von oben herabkommt, zu überlassen. In der That, es ist nicht der Inhalt dieses Buches, der eigentlich die englische Verfassung lobt, so eifrig auch Burke diesen Zweck vor Augen hat; nein! die Aufnahme desselben in England, die unparteiische Prüfung, die es bestehen mußte, und die allgemeine Stimme der Nation, die sodann erst seinen Werth und Unwerth bestimmte, geben den innern Vorzügen ihrer Freiheit das unverwerflichste Zeugniß. So viele tausend Exemplare wurden gekauft und gelesen; die Beredsamkeit des Verfassers, sein Scharfsein, sein Wiß, sein tiefer erfahrener Blick wurden allgemein bewundert; man erkannte das Wahre, man fühlte das Treffende, man pries die Klarheit seiner Bemerkungen: und dennoch schämte man sich vor seinem Lobe, das durch Unbedingtheit zur Satyre wird; dennoch trennte man vom Wahren der Beobachtung das Schiefe der Stellung, die Parteilichkeit des Gesichtspunkts, die Nichtigkeit unerwiesener Nachsprüche, den blendenden Staub der Autoritäten und die Unhaltbarkeit eines *Raisonnement*, das von falschen Grundsätzen ausgeht, welche absichtlich im Dunkel gehalten, das Urtheil des Lesers zur Bestimmung in die Schlussfolge des Verfassers verführen können.

Frei ist der Engländer: denn sein Vaterland gibt ihm die heiligste Sicherheit der Person; es schützt sein Eigenthum, wie

es auf dem ganzen Schwanke nicht geübt wird; es giennter Gesanktungen die letzte Meinung, seinen Gedanken, managen und Schüssen der ungetrübten Lauf; denken, wie es von der Natur zu und nicht anders; jedes Wesen mit sich selbst, und er darf sagen, was er damit er auch erlaubt, zu Indem mit ihm oder verschied ihm denken. Es einen Prozess dieser Unmöglichkeit eher die Ercheinung der Furchten Schrift; man eher in ihr das Recht des freien Denkens, keine Denkmalsart zu vertheilte Freunde und Feinde, mit denen er sein hohes Leben durch einander war, durch die anstößige Beredennur der Grundzüge in Erklärungen zu setzen und zu verwandeln, als ob es sich nicht — e daß es doch Demuth und Schriftsteller bezeugen! — den Mann, der sich im Leben und in seinem öffentlichen Beruf als rechtschaffen bei wegen einer Verschiedenheit der Meinungen, so unerbötlich auch geäußert hatte, so unerkennbare Symptome der Inquenz mit dieser Kenfierung auch verbunden waren, zu so schastlichen, schneidenden und lieblichen Urtheilen sie ihn verleitet hatte, von Seiten seines Charakters anzugreifen! ist echte, männliche Freiheit; und wenn die Verfasser diesen den Vorwurf der Parteilichkeit für England — den solchen, wie sie Burke in seinen Bemerkungen außer nicht mit ruhigem Bewusstsein hinnehmen können, so muß die Vergleichung dieses anständigen Gebrauchs der Preßfreiheit mit dem Tone, der in den gelehrten Streitigkeiten anderer der herrscht, bei jedem kaltblütigen Forscher rechtfertigen.

Je sorgfältiger man sich aber enthielt, den Verfasser Reflections einer unlautern Absicht zu beschuldigen, desto fangener ward nunmehr seiner leidenschaftlichen Darstellung der Dialektik und Casuistik, seiner eigenen Unbulsamkeit Petulanz das Urtheil gesprochen. Das allgemein gelesene befriedigte keinen Leser, und empörte das moralische Gefühl Freunden und Feinden. Man bedauerte Herrn Burke, ein Buch habe schreiben können, welches seiner so unwürdigen allein man vergie mit guter Art dem Meister in der Sprache nach seiner Willkür zu modeln: man vergaß Bohn und die ganze aufgeregte Seelenstimmung des Re und ergögte sich nur an dem neuen Kunstwerk, welches seine viertägigen Reden gegen Hastings, überschäumend von

und Phantasie, die Muster des Alterthums übertroffen, die Ohren aller Zuhörer bezaubert, und doch keines Menschen Herz oder Verstand überzeugt hatte. Es bedurfte, um die öffentliche Meinung zu stempelein, kaum einer von den vielen Gegenschriften, womit man ihn von allen Seiten her bestürmte. Seine Gegner hatten den Vortheil über ihn, den kühle Vernunft über erhitzte Einbildungskraft behält, sobald sie dieser ihre Ragle nicht abläugnen will. Der berühmte Dr. Price, den Burke in seiner Schrift durch einen entehrenden und gänzlich unverdienten Vergleich beschimpft hatte, schwieg von seinen persönlichen Empfindungen, und erinnerte ihn blos an eine Parlamentsacte vom sechsten Regierungsjahre der Königin Anna, worin die Worte ausdrücklich stehen: „Wenn Jemand schriftlich oder im Druck behauptet, die Könige und Königinnen dieses Reichs, mit und durch die Autorität des Parlaments, könnten nicht Gesetze und Statuten machen, um die Krone, deren Uebertragung, Erblichkeit und Regierung einzuschränken, der soll des Hochverraths schuldig sein.“ Die Anwendung überließ er dem Manne selbst, dessen ganzes Buch sich um den Hauptsatz dreht, daß die Engländer das Recht, ihre Könige zu wählen, nie besaßen, oder wenigstens bei der Revolution vom Jahre 1688 für sich und ihre Kinder feierlich und auf ewig Verzicht darauf gethan hätten. Aehnliche Uebereilungen und Widersprüche deckten andere Gegner auf: denn jeder hatte seinen eigenen Gesichtspunkt; der Unitarier, Dr. Priestley, und der katholische Dissenter, Dr. Seddes, nahmen vorzüglich Rücksicht auf die von Burke in Schutz genommene anglicanische Hierarchie; der Major Scott griff den Ankläger seines Freundes Hastings an und Kous suchte zu beweisen, da nur der vierte Theil der Mitglieder des Unterhauses von den Grafschaften und großen Städten, drei Vierteltheile hingegen von den sogenannten rotten boroughs gewählt werden, daß die Repräsentation des Volkes in England nur ein leerer Name sei. Die ruhigste, gründlichste und eindringendste dieser Schriften ist unstreitig die des Dr. Priestley; allein keine von allen macht eigentlich Anspruch auf den Namen einer vollständigen Widerlegung. Burke's Gegner begnügen sich alle den Theil seiner Aeußerungen zu beleuchten, welcher England unmittelbar betrifft, und nur gelegentlich wird zu Gunsten der französischen Revolution, insofern das Interesse der Menschheit diesen Schriftstellern damit verbunden schien, Einiges angeführt.

Eigentlich wäre es auch das Geschäft eines französischen Demokraten, diese furchtbare Invektive gegen die neue Versuchung ausführlich zu widerlegen und durch eine gründliche Verteidigung seines neuen Souverains, ihn von dem Vorwurfe einer ärgeren Tyrannei als der vorigen, zu retten. Diese Aufgabe ist schwer, so schwer, daß es uns scheint, sie sei mit andern Waffen als denen der sophistischen Beredsamkeit und der hinterlistigen Ironie, deren sich der Angreifer auch bedient, fast gar nicht möglich. Schauerhaft ist das große Bild, womit Burke die neuen Gesetzgeber bezeichnet! Ihr Vaterland, so er, den ehrwürdigen Alten, zerhacken die unbesonnenen Kinder in Stücke, werfen ihn mit giftigen Kräutern in den Sauberkessel, sprechen wilde Formeln der Weihe über ihn, und harren seiner Wiedergeburt und der Erneuerung seines Lebens! — Allein dieses wahrhaft erhabene Bild hat doch auch den Fehler, daß man durch die Fortsetzung der Allegorie seine Anwendung schwächt. Wie, wenn nun das Vaterland der einzige Gegenstand wäre, mit welchem eine solche magische Operation sich vornehmen läßt? Wenn im gegenwärtigen Falle der alte Aesop so zerrüttet war, daß nur noch dieses Experiment Rettung versprach. Doch die Verwerflichkeit einer Handlung wird durch den Spott in oratorischen Gleichnissen so wenig, wie durch Schimpfwörter dargegethan, obschon Burke sich dieser doppelten Methode bedient, und seine Freigebigkeit in Ansehung der letztern wirklich allen Reichthum der Sprache zu erschöpfen scheint. Bedurfte es dieser Art zu streiten gegen eine Nation, der er die Palme der Höflichkeit und der feinen Sitten zuerkennt, gegen eine gesetzgebende Macht, die nach seinen Aussprüchen sich selbst genug in ihren Handlungen entehrte?

Um einem solchen Gegner zu antworten, bleibt zwar noch ein anderes Mittel übrig, als die gewöhnliche Wiedervergeltung in gleicher Münze; aber es ist die Frage, ob ein eifriger Verteidiger der gallicanischen Freiheit jene philosophische Selbstverläugnung haben könne, Herrn Burke Manches einzuräumen, und bloß darzuthun, daß er sich von seiner Syllogistik zu weit führen läßt. Die Natur der willkürlichen Gewalt läßt sich nicht verkennen, sie werde von einem Tyrannen und seinen Satelliten oder von einer zwölfhundertköpfigen Hydra verübt, sie trage nun auf Erbrecht, Herkommen und Vorurtheil, oder sie trage die Larve der Alles richtenden Vernunft. Beide dürfen sich nicht auf

die Moralität ihrer Verträge berufen; denn ist es nicht gleichviel, ob das Schwert sie erzwang, oder ob ein glattes Geschwätz die Völker überlistete? Ebenso wenig darf das Glück den Unterschied zwischen Aufruhr und Revolution bestimmen; denn was Leidenschaft begann oder wirklich vollführte, wiegt auf der Waage der Sittlichkeit gleich. Hier ist der Müßiggänger mit der dreifarbigten Kokarde um nichts ehrwürdiger, als jener mit der Kutte, wenn nicht die Heuchelei der angemessenen Heiligkeit den Letztern noch verächtlicher macht.

Die Erfahrung, lehrt, daß unsere Verfassungen allein die Mittel sind, wodurch sich alle Geisteskräfte bis zur möglichsten Vervollkommenung entwickeln; gleichwol entstanden sie auf den Trümmern älterer, von ihnen umgestürzter, und wenn Alter allein Würde geben soll, doch auch ehrwürdiger Formen. Was damals geschah, sollte das nicht wieder geschehen dürfen, so oft eine Verfassung ihrem Endzweck schlechterdings nicht mehr entspricht, so oft sie die Geisteskräfte fesselt und den Körper entnervt, die sittliche Vollkommenheit untergräbt und die Tugend unmöglich macht? Verfassungen sind menschliche Gebilde, und was sterbliche Menschen hervorbringen, trägt Vergänglichkeit an der Stirn. Ein flüchtiger Blick in die Geschichte gibt uns diese Ueberzeugung. Politische und kirchliche Einrichtungen müssen veralten, erkranken, vergehen und anderen nachfolgenden Verfassungen weichen. Sie sterben eines gewaltsamen Todes von der Hand der Eroberer, oder sie verlöschen allmählig, wie das römische Reich, in der Hülflosigkeit des hohen Alters, oder eine unheilbare Krankheit rafft sie noch in voller Blüthe dahin.

Man wähle, welches Bild man wolle für die französische Revolution, außer einem solchen, welches auf gewaltsame Vernichtung deutet. Es ist in frischem Andenken, daß die Auflösung dieses Staats ohne einen Versuch des Gegenstrebens, ohne ein einziges für die alte Verfassung gezücktes Schwert, vor sich ging. Nirgends hatte noch eine Faser des Ganzen einige Spannkraft, nichts regte sich zum Widerstande, nichts mußte mit Gewalt zerhauen werden. Lally-Tolendal, ein unverdächtiger Gewähresmann, hielt sein Vaterland für so von Grund aus verderbt, daß er sich berufen fühlte, mitzuwirken, um es zu regeneriren, um Freiheit darin zu begründen, um Geseze und Sitten darin zu schaffen (*y créer des lois et des moeurs*). Was erwartete denn Burke von einem solchen Staate? Dieselben

25 Millionen Franzosen, die im Jahr 1789 noch Unterthanen eines unumschränkten Herrschers waren, denen man Recht und Sittlichkeit schaffen mußte, gehorchten plötzlich innerhalb weniger Tage der Nationalversammlung. Konnte sie diese bloße Veränderung ihrer Herren, wie durch einen Zauberschlag, mit Tugend begaben? Oder wäre es so sehr zu verwundern, wenn sich wirklich die Spuren jener allgemeinen Verderbtheit, jener Krebsfüule des schwelgenden Despotismus, auch in der Nationalversammlung äußerten? Unter jenem entnervenden Joche war die Menschheit schon so tief gesunken, daß die Revolution nirgends einen Kampf und Zusammenstoß großer, edler Leidenschaften verursacht, nirgends heroischen Rittergeist, nirgends einen wahrhaft großen Menschen und sogar kaum einen großen Bösewicht hervorgebracht hat! Der jetzige Zustand ist allemal im vorübergehenden gegründet, und je verächtlicher Burke von der Nationalversammlung sprechen darf, je mehr Greuel und Laster er mit Lally-Tolendal in dieser Menschenfresserhöhle (*caverne d'Anthropophages*) gewahrt wird, desto verabscheuungswürdiger wird die vorige Verfassung, in welcher sich diese Ungeheuer erzeugten. Alles Böse, was Burke von der neuen Regierungsform in Frankreich herbeklamirt und wie ein Unglücksprophet noch verkündigt, Alles könnte man ihm zugeben, und darum wäre es doch nicht minder klar, daß die Revolution nicht vermieden werden konnte, daß sie gleichsam von selbst, durch den scheußlichen Zusammensturz des vorigen rettungslosen und in allen seinen Theilen aufgelösten Staatskörpers entstand.

Es hätte vor allem Erwägung verdient, daß hier nicht von den leichten Fesseln der Gesellschaft für rohe, wilde Völker, sondern von einer schauderhaften Cur für eine Nation auf der höchsten Stufe der raffinierten Immoralität, die Rede ist. Im großen Gange menschlicher Begebenheiten liegt weit mehr Unwillkürliches, als das stolze, denkende Thier in seinem Freiheitsraume zugestehen will. Die Revolution ist wirklich anzusehen als ein Werk der Gerechtigkeit der Natur. Die Nationalversammlung hat nicht daran gedacht, so weit zu gehen, wie sie gegangen ist; aber die eiserne Nothwendigkeit der Zeit und der Umstände hat sie gezwungen. Der Stolz der Vernunft mit seiner Gleichheit, seinen Rechten der Menschheit, seinen metaphysischen Theorien ist jetzt an die Reihe gekommen; sonst war es der Stolz der Geburt und der Heiligkeit, womit man sich für

esser als Andere ausgab, um ungestraft schlechter sein zu können. Nicht die Weisheit oder die Thorheit der Nationalversammlung hat den in Lüsten erschlafenen hohen Clerus, und den mark- und hirnlosen Adel vernichtet, sondern die gänzliche Unfähigkeit dieser beiden Gesammtheiten hat sie gestürzt. Wenn es Sterblichen vergönnt ist, sich Wege des Schicksals, der Vorsehung, der Gottheit zu denken, so sind es gewiß nicht die armseligen Combinationen, die eine menschliche Klugheit dafür ausgibt, sondern die Geschichte des Vergangenen kann sie lehren, wo sie uns Revolutionen aufbewahrt, die den allzusehern Frevel überraschten. Das verächtlichste Werkzeug kann oft diese unergründlichen Gerichte vollstrecken; ein Atheisten-Club kann der Rächer der beleidigten Menschheit sein.

Der Himmel mag es Burken verzeihen, daß er, um eines oder des andern Irrgeistes willen, durch die Beschuldigung des Atheismus jene Versammlung gehässig machen will, die, so tadelhaft auch manche ihrer Berathschlagungen und Entschlüsse gewesen sind, doch auch, wenn sie heute noch gesprengt werden sollte, in mancher ruhmwürdigen Bemühung und in jener so verschiedenen Deklaration der Menschenrechte, der doch Mounier und Lally-Tolendal ihren Beifall nicht versagten, sich selbst ein ehrenvolles Denkmal gestiftet hat. In seiner freien Insel war es vielleicht minder unschicklich, als auf unserm festen Lande, so mit dem Vollgewichte der Rhetorik die demokratische Wage in die Höhe bringen zu wollen; dort konnte es erlaubt und unschädlich sein, wenn schon man es unanständig finden mußte, einen grauen brittischen Senator der Königswürde, der Hierarchie, der privilegierten Geburt im Jahre 1790 Altäre bauen und selawisch niederfallend anbieten zu sehen. Wo die Verfassung aber die Grenzen der fürstlichen, priesterlichen und patrizischen Macht so schwankend gelassen hat, daß ihr Mißbrauch unvermeidlich ist, dort vergiftet diese Schmeichelei das Ohr und das Herz der Großen mit dem unseligen Wahn, daß die Würde ihres Standes persönliches Verdienst entbehrlich mache, und beschleunigt dadurch die furchtbare Epoche der Revolutionen, welche nie erfolgen können, wo der Glanz, den äußere Verhältnisse geben, den Elenden vor Strafe, Verachtung und Schande nicht sicherte. Diese Ursachen der Zerrüttung liegen aber schon so klar am Tage, daß man einer jeden Verfassung, in welcher sie stattfinden, früher oder später ein ähnliches Schicksal, wie der französischen, vor-

aussagen kann. Verschiedene Beantwortungen der Britischen Schrift behaupten sogar, daß England selbst, dieser jetzt so blühende Staat, vor einer heftigen Erschütterung nicht sicher, oder vielmehr, daß er auf dem Punkte sei, sie zu erfahren. Der Nationalschuld, diesem Werke des grenzenlosen Ehrgeizes der Könige und ihrer Minister, fehlt nur noch ein rasch geführter Krieg, so sind ihre Interessen nicht mehr zu erschwingen. Wie ein Land, dem Frankreichs Ressourcen mangeln, diese Krisis überstehen werde, ist nicht leicht abzusehen. Dennoch ist der Unterschied zwischen der britischen Regierungsform und der vorigen französischen so ungeheuer, daß der Stoß vielleicht gebrochen wird, und nicht den gänzlichen Umsturz der Verfassung, sondern nur ihre Reform nach sich ziehen dürfte.

Die Unentbehrlichkeit dieser Verbesserung wird in der That mit jeder neuen Parlamentswahl, und mit jedem Jahre dringender, und veranlaßt immer lautere, immer nachdrücklichere Reklamationen von Seiten des Volks. Die wichtige Frage von einer zweckmäßigeren Repräsentation im Unterhause hatte schon unter dem großen älteren Pitt (dem Grafen Chatham) Aufsehen erregt; er erkannte ihre Nothwendigkeit, um der allgemeinen Corruption zu steuern. Zu denselben Grundsätzen hat sein Sohn und Nachfolger im Ministerio sich wenigstens mit dem Munde bekannt. Die jährliche Motion des Aldermann Sawbridge, die Sitzungen des Parlaments auf drei Jahre einzuschränken, zielt ebenfalls auf eine, wiewol unvollkommene Schutzwehr gegen den überhand nehmenden Einfluß der Krone. Die Rede des Herrn Flood im Parlamente vom 4. März traf näher zum Ziel, indem er den Vorschlag that, die Zahl der Mitglieder des Unterhauses beträchtlich zu vermehren. Die Bemerkungen (Considerations) über den jetzigen Zustand der Nation, von einem ehemaligen Unterstaats-Sekretair (Hrn. Knor) tragen das Ihrige bei, um besonders die steigende Macht der Minister in ihrer ganzen gefährlichen Gestalt aufzudecken; und die Einwendungen des bekannten Reisenden Gore gegen die vorgeschlagene Parlaments-Reform konnten um so weniger in der öffentlichen Meinung etwas wiegen, da er seine Argumente von der kleinen graubündener Demokratie entlehnt. Selbst die Erscheinung des dritten Bandes von Sir John Sinclair's unschätzbarer Geschichte der öffentlichen Einkünfte des britischen Reichs, beweiset die Nothwendigkeit einer allgemeinen Reform, indem er nur auf diese die Möglichkeit einer Tilgung da

ationalschulden gründet. Mehr als alles politische Raisonnement muß die ruhige und mit einem bewundernswürdigen Fleiß und Scharfsinn dargelegte Berechnung und Abwägung der Lasten des Volkes gegen seine Kräfte, zur Aufhellung der Begriffe wirken. Hätte Frankreich solche Vorarbeiten gekannt, statt der wechselbilanzen in manchem prahlerischen Comte rendu, vielleicht wäre sein Schicksal von dem jetzigen ganz verschieden ausgefallen. Die fortwährende Widerseßlichkeit des Parlaments gegen eine jede Vervollkommnung seiner eigenen Organisation, die hat minder steife Anhänglichkeit an die Test-Acte und an die ige Constitution der bischöflichen Kirche, untergräbt eine immergehende und nun bald zur allgemeinen Ueberzeugung erhöhte Bedenklichkeit der Nothwendigkeit dieser Reformen; auch hat sich mit dem Jahre die Zahl derer, die gegen eine Neuerung stimmen, merklich vermindert. Wir haben es schon erwähnt, daß noch nicht dem Ungeßüm der Argumentation auf eine verbesserte kirchliche Verfassung gedrungen ward, als es jetzt von allen den zahlreichen Religionsparteien, die man unter dem gemeinschaftlichen Namen Dissenters begreift, und selbst von billigdenkenden Bischofsgesinnten geschieht. Die durch vier Auflagen gegangenen Hints of a Layman (Hinse eines Laien), eines bekannten Episkopalers, über diesen wichtigen Punkt, enthalten so viel einfache, eindringende Bemerkungen mit so seltener Billigkeit und Scharfsinn dargelegt, daß sie ihre Wirkung nicht verfehlen können.

Die übrigen politischen Schriften dieses Jahres sind nicht von gleichem Belange. Herr Courtenay hat etliche Bogen vollschüssiger Einfälle über die französische Revolution erscheinen lassen, worin er zugleich sich über die Dissenters in England lustig macht. Ein anderer Spasßvogel schildert den berühmten Antimaterialisten Sheridan im größten Seelenkampfe über ein gar zu theilhaftes Anerbieten der Ministerialpartei, wodurch sie ihn zum Uebertritt auf ihre Seite locken will. Ein gewisser Donaldson verspricht, den Staat jährlich um zwölf Millionen Sterling reicher zu machen. Eine abermalige neue Edition bewährt die Richtigkeit von de Lolme's Darstellung der englischen Verfassung. Die eben erschienene Correspondenz des Admirals Rodney hält eine vollständige Rechtfertigung dieses braven Seemannes gegen die Confiscationen zu St. Eustathius, die man ihm zum Verbrechen hatte machen wollen. Die in die Länge gesponnenen Reden über den Sklavenhandel und das zur Schande der

britischen Rechtsangelegenheiten schon bis ins vierte Jahr fortgesetzte Berichter des General-Gouverneurs Foxtons, haben zwar einige Streitschriften veranlaßt, die aber keiner speciellen Aufzählung bedürfen. Der Streit mit Spanien über die Beeinträchtigung des englischen Pelzhandels in Rußland an der Nordwestseite von Amerika wußte die öffentliche Aufmerksamkeit in einem etwas höhern Grade. Die Darstellung des durch die Spanier erlittenen Verlustes des Lieutenant's Neares, ward in ein Paar anonymischen Pamphlets, die mit der Unterschrift Argonaut erschienen, noch erweitert, und gegen einige ungerechte Vorwürfe vertheidigt. Der nautische Geograph Alexander Dalrymple bewies in einem kleinen Aufsatze the Spanish Pretensions fairly discussed), daß Spanien auf die erste Entdeckung sowohl der magellanischen Gegenden als der Nordwestküsten von Amerika nicht den mindesten Anspruch machen könne, indem jene schon im Jahre 1508 in einer neuen Ausgabe des Ptolemäus als portugiesische Entdeckungen abgebildet, diese aber von Sir Francis Drake zuerst bis zum 44. Grad der nördlichen Breite gesehen worden sind, jenseits welcher Höhe der Geograph des Königs von Spanien, Abraham Ortelius, im Jahre 1574 und noch neuerdings der Verfasser der Noticias de California alles für unbekannt erklärt. Bei dem erfolgten Friedensschlusse konnte indessen Herr Pitt einem sehr bitteren Vorwurfe nicht entgehen, den ein ungenannter Schriftsteller in einem gutgeschriebenen Aufsatze, der kurzfichtigen Politik, die durch alle seine Negotiationen durchschimmert, und vorzüglich der Unbestimmtheit des neuen Traktats, als einer reichhaltigen Quelle künftiger Streitigkeiten, machte.

Politische Gegenstände wurden auch in diesem Jahre noch im Predigtstuhl abgehandelt, und sowohl Dr. Price in London als Dr. Priestley in Birmingham haben bei Gelegenheit der französischen Revolution über jene verhaßten Conformitätsgesetze, welche den Dissenters den Weg zu öffentlichen Aemtern versperrten, mit Nachdruck gepredigt. Im eigentlichen Fache der theologischen Literatur finden wir wieder einen ungeheuren Zuwachs von Predigten, worunter hauptsächlich ein neuer (dritter) Band von Blair's beliebten Kanzelreden, sowohl wegen ihres vorzüglichen innern Werthes, als des Umstandes wegen angeführt zu werden verdient, daß die vorigen Bände schon 16 Editionen erlebt haben sollen. Das wird denn freilich nicht das Schicksal der Predigten des Dr. Kees, Dr. Bisset, Mr. Pyle, Mr. Warri und

Hr. Leechman sein, womit das englische Publikum in diesem Jahre beschenkt worden ist. Ein etwas vortheilhafteres Urtheil ist sich über die Sammlung fällen, die unter dem Titel: the crotch Preacher, als Pendant zu dem vor mehreren Jahren erschienenen English Preacher herausgekommen ist, und manche mit homiletischer Beredsamkeit geschriebene Rede enthält. In diesem Jahre warb auch ein Federkrieg beendet, den man gegen den geschickten Professor White, in seiner Eigenschaft als Prediger, geführt hatte. Die Administratoren der Bamptonischen Stiftung hatten ihm auf eine Zeit lang die Predigten über die Weisheit des Christenthums aufgetragen, und um diesem Auftrage Genüge zu leisten, hatten seine Schulfreunde, Badcock und Barr die Vervollkommenung und Verschönerung seiner Ausarbeitungen übernommen. Die kritische Belesenheit des Ersteren und die glänzende Schreibart des Anderen in diesen Predigten erwarten ihrem angeblichen Verfasser einen hohen Grad der Bewunderung und des Ruhms. Herr Professor White hatte dagegen dem bereits verstorbenen Badcock ansehnliche Geldvorschüsse geleistet. Dies alles erzählt er selbst in einem bescheidenen Aufsatz, welcher die Beschuldigungen seiner unberufenen Gegner niederschlägt.

Der Eregese scheinen die englischen Theologen noch immer viel Zeit und Anstrengung zu widmen. Von den Bemühungen des aufgeklärten Katholiken, Dr. Geddes, eine neue kritische Bibelübersetzung zu liefern, haben wir bereits gesprochen. Allein auch den Proben zu urtheilen, die er von seiner Arbeit bekannt macht hat, ist wol schwerlich zu erwarten, daß seine philologischen Kenntnisse, und seine weitschweifige Kritik dieses alte Buch wesentlich erläutern werden; auch scheint es nicht, als ob er sehr den Sinn des orientalischen Ausdrucks eingegangen sei, indem er den Psalmisten noch sagen läßt, daß seine Leber sich erwe u. s. w. Der Jude Delgado gehört nun zwar nicht in diese Gesellschaft; allein als englischer Schriftsteller und Verfasser neuer neuen kritischen Uebersetzung des Pentateuchs müssen wir ihn hier erwähnen. Der um die Kritik der Bibel verdiente Dr. Owen hatte die Herausgabe dieses Werkes gebilligt, und dieser Name erweckt schon ein gutes Vorurtheil für ein solches Unternehmen; allein der hohe Begriff, den sich der jüdische Uebersetzer und Commentator von dem masorethischen Texte macht, vernichtet gleich Anfangs diesen guten Eindruck. Die englische Sprache

ist in seiner Hand ein widerspenstiges Werkzeug, und seine Uebersetzung hat oft eine Härte und Rauigkeit mehr (welches viel gesagt ist), als die gewöhnlichen Dolmetschungen aus dem Griechischen. Indessen findet der Kritiker allerdings hier und dort eine brauchbare Bemerkung, und wir zweifeln nicht, daß die Liebhaber der biblischen Literatur die Revision der übrigen Bücher des alten Testaments, die schon zum Druck fertig liegt, zu wünschen werden. Von dem eben erwähnten gelehrten Dr. Owen hat das theologische Publikum einen kritischen Versuch über die Art, wie die Evangelisten die alttestamentlichen Bücher anführen, zur Beruhigung über manche Stellen erhalten, wo eine scheinbare Verschiedenheit zwischen dem Text und der Ausführung desselben bemerklich war. Die Collation der Handschriften der griechischen Uebersetzung des alten Testaments von den so genannten 70 Dolmetschern, eine Arbeit, die Herr Holm in Oxford übernommen hat, und über deren Fortgang er in einem kleinen Werkchen Rechenschaft ablegt, wird vielleicht über diesen Punkt noch ein vortheilhafteres Licht verbreiten. Alsdann wird auch vielleicht eine neue englische Uebersetzung des neuen Testaments erscheinen, deren Nothwendigkeit Dr. Symonds, der Professor der neueren Geschichte in Cambridge, kürzlich sehr bündig erwiesen hat. Die Streitigkeiten über eine angefochtene Stelle im jüdischen Geschichtschreiber Josephus, welche den herodianischen Bau des Tempels betrifft, haben einigen sehr gelehrten Männern in Oxford, unter andern dem Professor Blayney und dem wackern Philologen Burgeß, Gelegenheit gegeben, ihre Kenntnisse und ihren Scharfsinn anzuwenden; nur ist der Gegenstand zu klein, als daß wir uns hier dabei aufhalten könnten.

In einem andern Fache dieser Literatur, nämlich in der Kirchengeschichte, stritten jetzt Dr. Knowles und Herr Capel Loft mit einander über die wichtige Frage, ob die älteste Kirche Christum schon als Gott angebetet habe, welches der Erstere behauptet und der Letztere wieder weghisputirt. Die wichtige Preisschrift, die Deltrichs in Göttingen schrieb, hat keiner von Beiden gekannt; sonst wäre ihre gelehrte Streitigkeit den Engländern noch mehr aufgefallen. Bei diesem Zwiste ist es wenigstens erfreulich, daß von keiner gegenseitigen Verleumdung, wie sonst wol zu geschehen pflegte, eine Spur vorhanden ist. Ehedem haben wol geringere Verschiedenheiten des Lehrbegriffs zu unseligen Spaltungen und Verbitterungen geführt; sonst wäre es nicht eine so schwere Auf-

wesen, in zwei Octavbänden die ganze christliche Kirche zusammenzufassen, wie es Dr. Gregory mit vielem gethan hatte. Wer einmal ein Werk von dieser Art gear, dem sollte doch billig die Lust vergehen, Andersgedes Irrglaubens zu beschuldigen und als Keger zu verurtheilen; denn nirgends findet man die Beweise so gedrängt, daß Theologie, wie jede andere Gattung der speculativen Erkenntniß, sich in jedem Kopfe anders modificirt, und daß eine Verbindung der Ideen so seltsam gedacht werden die nicht über diesen Gegenstand irgendwo existirt hätte.

seltsamsten Erscheinungen in diesem Felde gehört es wol, der berühmte philosophische Unitarier Priestley, in seiner über den Tod, beinahe dieselben Vorstellungen vom zu- und Leben hat, wie der bei uns nicht minder berühmte Herr der Aussichten in die Ewigkeit, mit dessen Meinungen erlich in irgend einem andern Punkte zusammentrifft. nimmt es sogar wahrscheinlich vor, daß jene Welt von der nicht sehr verschieden sein werde, wie Swedenborg schon zuvor, und noch dazu als Augenzeuge, behauptet hat.

Schwärmer sind diese Vorstellungsarten unvermeidlich; in einem Metaphysiker hätte man wol erwartet, daß er es nicht gelassen hätte, das Unbekannte, was außer unserm Reichthum liegt, in bestimmte Umrisse zu fassen, und die ungen dieser Welt in jene zu übertragen. Wir sehen Doktor lieber in seiner Rüstung auftreten und die Waff-Polemik gegen die Orthodoxen schwingen. Dort ist er ein Element; und kämpft ritterlich mit dem intoleranten Hordley, wie mit den Herren Knowles, Barnard, Haw-burn; nur geht es bei diesen Turnieren nicht allemal niges Eiferern ab. Sowol die Vertheidigung der Uni-is seine Familiar Lettres enthalten Züge von einer au-tlichen Reizbarkeit dieses allzeitfertigen Kämpfers. Den-schen Schriften dieses Jahres verdiente eine gewisse Em-z der Vielgötterei, unter dem anlockenden, wiewol fal-tel eines neuen Religionsystems, kaum zugezählt zu wer-mann man sie nicht als einen Beweis der englischen Press-ansehen müßte, die solche Armseligkeiten entstehen und in-its wieder zurücksinken läßt.

nsonst hofft man von der Erscheinung einer gesunden-chie die gänzliche Vernichtung aller menschlichen Thorhe-

ten; man bedenkt nicht, daß in einem schiefen Kopfe die tieflichsten Principien zu falschen oder einseitigen und paradoxen Resultaten führen, wie ein Hohlspiegel nothwendig verzerrte Strahlen zurückstrahlen muß. Der hohe Grad der Vollkommenheit, wohin zumal in Deutschland der theoretische Theil aller Wissenschaften gediehen ist, diese Ordnung und Vollständigkeit, welche unsere Systeme setzt, dem innern Verhältnis unserer Kräfte dem Reichthum unserer Erfahrungsbegriffe gemäß, sich zur allgemeinsten Faßlichkeit und Brauchbarkeit organisiren, verhindert keinesweges, daß nicht die längst verlassenen Grillen, die seltsamsten Vorstellungsarten aus vorigen Zeiten in einem modernen Gewande wieder zum Vorschein kommen und desto verhänglicher scheinen, je geschickter sich ihr zweiter Erfinder des vollkommensten Mechanismus unserer Theorien, als eines Werkzeuges zu seinem Zwecke zu bedienen weiß. Der Mißbrauch, den mittelmaßige oder leichte Köpfe von diesen gelehrten Staffeleien machen, um irgend ein Gipfelchen zu ersteigen und Aufsehen zu erregen, ist ein noch ungleich größeres Uebel, welches von der Vervollkommnung der Wissenschaften unzertrennlich und um so viel nachtheiliger in seinen Wirkungen ist, da die Zahl der elenden Scribenten die der Selbstdenker so weit übertrifft. Wenn bisher der Unterschied zwischen deutscher und englischer Literatur statt gefunden hat, daß in jener Insel verhältnißmäßig weniger alltägliche, bloß compilirte und an neuen Ideen gänzlich verarmte Subdeilen als bei uns erscheinen, so mag der Mechanismus unserer Gelehrsamkeit einen Theil dieser Schuld tragen. An Excentricität hingegen lassen es die englischen Schriftsteller nicht fehlen. Wir haben einen philosophischen Autor vor Augen, der in seiner Art ein Phänomen genannt zu werden verdient. Er hat fast alle Gegenden von Europa und Asien zu Fuß durchwandert; in Indien hat er sich am längsten aufgehalten; z. B. in Seringapatnam, der Hauptstadt von Mysore, allein an 14 Monate; ganz Persien, Rußland und die Türkei hat er auf diese Art besucht, und ist sogar im schwedischen Lappland einen Grad nördlicher als Tornea gekommen. Noch setzt bereiset er die europäischen Länder, die er zuvor nicht gesehen hatte. Das Resultat seiner ungeheuren Wanderungen ist in ein Paar kleinen Bändchen enthalten, die er unter dem bestrebenden Titel: *Travels to discover the Source of moral Motion and the Apocalypse of Nature, wherein the Source of moral Motion is*

discovered, (Reisen zur Entdeckung des Ursprungs sittlicher Bewegung, und die Offenbarung der Natur, worin jener Ursprung entdeckt wird) im vorigen Jahre herausgegeben hat. Er hebt an mit einer Invocation an die Wahrheit, dedicirt sein Werk dem Kinde der Natur, empfiehlt den Kunststrichern in der Vorrede, sich von allem Einfluß der Erziehung und der Gewohnheit bei der Beurtheilung seiner Arbeit zu hüten, und rath dem Menschengeschlechte, in der gegenwärtigen großen Krisis die kindische Beschäftigung mit Künsten und Wissenschaften liegen zu lassen, um sich über den jetzigen Zustand der Menschheit mit ihm zu berathen. Hierauf geht er alle Reiche der Erde durch, um den Grad ihrer Sittlichkeit zu bestimmen. England fällt den ersten und, ohne alles Verhältniß, den größten Abschnitt; es kommt auch, Alles zusammengerechnet, noch mit dem größten Lobe davon, wenn es nur weise genug sein wollte, dem großen Beispiel Frankreichs nachzuahmen. Der Triumph der Menschheit in diesem schönen Lande reißt ihn zur höchsten Begeisterung hin; nur macht sie ihn nicht blind gegen die Fehler der Franzosen, den Mangel an Rechtschaffenheit und Mitgefühl, den er ihnen aus Erfahrung vorwirft. Uns Deutschen gesteht er eine zähe Anhänglichkeit an Herkommen und Gewohnheit zu, und versichert, hätten fremde Völker unser Land nicht mit neuen Begriffen überschwemmt, so wären wir noch die alten scythischen Barbaren. Jetzt aber hätte doch bei einigen unsrer Schriftsteller der Funke des fremden Genius gezündet; wir würden erwachen aus unsrer Betäubung zum Leben des Geistes, trotz dem eindämmenden politischen und kirchlichen Despotismus, dessen Dämme doch immer nur dazu dienten, die Wasser zu stauen, bis die Ueberschwemmung desto allgemeiner und unwiderstehlicher alles mit sich forttrisse.

Der zweite apokalyptische Theil dieses Werkes verdient seinen Namen mehr durch das, was er in dunkeln, unverständlichen Ausdrücken verwirrt, als durch das Wenige, was er wirklich offenbart; denn dieses letztere ist im Grunde etwas sehr Altes und Bekanntes: eine Art von epikureischer Weltweisheit, welcher freilich nur der kleine Umstand im Wege ist, daß die Menschen schon vernünftig sein müßten, um zu wissen, wie sie glücklich, das ist, vernünftig leben sollten; eine Schwierigkeit, die bei einer Gattung, welche sich alle 30 Jahre erneuert und nur durch individuelle Erfahrung klug wird, unüberwindlich zu sein

scheint. Der paradoxe Verfasser dieses Buches ist Herr Eden, weil dies ein sehr gewöhnlicher Name ist, zum Unterschiede: walking Stuart, den Fußgänger Stuart, nennt. allen Seiten seiner beiden Bände bemerkt man deutlich wenig er mit philosophischen Systemen und ihren Terminen bekannt ist; er sieht sich fast überall genöthigt, neue Wortfügungen zu erfinden, um seinen Kraftgedanken zu machen.

Gegen ein Werk von dieser Art gehalten, muß die Lichtheit und Popularität des vortrefflichen Adam Smith, mehr als sonst gefallen; und wir erwähnen hier mit dem Vergnügen der neulich erschienenen, beträchtlich vermehrte Ausgabe seiner Theorie der sittlichen Empfindungen, mag immerhin wahr sein, daß gerade der theoretische Theil dieses Werkes, wovon es den Namen hat, der schwächere behält es doch in jeder andern Rücksicht einen entschiedenen Zug vor den philosophischen Schriften, welche in diesem zuerst ans Licht getreten sind. Paley's beliebte Moralphilosophie die Garbe unter uns durch seine vortreffliche Uebersetzung gemacht hat, war auch allerdings von Seiten der ersten noch manchem Einwurfe ausgesetzt; allein man begreift wohl, wie in jenem Lande, das einen Locke und einen Huttenzeugte, ein Gegner wie Herr Gisborne gegen den guten dialektisch aufstehen konnte. Seine Principles of Moral Philosophy investigated, gründen die Sittlichkeit auf ursprünglich Gott verliehene Rechte, und auf diesem unbestimmten beschreibt der Verfasser die schönsten Kreise in der philosophischen Reitbahn. Wirklich wäre es Zeit, daß eine Grundlegung Metaphysik der Sitten, wie unser philosophisches Publikum kennt und nach einiger Gegenwehr auch allgemein zu ehren den tief sinnigen Briten über diesen Punkt eine neue Diskussion nachdenkens öffnen möchte. Wenn es wahr ist, daß Burges in Oxford sich mit einer Uebersetzung der philosophischen Schriften unseres Kant beschäftigt, so ist die Bekanntmachung dieses umfassenden Denkers in England an den rechten gekommen, und der Zeitpunkt einer Revolution in der Philosophie jener Inselaner kann nicht mehr entfernt sein. ihm die neuerlichen Anstrengungen der scharfsinnigsten unseres Vaterlandes bekannt geworden, so wäre es vielleicht aufgefallen, daß Herr Edward Holmes neulich nach

unft und heiliger Schrift die Materialität der Seele hat beweisen wollen, da Leibniz diesen Satz schon längst behauptet und mit seiner subtilen Theorie aufs consequenteste verbunden hat. Um unsere Anzeige der diesjährigen philosophischen Schriften vollständig zu machen, müssen wir noch einen Versuch des bekannten eistlichen Predigers David Williams über die Grundsätze der Politik erwähnen, worin zugleich eine Prüfung des Esprit des Loix enthalten ist. Eigentlich sind es wirkliche Vorlesungen (Lectures), die der Verfasser einigen Studirenden über diese wichtige Materie gehalten hat, und aus diesem Gesichtspunkte betrachtet, sind sie nicht ohne Verdienst.

In einer andern als der politischen Rücksicht wird man so bald nicht an den Geist der Gesetze denken, wo Alles auf ihren Buchstaben ankommen scheint. Die eigentliche Jurisprudenz, als Wissenschaft betrachtet, kann in England nicht leicht Fortschritte machen, da sie bloß mechanisch erlernt und als Handwerk getrieben wird. Unter solchen Umständen ist es eine Seltenheit, wenn ein guter Kopf mit rechnerischen Anlagen und richtiger Urtheilskraft, in dieser Laufbahn erscheint; auch wird er augenblicklich, wie jetzt der berühmte Advokat Erskine, als Wunderthier begrüßt, vom Publikum mit theatralischem Beifall beehrt, und von unzähligen Klienten gesucht und bereichert, bis ihn sein Ruf und sein zweischneidiges Talent, das der Krone eben so wohl schaden als nutzen kann, zu einem der großen Aemter im Justizfache führt. Die brauchbaren juristischen Publicationen dieses Jahres sind die Bankrupt Laws von Cooke, oder eine Sammlung aller die Falltsachen betreffenden Statuten, und der zweite Band von Luders' Sammlung der Berichte, welche die Comités des Unterhauses in den Fällen von streitigen Parlements-wahlen abgestattet haben.

Die Unzuverlässigkeit der Jurisprudenz, die man in England ironisch wegen des Vortheils, den sie den Rechtsgelehrten bringt, the glorious incertainty of the law zu nennen pflegt, liegt eigentlich nur in der Anwendung und Auslegung der Gesetze, die an sich dort gewöhnlich bestimmt genug zu sein pflegen, wo jedes Jahr den ungeheuern Coder so ansehnlich vermehrt. Wie dem auch sei, so ist es uns an diesem Orte hinreichend, von wissenschaftlicher Gewißheit gesprochen zu haben, um nunmehr zu einem Fache der Literatur überzugehen, in welchem die Prämissen mit unsern ersten Erkenntnißgründen auf das innigste

verwebt sind und folglich die größtmögliche Gewißheit über alles, was daraus gefolgert werden kann, verbreiten müssen.

In den mathematischen und mechanischen Kenntnissen haben die Engländer viel geleistet, wenngleich das Verzeichniß der dahin gehörigen Schriften nicht sehr beträchtlich ist. Bonnycastle, Lehrer der Mathematik in der Militär-Akademie zu Woolwich, hat in seinem neuen Elementarbuche der Geometrie einige nicht unwichtige Verbesserungen vorgetragen, gegen das nicht geleistet, wozu er sich anheischig zu machen nämlich den alten Euclides hinter sich zurückzulassen. Die thematischen Essays von Herrn Hellins verrathen einen hellen Kopf, dessen Feld eigentlich die höhere Mathematik ist, worin verschiedene Entdeckungen liefert. Der geschickte Parkinson von Cambridge führt fort, seine Vorlesungen über den mathematischen Theil der Mechanik und Hydrostatik herauszugeben. Der Versuch über den Sinn des Gesichts, von dem Optikus Adams ist mehr für den Verstand des gemeinen Lesers berechnet, als hält daher auch nichts Neues, sondern hat nur das Verdienst einer ziemlich sorgfältigen Compilation. Ein ungleich nützlicher Werk von allgemeinem Gebrauche für alle Seeofficiere ist ein Tractat über die praktische Astronomie von Herrn Vince, man Präcision und Vollständigkeit nicht absprechen kann. Longitude Tables von Margett gehören ebenfalls in diese der nützlichen Arbeiten und sind zugleich Beweise eines unermüdeten Fleißes. Auf mehr als 70 Kupfertafeln werden die zur Bestimmung der Länge erforderlichen Linien gezeigt, sodaß man eine Beobachtung anstatt sie in Ziffern und Buchstaben zu berechnen, hier abstecken und das Resultat in weniger Zeit als durch Rechnung herausbringen kann. Noch gleich bewundernswürdiger erscheint aber der Fleiß, verbunden unermüdeten Anstrengung der Geisteskräfte, in dem Entwurf eines allgemeinen astronomischen Sternverzeichnisses, welches Wollaston herausgegeben und wobei er die Arbeiten aller seiner Vorgänger sorgfältig benutzt hat. Die philosophischen und astronomischen Briefe des Herrn Penrose sind dagegen von einer speculativen Art, und beschäftigen sich nur mit der physikalischen Sternkunde, in Beziehung auf Kosmogonie. Auch dieser Schriftsteller findet seine Hypothesen in der mosaischen Schöpfungsgeschichte gegründet, und weiß seine astronomischen Bestimmungen mit der jüdischen Zeitrechnung, die doch überall mit sich

uneins ist, in eine Gleichung zu bringen. Er hat sogar nachgerechnet, daß der Schöpfungsact genau um Mittag, vier Tage ehe die (noch nicht geschaffene) Sonne in die Wage trat, im Jahr 706 der Julianischen Periode, da der Mond voll hätte sein müssen, seinen Anfang genommen hat!

Eben weil die mosaische Geschichte das Unbegreifliche nicht begreiflich zu machen wagt, sondern alles Entstehen, als etwas Unerklärliches, an die erste Ursache knüpft, eben darum wird es jedem Träumer so leicht, seine Hypothesen darin zu finden, ungeachtet die tägliche Erfahrung einen Jeden belehren sollte, daß wir nicht das Entstehen des geringfügigsten Keims begreifen und nur auf eine höchst lächerliche Art den Mechanismus unserer Sinnenwelt auch dahin übertragen, wo uns Nichts berechtigt, einen anzunehmen. Nicht viel klüger sind daher die Bemühungen der Physiker, durch die Voraussetzung neuer Elemente und Elementarverbindungen sich die Entstehung der Körper händiger als Thales und Empedokles zu erklären. So weit unsere Experimente uns führen, mögen wir scheiden und wieder zusammensetzen; aber jenseits dieser Grenze ist Alles undurchbringliches Dunkel. Der Versuch des Herrn Dr. Peart über die Elementarprincipien der Natur ist uns desto weniger befriedigend vorgekommen, weil er nur Hypothesen, und weder Experimente noch Berechnungen zu ihrer scheinbaren Bestätigung aufstellt. Seiner atomistischen Physik, die schon Epikur, Lucretius und le Sage auf verschiedene Art, und mit den Kenntnissen, die ihren Zeitaltern angemessen waren, ausgeschmückt haben, kann man jedoch einen gewissen Grad der Feinheit und des Scharfsinnes nicht absprechen. Der Streit des Herrn de Lüc mit dem Dr. Hutton in Edinburg, über die Entstehung des Regens, ist ein abermaliger Beweis von dem Negativen unserer Erkenntniß, wo es auf Bestimmung außerfinnlicher Ursachen von sinnlichen Erscheinungen ankommt. Ein mit vielem Scharfsinn und raschem, unternehmendem Geiste geschriebenes Werk, welches die beiden großen Theorien der heutigen Physiker, die phlogistische und antiphlogistische vergleicht, hat man Herrn William Higgins in Drford zu verdanken, und auch nach seinen Versuchen scheint die letztere, die in Frankreich der Scheidekunst eine ganz neue Gestalt und Terminologie gegeben hat, in England wie in Deutschland, den alten Stahl mit seinem Phlogiston vertreiben zu wollen. Herrn Nicholson's first principles of Chemi-

stry binden sich an kein besonderes System; hingegen hat unsere Chemiker daran den Mangel der Methode und die unthätige Weiterschweifigkeit in einzelnen weniger wichtigen Puncten mißbilligen. Als ein Beitrag zu unseren Erfahrungskenntniß verdient die von Herrn Chamier gelieferte Nachricht von Witterung in Madras vom 1. Juni 1787 bis zum 31. 1788, eine vortheilhafte Erwähnung. Die literarische Anekdote, daß der Chemiker Mayow schon vor hundert Jahren die reine aus dem Salpeter kannte, hat Dr. Beddoes neulich in einem sondern Tractätchen aus den Werken jenes Schriftstellers entwirrt.

Armer war nicht leicht ein Jahr an Schriften, welche Fach der Arzneikunde erweitern. Selbst die sonst so fleißigen schottischen Doktoren, die man in gewissen Circeln von London Gelehrten schon mit dieser Benennung herabzuwürdigen gehalten haben weder der Wissenschaft, noch zur Bekanntmachung eigenen Verdienste, worauf es, wie die Engländer von ihnen haupten, immer nur abgesehen ist, etwas beigetragen. Die neuen Schriftsteller dieses Jahrs sind mehrertheils Wundärzte, Man sieht indessen mit Vergnügen die von Earle besorgte ständige Ausgabe der sämmtlichen chirurgischen Schriften des berühmten Percival Pott, der zu früh für seine Wissenschaft gestorben ist. Auch Houlston machte sich um die Herausgabe neuer chirurgischer Aufsätze des verstorbenen Wundarztes Simpson verdient. Von Fearon's Tractat über die Operation Krebsgeschwülste ist die dritte Auflage erschienen. Dr. Aikin Mitglied des schottischen Collegiums der Wundärzte, mit einem medico-politischen Tractate von den Kinderkrankheiten, worin er diese Krankheit nicht als blos inflammatorisch, sondern als eine Art von fauler Gährung betrachtet, und verschiedene Symptome richtig erklärt, hingegen von der Entdeckung, daß die Lunge bei der Wegschaffung des Giftes die wichtigste Rolle spielt: und der darauf gegründeten Hoffnungen Curart, nicht die entfernteste Muthmaßung zu haben, obwohl er der frischen, kühlen Luft eine unglaubliche und greiflich heilsame Wirkung dabei zuschreibt. Underwood's Handlung von den Kinderkrankheiten zeichnet sich eben nicht besondere Vorzüge aus, und hätte aus der Reihe praktischer wegbleiben können, ohne vermist zu werden. Von Ungenannten hat man unter dem Titel: Medical Essay auch andern Werken gemein ist, ein Paar Aufsätze, die

Nachdenken verrathen, einen über die Sitten und Pflichten des Arztes, und den zweiten über den Blasenstein, worin sich der Verfasser so lange für den Schnitt erklärt, bis zuverlässigere und unschädlichere Auflösungsmittel als die bisherigen, entdeckt sein werden. Merkwürdig ist die Tabelle, die er aus Cheselden's Praxis im St. Thomas-Hospital beibringt, nach welcher von 213 operirten Patienten nur 20 an den Folgen der Operation gestorben sind, wovon jedoch mehrer zugleich die Blattern und einer den Reichhusten hatten, sodaß der Regel nach von eilfen kaum einer stirbt.

Die Humane Society fährt fort, dem Publikum von den durch ihre Vorseorge geretteten scheinbarlich Todten Rechenschaft zu geben. In dem jetzigen Bande sind die Fälle enthalten; die sich in den Jahren 1787, 1788 und 1789 ereignet haben, deren Zahl bis gegen hundert steigt. Der gemeinnützige Aufsatz des Dr. Falconer in Bath, worin er von der Erhaltung der Gesundheit des Landmannes handelt, verdiente aus den Sammlungen der Societät der Künste, des Ackerbaues u. in Bath, aufgehoben und zum allgemeinen Vertheilen unter Gutsbesitzer und Prediger besonders abgedruckt zu werden, wie es im vorigen Jahre geschehen ist. Ein nicht minder wichtiger Gegenstand, welcher eine scharfe Untersuchung verdiente, waren die medicinischen Anstalten in der königlichen Marine, deren Mängel Dr. Trotter, ein Wundarzt bei der Flotte, in einem bündigen Zusammenhange darlegt. Manche nützliche Bemerkung, welche über das Eigenthümliche, womit gewisse Krankheiten in verschiedenen Ländern erscheinen, einiges Licht verbreitet, findet man in den zu Philadelphia gedruckten medical Inquiries des dortigen Professors, Dr. Rush; nur ist seine Therapie nicht immer von der Art, daß man sich ihr unbedingt anvertrauen dürfte.

Die erwiesene Wichtigkeit und Nützlichkeit einer Wissenschaft ist es nicht immer, was ihr Aufnahme verschafft; Rabalen, Parteien, Moden, Weiber, müssen sich für sie interessiren, sie muß gemacht sein, die lange Weile der Großen auszufüllen und ihre Eigenliebe durch große Kostbarkeit zu fesseln: dann dringt sie durch und wird das Lieblingsstudium des Tages. Dies ist jetzt der Fall mit der Naturgeschichte, und insbesondere mit der Botanik in England. Alles was einen Zweig menschlicher Kenntnisse der allgemeinen Aufmerksamkeit empfehlen konnte, hat zusammengewirkt, um sie empor zu bringen, und nicht bloß die

Gelehrten von Profession, sondern das ungleich größere Heer Dilettanten durch ihre Reize und Vorzüge zu fesseln. Naturalien-Kabinette, Blumengärten, Treibhäuser, reiche Bibliotheken mit kostbaren Kupferwerken, noch kostspieligere Sammlungen von ausgemalten Zeichnungen, Alles lockte die im Ueberflusse schwebenden Großen und Reichen, unter mehreren Arten des Genuß zu wählen. Allerdings gibt es unter so vielen Sammlern mehr als einen Pococurante, den seine eigenen Schätze anekeln, und der von allem Genuß zurückgekommen, nur noch in dem Ruhmstüchlein, daß Niemand ihn übertreffen könne, eine Befriedigung sucht; es gibt aber auch manchen Sonderling, der, in die Betrachtung seiner Kostbarkeiten vertieft, sein Glück darin setzt, ganz allein beschauen zu können, und deswegen vor allen fremden Augen sorgfältig verschließt. Diese letztere Gattung von physischen Liebhabern der Naturgeschichte ist in England vielleicht zahlreicher, als in Italien die ehemals so verschrienen eifersüchtigen Ehegatten; und der public spirit, der Geist der Gemeinnützigkeit, der sonst jene Insulaner beseelt, scheint in dieser Rücksicht bei vielen Individuen ganz zu verschwinden. Es gibt Gärten, Bibliotheken, Sammlungen von Zeichnungen, Kabinette, die keinem Fremden, ja keinem Menschen außer dem Besizer zugänglich sind; es gibt Kupferwerke, wovon der vornehme Herausgeber nur ein halbes Duzend Exemplare abziehen läßt, und dann die Kupfertafeln vernichtet; und es ist überhaupt zur Mode geworden, daß man gemeinnützige Werke, wenn wohlhabende Privatpersonen sie auf ihre eigenen Kosten herausgegeben, sparsam verschenkt. Wir könnten hier Beispiele anführen, die man nennen, die man sonst mit Achtung in der gelehrten Welt zu nennen gewohnt ist. Die Idee, daß man dergleichen Werke als Abschriften einer Handschrift betrachte, ist hierbei keinem Gewicht; denn an dem Recht eines Jeden, das für sich zu behalten, was er nicht mittheilen will, wird Niemand zu fassen, wohl aber an dem echten Enthusiasmus für Wahrheit, Erkenntniß und Ausbreitung des Wissens, an der liberalen Theilnahme derer, die oft auf den obersten Gipfeln des literarischen Aussehens von diesem kleinlichen Geiste der Verheimlichung Weisheit geben. Wenn man bei uns allerlei Aufsätze und Correspondenzen als Manuscript für Freunde drucken läßt, und ihnen einen Umlauf unter Tausenden verschafft, so ist doch meistens ihr Inhalt von der Art, daß er dieses bescheidene

rückweichen aus den Augen des Publikums gar wol rechtfertigen kann.

Die Botanik ist es vorzüglich, die als Modestubium in England mit Eifer betrieben wird. Die andern Zweige der Naturgeschichte haben zwar auch ihre Freunde, aber nicht so mächtige Beförderer. Inzwischen hat ein Wundarzt zu Dartford, Herr Latham, der Ornithologie eine Vollständigkeit gegeben, die sie noch in keinem andern Lande erhielt. Das Supplement zu seiner allgemeinen Synopsis der Vögel vollendete dieses in sechs Quartbänden mit Fleiß und Erfahrung ausgearbeitete Werk, und seitdem finden wir sowol alle neue hinzugekommene Zusätze als eine sehr vollständige und sorgfältig gewählte Synonymie in seinem lateinischen Indice Ornithologico, welcher in zwei Quartbänden die sämmtlichen differentias specificas aller Vogelarten in sich faßt. Von einer zu Newcastle herausgekommenen und mit Holzschnitten verzierten Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere, läßt sich nicht viel Vortheilhaftes sagen, als daß ihre weitläufigen, in die Landwirthschaft gehörigen Abschweifungen dem gemeinen Manne nützlich werden können, wenn man nur auch bei solchen Ausarbeitungen die Sorgfalt verdoppelte, um nicht falsche Vorstellungen und längst widerlegte Irrthümer von neuem zu verbreiten. Die Philosophie der Naturgeschichte behandelt Herr Smellie, ein Schottländer, ziemlich weitläufig und desultorisch; es finden sich gute, wenn gleich keine neue Bemerkungen darin eingestreuet, und das Ganze ist nicht sowol das Resultat eines überdachten und umfassenden Plans, als vielmehr eine gelegentliche Zusammenstellung alles dessen, was dem Verfasser über diesen Gegenstand nach und nach eingefallen oder aus seiner Lectüre im Gedächtnisse haften geblieben ist.

Zu den wichtigsten Erweiterungen, welche die Botanik in England kürzlich erhalten hat, zählen wir mit Recht den vortheilhaftesten Hortus Kewensis, oder das raisonnirte Verzeichniß des reichen Vorraths von exotischen Pflanzen im königlichen Garten zu Kew, welches der erfahrene und allgemein geschätzte Hofgärtner Aiton in drei Octavbänden mit einigen schön gestochenen Kupfertafeln herausgegeben hat. Hier werden zum erstenmal eine Menge neuer Pflanzenarten erwähnt und beschrieben, und die specifischen Charaktere von vielen hundertten nach sorgfältig angestellten Beobachtungen verbessert und richtiger als bisher bestimmt. Die herrliche *Flora Londinensis* des Apothekers Curtis macht

nur langsame Fortschritte, weil sein botanisches Magazin jedesmal einige sauber ausgemalte und gut gezeichnete Pflanzen enthalten, einen so reißenden Debit hat ihn fast ganz beschäftigt. Eine gewisse Mrs. Mary fing im vorigen Sommer an, die Pflanzen im Garten auf Imperial Folioblätter zu stechen, wovon jedes ihren hohen Preis von vier Schilling kostete; allein theils tante Preis, theils der Mangel an botanischen Kenntnissen in dem Entwurfe der Zeichnungen allzu sichtbar war, unglückliche Wahl einiger schon anderwärts und besseren Pflanzen für das erste Heft, und mehr als alles das öffentliche Aeußerung des Sir Joseph Banks, daß er Werk nicht anschaffen wolle, machten ihrer Unternehmung Ende. Eine von diesem, den Ton angegebenden Magistrats Herausgabe der Kewischen Pflanzen wird man in allen Vergleich vorzüglicheren Künstler, Herrn Bauer, Zwei Brüder dieses Namens, aus Wien, befinden wärtig in England, und übertreffen an Genauigkeit und vollkommenheit in botanischen Zeichnungen Alles, worühmte Ehre und Sidney Parkinson je geleistet hat. Eine kam mit Herrn von Jacquin dem jüngern nach und ward wegen seiner großen Geschicklichkeit von den Freunden der Botanik leicht bewogen, da zu bleiben. Er hatte der verdienstvolle und liebenswürdige Professor Sibthorpe, der jetzt an seines Vaters Stelle die Botanik vorträgt, auf seine Reise durch den Archipelagus, und einige Gegenden Kleinasien mitgenommen. Es vielleicht nicht möglich, zu entscheiden, welchem von beiden die Palme der höchsten Vollkommenheit gebührt: es uns geschienen, daß die Zeichnungen zur griechischen, welche Sibthorpe zum Druck bereitet, vor allen anderen der Unübertrefflichkeit verdienen. Wenn diese Flora werden wir an ihr einen zuverlässigen und folglich autigen Commentar über die Werke der alten griechischen Kenner, Theophrast und Dioskorides, besitzen, indem die Benennungen der Pflanzen, wie sie in jenen Büchern kommen, fast durchgehends unverändert im Munde der Bewohner Griechenlands wieder gefunden hat.

Dr. Edward Smith fährt fort als Eiferer für die sterbliche Verdienste in der Botanik, die seltensten Pfl

dem Herbario dieses großen Mannes, (welches Herr Smith bekanntlich nach Linné's Tode. an sich kaufte) in einzelnen Heften herauszugeben, wie er denn auch neulich einige seltene Rubbedische Holzschnitte, die sich in jener Linné'schen Sammlung befanden, von neuem aufgelegt hat. Seine Schwester ist mit Hülfe einiges botanischen Unterrichts im Stande, die Zeichnungen nach den trocknen Pflanzen, mit ungewöhnlicher Geschicklichkeit und Treue unter seiner beständigen Aufsicht zu entwerfen. Der Kräuterkammerer Dickson hat neulich einen zweiten Fascikel seiner kryptogamischen Pflanzen herausgegeben, und überläßt an Liebhaber sehr wohl conservirte Sammlungen von seltenen trocknen Pflanzen. Dr. Withering in Birmingham wird in Kurzem seine englische Uebersetzung des Linné'schen Pflanzensystems, wovon kürzlich ein Theil des dritten Bandes erschienen ist, gänzlich beendigen. Dr. Kotheram vertheidigte mit vielem Scharfsinn die Sexualität der Pflanzen gegen eine Stelle in dem vorhin erwähnten Werke des Herrn Smellie, den Spallanzani's vorgebliche Experimente irre gemacht hatten. In einer besondern Abhandlung liefert Herr Frazer die Beschreibung einer noch wenig bekannten Grasart, der *Agrostis Cornucopiae*, die in Nordamerika ein vortreffliches Futter geben soll. Bei dieser Gelegenheit läßt er auch etwas von einem Besuche bei den Cherokee-Indianern mit einfließen. Der Prediger Swayne sorgte für das Bedürfniß des englischen Landwirths durch seine *Gramina pascua* (Futtergräser), ein Werk, worin er die verschiedenen hierher gehörigen Arten beschreibt, und, um die Möglichkeit eines Irrthums zu vermeiden, sie jedem Exemplar getrocknet in natura beilegt.

Dieses Werk, welches noch sehr unvollständig und mangelhaft ist, führt uns zu der Landwirthschaft überhaupt, worüber wir nur ein Werkchen von Herrn James Adam nachzuholen haben, das in mehrern Abhandlungen über die Verschiedenheit des Erdreichs und dessen Verbesserung, über den Anbau der Wiesenkräuter und die Aussaat der Gräser u. s. f. mehr gesammelte oder zusammenge schriebene als eigene Erfahrungen enthält. Ueber die Verbesserung der Schafzucht und der Wolle auf den Schetlandsinseln, womit sich die schottische Highland-Society beschäftigte, hat ihr Ausschuß einen Bericht herausgegeben, aus welchem erhellet, daß auf den Schetlandsinseln zweierlei Schafe gehalten werden, die bessere Sorte aber wegen der Sorglosigkeit der Einwohner immer seltener zu werden anfängt. In einem

Anhänge beweiset Dr. Anderson aus unbezweifelten Urkunden, daß von den ältesten Zeiten bis auf die Regierung der Königin Elisabeth die englische Welle einen ganz entschiedenen Vorrang vor der spanischen hatte, und für die feinste in der Welt gehalten ward; daß aber die Landwirthschaft, wegen der unter den Königen aus dem Hause Stuart zuerst verbotenen Ausfuhr der Welle, seitdem bei ihrer Schafzucht nicht sowol auf die Welle als auf ein gutes schmackhaftes Fleisch gesehen hätten. Es sei uns ver gönnt, von diesen ersten aller Künste, dem Ackerbau und der Viehzucht, auf eine sehr brotlose Kunst, die auf Regeln zurück geführte Kunst der Faustschlägerei, zu kommen, um eines Buchs (the Art of Boxing) zu erwähnen, wo die Regeln des Boxens blündig auseinander gesetzt werden; wiewol von dieser Methodik des Pugilats ganz augenscheinlich gilt, was mehr oder weniger mit jeder Theorie der Fall ist, daß man sich jämmerlich betrogen finden würde, wenn man sich schmeichelte, mit ihrer Hülfe allein, ohne persönliche Fertigkeit, Geschicklichkeit und Kraft, etwas Vorzügliches zu leisten. Mendoza oder der dicke Benjamin (big Ben), würden den armen Theoretiker bald zum Märtyrer seiner Regeln schlagen. In diese Classe, wiewol er um einige Grade nützlicher ist, gehört auch der Essay on Shooting (Versuch über das Schießen), worin der Verfasser die Chasse au fusil von Magne de Marolles verschmelzt, und mit seinen eigenen Erfahrungen bereichert hat.

Ueber die edleren Künste, die Musik, Poesie und Rede kunst und ihre Verbindung unter einander schrieb der Sub-Dechant Dr. Anselm Bayly, ein Buch, das er selbst für originell ausgibt, und worin er weder den Alten noch den Neueren etwas verdanken will. Alles will er an der Quelle selbst, aus dem Homer und Virgil geschöpft haben; allein der gute Mann geräth daher auch oft in die Verlegenheit, von Dingen zu sprechen, die er nicht einmal recht zu nennen, geschweige zu bestimmen versteht. Von diesem originellen Schriftsteller wenden wir uns zu ein paar verdienstvolleren, dem Dr. Burney, der den dritten Band seiner Geschichte der Musik und mit demselben ein Werk von dreißigjährigem Nachdenken und zwanzigjährigem Fleiße glücklich geendigt hat; und dem bereits verstorbenen Maler Brown, dessen Briefe über die Poesie und Musik der italienischen Oper kürzlich zu Edinburg erschienen sind, und einen freien Beobachtungsggeist verrathen. Die bildenden Künste, wenn sie wirklich

in einem auszeichnenden Grade cultivirt werden, setzen jene liberale wissenschaftliche Erziehung voraus, wobei es leicht werden muß, was man empfindet, auch auf einem andern Wege, als durch sinnliche Schöpfungen, auch in Worten, zu erkennen zu geben. Dies war hier der Fall mit Herrn Brown, und ist es noch mit dem eleganten, fein empfindenden Sir Joshua Reynolds, dessen in der Malerakademie gehaltene Reden zu den verdienstvollsten Werken über die Theorie der Künste gehören und seiner Belesenheit wie seinem Verstande Ehre machen. In seiner letzten Rede hat man besonders in England die Schilderung des verstorbenen Gainsborough, in seiner Künstlererzenschaft, wegen ihrer Unparteilichkeit und der eingestreuten, scharfsinnigen Bemerkungen mit außerordentlichem Beifall aufgenommen. Die Rabalen in der Akademie hatten den verdienstvollen Mann im vorigen Jahre bewogen, seine Präsidentenstelle niederzulegen; allein er mußte den Bitten derer, die ihn beleidigt hatten, endlich nachgeben und dieses ehrenvolle Amt nochmals übernehmen. Damals schrieb sein Freund, der Dichter Ferningham, einige Reime, worin er die Akademie einer Herde ohne Hirten verglich, und damals erschien auch ein ziemlich bitteres Pamphlet, worin die Akademie sehr heftig angegriffen ward, und der Präsident so wenig wie die Uebrigen verschont blieb. Die Kritiken in diesem Aufsätze (*Observations on the present State of the Royal Academy*) hatten nur den Fehler, daß sie mehr gegen den Charakter der Akademisten als gegen ihr künstlerisches Verdienst gerichtet waren.

In künstlerischer Beziehung erwähnen wir diesmal unter den zahlreichen geographischen und itinerarischen Werken dieses Jahres zuerst die *Tour of the isle of Wight*, die Hassell in zwei Octavbänden, welche anderthalb Guineen kosten, herausgegeben hat. Dieser hohe Preis wird durch eine Menge Kupfer in der Acquatinta-Manier verursacht, wodurch das Werk zu einer Nachahmung von Gilpin's lieblichen pittoresken Reisen in Westmoreland, Wallis und Schottland wird. In Absicht auf den Geist, der Gilpin's Arbeiten auszeichnet, müssen diese beiden Bändchen weit zurückstehen, wenn gleich die Kupfer an Effect und Zeichnung mit jenen in eine Classe gehören. Bei Reisebeschreibungen ist es in England so sehr Mode geworden, Decorationen einzuschalten, daß man seit der Erscheinung von Cook's Reisen fast kein Werk in diesem Fache ohne Kupfer hat zum

Verkauf bieten dürfen. Wenn ferne Welttheile den E der Aufmerksamkeit ausmachten, so hatte diese Liebly vollgültige Entschuldigung; Worte können nie den an Begriff von Formen geben, den ein bloßer Umriss und dem Gedächtniß einprägt. Daher wetteiferten die H der Tagebücher des Gouverneurs Phillip und des Obtes John White in Absicht auf die Menge und Sch Kupfer, welche diese verschiedenen Nachrichten von der Maleficanten nach Neuholland und ihrem ersten Aufse selbst, begleiteten. In den Band, welcher, mit Bewill englischen Admiralitäts-Collegiums, das Tagebuch des neurs enthält, sind zugleich die Reisenachrichten der E taine eingerückt, die mit den lebigen Transportschiffen il weg von Neuholland nach China nahmen, dort für der englisch-ostindischen Compagnie mit Thee befracht und sodann nach England zurückkehrten. Diese gesch erfahren Seemänner, Watts, Shortland, Marshall machten auf ihrem unbefuchten Wege durch das Süd deckungen von neuen Inselgruppen und trugen das I bei, sowol die Erdkunde jenes Welttheils zu vollenden, den Gang der Bevölkerung daselbst begreiflicher zu ma ner von ihnen, der Capitain Gilbert, gab sein Tageb ders heraus, wiewol das Wesentlichste seiner Entbed reits in Marshall's Nachrichten enthalten war. Sowe schreibung des Gouverneurs Phillip, als die des Ob arzt's White, von der zum Aufenthalt der Missethät henen Küste von Neuholland lauten für die großen H womit man sich in England bei der Errichtung dies geschmeichelt hatte, gar nicht vortheilhaft. Indessen si späteren officiellen Berichte schon frohere Aussichten zu indem man einige schiffbare Flüsse, und an ihren Ufer Land entdeckt hat, woran es bisher in Neuholland schien. Nummehr also darf man ausführlicheren I von der Beschaffenheit des Innern jenes großen La Europa an Umfang beinahe gleich kommt, bald entge Schon lauten auch die Nachrichten sehr vortheilhaft, di England von dem Klima der neuen Colonie und sein lichkeit für die Gesundheit der Einwohner erhält. Die zeit ist daselbst verhältnißmäßig gering und es scheint : das Ausbleiben des mit allerlei Mundvorräthen dorthin

n Schiffes *Guardian* eine besondere nachtheilige Wirkung auf den Wohlstand der Colonie nach sich gezogen hätte.

An den Nordwestküsten von Nordamerika eröffnete der aufwändige Unternehmungsggeist der Engländer seit Cook's letzter Reise einen einträglichen Handel, welcher verschiedene wichtige geographische Entdeckungen nach sich zog, und vielleicht noch wichtigere vorbereitete. Verschiedene Officiere in der königlichen Marine, die in Friedenszeiten keine Beschäftigung fanden, machten sich die Gelegenheit zu Nuzen, um die dorthin bestimmten Expeditionen anzuführen. Die Reise des Lieutenants Portlock und seines Gefährten Dixon, nebst den von jedem besonders herausgegebenen Beschreibungen derselben haben wir bereits erwähnt. Herr Lieutenant Meares, der ebenfalls einen thätigen Antheil an dieser Schiffahrt genommen hatte, und nebst seinen Mitinteressenten durch die Gewaltthätigkeit der Spanier in Nutzensfund um sein Vermögen kam, beschenkte dafür das Publikum mit einer Beschreibung seiner beiden Reisen, worin er zugleich von der Beschaffenheit des Handels an jener Küste, von der Wahrscheinlichkeit, daß die Lage der Polarländer von Amerika her Erforschung auf diesem Wege nahe sei, und von den verschiedenen diese Entdeckung einleitenden Versuchen ausführlich handelt. Ihm verdankt man auch die erste etwas genauere Nachricht von der Wiederauffindung einer Einfahrt an der Nordwestküste von Amerika, deren Dasein in neueren Zeiten dreist wegdäugnet ward und die sich gleichwol ganz genau in derselben breite befindet, wo ihr erster Entdecker, Juan de Fuca, sie angegeben hat. Verschiedene Kupfertafeln zieren auch dieses neue Werk, welches von Dixon zwar äußerst heftig, aber mit geringem Erfolg angegriffen worden ist. Die Materialien zu vollständigeren und genaueren Karten, als Herr Meares sie geliefert hat, finden sich in einer unschätzbaren Sammlung, welche Herr Alexander Dalrymple, der größte nautische Geograph, der je existirte, auf Veranstellung der ostindischen Compagnie herausgibt. Von diesem nunmehr bis zu einem Vorrathe von mehr als 100 Karten herangewachsenen Küstenatlas, dessen Besitz für jeden Seefahrenden von der äußersten Wichtigkeit ist, hat man bisher noch wenig in Deutschland gehört, obschon es nunmehr schon Jahre sind, daß Herr Dalrymple sich gänzlich diesem Geschäfte widmet. Die Freigebigkeit der ostindischen Compagnie in diesem Betracht verdient in der That eine ehrenvolle Erwähnung,

da sie ohne Prahlerei die Regierung beschämt, und mehr für die Geographie leistet, als außerdem von allen europäischen Potentaten geschieht. Herr Dalrymple genießt ein Jahrgehalt von 500 Pfd. St.; eine gleiche Summe vergütet ihm jährlich die Compagnie für den Stich und Abdruck der Karten und der dazu gehörigen nautischen Memoires; und nach Ablieferung von 100 Exemplaren bleiben die Kupferplatten und der ganze Gewinn vom Verkaufe des Werkes sein Eigenthum. Dieser edlen Unterstützung verdankt Herr Dalrymple ein geographisches Archiv, welches an innerm Werth, wenn gleich nicht an Zahl, das berühmte Dépôt des Cartes bei der königlichen Marine in Frankreich übertrifft, und ihn in Stand gesetzt hat, den Schiffen der Compagnie die zuverlässigsten Wegweiser, nämlich die genauesten Karten, mitzugeben.

Das hydrographische und geographische Studium vervollkommt sich durch dieses vortreffliche Institut sowol, als durch die gemeinnützigeren Gesinnungen, welche jetzt die Hudsonsbai-Compagnie beseelen, und sie bewogen haben, ihren Vorrath von Karten und Tagebüchern, die eine falschverstandene Handelsseilsucht sie einst sorgfältig verbergen lehrte, Herrn Dalrymple zur Einsicht, Beurtheilung und Benutzung mitzutheilen. Eine genauere Kenntniß des Nordens von Amerika, des Laufs der dortigen Flüsse und Gebirgsrücken, und der Umriffe der Küsten von Hudsons- und Baffinsbai wird das Resultat dieser noch immer fortgesetzten Untersuchungen und einer neuen Seereise sein, welche der Schiffscapitain Duncan in diesem Jahr auf Kosten der Compagnie unternehmen wird. Sollte es sich bestätigen, daß in einer schiffbaren Gegend des Oceans eine Durchfahrt aus der Baffinsbai in das Meer an den Nordwestküsten von Amerika führt, so würde das Interesse der ostindischen und Hudsonsbai-Compagnie eine Vereinigung oder einen Vertrag zwischen ihnen, wegen der künftigen Führung des Pelzhandels erfordern. Manche lezenswerthe Nachricht findet man bereits in Umfrville's gegenwärtigem Zustande von der Hudsonsbai, über die dortigen indianischen Stämme, den Handel mit ihnen, die Naturproducte und das Klima; wären nur nicht die Klagen des Verfassers gegen seine Vorgesetzten mit so vielem Unwillen und in so beleidigenden Ausdrücken hingeworfen.

Unter den neuen geographischen Arbeiten verdient die Karte der ganzen Welt, welche Arrowsmith auf acht großen Blättern

ausgegeben hat, als die beste jetzt existirende Arbeit dieser Art, geführt zu werden. Ihre Projection ist zum Vortheil des Seerers die geradlinige, von Gerard Mercator zuerst angewandte, durch zwar in den höchsten Polargegenden die Gestalten auseinander gezerrt erscheinen, hingegen die relativen Richtungen eben, und durch vortreffliche, hier beigelegte Maßstäbe leicht richtig werden können. Von dem Nachfolger des Geographen Herys, Herrn Faden, hat man in einigen Jahren eine auf ihren Blättern ausgeführte Karte von Südamerika zu erwarten, wodurch diese Hälfte der neuen Welt gleichsam eine neue Gestalt gewinnen wird, indem der Herausgeber sich im Besitze der besten handschriftlichen Hülfsmittel befindet, die ihm von Spanien aus mitgetheilt worden sind.

Zu den Büchern, welche über den jetzigen Zustand der Bevölkerung in Nordamerika ein neues Licht verbreiten, gehört unweitig die in Amerika selbst zu Elisabethtown gedruckte amerikanische Geographie von Jedibiah Morse, welche die vollständigste statistische Uebersicht der vereinigten Staaten gewährt, und sich sowohl auf die kleinsten Gegenstände einläßt, aber desto summarischer in einem Anhange über die ersten Linien der Geographie der alten Welt hinwegsetzt. Die allgemeine Statistik war bisher noch nicht im Grunde noch eine von den Engländern wenig gezählte Wissenschaft. Ihre eigene Insel und deren Dependenz regten fast allein in dieser Hinsicht ihre Aufmerksamkeit; hier nutzten sie allenfalls die Trockenheit der geringfügigsten Details tragen, die ihnen, wenn es andere Länder betraf, lange Weile machte. Ein Werk, das indessen mit den seltensten Kenntnissen sich die Vorzüge eines lebhaften Vortrages verbindet, ist das würdigen alten Pennant's statistisch-antiquarische Sammlung von Bemerkungen über London, womit er seine lange schriftstellerische Laufbahn rühmlichst beschließt, und durch den beständigen Contrast des alten mit dem jetzigen London, die Aufmerksamkeit der Leser auf das angenehmste unterhält. Einiges Verdienst kann man auch der kleinen Beschreibung von Lymington und der Insel Wight nicht absprechen, die Herrn Warner zum Verfasser hat. Die Ausführlichkeit, womit Wiltington das merkwürdige Derbyshire beschreibt, kann ihm vielleicht zum Vorwurf gereichen; allein die Sorgfalt, die er auf die Einsammlung seiner Materialien verwendet hat, gewährt doch einige Schadloshaltung für die Dürre, die man hier und da bei seinen anti-

quarischen Untersuchungen verspürt. Die malerischen Gegenstände dieser Grafschaft, ihre Gebirge, ihre sonderbaren unterirdischen Gänge und Höhlen, ihre Bergwerke und Manufakturen sind Gegenstände, deren genauere Beschreibung dem wißbegierigen Leser willkommen bleibt, wenn es ihn auch nicht so sehr interessiert, die Genealogie eines jeden Gutsbesizers zu erfahren.

Seit einiger Zeit scheint indessen die Nothwendigkeit sich für libere Kenntnisse vom festen Lande zu verschaffen, als man etwa in Salmon's geographischer Grammatik antrifft, das Studium der Politik und Statistik auch den Engländern näher zu legen. Das Verdienst, hierzu die erste Hülfe dargeboten zu haben, war einem Ausländer, Herrn Hofrath Zimmermann in Braunschweig, vorbehalten, dessen political Survey of the present State of Europe noch immer das beste statistische Werk der Engländer bleibt, wenigleich neuerlich vier Tabellen in groß Folio mit dazugehörigen Einleitung in Quart erschienen sind, die von den auffallendsten Schnitzern wimmeln. Vermuthlich, um dieser Unwissenheit abzuhelpen und die jungen reisenden Engländer von dem Vorwurfe zu befreien, daß sie aus Mangel an Vorkenntnissen selten klüger wiederzukommen pflegen, hat ihnen ein anderer Ausländer, Graf Berchtold, in zwei niedlich gedruckten Bänden eine Anweisung erteilt, wie sie von dem Zustande der Länder, die sie bereisen, Erkundigung einziehen sollen, und ihnen zu dem Ende einige tausend Fragen unter allerlei Rubriken vorgeschrieben. Einsichtsvolle und denkende Männer werden, wenn sie auch diese allzusehr ins Kleine gehende Vorschrift entbehren können, doch im zweiten Theile den Auszug aus Stuck's algemeinem Verzeichniß der Reisebeschreibungen brauchbar finden; da hingegen solche Schriftsteller, wie der Verfasser einer gewissen Introduction to the Knowledge of Germany, auch durch die Beantwortung aller Fragen, die der Graf aufwirft, die Ausbreitung zuverlässiger Kenntnisse nicht befördern würden, weil doch immer eigene Beurtheilungskraft dazu gehört, sich auch nur eines solchen Schema's zweckmäßig zu bedienen.

Die neue Schweizerreise des durch seine Schriften schon rühmlich bekannten Cope ist eine der vorzüglicheren Erscheinungen in diesem Fache der englischen Literatur. Man muß sie sorgfältig von seinen vorigen Sketches unterscheiden, da der Verfasser sich seitdem nicht nur in Graubünden, sondern auch 1785 und 87 abermals in den Cantons aufgehalten, und seine ehe-

maligen Beschreibungen folglich in vielen Stücken erweitert und bereichert hat. Das jetzige Werk ist daher auch wenigstens noch einmal so stark geworden, als die Skizzen und läßt sich sehr gut lesen. Desto leerer ist die Reise des Capitains Sutherland durch die Meerenge von Gibraltar nach verschiedenen Häfen im Mitteländischen Meere, bis nach Smyrna und Constantinopel, wobei er zugleich die Hauptereignisse der Campagne von 1788 gegen die Türken erwähnt. Eine leichte Beschreibung in Briefen von einer Reise nach Paris, Cherbourg und Ermenonville ist wenigstens das Verdienst einer jugendlichen Wärme der Einbildung. Doch wir beschäftigen uns lieber mit den Nachrichten von entlegenern Ländern, die wir jetzt beinahe nur von Engländern und Franzosen, und seit der politischen Verwirrung in Frankreich, wahrscheinlich nur noch von den ersteren allein erhalten können. Luffmann's Beschreibung der Sitten und Lebensart der weißen und schwarzen Einwohner von Antigua, so lehrhaft sie in Absicht der Schreibart sein mag, gibt wenigstens einen richtigen Begriff von diesem Gegenstande, den Morton in seinen *Manners and Customs of the Westindia islands* beinahe noch anschaulicher, aber auch noch ekelhafter und unpopulärer, ausmalt. Von einer weit höheren Gattung, sowohl in Styl als Beobachtungsgeist und Auswahl der Gegenstände, ist Franklin's interessante Reise von Bengalen nach Persien, worin er uns besonders von der häuslichen Lebensweise der Perser ein desto getreueres Gemälde entwirft, da er selbst acht Monate lang in Schiras in einer persischen Familie zugebracht und dadurch Gelegenheit gefunden hat, allerlei Bemerkungen zu sammeln, die man bei anderen europäischen Reisenden vergebens suchen würde. Verglichen mit diesem Werke, erscheint das Gelehrliche des französischen Grafen de Ferrièrre-Sauveboeuf in einem sehr nachtheiligen Lichte. Von weiterem Umfange, hingegen auch nur von der Oberfläche geschöpft, ist alles, was Herr William Crawford in seinen eben herausgekommenen *Sketches of the Hindoos* erzählt. Seine Nachrichten von den Indiern, ihrer älteren und neueren Geschichte, ihrer Bauart, den Kasten- und Stämmen, den Büßern, der Religion und Mythologie, der Aeltern und Sterbkunde ihrer Braminen, den Volkssitten und den politischen Verhältnissen der verschiednen indischen Staaten, enthalten zwar für den eigentlichen Kenner wenig Neues; allein der großen Masse von Lesern kann es immer lehrreich und

willkommen sein, das unter einen Brennpunkt gesammelt zu werden, was sie sonst aus hundert Bänden zusammensuchen müßten.

Afrika, das uns näher liegt als Indien, war uns bisher in einem weit höheren Grade unbekannt; sein Inneres kannten wir fast gar nicht anders, als aus den Schriften der Alten und aus der Geographie des Nubiers el Idrisi. Der rohe Zustand der dortigen Völker, ihre Absonderung von einander, ihre beständigen Kriege, die Sandwüsten, in denen die bewohnbaren Flecken wie Inseln im Meere zerstreuet liegen, die brennende Hitze, die Menge der reißenden und giftigen Thiere, Alles schreckte die Europäer von der Erforschung dieses Welttheiles zurück. Es war so viel leichter, bloß die Küsten zu beschiffen, dort Handelsposten zu errichten und den Einwohnern ihre Elephantenzähne, ihre Goldkörner, ihre Gefangenen und Sklaven für Messing und Schnecken abzukaufen! Vieles mußte zusammenwirken, ehe der Untersuchungsgeist auf einen Gegenstand gelenkt ward, den der Eigennutz als unergiebig aufgegeben hatte. Allmählig wirkte jedoch die Liebe zur Naturgeschichte, der Wunsch, die Geographie zu vervollkommen und die physische Natur des Menschen nach allen seinen Abarten vollständiger zu erforschen; und in einem gewissen Grade auch die für die unterdrückten Völker von Guinea rege gewordene Menschenliebe. Wir mögen nicht untersuchen, wie viel leidenschaftlicher Selbstgenuß bei allen diesen edleren Motiven mitgewirkt habe, um das wichtige Geschäft der Untersuchung von Afrika in Gang zu bringen; im Gegentheil, diese Triebfeder soll uns heilig und ehrwürdig sein, wenn sie Gutes wirkt, weil ohne sie Nichts gewirkt werden kann. Nachdem Masson, Thunberg, Sparrmann, Gordon, le Vaillant, Desfontaines, Poiret und andere Naturforscher es an verschiedenen Punkten von Afrika versucht hatten, in das Innere zu bringen, und von ihren Streifereien mit neuen Schätzen des Wissens beladen zurückgekehrt waren, trat in England eine Gesellschaft zusammen, die sich zum Geschäft wählte, Männer aufzusuchen, denen sie die Erforschung dieses Welttheils anvertrauen könnte. Von ihren Geldbeiträgen unterstützt, ging Ledyard, ein Amerikaner, der mit Cook als Corporal der Seesoldaten und späterhin zu Fuß nach Jakutsk gereiset war, nach Aegypten, und sammelte dort allerlei Nachrichten von den Karawanen, die mit Sklaven aus dem Innern der Negerregion alljährlich nach Kairo kommen. Schon stand er im Begriff mit

einer solchen Karawane jene unbekannten Länder zu besuchen, als eine Krankheit und seine eigene ungeschickte Curmethode ihn hinwegraffte. Lucas, ein königlicher Dolmetscher, der das Arabische fertig sprach, ging nach Tripoli in der Verberei und begleitete eine Karawane einige Tagereisen weit, bis an die südliche Grenze des tripolitaniſchen Gebiets; allein ein Krieg zwischen dem Pascha und einigen wandernden arabischen Stämmen verſetzte ihn in die unangenehme Nothwendigkeit, unverrichteter Dinge zurückzukommen.

Indessen sammelte Lucas doch von einigen mohammedaniſchen Sheriffs eine ſo umſtändliche Nachricht von den inländiſchen Reichen Bornu, Kaſſa und Tombuktu, die mit gewiſſen anderen der Geſellſchaft durch einen ganz verſchiedenen Kanal aus Marokko zugekommenen Berichten ſo völlig zutraf, daß der geſchickte Major Rennel, deſſen vortreffliche Karte von Indien allgemein bekannt iſt, aus dieſen Angaben, verglichen mit dem nubischen Geographen, dem Leo, und dem genauen D'Anville, eine Karte vom Innern des nördlichen Afrika entwerfen konnte. Die Geſellſchaft ließ ſowol die Karte und das dazu gehörige kritiſche Memoir, als auch die von Lehard und Lucas eingefammelten Nachrichten drucken, — nicht um das große, wißbegierige Publikum damit zu beſchenken, und die Maſſe gemeinnütziger Kenntniſſe durch dieſe Publicität zu vergrößern, ſondern — um jedem Mitgliede ein Exemplar zuſtellen zu können. Da indeſſen dieſe Maßregel wenigſtens nicht auf Geheimhaltung abzweckte, ſo muß man es der Geſellſchaft immer noch gewiſſermaßen Dank wiſſen, daß dadurch ihre Bemühungen, wenn gleich nicht abſichtlich, doch zufällig, bekannt geworden ſind. So wenig auch bisher durch dieſe Association geleiſtet worden iſt, ſo dient doch ſelbſt dieſes Wenige zum Beweiſe von der Reichhaltigkeit des inneren Afrika und zugleich von der Möglichkeit es näher zu erforſchen. Wir enthalten uns billig, mehr von dieſem Buche zu ſagen, da es ſich in drei verſchiedenen Ueberſetzungen bereits in den Händen unſres Publikums befindet. Einige Zeit vor der Entſtehung dieſer Geſellſchaft, von welcher wir immer noch hoffen, daß ſie künftig mehr werde leiſten wollen, reiſete der Lieutenant Paterson in vier verſchiedenen Richtungen vom Borgebirge der guten Hoffnung, bald nordwärts bald oſtwärts, bis zu den Kaſſern, und lieferte (in einem dünnen, mit Auszügen aus *Sparmann's Reiſe* und mit deſſen Karte vermehrten

Quartbände) eine ziemlich trockne Nachricht von diesen Exampeln, die als ein Bild der Dürre jenes Landes gelten kann, wozu den Reisenden nur der Anblick neuer Pflanzen und Thiere die todte Einförmigkeit der unbewohnten Wüsteneien entschädigte.

Es bleibt uns nun noch übrig, zwei andre Reisende zu erwähnen, die, wenn man ihre Glaubwürdigkeit nicht angefochten hätte, unstreitig unter den interessanten Schriftstellern dieses Jahres eine Stelle verdienen würden; wir meinen den neueren Entdecker der Quellen des Nils, James Bruce, und den polnischen Abenteurer, Benjowsky. Die Erwartungen des Publikums in Ansehung des Ersten waren auf das höchste gespannt, indem er seiner Arbeit eine Reise gegeben hatte, die selbst der strenge Herakles nicht fordert; statt der berühmten neun Probejahre waren 15 verfloßen, seitdem Bruce von seinen Reisen zurückgekommen war. Es ist beinahe unmöglich, einer durch die Zögerung und die von Zeit zu Zeit immer wieder versprochene Herausgabe so bis aufs äußerste getriebenen Erwartung ein Genüge zu leisten; dies liegt in der menschlichen Natur, und Leute von lebhafter Einbildungskraft haben sich schon in ihren Erwartungen vom Anblick des Oceans getäuscht gefunden, weil der bestimmte Horizont ihr dunkles, unbegrenztes Ideal oder vielmehr den Nichtbegriff, den sie davon hatten, nicht ausfüllen konnte. Bei einer gewissen und zwar nicht kleinen Klasse von Lesern war Bruce schon im voraus verurtheilt, weil er das Unglück hatte, jenseits der Tweed geboren zu sein. So groß ist der Haß gegen Schottland, seine Einwohner und seine Gelehrte, daß Bruce, ob er gleich seinem Stolze Gewalt anthat, um den Männern, die den Ton angeben, den Hof zu machen, dennoch, so wie er den Rücken wendete, als Scotchman verhöhnt und verspottet ward. Die behärdlichen Wortklauber, die zudringlichen Fragegeister, die kleinlichen Anekdotenjäger hatte seine desultorische Lebhaftigkeit stutzig gemacht, sein Stolz empört, seine Ueberlegenheit leichtfertig zum Besten gehabt. Die Rache der kleinen Geister war schnell; und ganz England wußte Jahrelang vom Lügner Bruce und seinen erdichteten Abenteuern zu sprechen, eh' eine Zeile seines Werkes erschien. Endlich trat er ans Licht, und rechtfertigte alle Beschuldigungen, die man dem Verfasser gemacht hatte. Hier rügte man die unerträgliche Eitelkeit, womit er von seinem Abstamm, von seiner Person und Statur, von seinem tapfern Muth, seinem Glück bei den Damen, und seiner Gegenwart

des Geistes in Gefahren spricht. Hier spottete man über die hyperbolischen Complimente, die er an Georg III. verschwendet, und über die Gesundheiten, die er in einem Anfall von Schwärmerei aus dem Quell des Nils getrunken haben will. Dort warf man ihm unvereinbare Widersprüche vor, bekrittelte seine Citationen, rechnete ihm nach, wo er sich verrechnet hatte, bezweifelte die Echtheit seiner Zeichnungen, deckte die ungeheuren Fehler seiner hochgepriesenen Karte auf, gab zu verstehen, daß er nicht die echten, rechten Quellen des Nils gesehen habe, und wies in Guthrie's geographischer Grammatik die Karte nach, aus welcher die seinige gekohlen sei. Dann versicherte man wieder, derselbe Mann habe unmöglich beides zugleich, das Buch und die Karte, verfertigen können; man warf ihm Undank gegen seine Gehülfsen vor, man zeigte, daß er zum Schriftsteller verdorben sei, nicht wisse, was zur guten Composition gehöre, und nannte ihn den Ktesias, nicht den Xenophon unserer Zeit.

Es ist nicht zu läugnen, daß von diesem bitteren Tadel das Meiste so sichtbarlich gegründet war, daß nicht nur die unbillige und übertriebene Kritik dadurch ebenfalls einen Anstrich von Wahrheit erhielt, sondern auch alle die gehässigen Folgerungen ohne Bedenken zugegeben wurden, die es den Feinden des schottischen Reisenden daraus herzuleiten beliebte. Ihrer Geschäftigkeit mußte es daher gelingen, den Credit seines Buches zu vernichten, und theils die Glaubwürdigkeit des Verfassers, theils sogar seine schriftstellerische Fähigkeit und seine Gelehrsamkeit unwiderbringlich zu beflecken. Es war indeß bei dieser Verschwörung gegen seine literarische Reputation bemerklich, daß gerade diejenigen Personen, die (ob sie gleich in der englischen gelehrten Welt auf den obersten Stühlen saßen) in ihrem Leben nicht zehn Zeilen für den Druck geschrieben hatten, am meisten vom elenden Styl des Schottländers zu sprechen affectirten; und dies ist so sehr der Gang der Leidenschaften, daß es uns nicht Wunder nehmen mußte, wenn auch die Narren über seine Eitelkeit, die Ignoranten über seine gelehrten Schnitzer, und die Abscheulichen über seine Märchen am lauteften triumphirt hätten. Die allgemeine Stimme des Publikums verurtheilte das Buch, ob es gleich mehre Editionen erlebte, und lieferte dem satyrischen Peter Pindar ein neues Opfer in die Hände.

Die launige Art der Engländer, ihr Mißfallen zu erkennen zu geben, war besonders an dem Benehmen eines in London sehr bekannten Mannes auffallend, der in den ersten Tagen nach

der Herausgabe des Buches, sein Exemplar dem Buchhändler um den halben Preis zurückgab, indem er zugleich äußerte, er lieber diese Einbuße leiden als das Buch behalten wolle, überzeugt zu sein vorgab, daß der Buchhändler es nicht um halbe Geld wieder bekommen könne. Fast möchte man glauben, daß die Ehrenrettung eines so verschrienen Schriftstellers Wagnistück sei, und daß man die Beschuldigung, der Paro auf sich ziehen wolle, indem man ihn in Schutz nehme. Im Grunde ist es leicht, seine Vertheidigung zu führen, man sein Werk ohne Vorurtheil gelesen hat. Gibt man zu, daß die Eigenliebe des Verfassers ihn verleitet hat, zu viel mit zu großer Selbstzufriedenheit von sich zu sprechen; daß ihm in mancherlei Rücksicht an Vorkenntnissen und besonders vertrauter Bekanntschaft mit den Schriftstellern des Alterthums fehlte, ob er sich gleich den Anstrich des tiefgelehrten Mannes zu geben scheint; daß er mit grenzenloser Eifersucht Entdeckungen oder Beobachtungen, bloß weil er sie machte, übertriebenen Werth beilegt und mit Geringschätzung von andern spricht, die ihm da oder dort zuvorgekommen waren; daß die Construction seiner Karte wirklich fehlerhaft, die Abbildung zweihörnigen Nasehorns aus dem einhörigen des Büffels macht, und die der gehörnten Schlange aus einem ältern nachgestochen ist; endlich daß der Styl fast durchgehends eine weit getriebene Sorglosigkeit verräth und durch das ganze eine ekelhafte Anhängigkeit an die allgerößten Begriffe von Inspiration affectirt wird, so oft von den Religionsbüchern die Rede und Christen die Rede ist; — gibt man dies alles zu, bleibt dessen ungeachtet in diesen fünf Bänden ein solches Reichthum von Kenntnissen und Nachrichten, welche beinahe ein Fach des menschlichen Wissens erweitern, daß der Leser Belehrung werth ist, der nicht die kleinen Flecken, welche natürliche Unvollkommenheit verrathen, in einem Werke von diesem Umfange gern überseht.

In dem Theile, der von Aegypten handelt, kommen Nachrichten von arabischen Horden vor, deren Authenticität uns durch das mündliche Zeugniß eines Reisenden bewährt und versicherte, daß kein Reisebeschreiber vor Bruce die so wahr und anschaulich dargestellt habe. Wer auch nur germaßen mit schriftstellerischer Composition bekannt ist, wird stehen müssen, daß dieser schnelle Blick, womit Bruce die

n charakteristischen Züge auffaßt und unmittelbar aus der Natur gegriffen hinstellt, schlechterdings durch keine Phantasie sich mahnen läßt. Ein Mann, der so dichten könnte, wäre das Wunder der Welt; allein in England, wo eine gelehrte Kabale das Publikum überreden wollte, Macpherson habe den Ossian gemacht, da konnte sie auch wol behaupten, daß solche Gemälde die vom Ras-Michael-Suhul, vom Tekla Haimaunt, von hebra Maskal, von Fasil und hundert Andern, die nicht etwa f ein Paar Seiten zusammengedrückt, sondern durch das ganze Buch in einzelnen Zügen in die Geschichte verwebt dastehen, diese Erfindungen wären. Der vernachlässigte Styl des Verfasser ist hier ein wichtiges Argument für seine Glaubwürdigkeit. Mit etwas mehr Schönschreiberei wäre es ein Leichtes gewesen, der Erzählung mehr Zusammenhang und Einheit zu geben, und den Lesern die Kritik zu erschweren. So wie alles jetzt hin- und herworfen ist, sieht man deutlich, daß es Stellen aus dem Tagebuche sind, die frisch nach der That geschrieben wurden. Es ist ihnen wahrlich nicht an Energie, an origineller und individueller Bezeichnung, die nur aus unmittelbarem Anschauen der Gegenstände fließen konnte. Seine Charaktere sind Romancharaktere so unähnlich, als es nur möglich ist, so voll Inconsequenz und Widerspruch als ihre Leidenschaften in einem ungezügelter Stande der Barbarei sie hervorbringen müssen, und so zusammenhängend, wenn man die Triebfedern, die einzig und allein in ihnen wirken können, nicht aus dem Auge verliert. Selbst derjenige Theil, den die meisten Leser als langweilig überlagern, und den sogar die englischen Recensenten mit keiner Silbe erwähnen, der Theil, der die abyssinische Geschichte enthält, muß Jedem, der sich eine genaue Kenntniß des Menschen in den verschiedenen Entwicklungen, die durch die jedesmaligen local-Verhältnisse entstehen, abstrahiren will, so anziehend werden, daß er das Buch nicht eher als nach vollendeter Durchlesung aus den Händen legen kann. Wenn man bedenkt, aus welchen unvollkommenen Materialien Bruce diese Geschichte entzugen mußte, so entschuldigt man es leicht, daß sie nur stellenweise mit Begebenheiten und Details die Aufmerksamkeit belohnt, und nur durch einen schwachen chronologischen Faden zusammenhängt. Man hätte zwar über die physische und moralische Beschaffenheit der Abyssinier und über den Zustand ihrer Künste und Kenntnisse etwas im Zusammenhange gewünscht; allein der

Umstand, daß alles hierher Gehörige nur zufällig und vereinigt, wie es die Reisegeschichte des Verfassers mit sich bringt, eingeschaltet ist, gibt doch seiner Erzählung eine innere Wahrheit, welche aller Zweifelsucht unüberwindlich ist. Bruce war nicht Naturforscher, und in so fern müßte man es ihm zum Verdienst anrechnen, daß er so viel für die Naturgeschichte gesammelt hat, wenn nicht die Sarkasmen der englischen Naturforscher von Profession ihn veranlaßt hätten, von dem Theile der Wissenschaft, der ihm fremd geblieben war, mit Verachtung und von ihren freilich nur mechanischen Verehrern mit Wegweisung zu sprechen. Allein wie sollte es ihn, der alles aus Ruhmsucht unternommen hatte, den leidenschaftlichen, stolzen, auf Achtung eifersüchtigen Mann, nicht zum äußersten Unwillen reizen, sich im voraus von Menschen verurtheilt zu hören, die ihre Wissenschaft als Monopol betrachteten, die Jeden, der sich nicht ganz unbedingt unter ihr Zepter beugte, mit der Bitterkeit des Neides verfolgten, ja sogar, um ihren Ruf nicht verdunkelt zu sehen und doch auch das Ansehen von Beförderern der Wissenschaft zu behalten, nur rohe, ungebildete Subalternen in alle Welttheile schickten, und die Anstellung von gründlichen Gelehrten bei den neuesten Weltumschiffungen und anderen auf Kosten der Regierung veranstalteten Entdeckungstreisen, durch den Einfluß ihrer Kabale hintertrieben? Die Geographie, die Menschen- und Völkerkunde, die Philologie, die Naturgeschichte, die Handelswissenschaft und die Nautik verdanken dem schottischen Reisenden die wichtigsten Beiträge, wenn es schon Thorheit war, die Besichtigung der Nilquellen für die Krone seiner Thaten zu halten; und Bruce wird mit Dank gelesen werden, wenn die erschlichene Reputation seiner Widersacher, nach vergeblichem Herren auf ihr nunmehr weit länger verzögertes *parturiunt montes*, sich in Dunst aufgelöst haben wird.

Von Benjowsky's Memoiren, die bei uns durch drei verschiedene Uebersetzungen bekannt geworden sind, verdient es ange- merkt zu werden, daß, ob sie gleich zuerst in England und in englischer Sprache erschienen, die Handschrift des Verfassers doch französisch abgefaßt gewesen ist. Der polnisch-ungarische Abenteuerer darf mit Bruce, ungeachtet unserer zufälligen Zusammenstellung, nicht in eine Classe kommen. Was uns sein Werk interessant macht, ist eigentlich nur die Geschichte seines wilden, thatenvollen Lebens, das Schauspiel, welches sie uns darbietet,

von einer zu leidenschaftlichen Handlungen gemißbrauchten Kraft, die immer hinreichend war, den Mann im Augenblick der Gefahr oder der Entscheidung zur besten, seinen Zwecken angemessensten Wahl zu leiten. Wissenschaftliche Nachrichten, Erweiterungen der Erfahrungskenntnisse, die im Bruce die Hauptsache sind, bleiben in diesen Memoiren nur Nebenwerk, und der Egoismus des Sarmaten ist ungebildeter, plumper, gefühlloser, widriger, als der des edlen, ritterlichen Schotten. Was man für Benjowsky's Glaubwürdigkeit sagen kann, hat der Verfasser dieses Aufsatzes an einem andern Orte geäußert *); hier mag es hinreichend sein, noch die Bemerkung hinzuzufügen, daß diejenigen Werke, deren Inhalt man dem Publikum im voraus verdächtig macht, unstreitig lange nicht so gefährlich sind, als jene Alltagsleiereien von Reisenden und Menschenforschern, die kein Mensch in Zweifel zieht, weil sie keine hervorstechenden Züge haben, und deren Bemerkungen irre führen müssen, weil man sie nicht durch den Charakter des Beobachters berichtigen kann.

Jetzt wird es Zeit sein, das lange Verzeichniß der englischen Schriften von diesem Jahre mit einer Uebersicht derjenigen Werke zu schließen, womit sich die Literatur der Insulaner aus der französischen, deutschen und aus andern ausländischen bereichert hat. In allen Fächern der Schriftstellerei haben sich die Uebersetzungen in einem merklich steigenden Verhältnisse vermehrt. Wir können sie hier nur im Vorbeigehen berühren, ohne uns bei dem Werth der einzelnen Arbeiten aufzuhalten. Die in die Geschichte gehörigen Uebersetzungen sind die zahlreichsten. Wir haben eine Uebersetzung der Oeuvres posthumes Friedrich's II.; eine von der Correspondenz Joseph's II. mit D'Alton; eine von Mirabeau's histoire secrette, von den portraits de l'Assemblée nationale, von den Briefen der Madame Elisabeth von Baiern, von de la Beaure's Leben des Königs, von Göthens Denkmal Ulrich's von Hutten, von Pütter's deutscher Reichsgeschichte, und von Archenholzen's Gemälde von England und Italien, aber nicht aus dem Original-Werk, sondern nach einer höchst fehlerhaften französischen Uebersetzung gemodelt, wobei man nicht der zweiten verbesserten Ausgabe, sondern der ersten gefolgt ist, und fremde von dem Verfasser nie gesagte Dinge eingeschoben hat. Andere wissenschaftliche Werke des Auslandes, z. B. le Clerc de

*) In dem Aufsatze: über historische Glaubwürdigkeit.

sept Chènes, Religion der Griechen, Ohsson's Beschreibung des osmanischen Reichs, Lavater's physiognomische Fragmente, Martoni's Abhandlung vom Schießpulver, Lavoissier's Grundlehren der Chemie, Hellow's Wollfärbekunst, haben ebenfalls ihre Uebersetzer gefunden. Unter den belletristischen Schriften finden wir Uebersetzungen von St. Pierre's Paul und Maria aus seinem übrigens höchst erbärmlichen Etudes de la Nature; von Engel's Edelknaben, der den englischen Kritikern nicht recht behagen will; von de Lilles Jardins, von le Grand Contes Normands, und von des alten griechischen Bischofs Heliodorus Theagenes und Charikleä. Die Briefe der Frau von Stael über Rousseau, die Geschichte von Brissons Gefangenschaft unter den west-afrikanischen Beduinen, die Reise des Herrn de Non, die Briefe von le Couteur über Indien, le Valliant's Reisen in Afrika, und die Reisen eines holländischen Officiers in Schweden wurden ebenfalls in diesem Jahre ins Englische überfetzt. Ein Herr Gough überfetzte Camden's Britannia aus dem Lateinischen; Nodan lieferte von neuem den Juvenal und Persius, die schon mehrmals überfetzt worden sind; Parry überfetzte de la Tour's Leben des Scipio Africanus und des Epaminondas, Gladwin die Reisebemerkungen des Khojeh Abdulkurrihm, der Nadir Schah's Leibarzt war, aus dem Persischen, und Sir William Jones, der Oberrichter in Bengalen, ein indisches Schauspiel, Saccontala, welches vor neunzehnhundert Jahren in der heiligen oder Sanskritsprache der Indier geschrieben worden ist, und in mehr als einer Rücksicht unter uns bekannt zu werden verdient.

Geschichte der englischen Literatur vom Jahre 1791.

Vortheile und Nachtheile der Schriftstellerei. Obliegenheit der Unverlegbarkeit der Vernunft. Englische Pressfreiheit. Ungewöhnliche Furcht vor Neuerungen, wo man Alles prüft und öffentlich verurtheilt. Anmaßungen der Regenten, der Staatsbeamten und der Recen- soren. Einschränkung des Urtheils über die englischen Kritiker in einem Bande dieses Werkes. Billigkeit und Kaltblütigkeit ihrer Untersuchung und Vergleichung der englischen und deutschen Literatur. Wir stoppen schreiben. Belege dieses Urtheils. Englische Discussion der Frage:

ist ein Libell? Postabale. Grätkine und Bowles, über Libelle. Thomas Payne's Rechte des Menschen. Gährung in den Köpfen der Schriftsteller, der Postleute und des größern Publicums, veranlaßt durch diese Schrift. Mißgriff der Critical Reviewers, und traurige Verirrung eines deutschen Recensenten bei dieser Gelegenheit. Macintosh's Vindiciae Gallicae gegen Burke. Unzählige Gegner dieses alten Sophisten. Dessen Appellation an die alten Whigs. Komische Spöttereien über ihn. Miß Williams und Mr. Christie über die französische Revolution. Andere dahin einschlagende Schriften. Vorherverkündigung dieser Begebenheit in der Offenbarung Johannis. Der Apostel Paulus, ein Jakobiner. British Common Sense. Die Ueberschrift der englischen Verfassung, von Horne Tooke. Die Rechte der Könige. Das Gespräch des Landmanns. Lektionen für einen jungen Prinzen. Die entlarvte Faction, und verschiedene Schriften über die Nothwendigkeit der Reform in England. Schriften, welche das Hastings'sche Verhör betreffen. Schriften über die Testacte. Burke ist auch hier intolerant. Predigten und Streitschriften über den Aufruhr in Birmingham. Verstockung vor dem Falle. Engherzigkeit, verbunden mit Verfeinerung der Sitten. Clavenhandel durch eine Parlamentsacte abgeschafft. Ribbett's Auffatz über die Fähigkeiten der Neger, und moralische Unterweisung für diese Menschen. Rapport des Ausschusses des geheimen Rathes, und Eigenschaften der darin aufgeführten Zeugen. Mrs. Barbauld's Gedicht gegen den Menschenhandel. Clarkson's neue Briefe. Vorschlag keinen Zucker mehr zu brauchen. Schriftstellersekte über die Zurüstungen zum Kriege gegen Rußland. Nachtrag von politischen Satyren und Streitigkeiten. Statistiker. Sinclair und Mitford über die Kornacte. Clarendon's irländische Finanzen. Uebersicht des politischen Zustands von Schottland. Rayment's Berechnung der öffentlichen Einnahme und Ausgabe. Die Nationalschuld das Glück der Nation! Smeaton vom Hafen Ramsgate. Schriften über den ostindischen Handel und die Finanzen der Compagnie. Andere statistische Schriften. Annual Register 1790. Geschichte. Thomson's allgemeine Geschichte vom 8. bis 18. Jahrhundert. Rutherford's alte Geschichte. Robertson's historische Untersuchung über die Kenntniß der Alten von Indien. Lodge Erläuterungen der brittischen Geschichte. Hamilton's Beherrschung der Tories unter der Königin Anna, und Verkleinerung des Herzogs von Marlborough. Zwei Skizzen der Regierung Georg's III. Berington's Schilderung der Regierungen Heinrich's II., Richard's und Johann's. Beatson's Geschichte des englischen Seebienstes seit 1727. Chalmers' Sammlung von Friedensschlüssen. Ueber die kleinen Tadler erhabener Denkmäler der menschlichen Geistesgröße. Whitaker's Kritik der Gibbon'schen Geschichte. Gregory's und Priestley's Kirchengeschichte. John Robinson's Geschichte der Taufe. Dr. Campbell's Anmerkungen über Irlands Literatur- und Kirchengeschichte. Predigten und theologische Abhandlungen. Whitaker's Ursprung des Arianismus. Paley's horae Paulinae. Pamel's Versuche über die Zeugnisse, die charakteristischen Lehren und den Einfluß des Christenthums. Gray's Schlüssel zum alten Testament. Drton's Briefe an einen jungen Geistlichen. Gilpin's neue Uebersetzung des neuen Testaments. Grätkine's und Collier's Erbauungsschriften. Stoddale's Predigten für Matrosen. Anzeige einl.

ger kleinen theologischen Schriften. Montaigne's Commentar über den Jesajas. Hamilton's Paradoxien. Proceß des Dr. Gill. Literarisches Belam. Besuche aus dem Geisterreiche. Dr. Stearns' amerikanisches Drama. Clement's Schlüssel zur Naturlehre. Dr. Edwards' wichtige Entdeckung des 18. Jahrhunderts. Essays. Ueber Krieg und Frieden. The Leiterer, von Austen. Reale, über die neuesten Sitten. Bennet, über weibliche Erziehung. Dr. Berkenhout's Briefe an seinen Sohn, über die Bildung auf Universitäten. Parson's, Winke über Hervorbringung des Genies. Briefe über Intoleranz. Falkland, über Bigotterie, Keuerungssucht und Unglauben. Belsbam's Essays. Moore, vom Selbstmord. Moralische Aufsätze von Dr. Barry. Cooper's Traits. Poetische Essays. Seltenheiten der Literatur. Versuch über die Grundsätze des Uebersetzens. Verzeichniß der im Jahr 1791 in England übersezt erschienenen Bücher.

Die schriftstellerische Thätigkeit hat, wie Alles in der Welt, ihre vortheilhafte und ihre schlimme Seite. Wenn es ein erfreuliches Schauspiel ist, das Bedürfniß der Geistesbildung so allgemein werden zu sehen, daß in einem Lande mehrere Tausende von Menschen sich bloß damit beschäftigen, ihm Befriedigung zu verschaffen, und zugleich ihrem eignen bildenden Triebe genug zu thun, indeß Hunderttausende aus allen Klassen sich mit den auf solche Art mittheilbar gewordenen Bildern und Begriffen zu bereichern, und ihr intellektuelles Wesen in den völligen Besitz seiner Vorrechte über die thierische Natur zu setzen suchen: so schmerzt es doch auch zugleich, den argen Unfug mit ansehen zu müssen, den ein Schwarm von unreifen oder schiefen Köpfen mit den 24 conventionellen Zeichen unserer Mittheilungskunst so unablässig treibt, und wodurch nicht selten der schöne Zweck derselben verfehlt, und ein neues Chaos von Ungereimtheit geschaffen wird.

Diesen Mißbrauch abzustellen, ohne der Pressfreiheit zu nahe zu treten, wäre die eigentliche Aufgabe einer nach festen Grundsätzen wirkenden, und eben darum von der Mehrheit eines freien Publikums geehrten Kritik. Daß die Beeinträchtigung der Pressfreiheit und jede Einschränkung, womit man die heiligste, unverletzbarste Kraft im Menschen, die Vernunft, zu lähmen und unwirksam zu machen gesucht hat, anstatt der gewünschten Vervollkommenung der Menschheit, nur das Gegentheil gewirkt habe, ist an unzähligen Beispielen zu bekannt, um hier eines Erweises zu bedürfen. Aber auch das Recht hat kein Mensch, einem andern zu verbieten, von seiner Vernunft Gebrauch zu machen, wenn

dieser Gebrauch nicht offener Eingriff in die Rechte eines Dritten wird; und über diese Fälle kann nur, darf nur ein rechtmäßiges Tribunal entscheiden, ein Tribunal von freien, reblichen, unbestochenen Richtern, welches öffentlich verhört und öffentlich richtet, ohne Ansehen der Person, ohne geheime Verhaltungsbeefehle, und ohne Furcht vor Cassation, wenn sein Urtheil einer mächtigen Partei mißfällt. Dies sind die Grundsätze, die man in England befolgt, und deren Richtigkeit man andwärts nichts als unverschämte Beispiele der gemißbrauchten und übermüthigen Autorität entgegengesetzt kann.

Die natürliche Folge dieses Verfahrens liegt am Tage. Es gibt kein Land, wo Neuerungen weniger zu befürchten sind, als in England, weil man nirgends gelassener, gründlicher und sorgfältiger jede Meinung prüft; es gibt kein Land, wo bürgerliche Ehre sicherer ist, weil die Bestimmtheit der Gesetze ihr zur Schutzwehr gereicht, und keine Willkür einen Criminalproceß verhängen, oder den einmal anhängig gemachten seiner Entscheidung entziehen kann. Jeder einzelne Mensch, oder jede kleine Anzahl von Menschen, die es versuchen, ihre eigene Vernunft, wenn diese gleich auf einem hohen Grade der Vollkommenheit stände, zur despotischen Gebieterin über die Gefinnungen und Vorstellungsarten der Menge, oder auch irgend eines Einzelnen zu erheben, zwingen eben dadurch, ja vielmehr sie berechtigen den Andersgesinnten und Bedrückten, ebenso gewaltsam ihnen Widerstand zu leisten, und für die Rechte seiner eigenen Vernunft bis auf das äußerste zu kämpfen. Dort hingegen, wo Jedem sein Recht, eine eigne Meinung zu haben, unbestritten ist, kann keine Gefahr daraus erwachsen; denn jede Meinung bleibt so lange Meinung, bis sie allgemeine Stimme wird. Wo man physische Gewalt zu Hülfe ruft, um eine Meinung zu unterstützen, dort gibt man auch dem Gegner das Recht, sich eben dieses Beistandes zu bedienen, wenn und wo er kann. Wirklich müßte man aufhören von Recht, von Vernunft und von Gefühl zu sprechen, und diese Worte für leere Töne halten, wenn diese einfachen Grundbegriffe nicht als allgemein erwiesene oder eigentlich von selbst evidente Axiomen zugegeben würden. Einem jeden denkenden Wesen muß derjenige verdächtig werden, der seine Meinung, weil sie sein ist, und weil er sie für wahr hält, herrschend machen und eine entgegengesetzte, nicht durch Gründe, sondern mit Gewalt unterdrücken will. Dieser Egois-

mus sei bloß herrschsüchtig, oder eingebildet dazu, es sei Hochmuth oder Fanatismus, oder Narrheit im Spiel dabei, so ist seine Wirkung ein Verbrechen gegen die Menschheit. Nie wird man dies unseren Mitbrüdern auf dem festen Lande laut und oft genug zurufen können, so lange es noch Menschen unter ihnen gibt, die entweder mit Krone und Szepter und bewaffneten Myrmidonen, oder mit dem noch intoleranteren Ministerial- und Dikasterial-Despotismus hergebrachter Formalitäten und Weichheit öffentlicher Verlarvungen, oder endlich mit der lächerlichen Autorität der Recensentenpeitsche, von Millionen ihrer Mitbürger fordern, daß man ihnen eigene Einsicht und eigenes Gefühl opfern solle.

Ich habe in einem der vorigen Jahrgänge die Bemerkung gemacht, daß die Kritik der Engländer ihre großen Mängel hat, und einer gewissen Einseitigkeit unterworfen ist, welche zu falschen Beurtheilungen verleitet. Ohne dieses Urtheil hier zurücknehmen zu wollen, muß ich bekennen, daß es ohne Einschränkung ungerecht sein würde; wenigstens kommt die englische Kritik, wenn man sie mit demjenigen, was jetzt bei uns so genannt wird, vergleicht, auf eine Stufe zu stehen, wo man alle Ursache hat, sie in Ehren zu halten. Es geschieht zwar oft, daß man das Excentrische, das Eigenthümliche des wahren Genies, welches keiner Regel unterworfen sein kann, weil es selbst erst Regel für seine Gattung wird, nach einem conventionellen Maßstabe beurtheilt und sogar verwirft. Diese Gattung von Kritikern hatte Sterne im Sinne, wo er einen sagen läßt: „Das neue Buch, Mylord! es taugt ganz und gar nicht; ich habe mein Winkelmaß daran gebracht, und sollten Sie's wohl glauben, keine von seinen vier Ecken ist rechtwinkelig.“ Allein im Ganzen genommen gründet sich der Despotismus der englischen Reviews wirklich auf ihre milde und gerechte Regierung. Gewöhnlich kann sich der freie Recensent am ersten gefallen lassen, daß der freie Schriftsteller seine eigene Meinung habe; er versteht sich gern in den fremden Gesichtspunkt, freuet sich der neuen Ansichten, die ihm der Schriftsteller dort eröffnet, und tadelt nur die Incongruitäten, die ihn mit sich selbst in Widerspruch bringen.

Ohne Zweifel ist die allgemein anerkannte Freiheit zu schreiben und drucken zu lassen, und die lange Gewohnheit, oder der langwierige Besitz dieses Vorrechts, eine kräftig wirkende Ursache,

halb die Schriftsteller in England, ohne allen Vergleich mehr Furcht gegen das Publikum, mehr Gefühl von dem, was in ihm schuldig sei, und mehr Selbstachtung, als die unsrigen, zu erkennen geben. Nicht nur der ganze Ton ist milder, bieder, feiner; sondern die Literatur im Durchschnitt verräth eine Politur in Absicht der Sprache, eine Gelübtheit im Denken, eine Gewandtheit im Ausdruck, einen Kunstsinne der Schreibe-
 rei, dem wir allenfalls nur Gedächtnißkram, und dürre Systeme von Systemen, oder ekelhafte, mühsame Zergliederung entgegen zu stellen wissen. Sprachrichtigkeit ist ein so seltenes Ver-
 ständnis unter uns, daß man es vergebens bei den meisten deutschen Schriftstellern sucht, und am wenigsten bei denen antrifft, gegenwärtig einer gewissen Celebrität genießen, weil sie sich Wort gegeben haben, einander in ihren Aufsätzen grob-
 inner zu schelten, und Vollkommenheiten an einander zu ent-
 decken, die außer ihnen Niemand gewahrt wird, oder weil sie den Begriff verstehen, sich irgend einer gangbaren gelehrten Zei-
 tung zu bemächtigen, und einander gegenseitig als Lichter Deutsch-
 lands in ihren Recensionen anzupreisen. Will man gar auf
 die Form und Schreibart sehen, so muß man erstaunen, daß eine
 Nation, die große Muster wie Göthe, Wieland, Schiller, Garve
 hat, jährlich zweimal einen solchen Misthaufen von schlechtge-
 druckten, schlechten Büchern zusammenträgt, wie ihn unsere
 Verzeichnisse mit wenigen Ausnahmen liefern.

Wenn man unsere Literatur mit der brittischen noch ge-
 re zusammenhalten wollte, so würde man überall eine ab-
 strascentale Größe einzelner seltener Schriftsteller, und
 tief unter der Mittelmäßigkeit fortziehende Unvollkommen-
 der Menge gewahrt werden. Dieser Zustand unserer Litera-
 tur hängt mit unserm bisherigen Nationalcharakter, mit unsern
 Fassungen, mit unserm Geschmack und unsern Sitten, und
 alles wieder mit unserer Kritik zusammen. Der weise Kö-
 nig Salomo sagte schon: es geschieht nichts Neues unter der
 Sonne; und nach diesem weisen Spruche möchte man glauben,
 er sich bei dem Neuen etwas Aehnliches mit demjenigen ge-
 schehen könne, was im Kopf eines deutschen Polyhistor
 im Begriff entspricht. Unsere Recensenten pflegen den Schrift-
 steller unaufhörlich vorzuwerfen, daß sie ihnen nichts Neues
 bieten, und gegen die meisten deutschen Schriftsteller, deren
 ges Verdienst in noch nicht gesagten Factis besteht, mag der

Vorwurf nicht ganz unbillig sein. In andern Ländern hingegen sieht man mehr darauf, wie ein Schriftsteller denkt, wie er das Bekannte, durch neue Verknüpfungen seines denkenden Geistes, zu etwas ihm eigenthümlichem Neuen umbildet, und das gegenwärtigen, immer neue Darstellung heischenden Zeitpunkt anpaßt. Unsere Bücher sind daher zum Nachschlagen, die englischen und französischen allein zum Lesen gemacht; wir stoppen sie schreiben und schaffen Ideen. Ein gebildetes Publikum will Gedanken, Reflexionen, Anregungen eines eigenthümlichen Ideenreiches, zarte Verührungen, leichte Uebergänge, umfassende Blicke, mit Einem Worte, Geist und Gefühl, wo dem roheren, langsameren, durch Lage und Regierungsdruck gefesselten und verkümmerten nur grobe Speise, unmittelbar zu benutzender und zum nothdürftigen Unterhalt anwendbarer Unterricht, oder auch derbe Erschütterung nöthig sind.

Man beklage sich nicht über die Strenge und Härte dieses Urtheils. Niemand verehrt mit größerem und reinerem Enthusiasmus als ich selbst, die schönen Blüthen, die edlen, reifen Früchte der deutschen Literatur; allein ihre seltene Vortrefflichkeit, ihre schneidende Eigenthümlichkeit, ihre Unübersetzbarkeit zeugen lauter als ichs sagen kann, von ihrem isolirten Dasein unter dem ungeheuren Haufen von Heerlingen, den geist- und saftleeren Beweisen unserer trägen Unkultur. Eben weil es einzelne Ausnahmen sind, muß man die verarmte Masse nicht für etwas Besseres, als sie werth ist, ausgeben wollen. Eben weil unsere Kritik nicht darauf ausgeht, den Ton der Literatur zu stimmen, über die Richtung, die bei uns die Schriftstellerei im Ganzen nimmt, mit Strenge zu wachen, den Fortschritt oder den Verfall ganzer Zweige der Wissenschaften anzuzeigen, das Subjektive vom Materiellen, den Geist vom tohten Buchstaben zu unterscheiden, im Buche den Menschen, nicht im Menschen das Buch aufzusuchen: eben darum stehen wir noch so weit hinter den höchst kultivirten Nationen in Absicht auf das Ganze unserer Schriftstellerei zurück. Den Schriftstellern selbst, bis auf wenige Ausnahmen, noch mehr aber den Lesern, mangelt der Maßstab, womit Geistesprodukte gemessen werden müssen; der allgemeine Sinn, der Grad der allgemeinen Bildung und Empfänglichkeit kann daher nicht geschärft und nicht erhöht werden; was Niemand kennt, wird Niemand verlangen; was die gewöhnliche, durch den Ton der Literatur nicht geübte Fassungs-

Kraft übersteigt, das läßt man ungelesen liegen. Nehmen wir unsern öffentlichen und Privatunterricht, unsere wissenschaftliche und sittliche Erziehung hinzu, vergleichen wir Lebensart, Wohlstand, Betriebsamkeit, Spontaneität der zahlreichsten Klassen bei uns und in England oder in Frankreich, so haben wir mehr Aufschluß als nöthig ist, um uns den Zustand unserer Literatur zu erklären, und vielleicht einige Hoffnung, daß die Schicksale, die auf unsere feudalistischen Verfassungen wirken können, durch eine günstige Wendung zugleich den Volkscharakter bestimmen, und die Geisteskräfte zu einer schöneren, freieren und edleren Thätigkeit wecken dürften.

Die Frage, was ist ein Libell? welche auf die Pressfreiheit eine so wichtige Beziehung hat, wurde dieses Jahr auf Veranlassung verschiedener sehr freien Schriften, die mehre anzügliche, an persönliche Beschimpfung grenzende Stellen enthielten, sowol im Parlamente als im Publikum besonders ventilirt. Der Hof, der zur Freiheit der Britten scheel sieht, und gern jede Gelegenheit zur Erweiterung der Grenzen seiner Macht benützt, war hier sehr geschäftig, den Begriff von Pasquillen und Libellen so bestimmen zu lassen, daß künftighin mancher politische Schriftsteller sich hätte scheuen müssen, in seinem freimüthigen Tone fortzufahren, die Maßregeln der Minister, die Verbrechen der Großen, und den Egoismus der noch Größeren zu geißeln. Allein ein jeder Eingriff in die einmal fest bestehenden Vorrechte des Volks ist in England das Signal zur mißtrauischesten Widerseßlichkeit. Aller Bemühungen ungeachtet, das Willkürliche aus dieser Rubrik der englischen Gesetze zu verbannen, blieb dennoch den Geschwornen (juries) ihr Entscheidungsrecht ungetränkt, und in diesem besteht das Bollwerk der bürgerlichen Freiheit. Erskine, der berühmte Rechtsgelehrte, schrieb und sprach gegen die den Richtern zu ertheilende Gewalt, das Gesetz auszu legen; und obgleich Bowles, mit aller juristischen Gewandtheit für die Richter und gegen die Geschwornen stritt, so hatte er doch die Stimmen des Publikums gegen sich. Man glaubte, es sei ungleich gefährlicher, die Dreistigkeit der Schriftsteller durch allzubeschränkte Verordnungen abzuschrecken, als ihnen, bei der Möglichkeit und Wahrscheinlichkeit der Strafe zu entgehen, zu wirklichen polizeiwidrigen Vergehungen Anlaß zu geben, da gegen diese doch, im erforderlichen Falle, so leicht von den Geschwornen erkannt werden könne.

Der berühmte Thomas Paine, Verfasser einer im amerikanischen Kriege herangezogenen kleinen Schrift, Menschenverstand (Common Sense) betitelt, welche damals in den Vereinigten Staaten gegen die Usurpationen des brittischen Parlaments von großer Wirkung war, trat jetzt unter den unzähligen Gegnern des nicht minder berühmten Aristokraten Burke, mit seinem Aufsatz über die Rechte des Menschen (Rights of man) hervor, und schrakte durch die kühne republikanische Sprache, die er darin führte, und die man in England seit Milton's und Cromwell's Zeiten kaum mehr kannte, selbst die freien oder freigeslaubten Britten auf. Nun war es in England, daß ein Amerikaner, mit seinem Enthusiasmus für die Verfassung, die Amerika sich selbst gegeben hatte, die neue Regierungsform Frankreichs fast eben so sehr in Schutz nahm, als Edmund Burke sie zu verachten gesucht hatte. Man erstaunte, einen Schriftsteller zu lesen, der von Herzogen und Grafen, ja sogar von Königen, nur wie von einer jeden andern, oder gar wie von einer schlechteren Art Menschen sprach, und ohne alle Verbrämung mit vielen Beispielen bewies, daß man ihrer in der Welt schlechterdings nicht bedürfe, ja daß sie die unnützeften, entbehrlichsten und theuersten Dinge auf Erden wären. Die geachteten Personen selbst, ihre Höflinge, ihre Minister und deren Handlanger fühlten sich etwas betroffen, oder nach Maßgabe ihrer Empfindlichkeit schäumten und knirschten sie auch wol über seine Unverschämtheit, sie so bloß und ohne den geringsten Schleier hinzustellen; und Alles was Aristokrat war, oder wegen seiner Existenz von Aristokraten abhing, zitterte für das ehrwürdige, alte Gemäuer der Feudalität. Es entstand ein fürchterliches Zetergeschrei über Thomas Paine; man bot alle Waffen gegen ihn auf; man suchte jedes Mittel zu seiner Vernichtung geltend zu machen; er sollte vor Gericht des Verbrechens der beleidigten Majestät angeklagt werden; man miethete einen Menschen, der durch eine sogenannte Biographie, die voll der gehässigsten Beschuldigungen war, den Amerikaner um seinen guten Ruf bringen sollte, gerade als ob der gute Ruf des Königs Georg nur durch Recriminationen zu retten gewesen wäre. Man bot eine Legion kleiner Kläffer auf, die mit armseligen und mißthätigen Widerlegungen seiner Schrift angestochen kamen; man betrieb Volkerversammlungen, um gegen seine Grundsätze zu protestiren, und Anhänglichkeit für die Verfassung von England

an den Tag zu legen; endlich ließ man den König selbst — so wichtig schien Thomas Payne seinen Segnern! — durch eine hochtrabende Proclamation die Furcht des Cabinets und des Hofes verrathen.

Die Nation selbst theilte in diesem Augenblick mit ihnen etwas von dieser Besorgniß. Der Zeitpunkt, wo Frankreich durch den Sturz der aristokratischen Hydra und die Gründung seiner Freiheit eine so heftige Erschütterung erlitten hatte, schien zu einer Reformation in England, deren Nothwendigkeit man gleichwol ziemlich allgemein erkannte, nicht eben günstig zu sein. Die Weiseren im Volk — und unter Menschen, die freien Verkehr mit einander treiben, theilt sich die Weisheit schnell und leicht Allen mit — sahen voraus, daß man in England so wenig wie in Frankreich, die Grenzen einer Revolution würde bestimmen können, wenn man einmal den Anfang damit machte. Selbst der Nationalstolz und die Eitelkeit, die den Britten jetzt ihre Nachbarn, als Lehrmeister und Vorgänger in der Politik und Staatskunst betrachtet, beinahe verhaßt zu machen schienen, hätten leicht in der allgemeinen Gährung verschwinden, und der Evidenz der Wahrheit Raum geben können; alsdann wäre der Umsturz aller Ueberreste von Feudalität, deren es in England nicht wenige gibt, und mit ihnen zugleich, wegen des Mangels an inneren Ressourcen, worin England seinem bisherigen Nebenbuhler weit nachstehen muß, der Staatsbankerott unvermeidlich gewesen. Das in Collision kommende Interesse vieler und mächtiger Gesammtheiten, die eben, weil sie in England einen schon gemilderten Einfluß, einen begrenzten Wirkungskreis haben, dort der Freiheit und dem Glück der Bürger im Allgemeinen weniger gefährlich scheinen, und in der öffentlichen Meinung tiefer eingewurzelt stehen, würde vielleicht in einem Zeitpunkte, wo man das Beispiel der französischen, rücksichtslosen Revolution vor Augen hatte, den Insulanern einen blutigeren Kampf, als sie noch je um ihre Verfassung, oder für den Ehrgeiz ihrer Könige gefochten, unvermeidlich gemacht haben. Die bürgerliche Freiheit der Einwohner Großbritanniens; der durch beispiellose Geschäftigkeit hervorbrachte allgemeine Wohlstand; der während der Unruhen im übrigen Europa, durch den Frieden blühende brittische Handel; der Zuwachs an Macht durch Eroberungen in Indien, die kein rivalisirender europäischer Staat mehr hintertrieb, oder auch nur erschwerte; das stolze Gefühl eines Gr-

wichts in den politischen Verhältnissen von Europa, welches durch weise Schonung der Kräfte jetzt eher zunehmen als vermindert werden konnte: dies alles waren auch (und sind noch) wichtige Gründe, welche die allgemeine Ueberzeugung nach sich zogen, und bei der Mehrheit der Nation in die Empfindung gleichsam überzugehen schienen, daß eine Reform jetzt gefährlich, eine Revolution noch nicht dringend nöthig, mithin die Anwendung der Grundsätze, die der Königsfeind Thomas Payne in seinen Rechten des Menschen aufgestellt hatte, auf die englische Verfassung, vor der Hand noch verwerflich sei.

Die Art und Weise, wie sich die politischen Schriftsteller und die Kritiker in England über Payne und seine Schrift äußerten, war allerdings nach ihrem jedesmaligen Gesichtspunkte und ihrem politischen Glaubensbekenntnisse sehr verschieden. Die Critical Reviewers hatten allein das Unglück, durch die Uebereilung und Heftigkeit ihres Recensenten über den ersten Theil von Payne's Schrift, sich selbst das Geseß machen zu müssen, so oft dieser Name nachher vorkam, in eine Art von Zuckungen zu gerathen, und sich ungefähr so zu gebärden, wie orthodoxe und bigotte Christen, wenn sie unversehens den Teufel nennen. Die erbärmliche Ausflucht, jene großen Sätze der wahren Freiheit und Gleichheit, die jeder gesunden Vernunft in England und in ganz Europa eingeleuchtet hatten, geradehin Unsinn und Raserei zu nennen, weil die unvermeidliche Folgerung, daß alle Würden und Vorrechte einzelner Menschen zum Nachtheil der Menge durch Verjährung selbst keine Rechtmäßigkeit erlangen können, dem altgläubigen Eiferer für den Bestand der englischen Verfassung bange machte, — stand so auffallend gegen den gewöhnlichen ruhigen Gang der kritischen Beleuchtung ab, daß man unmöglich die Furcht eines eigennützigen Anhängers der Hierarchie darin verkennen konnte. Alle übrigen englischen Kritiker ließen den von Payne aufgestellten Grundsätzen volle Gerechtigkeit widerfahren, wenn sie auch über ihre praktische Anwendung verschiedene Urtheile fällten, und die nachlässige, selbst fehlerhafte Schreibart des Verfassers tadelten. Nur in Deutschland, nur in einem Lande, das kürzlich noch den Streitigkeiten dieser Art keinen Geschmack abzugewinnen schien, wüthete ein Recensent gegen die Rechte des Menschen und verbot es seinen Landsleuten, im echten Geiste der Alleinherrschaft, den verdammlichen und doch auch unbedeutend sein sollenden Payne zu lesen, der sich von

iesem Aristarchen gleichwol durch seine politische Regerei und die Verwegenheit, den „Staatsmann“ Burke *) anzugreifen; die leichsinnigste Züchtigung zugezogen hatte.

Der „Staatsmann“ Burke, oder wenn man nicht mit der ebantischen Prätension, die nur prächtig klingende Worte auf erathewohl braucht, den Lesern Staub ins Auge streuen will, er alte schwärmerische Phrasenmacher Burke, fand vielleicht aus einem andern Grunde so unzählige Opponenten, als weil es so nicht war, seine inconsequenten Sophismen, und seine schwachen Angriffe auf die französische Verfassung zu widerlegen. Sein mächtigster Gegner, der Rechtsgelehrte Mackintosh, trug einen vollkommenen Sieg über ihn davon, der um so glänzender war, er um so glänzender war, da seine *Vindiciae Gallicae* ein unüberlegbares Beispiel gaben, daß man, ohne sich ein anzügliches Wort zu gestatten, mit männlicher Beredsamkeit schreiben, und zugleich bündig schließen, und ohne alle Spiegelfechtereie der schuitischen Dialektik sich streng an die Wahrheit, an die Streitfrage, an die Gründe dafür und dawider halten könne. Unangetastet, unüberlegbar und von ganz England mit einstimmigem Beifall besetzt, steht jetzt sein Werk, und trotz sogar der hernen Sterne derer, die sonst alles zu behaupten sich erdreisteten, weil sie von Ehre und Achtung nichts mehr zu verlieren hatten. Es ist hier nicht der Ort, und unser Publikum interessiert sich auch nicht genug für die Vergliederung der vorzüglichsten anderen Widerlegungen der Burkschen Tautologien; es ist genug zu sagen, daß Tatham, Towers, Bousfield, Butler, Costhorne, Pigott, Miß Woolstonecraft, Mrs. Macaulay, Gram, Hamilton, Capel Loft, Wolfey, Sir Brook Boothby, Dupont und eine Menge ungenannter Schriftsteller ihre Waffen, mit mehr oder weniger glücklichem, alle aber mit einigem Erfolg wider ihn führten. Zu seiner Rechtfertigung fühlte er sich durch eine so allgemeine Stimme des Publikums nothgerungen, noch einen schwachen Versuch zu machen, und in seiner Appellation von den neuen an die alten Whigs (an Appeal

*) Zur Erreichung gewisser Absichten mag es zweckmäßig sein, einen Declamator im Parlamente einen Staatsmann zu nennen; allein, daß Herr Burke einmal Kriegszahlmeister gewesen ist, scheint doch nicht hinreichend zu beweisen, daß er in dem, was man gewöhnlich Staatsgäbste nennt, grau geworden sei.

to the old Whigs from the new) abermals durch superfine Distinctionen die Oppositionspartei, zu der er sich so lange bekannt hatte, einer Abweichung vom echten politischen Glauben der Whigs zu beschuldigen. Allein diese ganze Anklage stand auf so schwachen Füßen, und selbst ungeübte Leser waren jetzt mit seiner schriftstellerischen Taktik zu wol bekannt, um nicht durch den Nebel seiner Bildersprache die Leichtgläubigkeit und den Unzusammenhang seiner Argumentation zu erkennen. Die Langeweile und das Gähnen der Leser gaben ihm einen deutlichen Wink, daß es jetzt Zeit sei aufzuhören, und sich mit dem Guten und Schlimmen, was seine Schriftstellerei ihm eingetragen haben konnte, vom Schauplatz der Lebendigen zurückzuziehen. Ein Spötter ließ ihn in einer sogenannten Heroide die Geißel seines Wiges empfinden; ein Anderer zählte seine Luftsprünge (the flights of Edmond Burke) her, und nur ein armer Wicht kam mit einer Vertheidigung hervor, die Burke's Freunden und Feinden gleich verächtlich dünkte. Die harmloseste und dennoch die treffendste Satyre gegen ihn, bestand darin, daß Jemand seinen 400 Seiten langen Brief, der anderthalb Thaler kostete, in einen körnigen Auszug brachte, und um vier Groschen verkaufte, wobei die Kritiker weiter nichts zu erinnern fanden, als daß man noch nicht alle Wiederholungen weggestrichen habe. Auch gehört es eigentlich, wenn gleich nicht absichtlich, zu den Satyren auf den alten Rhetor, daß ein wüthender Aristokrat den originellen Einfall gehabt hat, seine Deklamation gegen die französische Freiheit in das Gewand des Romans einzukleiden, und unter dem Namen Lindor und Adelaide herauszugeben.

Die große Begebenheit, nach welcher sich künftighin das laufende Jahrhundert nennen wird, die Freiverbung Frankreichs, mußte die Aufmerksamkeit der Dritten vorzüglich auf sich ziehen, und brachte unter andern auch in diesem Jahre noch verschiedene Schriften hervor, welche jenen erhabenen Auftritt schilderten. Vielleicht ist es im Ganzen noch zu früh, die Geschichte der französischen Revolution zu schreiben. Nach zwanzig, oder auch schon nach zehn Jahren, wenn der neue Freistaat im ruhigen Genuße seiner so theuer errungenen Freiheit blühen wird, dürfte es wol Niemand einfallen, das Thema dieser Geschichte so sehr aus den Augen zu verlieren, daß er uns einen Haufen in die Länge gesponnener episodischer Anekdoten, die unbeschadet der Hauptsache hätten wegbleiben können, für eine Geschichte desie-

igen Ereignisses vorlegte, welches in den Jahrbüchern der Welt einzig, und in Absicht seiner Folgen unermesslich ist. — Indessen fanden die Briefe der patriotischen Miß Helen Mary Williams über diesen Gegenstand, und noch mehr die des Herrn Christie, einen desto uneingeschränkteren Beifall in England, je allgemeiner man ihre Unparteilichkeit, ihre Gründlichkeit und die Innemlichkeiten der Schreibart darin empfand. Es wäre wirklich zu verwundern, daß diese Werke, die man leicht zusammenhmelzen könnte, bei uns nicht übersetzt worden sind, wenn nicht die Rabale so bekannt wäre, welche sich die gebuldige Natur unserer Landsleute zu Nutzen gemacht hat, um Alles zu verschreien, was nicht auf Einschläferung und blinde Anpreisung des alten Despotismus hinauslief. — Die Wahrheit wird indessen auch die dicksten Finsternisse mit ihrem, nicht blos leuchtenden, sondern auch eindringenden und alles Unreine verzehrenden Strahl zu verwandeln, und der Egoismus, der vor lauter Furcht, seinen Irrthum zu verfehlen, falsche Maßregeln ergriff, mag es sich selbst beschreiben, wenn Geist, Gefühl und Muth auf der einen Seite, gegen die Ohnmacht des Verstandes, des Herzens und der Manneskraft auf der andern, statt einer ruhigen, kaltblütigen Erörterung, mit einer hunderttausendzüngigen Beredsamkeit die Freiheit verheizen, und, als erwählte Rüstzeuge der Vorsehung, Wunder thun!

Unter den Schriften über die französische Revolution verdient auch Belfham's historisches Memoir eine vortheilhafte Erwähnung; und wenn wir auch dem schwerfälligen lateinischen *armen saeculare pro gallica gente, tyrannidi aristocraticae reptis*, das Lob nicht erteilen können, womit die englischen Lectionisten freigebig sind, so zeigt der Gedanke wenigstens, daß unser Klopstock nicht der einzige ausländische Dichter ist, den Frankreichs edler Kampf um Freiheit begeistert hat. Auf der Kanzel haben die englischen Prediger von der herrschenden Kirche wohl schon einige Ausfälle gegen die Franken in ihrer jetzigen Verwandelung einfließen lassen; man weiß aber, warum ihre Zustimmung nicht allgemein zu erwarten ist. Dagegen hat ein edllicher Mark Wills geradezu das Lob der französischen Revolution zum Thema einer Predigt gewählt, und dadurch den Herrn Orthodoxen und Bischöflichen, sowie den Laurern auf fette Pfunden, ein großes Vergerniß gegeben. Ob es Scherz oder Ernst sein soll, können wir nicht entscheiden, daß Jemand drei

verschiedene Auslegungen der Offenbarung Johannis, aus vorigen und der ersten Hälfte des laufenden Jahrhunderts, vorgefucht hat, worin die Stelle Cap. XI. V. 13. auf H reich und insbesondere auf die Reform der Geistlichkeit geb wird. Man bedient sich allerlei Waffen für die gute S dies ist die verzeihliche Sünde des Enthusiasmus, die auch Apostel Paulus, dieser echte und wahrhafte Jakobiner des (stenthums, durch sein Beispiel, wo nicht zu rechtfertigen, zu entschuldigenden scheint, indem er sagt, er sei Allen Alles worden, um ja allenthalben Einige zu bekehren.

Von diesen Erscheinungen, die einer fremden Ursache Dasein verdanken, gehen wir zu den politischen Schriften, welche die Angelegenheiten des brittischen Reiches veranlassen. Die unvollkommene Stellvertretung im Parlament seit langer Zeit der Stein des Anstoßes aller echten brittischen Patrioten, und wir wagen es vorauszusagen, wenn der Sinn eines Ministers, der nur in so fern er versprochen für diese Reform zu streiten, Unterstützung fand, um als Mitglied ins Parlament zu kommen, in seiner Apostasie von Grundsätzen seiner ehemaligen Patronen beharrt, so wird schlechterdings unmöglich sein, England von einer Katastrophe zu retten, welche der französischen in allen Stücken ähnlich noch ungleich blutiger sein wird. Das Pamphlet *Britishman's Sense* deckt die Mängel der Stellvertretung deutlich und verschweigt die üblen Folgen nicht, die unverzüglich unvermeidlich aus der versäumten Abstellung jedes Mißstandes von dieser Wichtigkeit entstehen müssen. Ins Uebertriebene allerdings der demokratische Eiferer Horne Tooke, oder Freund, in der Uebersicht (*Review*) der brittischen Constitution zu verfallen, indem er behauptet, daß die Einwohner der Insel besser daran sind, als die Engländer, bei ihrer Scheinverfassung und Scheinfreiheit. Das Allzugrelle, wenn es auch nur in der Stellung und nicht in der Sache selbst liegt, verfehlt je seine Wirkung. Das Gegengift finden die englischen Aristokraten in ihrem English Freeholder, der in einer Reihe von Seiten, nach Burke's Vorbilde, die französische Revolution verdammt, das Revolutionsfieber als eine verderbliche Seuche schildert und mit der alten Leier, die wir von allen Seiten her erklingen hören, daß die englische Verfassung unverbesserlich sei, das einzuschläfern sucht. In dem Falle der Parlamentswahl zu

chester zeigte Tierney an einem gar zu auffallenden Verstoße gegen alle wirklich schon bestehenden Geseze, wie nöthig es sei, das Parlament zu reinigen und neu zu organisiren. Ein sehr gemäßigter, und ruhig forschender Schriftsteller, erklärte sich in einer kleinen Broschüre, the Rights of Kings, die Rechte der Könige betitelt, so nachdrücklich als billig für eine auf das Wohl und Glück Aller abzweckende, in Vernunft und Gefühl gegründete Reform. Das Gespräch des Landmanns (farmer's dialogue) über denselben Gegenstand ist für das Fassungsvermögen der brittischen Sans-culottes berechnet, deren es bekanntlich in dem angeblich glücklichsten aller Länder nicht wenige gibt. Dagegen schreibt der Verfasser der Lectionen für einen jungen Prinzen, (Lessons to a young prince), mit dem Grade von Bildung, und bleibt in der Höhe, die jener Klasse von Menschen angemessen ist, deren physische und moralische Nahrung in Kraftsuppen und Leckerbissen besteht, die Jedermann um sie her bemüht ist, nach ihrem Gaumen zu würzen. Er hat indessen das Thema sehr gut ausgeführt, daß man große Wahrheit in jeder Gesellschaft sagen könne, wenn man sich nur einer schicklichen Einkleidung beleiht. Er ist ein Freund der französischen Revolution, und sieht die englische Staatsveränderung vom Jahre 1688 in ihrem rechten Lichte, wenn er sie eine bloße Kabale nennt, wo Wilhelm und seine Gemahlin mit den Häuptionen einiger Familien unter der Decke spielten. Der Verfasser einer kleinen Schrift unter dem Titel: Moderate Politicks, gemäßigte Politik, scheint zwar die Möglichkeit und Zweckmäßigkeit einiger Reformen anzuerkennen, hingegen große Neuerungen zu verwerfen, und von der bestehenden Constitution einen hohen Begriff zu haben. Sollte aber ein anderer Schriftsteller in der Broschüre: Faction unmasked by the evidence of truth (die durch das Zeugniß der Wahrheit entlarvte Faction) wirklich in der Behauptung Recht haben, daß noch gegenwärtig das ehemalige geheime Kabinet (Junto) des Lords Bute hinter dem Vorhang stehe, und den ganzen brittischen Staat regiere, so könnte es nicht leicht einen stärkern Beweis von der Verwerflichkeit einer Verfassung geben, bei welcher solche Mißbräuche möglich sind. Die Political Speculations, politischen Speculationen, eines andern Ungenannten, stellen ein günstigeres Gemälde der englischen Verfassung zur Schau; allein man würde sich sehr getäuscht finden, wenn man glauben könnte, daß eine solche Schilderung

sich ohne Verdrehungen, Verwechslungen, Paradoxien verschämtheiten verfertigen lasse.

Einzelne Gegenstände der Berathschlagung im Pa und öffentliche Begebenheiten dieses Jahrs veranlaßten, wöhnlich, allerlei kleine politische Erörterungen vor dem stuhle des Publikums. Das Verhör des ehemaligen ost Generalgouverneurs Hastings steht mit den so eben l Mängeln und Mißbräuchen der englischen Verfassung im Verhältniß; seine lange Dauer ist das allgemeine Uerg ganzen Nation, die dabei den letzten Schimmer von für die Redlichkeit der besten Köpfe im Parlamente verli. Die Beredsamkeit hat bei dieser Gelegenheit, wie das in einer Ueberschwemmung, hervorströmen müssen, oh stand und ohne Zweck. Pitt hat sich listig seiner G dient, um seinen eigenen Krieg gegen Hastings von ihr fechten zu lassen, und sie dem Publikum durch den const widrigen vierjährigen Criminalproceß verhaßt und verda machen. Die Kläger des Parlaments bestehen nicht Schimpf und Schande, nach allen ihren fürchterlichen I tionen gegen einen Mann, der ihren Beschuldigungen zige, einfache, kunstlose Bekenntnisse, und den Beweisen führen sollen, aber immer schuldig bleiben, seine Unsch gegensetzt; denn für unschuldig erklärt schon jetzt ganz den reichen Angeklagten, in so fern er durch seine Ab tion in Indien, den Besitz jener großen Provinzen, die verloren waren, den Britten erhalten hat. Der Major ein Freund und Vertheidiger des Generalgouverneurs, Rede drucken, die er am 14. Februar (1791) im P zur Rechtfertigung desselben gehalten hatte, und theilte t blikum auch seinen wichtigen Brief an Francis mit, r die Absurdität aller gegen Hastings vorgebrachten Ankla thut, indem er mit unverwerflichen Belegen beweist, d ben Maßregeln, weshalb ihn jetzt das Parlament vor d verklagt, die ausdrückliche Zustimmung und den wärmst fall seiner jetzigen Gegner längst zuvor erhalten hatten. Hauptankläger Burke, dessen Leben, wie Scott sagt, a Ausgleichungen, bald mit dieser bald mit jener Partei zu gesetzt gewesen ist, dabei am schlechtesten wegkommt, un nem verächtlichen Lichte erscheint, war zu vermuthen. ser schändliche Proceß ein Parlament überlebt hat, so

unter den englischen Rechtsgelehrten die Frage, ob er bei dem neuen Parlamente fortgeführt werden könne, ohne daß die Anklage und die ganze Procebur von vorn anfangen. Die Meinungen waren getheilt; allein die Rechtsgelehrten entschieden für die Fortsetzung. Capel Loft bewies in einer besondern Schrift, daß man es in ähnlichen Fällen schon so gehalten habe; Broome war dawider; Harbidge aber griff die ganze Procebur in seinem heftigsten Briefe gegen Burke an, und fixirte die öffentliche Meinung darüber. Der eben genannte Broome verglich Hastings mit Dundas, in der Eigenschaft als Minister der ostindischen Angelegenheiten, zum Vortheil des Erstern, obwohl sie sich, wegen der großen Verschiedenheit ihrer Lage, nicht gut vergleichen lassen; allein ohne allen Vergleich besser gelang ihm der poetische Versuch, die Muse des berühmten Anstey (Verfassers des *New bath Guide*) nachzuahmen, und über das Hastings'sche Verhör einen fingirten Landadelmann sehr ernsthaft-komische Briefe nach Bales schreiben zu lassen, welche auch in ästhetischer Rücksicht Verdienst haben.

Die Abschaffung des Gesetzes, welches zur Schande eines rei sein wollenden Volkes, alle Religionsbekenner, außer denen, die zur anglikanischen, bischöflichen Kirche gehören, von allen Ämtern und Würden ausschließt, bleibt noch immer, Dank sei es Herrn Pitt's an seiner ehemaligen Partei begangenen Unreue, nur ein frommer Wunsch jedes patriotischen Britten. Es wurden auch in diesem Jahre noch etliche Schriften darüber im Publikum gewechselt; allein der Gegenstand ist erschöpft, die Vernunft hat längst entschieden, daß die mancherlei Vorstellungen von Gott und Gottesdienst, die Jeder sich nach seiner Einbildungskraft und nach seinen Umständen machen kann, mit einem Verhältnisse als Bürger, als Mitglied der Gesellschaft, und mit seiner Brauchbarkeit als solchem nichts gemein haben. Gleichwol hätte der Verfasser des Gedichts: *the test of England*, wenigstens dichterisches Talent besitzen müssen, um seine übrigens gute Sache den Lesern auch unterhaltend zu machen. Um das Maß der Widersprüche zu füllen, ist auch Burke neuerlich unter den intoleranten Gegnern der Testacte aufgetreten, und diese Apostasie von seinem ehemaligen parlamentarischen Wandel wird ihm in der Vorrede des eben erwähnten Gedichtes mit ironischem Lobe und ironischer Nachahmung seines declamatorischen Schwulstes vorgeworfen. In der That hat sich der

öffentliche Charakter dieses, in jüngeren Jahren durch heinde Einbildungskraft und seine republikanischen Grundsätze großen Publikum geschätzten Mannes, durch die Ansichten seines jetzigen Benehmens so nachtheilig für ihn entworfen, seine Freunde selbst anfangen, ihn nur durch eine gewaltsame Ueberspannung zu entschuldigen, da wenigstens die Urtheile seine so entschiedene Aristokratie aus nicht geringem Nutzen herleiten, und ihn geradezu unter die Söldner rechnen. Ohne eine von diesen beiden Voraussetzungen es auch unerklärbar, wie ein Mann, der unter North's Führung der wüthendste Gegner aller Annahmen war, hernach die erste Idee zur monströsen Coalition mit jenem Minister hergeben, jetzt aber sich fassen, und nachdem er Pitt und Dundas so herabgelassen hatte, daß es nach seinem Ausdrücke beinahe entzogen mußte, mit ihnen umzugehen, dennoch zu ihnen übergehen Hastings, gegen die Abschaffung der intoleranten gegen die Reform im Parlamente, und in Irland die für die Katholiken, mit einem durch sein Alter noch dämpften fanatischen Eifer kämpfen konnte.

Eine Folge der Erhitzung zwischen den bischöflichen und andersgesinnten Religionsparteien (Dissenters) über die war der Aufruhr in Birmingham, den die anglikanische Geistlichkeit höchst wahrscheinlich in Verbindung mit den Aristokraten angestiftet hatte, und dem der Hof so lange säumte, bis Priestley das Opfer desselben geworden. diesem Austritte liegt der Keim zur künftigen englischen Revolution bereits völlig ausgebildet. Der aller Freiheit tödtliche Griff in die Rechte des Bürgers, wodurch man es den Freunden der französischen Nation die Aeußerung erlaubte, und in England selbst den Wunsch nach einer Verbesserung der täglich gebrechlicher werdenden Constitution zu verbieten, sondern den bloßen Voratz, sich zu versammeln, durch Gewaltthatigkeiten, Vernichtung des Eigenthums, Nordbtennerlei, und wenn es möglich geschehen, der proscribirtten Personen zu bemächtigen, umsturz durch Blutvergießen zu vereiteln, wurde dadurch noch erhöht, daß die Gerichte eine strafbare Lauigkeit bei der Verurtheilung bezeigten, und es so einfädelten, daß nur etliche Leute die Schuld der großen, geheimen Anstifter trüge.

und denen, die durch den Brand ihre ganze Habe verloren hatten, eine knappe, unbillig moderirte Entschädigung zugetheilt wurde. Fast noch schändlicher für das im Ruf der Freiheit stehende England ist die entscheidende Billigung, womit alle Aristokraten von diesem Aufruhr sprachen und schrieben, und womit sie ihn für eine nothwendige Vorkehrung gegen den Ausbruch der Freiheitsseuche ausgaben, ohne zu bedenken, daß dieses politische und moralische Verbrechen nur das Maß ihrer Ungerechtigkeit schneller häuft, und der Gegenpartei zur Heiligung aller, selbst der gewaltsamsten Mittel, ihre Freiheit wieder zu erringen, gereichen muß. Allein wenn sich die höhere Hand des unsichtbaren Lenkers der Welten je deutlich offenbart, so ist es in der unaufhaltsamen Richtung, welche die Gemüther schon vor einer nahen Krisis nehmen, in dem Starrsinn, womit die Einen zu ihrem Verderben eilen, und in dem Uebermaß des Drucks, womit sie gegen alle Vernunft und gegen alle Regeln der Selbsterhaltung, ihre Macht mißbrauchen. Diese pharaonische und ägyptische Verstockung hat die Privilegirten Frankreichs vernichtet, und ich frage: ihr schreckliches Beispiel, das so laut, so nahe, so schauerhaft warnt, vermag es wol auf das erstarrte Gefühl der deutschen und der englischen Privilegirten noch rettend und wohlthätig zu wirken? Wie sehr fürchtet nicht jeder unbefangene Zuschauer, daß Züchtigung und Warnung an diesen unglücklichen Opfern ihrer eigenen Blindheit verloren sind! Die geschäftigsten Schriftsteller über diese orthodoxe Nordbrennerei in England waren die Geistlichen, unter andern ein gewisser Eloyton, der erst bischöflich war, dann Dissenter wurde, und hernach die Dissenters, die gegen die Testacte am eifrigsten protestirten, und der französischen Freiheit den herzlichsten Beifall zuriefen, in seinen Predigten der Volkswuth, als dem Herrn gefällige Opfer andeutete. Priester, der berühmte Schriftsteller, der größte jetztlebende Physiker, der aufgeklärteste Theolog seiner, in diesem Betracht noch ziemlich finstern Insel, und eben darum der Gegenstand des bittersten Hasses und Verfolgungsgeistes der Orthodoxen, verlor im Brande alles, was er besaß, seine Bücher, seine Instrumente, und unschätzbarer, unerseßlicher als diese, seine seit 20 oder 30 Jahren ausgearbeiteten Handschriften des wichtigsten Inhalts, nicht etwa für müßige Speculanten und Poletiker, sondern für Naturforscher und Psychologen. Sein Brief an die Einwohner von Birmingham hat indessen nicht die allge-

meine Wirkung gethan, die er im Ganzen zu machen verdringte, weil er sich in einigen Stellen seiner natürlichen, feurigen Temperamentsheftigkeit und dem schmerzlichen Gefühl seines Verfalls überließ. Unter den Repliken, die gegen ihn erschienen, befand sich eine, der man den Ausdruck der höchsten Kultur nicht sprechen kann, und wobei man sich genöthigt sieht, die trauervolle Bemerkung zu machen, wozu eine Bekanntschaft mit der feinsten christlichen guten Gesellschaft so oft, beinahe so uneingeschränkt Veranlassung gibt, daß nämlich die höchste Verfeinerung der Sitten mit der größten Engherzigkeit vollkommen bestehen kann und gewöhnlich besteht.

Auf eine weit rühmlichere Art äußerte sich der schriftstellerische Gemeingeist in Absicht auf den Sklavenhandel, der endlich im folgenden Jahre von dem Parlamente unter gewissen Bedingungen und Einschränkungen abgeschafft worden ist, da die entgegen gesetzte Entscheidung im vorigen Jahre eine so ungünstige Wirkung im Publikum gemacht hatte. Verschiedene Schriften hatten aber auch mittlerweile dazu beigetragen, die Entscheidung zu Gunsten unserer schwarzen Mitbrüder zu lenken. Unter andern war Riisbitt in seinem Aufsatz über die Fähigkeiten der Neger, ein warmer und vernünftiger Vertheidiger dieser von sogenannten Menschen und Philosophen gemißhandelten Race, und bewies durch seine Predigten an seine eigenen Sklaven, daß ein faßlicher, moralischer Unterricht nicht nur möglich sei, sondern auch seines Zwecks nicht verfehle. Die Masse von Zeugnissen, die ein Ausschuss des königlichen geheimen Rathes (privy Council) diesem lektren vorlegte, und in einem ungeheuren Bande in Folio drucken ließ, trug wegen der mühsamen und sehr in das sorgfältigste Detail gehenden Rechnungen, ebenfalls zur Aufhellung dieses Gegenstandes, in statistischer und merkantilischer Hinsicht, sehr wesentlich bei, und enthält überhaupt einen Schatz von Notizen über den Handel von Westindien, der insbesondere wegen seiner Authentie sehr wichtig und brauchbar ist. Die Aussagen über den Zustand und die Behandlung der Neger in Westindien widersprechen sich zwar; allein es verdient bemerkt zu werden, daß die Behauptungen, welche auf Beibehaltung des Sklavenhandels zielen, und zu Gunsten der westindischen Pflanzungen ausfallen, sich fast durchgehends von Admiralen, Gouverneuren und anderen, ihrer Geburt, ihrer Verhältnisse und ihrer Aemter wegen offenbar aristokratisch gesinnten Menschen herschrei-

n, denen man auch wol, wenn sie auf irgend einem Landgute dchtig und üppig bewirther wurden, die anstößigste Seite der egeren verhüllt haben wird, um sie nicht im Vollgenuß ihres anquetts zu stören.

Der Beschluß der vorigen Parlamentssitzung, worin der ntrag des Herrn Wilberforce, wegen Aufhebung des Negerhanls, geradezu verworfen ward, erregte in England allgemeinen willen. Die Dichter, Mrs. Barbauld an der Spitze, schrien die heftigsten Spottgedichte, Elegien und Heroiden gegen se unmensliche Maßregel. Die neuen Briefe des durch sen Gegenstand schon bekannten Clarkson, welche den Zustand n Afrika nach den neuesten Augenzeugen schildern, zielten auf : Abschaffung des Menschenhandels. Indessen hat die so lange rtgesetzte Discussion das Gute gehabt, daß die Gründe dafür id dawider in England alle an den Tag gekommen sind, nicht va wie bei uns, wo einer oder der andere Schriftsteller, seiner eblingshypothese zu gefallen, mit Nachsprüchen um sich schlägt, id durchaus keine Erörterung der Frage, keine von der feini-n verschiedene Meinung dulden will, oder wol gar, wenn er h sonst nicht zu helfen weiß, über die Unbestimmtheit und unkeiheit im Ausdruck seiner Gegner klagt, da er doch selbst ht zu schreiben gelernt hat. Allerdings erschienen auch unter vielen ephemerischen Schriften manche schlecht geschriebene, id manche, die nicht in den Schranken der Mäßigung blieben, ie zum Beispiel die mit der Ueberschrift: Virtue triumphant, Zieg der Tugend); allein die meisten enthielten doch nützliche esichtspunkte, und selbst der Vorschlag in der Adresse: to the ople of great Britain, (Anrede an das brittische Volk) kei-n Zucker mehr zu brauchen, so unausführbar er auch ist, lei-t doch wenigstens zur Abstellung der übertriebenen Verschwen-ng dieser theuren und mit so vielen Schwierigkeiten erworbe-n Waare.

Noch müssen wir einen politischen Streit nicht übergehen, r dieses Jahr viele Federn beschäftigt hat, nämlich die Erörte-ng der Frage, ob der Krieg mit Rußland, den Herr Pitt, der inister der Zurüstungen (le ministre des préparatifs), wie r große Mirabeau ihn nannte, anzufangen im Begriffe stand, r Englands Interesse heilsam sei oder nicht. Schon im Al-meinen war die Frage längst entschieden, daß kein Krieg, mit m es auch sei, der wahren, echten Staatspolitik von England

angemessen sein könne; allein, wer weiß nicht, daß auch die Könige, die Höfe, die Kabinette, ein vom Staate selbst der Nation ganz verschiedenes Interesse haben, mithin oft des Zuwachses willen von Macht und Einfluß und Geld, ein Krieg ihnen jederzeit zusichert, kein Bedenken tragen, Schuldenlast des Staats um viele Millionen zu vergrößern, nur die Lockung neuer Ländereroberungen, oder einiger zu erlöpfenden Handelsvorthelle dem leicht zu täuschenden Volke darbieten werden kann.

Die Maßregel des Krieges mit Rußland hatte nicht einmal diese Aussicht für sich; man konnte nichts anders als einen fruchtlosen Aufwand zur Ausrüstung einer großen Flotte, und höchstens einen für England unwichtigen Sieg über die russische Marine davon zu tragen hoffen, wobei man immer in dem engen Bezirk der Ostsee große Gefahr lief, vom Sturm und häufigen Untiefen mehr als vom Feinde zu leiden. Die Schriftsteller für das Ministerium behaupteten mit schwachen Gründen Rußland werde zu ungeheuer, und man müsse ihm Schranken setzen; die Volksfreunde hingegen beschuldigten den Finanzier, daß er übel gethan habe, die Kaiserin Rußlands von England abwendig zu machen, Türken und Schweden gegen sie aufzuheizen, und den russischen Handel aus seinen Händen entschöpfen zu lassen, anstatt diesen wichtigen Zweig des Erwerbs durch neue Tractaten seiner Nation zuzusichern, und die Größe Rußland ihrem unausbleiblichen Schicksal zu überlassen, vermöge dessen alle ungeheure Despotien, deren innerer Zusammenhang auf keinen wesentlichen Organisationskräften beruhet, bald zusammenstürzen müssen. Es ist der Mühe nicht werth, hier die einzelnen Schriften: (Bounds to Russia; Armament against Russia; Serious Inquiries und Hints on the war with Russia) näher in Betracht zu ziehen; genug, die Volksstimme war so laut gegen den Krieg entschieden, daß es bei den kostspieligen Zurücksetzungen sein Bemühen hatte, und Katharina schon wieder der verhassten Politik ihrer Gegner Hohn sprechen konnte.

Wir übergehen auch die Briefe des Brutus, die viel beißender Laune verschiedene bekannte öffentliche Charaktere angriffen, das neue Märchen von der Lonne, welches den Tories und Whigs, wie das alte von den drei heiligen Religionsparteien handelt, die Vergleichung der politischen Bahn der beiden Koryphäen des Parlaments, Burke und

Die sonderbare Geschichte der Ausgrabung von Milton's Sarge, worin der Verfasser Philip Reye erzählt, mit welcher Unanständigkeit die Royalisten es noch jetzt die Ueberreste des großen Dichters entgelten lassen, daß er ein Republikaner war; endlich auch das unglücklichen Sunderland's Brief an die brittischen Wahlmänner, welcher jenen schändlichen Mißbrauch der Gewalt aufdeckt, der in einem sogenannten freien Lande statt finden kann, und durch den er sich genöthigt sah, sich am 17. August 1791 in den Augen des Königs zu entleiben. Diese und noch mehrere Aufsätze, die theils die Gebrechen der Staatsmaschine, theils die Verirrungen des menschlichen Herzens an Personen in öffentlichen Aemtern rügen, können uns wenigstens über den Zustand von Großbritannien in so fern beruhigen als ihre bloße Erscheinung Beweises genug ist, daß das Heilmittel nahe bei der Hand sei.

Eine andere Gattung von politischen Schriftstellern, jene nämlich, die sich mit statistischen Kenntnissen beschäftigt, ist wenigstens für uns und für das Ausland überhaupt anziehender und lehrreicher, als die zuletztgenannten Klopffechter. Alles was Sir John Sinclair über die Kornacte geschrieben hat, verdient eine besondere Aufmerksamkeit; auch Mitford hat darüber etwas Brauchbares gesagt. Ueber die irländischen Finanzen kam in diesem Jahre ein nützlichcs Werk von Clarendon heraus; über eine neue Taxe auf Hunde, und einen Vorschlag, wie die Marine künftig bemannt werden könnte, ohne das abscheuliche gewaltthätige Werben (pressing) beizubehalten, ließ Clark einen Aufsatz drucken; auch Cochrane schrieb über die Art, die Armee zu rekrutiren. Eine Uebersicht des politischen Zustandes von Schottland war nicht ohne Verdienst, wie nicht minder die Berechnung der Einkünfte und der öffentlichen Ausgaben Großbritanniens, von Rayment; hingegen können wir diesen vortheilhaften Bericht keinesweges von einer politischen Paraborie ertheilen, vermöge deren die Nationalschuld das Glück der Nation ausmachen soll. Der Rapport des besondern Ausschusses, der in gegenwärtiger Parlamentssitzung den Rechnungsabscluß von den letzten fünf Jahren der öffentlichen Staatseinkünfte und Ausgaben vorlegte, dem zufolge jene 16,030,286 Pfund Sterling und diese 15,969,178 Pfund Sterling betragen, schien einigen Sachkundigen die Einnahme zu groß, und die Ausgaben zu klein anzusehen; indessen haben diese Berechnungen immer ihren Werth.

Einzelne kleinere hierher gehörige Gegenstände sind die Nachrichten, welche Smeaton über die Verbesserung des Hafens Ramsgate herausgegeben hat; die von Looke bekannt gemachten Arbeiten der in der Grafschaft Lincoln gestifteten Gesellschaft zur Beförderung der Industrie; Lord Rawdon's Rede im Parlament, welche Pitt's blendenbe Finanzoperationen in ihrer Blöße zeigte; sodann verschiedene über Indien, und die Besitzungen der englischen Handlungs-Compagnie daselbst herausgekommene Berechnungen, als z. B. an historical and political account of the Decan; Rouse, on the landed property in Bengal, Letters to Dundas u. s. f. Ferner, einige Bemerkungen über den Steinkohlenhandel; ein Aufsatz über Tontinen; einer vom Captain Sinclair über die Organisation der Landarmee, endlich noch Charles' statistische Uebersicht von Deutschland, und eine Nachricht von der neuen, schon wieder vernichteten polnischen Staatsverfassung.

Verwandt mit der Politik sind die in das Fach der Geschichte einschlagenden Werke; wenigstens läßt sich von jener zu diesen der Uebergang leicht entschuldigen. Das Jahr 1791 hat uns zwar keine unsterblichen Denkmäler aus diesem Fach überliefert; allein es zählt gleichwol eine Anzahl nützlicher historischer Produkte. Von dem neuen Bande des Annual Register für das Jahr 1790 gilt ungefähr dasselbe Urtheil, wie von den vorhergehenden Bänden dieses gutgeschriebenen Werks, welches bei ziemlicher Zuverlässigkeit und Auswahl auf keine große Vorzüge des Vortrags und des philosophischen Blicks Anspruch macht. Die elenden Abkürzungen (Abridgment) der englischen Geschichte von einem gewissen Home verdienen nicht genannt zu werden; wol aber die Vorlesungen des Predigers Thomson über die allgemeine Geschichte vom 8. bis zum 18. Jahrhundert, worin der Verfasser hauptsächlich den Geist der verschiedenen Zeitalter zu schildern sucht. Auch der eben erschienene zweite Band von Rutherford's Uebersicht der alten Geschichte hat etwas Anziehendes, und übertrifft den ersten an Wärme der Darstellung; er geht bis auf den Untergang des thebanischen Staats.

Eins der willkommensten Geschenke der diesjährigen brittischen Literatur im Fache der Geschichte, war des berühmten Dr. Robertson Historical Disquisition concerning ancient India, *historische Untersuchung über das alte Indien und den Handel, den die Alten dahin führten.* Dieses, mit dem bekannten Klieke,

Belesenheit, der Eleganz und Einsicht des edlen Geschichtforschers abgefaßte Werk kennen wir bereits in Deutschland durch eine Uebersetzung, und um so weniger besorge ich, daß man das Werk, welches ich hier davon sagen muß, übertrieben finden werde. Die große Frage, wie alt die Bevölkerung Indiens wird hier zwar nicht aufgelöst, aber doch hinlänglich vorgetragen; denn die Zeugnisse des Alterthums, denen zufolge der Handel nach Indien von jeher, so wie noch gegenwärtig, und dieselben Waaren getrieben ward, scheinen hinlänglich zu bezeugen, daß, so weit die Geschichte zurückgeht, Indien bereits eine jenseitige milde Sittlichkeit seiner Bewohner, und durch die Höflichkeit und Mannigfaltigkeit ihrer Manufacturen sich vor anderen Ländern des Erdrunds auszeichnete. Die Nation, die so glücklich war, sich des Handels dahin zu bemächtigen, war zu jener Zeit die glänzendste der Abendwelt, und so wie eine zunehmende Macht und Reichthum, strebte sie nach dem Monopol indischer Waaren. Dr. Robertson verfolgt in seinem Werke die Schritte dieses Handels aus den ältesten Zeiten, wo er bloß durch Karavanen über Persien und Kleinasien geführt, bald aber schon zu Schiffen vom rothen Meer aus durch Aegypten und den Mittelmeer getrieben wurde, bis auf den Zeitpunkt der Entdeckung von Amerika, und vom Vorgebirge der guten Hoffnung, da den Venetianern und den übrigen italienischen Städten, die nach den Häfen der Levante, nach Constantinopel und Aegypten schifften, um die über Lauris, Bagdad, Mekka und Kairo ankommenden Waaren Indiens einzuschiffen, diese reiche Handelsquelle von dem kühnern Unternehmungsgeiste der Portugiesen entrisen ward. Die wichtigsten, reichsten und anziehendsten Schilderungen in diesem Buche sind die, wo sich der Einfluß des indischen Handels und des dadurch eingeführten Geschmacks an Bequemlichkeiten und Annehmlichkeiten des Lebens, auf die europäischen und auf andere Nationen offenbart. In dieser Rücksicht ist Indiens Rolle nicht so glänzend, sondern erstaunenswürdig in der Geschichte der Literatur des Menschengeschlechts. Nicht weniger aber erstaunt man, die Waaren des Luxus, welche die Vorwelt mit eben der Gierde, wie es noch jetzt geschieht, aus Indien holte, jederzeit mit Gold und Silber bezahlt werden mußten, mithin daß Indien von jeher das Grab dieser kostbaren Metalle gewesen ist.

Zusammenhang des italienischen Handels mit den skandinavischen Völkern. Forster's Schriften. VI.

Städten und der nordischen Hanfa, die enge Verbindung Privateigennützes mit dem Religionsinteresse, bei den Römern, so wie bei den Pilgerschaften der Mohammedaner aus Berberei, dem innersten Afrika, und allen Gegenden Asiens nach Mekka, und die dadurch bewirkte Annäherung der Menschen gegen einander, die durch Meinungen und Fanatismus sonst sich so heftig abstießen: dies sind fruchtbare Gesichtspunkte, welche den Leser dieses Werks zum eigenen Nachdenken einladen, und nach der Art, wie Robertson es thut, den richtigen Sinn für eine zweckmäßige Behandlungsart der Geschichte verrathen.

Weniger, oder gar nichts, leistet der Schriftsteller, der nur bloß das Gedächtniß mit unzusammenhängenden Thatfachen belastet, als derjenige, der uns Winke von der wunderbaren Einanderwirkung der Begebenheiten und der moralischen Folgen verschiedener Zeitalter und Geschlechter gibt, und dadurch den Leser zur Erreichung seiner edelsten, seiner wahren Bestimmung zum eigenen Denken, veranlaßt. Die Sittenschilderung der Völker, der kurzgefaßte Blick in ihre Lebensweise, ihre Religion, ihre Gelehrsamkeit, ihre Gebräuche, ihre Arbeiten, ihr ganzes merkwürdiges, durch Jahrtausende bestehendes System von Sitten, und die fortlaufende Vergleichung der Zeugnisse alter Schriftsteller mit den Beobachtungen der neuesten Reisenden und der englischen Befehlshaber in Indien, geben diesem Werke noch einen Vorzug mehr. Um aber nicht einen Grad der Vollkommenheit darin ahnen zu lassen, den menschliche Arbeiten so selten besitzen, muß die Unparteilichkeit noch hinzufügen, daß der Gegenstand durch diesen ersten Versuch noch lange nicht erschöpft ist, und daß es selbst dem gelehrten Robertson noch an dem Kenntniß vieler Hülfquellen fehlte, die ihm beträchtliche Ergänzungen, und zuweilen wesentliche Berichtigungen dargeboten hätten. Viele Schriftsteller, die nicht im Stande waren, den Gedanken zu einem Buche, wie diese historische Untersuchung, zu erzeugen und durchzuführen, können gleichwol das Verdienst besitzen, einzelne Zweige der Literatur, welche Robertson zu seinen Materialien benutzen mußte, sorgfältiger durchgeforstet zu haben — und wer zweifelt, daß sie es geltend zu machen wissen?

Die brittische Geschichte selbst ist noch immer eine Fundgrube für Diplomaten und Alterthumsforscher. Lodge in seinen *Illustrations of British History* hat in der That viele wichtige

Beiträge zu einer vollständigen Bearbeitung der Regierungen Heinrich's VIII., Eduard's VI., der Königinnen Maria und Elisabeth, und Jakob's I., aus den Handschriften der Familien Howard, Talbot, Cecil u. s. f. gesammelt. Weder von gleicher Wichtigkeit noch gehörig authentisch sind die von Charles Hamilton herausgegebenen Transactions during the Reign of Queen Anne, worin der berühmte Herzog von Marlborough sehr erkleinert wird. Marlborough war unstreitig seinen Ruhm nicht verth; allein die Angriffe dieses Verfassers gehen nur deshalb auf ihn, weil er zur Whigs-Partei gehörte, und es gegenwärtig mehren Corps zum angelegenen Geschäfte geworden zu sein scheint, die großen Namen ihrer Gegner herunterzureißen, und die Geschichte dieser Parteien dadurch eine andere Gestalt zu geben. Will man sehen, wie das Glas der Parteien dieselben Gegenstände anders färbt, so lese man die beiden Skizzen (Sketches) der Regierung Georg's III., die in diesem Jahre herauskamen; und ungefähr gleichen Anspruch auf Glaubwürdigkeit und gleiches Schriftstellerverdienst haben mögen, ohne deshalb ihre begründete Hoffnung zu einer Fortdauer bis auf die Nachwelt für sich zu haben. Heinrich's II., Richard's und Johannes Regierungen schildert Berington nicht ohne einiges Verdienst, nennleich der Blick ihm zu fehlen scheint, womit der Geschichtsforscher sich die großen Gesichtspunkte der Geschichte zu eigen machen muß. Die umständliche Erzählung der Begebenheiten des englischen Seebienstes (Naval et Military Memoirs) vom Jahr 1727 an, wo Campbell's Geschichte der brittischen Admirale aufhört, hat für eine Nation, die einen so starken Seehandel treibt, und zugleich auf die Herrschaft des Oceans so großen Anspruch macht, einen besondern Werth. Beaton gedenkt dieses Werk bis auf die gegenwärtige Zeit in sechs Octavbänden fortzuführen, von denen die drei ersten bereits erschienen sind. Der Vollständigkeit wegen, gehört noch eine historische Skizze vom Charakter des jetzigen Kronprinzen von Dänemark hierher, die in Briefen aus Kopenhagen abgefaßt ist, und eine so vortheilhafte als wahre Darstellung dieses edlen jungen Mannes enthält. Auch müssen wir hier noch die nützliche Sammlung von Friedenstractaten zwischen Großbritannien und andern Mächten erwähnen, welche Chalmers in zwei Octavbänden herausgegeben hat.

Bei Robertson's Untersuchung über Indien hatte ich bereits

Gelegenheit, die Bemerkung zu machen, wie leicht es einem Literator werde, in den Werken des Geistes, des Genius und der höheren Kraft die Lücken auszufüllen, die kleinen menschlichen Uebereilungen und Mängel zu entdecken, und die vergessenen oder nicht genug hervorgezogenen Thatsachen nachzutragen. Bei keinem Werke menschlicher Anstrengung aber, welches seines innern Gehalts und seines großen Umfanges wegen in die Klasse der bleibenden und ehrenvollen Denkmäler unserer Fähigkeit gehört, ist die Kritik emsiger beschäftigt gewesen, dem Ruf eines großen Schriftstellers in den Rücken zu fallen, als bei der Erscheinung von Gibbon's Geschichte des Verfalls und Untergangs des römischen Staats. Ueberall, nicht nur in England sondern auch in Deutschland, welches doch, Schillern abgerechnet, noch keines musterhaften Geschichtschreibers sich rühmen darf, haben diejenigen, die nicht schreiben konnten, an dem Styl dieses Werks; diejenigen, die den Plan zu einem so großen Unternehmen nie erfunden, geschweige ausgeführt hatten, an der unendlich fleißigen Ausführung aller Bestandtheile desselben; diejenigen, die für das philosophische Ganze, für die ästhetische Einheit desselben, und die Höhe des Standpunkts, aus welchem des Geschichtsforschers Auge über seinem Gegenstande schweben muß, keinen Sinn hatten, über Auslassungen, Unrichtigkeiten, Mängel, irrige Citationen, verschriebene Jahrzahlen — ein jämmerliches Klagegeschrei erhoben. Es hat sogar deutsche Historiker gegeben, die mit unendlicher Erbauung Häberlin's deutsche Reichshistorie studirt, Gibbon's sechs Quartanten aber vor tödtender Langerweile nicht haben hinterwürgen können. Ich muß hinzusetzen, daß mir diese Erscheinung aus der Psychologie nicht unerklärbar ist, da bekanntlich bei einem sehr hochgespannten Grad des Dunkels das Gefühl von der unerreichbaren Vortrefflichkeit eines Andern in bitterm Haß, und dieser zuletzt in Geringsachtung übergehen kann. — Alle über Gibbon's Werk geäußerte Kritiken haben inzwischen ihren unverkennbaren Werth; bei einer neuen Auflage oder einer Uebersetzung könnte man sie benutzen, und solchergestalt dem vortrefflichen Werk einen Grad der Vollendung geben, dessen sich vielleicht kein anderes historisches Buch rühmen kann. Freilich hätten die Tadler ihren Zweck verfehlt, wenn es ihnen nur darum zu thun gewesen wäre, den Ruhm des Verfassers sammt seiner Arbeit herunter zu reißen, anstatt ihr Echerflein beigetragen zu haben, um jedes kleine Gebrechen, das ihr noch wie der Sonne

re Flecken anhing, davon wegzusäubern. Diese Bemerkung veranlaßt das so eben beendigte mühsame Werk des Predigers Bhitaker (Review of Mr. Gibbons history, etc.), worin er es angelegen sein läßt, die sämmtlichen sechs Bände des Gibbons'schen Werkes Blatt für Blatt durchzugehen, jeden Verstoß zu beleuchten, und, was die Hauptsache und die erste Veranlassung des ganzen Unternehmens war, gegen den Erzspötter die Sache des heiligen, gottseligen, alleinseligmachenden, alleinherrschenden und in seinem Genuße nicht ungestraft zu stören. In Hornissenestee der Pfaffheit bestmöglich zu verfechten. Hinc ae lachrymae!

Können wir einen bequemeren Steg finden, der aus den Regionen der beglaubigten Geschichte, über den Abgrund des unbegreiflichen hinweg in das Reich der Offenbarung und ihrer Regane führt? Hier finden wir zuvörderst noch ein Paar Schriftsteller, die zur Kirchengeschichte gehören, Gregory und Priestley, die Beide einen Abriß dieses verworrenen und trockenen Zweiges der historischen Wissenschaften geliefert haben. Der erste ist das Verdienst, den ungeheuren Wust, der sonst so viele Folianten füllte, in ein Paar Duodezbandchen zusammengezogen zu haben; seine Arbeit ist also eigentliche Ablürzung, und unterheidet sich von den Arbeiten seiner Vorgänger durch eine vorzüglich gute Eintheilung der Materien. Priestley hat ungefähr dieselbe Quantität Manuscript geliefert, doch geht er nur bis zum Sturz des abendländischen Kaiserthums; und man kann es ihm nicht verargen, daß er einen ziemlich starken Abschnitt den Streitigkeiten der Unitarier und Trinitarier gewidmet hat. Die Geschichte der Taufe von dem verstorbenen John Robertson, ist eine ausführliche Ausarbeitung in einem starken Quartbande, worin denn natürlicher Weise Alles, was bei Juden, Christen, Heiden, Muselmännern u. s. w. vom Taufen, Untertauchen, Räsmachen, Baden u. dgl. nur vorkommt, seinen Platz erhalten hat. Daß eine so langweilige Erzählung von Ceremonien noch dazu in einer fehlerhaften Sprache geschieht, ist wirklich eine etwas starke Forderung an die Langmuth des Lesers. Die kritischen Anmerkungen (Strictures) des Dr. Campbell, über die indische Literatur- und Kirchengeschichte, begreifen die älteste Geschichte bis auf Heinrich's II. Regierung.

Aber wer schenkt uns Zeit und Geduld, die zahllosen Bände von theologischem Makulatur zu durchstöbern, welche dieses

Jahr in England zu Markte gebracht worden sind, digten insbesondere ist der Segen so unerschöpflich, Bogen damit anfüllen könnten, unseren Lesern welche neue Wahrheit sie — nicht enthalten; da si von den Bischöfen von Norwich und zu Echester, v Charlesworth, Comings, Draper, Dun, Carpenter, Harper, Jones, Langhton, Parsons, Parry, Rud Smith, Strath, Turner, Wolstenholme; und wieder von Logan, Bell, Stennet, Kett, Walker, J Twentymann, Kippis, u. s. f.; endlich noch Predig göttliche Dreieinigkeitslehre von Holber, zur Vertt athanasischen Glaubensbekenntnisses von Hey, über dem Landpfleger Felix, von Loulmin, über den Vernunft von Twining, über die Nothwendigkeit rung, von Manning, über die Pflicht der Eltern, über die Gottheit Christi, von Burges und von die Art und Weise wie das Christenthum zur Sitt bestimmt gewesen, von Leadley, über das ungegrü ben, daß die Lehre vom Teufel in der Bibel stehe, und was dergleichen mehr oder minder wichtige Ge ner sein mögen.

Von eben diesem relativen Werth sind einzeln Aufträge dieses Jahrs, wie z. B. Porson, über die schen Zeugen; Dodson's neue Auslegung des Prop Beeres Anmerkungen über das 8. Capitel im David, über die Schicklichkeit und Nothwendigkeit de Gottesdienstes; Moore, von der äußern Glaubn Christenthums, imgleichen eine neue Auslegung der Johannes und eine neue Theorie der Erlösung, über die Religion der Modewelt, und ein anderer unter dem Titel: Triumph des Unglaubens; ein gionsystem; ein Angriff von Applegarth gegen die eine Vertheidigung des Papstthums, eine Uebersetzung in der englischen Kirche abgesungenen Collette Sammlung von frommen Grabschriften, auf versch höfen abgeschrieben; eine orthodoxe Anrede des Bis an die Geistlichkeit seines Sprengels, und ein etwarger Hirtenbrief des Bischofs von London (Porteu nige. Die Polemiker haben, wie zu vermuthen wa ganz still geschwiegen, obgleich verhältnißmäßig wen

erschienen ist. Gegen Milner und Berington, die auf eine tolerantere Behandlung der Katholiken in England gedungen hatten, tritt Williamson auf, und kämpft mit den alten rostigen Waffen seiner Kirche gegen diese Feinde des Protestantismus. Die schottische Kirche (der Presbyterianer) hat an einem Grobschmid ihren Gegner gefunden, der in der That ziemlich handfest mit ihr verfährt, so wie sein Vorredner es mit den englischen Dissenters macht; es ist indessen gut, daß Niemand von diesen Hammerschlägen stirbt.

Um die Gottesgelahrtheit würde es indessen übel in England aussehen, wenn die ganze diesjährige Ernte aus leerem Stroh bestände. Wir eilen also, unsere Leser aus dieser bangen Besorgniß zu retten, und erwähnen hier noch die übrigen theologischen Schriften, welche das Jahr 1791 zur Welt gebracht hat. Whitaker's entdeckter Ursprung des Arianismus (the origin of Arianism disclosed) gehört, seiner Orthodoxie ungeachtet, dennoch an diese Stelle. Des Verfassers Scharfsinn und Untersuchungsgeist sind hier unverkennbar, und für seine Landsleute wenigstens hat er das Verdienst, über einen Gegenstand, den man endlich wol für erschöpft halten sollte, manches Neue gesagt zu haben. Die Hauptidee in seinem Werke scheint die zu sein, daß die Juden den Messia, den sie zur Zeit der Entstehung des Christenthums erwarteten, selbst nicht als einen gewöhnlichen Menschen, sondern als den Sohn Gottes, als eine göttliche Person zu sehen hofften. Diese Vorstellungsart, bemerkt Whitaker, ließen sie erst im zweiten Jahrhundert unserer Zeitrechnung fahren. So wurden sie also selbst die ersten Arianer, und es ist daher kein Wunder, daß Ebion und Cerinthus, beide Juden, diese Lehrart in das Christenthum übertrugen. Diese Zusammenstellungen sind wirklich nicht übel ausgeführt; nur könnte man gegen den Verfasser erinnern, daß nach seiner Art zu definiren und zu schließen, der Arianismus wirklich älter als die Dreieinigkeitslehre, und älter als die Geburt des Wesens, um dessen Rang hier der Streit ist, sein könnte. Ein jeder Mensch, der nicht begreift, was ein Sohn Gottes, was eine göttliche Person sei, er mag gelebt haben, wann und wo er will, heißt nach Whitaker's Definition ein Arianer, wofern er nicht glaubt, was ihn unglaublich, oder widersprechend dünkt.

Der sanfte Archidiacon Paley, mit dessen Moralphilosophie unser Garve uns bekannt gemacht hat, liefert in einem Werke,

daß er Hume Pauline nennt, eine nachsichtige, geduldige, blutige und ungestörte Vergleichenng des Geschickes des Ap Paulus, wie sie selbst berichtet, mit seiner Briefen, um beständige Zusammenhänge der darin enthaltenen Thatsachen und zu erreichen. Für diejenigen, die dergleichen Vergleiche ihrer Vermuthung nachzu lassen, gibt es also ein verlässliches Medium, eine Rechenschaft geschrieben, welche sich mit dem Jahr mehr in der Zeit. Die Essays on the evidences, characteristics, doctrines, and influence of Christianity, des Verfassers der nachdrücklichen Schrift Huntington Dr. 1792, 16 in der Zeit. Und zwar größtentheils des besondern christlichen Verstandes einer Seite gemindert; also enthalten und ist von Bacter über Gegenstände der christlichen Sittenlehre, und sogar insbesondere mit einer Sprache, so sich die Freunde der Religion kaum irgendein erlaubt haben, Anstößigkeit der englischen Priester. Green's Schlüssel zum Testament, Key to the O. T. gewährt unter die besten Bücher für Studenten. Die auf eigene Weise und englisch Fortschreiten seiner Imperium machen, und keine Zeit darauf wenden können. Green's Briefe an einen jungen Geistlichen den in der ersten Klasse und enthalten viele nützliche Lehren; sind sie durch Green's verlässliche Briefe ausnehmend ganz. Hört der unalackische, nachdrückliche Manner Thatsache bei ihren Jüngst ausführte, eine verhältnißmäßige Uebersetzung des Testaments in der Sprache unserer jungen Leute, die Schrift ist und in England gewöhnlich, ohne dabei so geringe Kosten zu haben.

Ein weiterer überaus Preiser, Dr. Estlin, hat folgende Drucker's letters chiefly written for comforting, however, as children or others unpolite denischen Gegen wie nicht ist gewöhnlich. Seine Sammlung ist theils aus dem, theils aus Handwritten gezogen: und darin untersteht es zu den der Art der deutschen Dingen, die ganz notwendig ist. Das Coler's Historical and familiar essay the originals of the new Testament, haben das Verdienst, fremden Ideen, zu erklären und zu erklären, ob sie gleich und in einige Nachdrückten an Eri verweisen, die man der folgenden Lage des alten Testaments einbehalten. Zu nützlichen demokratischen Schriften gehört außerdem noch die Eröffnung bekannt gemachte Sammlung von Predigten an

Matrosen, welche dem Charakter und den Bedürfnissen dieser oft sehr verwilderten Klasse von Menschen angemessen ist. Eine neue Concordanz von Crutwell, den fünften Band von Hunter's sacred Biography, ein Paar Predigten von Priestley über die Auferstehung und über die geoffenbarte Religion, eine Predigt von Jeans über die Kirchenzucht, eine lateinische Predigt des Dr. Randolph, vor der Synod von Canterbury, eine zweite Schrift des Unitariers Lindsep, an die Studirenden zu Orford und Cambridge, gegen die anglikanische Orthodorie, können wir hier bloß anzeigen. Eine merkwürdige jüdische Schrift aus dem vorigen Jahrhundert, welche man aus der portugiesischen Handschrift ins Englische übersetzt hat, verdient indessen noch einige Erwähnung. Der Verfasser, Dr. Montalto, schrieb im Jahre 1650 zu Venedig diesen, den Begriffen des Judenthums gemäßen Tractat über das 53. Capitel des Jesaias, und widerlegt darin die katholische Meinung, daß in diesem Capitel der Messias prophezeit werde, auf eine von unseren protestantischen Erregeten seitdem weit vollkommener und mit mehr Kenntniß ausgeführte Weise. Hierher gehört denn auch James Edward Hamilton, der in seinen Strictures upon primitive Christianity schlechtweg behauptet, daß Jesus nicht der verkündigte Messias gewesen ist; daß die neutestamentlichen Schriften untergeschoben oder verfälscht sind, und daß die darauf gegründete Religion eine sophistisirte Lehre Jesu ist. Er nennt sich selbst einen Ebioniten, und kämpft gegen den Dr. Knowles, dessen Schilderung des ursprünglichen Christenthums wir unter einem der vorigen Jahre bereits erwähnt haben, gegen den Trinitarier Horsley, den Unitarier Priestley, und überhaupt wol gegen Jeden, der nicht gerade seiner Meinung ist. Zum Beschluß kann diesmal die Nachricht des Rezerprocesses dienen, den die Synoden der schottischen Kirche zu Glasgow und Ayr, zu Gunsten des Beschuldigten, eines würdigen Predigers ihrer Kirche, des Dr. Gill, entschieden. Der Verfasser dieser Nachricht wüthet, daß man einen solchen Ersocinkaner, wie er ihm vorkommt, nicht nach aller Strenge der geistlichen Gewissenstyrannie behandelt hat.

An diese Auswüchse der Literatur schließt sich eine andere Gattung an, die ich das literarische Wehlam nennen würde, wenn Lichtenberg nicht das Monopolium dieses treffenden Ausdrucks behaupten könnte, weil er ihm als Erfinder geböhrt. Doch so genau nehmen es Freunde wol nicht, und es ist ja übrigens

die einzige wahre Huldigung, auf welche das Genie rechnen darf, daß es seine Ideen, eben weil sie so wichtig als zuverläßig sind, wie die Wechselbriefe eines Hope oder Bethmann, in der ganzen Welt gangbar werden sieht. Im eigentlichsten Verstand für dieses Weblam qualificirt sich ein Octavbändchen unter dem Titel: Besuche aus dem Geisterreich (*Visits from the world of Spirits*), oder interessante Anekdoten der Verstorbenen, eine Sammlung von Erscheinungsgeschichten aus allen Zeitaltern und Ländern, wobei sich der Herausgeber seiner Unparteilichkeit rühmt, die man bei einer solchen zwecklosen Arbeit wol zuletzt genannt zu sehen erwartet hätte. Ein gewisser Dr. Stearns, der sich bei königlichen Astronomen der Provinz Quebek und Neubraunschweig und zugleich der amerikanischen Staaten Massachusetts und Vermont betitelt, erscheint in seinem *american oracle* als ein Narr von einer mit dem vorigen verwandten Art. Sein Orakel, ein etwas dickerer Octavband als jener, lehrt Chronologie, Geographie, Astronomie, Botanik, Chemie, Anatomie, Electricität, Magnetismus, Mechanik, Optik, Landbau, Architektur, Politik, Rechtskunde, Arzneikunde und Chronologie; gibt einen Abriss der amerikanischen Revolution und Verfassung; erzählt die Geschichte der Quäker und Schüttler, der Herrnhuter, Methodisten und Erweidenborgianer; unterweist den geneigten Leser, wie er sich eine gute Frau wählen, Hanf bauen, Thee kaufen, Bienen ziehen, Ungeziefer vertilgen, und allerlei Krankheiten heilen soll; behauptet endlich die unbezweifelte Wahrheit der Geistererscheinungen und die wunderbaren Wirkungen des thierischen Magnetismus, und dies alles, bald in Versen, bald in Prosa. Fast scheint diese Gattung von Ueberspannung von der poetischen Aber unzertrennlich zu sein; denn auch Mr. Thomas Element hat in seinem Schlüssel zur Naturlehre (*Key to Natural - philosophy*) die heroische Versart angebracht, um seine nagelneuen Gedanken über das Weltall, und die von Newton nicht entdeckte Ursache der Schwere an den Tag zu legen. Der Paroxismus ist indessen so heftig nicht gewesen, wie bei Mr. Stearns; denn sein Bändchen hat nur 95 Seiten. Von dem ehrliehen Dr. Edwards ist man bereits durch mehre Anfälle gewohnt, Vorschläge anzuhören, welche sich allenfalls im Monde realisiren ließen. Diesmal tritt er wieder mit seiner großen und wichtigen Entdeckung des 18. Jahrhunderts auf, welche nichts Geringeres als einen allgemeinen Reformationsplan der englischen Verfassung

enthält, an dem schwerlich etwas brauchbarer ist: als der Gedanke, daß die englische Verfassung wirklich einer Verbesserung bedarf. Doch diesen Gedanken predigen die patriotischen Gesellschafter jetzt mit ganz anderem Nachdruck und mit Beziehung auf weit ausführbarere Projekte. Eigentlich enthält dieses Werk nur in einer andern Einkleidung eben dasselbe, was der Verfasser bereits in seiner königlichen und konstitutionsgemäßen Wieergeburt Großbritanniens (Royal and constitutional Regeneration of Great Britain) gesagt hatte. Man muß indessen nicht glauben, daß der Unsinn dieses Werkes alle gesunden Einfälle huzlich ausschließt. Der Verfasser mag sich selbst zum Staatsminister anbieten, und dem Frauenzimmer das Geschick der politischen Wieergeburt immerhin auftragen wollen; so existiren doch die Gebrechen nicht minder, denen er auf diese Art abhelfen will.

Nach dieser Abschweifung in die schwindlige Mondesnähe kehren wir uns wieder zur ebenen Erde herab, wo das Gewicht der ganzen Luftsäule auf unser Hirn, unserer Vernunft die gehörige Beständigkeit und das rechte à plomb gibt. Das Gegenstück zu jenen ebengenannten Werken einer überspannten Einbildungskraft sind die vielen schönengeschriebenen und zum Theil so interessant gedachten Essays (Versuche, welche noch beinahe gänzlich als ausschließende Eigenthum der englischen Literatur bleiben, und davon wir dieses Jahr eine ziemlich starke Anzahl anzuzeigen haben. Manche, wenngleich nicht neue, doch sehr treffende, sind in einer nicht alltäglichen Verbindung gesagte Bemerkungen, findet man in einer hierher gehörigen Schrift: reflections on peace and war (über Krieg und Frieden) worin zugleich auf die jetzige Lage der öffentlichen Angelegenheiten in England Rücksicht genommen wird. Aus diesem Grunde schließt sie sich zugleich sehr glücklich an die politischen Schriften an. Der Verfasser eifert gegen den Krieg, und widerlegt manches Argument, womit man ihn, wo nicht zu rechtfertigen, doch zu entschuldigen, oder als ein unvermeidliches, nothwendiges Uebel darzustellen legt. Wahr ist es, daß wenn einer Verfassung, welche allen Menschen gleiche Rechte einräumt, allgemeiner gehuldigt werden sollte, der Friede ebenfalls dauerhafter und heiliger werden muß; nur die Leidenschaften der Despoten und ihrer Herren, der Privilegirten um sie her, verdankt die Erde noch die Greuel des Krieges.

Ein anderer Essayist, der den Ruhm des angenehmen und

lehrreichen Schriftstellers verdient, ist John Austen, der nebst sechs oder sieben andern jungen Männern in Dorford eine periodische Schrift unter dem Titel: the Loiterer schrieb, welche ihrer Vorgängerin und ihrem Muster, dem Rambler, an die Seite gestellt zu werden verdient, und sich sowol durch Styl, als Leichtigkeit, gute Laune, Wahrheit und Abwechslung empfiehlt. Von der moralischen Seite haben auch des Predigers Neale's Essays on modern manners (über die jetzigen Sitten) einiges Verdienst. Bonnett, ein anderer Prediger, handelt ein verwandtes Subject, nämlich weibliche Erziehung, in seinen Briefen an ein junges Frauenzimmer ab; nur kann es nicht gebilligt werden, daß der größte Theil seines Werkes die Religion, oder richtiger die Theologie betrifft, wobei er sich zugleich bis auf eine Schilderung der zahlreichen Secten in England ausdehnt. Die Briefe des Doctor Berkenhout an seinen Sohn auf der Universität haben einen ähnlichen Zweck, und enthalten manchen guten Wink, manche richtige Bemerkung über die Erziehung junger Engländer. Dürften wir bei einer so schönen Gelegenheit nicht auch die eine Bemerkung nur wagen, daß man bei der in allen Ländern im Durchschnitte noch so zwecklosen und zweckwibrigen Erziehung sich wirklich wundern muß, wie es möglich war, daß unsere Zeitgenossen auch nur so weit, als sie jetzt sind, haben kommen können? Eben diesen wichtigen Gegenstand berührt auch Parsons in seinen hints on producing genius (Wink, wie Genie hervorgebracht wird); allein der sonderbare Titel scheint beinahe das Merkwürdigste dieses Bändchens zu sein, das in einer schwülstigen, dunkeln Schreibart abgefaßt ist, und keine reifen Ideen verräth.

Die sechs Briefe eines Ungenannten über Intoleranz gehören in die Klasse der philosophisch-politischen Essays. Der Verfasser geht alle, sowol alte als neue Völker durch, und zeigt die Spuren des Verfolgungsgeistes gegen Meinungen überall. Das große wahre Resultat dieser scharfsinnigen, gelehrten, freimüthigen und unparteiischen Untersuchung, ist die Ueberzeugung, daß die Verfolgung jederzeit ihren eigenen Zweck verfehlt, und daher die Pflicht der Gesetzgeber es mit sich bringt, dem unsinnigen Gedanken einer Vereinigung aller Gesinnungen über Gegenstände der Religion, zu entsagen. Es wird noch ein zweiter Band dieses Werkes versprochen, welcher eine Uebersicht des gegenwärtig in der Welt noch bestehenden Intoleranz-Systems

enthalten soll. Das heilige Recht der allgemeinen Gewissensfreiheit findet auch an Falkland, dem Verfasser eines Versuchs über Bigotterie, religiöse Neuerungen und Unglauben (*Essay on bigotry, religious innovation and infidelity*) einen eifrigen Verfechter; nur schade, daß ihm eine dreifaltige Gottheit so viel begreiflicher scheint, als eine einzige, daß er sogar den armen Priestley und seiner socinianischen Lehre mehr metaphysische Spigfindigkeit als der andern vorwirft, und überhaupt bei dieser Gelegenheit nicht nur mit seinen toleranten Grundsätzen in Widerspruch geräth, sondern vielmehr merken läßt, daß sie ihm eigentlich fremd sein müssen, und ihre Schaulegung vermuthlich nur auf einen literarischen Endzweck berechnet ist.

Philosophischen, historischen und literarischen Inhalts sind die *Essays* eines bereits bekannten Schriftstellers, Belsbam, wovon in diesem Jahre der zweite Band erschienen ist. Die Immaterialität der Seele; das letzte Glaubensbekenntniß des Pater Courayer, eines Katholiken, der aber die Ordination der englischen Bischöfe für gültig erklärte; die Nothwendigkeit und Nützlichkeit einer vom Staate vor den übrigen angenommenen Religion, stehen hier neben ein paar historischen Untersuchungen über die Regierungen Jakob's II. und Wilhelm's III. Man sieht, daß der Verfasser es mit der anglikanischen Kirche hält; indeß bedient er sich einer billigen Argumentation, und einige seiner Bemerkungen verdienen nicht unbenußt zur Erde zu fallen. Einem weitläufigen Versuch über den Selbstmord, von Moore, können wir kaum diesen Vorzug einräumen; hingegen fehlt es dem Verfasser nicht an Belesenheit und Gelehrsamkeit, womit er sein Werk ausgeschmückt, und sogar unterhaltend zu machen gewußt hat. Die moralischen Versuche des Arztes Barry enthalten weder neue noch neugesagte Sachen, sondern ein Uebermaß von Deklamation, wobei man nur der unsträflichen Absicht des guten Mannes ein rühmliches Zeugniß geben kann. Moralphilosophie, Theologie und Politik sind die Gegenstände, womit sich Cooper in seinen Tracts beschäftigt. Der Materialismus und die Lehren Socin's, von der Einheit Gottes, werden hier wieder hervorgesucht, scharfsinnig geprüft, und wider ihre Gegner in Schutz genommen. Selbst strenge Anhänger der entgegengesetzten Partei sprechen dem Verfasser nicht Fähigkeit, Scharfsinn, Deutlichkeit und jene Gabe ab, über dunkle und verworrene Streitfragen ein neues Licht zu verbreiten. Da

poetical Essays eines Ungenannten würden so eigentlich nicht hieher gehören, wenn nicht ein prosaischer Aufsatz voranstünde, welcher wenigstens von der Philosophie des Verfassers ein bestimmtes Vorurtheil, als von seiner Dichtkunst erregt. Noch weniger verdienen die *Curiosities of Litterature* hier eine Stelle, ob sie gleich als eine Sammlung der heterogensten Anekdoten und Extracte viel Unterhaltung gewähren, und der Belesenheit des Sammlers Ehre machen.

Eine der besten Schriften aus dieser Klasse bleibt uns jetzt noch zu erwähnen übrig, der *Essay on the principles of Translation*, (Versuch über die Grundsätze des Uebersetzers), der sowohl in Beziehung auf die Uebertragung classischer, griechischer und lateinischer Schriftsteller in die Sprachen der Neueren, als auch über das Geschäft, die Pflicht, die Grenzen der Kunst des Uebersetzers, den Gegenstand auf eine angenehme und lehrreiche Art erschöpft. Die Kritik, welche in diesem gelehrten Werke herrscht, verbunden mit dem umfassenden Blicke, den der Verfasser über das Ganze wirft, empfehlen es unsern Uebersetzern zum Handbuche, wenn sie anders Zeit haben, bei ihrer Tagelöhnerarbeit ein Buch zu lesen. Es hat uns immer gedünkt, daß gute Uebersetzer fast eben so selten sind, als gute Originalschriftsteller, und daß die Arbeit jener eben so viel Talent und Vorkenntnisse, als die der letzteren erfordert; und diese Sätze finden wir hier behauptet, und mit guten Gründen erwiesen. Ohne uns aber bei dem Werth der diesjährigen in England herausgekommenen Uebersetzungen aufzuhalten, wird es hinreichend für unsern Zweck sein, nur ihre große Menge anzuzeigen, und dadurch auf das steigende Bedürfniß des dortigen Publicums aufmerksam zu machen. Die übersetzten Bücher sind: *Alciphron's Briefe* aus dem Griechischen; *Alvarez* (oder *le Diable amoureux*) von *Cazotte*; des *Aristoteles Poetik* von *Twining*; *Anarcharsis Reisen* von *Barthelemy*; *Anquetil's Mémoires de la Cour de France*; *Archenholz's Gemälde* von *Italien*; *Carriere's Auszug* der französischen Geschichte; die *Campagnen* in *Schweden*; *Condorcet's Leben* *Voltaire's*; *Chaptal's Chemie*; *Delangle's Beschreibung* der *Schweiz*; die *Briefe* der *Herzogin von Orleans*; *Mariti's neue Reisen*; das *rothe Buch* von *Frankreich's Blutsaugern*; *Florian's Turmeltaube*; der *Neger*, dem wenige Europäer gleich kommen (aus dem Französischen); *Poitret's Reisen* in der *Wüste*; *Petrarca's Uebersicht* des menschlichen Lebens, von *Mrs.*

Dobson; Sollikofer's Predigten, unter dem Titel: moral and philosophical Suggestions, wobei noch bemerkt zu werden verdient, daß die englischen Recensenten den Verfasser Soltikow nennen; Richter, vom Staar, und Wenzel über denselben Gegenstand; Linguet's Kritik über Voltaire; die Gefahr des europäischen Gleichgewichts, angeblich vom König Gustav III.; Page's Reisen; Gregoire, über das Schicksal der Juden in Frankreich; Zimmermann's Versuch über die Einsamkeit, und dessen Unterredungen mit Friedrich dem Großen; die Geschichte der Pestille; die Verbrechen der Könige von Frankreich, von Lavicomterie; die Beschreibung der Krimm, unter der ungeschicklichen Benennung Osttartarei; der Telemach von Israel; Ewedenborg, von der Ehe; Madame Cambon's junger Grandison; Sieyes, vom Erbbel; Raynal's radotirender Brief an die Nationalversammlung; Wendeborn's Abriß von Großbritannien, von ihm selbst übersetzt; der Oedipus des Sophokles, von Clarke übersetzt; Rousseau's Bekenntnisse und sein Contract social; eine neue Uebersetzung des Herodotus, von Belon; eine Abkürzung des Werks von Filangieri, über die Gesetzgebung; des Sir David Dalrymple's Uebersetzung des Briefs von Tertullian an Scapula; einige Pinbarische und Horazische Oden, von Tasler; die kleinen Aufsätze von Montesquieu; die Anmerkungen des Pistorius, über Hartley's Theorie des menschlichen Verstandes; Necker's Administration; eine neue Uebersetzung des Juvenal von Dwen; Göttling's chemischer Handapparat; Fleurieu's Entdeckungen der Franzosen südöstlich von Neuguinea; die französische, polnische und amerikanische neuen Verfassungen; die Kriegsmaximen und Denkwürdigkeiten des Sultans Tipoo-Sahib; die Bittschrift der Quäker an die Nationalversammlung von Frankreich; das Leben des berühmten Cagliostro; Rabaut de St. Etienne's Anrede an die englische Nation; Erskine's Uebersetzung der Werke deutscher Gottesgelehrten, welche in die Polemik und Kirchengeschichte gehören; die Leiden des Dr. Stahl in den Gefängnissen der Inquisition zu Goa u. s. w.

Erinnerungen aus dem Jahre 1790 in historischen Gemälden und Bildnissen

von

D. Chodowicki, D. Berger, Cl. Kohl, G. F. Bolt und J. C. Ringl.

Berlin 1793.

Man könnte uns einer Verwegenheit zeihen, daß wir den Kunstwerken eines großen Meisters, die sich von selbst erklären, eine Erklärung beizulegen versprochen; es ist also zu männlicher Befriedigung nöthig, hier im voraus zu versichern, daß wir dieses Versprechen wohlbedächtig gethan und nichts von dem dabei gewagt haben, was uns Schriftstellerchen nicht zu wagen ziemt.

Zuvörderst also geben wir es mit aller gebührenden Ehrfurcht dem höchsten Urtheile des Publikums anheim, ob man, seiner genugsamen und zureichenden Weisheit unbeschadet, nicht eine gewisse Anzahl Leser voraussetzen dürfe, deren ästhetisches Gefühl oder deren Kunstsinne die Fertigkeit noch nicht erlangt hat, womit man, bei der Beurtheilung eines Meisterwerks der Zeichnung, jeder Anleitung und Erklärung überhoben sein kann? Das gesammte heilige Publikum erkennen wir allerdings für eben so unfehlbar — wie eine heilige Kirchenversammlung. Sein Ausspruch über den Werth unserer Geisteskindelein, sei er Beifall oder Verdamniß, steht in einem so direkten Verhältnisse mit der Leere oder Fülle unserer Schüsseln und Flaschen, daß es uns nimmermehr in den Sinn kommen kann, an seiner Unfehlbarkeit zu zweifeln. Wir protestiren daher feierlichst, daß

Der gegenwärtige schwache Versuch, die beigelegten Kupferstiche zu erklären, lediglich unsere unanmaßliche und unvorgefällige Gedanken enthalten wird, womit wir keinem anderweitigen Urtheile zu nahe treten, vielmehr uns dem kritischen Spruche der Herren Aristarchen unbedingt unterwerfen wollen, wenn ihm die allgemeine Zustimmung jene von uns stets anzuerkennende Sanction ertheilt.

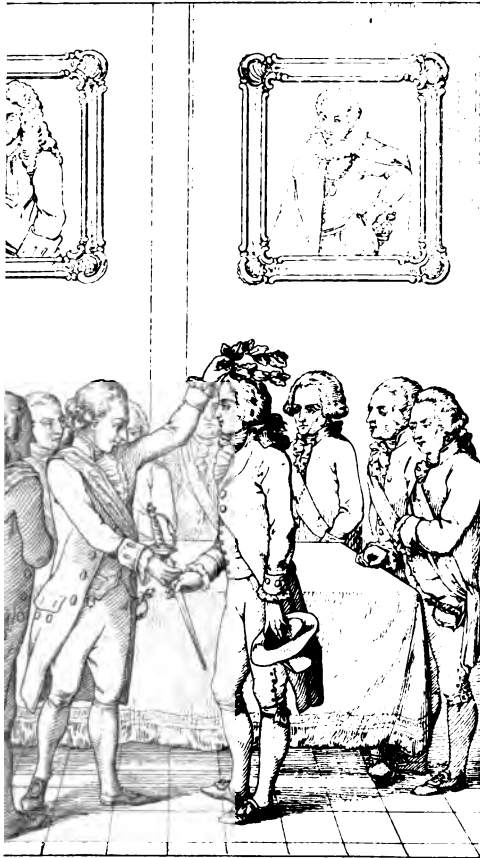
Zweitens aber hoffen wir, falls unsere wirklich des Erdröhens noch fähige Bescheidenheit sich nur in seltenen Fällen getrauen sollte, das Recht, welches sie so eben einem Jeden zugestanden hat, für uns selbst zu behaupten, und ein Wörtlein über das künstlerische Verdienst der vorliegenden Blätter fallen zu lassen, daß sodann eine zweite Art von Erklärungen, die in jeder Rücksicht anspruchsloser und daher vielleicht auch gerade desto brauchbarer ist, einer noch ungleich größeren Menge von Lesern willkommen sein dürfte. Wenn wir zum Beispiel, um gleich bei Nr. 1. stehen zu bleiben, über die Anordnung dieses Blattes, die Zeichnung und Stellung der Figuren, den Ausdruck der Gesichter, den Effect des Ganzen gesprochen — oder geschwiegen hätten, und wenn dann ein Blick auf die Unterschrift jeden Kunstliebhaber belehrt hätte, daß der junge Mann, der hier einen Degen empfängt, ein Engländer war und Resham hieß, ingleichen daß der Kranz über seinem Haupte die französische Bürgerkrone bedeutet; so würde es uns fürwahr um unsere Landsmänninnen leid sein, falls sie so gar nichts darum geben möchten, zu wissen, womit der feine junge Mann ein solches Ehrenzeichen wol verdient haben könne, wer die edlen Menschen waren, die es ihm zuerkannten, und welcher wackre Mann die Freude genoß, eine gute That im Namen eines dankbaren Volkes zu krönen?

Eine dritte Bemerkung, und wir wünschen sehr, daß man sie nicht für die unwichtigste halten möge, betrifft die Freiheit, die wir uns ausbedingen müssen, diesen Erklärungen hier und da einen zufälligen Gedanken einzuwerfen, den der Anblick der Chodowickischen Blätter in uns erweckt. Es ist das große Vorrecht der Kunst, im edelsten Theil unseres Wesens wirksam zu werden, unser Gefühl und unsern Verstand anzuregen und gleichsam neue Schöpfungen, Empfindungen, die wir noch nicht kannten, Gedankenreihen und Ideenverbindungen, die sonst nie wirklich geworden wären, hervorzubringen. Hierin liegt eigent-

lich das Göttliche der Kunst und ihr unschätzbarer Werth; gibt es auch etwas Vortrefflicheres, als dasjenige, was sanft und innig zugleich zur Entwicklung und Uebung der Natur ausschließend bewußt sind? Die Werke der Kunst, Denkmäler mechanischer Fertigkeit betrachtet, wären kaum Zeit und Mühe werth, die der Meister daran wendet; als literarische Bezeichnungen können sie selten oder nie der Gesellen Rang abgewinnen; aber als Ausströmungen einer denke und empfindenden Seele, die andern ihres Geschlechtes Denken und Empfinden Anlaß gibt und das zweifelhafte zum sittlichen Menschen ausbilden hilft, stehen sie auf der ersten Stufe des menschlichen Hervorbringens. Unsere Einwillen wir hiermit für nichts Besseres ausgeben, als was sind; allein sie werden ihren Endzweck vollkommen erreichen wenn sie bei unsern Lesern wieder Einfälle wecken, und sie leiten uns selbst sogar eine zweite, eine größere Freude, als im Augenblick ihrer Entstehung geben, wenn sie zuweilen eine Saite der Empfänglichkeit berühren.

1. Der Engländer Pesham empfängt die französische Bürgerkrone.

In der gegenwärtigen französischen Revolution hat vielfältig Gelegenheit gehabt, die Bemerkung zu machen, die entweder gänzlich hätte mißlingen müssen, oder wenigstens die Anhänger und Verfechter der alten Verfassung bisher so äußerst nachtheilig ausgefallen wäre, wenn die Maßregeln Hofes und der königlichen Rathgeber nicht auf die sorgfältige Heringschätzung der Gegenpartei gegründet, oder auch nicht jenem lebenswürdigen Vertrauen der Bescheidenheit auf die Inspiration der Aemter und Würden, die man bekleidet, — Vertrauen, welches der mühsamen Erlernung von man Kenntnissen überhebt — entworfen worden wären. Die Ueber der neuen Einrichtung, bis auf Einen nach, waren weder Geistesvorträge, noch durch ihre Macht und ihren Einfluß Staaten, den Hauptern der Lique und der Fronde zu werden; allein ihnen stand weder ein Heinrich noch ein Ric



100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000

ja nicht einmal ein Magazin entgegen. Ihre Revolution machte sich von selbst; sie durften nur die Pläne, oder eigentlicher die Nothbehelfe, ihrer Widersacher an der Ungereimtheit, die schon als zerstörendes Princip darin lag, von selbst scheitern lassen.

Einer von den weislich ersonnenen Einfällen der Miteffer zu Versailles — und tiefe Weisheit mußte man wol darin ahnen, weil er sich nach öfterem Mißlingen immer wieder producirte — war die Aushungerung der ungeheuren französischen Hauptstadt. Man liest im Buffon, daß der Hunger Löwen und Elephanten zähmt, daß er Domsfäffchen singen, Papagaien sprechen, Falken beißen, Affen und Bären tanzen lehrt. In der Menagerie des Königs konnte man etwas Aehnliches alle Tage sehen; nur irrte man in der Anwendung auf die Pariser. Foulon, der sich vorgenommen hatte, sobald er Minister wäre, „die Franzosen Heu fressen zu lehren“, hatte keine Zeit, diese ökonomische Staatsmaxime in Ausübung zu bringen. Die Einwohner einer Hauptstadt, die er „wie eine Wiese wollte mähen“ lassen, mäheten die Bastille der Erde gleich und ihm selbst den Kopf herunter. Im folgenden September hingegen hatte man wirklich den Pariser all Zufuhr abgeschnitten; aber der Hunger zähmte sie nicht, er machte sie wüthend. Sie strömten nach Versailles, und treuherzig in ihrer Raserei glaubten sie, mit der Ankunft des Königs in ihren Mauern müsse jeder Mangel verschwinden; frohlockend riefen sie bei seinem Einzug ihren Mitbürgern zu: „da bringen wir euch den Bäcker, die Bäckerin und den kleinen Bäckerjungen!“ Es dauerte dessen ungeachtet bis in die Mitte Novembers, ehe die Noth durch unermüdete Verwendung der Municipalität gänzlich aufhörte.

Im Januar 1790 entstand indessen ein neuer Brotmangel; man wußte Paris jetzt mittelbar, in den Provinzen, zu verwunden: dort kaufte man alles Getreide auf, und die Käufer, die für die Hauptstadt Vorräthe herbeischaffen wollten, fanden leere Märkte bis an die Grenzen des Reiches. Tonnerre, Crepy, Revers und noch mehre Städte litten schon Hungersnoth; in Rouen legte man Beschlagnahme auf die beladenen Getreideschiffe, die nach Paris abgehen sollten. Das Städtchen Vernon an der Seine, in der sogenannten Normandie, war seinem gänzlichen Untergange nahe; Alles stürmte dort gegen einander, und Herr Planter, der die daselbst angelegten Kornmagazine für Paris verwaltete, gerieth zweimal in Lebensgefahr. Ein junger

Engländer, der zufällig zugegen war, wagte sein eigenes Leben um ihn zu retten. Endlich langten Nationalgardien von Paris und Linientruppen an, die den Beamten in Schutz nahmen; zwei Commissarien der Nationalversammlung setzten den neuen Stadtrath ab und den alten wieder ein, und stellten die Ruhe wieder her. Eine zahlreiche Deputation der Bürger von Vernon an die Stadt Paris stellte der dortigen Commune den jungen Engländer vor, dessen Muth und Entschlossenheit ihren Mitbürger gerettet hatte. Die Rathsversammlung von Paris hatte den Enthusiasmus, ihm die Bürgerkrone zuzuerkennen, und schenkte ihm einen Degen mit der Inschrift: „die Gesamtheit von Paris an E. J. W. Nesham, den Britten, für die Rettung eines französischen Bürgers.“ Der Präsident, indem er ihm die Krone aufsetzte, redete ihn mit folgenden Worten an: „Wenn Sie in den Schooß der Ihrigen zurückkehren und Ihr Vaterland Sie mit freundlichem Blicke begrüßt, sagen Sie dann, daß Sie an den Ufern der Seine ein tapferes, gefühlvolles, hochherziges Volk gefunden haben, welches, von seinem Leichtsinne endlich geheilt, seine Freiheit sich erkämpft hat, und ihrer mit Entzücken genießt, so oft es die Tugend belohnen kann. Verkünden Sie's, daß freie Völker Brüder sind, daß Frankreich und Britannien sich gegenseitig ehren müssen, und daß es ihres Strebens werth ist, das Glück der Menschheit zu sichern.“

Bekennen wir es nur: bei diesen Worten, die hier freilich wol, nach der Logik eines neueren Schriftstellers über die Revolution, schon darum Worte ohne Sinn heißen sollten, weil ein Freund der Volkssache sie sprach, bei diesen Worten können wir uns selbst, trotz dem echten deutschen Franzosenhass, des Wunders nicht ganz ent schlagen, entweder an Nesham's oder an Bailly's Stelle gewesen zu sein. Dies ist ein Naturfehler, den wir vermuthlich mit der sehr großen Majorität unserer Mitgeschöpfe gemein haben, und der uns dagegen unfähig macht, mit jenem klugen Manne zu sympathisiren, welcher Paris nähren und die Pariser mit Heu füttern wollte. Hierzu gehört eine glückliche Entwöhnung von allen Schwachheiten der mitleidigen und theilnehmenden menschlichen Natur! Gewiß, dahin gelangen nur die wenigsten Menschen; denn im groben Hemde und im gröberen Kittel, bei spärlicher, einfacher Nahrung, läßt sich das Kind der Mäßigkeit, diese ungeschlachte Fühlbarkeit, diese

armselige Humanität, nicht ganz vertilgen. Wenn indessen die Unempfindlichkeit, wie die Bonzen in Tibet lehren, die höchste Stufe der Glückseligkeit ist, so war es vielleicht ein sublimere Gedanke des Staatsraths Toulon, daß diese Vollkommenheit, wie der Stein der Weisen, auf verschiedenen Wegen, z. B. bei allzuguter und allzuschlechter Diät, gleich erreichbar sei. Jenen, den wahren königlichen Weg, reservirte er wie billig für sich selbst; diesen, von dessen Untrüglichkeit die Schafe und Ochsen und alle andere Heufresser so unverwerfliche Zeugen sind, wollte er großmüthig Allen offen lassen.

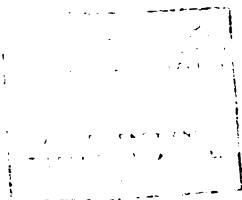
Es ist etwas so Unbefangenes, wenn man einen Blick auf das vorliegende Kupfer wirft, in den Zügen dieses jungen Engländer's, das gleichsam zu sagen scheint, „er wisse das Verdienstliche seiner That nicht zu finden; so wie er einmal sei, habe er nicht anders handeln können, und in einem ähnlichen Falle werde er es wieder so machen, ohne sich zu besinnen, ob ihn dafür ein Kranz von Eichenlaub beschatten solle.“ Gleichwol scheint er den Kranz darum nicht geringer zu achten, weil man ihn im nächsten Walde umsonst haben kann, und — wenn es ein Irrthum ist, so woll' ihn uns der Himmel nicht zurechnen — wir wären nicht übel geneigt, da man Gold und Juwelen so wenig wie Baumblätter mit dem Begriff von Ehre durch andere, als bloß willkürliche Mittelsätze reimen kann, eine Eichenkrone, so durch eigene, persönliche Tugend erworben, dem glänzendsten Diadem vorzuziehen, das wir als ein bloßes Erbstückchen hingenommen hätten. Ohne das Bewußtsein dieses Jünglings, und ohne die Zurechnung dieser ehrbaren Männer, (die, im Vorbeigehen gesagt, keine Ordensbänder, sondern ihre Schärpen als Rathsverwandte umgehängt haben) würden wir eine geerbte Krone immer noch lieber heimlich in die Tasche stecken, als sie mit bösem Gewissen auf dem Kopfe tragen. Indessen bescheiden wir uns gern, daß wir vom Kronentragen wol keinen orthodoxen Begriff haben mögen.

2. Kaiser Joseph II. erfährt den Tod der Erzherszogin Elisabeth auf seinem Sterbebette.

An dem zweitöpfigen Adler erkennen wir, wer der Mann mit der Sanbenito-Mütze ist, der hier im Bette liegt; der Vater Kapuziner hat ihn eben zum letztenmal verhört, und die Miene des Inquisiten scheint ziemlich deutlich zu verrathen, daß er im Begriff ist, zum großen allgemeinen Auto da Fé, welches allen Menschen bevorsteht, abzugehen. Der Herr vom Schlüssel, der sonst so manchen in das Paradies der kaiserlichen Gegenwart einzulassen pflegte, ahnet nicht, daß der Mönch neben ihm jezt eben sein geistliches Kammerherrnamt verrichtet, und dem hohen Kranken die Himmelsstür, nicht gar angelweit, wie es Kaiser auf Erden gewohnt sind, aber doch wol so viel, daß ein reuiger Geist sich nothdürftig durchzwängen kann, geöffnet hat; er ahnet es nicht, sage ich: denn er meldet Seiner Majestät mit eben der Wichtigkeit, womit er die Harrenden im Vorzimmer ankündigte, daß „Ihre Königliche Hoheit, die Erzherszogin Elisabeth geruhet haben, sich in die andere Welt zu erheben.“ Es wäre möglich, daß diese Figur ihre Erscheinung bloß einer kleinen poetischen Lizenz zu verdanken hätte; denn man will uns belehren, daß der ehrwürdige Mann in der Kapuze der Ueberbringer der Trauerpost gewesen sei; die er kunstmäßig nach dem Apothekerbüchlein der Kirche mit dem gehörigen Zusatz von geistlichem Troste zu vermischen und genießbar zu machen gewußt. Wenn aber dem auch also wäre, welcher von unsern Lesern würde nicht dem Künstler vielmehr Dank wissen, daß er durch die Aufstellung eines Dritten die Gruppe des Krankenbettes nicht nur bereichert, sondern auch in der offenen, redenden Hand, und dem so fest auf einem Fuße stehenden vorwärts gesenkten Körper, die Gattung, wohin dieser Hofbediente gehört, und die Entbehrlichkeit seines Gesichtes so meisterhaft bezeichnet hat?

„Gott! dein Wille geschehe!“ In diesem Ausrufe des sterbenden Kaisers liegt die Stimmung seiner Seele klar am Tage. Welch ein erschütternder Text zu seiner Leichenpredigt! Wie mußte die Seele des gewaltig wollenden Joseph's zerwühlt worden sein, welche zerfleischende Erfahrungen mußten vorangehen, um ihm dieses Bekenntniß der Unmacht, diese Resignation seines Willens in das höhere Gesetz der Nothwendigkeit abzu-





CHESTER

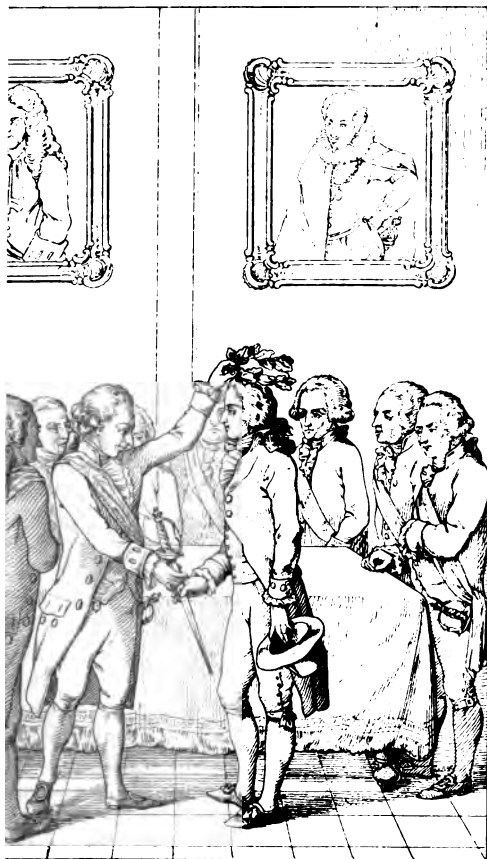
1911

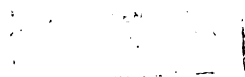
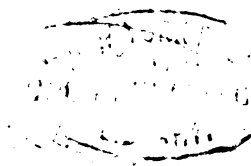
igen! Es wird uns oft schwer genug, einen Willen zu vergnügen, dessen unmoralische Bestimmung wir nur zu wohl erkennen; wie viel schmerzlicher mußte die Aufopferung sein, wo innig aufgefakete, wenn auch schon einseitige Begriff des Guten, des gemeinen Besten vieler Millionen Unterthanen, und Wohlergehens der ganzen Menschengattung, die Richtschnur des Willens, das Maß aller Handlungen war! Eine beruhigende Bemerkung wollen wir hier unsern Lesern nicht vorenthalten. Um auf die Erfüllung aller Pläne zum Wohl seiner Mitbürger, auf die Ausführung seiner Lieblingsideen ohne jene Unmöglichkeit Verzicht thun zu können, welche die feste Ueberzeugung, das Gute mit reinem Herzen vergebens gewollt zu haben, sehr leicht hervorbringt, mußte Joseph schon zuvor der rechtlichen Alternative forschend entgegen gegangen sein, daß die Beschäftigung seines ganzen Lebens entweder ein Hirngespinnst, oder aber sein Begriff vom Guten und der darauf sich gründenden Pflicht höchst mangelhaft und irrig gewesen sei. Welche dieser beiden Vorstellungsarten, auf dem Todsbette, nach 26 rastloser, rascher Thätigkeit verlebten Regierungsjahren dem Kaiser die trostloseste scheinen mußte, ist schwer zu entscheiden. Aber beide gibt es aber ein bewährtes Gegengift, das in dem scheidenden Augenblicke, wo man seiner bedarf, nie seine Wirkung verfehlt. Dem treuen theilnehmenden Blicke des Reichthums darf man sicher trauen, daß er es seinem leidenden Bräutigam ins Herz gelegt habe, und die Einkleidung, womit der Kaiser seine Hingebung ausdrückt — „Gott! — dein Wille!“ — beweiset hinlänglich, daß der Glaube an einen verständigen Urheber und Lenker des Weltalls der sichere Hafen geworden sei, seine müde Seele von allen Stürmen ihres Schicksals ruhe. In der schönen Ahnung einer Vollkommenheit, welche Räthsel der kurzsichtigen Sterblichen löset, die Widersprüche Vernunft vermittelt und sogar die Irrthümer der aus falschen Prämissen geflossenen Handlungen in ihren großen, unbedingten Plan unschädlich oder nützlich wirken läßt; sieht der Kämpfer, mit dem Bewußtsein, die in ihn gelegten moralischen Kräfte jederzeit in Ehren gehalten und stets nach seiner besten Einsicht behandelt zu haben, seiner Auflösung getrost und sanft erscheint entgegen. Nur den Elenden kann dieser Trost nicht von seinem Gewissen retten, den Unglücklichen, der in steter Furcht vor der Strafe und mit der Erkenntniß seiner Un-

lich das Göttliche der Kunst und ihr unschätzbarer Werth; denn gibt es auch etwas Vortrefflicheres, als dasjenige, was uns sanft und innig zugleich zur Entwicklung und Uebung der Kräfte veranlaßt, in denen wir uns der Vorzüge unserer menschlichen Natur ausschließend bewußt sind? Die Werke der Kunst, als Denkmäler mechanischer Fertigkeit betrachtet, wären kaum der Zeit und Mühe werth, die der Meister daran wendet; als historische Bezeichnungen können sie selten oder nie der Geschichte den Rang abgewinnen; aber als Ausströmungen einer denkenden und empfindenden Seele, die andern ihres Geschlechtes zum Denken und Empfinden Anlaß gibt und das zweifüßige Thier zum sittlichen Menschen ausbilden hilft, stehen sie auf der obersten Stufe des menschlichen Hervorbringens. Unsere Einfälle wollen wir hiermit für nichts Besseres ausgeben, als was sie sind; allein sie werden ihren Endzweck vollkommen erreichen, wenn sie bei unsern Lesern wieder Einfälle wecken, und sie könnten uns selbst sogar eine zweite, eine größere Freude, als die im Augenblick ihrer Entstehung geben, wenn sie zuweilen eine zarte Saite der Empfänglichkeit berührten.

1. Der Engländer Mesham empfängt die französische Bürgerkrone.

In der gegenwärtigen französischen Revolution hat man vielfältig Gelegenheit gehabt, die Bemerkung zu machen, daß sie entweder gänzlich hätte mißlingen müssen, oder wenigstens für die Anhänger und Verfechter der alten Verfassung bisher nicht so äußerst nachtheilig ausgefallen wäre, wenn die Maßregeln des Hofes und der königlichen Rathgeber nicht auf die sorgloseste Veringschätzung der Gegenpartei gegründet, oder auch nicht mit jenem lebenswürdigen Vertrauen der Bescheidenheit auf die Inspiration der Aemter und Würden, die man bekleidet, — einem Vertrauen, welches der mühsamen Erlernung von mancherlei Kenntnissen überhebt — entworfen worden wären. Die Urheber der neuen Einrichtung, bis auf Einen nach, waren weder durch Geistesvorzüge, noch durch ihre Macht und ihren Einfluß im Staate, den Häuptionern der Lique und der Fronde zu vergleichen; allein ihnen stand weder ein Heinrich noch ein Richelieu,





ja nicht einmal ein Magazin entgegen. Ihre Revolution machte sich von selbst; sie durften nur die Pläne, oder eigentlich die Nothbeihilfe, ihrer Widersacher an der Ungereimtheit, die schon als zerstörendes Princip darin lag, von selbst scheitern lassen.

Einer von den weislich erfonnenen Einfällen der Miteffer zu Versailles — und tiefe Weisheit mußte man wol darin anerkennen, weil er sich nach öfterem Mißlingen immer wieder probirte — war die Ausschungerung der ungeheuren französischen Hauptstadt. Man liest im Buffon, daß der Hunger Löwen und Elephanten zähmt, daß er Domschaffchen singen, Papagaien sprechen, Falken beißen, Affen und Bären tanzen lehrt. In der Menagerie des Königs konnte man etwas Aehnliches alle Tage sehen; nur irrte man in der Anwendung auf die Pariser. Foulon, der sich vorgenommen hatte, sobald er Minister wäre, „die Franzosen Heu fressen zu lehren“, hatte keine Zeit, diese ökonomische Staatsmarime in Ausübung zu bringen. Die Einwohner einer Hauptstadt, die er „wie eine Wiese wollte mähen“ lassen, mäheten die Bastille der Erde gleich und ihm selbst den Kopf herunter. Im folgenden September hingegen hatte man wirklich den Pariser alle Zufuhr abgeschnitten; aber der Hunger zähmte sie nicht, er machte sie wüthend. Sie strömten nach Versailles, und treuherzig in ihrer Raserei glaubten sie, mit der Ankunft des Königs in ihren Mauern müsse jeder Mangel verschwinden; frohlockend riefen sie bei seinem Einzug ihren Mitbürgern zu: „da bringen wir euch den Bäcker, die Bäckerin und den kleinen Bäckerjungen!“ Es dauerte dessen ungeachtet bis in die Mitte Novembers, ehe die Noth durch unermüdete Verwendung der Municipalität gänzlich aufhörte.

Im Januar 1790 entstand indessen ein neuer Brotmangel; man wußte Paris jetzt mittelbar, in den Provinzen, zu verwunden: dort kaufte man alles Getreide auf, und die Käufer, die für die Hauptstadt Vorräthe herbeischaffen wollten, fanden leere Märkte bis an die Grenzen des Reiches. Tonnerre, Crepy, Revers und noch mehre Städte litten schon Hungersnoth; in Rouen legte man Beschlag auf die beladenen Getreideschiffe, die nach Paris abgehen sollten. Das Städtchen Vernon an der Seine, in der sogenannten Normandie, war seinem gänzlichen Untergange nahe; Alles stürmte dort gegen einander, und Herr Planter, der die daselbst angelegten Kornmagazine für Paris verwaltete, gerieth zweimal in Todesgefahr. Ein junger

Engländer, der zufällig zugegen war, wagte sein eigenes Leben um ihn zu retten. Endlich langten Nationalgardien von Paris und Linientruppen an, die den Beamten in Schutz nahmen; zwei Commissarien der Nationalversammlung setzten den neuen Stadtrath ab und den alten wieder ein, und stellten die Bürger wieder her. Eine zahlreiche Deputation der Bürger von London an die Stadt Paris stellte der dortigen Commune den Engländer vor, dessen Muth und Entschlossenheit ihren Bürger gerettet hatte. Die Rathsversammlung von Paris den Enthusiasmus, ihm die Bürgerkrone zu erkennen, schenkte ihm einen Degen mit der Inschrift: „die Gesandten von Paris an E. J. W. Mesham, den Briten, für die Rettung eines französischen Bürgers.“ Der Präsident, indem er ihm die Krone aufsetzte, redete ihn mit folgenden Worten: „Wenn Sie in den Schooß der Ihrigen zurückkehren und Vaterland Sie mit freundlichem Blicke begrüßt, sagen dann, daß Sie an den Ufern der Seine ein tapferes, gekämpftes, hochherziges Volk gefunden haben, welches, von Leichtsinne endlich geheilt, seine Freiheit sich erkämpft hat, ihrer mit Entzücken genießt, so oft es die Tugend belohnen kann. Verkünden Sie's, daß freie Völker Brüder sind, Frankreich und Britannien sich gegenseitig ehren müssen, daß es ihres Strebens werth ist, das Glück der Menschheit zu sichern.“

Bekennen wir es nur: bei diesen Worten, die hier so wohl, nach der Logik eines neueren Schriftstellers über die Revolution, schon darum Worte ohne Sinn heißen sollten, weil Freund der Volksache sie sprach, bei diesen Worten können uns selbst, trotz dem echten deutschen Franzosenhass, des Mesham'sches nicht ganz ent schlagen, entweder an Mesham's oder Bailly's Stelle gewesen zu sein. Dies ist ein Naturfehler, wir vermuthlich mit der sehr großen Majorität unserer Nation schöpfe gemein haben, und der uns dagegen unfähig macht, jenem klugen Manne zu sympathisiren, welcher Paris und die Pariser mit Heu füttern wollte. Hierzu gehört die glückliche Entwöhnung von allen Schwachheiten der mittelst und theilnehmenden menschlichen Natur! Gewiß, dahin gelangen nur die wenigsten Menschen; denn im groben Hemde im gröberen Kittel, bei spärlicher, einfacher Nahrung, läßt das Kind der Mäßigkeit, diese ungeschlachte Zähbarkeit, die

selige Humanität, nicht ganz vertilgen. Wenn indessen die Empfindlichkeit, wie die Bonzen in Tibet lehren, die höchste fe der Glückseligkeit ist, so war es vielleicht ein sublimere Urtheil des Staatsraths Foulon, daß diese Vollkommenheit, da Stein der Weisen, auf verschiedenen Wegen, z. B. bei guter und allzuschlechter Diät, gleich erreichbar sei. Jenen, wahren königlichen Weg, reservirte er wie billig für sich; diesen, von dessen Untrüglichkeit die Schafe und Ochsen alle andere Heuftreffer so unverwerfliche Zeugen sind, wollte osmüthig Allen offen lassen.

Es ist etwas so Unbefangenes, wenn man einen Blick auf vorliegende Kupfer wirft, in den Zügen dieses jungen Engels, das gleichsam zu sagen scheint, „er wisse das Verdienst seiner That nicht zu finden; so wie er einmal sei, habe er anders handeln können, und in einem ähnlichen Falle er es wieder so machen, ohne sich zu besinnen, ob ihn ein Kranz von Eichenlaub beschatten solle.“ Gleichwohl er den Kranz darum nicht geringer zu achten, weil man in nächsten Walde umsonst haben kann, und — wenn es Irrthum ist, so woll' ihn uns der Himmel nicht zurechnen — wir wären nicht übel geneigt; da man Gold und Juwel so wenig wie Baumbblätter mit dem Begriff von Ehre andere, als bloß willkürliche Mittelsätze reimen kann, eine Krone, so durch eigene, persönliche Tugend erworben, dem besten Diadem vorzuziehen, das wir als ein bloßes Erbschulden hingegenommen hätten. Ohne das Bewußtsein dieses Glanzes, und ohne die Zurechnung dieser ehrbaren Männer, im Vorbeigehen gesagt, keine Ordensbänder, sondern ihre Arpen als Rathsverwandte umgehängt haben) würden wir geerbte Krone immer noch lieber heimlich in die Tasche stecken, als sie mit bösem Gewissen auf dem Kopfe tragen. In dem bescheiden wir uns gern, daß wir vom Kronentragen wol dem orthodoxen Begriff haben mögen.

2. Kaiser Joseph II. erfährt den Tod der Erzherzogin Elisabeth auf seinem Sterbebette.

An dem zweiköpfigen Adler erkennen wir, wer der Mann mit der Sanbenito-Mütze ist, der hier im Bette liegt; der Pater Kapuziner hat ihn eben zum letztenmal verhört, und die Miene des Inquisiten scheint ziemlich deutlich zu verrathen, daß er im Begriff ist, zum großen allgemeinen Auto da Fé, welches allen Menschen bevorsteht, abzugehen. Der Herr vom Schlüssel, der sonst so manchen in das Paradies der kaiserlichen Gegenwart einzulassen pflegte, ahnet nicht, daß der Mönch neben ihm jetzt eben sein geistliches Kammerherrnamt verrichtet, und dem hohen Kranken die Himmelsthür, nicht gar angelweit, wie es Kaiser auf Erden gewohnt sind, aber doch wol so viel, daß ein reuiger Geist sich nothdürftig durchzwängen kann, geöffnet hat; er ahnet es nicht, sage ich: denn er meldet Seiner Majestät mit eben der Wichtigkeit, womit er die Harrenden im Vorzimmer ankündigte, daß „Ihre Königliche Hoheit, die Erzherzogin Elisabeth geruhet haben, sich in die andere Welt zu erheben.“ Es wäre möglich, daß diese Figur ihre Erscheinung bloß einer kleinen poetischen Lizenz zu ver danken hätte; denn man will uns belehren, daß der ehrwürdige Mann in der Kapuze der Ueberbringer der Trauerpost gewesen sei; die er kunstmäßig nach dem Apothekerbüchlein der Kirche mit dem gehörigen Zusatz von geistlichem Troste zu vermischen und genießbar zu machen gewußt. Wenn aber dem auch, also wäre, welcher von unsern Lesern würde nicht dem Künstler vielmehr Dank wissen, daß er durch die Aufstellung eines Dritten die Gruppe des Krankenbettes nicht nur bereichert, sondern auch in der offenen, redenden Hand, und dem so fest auf einem Fuße stehenden vorwärts gesenkten Körper, die Gattung, wohin dieser Hofbediente gehört, und die Entbehrlichkeit seines Gesichtes so merksamer bezeichnen hat?

„Gott! dein Wille geschehe!“ In diesem Ausrufe des sterbenden Kaisers liegt die Stimmung seiner Seele klar am Tage. Welch ein erschütternder Text zu seiner Leichenpredigt! Wie mußte die Seele des gewaltig wollenden Joseph's zermüht worden sein, welche zerfleischende Erfahrungen mußten vorangehen, um ihm dieses Bekenntniß der Unmacht, diese Resignation seines Willens in das höhere Gesetz der Nothwendigkeit abzu-



12-1-12

um nicht minder wichtig schätzen, weil es mit einer gewissen Jahrzahl nicht zusammentrifft! Von demselben Benjamin Franklin, den Amerika und die Welt im Jahre 1790 verloren, wollen wir uns noch einen Augenblick unterhalten; so erinnern wir uns besser seines Sterbetages. Die Handlung, worin wir ihn hier begriffen sehen, ist nicht so glänzend, wie unzählige andere, die wir aus seiner öffentlichen Laufbahn aussondern könnten; aber auch in seinem Privatleben ist der wahre Weise noch liebenswürdig und musterhaft. Wir dürften überdies noch leicht auf die Entdeckung gerathen, daß jene mit diesem bei ihm im engsten Verhältnisse stand; so daß wir in noch bestimmterem Sinne den Vater der amerikanischen Wohlfahrt in diesem Greise ähen, der die Hände zum Himmel hebt.

Doch, von aller individuellen Bezeichnung hinweggesehen, wollen wir uns unbefangen dem Eindruck überlassen, den der Künstler hier mit sicherer Hand an unser Herz leitet. In stiller Abgeschiedenheit, unbelauscht und ohne Zeugen zu wünschen, sei einer Handlung, die sie wenigstens nicht scheuen darf, stehen sie beiden alten Freunde jetzt beinahe am Ziele des Erdenlebens; zwischen ihnen kniet ein Sproßling des künftigen Geschlechtes; sie segnen ihn und beten über ihm bei seinem ersten Eintritt in die Laufbahn, die sie nun bald verlassen sollen. Die Ruhe dieses Augenblicks ist heilig, und heilig ist die Wärme, die ihm orangen und ihn gebär. Die ganze lange Lebensgeschichte dieser ehrwürdigen Alten spiegelt sich darin. Der zurückgelegte, ruhige Pfad, noch einmal im Gedächtniß überschauet, weckt manche schlafende Erinnerung, so manches Bild des Leidens, der eitlen Sorge, der verfehlten Bestimmung, des zwecklosen Ringens, des erträumten Glückes, des vergänglichsten Genußes, der getäuschten Hoffnung und aller unheilbaren Uebel, die im Kampfe des Mittheilens und der Selbstheit entstehen. Unter diesen Betrachtungen, denen die Abgestorbenheit des Alters so leicht den düstern Trauerschleier überwirft, erwachte doch auch wieder die freudige Zuversicht auf die unerschütterlichen Felsenpunkte der Wahrheit, an denen sich Gefühl und Vernunft im Sturm des Lebens so oft gehalten hatten. O, meine Freunde, wer von uns kannte nicht diesen Augenblick der wahren Begeisterung! Hier ward er, bei dem liebevollen, väterlichen Theilnehmen an dem künftigen Schicksale des hilflosen Kindes, ein irdischer Augenblick der Weihe. — „Was uns aufrecht hielt,

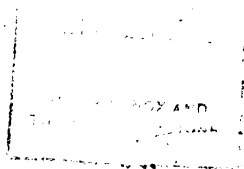
sei nun deine Stütze durch das Leben!" So sprechen die Jüge der Alten, so erleuchtet es ihr Herz, so empfangen und geben es ihre Hände. — Nennt, o nennt sie uns denn, diese Grundsätze, die so mächtig auf Euch wirkten, denen Ihr Euch getrost überlieft, die Euch leiteten, so sanften und doch so festen Trittes durch alle Wechsel des Erdenlebens zu gehen!

„Gott! — Freiheit! — Friede!“ — Mit diesen Segensworten weihte der hinscheidende Greis Voltaire den Jüngling William Temple Franklin zum Menschen. Gott! Freiheit! Friede! betete der alte Franklin; und Gott, Freiheit und Friede waren in ihrem Herzen.

5. Gustav III. hält eine Rede nach dem Siege seiner Schreckensflotte.

Der Sieg in Swensund, am 9. Julius 1790, war für die politische Existenz des Königreiches Schweden von der äußersten Wichtigkeit. Die großen Zurüstungen zu diesem Feldzuge hatten nicht verhindern können, daß der ganze Plan dem Könige mißglückte. Sein Angriff auf Reval wurde zurückgeschlagen; die Vereinigung der beiden russischen Flotten, die er hatte verhüten wollen, ging jetzt vor sich, und seine Galeeren sowol, als die Linienfahrer und Fregatten unter dem Herzoge von Südermannland mußten vor dem überlegenen Feinde einen Hafen suchen. Biorck-Sund, zwischen Wiborg und St. Petersburg, bot ihnen den willkommensten und zweckmäßigsten Zufluchtsort, sobald es der schwedischen Landarmee gelang, einen Sieg über die feindlichen Truppen zu erringen und auf die russische Hauptstadt loszugehen. Allein das Waffenglück jührte dem kühnen schwedischen Abenteurer. Armfeldt wurde bei Sorwitaipol zurückgetrieben und verwundet; Meyerfeld drang zwar bis nach Högsfors, aber vergebens erwartete ihn Gustav vor Wiborg. Die russische Flotte hielt beide schwedische blockirt, und diese Blockade, die nun bereits einen Monat lang gedauert hatte, zwang den König endlich zu einem gewagten Unternehmen; er mußte sich entweder durchschlagen, oder sich den Russen ergeben. Er wählte — wenn man dies noch eine Wahl nennen kann, wo Ruhm und Ehre, Pflicht und Bezweiflung einstimmig ge-





CIRCULAR

LIBRARY

— er wählte die Schlacht. Hatte sein rascher Rittergeist in Gefahren gestürzt, so bewies er jetzt den heiteren Helden, die unbefangene Geistesgegenwart, die feste Entschlossenheit ihn allein befreien konnten. Unbekümmert um das, was ihm fallen könne, sah er nur das Ziel, um welches Verstand ihm jetzt zu ringen gebot, und stürzte sorglos in unvermeidliche Gefahr. Mit dem Verluste von sieben Linienschiffen, drei Fregatten, 31 kleineren Fahrzeugen, 500 Kanonen und gegen 5000 Mann, war seine Rettung noch um mäßigen Preis erkaufte.

In Swenskö Sund, unweit Friedrichsham, wohin Gustav Balieren führte, befand er sich gleichwol noch nicht in Sicherheit. Rußlands mächtige Selbstherrscherin, in der Mitte der endstn Siegesbahn aufgehalten — der Siegesbahn, deren Ziel die stolze Inschrift über dem Abendthore von *CHER-EL-SBYZANTEION*, „dies ist der Weg nach Byzanz!“ hell und deutlich zugleich zu bezeichnen schien — drohete für den schwedischen Friedensbruch. Groß und erhaben, im Zorne, hatte sie Gustav's Untergang beschloffen; ihr Bengel war Nassau, der Weltumsegler, der tollkühne Anführer einer schwimmenden Batterie vor Gibraltar, der Sieger Linburn und Dschakow. Er ging zum Angriff, als sei er Sieg gewiß. Vier Tage kaum hatten die Schweden gegeben, als seine, 300 Segel starke, Flotille erschien. Gustav ihm nur 190 Fahrzeuge und seinen mächtigen Genius gegen. Sieg galt es oder Vernichtung; der König kämpfte eine Krone, er kämpfte für schwedische Freiheit. Eine Bewegung, wie jene unter Gustav Adolph oder Karl XII. konnte Leben retten; des Königs Beispiel schuf diese Begeisterung einem Volke. Mit unwiderstehlicher Gewalt drangen die Schweden auf die russische Flotte ein; ihr verzehrendes Feuer brach Nassau's Linie; seine Fahrzeuge strichen oder trieben den Grund; 55 wurden erobert und viele andre verbrannt. 1000 gefangene Russen, mehr als 600 Kanonen und viele Haufen verheerlichten den schwedischen Sieg — und Nassau auf einem Kahn in das russische Gebiet.

Nach dieser Schlacht, welche den Separatfrieden von Weimar 14. August bewirkte, indem die Bewunderung des Helldenkens die große Seele mit der politischen Sünde vergab, verzeigte, berief Gustav III. seine Officiere und hielt

eine Rede, worin er ihrer Tugend, ihrer Vaterlandsliebe und ihrer Verdienste den ihnen erworbenen Ruhm gedenkte. Er beförderte alle zu höherem Grade, ertheilte allen die dem militärischen Bedurfnisse bekommene Schenkung, erlaubte ihnen die Schürze seiner Händwerker zu tragen und ernannte viele von ihnen zu Ritters des Ordens des heiligen. Kaiser besaß unter vielen Gesichtsworzen auch das Talent der Rede. Wer ihn näher gekannt hat, wird eingestehen, daß der Künstler, indem er ihn als Redner schildert, wahrscheinlich dem Augenblicke gewidmet hat, worin der König sich selbst am besten gefiel.

G. Friedrich Wilhelm II. bei dem Brande in Breslau.

Dieses Blatt spricht für sich selbst. Der nächtliche Brand, die Löschenden, der Wasserstrahl aus dem Spritzen, die Leitern, der mit Koffer und Gepäck beladene Träger, der zum Hause hinaus eilt, und die Gruppe zu Pferde, wo jeder Preusse die Züge seines Königs auf den ersten Blick erkennt: — dies sind lauter Bestandtheile des Gemäldes, die keiner Erläuterung bedürfen. Wie glücklich wären die Künstler, wenn sie immer nur ähnliche bezeichnendvolle Gegenstände darzustellen hätten! Allein es gibt Ereignisse, die, wie gewisse Landschaften, für den Pinsel zu reich, zu unermesslich sind; andere, denen es fast unmöglich ist, eine interessante Ansicht abzugewinnen. Die Gegenwart eines Monarchen bei einem Brande kann der allgemeinen Wohlfahrt nicht zuträglich sein, als sie dem Künstler willkommen ist, der sie darstellen soll; die allgemein bekannte Gesichtsbildung erläutert alles augenblicklich von selbst, und es ist wirklich wunderbar, wie das Auge des Zuschauers sich auch schon am Dendrosten orientirt. Diese Polarität unserer Sehnerven, wenn sie nicht angeboren ist, welches die leidigen Philosophen bezweifeln wollen, wird, wenigstens durch Gewohnheit und Erziehung zur andern Natur. Dem Künstler scheint unsere Bemerkung nicht entgangen zu sein; denn er hat sogar in seinem Bilde darauf angespielt. Die beim Löschen beschäftigten Männer vergessen des Brandes, ihres Amtes und der allgemeinen Noth, um dem Zauber zu gehorchen, der ihre Augen unwillkürlich auf den König heftet. Der rüstige Burche zu oberst auf der Leiter, mit

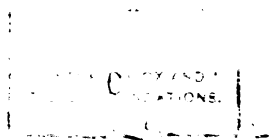


1

2

3





in Schlauche der Feuerspritze in der Hand, empfängt den Ein- und zugleich durch Augen und Mund; der unten, mit Feuer- und Eimer, theilt offenbar seine Aufmerksamkeit zwischen mündliche Anweisung, die er eben von dem Monarchen selbst hält und das unbestimmbare Gefühl, das bei ihm von dem danken unzertrennlich ist, dies sei nun der König.

Der Beherrscher einer großen Monarchie hat täglich Gelegenheit, sich in einer für die Menschheit und für sein Volk interessanten Beschäftigung zu zeigen; im Cabinet, im Felde, als Richter, im Glanz seiner Würde, als Stellvertreter einer Nation und als Rächer ihrer Ehre, als Beschützer und Verpfleger der Wissenschaften, der Künste und ihrer Priester, als Vormund der Armen und Waisen, als Urheber des Glücks und Theilnehmer an den Freuden seiner Unterthanen, endlich auch in seinem Privatleben — denn der Monarch gehört ganz seinem Volke — als Mann, als Gatte, Vater, Bruder, Hausherr, und, war' es möglich, als Freund. Man begreift, daß hier die Wahl dem Künstler schwer werden mußte; allein für die Empfindung seiner Ritzbürger konnte er nicht glücklicher wählen, als indem er ihnen die rührende Ueberzeugung näher zu legen suchte, daß auch in der Stunde der Mitternacht der König dort seinen Posten laubte gefunden zu haben, wo ihrem Leben und ihrer Habe Gefahren drohten.

• Französischer Enthusiasmus auf dem März- oder Föderations-Felde.

In der Geschichte unserer Zeit wird die Begeisterung, wonit 25 Millionen Menschen sich für ihre neue politische Organisation interessirten, eine stets denkwürdige Erscheinung bleiben; und so fern die menschliche Natur sich schlechterdings nicht anders, als a posteriori, aus der Erfahrung, kennen und erforschen läßt, dürfen wir hinzufügen, daß sie uns durch die französische Revolution und den darin wirksamen Enthusiasmus von einer ganz neuen Seite bekannt wird. Den einzigen allgemeinen Vereinigungspunkt ausgenommen, den wir mit den Franzosen in unserer gemeinschaftlichen Abkunft und Bildung, als vernünftige Geschöpfe finden, genießen wir, vermöge der Absonderung,

welche die politischen Verfassungen zwischen Nationen und Reichen festgesetzt haben, das unschätzbare Glück, bei allen Auftritten jenseits des Rheins unbefangene, parteilose, gleichgültige Zuschauer, mithin desto ruhigere Beobachter bleiben zu können. Wie die Zermählung Calabriens durch das Erdbeben, so ist uns jetzt die Explosion in Frankreich lediglich ein merkwürdiges Phänomen. In beiden Fällen erstaunen, schauern wir, beklagen das Loos der armen Einwohner, und unsere physisch-politischen Hamilton bereisen die rauchenden Brandstätten, beschreiben die niedergestürzten Ruinen, und zählen die Leichname, die das unerbittliche Schicksal sich zum Opfer erkor. In beiden Fällen erkennen wir mit Ehrfurcht gegen die Verhängnisse, deren höheres Gesetz wir nicht ergründen können, daß, während die Elemente und die Gemüther der Menschen im Auslande so furchtbare Verwüstungen anrichteten, die vollkommenste Sicherheit innerhalb unserer Grenzen herrschte und uns ein ruhiges, gleichförmiges Leben beschied. Sicherer liegen unsere Städte im Sande, oder an der Donau, der Elbe und dem Rhein, am Fuß der Ratz-, Schiefer-, Granit- und Wackengebirge, als dort Messina und Catania, Rheggio, Gerace, ja selbst Neapel und Portici, zwischen dem Aetna und Vesuv. Kein Vulkan wird sich unter dem ehrwürdigen gothischen Denkmal unserer Reichsverfassung entzünden, seine zierlich geschmückten Thürmchen, seine schlanken Säulenbüschel und schaurigen Spitzgewölbe in die Luft sprengen, und uns mit dem Feuer und Schwefel der politischen Wiebergebut taufen.

Um indessen so bei der Erscheinung still zu stehen, müßten wir etwas weniger oder etwas mehr als Menschen sein. Die Gesetze, nach welchen sich Ideen in unsrem Inneren verbinden, bringen es schon mit sich, daß wir alles Sichtbare und Unsichtbare, alles Nahe und Entfernte, alles Vorhergehende und Zukünftige einer gewissen Formel unterwerfen, um überall Verknüpfungen zu setzen, wo die Sinne uns nur abgesonderte, von einander unabhängige Bilder liefern. Ohne jene Formel genießen wir nur den Eindruck der Dinge; in ihr genießen wir uns selbst; der empfundenen Wirkung scheinen wir gleichsam Meister zu werden, durch die hinzuge dachte Ursache. Diese Causalverbindung, wie die Philosophen es nennen, diese beständige Beziehung einer jeden Wirkung auf ihre Ursache, ist nun, so lange die Welt steht, das Spiel, dessen die menschliche Vernunft nicht

wird; wiewol sie in manchen Köpfen so lange und anhaltend damit spielt, bis sie sich am Ende überzeugten, kein Mensch noch je recht gewußt, was eine Ursache sei, und keiner werde: unbegreiflicher Gewißheit behaupten und erweisen können, daß eine Ursache gebe. Die Vernunft in ihrer Kindheit fand freilich diese Schwierigkeit nicht. Die Art des Genußes, an bloßen Wahrnehmen besteht, beschäftigte den Menschen zu angenehm und zu lebhaft, um das Bedürfnis einer solch Zerstreuung aufkommen zu lassen. Er hatte für alles nur eine Ursache, des unbekannten Vermögens; und dieses nannte er

Ein Gott donnerte ihm in den Wolken, fuhr auf dem Winde, blendete ihn im Sonnenlicht, versenkte ihn in Stürmen; im Löwen wüthete, in der Eiche grünte, in der Luft duftete ihm ein Gott. Allmählig aber reinigte sich der Geist der Gottheit von seinen Schlacken, und man scheute vor der grellen Behauptung: das Gute sei Ursache des Bösen. Die Unmöglichkeit, diesem empörenden Schlusse zu entgegen und noch mehr als diese, die unerträgliche Pein, weder vorwärts noch rückwärts zu können, sobald man alles unmittelbar mit der obersten Ursache knüpft, trieb nunmehr die Vernunft in das unermessliche Labyrinth der Philosophie. Man hoffte, die Ursache der Veranlassung jeder einzelnen Wirkung von Stufe zu Stufe so lang hinaufwärts zu verfolgen, bis man alles in einen großen harmonischen Zusammenhang gebracht haben würde. Nur ein stolzes Vertrauen auf den Umfang menschlicher Erkenntnis; aber die Erfahrung rechtfertigte es nicht. Kein Mensch, verlängerte es sich gleich zur nestorischen Dauer; was? nicht die Summe aller vom Menschengeschlecht durch Jahrhunderte reicht hin, um endlich durch den Wald der natürlichen und entfernten, der mittelbaren und unmittelbaren, der allgemeinen und speciellen, der generirenden, determinirenden, dirigirenden, accelerirenden, maturirenden Ursachen, bis an das erste Ziel zu gelangen. Auch die Gelehrtesten mußten sich verirren und mit leeren Hoffnungen trübsen; die Menge ihnen zuversichtlich nach; Andere schlossen die Augen aus Stüben, und glaubten treuherzig, sie wären schon im Paradies; einige Wenige erkannten den Irthum für das, was er gaben sich dem Schicksal gefangen, und ließen es sich sein unter den Dämonen, wo sie jedesmal gingen oder

n.

Der Wohlgeruch einer Blume setzt flüchtige, verdünste Aetheren und ihre Wirkung auf unsere Nerven voraus; aber den Grund dieser Uebereinstimmung zwischen unserer Empfänglichkeit und der Wirksamkeit dieser Atome kennen wir nicht. So geht es uns mit allen Erscheinungen im weiten Reiche der Physik, so mit den Verkettungen menschlicher Schicksale. Streng genommen ist es unmöglich, das ganze Gewebe von Ursachen zu entwirren, welches ein bloßer Säbelhieb eines ebenen Husaren auf den Kopf eines Freiheit schnaubenden französischen Bürgers voraussetzt. Eine sichere Faust und eine scharfe Klinge gehören freilich dazu; doch auch nicht minder die preussische Disciplin, der Befehl zum Angriff, und jener noch frühere Befehl zum Aufbruch aus der Garnison. Bei diesem hebt nun wieder eine höhere Ordnung von Bestimmungen an, die uns nicht bloß in alle Kabinette von Europa, sondern auch in die Schlafgemächer von Königen und Königinnen, in die Versammlungen der Republikaner, in die Schlupfwinkel der Sanchalottes, in tausend parisische Schenken und Boudoirs, sodann durch unzählig vervielfältigte Mittelglieder in längst verflossenen Zeiten versetzt, und alles so eigensinnig und zugleich so unabänderlich zusammenfügt, daß unser Husar, ohne den Protestantenhass Catharinen's von Medicis, ohne die verführte Schwachheit Karl's IX., ohne die Launen des XIII., XIV., und XV. Ludwig's, ihrer Mütter, Vormünder, Minister und Maitressen, ohne den Bau von Versailles, die Kriege in den Niederlanden, die spanische Thronfolge, die Zerrüttung der französischen Finanzen, und die Befreiung von Amerika — seinen Säbel nicht gezogen hätte. Indigestionen, Erhitzungen, Erkältungen, Floßstiche, wüthige Einfälle und tausend andere gleich wichtige Ursachen großer Begebenheiten haben wir hier nicht einmal in Rechnung gebracht; allein wer sieht nicht schon, daß wir unsere obige Behauptung erwiesen haben?

Steht es so übel um die Bemühungen der Vernunft, im Chaos der Geschichte ein Licht anzuzünden; hängt alles so genau zusammen, daß man den Umsturz eines großen Reiches nicht ohne die Pastetchen, die Ludwig XV. so gut zu backen pflegte, und umgekehrt, die geringfügigste Unternehmung eines deutschen Soldaten gegen Frankreich, nicht ohne die Thaten aller Marwinger, Carolinger, Capets und Bourbons erklären kann: — so möchte es wol gleichviel sein, wird man uns sagen, welche von

den Millionen Ursachen man auf gerathewol aufgreift, um irgend eine Erscheinung in der politischen Welt damit zu motiviren. Diesem Einwurfe haben wir wenig entgegen zu setzen; allenfalls könnte man sagen: die Geisteskräfte der Menschen und ihre Grade der Ausbildung sind verschieden; wer schärfer und weiter sieht, als Andere; wer einen größern Gesichtskreis vor sich hat; wer mehre und zartere Berührungspunkte besitzt, die ihm Gemeinschaft mit der umgebenden Welt eröffnen; wer inniger empfängt und den größern Reichthum empfangener Eindrücke besser ordnet, schöner und zweckmäßiger verbindet und mit einer regeren Kraft darin zu seiner Freude bildet und wirkt: das ist der Mann, nach dessen Urtheil wir lüftern wären. Absolute Vollkommenheit läßt sich hier nicht erwarten; allein die Grade der Annäherung können verschieden sein; und um diese zu prüfen, empfiehlt man unter andern diese goldene, aus richtigen Theorien geschöpfte und in der Erfahrung bewährt erfundene Regel: daß man große Begebenheiten nicht von geringfügigen Ursachen herleiten müsse. Wem es genügt, den Samen der französischen Revolution im Faubourg St. Antoine entdeckt zu haben, dem gönnen wir seine Freude, wie dem Physiker, dem ein Medizinfläschchen mit nasser Eisenfeile die Lavaströme des Vesuv erklärt; nur müßten wir uns vorbehalten, daß in beiden Fällen das weitere Forschen dessen nicht verboten werde, die sich nicht so leicht befriedigen lassen.

Die Frage, wodurch der Umsturz eines großen Reiches bewirkt worden sei, kann indessen fast noch eher beantwortet werden, als diese andre: warum so etwas geschehen mußte? Wir fragen dies immer wieder, so oft uns auch die Weisheit für den Vorwurf bestraft; eben als ob wir endlich einmal der Vorsehung ihr Geheimniß ablocken wollten. Es gibt hierher gehörige Fragen, die man bloß hören darf, um an aller Befriedigung darüber zu verzweifeln. Warum, zum Beispiel, ist eine Nation aufgeklärt, die andere bis zur thierischen Unempfindlichkeit herabgewürdigt? Warum ist eine frei, die andere der Willkür eines Despoten unterworfen? Warum ist eine reich, die andere arm? Warum erkämpfen sich Schweizer und Holländer ihre republikanischen Verfassungen? Warum blutete Karl I. unter der Art des Gesetzes für die verlebte englische Freiheit? Warum ward Jakob's II. Flucht eine neue Epoche der brittischen Unabhängigkeit? Warum mußte den Amerikanern der Eigensinn so gut ge-

Wer sieht indessen nicht, daß man allein in unbefangener Entfernung aus jenem schrecklichen Phänomen einen unmittelbaren Nutzen ziehen kann. Der ruhige Zuschauer begreift den Grad der Spannung nicht, der ihn verleiten könnte, die Freiheit selbst um jene Atrocitäten einer Revolution zu erkaufen. Allein der Zeitpunkt, wo ein solcher Kauf ihn nicht mehr zu theuer dünkte, muß wenigstens für ihn im Reiche der Möglichkeiten sein; dann wird der Eindruck des Schauderhaften, wofür ihn seine jetzige Stimmung offen läßt, seine Wachsamkeit gegen die Gefahr einer Sinnesänderung verdoppeln. Dies ist der Gesichtspunkt, aus welchem der Anblick der ungeheuren Masse von Kräften, die sich in einem gährenden Volk entwickeln, am lehrreichsten wird; es ist schön und furchtbar zugleich; zu sehen, was der Enthusiasmus in gehörig vorbereiteten Gemüthern vermag.

Nirgends zeigte sich eine bessere Gelegenheit, diese Bemerkungen anzustellen, als auf dem Märzfelde zu Paris, im Juli 1790. Hier, wo die Franken, ein freier germanischer Bund, sich jährlich versammelten, um ihren Königen den Willen des souverainen Volkes zu befehlen, hier feierte man jetzt das erste Bundesfest der wiedererrungenen Freiheit. Die völlige Gleichheit war eben jetzt unter den Bürgern durch die Niederreißung aller erblichen Unterschiede wieder hergestellt. Jeder galt nur durch persönliches Verdienst, und über dieses entschied die Stimme des Volkes. Aus den verachteten Hütten des Bauers und des Handwerkers gingen jetzt, im Glanz eigenthümlicher Geistesvorzüge, des Vaterlandes Stützen wie neue Sterne hervor, und mancher aufgeblähte Bewohner eines Palastes sank in der Blöße persönlicher Nichtswürdigkeit unerkannt in den Staub; denn das Andenken großer Ahnherrn war wie ein erborgter Schmutz von seinem Haupte gefallen, und der lägenhafte Schimmer fremder Tugenden erloschen. Ein Sturm der Begeisterung hob die ganze Nation zur Höhe des Selbstgefühls. Mensch zu sein, war der schöne Stolz von 25 Millionen, das erste und letzte Ziel ihrer Befreiung. Der Eid der Brudertreue ward am 14. Juli in der nämlichen Stunde von allen Einwohnern eines Reiches geschworn, das eine Fläche von 10,000 Quadratmeilen auf unserer Erdkugel einnimmt; in 1900 Städten und 100,000 Dörfern stiegen an einem Tage und in einer Stunde die feierlichen Zusagen wechselseitiger Liebe und Treue einträchtig zum Himmel. Fünfmalhunderttausend Menschen saßen nur allein auf

das zum Festhalten ungenügendes Mangel; der Freiheit und Republik mit allen Vorzügen, als Entschlossenheit der Tugenden anzunehmen, um das Volk besser zu befehlen, als jemals irgend auf dem Lande als Feinde der Armee in der Folge. von Mäthern, Knechten erlöset der Unmenschen Hof. „Ich schreie!“ riefen wir mit einem mächtigen Gefühl, das in dem Gefühl Einigkeit zitterte. Wir sind uns verbundenen Menschen, ohne die wir auf Niemand. Nur mit Gedulde, einander in die Hände zu drücken. Nur verbundenen Menschen ihren Eid; Aufmunterungen warfen der Befehl weg und stießen sich, nie ist es schändlich es einander mit sich selbst von allen Seiten. „Ich liebe die Freiheit!“

Nur eine Nation, sagt der Jüngling, denn wir folgen, können dieses Gefühl; denn nur freie Nationen haben Bestand.

Ich sah die Anordnungen zu diesem Feste, das beifallt dem Jubelsturm der Republik bleibt. Das größte Amphitheater in der Welt, wegen die berühmten römischen nur spielte sich, noch in wenigen Tagen durch die Allmacht Volkswillens erschaffen. Die verdächtige Trägheit von 15 belebten Arbeitern ward durch den Enthusiasmus von 100 Freiwilligen verjagt. Im Zaum der Freiheit arbeitete mit einem Eifer, mit einer Verschwendung der Kräfte, die kaum noch begreift, wenn man sie auch selbst gesehen hat. endlich war die Abwechslung der arbeitenden Gruppen, und begreiflich, ohne die Begeisterung des Augenblicks in Recht zu bringen, die Ordnung, die allenthalben herrschte. Hier von keine Wachen aufgestellt, hier kannte man nicht die gebieterische Stimme des Aufsehers, und noch weniger seinen Stab auch die Mienen und Armeisen bauen ohne Tyrannen und tollten, und vollenden doch in Eintracht den Bau ihres Freistaats. Die Gerechtigkeit des Volkes heiligte eines Jedem Recht, und schlugte Jedermann in seinem Rechte. Kleiderstücke und Uhren, die man während der Arbeit von sich hatte, blieben den ganzen Tag unberührt an ihrer Stelle. Mit Trommeln und Kriegsmusik, die Schaufeln auf der Erde, zogen die begeisterten Schaaren Arm in Arm unter heiligesingen zu ihrem Tagewerk, und später als die Soldaten verließen sie das Feld. Alte und Junge, Männer und

rzoge und Tagelöhner, Generalpächter und Schuhpußer, Wißgelehrte und Schauspieler, Hofdamen und Poissarden, Beschworenen und Venuspriesterinnen, Schornsteinfeger und Stutzer, Junkern und Schulknaben, Mönche und Gelehrte, Bauern aus den umliegenden Dörfern, Künstler und Handwerker unter ihren Fahnen kamen Arm in Arm in buntscheckigem Zuge, und waren rüstig und muthig zur Arbeit. Tausend rührende Blicke überall rege gewordenen Gefühls verherrlichten diese geschäftige Scene; tausend gutmüthige Scherze, tausend Beweise des menschlichen Frohsinns, tausend Beispiele der Ehrliche, Großmuth, der Uneigennützigkeit des Pöbels versöhnten die gedemüthigte Orgue des Adels. Um des Schauspiels Täuschung zu vollenden, erschien auch Ludwig XVI.; ohne Leibwache, ohne Gefolge, allein in der Mitte von 200,000 Menschen, seinen Mitbürgern, ohne mehr seinen Unterthanen. Er nahm die Schaufel, und schloß einen Schiebekarren mit Erde, unter lautem Jauchzen und eifallklatschen der Menge. Alles drängte sich um ihn hin, um ihn Freund und Vater, und gab ihm alle die süßen Namen, welche der Despot aus dem Munde seiner Schmeichler nicht hört, und welche nur ein guter und gerechter König aus dem Munde eines freien Volkes hören kann*). (Unser Künstler scheint diesen Augenblick zu einer Darstellung gewöhnt zu haben, worin er zugleich einige der vorhin ange deuteten Gruppen abbringen und unserm Nationalbegriff von parisischen Caricaturen Genüge leisten konnte.)

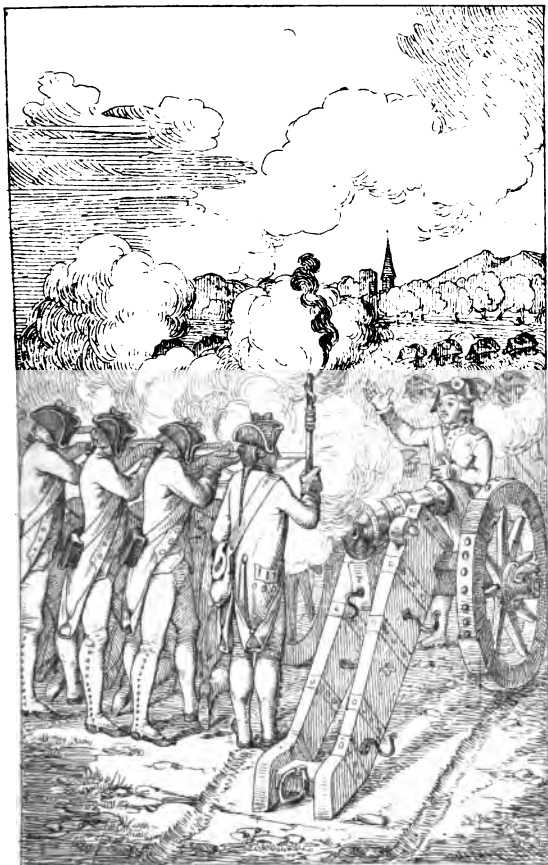
„Waren Sie je in Neapel?“ fragte mich ein Zuschauer, der neben mir stand. „Ich habe dort vor Kurzem einen Ausbruch des Vesuv gesehen. Dampfe Donner hatten ihn verkündigt. Schwarze und weiße Rauchsäulen stiegen wechselweise in hoherer Baumgestalt empor, und lagerten ihre Wolken abwärts am Horizont. Himmelan geschleudert erschien die schöne Lichtab Feuerfarbe, und fiel in glühendem Regen zurück. Der Lavastrom durchbrach die Felsengebüsse, floß majestätisch am

*) Wir verweisen hier auf Girtanner's historische Nachrichten über die französische Revolution. B. III. S. 404—417 und B. IV. S. 1—30. Man wird es uns nicht verargen, daß wir einiges aus der trefflichen Schilderung dieses Schriftstellers fast wörtlich abgeschrieben haben, da die Wärme, die darin herrscht, bei der bekannten Stimmung des ganzen Werkes, so unverdächtig ist.

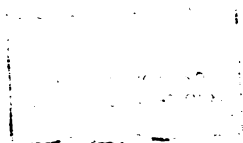
Rande des Berges herab, und füllte die Thäler mit geschmolzener Gluth. Es war ein erhabener, furchtbar schöner Anblick. — „Großer Gott!“ rief eine Stimme aus dem Haufen, „hebt verschlingt die Lava meinen Weinberg! er war mein Alles für Weib und Kind!“ Ein Engländer reichte dem Unglücklichen seine Börse. — „Seht! das Feuermeer bedrohet die Villa des Herzogs P * * *; seht! schon steht sie in vollen Flammen.“ Mag sie brennen, sagte der Engländer; er hat ja noch 20 andere. — Lautes Jammergeschrei und Gewimmer verkündigte eine neue Trauerpost; ein halbnacktes Weib kam leuchtend mit einem Kinde im Arm; drei andere waren in ihrer elenden Hütte verbrannt. Der Fremde wandte sich weg und weinte. — Jetzt erschien eine seltsame vornehme Figur mit einem San Gennaro, und versicherte: der Besatz sei auch gar zu ungestüm; die Lava könne bis an die Alpen fließen und ganz Italien versengen; man müsse alle Feuerspritzen aus Neapel zum Löschen kommen lassen, und alle Lazzaroni aufbieten, um den Monte di Somma der Erde gleich zu machen. „Bedlam! Bedlam!“ knirschte mein Engländer. — „Dieser Ausbruch rettet Kalabrien vom Untergang,“ sagte ein alter Einsiedler aus der Nachbarschaft. „Lassen sie uns weiter davon sprechen, rief der Dritte; sie sind der Mann, den ich schon lange suche.“

8. Desille's patriotischer Tod in Nancy.

Der Aufruhr unter der Besatzung von Nancy gehört zu den unzähligen Greueln, die der Zwiespalt der Parteien bei einer großen und gewaltsamen Staatsveränderung unausbleiblich veranlaßt. Dem furchtbaren Werkzeuge des Despotismus, dem stehenden Heere, wird natürlicher Weise von beiden Parteien geschmeichelt; und kann man wol erwarten, daß eine Klasse von Menschen, auf deren sittliche Bildung so wenig Rücksicht genommen wird, wenn sie nun endlich ihre eigene Wichtigkeit fühlt, sich dem ausschweifendsten Gelüste und den wüthendsten Leidenschaften nicht überlassen soll? Es war im Plane der Revolutionsfreunde, sich der gemeinen Soldaten zu versichern; theils, weil man sich im voraus von dem Beitritt adeliger Officiere nicht viel versprach; theils weil man glaubte, Soldaten allenfalls



100-100000



ORIGINAL
L. 100000

nach ohne Officiere brauchen zu können, da das Gegentheil unmöglich ist; theils endlich, weil es den Grundsätzen der Demokratie und Gleichheit gemäßer war, auf die größere Anzahl der Mitbürger von geringer Herkunft mehr Rücksicht zu nehmen, als auf wenige Edle. Den Officiern wies ihre Geburt, wiesen ihre Begriffe von militärischer Ehre, und die durch lange Gewohnheit beinahe zur Natur gewordene, wenigstens sehr zu entschuldigende Anhänglichkeit „an den großen Monarchen“ ihren natürlichen Platz in der Gegenrevolution und unter ihren Freunden an. Das Feuer, welches seitdem so heftig ausgebrochen ist, glimmte damals noch unter der Asche; die geheimen Ränke und Machinationen der Parteien gegen einander, deren Minen sich oft begegnen und kreuzen mußten, ließen sich aus der Ferne nur nicht so deutlich übersehen, und erschwerten also dem fremden Zuschauer die Enträthselung des über Frankreich schwebenden Schicksals. Nur hier und dort merkte man an den plötzlich entstandenen Gährungen, daß irgend verborgene Hände im Spiele gewesen sein mußten. Die Insubordination, sowol bei den Landtruppen als bei der Marine, verrieth am deutlichsten, wie geschäftig insgeheim die Parteien einander entgegen gearbeitet hätten. Die Volkspartei war vielleicht schon darum die unermüdeste in dieser Taktik, weil sie erst die Gemüther stimmen, den Geist der alten militärischen Zucht und des Gehorsams bestreiten und die Armee desorganisiren mußte; da hingegen das Corps der Officiere schon auf den Wink bereit war, und eigentlich nur in seiner einmal empfangenen Richtung beharrte. Es durfte nicht befremden, daß hernach die Officiere den Umfang ihres Einflusses auf die gemeinen Soldaten versuchten; allein für diese war einflussweilen offenbar auf der andern Seite mehr zu gewinnen. Ihr elender Sold, ihre schlechte und spärlich zugemessene Nahrung, woran so viele Begünstigte des Hofes noch zu gewinnen wußten, erleichterte jedem Demagogen das Geschäft, ihre Bedürfnisse auf den gebietenden Ton zu stimmen, der schnell von einer Befriedigung zu der andern schritt, und, durch die erste Nachsichtigkeit kühn gemacht, bald keine Grenzen mehr kannte. Ein mißverständener Begriff von Gleichheit und von Menschenrechten vollendete die Verwirrung, und wand der Aristokratie ihre mächtige Waffe aus den Händen.

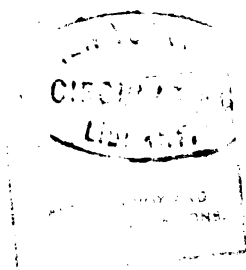
Die unsinnigen Ausschweifungen breiter zu Nancy in Garri-son liegender Regimente schienen den strengen Schritt zu verho-

schien. Das der Befehlshaber der Truppen in Metz damals sagte, um die Erbfeinde nicht heranzulassen, ehe ihn die Politik der Republikanern umzingelt, dazu beachteten. Der Erfolg entsprach dem Rathe. Der Besatz sich in Amerika erworben hatte: zur Befestigung der besetzten Bürger von Metz, die der bei der Einnahme des Schloßes von Nancy empfingen, war, er einen vollkommenen Sieg davon, und gab ein großes Beispiel von der Leichtigkeit der Disziplin über freche Ungehorsamkeit. In dem Augenblick aber, wo beide Heere aufeinander und innerhalb der Mauer von Nancy nur zu warten schienen, war von beiden der erste Schuß schon wider, opferte sich Desfil, ein Liniist im 105. Regimente, großmüthig auf, um alles Hindernisse zu entfernen. Er legte sich über des Jüdeloch der Mauer, er schloß sich vor die Mündung, und wußte die Schützen vom Regimente Chateaufort eine halbe Stunde lang vom Schießen abzuhalten. Endlich verloren diese zu hundert ungeschickten Soldaten die Geduld. Von ihren Flinten schossen getroffen, stürzte Desfil zu Boden, und nach einigen Wochen fand er mit dem Bewußtsein, ohne alle Rücksicht auf Partien, lediglich darnach getrachtet zu haben, daß Brüder und Feinde nicht einander nicht einbringen. Hätte Frankreich nur viele Desfil! Es entsinge noch vielleicht dem Bürgerkriege. Aus Entschlossenheit für gewisse Grundsätze, aus Parteigeist, aus Erbitterung, Haß oder irgend einer Leidenschaft, die zum Handeln antreibt, können viele Heldenthaten entspringen; aber diese Weihung zum Tode, die aus einem so sanften, reinen, unvermischten Gefühl von Bruder- und Vaterlandsliebe hervorgeht, diese Bürgertugend, die den Frieden der Brüder so theuer erkauft, ist eine seltene und wenn gleich minder glänzende, dennoch der Bewunderung und des Theilnehmens würdige Erscheinung.

D. Menschenfreundliche That eines deutschen Fürsten.

Es wäre ein schlimmes Jahr, das sich nicht mit einer guten That eines deutschen Fürsten bezeichnen ließe. Ihre Anzahl, ihre Würde, selbst ihre Politik, die es ihnen schon zur Pflicht macht, um des ihnen stets gegenwärtigen gemeinen Besten willen, ihre Herrschaft auch über unsere Herzen zu erstrecken; end-









1947

1947

ch — denn auch wir selbst verdienen hier ein kleines Lob — die Loyalität, womit wir von unsern Herrschern, wie von der Dame unseres Herzens, glauben und gegen die ganze übrige Welt behaupten, daß ihres Gleichen nicht auf der runden Erde zu finden sei; dies zusammengenommen, häuft jährlich einen argen Schatz zum deutschen Panegyrikus. Wir wollen hier unsern Sparpfennig für das Jahr 1790 hineinwerfen, — die Schaumünze, die wir zum Gedächtniß der Kaiserkrönung aufgeschoben hatten; und wir setzen einen desto höheren Werth darauf, weil sie nicht mit Gepränge unter das Volk geworfen ward, sondern, wie es scheint, nur so im Vorbeigehen aus dem Busen gefallen ist. Sie ist von reinem Golde! Auf der Bildnißseite sehen wir ganz deutlich; ungeachtet die kurfürstlichen Insignien fehlen: MAXIMILIAN, Erzherzog in Oestreich und der Kaiser hat bloß die Worte: Leutseligkeit und Volksbildung!

Dort in Frankfurt, wo man damals unsere Fürsten nur als Halbgötter, weit über die Sterblichkeit erhaben, in ungeohnter Pracht einherziehen und schimmern oder funkeln sah, war es eines Morgens ein überraschender Anblick, auf der Brücke, die nach Sachsenhausen führt, eines von diesen überirdischen Wesen, als Mensch verkleidet und mit menschlichem Gefühl sich erablassend zu den Leiden armer Sterblichen, einem hilflosen Beschöpfe seine Last abhelfen zu sehen. Wir haben es inzwischen von sehr guter Hand, daß der Urheber dieser menschenfreundlichen Handlung im eigentlichsten, wie im edelsten und besten Sinne des Wortes, ein wahrer Mensch ist, und zwar so durch und durch ein Mensch, daß man ihn im Fürstenkleide der im Bischofstalar, oder in der deutschen Ritterrüstung immer wieder dafür erkennt. Die Einwohner von Sachsenhausen, in Bölkchen, das im Ruf altdeutscher Treuerzigkeit und kunstlosen aber prüfenden Wiedersinnes steht, liebten diesen Menschen noch im Pomp seiner Würde — und die Stimme eines rauhen, unbefleckten Volkes ist heilig und wahr.

10. Ritterschlag bei der Kaiserkrönung in Frankfurt.

Die Freiherren von Dalberg haben vor allen andern deutschen Edlen das Recht, bei der Kaiserkrönung zu Reichsrittern geschlagen zu werden; und wenn ein Dalberg zugegen ist, er-

scheint er in vollständiger Ritterschlagung. Unser zehntes Blatt stellt diesen feierlichen Ritterschlag vor und vergegenwärtigt uns dadurch die Krönungsfeier, deren fleischer, byzantinischer Pomp, so sehr er auch gegen unsere jetzige ungewohnte Eleganz absteht, gleichwol als Erinnerung an das Entstehen der deutschen Reichsverfassung mit guten Gründen gerechtfertigt werden kann. Die so schnell auf einander folgenden Krönungen Leopold's und Franz' II. haben freilich etwas gar zu wörtlich bewiesen, wie viel es kostete, Deutschland einen Kaiser zu geben; doch wenn je an Reformen und Veränderungen gedacht werden sollte, so gäbe es noch wichtigere Gegenstände, die abgeändert zu werden verdieneten, als der Schnitt des Purpurs und der Dalmatica, oder die Gestalt der kaiserlichen Halbstiefeln. Es ziemt dem deutschen Charakter nicht, mit schwerfälliger Nachahmung unserer leichtsinnigen Nachbarn ein enthusiastisches: *Vive la constitution!* anzustimmen und sie gleich darauf wieder zertrümmern zu wollen; wir dürfen vielmehr zugeben, daß unsere Verfassung, wie alles menschliche Beginnen, ihre Mängel hat, wobei sie aber noch geraume Zeit bestehen kann, und, wenn wir unsern wahren Vortheil kennen, auch noch bestehen wird. Eine gewaltsame Auflösung dieses so fest zusammengefügtten Baues, wenn er gleich aus heterogenen Materialien entstanden ist, würde ganz Europa erschüttern; er muß von der Hand der Zeit eines natürlichen Todes sterben, so wird der Schutt nur weggeräumt, und man bauet nach modernen Regeln leichter, heller, lustiger — und, der Himmel woll' es! auch besser. So lange er noch steht, bleibt indeß die Wahl und Krönung des deutschen Reichsoberhauptes eine der wichtigsten Angelegenheiten für unser Vaterland.

Von dem vorliegenden Blatte dürfen wir als Augenzeuge versichern, daß es den Vorzug der genau befolgten historischen Wahrheit, sowol im Lokal als in der Kleidung des Kaisers behauptet. Es wäre nicht unmöglich, daß ein Hyperkritiker uns den Einwurf machte, der wachthabende Officier zur Linken am Throne scheine, der Uniform nach, ein Preuße zu sein; dem könnten wir aber diesmal eine politische Antikritik entgegen stellen, worin die Worte Reichenbach und Preußen keine unbedeutende Rolle spielen würden. Die Gruppe im Hintergrunde empfehlen wir der Untersuchung der Physiognomiker. Der Kaiser scheint Karl's des Großen Schwert — zum Ritterschlag recht gut zu führen.



THE
LIBRARY OF THE
UNITED STATES
DEPARTMENT OF AGRICULTURE

ASTORIA AND
TILLAMOOK FOUNDATIONS.

LIBRARY OF THE
UNITED STATES
DEPARTMENT OF AGRICULTURE
ASTORIA AND
TILLAMOOK FOUNDATIONS.

Der Name Dalberg ruft Empfindungen und Gedanken vor, denen diese Stätte zu heilig ist. Wie Deutschland ge-
hört ist, diesen Namen mit Eigenschaften des Geistes und des
Irrthums zu paaren, mußte der Tag ein Trauertag werden, an
dem man vergebens fragte: Ist kein Dalberg da?

11. Krönungsfeier des ungarischen Königs.

Abermals eine Krönung! Der kleine Umstand, daß der
König von Ungarn den deutschen Kaiser ernähren hilft, wird bei
denen, die ein solches Argument zu beherzigen wissen — und
es sollen diesmal alle unsere Leser ohne Ausnahme sein — die
That des Künstlers hinlänglich rechtfertigen. In der That,
wenn man erfährt, was es dem guten Leopold für Künste ge-
kostet hat, ehe er diesen Ritt in Ehren machen konnte, so ge-
winnt die Sache ein sehr ernsthaftes Ansehen, und man fängt
an, es für eine wichtige Begebenheit des Jahres 1790 zu hal-
ten, daß er die Krone des heiligen Stephan erhielt. Welch ein
Unterschied zwischen seinem Loos und dem seines Vorgängers!
Joseph ließ die Krone aus Ungarn in seine Hofburg nach Wien
bringen, und schickte sie kurz vor seinem Tode mit aller erdenk-
lichen Feierlichkeit zurück, damit Leopold ihr wieder nachreisen
könnte. Joseph hatte noch als Kind ein: *moriemur pro rege
nostro!* (wir sterben für unsern König) gehört, und vernahm
auf seinem Todbette die drohende Stimme des Aufbruchs; er
ward gehaßt und gefürchtet. Leopold hingegen, dem die Ungarn
so sehr zu Hohn glaubten, mußte sein Königreich in Reich-
thum erhandeln; allein die Drohungen verhallten sanft, und Leo-
pold ward geliebt. Joseph hatte sich nie krönen lassen; sein
Bruder gewann die Nation durch diese eitle Feierlichkeit. Dafür
steht auch sein Bildniß in dem großen Saale, wo alle Könige
von Ungarn seit Stephan dem Heiligen abgebildet sind, im kö-
niglichen Schmucke; da hingegen Joseph, der Nichtgekrönte, in
seiner Feldmarschallsuniform, gleichsam als der Anführer einer
kompanie Barbaren, unter ihnen erscheint. Fast möchte man
sich der andächtigen Verehrung der Ungarn für jenen alten eifer-
nigen Reif, womit ein Papst die Schläfe ihres heiligen Königs
bedeckte, an jene otobritische Simplicität der ungebildeten Völker

denken, die das nützliche Metall dem köstlichen noch vorziehen, wenn nicht die Verschwendung von Gold, Silber, Perlen und Edelsteinen an ihren Dolimans, Kalpak, Säbeln, ja sogar an Stiefeln und Sporen lehrte, welche Fortschritte in der Schätzung des relativen Werthes der Dinge sie gemacht haben, seitdem ihre braunen Boreltern Magyar und den Kaukasus verließen. An den Besitz jener Wunderkrone sind indessen so manche Privilegien und Immunitäten gebunden, daß es immer der Mühe werth bleibt, einige fromme Legenden in den Kauf zu glauben, und den König auf die Verfassung schwören zu lassen.

Bei dem feierlichen Einzug in die Hauptstadt führt der König mit seinem Säbel einen Streich in die Luft nach allen vier Weltgegenden. Diese allegorischen Wandschnitte sollen eine Bestignung des Reiches vorstellen; könnten sie nicht auch allenfalls auf die Inauguration selbst bezogen werden und eine feine reservationem mentalem des zu Krönenden andeuten? oder im gegenwärtigen Fall eine retroaktive Anspielung auf die vorhergegangenen Unterhandlungen, oder auf den Revolutionsgeist der Ungarn und ihren soliden Charakter enthalten? Diesen Charakter erkennt man hier auf dem meisterhaft gezeichneten Blatte noch treffender in der wirklich schönen ungarischen Kleidung, worin diese Nation, wie die polnische, bei ihrer projektirten Revolution, eigentlich ihre ganze Hoffnung gesetzt zu haben schien, indem sie mit der Proskription der deutschen Tracht den Anfang machte. Der Erfolg beweiset, daß sie beide Recht hatten; denn die Spur ihrer Revolutionen, die sich schon wieder aus allen ihren Verhältnissen verloren hat, ist wirklich noch in ihren Köden und Mägen vorhanden.

13. Dämpfung des sächsischen Bauernaufstandes.

„Ewige Minderjährigkeit ist das Loos der Völker!“ Dieser Weispruch einer mißmüthigen Philosophie — leider zu sehr gegründet in einer trostlosen Uebersicht der bisherigen Geschichte, in der traurigen Erfahrung, daß man es mit redlichem Streben und Aufopferung für das gemeine Beste nicht hat ändern können, in dem Gefühle der Erschöpfung und dem Bedürfnis der Ruhe, die das Alter mit sich bringt — wird jederzeit begierig



1860
JANUARY 1st
1861

von der zahlreichen Klasse derer nachgesprochen, denen die ewige Vormundtschaft zu gute kommt. Es ist wahr, die unmündigen Völker sind mehrentheils ungezogene, verwahrloste Kinder, denen es an Thätigkeit und Geübtheit des Denkvermögens, an richtigen Begriffen und festen Grundsätzen fehlt, die sich mit einer Last von Vorurtheilen schleppen, vom sinnlosesten Aberglauben ängsten lassen, und statt der freiwilligen Pflichten einer überlegten Sittlichkeit nur unzählige mechanische Uebungen kennen; die sich durch strenge Behandlung und knappes Futter zu Allem treiben, zwingen und abrichten lassen; die um ein Stück grobes Brod und einen bunten Rock sogar auf den Wink einander todtzuschießen lernen, und gewöhnlich nicht einmal träumen, daß Vernunft und Wille ihnen gehören könnten, sondern sie treuherzig für das Eigenthum ihrer Vormünder halten.

Einige Beispiele hat es indessen gegeben, wo das Volk, nachdem es während seiner Minderjährigkeit Proben von gesundem Verstande, von gefester Aufführung und richtiger Schätzung der Dinge abgelegt hatte, sich für majoremn erklärte, und weil es kein anderes Mittel gibt, die Sache zu entscheiden, auch vermöge dieser Erklärung majoremn blieb, und die Verwaltung seiner eigenen Güter übernahm. In einigen anderen Fällen, wo man es mit einer heftigen aufbrausenden, eigenwilligen und vorwärtigen Brut zu schaffen hatte, und die Vormünder zugleich durch offenbar schlechte Wirthschaft und moralische Unwürdigkeit um alles Ansehen gekommen waren, ließ es mit der Emancipation weit schlechter ab. Das frühreife Volk, nachdem es, wie leicht zu erachten, sein Vermögen durchgebracht und seine Kräfte verschwelgt hatte, sah sich in seinem Verfall genöthigt, sich unter eine abermalige Kuratel zu begeben, und hatte oft nicht mehr den Muth, Bedingungen zu machen, sondern mußte sich auf die Einsicht und Großmuth des neuen Vormunds verlassen.

Zu allen Versuchen der Nationen, in den vollen Besiz ihres Erbes und ihrer Rechte als Menschen einzutreten, haben die Vormünder jederzeit scheel gesehen, und wenn sich solche verderbliche Folgen der Volkseigenmacht, wie die zuletzt erwähnten, irgendwo zeigten, war Niemand lauter, als sie, um damit das Unschickliche, das Unanständige, ja das Unmögliche einer Volksmündigkeit zu erweisen. Es scheint ihnen hierbei gänzlich entgangen zu sein, daß ein Vormund allemal für das Vermögen und zugleich für die Bildung seines Mündels verantwortlich

bleibt, mithin, daß jene Dummheit, jene Verschrobenheit, jene Ausschweifungen, die eine Nation zur fortwährenden Minderjährigkeit qualificiren, die unverantwortliche Schuld solcher Vormünder selbst gewesen sein könnten, die in der beruhigenden Gewißheit, vor keinem Pupillencollegium Rechenschaft geben zu müssen, absichtlich den Verstand und die Sittlichkeit intellectueller Wesen untergruben, und sich das feindselige Geschäft wählten, sie zu entmenschen.

Es wäre eine sehr unnütze Mühe um die Auffuchung aller Mißhandlungen, die eine Nation auf diese Art erlitten hat, wenn sie nicht zu einer richtigeren Selbstbeurtheilung fähre. Wir sind in Deutschland vielleicht auch in dem Falle großer Kinder, die man in ihrer Erziehung vernachlässigt hat; allein vermöge unserer angeborenen guten Anlage, haben wir schon unsere Mängel einsehen lernen. Für uns gibt es in der That keine heilsamere Ueberzeugung, als diese, daß wir wirklich als Nation noch minderjährig und von dem Zeitpunkte unserer Mündigkeit noch weit entfernt sind. Eine solche Gesinnung ist nicht nur unserm gesetzten Charakter und der Unbefangenheit unsern Herzen angemessen, sondern sie erwirbt uns zugleich die Achtung der pflichtbeladenen Menschen, denen die Vorsehung unsere Führung anvertraut hat. Den eblen und wohlbedenkenden unter ihnen sind bescheidene, kluge, ehrliebende, lehrbegierige, tugendhafte und wohlgesittete Mündel von gewissen Jahren vielmehr Freunde als Pflegekinder; sie bindet gegenseitiges Zutrauen, Herzlichkeit, Liebe. Die wunderlichen, die grämlichen, die schwachen Vormünder, oder solche, die sich irgend einer Unlauterkeit bewußt sind, werden durch das gemessene, vernünftige, ehrerbietige Betragen einer Jugend, die ihrer Leidenschaftern Meister ist, beschämt, und vielleicht gebessert und gewonnen.

Kein Land rühmt sich so vieler guten Fürsten, als gegenwärtig unser Vaterland; man fordert keine Beweise von einer Behauptung, wovon Deutschland überzeugt ist. Seit einem halben Jahrhunderte waren wir mit Regenten beglückt, die es sich eifrig angelegen sein ließen, die Reife der ihnen anvertrauten Nation zu befördern und ihr die Ausbildung zu geben, welche sie dereinst in Stand setzen kann, ihre wahre Bestimmung zu erreichen. Die größten Monarchen hatten die richtigsten und edelsten Begriffe von dem gleichen Anspruch aller Menschen auf den freien Gebrauch ihrer Denkkräfte und ihres Willens zur Er-

langung einer vollkommenen, ohne Freiheit nicht gedebkaren, Sittlichkeit. Sie räumten überall die Hindernisse aus dem Wege, welche der Mißbrauch der Macht und die Herrschaft des Vorurtheils über rohe Gemüther hervorgebracht hatte; sie nahmen ihren Unterthanen mit Bedacht die Fesseln eine nach der andern ab, in welche sich ihr Körper, ihr Geist und Herz hätten schmiegen müssen. Der mäßige, bescheidene Gebrauch der wiedergegebenen Kräfte belohnte sie für ihren Edelmuth, und bewog sie, sich noch mehr auf Bürger zu verlassen, bei denen Liebe jetzt an die Stelle des mechanischen oder erzwungenen Gehorsams trat, und dieselben Wirkungen, ja noch bessere und dem gerechten Fürsten willkommnere, erzeugte.

In einem Zeitpunkte, wo im Westen und im Osten, im Norden und im Süden, die benachbarten Staaten eine Gährung erlitten, welche das bisherige Verhältniß zwischen den Regenten und ihren Untergebenen umzustossen drohete, schien jeder noch so leise Anfang einer Volkshewegung in Deutschland die Aufmerksamkeit der Fürsten und die schnellste Anwendung entscheidender Maßregeln zu rechtfertigen. Glücklicher Weise, oder, wenn man einige Rücksicht auf unsere Verfassung und unsern Charakter nimmt, natürlicher Weise, hatte die Widerseßlichkeit der Bürger in Trier, der Bauern bei Gengenbach, der gräflich Leyenschen Gemeinde zu St. Ingbrecht, und der saarbrückischen Unterthanen gegen ihre Regierungen, keinen Einfluß auf die Ruhe von Deutschland, kein Symptom, das sie zu Revolutionen qualifizierte, und nicht einmal die Absicht, die einmal bestehenden Verhältnisse zu durchbrechen; sie waren lediglich aus der falschen Voraussetzung entstanden, daß den Mißbräuchen und vermeinten Beeinträchtigungen, worüber man sich beschwerte, durch eigenmächtige Forberungen am kürzesten abgeholfen werden könnte. Ernsthaftere Auftritte ereigneten sich aber in der Gegend von Meissen, Torgau und Wurzen, unter der weisen Administration eines Regenten, der in wenigen Jahren das durch Krieg und Hungerdnoth beinahe zu Grunde gerichtete Sachsen wieder zu einem der blühendsten und glücklichsten Länder erhoben hatte. Die Bauern auf einigen Dörfern rotteten sich zusammen, kündigten ohne vorhergegangene Klage ihren Herren den Gehorsam auf, verlangten die Erlassung ihrer Frohn, und singen an, die Höfe und Schlösser der Gutsbesitzer zu bedrohen. Drei Regimenter Cavallerie, eben so viel Infanterie und einige Kanonen

vertrieben bald den Freiheitschwindel aus ihren Köpfen. Allein die Gerechtigkeit des Kurfürsten Friedrich August ließ es bei der bloßen Ausübung seiner Gewalt nicht bewenden; er wollte sich von der Rechtmäßigkeit oder Unbilligkeit der Forderungen überzeugen, die ein sonst ruhiges und gutartiges Volk zu einer so gewagten Selbsthülfe verleitet hatten. Eine von ihm niedergesetzte Untersuchungs-Commission unterschied die rechtmäßig erworbenen Besizungen und Gerechtsame des Adels von erschlichenen oder erpreßten, und zog die Schuldigen zur Strafe. Diese musterhafte Mäßigung bei völligem Bewußtsein der Uebermacht rührte die Herzen der Unterthanen, die er, wie ein guter Vater seine irrenden Kinder, durch sanfte Zurechtweisung nur noch fester an sich zog. Wohl dem Volke, das so regiert wird, und so regiert zu werden verdient! und wohl dem Fürsten, der im Geringssten seiner Untergebenen, selbst wenn Leidenschaft sie verführt, den Menschen zu ehren nie vergift, und lieber die Vernunft überzeugen und das Gefühl gewinnen, als den Willen gewaltig und eigenmächtig zwingen mag!

Ein so schöner Zug von deutscher Fürstenehre durfte nicht übergangen werden, wo es darauf abgesehen war, die besten oder wichtigsten Erinnerungen aus dem Jahre 1790 zu sammeln. Wir sehen deutlich an dem fliehenden Bauer im Vordergrunde, daß der Dragonerofficier ihn für den Aufrührer nicht hart büßen läßt; ein Schlag mit flacher Klinge auf den Arm ist Alles, was er davon getragen hat. Die Dame am Fenster bezeugt ebenfalls durch ihre bloße Gegenwart die Unblutigkeit dieses Auftritts; denn ein deutsches Frauenzimmer hat noch keinen Begriff von der Exaltation der Leidenschaft und der Verfeinerung des Genusses, womit die Hofdamen zu Versailles am 5. October 1780 sagen konnten: *voyons s'entr'égorgier cette canaille!* „wir wollen doch sehen, wie das Lumpenvolk sich unter einander mordet!“

Erklärung der zwölf Bildnisse.

So oft wir die Geschichte eines merkwürdigen Menschen hören oder lesen, entsteht auch gemeiniglich ein Verlangen in uns, seine Gestalt und vor allem seine Gesichtszüge zu sehen; es ist als ahneten wir, daß dieser Anblick uns noch fernern Aufschluß geben, den Zusammenhang und die zureichenden Gründe gewisser Handlungen erklären oder überhaupt in der Seele des Mannes, von dem man uns erzählte, lesen lassen würde. Dieser Trieb ist so allgemein, wie die physiognomischen Urtheile, die wir immer bei jeder neuen Bekanntschaft fällen, wenn wir auch gern zugeben, daß die Physiognomie sich nicht wie ein Handwerk lehren oder auf ein allgemeines umfassendes System zurückführen läßt. Auch läugnet wol schwerlich eine von den vielen philosophischen Schulen, daß die einzige Art, wie uns die Empfindung von der Individualität eines Menschen unmittelbar zu Theil wird, nämlich die Erscheinung seiner Person, von seinem ganzen Wesen Kunde gebe, mithin der wahre Ausdruck seiner Kräfte, Fähigkeiten und Fertigkeiten sei. Mit diesem, unseres Bedünkens so allgemein anerkannten Satze verbinden wir die Vermuthung, daß das Maß und Verhältniß der Anlagen im Menschen, oder was man unter seinen Seelenkräften versteht, bereits von der Geburt an so verschieden sei, wie der Eindruck, den unsere Sinne davon auch bei dem Anblick neugeborner Kinder empfangen; wenn es gleich wahr sein könnte, daß diese ursprüngliche Verschiedenheit durch die unvermeidlich unähnliche Ausbildung in der Folge noch größer scheint, als sie wirklich ist. Wir lassen übrigens Jedermanns Freiheit, hierüber anders zu denken, wie billig, unangetastet, und führen unsere Meinung lebiglich zur Entschuldigung der Kürze an, womit wir uns durch Zeit und Umstände genöthigt sehen, über die beiliegenden Bildnisse zu sprechen. Wir haben nämlich geglaubt, man könne längere Erklärungen schon deshalb eher entbehren, weil sich so vieles aus den sehr ähnlichen Kupferstichen ohne weiteren Beisatz erkennen läßt, und müßten uns auch mit großer Gefahr unserer Demuth irren, wenn nicht die meisten Käufer lieber unsere Anmerkungen, als die saubern und netten Kunstwerke, entbehren möchten.

Der Zweck dieser Bildnisse ist nur die Bezeichnung des

Jahres 1790 durch die merkwürdigen Männer, die entweder in diesem Jahre den Schauplatz der Welt verließen, oder an den wichtigsten Begebenheiten, damals den größten Antheil hatten. Ihre Namen sind sämmtlich so bekannt, ihre Thaten hat der Ruhm und die zuverlässigere Geschichte schon so oft beschrieben, daß es verlorne und den Leser ermüdende Mühe gewesen wäre, hier nochmals ihre Biographien zu entwerfen. Daß uns aber beim Anblick ihrer Bildnisse mancher Gedanke über ihren Wirkungskreis und ihren Einfluß auf ihre Zeitgenossen und die Nachwelt entschlüpfte; daß es uns überraschte, wie alles was je geschehen ist, und alles was je gelebt hat, bald aus diesem, bald aus jenem Gesichtspunkte betrachtet, nützlicher Anwendung auf das, was noch geschehen soll und auf die künftige Lebendigkeit sei; daß wir es wagten, diese Ahnungen herzusetzen, damit sie andere und bessere im Busen unserer Leser anregen könnten: dies ist eine Verwegenheit, wie wir freilich nur mit dem bösen Beispiele der Zeiten zu entschuldigen wissen.

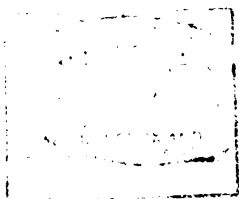
I. Joseph II. und Leopold II.

1. Joseph II.

Die Macht Oesterreichs war einst der Schrecken von Europa. Der Stolz der Fürsten dieses Hauses erweckte ihnen Haß und Feinde; aber die noch gehässigeren Anmaßungen Ludwig's XIV. und seine Siege erregten noch ungleich größere Besorgnisse. Eine lange Rivalität zwischen Frankreich und Oesterreich benahm den übrigen europäischen Mächten alle Furcht; das Gleichgewicht ward durch die Erschöpfung beider so sehr gesichert, daß ihre staatskluge Ausöhnung und enge Verbindung selbst es nicht wider stören konnte.

Joseph II. schien den österreichischen Erblanden gegeben, um ihren Glanz wieder herzustellen, und die Macht, die eine noch immer ansehnliche Masse von Besitzungen ihm gab, gehörig geltend zu machen. Eine Reihe theils schwacher und beschränkter, theils abergläubiger und ungebildeter Vorgänger hatte den Staat unzähligen Mißbräuchen Preis gegeben, seine Schulden gehäuft,





eine Mittel verkannt, seine Kräfte stocken lassen, und die Verantwortlichkeit der Beamten beinahe vernichtet. Strenge, Sparsamkeit, Ordnung, unermüdlische Sorge konnten inbessen allen diesen Uebeln noch abhelfen, und den Ehrgeiz eines Monarchen mit dem Namen eines Wiederherstellers seiner Familiengröße befriedigen. Joseph fühlte Kräfte in sich, die noch einer andern Befriedigung bedurften; er wollte seine Völker glücklich machen, und urtheilte richtig, daß es kein Glück ohne Freiheit, und keine politische ohne sittliche Freiheit geben kann. Verglichen mit Frankreich, England, Holland und dem Norden von Deutschland, sah er seine Staaten auf einer sehr niedrigen Stufe der Kultur: in Ungarn und Böhmen war die Masse des Volkes zur härtesten Sklaverei herabgewürdigt; in Oestreich und Belgien schleppte sie das schwere Joch des Aberglaubens und der Sinnlichkeit. Joseph erkannte im Menschen die Fähigkeit zur sittlichen Vervollkommenung, und die unbegreifliche Würde der Vernunft, gegen welche gerechnet, da sie Allen gegeben ist, die zufälligen Unterschiede der Gesellschaft ihn unbedeutend dünkten. Er hob die Leibesgenossenschaft auf; er sicherte die Rechte des Geringen gegen die Willkür und Unterdrückung des Reichen und Großen; er übte mit unerbittlicher Strenge das Eigenthum des Staats und des Privatmanns; er beschenkte seine Länder mit Freiheit des Glaubens und der Meinungen; er verfolgte die Unwissenheit und den Aberglauben bis an ihre Quellen; er hob die Kitzler auf und ließ die Priester selbst erziehen, damit ihr Einfluß auf die Gemüther in dem Maße heilsam würde, wie er ihnen die Macht zu schaden benahm.

Dem Haupt einer großen Monarchie gereicht es kaum zum Vorwurf, daß es auf ihre Vergrößerung dachte. Man mußte die Politik wenig kennen, wenn man bezweifeln wollte, wie unermüdet sie die Herzen der Herrscher bestrickt und ihre Leidenschaften entzündet. Joseph sah fruchtbare, volkreiche Provinzen, die das Kriegsglück seiner Mutter entrisen hatte, in den Händen eines Gegners, dessen Geistesgröße er selbst mit großem Verstande, und darum williger, huldigte. Er wollte seinem Staate eine Festigkeit geben, die ihn künftig unantastbar machte, und wählte hierzu das bewährteste Mittel, Ründung vielmehr als Erweiterung seiner Grenzen. Er sah die Nothwendigkeit, dem Handel, dem Kunstfleiß und der Betriebsamkeit seiner Völker überhaupt einen neuen kräftigen Sporn zu geben; denn er wußte,

daß im Reichthum des Einnehmens die wahre Stärke des Staates liegt. Alle diese Beweggründe wirkten auf ihn, als er den Krieg um die bairische Erbfolge unternahm, als er den durch das Bündniß mit Frankreich ihm unnütz gewordenen Barrierrückzug aufhob, als er gegen Holland die Rechte der Menschheit und der Nationen bekämpfte und seinen Antwerpener die Schelde öffnen wollte, als er den Lindertausch mit Baiern betrieb, und noch zuletzt, als er mit seiner nordischen Freundin sich zur Vertreibung der Türken von der Donau, oder vielleicht aus Europa, verband.

Seine Staatskunst, seine Gerechtigkeit und seine Delonomie brachten die privilegierten Stände wider ihn auf; seine Wahrheitsliebe beleidigte die päpstliche Hierarchie; seine Vergrößerungspläne gaben dem alten Mißtrauen gegen das Haus Oesterreich neue Nahrung. Preußen widersetzte sich seinen Forderungen an den Nachlaß des Kurfürsten Maximilian von Baiern, und erlangte seinen Zweck bei der damals noch lebenden Mutter des Kaisers; Preußen bereitete auch jenes Lausachproject, und hielt die Lage der Sachen für wichtig genug, um mit den mächtigsten deutschen Fürsten ein enges Bündniß zu schließen, welches die Reichsverfassung unverletzt erhalten und der heranwachsenden Macht des Kaisers von dieser Seite einen Damm entgegenzusetzen sollte; Preußen endlich schlug sich ins Mittel, als Joseph's und Katharinen's siegreiche Waffen die Pforte gedemüthigt und mit unermesslichen Kosten nun wirklich der Erreichung ihres Endzwecks sich genähert hatten. Die österreichischen Niederlande empörten sich; die Ungarn droheten mit nahem Aufbruch, und in diesem kritischen Zeitpunkte nahm der Kaiser, der das Opfer seiner Thätigkeit und seiner Grundsätze ward, alle seine Entwürfe mit sich ins Grab.

Längere Lebensdauer war das Einzige, was ihm zur Ausführung seiner Pläne das Schicksal versagte; denn was es sonst so selten auch den besten Herrschern verleiht: die Fähigkeit ihr Unrecht einzugestehen und falsche Maßregeln zu ändern — das hatte Joseph mit seinem brennenden Verlangen Recht zu thun, und seiner grenzenlosen Thätigkeit, von ihm erhalten. Vor dem überlegenen Geiste eines solchen Königs zitterten die Ungarn; nie hätten sie, wäre nicht das Gift ihrer Sümpfe ihm tödtlich geworden, es gewagt, ihm die Spitze zu bieten; der gemäßigteste Bürger und Bauer hatten ihn zum Freunde, und warte-

en nur auf seinen Wink, um ihre Freiheit zu erkämpfen. Joseph hätte in Böhmen und Schlesien um seine Niederlande und um Belgrad gekämpft, und Frankreich hätte müssen ruhig werden, ohne fremde Dazwischenkunft. Viel hängt von dem Zeitpunkt ab, in welchem man lebt; Fürsten von geringer persönlicher Bedeutung haben oft glücklich regiert, weil sie keinen größern Nebenbuhler hatten. Unter seinen Zeitgenossen behauptete Joseph eine ausgezeichnete Stelle; er hat Friedrich von Preußen überlebt, den Helden, vor dessen Genius allein der seinige sich beugte.

Das Maß der Kräfte und ihre erste Ausbildung durch die Hand der Erzieher, zwei Punkte, von denen die ganze künftige Laufbahn des Menschen abhängt, hat das Schicksal sich vorbehalten. In der Anlage begrenzt, in ihrer Uebung gemisshandelt, wird es oft des Mannes Hauptgeschäft, die falsche Richtung seiner Jugend umzuändern, die Schranken seiner individuellen Natur kennen zu lernen, und sich darnach zu bequemen; glücklich, wenn ihm dann noch Muth übrig bleibt, seinen Wirkungskreis auszufüllen, und durch Anstrengungen und Aufopferungen jeder Art um eine Tugend und eine Harmonie in seinem Innern zu kämpfen, die Andern unentgeltlich zugetheilt ward! Was Joseph aus der Hand der Natur mit auf die Welt brachte, war ein feuriger, rascher Geist, ein reges Gefühl, eine vielseitige Empfänglichkeit, ein gesunder Körper. Er ward erzogen wie ein Prinz; dieses Wort sagt hier alles. Der Adel seiner Seele überlebte diesen Zeitraum; allein er behielt die Narben des harten Kampfes bis an sein Ende. Seine Flüchtigkeit, sein Wis, sein Scharffinn spielten mit seinen Erziehern; sie wußten ihm nur maschinenmäßig vorzusprechen, was sie gelernt hatten; den künftigen Regenten zu bilden, ihren Unterricht in ein zusammenhängendes, beziehungsvolles Ganze zu vereinigen, große, richtige, umfassende Gesichtspunkte anzugeben: das alles verstanden sie nicht. Als er seine Regierung antrat, besaß er hinreichende Kenntniß und Beurtheilungskraft, um die Mängel der Menschen um ihn her gleichsam mit Einem Blicke zu entdecken; aber er konnte sich auch nie seine Werkzeuge aus ihnen ziehen. In seinen weiten Reichen fand er keine Seele, die ihm Genüge leisten konnte, keine, deren Größe und Reinheit ihm völliges Vertrauen abgewonnen hätte. Alles durch sich selbst thun zu müssen, war das Resultat aller seiner Menschenprüfung, und

eine der Hauptursachen, weshalb ihm so vieles mißlang. Unaufhörlich getäuscht in der Hoffnung, Menschen nach seinem Herzen zu finden, ließ er sie in seiner Hand nur Maschinen sein; und auch in dieser Rücksicht wurden sie desto unbrauchbarer, je deutlicher sein Benehmen diese Meinung gegen sie selbst verrieth. Die gemißbrauchte Güte seiner Mutter flößte ihm überdies ein unverthilgbares Mißtrauen gegen alle Höflinge ein, und stärkte durch Mitleiden die väterlichen Gesinnungen, womit er das Volk, die zahlreiche ehrwürdige Klasse seiner armen, arbeitenden Unterthanen, in seinem Herzen trug. Der strenge Begriff von seiner Regentenspflicht führte ihn natürlich dahin, wo man seiner Hülfe und seines Schutzes am meisten bedurfte; aus Vorsorge für das Volk floß seine bis ins kleinste und zuweilen unwichtigste Detail gehende Theilnahme; aus der festen Ueberzeugung, ihm sei das Glück vieler Millionen Menschen anvertrauet, der Unterthan sei nicht um seinetwillen da, erklärte sich so mancher Zug von Härte und Unbilligkeit, so manche despotische Verordnung, womit er seinen Staatsbeamten Furcht, oder gar auch Abneigung gegen sich, einflößte. Die unbeschreibliche Hefigkeit, womit er die Ausführung einer jeden Einrichtung betrieb, von deren Nutzen für den Staat und den Unterthan er überzeugt zu sein glaubte, verleitete ihn oft zu Uebereilungen, die er nicht immer nach erlangter besserer Einsicht gut machen konnte. Zu schnell im Gebrauche seiner Verstandeskkräfte, und in mancher Rücksicht nicht gehörig mit Vorkenntnissen ausgerüstet, faßte er alles sehr scharf, aber auch oft zu einseitig und schief; mit einer Aufmerksamkeit, die sich unter unzählige Geschäfte zersplitterte, weilte er selten bei einem Gegenstande so lange, als dieser es bedurfte; nur sein Scharfblick und in der Folge Erfahrung und Übung machten diesen Mangel weniger bemerklich. Seine unbedingte Unterwerfung unter die Aussprüche der Vernunft warf zuweilen ein nachtheiliges Licht auf sein Herz; er konnte grausam scheinen wollen, wenn er glaubte, richtig geschlossen zu haben.

Joseph hatte wenige, leicht zu befriedigende Begierben, und heftige, aber nicht herrschende Leidenschaften. Alles in seinem ganzen Wesen war dem großen Begriffe von Pflicht und allenfalls dem verzeihlichen Ehrgeize, dereinst in der Reihe großer und guter Regenten zu glänzen, untergeordnet. Er besaß die Annehmlichkeit des Geistes, welche die Seele des geselligen Um-

inges ist; eine Fühlbarkeit des Herzens, die er aus Grundsatz unterdrückte, die aber bei Ueberraschungen dennoch zum Vorschein kam; und eine überlegte Freigebigkeit, wozu ihn die ansehnlichen Sparnisse seiner einfachen Lebensweise in Stand gesetzt hatten. Dem Staate schenkte er bei seiner Thronbesteigung 18 Millionen Schuldscheine, die er von seinem Vater geerbt hatte. Im Menschen schätzte er jederzeit nur den Menschen, das ist: Verstand, Sittlichkeit, persönlichen Werth. Er hatte Feldherrntugenden, ohne Feldherrntalente zu besitzen; die Kriegeskunst war in ihm seine Lieblingsneigung, obwohl sein Gefühl ihm dabei im Wege stand. Die sorgfältigste Verpflegung gewann ihm die Liebe seines Heeres. Seiner eigenen Beurtheilungskräfte gewiß, konnte er den Gewinn der Reisen, und den höhern Werth der als unmittelbarem Anschauen geschöpften Kenntnisse; er hatte alle seine Staaten genau bereist und fast alle angrenzende Länder mit eigenen Forscherblicken durchspähet. Er forderte viel von seinen Staatsbeamten, aber noch mehr von sich selbst. Er war glücklich am Ziele seiner Laufbahn; allein in der rührenden Sanftmuth, worin sein Leiden ihn versetzte, zeigte sich die schöne Rundlage seines Wesens.

Aus der Fackel seines Genius ist ein Funke in Oestreich gefallen, der nicht wieder erlischt. Sein Wirken ist nicht verloren, seine Wohlthat nicht vergessen, seine Regententugend nicht erkannt. Mit dem Augenblicke, der ihn der österreichischen Monarchie entriß, verschwanden alle seine Fehler, und bald fühlten die Völker ihren ganzen Verlust.

2. Leopold II.

Wenn man erwägt, daß Niemand sich selbst das Maß der Kräfte bestimmt, so scheint es billiger, einen Jeden mit sich selbst, als mit Andern zu vergleichen. Die Parallelen im Plurich können dazu dienen, die Unterschiede im Handeln bemerklich zu machen, welche von verschiedenen Mischungen des Charakters und von der tyrannischen Nothwendigkeit unähnlicher Verhältnisse und Umstände entspringen. Wir können dann, wie in einem Garten, unserem eigenen Geschmacke gemäß, die Rose oder Nelke, den Jasmin dem Geisblatt, oder auch umgekehrt diese jenen, vorziehen; allein unsere Wahl wird nichts über den

absoluten Werth eines jeden einzelnen Naturwesens, sei es ein Mensch oder eine Pflanze, entscheiden. Nur alsdann dürfen wir es wagen, die Moralität eines vernünftigen Mitgeschöpfes zu beurtheilen, wenn wir wissen, was es vermag, und wie viel es mit diesem Vermögen geleistet hat.

Ein ruhiger, friedliebender, bildsamer Geist war Leopold II. beschieden. Er lernte fleißig; er las sehr viel; er schöpfte sich gründliche, ja sogar gelehrte Kenntnisse; er schrieb Bücher, und schrieb gut. Das Großherzogthum Toskana, dessen unbeschränkte Herrschaft ihm bereits im 18. Lebensjahre zu Theil ward, erhielt an ihm einen stillen, jedoch thätigen Regenten, der mit ernstlicher Sorgfalt das Glück seiner verwahrloseten Unterthanen befördern, dem Ackerbau und Handel aufhelfen, durch die Austrocknung der giftigen Maremmen die Gesundheit ihrer Einwohner sichern, durch eine aufgeklärte Gesetzgebung auf den sittlichen Charakter der Italiener wirken und den tausend Mißbräuchen einer zahlreichen Priesterschaft entgegen arbeiten wollte. Er hatte nicht, wie sein Bruder Joseph, den Zeitpunkt, der ihn in Thätigkeit versetzte, ungeduldig erharren müssen; daher ging er in seinen Reformen langsamer, bedächtiger, obwol nicht weniger eigenmächtig, zu Werke. Seine Regierung war in einem väterlichen Geiste gegründet; allein es war der Geist eines unumschränkten Vaters, über unmündige, unverständige Kinder; ein gutartiger Despotismus, der gleichwol mit dem ihm eigenen Stolz alle Privilegien, alle Unterschiede des Ranges und Standes niedertrat, und alles unter sich gleich machte, um allein sich über alles zu erheben.

Die Wissenschaften und Künste hatten an dem Großherzog einen theilnehmenden Beschützer; insbesondere genossen die Erfahrungswissenschaften, Naturgeschichte, Zergliederungskunst und Chemie; seine Unterstützung; er laborirte selbst, wie sein Vater Franz vor ihm gethan hatte, und Beide bewiesen, daß auch die Alchemie nicht immer ihre Verehrer arm machen kann. Die Philosophie der Gesetzgebung gehörte zu seinen Lieblingsstudien; Montesquieu, Filangieri, Mably standen hoch in seiner Achtung, und er war unter allen Fürsten in Europa der erste, der nach Beccaria's Wunsche die Todesstrafe gänzlich aus seinem Gesetzbuche verbannte. Mäßig und einfach in seiner Lebensart, seiner Kleidung und Wohnung, ein erklärter Feind alles Ceremoniells, aller steifen Pracht des Hofes, lebte er eingezogen im Kreise

seiner zahlreichen Familie, und beschäftigte sich mit ihrer Bildung. Eine Lustbarkeit mußte von einer ernsthaften Gattung sein, wenn sie ihm gefallen sollte; doch schien er gern sich in die Freude des Volkes zu theilen, und der Umgang mit gebildeten Reisenden war seine Erholung.

Nach einer fünfundzwanzigjährigen Regierung in Toskana ward Leopold durch seines Bruders Tod das Haupt der österreichischen Monarchie. Der weite Umfang dieser Staaten erheischte allerdings einen Regierungsplan nach einem andern als dem bisherigen Maßstabe. Das Schiff, an dessen Ruder er gerufen ward, trieb im Sturme mit vollen Segeln, und Klippen und Untiefen lagen drohend umher. Der weise Steuermann mußte suchen, dem Winde den Vortheil abzugewinnen und so das Schiff dem sichern Hafen zuzuführen; nur der Furchtsame konnte gleich alle Segel einziehen und den Anker auf offener Rhede auswerfen wollen. Beinahe 200 auf den Krieg verwendete Millionen, und, köstlicher, unerseßlicher als diese, das Blut und Leben von 100,000 Kriegern und andern Unterthanen, willig geopfert, um Oesterreichs Waffenruhm zu verherrlichen und an den Türken die Schmach des Belgrader Friedens zu rächen, warf in Federstich in Reichenbach, ohne Vergeltung, in den Abgrund der Politik. Leopold, der Einfache und Sparsame, spendete in diesen dürftigen Zeiten noch zehn Millionen an die prunkende Eitelkeit dreier Krönungen. Leopold, der in Florenz nur Menschen, keine Stände kannte, der das ganze Geschlecht seiner Mitgeschöpfe nur in die beiden großen Klassen der Ehrlichen und der Schalksgeelen theilte, gab den Rebellen in Brabant Joseph's Namen Preis, und erkaufte ihre Unterwerfung mit dem Geschenk aller drückenden Privilegien der Feudalität, die ihren Ursprung aus einem rohen Zeitalter verrathen. Leopold, der dem Papste durch gerechte Forderungen furchtbar geworden war und in Italien selbst es gewagt hatte, den heiligen Schleier aufzuheben, welcher die Geheimnisse der Ungerechtigkeit birgt, opferte der Hierarchie seinen Bischof von Pistoja, und gab den belgischen Bischöfen ihre Seminarien wieder. Leopold, im verführerischen Glanze der Kaiserwürde, umringt von einem reichen, mächtigen, üppigen Adel, vergaß der ehemaligen Strenge gegen sich selbst; der Hof, den Joseph's rauhe Tugend zur Einöde angeschaffen hatte, verwandelte sich wieder in den Wohnsitz rauchender Freuden, und die Stunde kam, wo die ara Scheide-

wege Verlassene ihren Alcides dennoch wieder mit Rosenketten band. Leopold wollte das Heil seiner Staaten; allein unter den unzähligen Projectmachern, die sich zu ihm drängten, wußte keiner das Arcanum, ihm den Druck so vieler Kronen zu erleichtern; er konnte nicht mehr mit gleich gutem Erfolge 20 Millionen Menschen von verschiedenen Zungen, wie jenseits der Alpen, eine Million Florentiner — behorchen, und sein frühzeitiger, unerwarteter Tod riß seine Unterthanen aus der Verlegenheit, einer beunruhigenden Zukunft entgegen zu sehen.

II. Benjamin Franklin und John Howard.

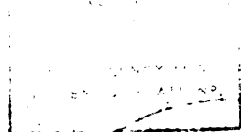
1. Benjamin Franklin.

Eripuit coelo fulmen, mox aseptra tyrannis.

Wer sich unter dem Manne, „der dem Himmel seine Sitze und den Tyrannen ihre Scepter entwendete,“ einen Titansohn, einen hundertarmigen Riesen oder einen von Menschenblut triefenden Eroberer vorgestellt hätte, der würde kaum glauben und begreifen können, daß die Züge des hier beigefügten Bildnisses jenen Wunderthäter darstellen. So räthselhaft es aber klingen mag, so gibt es doch wirklich ein Mittel, womit man den Donnerer und seine irdischen Stellvertreter entwaffnen kann, ohne sich an die Spitze einer halben Million disciplinirter, folgsamer Myrmidonen zu stellen und einen unerschöpflichen Schatz zu besitzen; ja, was noch mehr ist, wenn man einen Menschen findet, der so aussieht, wie dieser Benjamin Franklin, so daß man sich ziemlich sicher darauf verlassen, daß jenes Mittel ihm beschieden sei. Wir wollen uns zuvörderst die Züge dieses merkwürdigen Mannes von einem Dichter deuten lassen:

„Sein offner Blick ist aller Wesen Freund;
Der innre Friede ruht auf seinen Augenbrau'n,
Und wie ein Fels, zu dem sich Wolken nie erheben,
Scheint über'n Erdbestand die reine Stirn zu schweben,
Den Rost der Welt, der Leidenschaften Spur,
Hat längst der Fluß der Zeit von ihr hinweggewaschen.
Fiel eine Kron' ihm zu, und es bedürfte nur





CIRCULATION
LIST

Sie mit der Hand im Fallen aufzuhaschen,
 Er streckte nicht die Hand. Verschlössen der Begier,
 Von keiner Furcht, von keinem Schmerz betroffen,
 Ist nur dem Wahren noch die heitre Seele offen,
 Nur offen der Natur, und rein gestimmt zu ihr."

Wieland.

Benjamin Franklin — so lange das Menschengeschlecht der Nacht des Beispiels bedarf, wird dieser Name leben und wirken. Benjamin Franklin steht hoch unter der kleinen Anzahl von Menschen, in denen die Würde der menschlichen Natur in allem Glanz erschienen ist. Darf der Name des Weisen einem Sterblichen beigelegt werden, so gebührt er dem Manne, der in unserm Zeitalter sich selbst einen so großen Wirkungskreis schuf, ohne sich die geringste Beeinträchtigung eines Andern zu erlauben; der sein ganzes Leben der Belehrung seiner Landsleute widmete, ohne alle Anmaßung; der alles entbehren gelernt hatte und dennoch mit unermüdeter Thätigkeit arbeitete; der mit unerschütterlicher Vernunft bis an sein Ende Freiheit, Gerechtigkeit, Frieden, Brudertreue, Liebe und gegenseitige Duldung predigte, und in jeder dieser Tugenden mit großem Beispiele vorging.

Amerika ist glücklich, daß es so bald nach der Gründung einer gesitteten Staaten aus ihrem Schoße den Weisen hervorbrachte, dessen innere Harmonie ihm gleichsam die Natur anvertraute, ihn zur Entdeckung des Wahren in allen ihren Verhältnissen führte, und ihn zum Lehrer seiner Brüder bestimmte. Die Unabhängigkeit vom brittischen Parlamente hätten die Amerikaner auch ohne ihn errungen; die moralische Freiheit, die heilige Achtung für die Vernunft in jedem einzelnen Menschen, und die innige Anerkennung der Pflicht, eines Jeden Ueberzeugung und Glauben zu ehren: dies alles, nebst so manchen Anleitungen zur praktischen Lebensweisheit, und so manchen einfachen, häuslichen Einrichtungen, die in jenen angehenden Niederlassungen zur Bequemlichkeit gereichen, verdanken sie ihm. Das Licht, welches er verbreitete, blieb nicht in Einem Welttheil verschlossen; seine Blicke in den innern Zusammenhang der Natur kamen auch unserer Schwachheit zu Hülfe, und indem er bewies, daß die Materie der Gewitter mit der zarten Flüssigkeit, die wir im Harz, im Bernstein, im Glase kannten, und bereits durch Metall zu leiten wußten, ganz von einerlei Beschaffenheit sei, lehrte er zugleich das Mittel, uns und unsere Gebäude vor

dem gütlichen Verstände zu stehen. Aber er aber für die Rechte vernünftiger Völker. In der höchsten Gedächtniszeit soll die Vernunft in der Freiheit des Meinungsäußerungs gesprochen und mit unerschütterlicher Grundsatz für seine Meinungen insbesondere unmittelbar bezeichnet hat, das Jahr auch dießfalls der Exkurs ist als ein starker Punkt gegen die Tyrannie der willkürlichen Gewalt.

Amerika. Das Jahr 1790. hatte die nächsten Ansprüche auf ihn, und dies wurde von ihm selbst in einem weitesten Umfang genommen: eine Vaterlandsiebe war seine erste Tugend. Der Pflicht, seiner Mitbürger zu dienen, setzte er seine Privatneigungen nach. Im Jahre 1777 sagte er mir selbst zu Paris: „wir können dreißig Jahre zu früh.“ Seine Absicht, gegen Alles, was ihm feind, lag dieser Ueberzeugung zum Grunde: denn es war in seinem Verstande klar entwickelt, daß Vernunft und Tugend allein, auch ohne Blut, bereinst die Unabhängigkeit erringen hätten. Die Befreiung, den Krieg zu verlängern, hielt ihn daher von dreierlei Aeußerungen gegen das Cabinet von Versailles zurück, die sein Botschafter Silas Deane mit glücklichem Erfolge bei der Unterzeichnung des Friedens wagte. — Ihr Unglückseligen, an deren Gewissen ein Tropfen Menschenblut um Rache ruft, wie gern erkaufet ihr mit euren beiden Indien das Bewußtsein eines Weisen, der alle seine Knechtgeschöpfe mit Liebe umfaßte, und schuldlos blieb am Tode eines einzigen vernünftigen Wesens! Ihr Götter dieser Erde, die ihr euch nicht scheuet, der Vernunft eure Gewalt entgegenzustellen, wenn ihr je zur Besonnenheit zurückkehrt, wie werdet ihr euch selbst verachten müssen, indem ihr zu dem Manne hinausschaut, der nie seiner eigenen Meinung physischen Nachdruck geben mochte, und gleichwol unumschränktes Vertrauen, treue Folgsamkeit und feste Anhänglichkeit unter Brüdern und ihm an Rechten völlig gleichen Menschen fand! Ihr armen Beherrscher der halben Welt, die ihr vergebens noch die andere Hälfte wünscht, wie beneidenswerth, mit euch verglichen, ist nicht dieser Amerikaner, der ewig größer, reicher und glücklicher als ihr gepriesen wird, weil er sie ganz zu entbehren wußte und mit seinem Geiste über ihr und über euch schwebte!

Von der Lehre des sanftmüthigsten und weisesten Bewohners jener Halbkugel durchdrungen, von ihm durch sechzigjährigen Unterricht gewöhnt, sich selbst im edelsten Theile ihres Be-

ens zu ehren, ihre Vernunft höher zu achten, als ihre Muskelkraft, ruhig und ihrer Leidenschaften Meister alles zu prüfen, das Beste zu wählen und in unbedingtem Gehorsam gegen die Aussprüche der Vernunft ihre wahre Freiheit zu finden, erreichen seine Mitbürger den höchsten Gipfel des Ruhms, den Menschen sich erwerben können — sie schufen sich im Jahre 1788 eine neue Verfassung, die keinen Tropfen Blut gekostet hat; in unbeflecktes Opfer, würdiger, der Gottheit dargebracht zu werden, als alles, was Köstliches oder Schreckliches je auf ihren Altären rauchte.

Vernunft — und nur durch Vernunft mögliche Tugend, also wieder nur Vernunft und nichts als Vernunft — ist der Zauber, womit Benjamin Franklin den Himmel und die Erde bezwang; Vernunft ist die Tyrannenbändigerin, der einst die runde Erde das ewige Triumphlied zujauchzen wird; Vernunft ist das Element, worin das Menschengeschlecht allein seine Bestimmung erreichen kann. Unzertrennlich sind Vernunft, Tugend und Freiheit, und keine ist je vollkommen ohne die anderen; darum hassen die Tyrannen Vernunft: denn sie hassen Tugend und Freiheit. Längst hätten sie die Vernunft von der Erde vertilgt, wenn sie sich begnügen könnten mit der Dienstbarkeit der Unvernunft; aber zu ihrer Qual bedürfen sie halbvernünftiger Knechte, und aus dem kleinsten übrig gebliebenen Keime vermag die Vernunft zur vollkommenen Entwicklung zu gelangen.

Benjamin Franklin! Ehrwürdiger Schatten! Lehre du selbst die Völker durch dein großes, unvergeßliches Beispiel. Mir ist es, als hörte ich deine Stimme; ich vernehme noch deine Worte:

„Ihr Kinder Europas! Ehrt den Gottesfunken Vernunft in euch, und vervollkommnet euch durch ihren Gebrauch. Die Freiheit ist nur der Tugend erreichbar; Tugend nur möglich durch Vernunft. Wuth und Haß können nur Blut vergießen; mit Blut allein erkaufte ihr die Freiheit nicht. Nein, ihr erkaufte euch Schande, Reue, Qual: ihr tödtet eure Freude und ewern Frieden; darum ist, was Blut kostet, kein Blut werth. Der vernünftige Geist in euch werde frei, so wird die äußere Freiheit folgen. Tragt das Bewußtsein eures Werthes im Busen; nehmt eure Begierden und Leidenschaften gefangen unter den Gehorsam der Vernunft. Kinder! ich sage euch, dann wer-

det ihr nicht umsonst geglaubt, gehofft, geduldet haben; denn Gott — ehrt und liebt ihn — Gott ist gerecht! Seid einig, wie es Brüdern ziemt, liebt und helfet euch unter einander; seid ruhig und ernst im Glücke, bescheiden im Genuße, standhaft und heiter im Unglücke; seid fleißig, mäßig, enthaltsam, weise: — dann erreicht ihr das der Menschheit vorgesteckte Ziel; die Willkür und die Gewalt verschwinden, ihr werdet glücklich, ihr seid frei!"

2. John Howard.

Parum est coercere improbos poena, nisi probos efficias disciplina.

„Man richtet wenig durch Strafe gegen die Bösen aus, wenn man sie nicht bessert durch Zucht!“ Diese Inschrift über dem Zuchthause in Rom athmet den Geist der Anstrengungen und Bemühungen, wodurch sich John Howard ein unsterbliches Verdienst um die leidende Menschheit erworben hat. Der größte Theil seines Lebens war dem heiligen Geschäfte geweiht, den Zustand der Gefangenen im ganzen brittischen Reiche zu untersuchen, ihn mit der Verpflegung solcher Unglücklichen in fremden Ländern zu vergleichen, die gesetzgebende Macht seines Vaterlandes auf alle Mißbräuche und Greuel, die dabei vorgehen, aufmerksam zu machen und vor allem die Mittel in Vorschlag zu bringen, wodurch man bewirken kann, daß der Gefangene nicht verschlimmert an Leib und Seele aus dem Kerker komme. Noch vor 20 Jahren verschmachteten die Bürger des freien Englands in finstern, unreinen, ungesunden Löchern; Schuldner und Missethäter wurden oft in einen gemeinschaftlichen Raum gesperrt; das Kerkerfieber raffte jährlich die unglücklichen Schlachtopfer der Gerechtigkeit zu Tausenden hinweg, und das schändliche Gewerbe der Schließer, die sich vom Verkaufe starker Getränke an die Gefangenen, von ihren Ausschweifungen und ihrer Spielsucht bereicherten, vergiftete bald nebst dem Müßiggange alle noch übrig gebliebenen Keime ihres moralischen Gefühls. Die Barbaren im Orient, die rohen, unter der Ruthe ihrer Despoten zur Unwissenheit verurtheilten Türken kannten diese Greuel nicht, und ihr ungebildetes, aber der Natur getreues Herz, verabscheute sie; ihr Mitleid erstreckte sich bis auf die unvernünfti-

n Thiere, und nie verwechselten sie den unglücklichen Schuld-
r mit dem boshafteu Friedensstörer. So viel mehr gilt der
tensch, wo der Mufti und der Großvezier so gut wie der
mste Tagelöhner nur Slaven ihres Sultans sind, als in un-
en durch die Ueberreste des Feudalsystems gedrückten Ländern,
o das Vorurtheil der Geburt alles Mitleid gegen die ernie-
igte Klasse des Volkes ersticht!

Man hat es dem guten Howard zur Verkleinerung seiner
erdienste vorwerfen wollen, daß er den hartnäckigen, ausbauern-
n Eifer, womit er sich seinem Geschäfte unterzog, nicht lieber
gen die erste Quelle des Uebels, gegen die Fehler einer Ver-
fassung gerichtet habe, wobei so viele Bürger jährlich in gefäng-
he Haft gezogen werden müssen; gerade, als ob es nur von
nes jeden Willkür, und nicht vielmehr von seinem ganzen
harakter und unzähligen nicht vorher zu sehenden Bestimmun-
n des Schicksals abhinge, sich die Gegenstände seiner Wirk-
mkeit auszusuchen. In der complicirten, planlos zusammen-
flüchtten Maschine der englischen Constitution war ohnehin dem
eberhandnehmen eines so tief liegenden Uebels durch Palliative
ichter zu steuern, als der Schade selbst mit Feuer und Messer
szutilgen.

Siebzehn Jahre lang arbeitete Howard ohne Unterlaß für
is Beste der Gefangenen in England; er reiste während dieses
eitraums zu wiederholten Malen durch alle Länder von Europa,
ad scheuete nicht die Pest in den osmanischen Krankenhäusern.
Seine gedruckten Berichte enthalten einen, in seiner Art einzigen
schatz von Bemerkungen, aus welchem künftige Staatsmänner
höpfen werden, wenn es erst ihre Pflicht sein wird, das Leben
r Menschen zu erhalten. In England hat er schon zum Theil
inen großen Zweck erreicht; das Elend der Eingekerkerten ist an
elen Orten sehr erleichtert worden; neue, gesunde Gefängnisse,
ach Howard's Plan, stehen schon in mancher englischen Stadt,
nd die Irländer, ein edles, frei werdendes Volk, haben sei-
en bringenden Vorstellungen Gehör gegeben und Zucht- und
besserungshäuser angelegt, wozu er das Vorbild aus den verei-
igten Niederlanden entlehnte. Dort, wo die freie Municipal-
erfassung dem Menschen größtentheils seine Rechte sichert, dort
egt man auch den geziemenden Grad der Achtung für das Le-
en, die Gesundheit und die Sittlichkeit des einzelnen Bürgers!

Der bewundernswürdige Eifer dieses vortrefflichen Mannes

hat auch bereits außerhalb der Grenzen des brittischen Reiches gewirkt; das Wort, das er Joseph II. sagte: „er wolle lieber gehängt sein in England, als gefangen in Wien,“ schreckte den Kaiser auf, und erinnerte ihn an einen Gegenstand, den man nur in Ländern ohne wahre Verfassung vergessen kann. In einem solchen Lande war es, wo Howard im Jahre 1789 schrieb, „daß mehr als siebzig tausend — 70,000 — mehr als 70,000 Matrosen und Recruten in den Hospitälern einer Stadt im letztverflossenen Jahre gestorben wären *). Die Freiheit der Schweizer hat etwa 20,000 Menschen das Leben gekostet; die der Holländer vielleicht einer halben Million; die englische Revolution von 1688, oder die Grundlegung der jetzigen englischen Verfassung, noch keine 100,000; die amerikanische Unabhängigkeit etwa halb so viel, und die französische Revolution bis jetzt **), nach der ungünstigsten Berechnung, noch nicht 100,000, mithin, gegen die Volksmenge gehalten, ohne allen Vergleich weniger als die andern. Diese Menschen starben im Kampf um ein großes, unschätzbares Kleinod — und hier verfaulen langsam 70,000 Unglückliche in Einem Jahr, in Einer Stadt, in Einer Morbgrube; hier rafft Ein Krieg von 1788 bis 1790, mehr als 600,000 Menschen fort; für was? damit ein Knütt statt eines Bassa die elenden Bewohner etlicher Dörfer und Städte plündern könne! Wer hier blind ist, den bedaure ich; wer blind sein will, den verachte ich; aber wer Andere blenden will, dem folge der Fluch des Menschengeschlechtes in die Gruft! — Hätte Howard sonst kein Verdienst, als daß er dieses Ein Factum aufgezeichnet hat, so verdiente er schon darum seinen Platz unter den Wohltätern der armen, gemißhandelten Menschheit.

Dem wahren Verdienste haben nur freie Völker Denkmäler errichtet. England hat einige seltene Beispiele von dieser Art:

*) S. A View of the Character and public services of John Howard Esq. By John Aikin. M. D. London 1792. 8. pag. 188. Es kann nicht schaden, hier den Gewährsmann selbst anzuführen. Howard, wie man in der deutschen Uebersetzung dieser vortrefflichen Biographie selbst lesen muß, war ein gerechter, guter, menschenfreundlicher Mann, und ein äußerst behutsamer, genauer, gründlicher Beobachter. Das Factum steht also fest.

**) September 1792.

entlichen Verehrung des Andenkens großer und guter Mitbürger gegeben, zugleich aber unzählige von dahin abzuweckenden Privatanstalten oder Unternehmungen des Gemeingeistes, wozu wir, in Erwartung der Sache selbst, so eben das Wort gestempelt haben. Im Jahre 1787 trat dort eine Gesellschaft zusammen, und subscribirte 15,000 Pfund Sterling, um dem Manne, den sie nur durch seine Wohlthaten kannte, bei seinen Lebzeiten eine Bildsäule zu errichten. Howard's echte, christliche Demuth allein konnte die Ausführung dieses Vorhabens hintertreiben; seine rührenden Bitten drangen durch, und man ehrte ihn noch höher, indem man sich entschloß, sein zartes Gefühl zu schonen. Dieser lebenswürdige Charakterzug vereinigte sich bei ihm mit vielen anderen, theils edlen und tugendhaften, theils sonderbaren und eigenthümlichen Zügen, deren scharf gezeichnete Bestimmtheit und naive Einfalt den Republikaner und insbesondere den Britten zu erkennen geben. Solche stark ausgesprochene Charaktere sind nur auf jenem glücklichen Boden möglich, wo die junge Menschenpflanze im Freien emporwächst und dem starken Bildungstriebe ungehindert folgen kann; sie gedeihen nicht in despotischen Treibhäusern, wo sich zwar jedes Pflänzchen nach Luft und Licht hinneigt, aber, im Dunste der künstlichen Wärme erschlaft und im engen Raume eingesperrt, ewig ein Krüppel bleibt. — Aus dem zusammengeschossenen Gelde bauet man jetzt Howard's Namen ein Denkmal in der großen Paulskirche zu London; sein Tod aber ist das Denkmal, welches, unter so manchen andern, das Jahr 1790 der Nachwelt zur Erinnerung, beides an den unerkannten Umfang des menschlichen Elends, und an die Grenzenlosigkeit menschlicher Kräfte, ihm abzuwehnen, bezeichnet. Unglaublich viel vermag das geräuschlose, ununterbrochene Bestreben des Menschen, wenn er sich auf Einen Gegenstand concentrirt, und, wie Howard, bis zum Märtyrertode in seiner Laufbahn beharrt. Howard starb zu Cherson an einem ansteckenden Fieber, welches ihm die Ausübung der menschenfreundlichsten Pflichten zugezogen hatte, den 10. Januar 1790.

III. Gibbon von London und Gregor Potemkin, der Taurier.

1. London.

Es gibt Jahre, die dem Menschengeschlechte besonders nachtheilig sind; auf einmal entreißen sie ihm eine große Anzahl Männer, deren Verdienste und Tugenden unersetzlich scheinen, oder auf deren Ruhm es stolz sein konnte, oder deren Geisteskräfte die Vorsehung mächtig in die Schicksale ihrer Zeitgenossen einwirken und die Begebenheiten der Zukunft vorbereiten ließ. Joseph II., Franklin, Howard, Basenow, Hontheim, Ferber, Elliot, Loubon, endigten ihre Laufbahn im Jahre 1790, das überdies noch vielen ausgezeichneten Männern tödtlich war. Was Joseph in seinen Staaten aufgeräumt, gebessert und vorgearbeitet, was Franklin für Amerika und für die Sittlichkeit des ganzen Menschengeschlechtes geleistet, was für edle Früchte Howard's sanftes Mitleid getragen, wie Basenow den Geist der Erziehung in Deutschland aus dem Schlafe geweckt, wie Hontheim den Grund zur Aufklärung des katholischen Deutschlands gelegt, mit welchem Geiste Ferber die Gebirgskunde und die Kenntniß der physischen Revolutionen unseres Planeten beleuchtet, wie Elliot auf Kalpe's Felsen gefochten, und Loubon, als Oestreich's guter Genius, allein gegen Preußen die Schale schwebend erhalten und noch zuletzt die Macht des türkischen Halbmonds gedemüthigt hat — das kann der Geschichtsforscher in den charakteristischen Zügen des Jahres 1790 nicht übersehen.

Die kalte, verschlossene Besonnenheit, die tiefe Geistesstille der Ueberlegung, die schlaue, spähende Wachsamkeit bereiteten in Loubon's Seele den plötzlichen, überraschenden, unwiderrstehlichen Angriff; dieselbe Kraft des Geistes, dort in sich gekehrt, brach hier unaufhaltsam hervor und stürmte zum Ziele. Er war ein Feldherr, wie Oestreich ihn bedurfte, um dem gebildetern, aber auch kühner wagenden Geiste Friedrich's und seiner umfassenden Phantasie entgegen zu wirken. In Friedrich's Seele folgten sich die Pulse der Gedanken ungleich schneller; in einem Augenblicke führten sie ihn vom Lager und vom Schlachtfelde in alle Cabinette von Europa, in alle Bureaux seiner Minister, in die Werke seiner Lieblingschriftsteller, in die Traumgebilde der Dicht-



1911

1911

1911

Kunst, in die Melodien seiner Flöte, in die heitere Gemeinschaft mit Voltaire, d'Argens, Keith und so manchen anderen Verwandten seines Geistes. Loubon hatte dagegen nur Einen Gegenstand, den Krieg, und durch diesen sein Glück und Oesterreichs Wohlfahrt. Diese trockne Beschränktheit las Friedrich in Loubon's Zügen, als er jenes berühmte physionomische Urtheil fällte, das ihm hernach im siebenjährigen Kriege so theuer zu stehen kam. Allein so still und von allem Nebenschimmer entkleidet Loubon's Feldherrntalente sich entwickelten, und so wenig er sich in jeder andern Rücksicht über die gewöhnliche Menschheit erhob, so wesentlich war gleichwol der Gewinn, den er seinem adoptirten Vaterlande damit erwarb; und so schnell folgten sich seine Siege und seine Beförderungen, daß am Ende, ungeachtet ihm der Neid manches Hinderniß in den Weg gelegt hatte, sein Monarch sich nicht mehr reich genug glaubte, um ihn für die Einnahme von Belgrad zu belohnen; ein Stern, mit großen Juwelen besetzt, den sonst nur Souveraine tragen durften, ward ihm zur Auszeichnung — geliehen.

Der graue Krieger sollte sich im Jahre 1790 noch einmal mit Preußens Feldherren messen; der Lorbeer, den er hier zu ernten hoffte, schmeichelte ihm mehr, als seine glänzenden Siege über die Barbaren; er zog, wie mit verjüngten Kräften, zu Felde. Allein Leopold's ultramontanische Staatskunst versuchte den Weg der Unterhandlungen; während die beiden Heere mit Ungeduld des Ausganges harrten, ward Loubon tödtlich krank, und, anstatt sein Ende auf dem Schlachtfelde zu finden, schied er ruhig dahin mit dem halbunmuthigen Scherze, daß sein friedfertiger Monarch ihn zu entbehren wisse. Die Folgen einer Unverdaulichkeit verursachten seinen Tod; aber eigentlich war es die Rückgabe von Belgrad, die er nicht verdauen konnte.

2. Gregor Potemkin.

Die Handlungen der Menschen sind verschieden nach Maßgabe der Meinung, die sie von einander hegen, und der Forderungen, wozu sie sich berechtigt glauben. Die edelsten, die größten Menschen haben in ihrer Ueberlegenheit das ganze Geschlecht mit Wohlwollen umfaßt, und in jedem Einzelnen die Anlage zur heiligen Würde eines moralischen Wesens mit Ehrfurcht be-

trachtet. Große Geisteskräfte, ohne jenes innere Gleichgewicht welches sie zur höchsten Stufe sittlicher Unabhängigkeit können sie zu einer gewissen Geringschätzung des Menschlichen verleiten, wobei mehrentheils ein herabwürdigendes Blick auf die eigene, individuelle Unvollkommenheit zum Grunde liegt. Der große Mann, der sich seines Abstandes vom Haufen seiner Mitgeschöpfe bewußt ist, spottet einer Natur auch in ihm selbst nur Mängel und Schranken auf allen darbietet und seinem unbegrenzten Willen weder genügt gehorcht. In diesen beiden Fällen erblicken wir überwiegend moralische Kräfte, die sich entweder zur vollkommenen Herrschaft über den sinnlichen Theil der menschlichen Natur porgeschwungen haben, oder doch wenigstens mit ihm im Kampfe liegen und je zuweilen den Sieg davon tragen.

Ganz anders verhält es sich aber mit solchen Menschen deren Vernunft sich zur Sclavin ihrer Leidenschaften, zum Zeug ihrer Begierden hat herabwürdigen lassen und es versucht, die Rechte einer freien sittlichen Intelligenz, die sich ihr eigener Zweck ist, zu behaupten. Wird man hier die Vernunft der Menschheit gewahr, so kann sie nur das Refusariat riesenhaften Unförmlichkeit sein, welche das Auge dabei mit einem falschen Scheine von Größe täuscht. In umgekehrten Ordnung der Dinge steigt die Immoralität im Verhältniß des Reichthums der ursprünglichen Anlagen und Gewalt, womit sie Vorstellungen an sich reißen und verzerren. „Supposés une ame,“ sagt Hemsterhuis, dont la velléité active et se détermine avec facilité en volontés particulières dont l'organe moral est défectueux, négligé ou plutôt jugué et assujéti par cette velléité active et déterminée, l'organe ne se sert pas de cet organe pour lui-même, mais pour comparer ses volontés déterminées au juste ou à l'injuste dont l'intellect est bien formé, ayant toute l'agilité et la promptitude possible; enfin, dont l'imagination est active et retient longtemps les idées qu'elle reçoit: vous au contraire, dont l'organe moral est défectueux, soit qu'il commette des actions vicieuses, c'est-à-dire des actions contraires à la loi établie dans la société, soit qu'il n'en commette pas; et cela, soit qu'il n'a point, ou qu'il ne se sert pas, de la seule loi qui compare ses volontés déterminées avec le juste et l'injuste. Plus l'intellect de cet homme sera perfectionné,

on imagination riche et bien composée, plus il sera vicieux : dangereux. C'est dans cette classe qu'il faut ranger les hommes cruels et les grands scélérats“ *).

Wenn ein gewaltiger Wille hinreichend wäre, um Bewunderung zu erregen, dann verdiente Potemkin einen der obersten Ränge, neben Attila, Dschengischan und Timur, den Gewaltigstvollenden der Geschichte. Er wollte Reichthum und Macht, und es wurden sein. Um diese Zwecke zu erreichen, dünkte ihn keine Anstrengung zu schwer. Viele Jahre lang sammelte er sich in abemerkter Einsamkeit die Kenntnisse, die er zu seinem Vorhaben unentbehrlich glaubte. In einem so finstern Staate, wie das nordische Kaiserthum, trotz Peter's Anordnungen, oder trotzdem, durch diese Anordnungen selbst, noch lange bleiben wird, erdurfte es nur einen Funken Einsicht, um in der Bereicherung des Kopfes ein unfehlbares Mittel zu erblicken, wodurch man schnell und sicher über unwissendere Köpfe Meister werden kann. In dieser Brauchbarkeit gehörte noch das Glück, welches aber Potemkin auch berechnen konnte, von seiner Monarchin entdeckt und hervorgezogen zu werden. Er konnte es berechnen: denn Katharinen's Geiste war das Bedürfnis ihrer Monarchie stets gegenwärtig; sie spähte umher nach Fähigkeiten und Talenten, um an tausend Orten die große Maschine des Staates in zweckmäßige Bewegung zu setzen; sie kannte die Seltenheit des einheimischen Verdienstes, und mußte die Beschützerin eines Mannes werden, der mit einem so tief gelegten Plan in der unwiderstehlichen Kraft seines Willens zu ihr trat.

In Petersburg, diesem neuen Byzanz des Norden, er-

*) „Wir nehmen eine Seele mit reger Willenskraft, die sich leicht um besondern Willen bestimmt; deren sittliches Organ aber mangelhaft, vernachlässigt oder von jener so thätigen, bestimmten Willenskraft bergeht unterjocht ist, daß sie sich seiner nie zur Vergleichung ihres Willens mit dem, was Recht oder Unrecht ist, bedient; deren Verstand wohlgeordnet, thätig und schnell ist; deren lebhafte Einbildungskraft endlich die Vorstellungen, die sie empfängt, lange festhält: dann haben wir einen wirklich Lasterhaften, er begehe oder begehe nicht Verbrechen, indem er da oder dort vorgeschriebene Gesetze bricht; denn ihm fehlt das einzige Maß, wornach er erkennen kann, ob sein besonderes Willen jedesmal recht oder unrecht sei. Je ausgebildeter der Verstand, je reicher und wohlgeordneter die Einbildungskraft eines solchen Menschen ist, desto lasterhafter und gefährlicher ist er. In diese Klasse gehören die Grausamen und die großen Bösewichter.“

lug von Größe. Würden, Schätze, Menschen — lauter todte Werkzeuge waren sie ihm; er allein der schöpferische, ordnende Geist. Die Höhe, wo so manches Schicksal des Glückes der Schwindel überfällt, schien immer, wenn Potemkin sie erstieg, in Maulwurfshügel zu sein. Paläste von Marmor, schimmernd von Golde, geschmückt mit aller Pracht und Ueppigkeit er Kunst, die jedem verwöhnten Sinne schmeichelt und die vier Welttheile plündert, um ihre Kostbarkeiten auf einen wollüstigen Punkt zusammen zu tragen und selbst ihren Himmel unter 60 Braden der Breite täuschend nachzuahmen; Geschenke von ganzen Provinzen und ihren Bewohnern, von ungeheuren Summen, als wären sie aus halbhattischen Schatzkammern geschöpft, in Königreiche zu kaufen; ein Diamantenregen, der Alles zu Schanden macht, was uns die Dichter von ihrem goldenen Jupiter bei der Tochter des argivischen Königs erzählen; immerwährende Feste, wo die Freundschaft im Gewande der feinsten Schmeichelei ihrem Heiden Kränze wand und Siegesnamen erteilte: — Potemkin's Geist schwebte kalt und unbefangen über dem allen; denn sein Ziel war noch nicht erreicht.

Das Auge der Herrscherin sollte selbst jenen taurischen Cherones, der mit seinem Eroberer den altgriechischen Namen theilte, als einen von europäischen Krieger- und Friedenskünsten neu-erlebten Staat überschauen und quer über die schwarzen Wogen des Pontus den schwankenden sieben Thürmen ihr Urtheil sprechen. Vorkehrungen, die nur dem Despotismus möglich sind, gingen diesem kaiserlichen Siegeszuge vorher, und ließen überall die schauerhaften Spuren von Potemkin's Menschenverachtung zurück. Aus der Wüste, die im Kreise von 300 Meilen keinen Baum hervorbringt, stieg Cherson, prangend mit Palästen und ummehnd von Kaufleuten aus allen Nationen, empor. Ganze Districte im Innern des Reiches wurden entvölkert, um den begenden, die Katharina durchreiste, das täuschende Ansehen des beschäftigten Lebens, der überall hervorkeimenden Saaten, des ungehenden Wohlstandes, kurz, der neuen Schöpfung ihres Lieblinges, zu geben. Die unglücklichen Opfer dieser verabscheuungswürdigen Erfindung, eine Heerstraße von vielen hundert Meilen theatralisch auszuschnitten, zu vielen Tausenden aus ihrer Heimat gerissen, und in elende Hütten zusammengedrückt, blieben nach dem großen dramatischen Augenblick ihrem Schicksal überlassen und wurden die Beute des Hungers und der davon un-

zertrennlichen Krankheiten; andere Tausende, ihr Leben kümmerlich zu fristen, sprengten die Felsen in den Dneprfällen, um diesen scythischen Strom für künftige Kaiserjachten schiffbar zu machen. Die zahlreiche Nachkommenschaft der westlichen Tataren ward in das weit entlegene Sibirien versetzt, und die Kosaken wanderten auf Potemkin's, ihres neuen Hetmans, Befehl, in die verlassenen Wohnsitze der Krimm.

Jetzt hatte Pitt dem Divan die Kriegserklärung endlich abgedrungen, womit er Rußlands drohenden Forderungen entgegenkam; der Vorwand zu neuen Eroberungen war gefunden, und die verbündeten Kaiserhöfe konnten zur politischen Schwerefälligkeit des englischen Ministers lächeln. Potemkin's Schauspiel, sein Wirkungskreis, erweiterte sich; aber alle Geschenke, alle Zaubereien Joseph's konnten ihn nicht gewinnen. Die Beute theilen zu müssen, gehörte nicht in den Plan seines verzehrenden Eigennuzes. Er verschloß seine Magazine dem grauen Romanzow, der Katharinens Waffen zuerst durch Siege jenseit der Donau verherrlicht hatte und dessen abgesondertes Heer jetzt von Kleidungsstücken entblößt, und kaum mit Waffen und Lebensmitteln versehen, anstatt den Türken entgegen ziehen zu können, die Kälte und den Hunger bekämpfte. Der Großfürst drang jetzt mit seiner ganzen Kriegsmacht auf Siebenbürgen ein; des Kaisers tapfere Schaaren wichen zurück, und Potemkin regte sich nicht. Vielmehr ergögte ihn während dieser mißlichen Lage des russischen Allirten, in seinem Zelte, wohin er die Leckereien der Tafel mit Courieren aus Warschau und noch weiter her kommen ließ, im Kreise der ihm untergeordneten Großen, das Schauspiel ihrer Unterrwürfigkeit. Hier von ihm bemerkt und mit einem Zeichen seiner Verachtung von der Menge ausgesondert zu werden, war die höchste Stufe des Glücks, nach welcher Viele strebten; der Glückliche des Tages dankte sich der, dem heute die Huld des Fürsten den Pantoffel nach dem Kopfe warf. Jeder Tag im Leben dieses Barbaren war mit ähnlichen Zügen der Geringschätzung gegen seine Mitgeschöpfe bezeichnet, und nur zu oft war das Spiel, das er mit ihnen trieb, ihnen tödtlich*).

*) Ein Beispiel kann hier statt tausend gelten. Einst erwähnte jemand über Tafel eines russischen Kaufmanns in einer entfernten Provinz, dessen Bart so lang wäre, daß er bis über den Gürtel hinunter reichte. „Den möchte ich sehen!“ rief das Fräulein von *. Kaum war das

„Es gibt Hunde,“ sagt Voltaire, „die man caressirt und kammert, die man mit Zuckerbrot füttert, und denen man hübsche Hündinnen verschafft. Es gibt aber auch räubige Hunde, die man verhungern läßt, überall verjagt und prügelt, und die zuletzt irgend ein junger Wundarzt langsam anatomirt, nachdem er ihnen mit vier großen Nägeln die Pfoten durchbohrt hat. Ging es von diesen armen Hunden ab, glücklich oder unglücklich zu sein?“ *). — Nein, gewiß nicht, wollen wir dem alten Spötter antworten; aber von Menschen, die noch Menschen sind, läßt es sich erwarten, daß sie keine Hunde werden wollen, weder um Biscuit zu essen, noch um unter das Messer des Bergliebbers zu gerathen. Es gehört lediglich unter die Inconsequenzen, die nun einmal so manches Brüderchen in Adam oder in Thuisfon auszeichnen, daß uns hier und da einer die Verfassungen lobt, wo Alles darauf abzielt, die Metamorphose der Menschen in Hunde zu vollbringen.

Der Zeitpunkt kam, wo Potemkin endlich glaubte handeln zu müssen. Joseph's Heiden hatten die Türken aus seinen Grenzen zurückgeschlagen; Loubon's Name galt mehr als ganze Heere; sein Anblick begeisterte seine Veteranen, und Alles schien den österreichischen Waffen die großen Siege zu prophezeien, die im nächsten Feldzuge so schnell auf einander folgten. Jetzt war es Zeit, die Grundsätze auch in der Strategik praktisch geltend zu machen, die Potemkin schon in manchem andern Verhältnisse mit glücklichem Erfolg erprobt hatte. Jede Festung hat ihren Preis; die Frage ist nur, ob man ihn geben will, ob man ihn geben

Wort über ihre Lippen, so schickte Potemkin den Befehl an die Polizei, den Kaufmann zur Stelle zu schaffen. Sechs Monate nachher erinnerte man sich des Mannes wieder. Der Fürst erkundigte sich mit einem schrecklichen Ton; allein die Antwort lautete: „er sitzt schon seit fünf Monaten, und will noch nicht bekennen, was er verbrochen hat.“ Der zitternde Greis ward nun hereingerufen, dem Fräulein von *** vorgestellt, gehörrig beguckt und entlassen. Als er wieder in sein Haus trat, war sein Weib aus Kummer und banger Besorgniß um ihn gestorben, und sein ganzes Vermögen zu Grunde gerichtet.

*) Il y a des chiens qu'on caresse, qu'on peigne, qu'on nourrit de biscuits, à qui on donne des jolies chiennes. Il y en a d'autres qui sont couverts de gale, qui meurent de faim, qu'on chasse, qu'on bat, et qu'ensuite un jeune chirurgien dissèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. — A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux?“

kann? Dschafar und Ismail fielen; jenes kostete 20,000, dieses 12,000 — Russen. Auch Bender fiel, und kostete kein Blut; ein türkischer Bassa, der Potemkin's Zurüstungen zur Belagerung gesehen hatte, lieferte die Stadt dem gräßlichen kalten Despoten, der schon in Bereitschaft stand, den vollen Preis in geringgeachteten Menschenleben dafür zu zahlen. Auf dem schwarzen Meere wick Hassan Ghazi's Stern den kunstreicheren Evolutionen der russischen Flotten; auf den Ebenen Bessarabiens empfand er die Ueberlegenheit der europäischen Taktik; in Potemkin's Zelte bot er einen höhern Preis für den Frieden, als sein Sultan geben mochte, und in seinem eigenen Zelt entband er sich seines Versprechens durch freiwilligen Tod. Hassan Ghazi war grausam; allein er kannte die Ehre, und ehrte sich selbst in seinem Worte.

Dem emporstrebenden Geiste des Russen blieb jetzt noch die große Erfahrung übrig, einsehen zu müssen, wie sehr er sich verrechnet habe, indem er kleinere Leidenschaften auf Kosten seiner Herrschgier befriedigte. Alles hienieden hat Maß und Schranke, das Gute wie das Schlimme; und wen die Strenge des Schicksals betrübt, das heute die schönsten Hoffnungen der Menschheit vernichtet, der tröstet sich beim Anblicke seiner Unparteilichkeit, indem es den Bösen mitten unter seinen eiteln Entwürfen überrascht. Preußen und England traten jetzt als Selim's Schutzgeister hervor, und raubten beiden Kaiserhöfen die reichsten, beneidenswerthesten Früchte ihrer Siege. Jenen aus hochmüthigem Haß gegen Joseph versäumten Feldzug konnte jetzt keine neue Anstrengung wieder ersetzen; und wenn es wahr ist, daß Potemkin bei unermesslichem geschenktem, erpreßtem, erbeutetem und sogar erborgtem Reichthume, den Staat, dem er diene, zur Unzeit darben ließ; wenn seine Juwelenkästchen und seine mit Banknoten gefüllten Zimmer ihm dennoch mehr waren, als bloße Mittel zum Zwecke: wie tief erniedrigt ihn dann noch unter sich selbst der engbrüstige Geist, der ihn in seinem Plan irre machen konnte! Er, dem nichts Geringeres als Kronen genügte, versäumte den Zeitpunkt sie zu haschen; um mit etlichen Diamanten mehr spielen zu können, um etliche Millionen reicher zu heißen! Wer die Falten des menschlichen Herzens kennt, nur der begreift diesen Widerspruch. — Vergebens forderte die Kaiserin jetzt nur die Unabhängigkeit der Moldau für ihren Feldherrn, vergebens zogen sich die Unterhandlungen in die





linge; die allgebieterende Nothwendigkeit forderete mit unerbittlicher Strenge das große Opfer des Friedens. Ein großer Schlag & Schicksals lösete den Knoten; Potemkin starb, und es ward Friede.

V. Honoré Gabriel Mirabeau und Heinrich van der Noot.

1. Mirabeau.

„Theurer Sokrates!“ sprach Diotima, die Seherin: „die Sonne, die Alles erleuchtet, war einst nicht so glänzend und schön. Bei ihrem Entstehen umgab sie eine schwarze, undurchsichtige Rinde; aber ihr inwohnendes Feuer durchbrach diesen Erker; die freie Sonne ward sichtbar, und der Sonne das Weltall. Dies, mein Freund, ist das vollkommenste Symbol der Seele; ihr edelstes Geschäft, der Sonne nachzuahmen, um sich zu scheiden von ihren verhüllenden Schläden. Die freie Seele ist ganz Organ; den Abstand vom Sichtbaren zum Lebenden füllen andere Empfindungen aus; alle schmelzen aber in eins zusammen, und wir fassen das All, wenn nicht wie die Gottheit, gleichwol nach Götterart.“

Hemsterhuis.

Käme der Reichthum einer Organisation bei der Bestimmung ihres Werthes nicht mit in Rechnung, dann thäten wir wohl, der ersten besten Auster oder jedem formlosen Schleim die Oberstelle in der Reihe der Wesen einzuräumen; ja, ich wüßte nicht, was uns abhalten könnte, noch einige Schritte weiter zu gehen, und uns an die impassiblen Elemente der Dinge zu halten, so oft es uns einfiele, von Vortrefflichkeit und Vollkommenheit zu lassen. So lange man aber die Leute nicht loben wird, daß sie eine Eigenschaft nicht missbrauchen, die sie nicht fassen, wollen wir glauben, daß zur richtigen Beurtheilung eines Menschen, beide, die Ausstattung, die er von der Natur

empfangen, und der Bucher, den er damit getrieben hat, erworben werden müssen.

Die Vereinigung vieler großen Anlagen ist an sich schon eine seltene Erscheinung; ihre vollkommene Harmonie bei wahrer Größe wäre das Wunder der Natur. Gibt es göttliche Menschen, in einem strengen Wortverstande, so dürfte man bei ihnen diesen großen Zusammenklang voraussetzen; allein hüten wir uns vor allzustrenger Prüfung, wenn irgend ein Charakter, den die Geschichte uns aufbewahrt hat, diese Benennung verdienen soll, damit uns nicht die Erfahrung schmerze, daß jederzeit, entweder ein Mißverhältniß zwischen den verschiedenen Anlagen die Vollkommenheit des Ganzen störte, oder alle nur in unwirksamer Mittelmäßigkeit harmonirten.

Ein blutreicher, gesunder Körper, voll unerschöpflicher Lebenskraft, ein feuriges Temperament, eine rastlose, nie ermüdende Thätigkeit, die zarteste, unbegrenzteste Empfänglichkeit für Eindrücke der verschiedensten Art, eine Begierde, Alles aufzufassen, Alles sich anzueignen, ein starkes, umfassendes; reiches Gedächtniß, eine schnell verbindende, vergleichende, umwandelnde Einbildungskraft; ein richtiges, scharfes, ordnendes Beurtheilungsvermögen, und mit diesem allem, entschiedener Wille, fester Sinn, hoher Geistesmuth — waren noch nie in einem Menschen so vereinigt, daß nicht mehr oder weniger Ungleichheit in ihren Wirkungen sich hätte offenbaren müssen. Wir zweifeln, daß in einer so reichen Zusammensetzung die Heftigkeit der Leidenschaften auf mancherlei Extreme führen müsse? Sie stehen ja schon in voller Blüthe, während die Vernunft und ihre Rückwirkung auf den Sinn, die Sittlichkeit, eben erst anfangen, sich zu entwickeln. Allein es ist auch ausgemacht, daß die Natur solche seltene Menschen, die sie zu herkulischen Arbeiten, zu mächtigem Wirken, zu großen Thaten bestimmte, mit jener verzehrenden Gluth der Leidenschaft erfüllen mußte, welche, wenn die Epoche ihrer ersten Gährung überstanden ist, vom inwohnenden Geiste geführt, unübersteiglich geglaubte Schwierigkeiten besiegt und die Bewunderung, so der Zeitgenossen, wie der Nachwelt, erregt. Fehler, Verirrungen, selbst Verbrechen, sind hier gedenkbar; hingegen bleiben Laster gänzlich ausgeschlossen, vor ausgesetzt, daß die moralischen Kräfte eines solchen Charakters sich vermöge der unendlichen Aneignungskraft seiner Empfindung stärken und zu der ihnen gebührenden Herrschaft reifen.

Mirabeau vereinigte viele Eigenschaften in sich, die sonst in dem Grade nur selten beisammen angetroffen werden, und deren reiche Zusammenfügung eine unwillkürliche Anerkennung von Größe bewirkt. Die Natur hatte ihn mit einem beinahe unzerstörbaren Körper ausgerüstet, den weder seine Ausschweifungen, noch die durch viele Tage und Nächte fortgesetzte Anstrengung, womit es seine ernsthaften Geschäfte betrieb, zu Grunde richten konnten. Von der Allgewalt, der Zartheit und Innigkeit des Gefühls, womit er den Gegenstand einer leidenschaftlichen Liebe umfaßte, bleiben seine Briefe an Sophien ein unauslöschliches Denkmal. Was auch die höhlklingende Definition von „hochheiligster Leidenschaft“ in manchem Köpfchen darüber einwenden mag, so ist das Gold darum nicht minder Gold, weil man es selten oder nie ganz unvermischt gefunden hat. Fremdes Feuer auf den lautern Altar gebracht zu haben, ist freilich eine Sünde, womit der jugendliche Rausch sich selbst bestraft, wenn er ausplaudert, was nur empfunden werden darf; allein weder Mann noch Weib müßte man sein, um sie anders, als Profanation zu nennen.

Ein Feuergeist, der bis ins 14. Jahr die Thorheiten und Ungereimtheiten um ihn her nur mit beißendem Spotte verfolgte, der aber, durch Locke's Versuch über den Verstand, plötzlich zum ernststen Nachdenken über die erhabene Bestimmung des Menschen hingerissen, sich mit diesem bewundernswürdigen Buche gleichsam erfüllte und amalgamirte, ließ bereits in jenem frühen Alter ahnen, zu welcher Genauigkeit im Entwickeln er gelangen, zu welcher Klarheit der Begriffe er hinanstiegen würde. In Frankreich brach dieser Geist hervor, in Frankreich, wo der Despotismus seit Jahrhunderten theils absichtlich, theils unwillkürlich, der Sittlichkeit einen schaudervollen Untergang bereitete; in Versailles, in Paris und anderen Lummelplätzen der unbezähmtesten Begierden, der schamlosesten Laster, der verworfensten Entartung, wohin die Menschheit gelangen kann, wenn unumschränkte Macht und ungeheure Mittel die Hirten eines Volkes in rasende Wüthriche verwandeln und ein nichtswürdiger, sogar der Schande abgestorbener Hölflingschwarm in der Benennung (roués), die seine Verworfenheit und Strafbarkeit bezeichnet, die letzte Zuflucht seines Selbstgefühls findet! — Es ist hier nicht der Ort, die Flecken zu entschuldigen, die Mirabeau's Charakter oder sein Ruf, oder beide zugleich, vom Durchgange durch die-

sen Pfuhl davon tragen mochten, und es liegt auch nichts daran, ob Jemand es mühsam erweisen könne, daß er es nur Verkettungen des Schicksals, unabhängig von ihm selbst, verdanken müsse, wenn er nicht, wie Hunderttausende seiner Zeitgenossen, gänzlich darin versunken sei. Wohl wissen wir, daß die Allmacht des Schicksals den ärmsten Tropf auf Mirabeau's Platz hätte heben können; aber was hätte denn der Tropf da gethan? Tyrannenhaß mag leicht die Regung gewesen sein, womit die meisten Schlachtopfer der willkürlichen Gewalt in den Kerker Frankreichs saßen; aber Mirabeau war der einzige, der in seiner Schrift (*sur les lettres de cachet*) die Art an den Baum legte und im Herzen aller seiner Mitbürger den gerechten Unwillen hervorrief, der die abgelaufene Frist einer allzulangmüthigen Geduld verkündigte. Feigheit und Ungerechtigkeit sind unzertrennlich; man fand die Bastille beinahe leer, als die Freiheitswuth der Pariser sie stürmte.

Die Last jugendlicher Unbesonnenheit lag schwer auf Mirabeau; die Verschwendung seines Vermögens büßte er desto härter, je unbiegsamer sein stolzer Geist den einzigen Weg verschmähte, der an einem verderbten Hofe zu Würden und Reichthümern führt. Irrend durch Europa, oft gezwungen von seiner Feder nothdürftigen Unterhalt zu entlehnen, war Freiheit sein Thema, und Bürgerglück der Endzweck aller seiner Schriften. Sein Vaterland behielt jederzeit seine eifrigsten Wünsche, und bei allem was er that, verlor er es nie aus dem Auge; allein auch in andern Staaten predigte er laut, was er dachte, was er empfand, was er für das allgemeine Wohl für unentbehrlich oder zuträglich hielt. Mit prüfendem Blicke suchte er überall die Menschen um sich her; es war ihm gegeben, tief in ihr Herz zu schauen und ihren Verstand auf die Feuerprobe des Meinigen zu bringen; sein Urtheil traf sicher und scharf. Mit der Gabe, das Ganze zu umfassen und zu durchbringen, verband er, was nur dem Genie möglich ist: jenes Ausharren, das die kleinsten Bestandtheile einer Wissenschaft oder eines Zweiges vom menschlichen Wissen erschöpft. So gelang es ihm, mit gründlichen und weit umhergreifenden Vorkenntnissen, in der Bahn des Staatsmannes Kenntnisse vom gegenwärtigen Zustande unseres Weltalls zu sammeln, die vor ihm Niemand so vollständig zusammengetragen und so fruchtbar für die Politik geordnet hatte. Deutschen Fleiß und französischen Geist sah man nirgends

in schönerem Bunde, als in seiner und seines Freundes Monarchie Prussienne. Seine Schriften über das Bankgeschäft, über den Aktienwucher, über Necker's Administration; seine Reden über die Assignaten, über den Staatsbankerott, über die Anleihen, über unzählige Gegenstände der Administration, der Finanzen, der Politik, der Rechtspflege tragen eben dieses Siegel der tiefen Einsicht, des reifen Urtheils und der mannigfaltigsten, durchdachtesten Kenntniß.

In seinen drei letzten Lebensjahren trat endlich Mirabeau, als Mitglied der constituirenden Nationalversammlung, im vollen Glanze seiner Talente, seiner Grundsätze und seiner Tugenden hervor. Eine Nation, in deren Mitte die Aufklärung des Kopfes den höchsten Gipfel der Verfeinerung erstiegen hatte indeß das Herz unter dem Druck ihrer Fesseln verschrumpfte, stand in ihrem armen Wortreichthume nackt und ohnmächtig einem Manne gegenüber, dessen Patriotismus, dessen Freiheitsliebe, dessen Beredsamkeit so tief empfunden als gedacht waren. Eines Geistes Blitze trafen von Herz zu Herz, und der Donner seiner Rede war nur ihre erschütternde Begleitung. Im drückenden Gefühle seiner Ueberlegenheit rächte sich zuweilen die Nationalversammlung an ihm durch ein Mißtrauen, das für Ostracismus gelten konnte; aber öfter huldigte sie einstimmig der unwiderstehlichen Wahrheit und Evidenz seiner Gottesprüche; ähnlich dem Volke von Athen, das seinen Alcibiades „liebte und haßte und immer wieder verlangte“:

ποσει μεν εχθαιρει δε, βουλεται δ' εχειν.

Als unweisse Rätke des Königs die gewaltsame Auflösung der Nationalversammlung beschlossen hatten, ward Mirabeau ihr rettender Schutzgeist; ihm allein verdankte sie ihre Fortdauer, ihm die Erhaltung ihres Ansehens und ihrer Würde. So lange er lebte, verhütete er allein den Bürgerkrieg, er allein überschaute den ganzen ungeheuren Kreis der Revolution; er kannte die Kraft ihrer Triebfedern, und sein fester Plan war auf die richtige, weise Beurtheilung und Abmessung ihrer Grenzen gebaut. Er hatte Muth und Stärke, die Dämme unverletzt zu erhalten, die das Volk nicht ungestraft durchbricht. Er war der gute Genius der französischen Freiheit, und was er für sie that, war eben was er unvermeidlich fand, damit, indem man es weigerte, nicht ungleich mehr erzwungen würde. Die Weisheit seines Herzens

wollte und konnte vermitteln. Mit schrecklicher Klarheit hat die Erfahrung nach seinem Tode gelehrt, wie man Alles verlieren mußte, weil man etwas zurücknehmen gewollt.

Mit demselben Scharfblicke, der ihn die Gährung seines Vaterlandes als allgemein und entscheidend erkennen ließ, hatte er auch diesseits des Rheins die Gemüther erforscht und das entgegengesetzte Resultat den Deutschen selbst ans Herz gelegt. „Ihr könnt mehr wissen als wir,“ ruft er uns zu; „aber ihr seid noch nicht so reif als wir, wenn es auch mit unserer Reife wenig sagen will. Ihr seid es nicht, sage ich; denn vom Kopfe muß bei euch die Bewegung ausgehen, und sie muß später hervorbrechen, als bei dem Volke, wo Alles vom Augenblicke und von dramatischen Impulsionen und Wirkungen abhängt, wo dieselbe Viertelstunde den Heldennuth der Freiheit und den Gögendienst der Knechtschaft gebären kann.“

Mirabeau stand allein, während Alles um ihn her sich in Parteien und Factionen vertheilte; man zählte ihn bald hierher, bald dorthin, weil das Recht nicht auf einer Seite blieb und ihn beständig zum Vertheidiger behielt. Er kannte die Gefahr dieser großen Rolle, und er beharrte darin bis ans Ende, von Allen gefürchtet, von Allen geehrt. „Eitelkeit statt echter Ruhmbegierde, das,“ rief er, „ist der Nationalcharakter, den die Erziehung erst umschmelzen muß, ehe wir bei unsrer neuen Verfassung glücklich sein und die Früchte der Freiheit genießen werden. Nach 15 Jahren wird man sehen, was diese großen Triebfedern vermochten, an einer neuen Generation, welcher Sittlichkeit und Tugend heilig sein müssen. Noch kann die Revolution“ — hört seinen prophetischen Geist! — „in wilde Anarchie ausarten; doch nimmermehr mißt sie in Frankreich ihren Weg zurück zum Vortheile der Alleingewalt. Nein, Alles kann zertrümmert, die Auflösung des großen Problems noch weit hinausgerückt werden; Alles aber, Alles wird seine Richtigkeit nur spartenklarer beweisen. Schon sehe ich die Ungebundenheit zur Sitte werden; ich hoffe nicht länger auf eine unblutige Vollenbung; die Krise des Bürgerkrieges scheint ein unvermeidliches, vielleicht ein nothwendiges Uebel. Allein komme was kommen mag; wenn ich sterbe, stirbt ein guter — und vielleicht ein großer Bürger *).“

*) Diese Stellen sind gesammelt aus den *Lettres du Comte de M. à un de ses amis en Allemagne*. 1790. 8.

Der Bankerott des Staats, der erste Umsturz in grenzenlose Anarchie, der Frankreich drohte, ward auf Mirabeau's überzeugende Vorstellung verhütet. Alle seine Anträge in der Nationalversammlung behielten das wahre Wohl des Vaterlandes zum Augenmerk. Er forderte das Opfer des vierten Theils von allem Eigenthum; und als der Eigennuß der Begüterten seinem Enthusiasmus nicht entsprach, rettete er den Nationalkredit durch die Güter der Geistlichkeit und das Siegel der Revolution, die Assignaten. Er sicherte der ausübenden Gewalt das Veto, und das Recht des Krieges und Friedens; er erneuerte mit Spanien den Familientraktat, und rüstete den constitutionellen König mit einem Grade von Macht, die, mit weiser Kühnheit ausgeübt, die innere Ruhe hätte sichern können. „Je combattrai les factieux, de quelque parti et de quelque côté qu'ils puissent être.“ („Ich widerseze mich den Ausrührern, auf welcher Partei, auf welcher Seite, sie sich zeigen mögen.“) Dies waren seine letzten, öffentlich ausgesprochenen Worte. Rom und Athen in einem ähnlichen Augenblick, haben nichts Größeres gehört.

Ganz Frankreich betrauerte seinen unerseßlichen Verlust; 26 Millionen Menschen hatten über seine transscendental Größe nur eine Stimme; vom Könige bis zum Bettler fühlte Jeder den erschütternden Schlag, der ihm Frankreichs Palinurus in diesem Sturm entriß. Die Nationalversammlung beschloß einmüthig, daß Mirabeau's Asche im Tempel der Schutzgötter Frankreichs ruhen sollte; er war der erste „große Mann, dem das dankbare Vaterland“ diese Huldigung zuerkannte. — Welch' eine ganz andere Folge und Sineinanderfügung der Begebenheiten öffnet sich der Phantasie, wenn man den einzigen Mirabeau, als fortlebend und darin fortwirkend denkt! In solchen nicht zu berechnenden Ereignissen, wodurch die Hauptperson plötzlich aus der Mitte des Kreises gerissen wird, dessen Vereinigungspunkt sie war, äußert das Schicksal, oder, menschlicher gedacht, die Vorsehung, ihre unsichtbare, mächtige Mitwirkung zum Glück und Unglück der Nationen. Bald wird es sich zeigen, warum Mirabeau das Ende der Revolution nicht erlebte.

In Deutschland allein hat es hier und dort eine Stimme gewagt, dem allgemeinen Sinne zu widersprechen und Mirabeau's Verdienste zu schmälern. Es wäre vielleicht hinreichend, mit Lessing zu ihrer Entschuldigug zu sagen:

mit der Gewissheit
 vertheilt man sich —

mit Marbein's Freunden den Rath: —

mit der Gewissheit
 vertheilt man sich —

zu überlassen; wenn der Gedanke, daß es noch jetzt möglich sein sollte, über einen solchen Charakter zwei entgegengesetzte Meinungen zu hegen, nicht gar zu schmerzhaft an das Loos der Menschheit erinnerte, wüßte ein Rath der Linderung zu werden. Wenn wollen wir einräumen, daß Inconsequenz auch bei den edelsten Menschen das Ideal der Vollkommenheit vernichtet, welches wir uns im Augenblicke der abstracten Speculation entwarfen; nur möchten wir darum nicht die Möglichkeit einer Regel zur Beurtheilung der Annäherungsgrade zu diesem Ideal im wirklichen Leben bezweifeln, wir möchten nicht gern uns die Begeisterung für alles was groß, erhaben, gut und edel ist, durch die Betrachtung, daß es nicht in gottähnlicher Lauterkeit existiren könne, vernichten und ausfrieren lassen. So gewiß nun dasselbe Ding nicht heiß und kalt, oder naß und trocken zugleich sein kann, so unmöglich bleibt es, daß Temperamente von verschiedener Art, Anlagen von verschiedener Mischung, und Kräfte von verschiedener Intensität in ihren Aeußerungen sich ähnlich sehen können. Die Beschuldigung des Dichters gegen Bacon, daß er

the wisest, brightest, meanest of mankind, zugleich der klügste, glänzendste und niederträchtigste der Menschen gewesen, mag gegründet sein oder nicht; so ist sie wenigstens möglich und denkbar, sobald man bei ihm jene ungeheure Uebung der speculirenden Vernunft, mit Vernachlässigung ihrer praktischen Anwendung, aus Mangel eines starken sinnlichen Antriebes, voraussetzt. Unsere Eittlichkeit wird im Handeln gebildet, und ohne heftige, starke Empfindung fehlt die erste Veranlassung zum Handeln: mithin entsteht jenes bald lächerliche, bald bewei-nenswürdige Mißverhältniß zwischen Kopf und Herz, wodurch sogar der klaffinnige Bacon verächtlich scheinen konnte. Wenn hingegen ein edler feuriger Geist, von der Heftigkeit seines Gefühls hingerissen, auf Abwege geräth, so können wir vielleicht einen Augenblick schaudern, verabscheuen, hassen; aber verachten können wir nicht.

Mit einem heftigen Temperamente, erhitet durch Parteigeist und unter dem Einflusse eines täuschenden Vorurtheils, wäre es indeß möglich, sich selbst zu überreden, daß der Haß und Groll gegen Mirabeau nur kalte Geringschätzung sei; Männer von diesem Charakter fassen ihn nicht, weil sie ihn nicht fassen wollen. Verachtung heucheln, wo man das Gegentheil zürnend und neidisch empfindet, ist leider ein Kunstgriff, dessen mancher kleine Vertheidiger einer schlechten Sache sich schuldig zu machen weiß. Nichts ist kleinen Seelen so drückend, als wahre Größe; lieber preisen sie, wo nichts zu preisen ist, und stellen einen Strohwiß als einen Halbgott hin, ehe sie sich den Genuß versagten, einen Mirabeau durch Lästerung und Wegwerfung zu sich herabzuziehen. Allein das edle Selbstgefühl, der Stolz eines guten und großen Bewußtseins, läßt sich nicht so leicht hinzu heucheln. Wen ein tugendhafter, großer Mann verachtet, nur der bleibt verachtungswürdig, so lange die Geschichte lebt, indeß der leere Verläumber nur seine eigene Schwäche verräth. Es gibt noch einen dritten Fall. Dem Wilden, der das Goldstück verachtet und dafür den eisernen Nagel ergreift, dem mangelt der Begriff vom relativen Werthe beider Metalle. Wenn Mirabeau wirklich irgendwo der Gegenstand einer ernstlich gemeinten Geringschätzung sein könnte, so würde dieses Phänomen sich nicht anders, als durch eine solche Radikalnullität des Herzens, eine so vollkommene Erstorbenheit jedes männlichen Sinnes erklären, wobei man unfähig sein müßte, einen Mann zu begreifen. Wer mit Menschen- und Engelzungen redete, und hätte dieser Liebe nicht, der wäre wahrlich nur ein tönend Erz und eine klingende Schelle*). — Edler, größer, fester und patriotischer als Alcibiades, dennoch hatte Mirabeau manche Aehnlichkeit mit ihm. Dahin gehört besonders dieser Zug, daß er Bewunderung, Achtung und Liebe fand, wohin sein Schicksal ihn führte; effecit, sagt Nepos, ut apud quoscumque esset, princeps poneretur, habereturque carissimus. Ich könnte unter Mirabeau's eifrigen Freunden in England und in Deutschland Namen nennen, die über jeden Tadel erhaben sind, und mit deren Beifall und Liebe bewaffnet, ich dem Hasse, dem Neide, der Verläumdung trogen, und es ruhig ertragen würde, wenn die ganze übrige Welt mich verkannte. Wenn es den Menschen

*) 1. Korinth. 13. 8. 1

frommt, zu erkennen und zu empfinden, was gut und groß
nannt zu werden verdiene, so ist es die Pflicht des rechtscha-
nen Schriftstellers, der Größe und den Verdiensten Zeugniß
geben.

— Wahnsinniger Menschen Bethörung
kämpft entgegen dem Preis;
wider Recht erhebt sie
die Stimme, will mit Schande die
Feier der Edeln verhüllen.
Aber den Sand am Gestad' fliehet die messende Zahl;
und wie viel Samen ER des zukünft'gen
Segens streute, wer vermag es zu sagen?

Pindar.

2. Heinrich van der Noot.

„Ei! ein allerliebsteß Gegenstück! Wie passend! Auch ei-
Angel, um welche sich ein Staat — umwälzte, ein wahrer
gischer Mir.....“ — Keine Blasphemie, mein Herr!
„Nun, ich dachte doch, die Aehnlichkeit wäre bis auf Weiden &
schweifungen“ — — — Daß ihr armen Sünder doch im
daran zuerst euch stoßt! Begreift ihr denn nicht —? Doch
solltet ihr auch begreifen, wofür ihr keinen Sinn habt;
meinetwegen; laßt mir das Gold der Freiheit unberührt,
behaltet euren aristokratischen Nagel. Was ihr nicht ver-
das mögt ihr indessen glauben, ihr, die ihr so willig unbese-
glaubt. Des Contrastes und nicht der Aehnlichkeit wegen
dieser Pendant hier aufgestellt; ein Hängestück, kein Gegenst-

A cutpurse of the empire and the rule
that from a shelf the precious diadem stole
and put it in his pocket.

Hamlet.



SECRET

V. Katharina II. und Gustav. III.

1. Katharina II.

Die erhabene Monarchin arbeitet ihren künftigen Biographen noch vor. Viel ist geschehen, was die Muse der Geschichte mit diamantnem Griffel in Erz gegraben hat; viel bleibt noch im unergründlichen Schooße der Zukunft verschlossen. Sie mag uns zurufen, und wir hallen es wieder:

Biele gefiederte Pfeile,
ruhend versteckt im Köcher,
trägt meine Schulter noch. —

Pindar.

2. Gustav III.

Seitdem sich in den gemäßigten und fruchtbaren Gegenden von Europa große Reiche gebildet haben, ist der Einfluß der gothischen Könige des Nordens auf die Schicksale unseres Welttheils an und für sich so unbedeutend geworden, wie die geringe Bevölkerung ihres undankbaren, von Eise starrenden Bodens ihn von Natur schon bestimmt zu haben schien. Allein der alte Heldengeist, womit die kühnen, freien Bewohner jener Länder ehemals im zügellosen, übermüthigen Mißbrauch ihrer Kräfte, die sanfteren, schwächeren, vom Ackerbau sich nährenden und verhältnißmäßig mehr gesitteten Nationen um sich her überfielen, sie beraubten und ihre Schifffahrt und Handlung auf der Nordsee und dem baltischen Busen zu Grunde richteten, lebte noch je zuweilen in ihren Königen wieder auf.

Als Liefland noch eine Provinz des schwedischen Reiches war, und Sigismund zugleich in Schweden und in Polen herrschte, schien eine Aussicht zur Vergrößerung sich aufzuthun, die aber wegen der unverträglichen Ungleichartigkeit der Gothen und Slaven fast augenblicklich wieder verschwand. Auf Gustav Adolph's und Karl's XII. kriegerische Regierungen folgte jedesmal ein langer Zwischenraum von gänzlicher Erschöpfung. Die Kräfte des kleinen Staates über Vermögen ausgespannt, versanken in tödtliche Ohnmacht, sobald das Schicksal bei Lützen und

bei Friedrichshall die ungeheure Trichfeder zerbrach, die allein alles in Spannung erhalten konnte.

Auf eine 53jährige Epoche der Schwäche, der politischen Nullität und der inneren Benachtholung, folgte endlich (1771) die Regierung Gustav's III. Auch ihn hatte man, wie seine beiden Vorgänger, gezwungen, der Alleinherrschaft eidllich zu entsagen und das Joch einer mit sich selbst uneinigen, theils von Frankreich, theils von Rußland besoldeten Aristokratie gedulbig auf sich zu nehmen. Allein die bis auf den höchsten Punkt gestiegene Zerrüttung, eine natürliche Folge des beständigen, gewaltsamen Widerstoßes verschiedener, ungleichartiger Mächte im Staate, des Reichstages und seiner vierlei Stände, des Reichsraths, der zwischen den Reichstagen alle Gewalt usurpirte, endlich noch der französischen und russischen Parteien, forderte laut ein Heilmittel, und alle patriotisch gesinnten Schweden richteten ihre Augen auf Gustav, als ihren Retter.

Der junge König, Tessin's und Scheffer's Zögling, fühlte den Muth seiner großen Ahnherren, Alles zu unternehmen, um auf ihrem Throne mit demselben Scepter zu herrschen, welches sie so frei und mächtig geführt hatten. Seine Maßregeln waren so klüglich eronnen, so genau berechnet und so guten Händen anvertrauet, die allgemeine Stimmung hatte so viel vorbereitet und erleichtert, daß die Ausführung einer Revolution schnell und vollkommen glückte, ohne einem einzigen Bürger das Leben zu kosten. Entschlossenheit, Gegenwart des Geistes, angenommene und gut gespielte Ruhe, Herablassung und Schmeichelworte an das Volk, Verschwiegenheit und Scharfblick, kurz alle Eigenschaften, die den glücklichen Erfolg des Unternehmens sichern konnten; hatte Gustav bei dieser Gelegenheit gezeigt. Wenn Freiheit der Zustand ist, in welchem die Geseze herrschen, so war Schweden jetzt frei; unendlich freier wenigstens unter einem ziemlich unbefchränkten, thätigen, einsichtsvollen und gutgesinnten Könige, als es unter der aristokratischen, vielköpfigen Hydra gewesen war, die nach leidenschaftlicher Willkür verfuhr, wo sie die Oberhand hatte, und wo sie nicht herrschen konnte, doch jedes Rad der Regierung durch tausendfache List und Ränke zu hemmen versuchte.

Viele große Gegenstände der inneren Administration zogen jetzt des Königs Aufmerksamkeit an sich; der gänzliche Verfall des Staats-Credits und die Unordnung in den Finanzen; die

daniederliegende Schiffahrt; der gedrückte und vernachlässigte Ackerbau, die bis zur Erschöpfung des Königreichs nachtheilige Handelsbilanz; mit einem Worte, die Lähmung aller eigenen Thätigkeit und Industrie; sodann die Mängel und Mißbräuche der Rechtspflege, die Versorgung der Armen und Kranken, und die damit verbundene Anstellung unterrichteter Aerzte auf dem Lande; der überhandnehmende Luxus unter der durch Subsidien reich gewordenen Klasse, welcher mit jener Armuth des geringeren Hausens contrastirte und in Verbindung stand; endlich auch der für Schwedens auswärtige Verhältnisse gar zu tief herabgesunkene Zustand der Land- und Seemacht.

Wenn Gustav in einem Staate, dessen Uebel von einer so complicirten Beschaffenheit waren, weniger geleistet hätte, als er wirklich that, so wäre doch vielleicht den Umständen und insbesondere der vorigen Regierung das Mißlingen seiner Anordnungen, mehr als ihm selbst, beizumessen gewesen. Es gelang ihm indeß, den öffentlichen Credit wieder emporzubringen, durch seine Discontocompagnie baares Geld ins Land zu schaffen, den Bauern Ermunterung zum Ackerbau zu geben, den Handel und die Schiffahrt neu zu beleben, und durch seine Nationaltracht einen Geist der Gleichheit und der Sparsamkeit, wo nicht einzuführen, doch wenigstens seinen Schweden zu empfehlen. Die Errichtung der Arbeits- und Armenhäuser, die Befreiung der Väter von vier Kindern von allen Abgaben, die Revision der Justiz, die Abschaffung der Folter und der Delationen wegen des Verbrechens beleidigter Majestät, der allen Religionen erlaubte freie Gottesdienst, zeugen von seinem ernstlichen Bestreben, den Glor seiner Länder und den Wohlstand des Bürgers wieder herzustellen. Dagegen scheiterte der Versuch, die Schweden vom Branntweintrinken zu entwöhnen und dadurch das ungeheure Mißverhältniß der Getreideeinfuhr zu vermindern; und nach einigen unzulänglichen Versuchen verwandelte sich die Freiheit, die vordem jeder Bauer genoß, den Branntwein selbst zu brennen, in ein lästiges und gehäßiges Monopolium der Krone.

Den Königen von Schweden, wenn sie große Eigenschaften besaßen, war ihr Königreich jederzeit zu klein; ihr Geist, ihre Leidenschaften verlangten einen weiteren Spielraum und eine Stimmung, die vor Zeiten allgemein bei allen edlen Gemüthern herrschte, jetzt aber kaum noch anderswo als in Romanen angetroffen wird; der kühne, ruhmbegierige und abenteuerlustige

Rittergeist spornte sie an zu einem thatenreicheren Leben. Gustav trug seinen Namen nicht umsonst; der große Wasa war sein Vorbild, und der Held des 30jährigen Krieges erregte seine Bewunderung, seine enthusiastische Verehrung, und — wie natürlich! — seinen glühenden Wunsch, ihm nachzueifern zu können. Des Königs Ehrgeiz schmeichelte der Liebe seiner Nation für das Andenken ihrer Gustave und ihres Karl; ihr ganzer Stolz war rege, indem sie sich die Auffrischung des alten schwedischen Waffenruhms gedachte. Bei diesen Gesinnungen mußte es ihm leicht gelingen, die Landarmee sowol als die Flotte neu zu organisiren und allmählig wieder sich dem Zustande zu nähern, worin Schweden ehemals seinen Nachbarn nicht gleichgültig war.

Hätte sich Gustav innerhalb dieser Grenzen einzuschränken gewußt und sich begnügt mit seiner politischen Wichtigkeit, ohne sie zum Angriffe zu gebrauchen, — vielleicht lebte er noch jetzt mit dem Ruhm eines Monarchen, der das Glück seiner Völker beförderte. Allein der brennende Durst nach Heldenruhm ward die herrschende Leidenschaft seiner Seele, gegen welche ihm das Wohl seiner drei Millionen Menschen nur leicht zu wiegen schien. Täuschender Glanz mußte zu gleicher Zeit die Stelle des soliden Werthes vertreten und des Hofes Pracht jene Millionen verschlingen, die man aus den harten Händen des armen Hüttenbewohners bei einzelnen Groschen erpreßte, oder womit man auf dem Staat eine neue Schuldenlast sich häufen ließ. Des Königs Vorliebe zu den schönen Künsten schien geschäftig, den Sitten des erstarrten Norden eine neue Politur zu geben; eine schwedische Akademie trat auf seinen Wink hervor, um der Sprache der Gothen Gesetze vorzuschreiben, und den Wettstreit der vaterländischen Dichter und Geschichtsforscher zu entflammen; die Schaubühne, und insbesondere die Oper, wurden mit königlicher Freigebigkeit unterstützt und zur Vollkommenheit gebracht. Beim Tanz und Gesange, bei Gastmählern und Festen, an denen ganz Stockholm Theil nehmen konnte, war es vielleicht Gustav's Hoffnung, daß die Quelle des Reichthums, die seinem Adel versiegte, der Solb der fremden Höfe, vergessen oder wenigstens nicht länger entbehrt und zurückgewünscht werden dürfte. Wirklich war sein Hof und dessen grenzenlose Hospitalität die letzte Zuflucht dieser zahlreichen und zum Theil sehr unbemittelten Klasse; allein gerade diese Abhängigkeit, die, ohne nähere Verbindung mit dem Monarchen, durch bloßes Bedürfniß ent-

tand, nährte in manchem Busen das Andenken eines ehemaligen wangloseren, häuslichen Genusses und einen heimlichen Groll gegen des Königs Alleingewalt. Auch war die Vervielfältigung der Rangstufen eine übereilte Maßregel, welche die Gemüther nur noch mehr erbitterte, anstatt, wie Gustav sich geschmeichelt hatte, sie vollkommener zu besiegen. Der Adel, in Magnaten oder Herren, in Ritter und Edelknappen abgetheilt, ward anmaßender und schwerer zu befriedigen in den beiden höheren Abtheilungen, und fühlte sich beleidigt und zurückgesetzt in der zahlreicheren dritten. Die Spuren seines Mißvergnügens äußerten sich bereits auf dem Reichstage von 1779, und brachen noch sichtbar auf dem von 1786 aus, wo man dem Könige die gewöhnlichen Subsidien nur mit einem Abzuge, der das Recht darüber zu disponiren als der Nation inwohnend zu erkennen gab, und nur auf vier Jahre bewilligte.

Um diese Zeit nahm Gustav's Geist seinen höheren Flug in die Regionen der Politik, theils zur Befriedigung der Ruhmbegierde, die in ihm brannte, theils wol auch mit der Nebenabsicht, seinem unruhigen Adel einen Zaum anzulegen und Beschäftigung zu geben. Schon war er dem Bunde der bewaffneten Neutralität beigetreten, dieser russischen Erfindung, welche, gegen die brittische Seehandlung gerichtet, ihren Stachel unter jenem unverdächtigen Namen verbarg. Eine Zusammenkunft mit der Kaiserin schien darauf abgesehen, zwischen beiden Staaten eine nähere Freundschaft zu befestigen, und auf einer Reise nach Frankreich ward der alte Subsidientractat erneuert und die kleine Insel St. Barthelemy in Westindien gegen einige den Franzosen zu Gothenburg gestattete Handelsvorthelle eingetauscht. Endlich kam der günstige Augenblick, wo Gustav seine Lieblingsneigung befriedigen und seine Feldherrntalente in Ausübung bringen konnte. Der Krieg mit der Pforte hatte den ganzen Norden von Rußland und die Hauptstadt von Truppen bergehallt entblößt, daß selbst die kleine Macht des gothischen Königs hinreichend war, den ganzen Koloß, den Peter zusammengekittet und Katharina geglättet hatte, mit einem wohlgeführten Schlage zu stürzen. Pitt hatte zu diesem Unternehmen in Constantino- pel ansehnliche Subsidien für Gustav erlangt, und bald verkündigten die großen Zurüstungen in Karlskrone und in Finnland seine feindliche Absicht.

Um dieses Ungewitter abzuleiten, setzte die Politik der Kai-

sein verschiedene Trichsebern in Bewegung. Ihr Admiral Greigh hoffte die schwedische Flotte zu besiegen und dann ungehindert seinen Lauf nach dem Archipelagus fortzusetzen. In Schweden selbst ward Alles aufgeboten, um eine Revolution zu begünstigen, welche dem Könige seine bisherige Macht rauben, und ihn in Unthätigkeit versetzen sollte. In Dänemark war Alles bereit, auf den ersten Ausbruch der Feindseligkeiten zwischen Schweden und Rußland, von Norwegen aus einen Angriff auf Gothenburg zu unternehmen. Die adelige Gegenpartei durfte gleichwol keine gewaltsamen Maßregeln gegen den König ergreifen; erst als er in Finnland angekommen war, und mit 30,000 tapferen Kriegern gegen 7000 zusammengerassete Russen seines Sieges und der Einnahme von Petersburg gewiß zu sein glaubte, brach die Verschwörung unter der Larve der Gesetzmäßigkeit aus. Die Officiere seines Heeres weigerten sich einen Offensivkrieg zu beginnen, den der König ohne Bewilligung des Reichstages nicht erklären konnte. Vergebens wollte Gustav sich auf frühere Feindseligkeiten von russischer Seite berufen, vergebens focht sein Bruder Karl die große Schlacht bei Hoogland gegen Greigh mit ziemlich gleichem Glücke; selbst die Berechtsamkeit des Königs vermochte nichts in diesem entscheidenden Zeitpunkt, und er sah sich genöthigt, mit Unwillen nach Stockholm zurückzugehen.

Mittlerweile brachen die Dänen bei Quistström ein, und Gothenburg, ja Stockholm selbst, wären leicht in ihre Hände gefallen, wenn England und Preußen nicht ein Nachwort gesprochen hätten, das plötzlich alle Nerven des dänischen Cabinets und Kriegsraths lähmte, und einen Waffenstillstand, bald aber auch eine genaue Beobachtung der strengsten Neutralität von Seiten Dännemarks, bewirkte. Gustav, der in seinem Reich umhergeirrt war und allen Gefahren Trost geboten hatte, wagte jetzt, von Bauern und Bürgern unterstützt, den kühnen Schritt zum unumschränkten Despotismus. Gereizt durch die Treulosigkeit seiner Officiere, die zu Anjala in Finnland unter sich einen Bund geschlossen und ohne Hehl die Kaiserin zur Vertheidigung der schwedischen Freiheit aufgefordert hatten; gereizt durch den stolzen, unzeitigen Widerstand des Adels auf dem Reichstage von 1799: entwarf er seine neue Vereinigungs- und Sicherheitsacte, die er von allen Ständen unterzeichnen und beschwören ließ, und der auch der Adelstand, nach der Einziehung seiner Häupter in gefängliche Haft, sich fügen mußte. Diese neu

evolution gab dem Könige die von ihm so oft verabscheuete id abgeschworene Alleingewalt in die Hände; sie befreite ihn gleich von der Verantwortlichkeit für die im Kriege contrahirten Schulden, und verschaffte ihm Mittel, seine Operationen gegen Rußland mit Nachdruck fortzusetzen.

Zwei Feldzüge, worin von beiden Seiten, jedoch vorzüglich unter Gustav's und seines Bruders Anführung, viele große Weisheiten von Heldenthum und Heldentugend den Wettstreit der Streitenden entzündet; zwei Feldzüge, in deren Verlauf der König manchen Glückwechsel erfahren und zugleich den ganzen Reichtum seines Geistes gezeigt hatte, brachten dennoch kein Ereigniß hervor, das den Frieden unbedingt erzwingen hätte. Kein Gustav, von England getäuscht und verlassen, und mit der Kaiserin zugleich vom Gange der Unterhandlungen zu Reichenbach unterrichtet, wählte den glücklich dargebotenen Augenblick, um die stets und überall Einfluß heischende Politik großer Mächte durch einen Frieden ohne ihre Zuziehung zu überraschen. Katharina wußte den Werth eines Allirten zu schätzen, der in sich selbst so große Ressourcen und solche Geistesstärke besaß; bald verwandelte sich daher der Friede von Wereld in eine Defensivallianz und eine Bewilligung ansehnlicher Subsidien von Rußland an Schweden.

Von dieser Sorge befreiet, eilte der nordische Held auf einen Schauplatz, wo sich seinem kriegerischen Rittergeist eine neue Bahn des Ruhms zu eröffnen schien. Die von fern her vorbereitete Entführung Ludwig's XVI. aus seiner Residenz nach einer sichern Grenzstadt oder vielleicht über die Grenzen seines Reiches, sollte den Angelegenheiten jenes großen durch den Umsturz seiner Regierung erschütterten Staates eine neue Wendung geben. Europas Mächte wären zusammengesetreten, um den gesuchten Monarchen wieder in Triumph einzuführen, und die Macht derer, die durch ihn regierten, wieder herzustellen; Aachen wäre der Versammlungsort eines Congresses geworden, wo die Amphiktyonen eines Welttheils das Schicksal eines Königreiches entschieden hätten. Allein vergebens harrete schon Gustav zu Aachen der großen Nachricht entgegen. Die Flucht ward nicht verhindert, wol aber berechnet, und ihr im voraus ein Ziel gesetzt. Bouillé's Plane mußten scheitern, und das Schicksal ersagte dem Könige von Schweden seinen Wunsch, in dem Augenblicke, da er Ludwig's Verhaftung zu Varennes erfuhr

an der Spitze eines kleinen Hauses zu seiner Befreiung hinein zu können.

Ludwig überhob seine bisherigen Vertheidiger der Mühe, für ihn zu streiten, indem er die von der Nationalversammlung entworfene Constitution beschwor; allein seine Brüder hatten jetzt ein von dem seinigen abgesondertes Interesse: sie vereinigten sich mit dem zur Gleichheit verurtheilten französischen Adel, und Gustav ward der eifrige Beschützer ihrer Sache. Es kommt hier nicht auf die Entscheidung an, auf welcher Seite Recht oder Unrecht gewesen; genug, daß der König von Schweden einen Gesichtspunkt fand, aus welchem ihn die Wiedereinsetzung seiner Jugendfreunde, der französischen Prinzen, in ihren gewohnten Wirkungskreis, wichtiger dünkte, als die Befreiung einer großen und gestitteten Nation von ihren Sclavenketten. Gustav selbst hatte sich zum Despoten emporgeschwungen und konnte glauben, das Glück seiner Völker befördert zu haben; indem er allen Unterschied der Klassen, worin sie sich theilten, in Beziehung auf ihn selbst verschwinden ließ. Unter einem Alleinherrscher, der Kraft und Fähigkeit besitzt, dem großen Umfange seiner Pflichten ein Genüge zu leisten, könnten die Menschen, wie unter der weisen Führung eines ernstern, aber zugleich gütigen und sorgsamn Vaters, den erhabenen Zweck ihres Daseins, sittliche Vervollkommnung, und die Mittel zur Erlangung desselben, Wohlstand und Denkfreiheit, unter gewissen Voraussetzungen allerdings erreichen. Wären alle Despoten feste, weise, tugendhafte Menschen, die wirklich selbst regierten, so wäre die Einheit des herrschenden Willens, verbunden mit der Gleichheit der Rechte aller Untergebenen, das aufgelösete Problem der Volksglückseligkeit; weil aber die Erfahrung lehrt, daß es für einen großen Alleinherrscher wenigstens 50 schwache oder schlechte gibt, unter deren erborgten Namen die Tyrannei der Privilegirten eintritt, welche mit der sittlichen Vervollkommnung schlechterdings unverträglich ist: so behält die freie republikanische Verfassung bei allen Stürmen, denen sie ausgesetzt ist, in Absicht auf die Bildung des Menschengeschlechtes zu seiner höheren Bestimmung einen entschiedenen Vorzug. Wenn indeß der König von Schweden sich mit der süßern Ueberzeugung wiegte, der Vater seines Volkes zu sein; so bedurfte es nur einen Zug von Herzensgüte, oder eine zu milde Beurtheilung der Menschen, die nur in Absicht des Vanges verwandt mit ihm waren, um ihn zu dem falschen

Schlusse zu verleiten, daß Frankreichs Glück an der Wiederherstellung des alten Systems hänge. Wollte man ihm vorwerfen, daß ein Fürst, der in Schweden die aristokratische Tyrannei vernichtete, sie, ohne mit sich selbst in Widerspruch zu stehen, in Frankreich nicht einführen konnte; so ließe sich vielleicht eine ganz andere Enträthselung seiner Politik gedenken. Wie? wenn die ganz einfache Absicht, dem ohnedies so mächtigen Frankreich den Aufschwung zu wehren den es bald von einer freien Verfassung erhalten würde, ein hinreichender Beweggrund gewesen wäre, ihm seine feudalistischen Fesseln wieder anzulegen? Diese Politik wäre dann freilich nicht auf allgemeines Menschenglück berechnet gewesen; aber wird man uns auch eine aufweisen können, die schon auf diesen Zweck hin gearbeitet hätte?

Seines großen Vorhabens willen, kehrte Gustav in seine Staaten zurück, und berief im Januar 1792 einen Reichstag zusammen, den er wegen gewisser Bewegungen im Volk und unter dem Adel in die kleine Stadt Geste verlegte. Die durch den Krieg erschöpften Finanzen des Reiches, die unausbleibliche Vermehrung der Staatsschulden, auf den Fall, daß der König an den französischen Angelegenheiten Theil nehme, und der daraus entstehende gewaltsame Druck eines armen, bereits aufs äußerste belasteten Volkes, hatten die Hoffnungen der Aristokratie von neuem belebt und einem Plane das Dasein gegeben, wodurch der Adel abermals die Macht des Königs in die engsten Schranken zu verweisen gedachte. Diesmal gelang es ihm, den Bürgerstand, der alle verderblichen Folgen des Krieges und der verschwendeten Staatskräfte fühlte, in sein Interesse zu ziehen; und um dem Verdachte des Eigennuzes zu entgehen, zeigte er sich bereitwillig, einigen seiner Vorrechte zu entsagen und eine Verfassung anzunehmen, welche auf den billigeren, durch Kaufseu so einleuchtend dargelegten Grundsätzen des gesellschaftlichen Vertrages ruhen sollte.

Der Reichstag fand die Wunden des schwedischen Staatskörpers tiefer, als die Uebertreibung sie vorgestellt hatte; 34 Millionen Thaler, Silbergeld, an Schulden, waren bereits aufgehäuft, und der König verlangte noch Kredit zu einer Anleihe von 10 Millionen. Man verstand sich zur Tilgung der ersten, weigerte sich aber in Ansehung des zweiten Punktes, den der König, des Gewichts ungeachtet, welches ihm einige treue Regimenter gaben, dennoch nicht mit Gewalt durchzusetzen wagte.

Das Vorhaben, eine neue Revolution zu bewirken, war indessen jetzt von seiner Ausführung weiter als jemals entfernt, und der aristokratischen Partei blieb wenig Hoffnung übrig, sich wieder emporzuschwingen, so lange Gustav III. das Scepter führte.

Die leidenschaftliche Erbitterung gegen den König, das Mißvergnügen über seinen Ehrgeiz und seine Ruhmsucht, die sogar keiner Rücksicht auf das Elend seines Königreiches mehr fähig schienen, die Staatsnothwendigkeit selbst, ein friedfertiges System zu befolgen, bei welchem sich Schweden wieder von seiner tödtlichen Erschöpfung erholen konnte — dies alles traf mit den Privatabsichten einzelner Personen so wunderbar zusammen, daß eine Verschwörung von weitem Umfang und von mächtigem Rückhalte gegen das Leben des Königs, gleichsam unvermeidlich war. Es fand sich noch überdies, wie ein dazu besonders gebildetes Werkzeug, ein fanatischer, melancholischer, halb verrückter Mensch, ein Herr von Ankärsström, den man leicht überredete, seine Privatrache an dem Könige zu nehmen und zugleich den Staat von einem Tyrannen zu befreien. Gustav III. fiel von der Hand dieses Elenden am 16. März 1792, und die Verschwornen hatten entweder ihre Maßregeln so gut genommen, oder das Geheimniß ihres Bundes barg eine solche Quelle der Sicherheit in seinem Schooße, daß der Thäter das alleinige Opfer dieses Verbrechens ward.

Die Aristokratie hatte sich jetzt in Schweden nicht zum erstenmal eines so verzweifeltten Mittels gegen den Ehrgeiz ihrer Könige bedient; schon Karl XII. ward auf diese Art in der Mitte seiner Laufbahn hinuntergestürzt, als er, mit Peter dem Russen verbunden, im Begriffe stand, Europa Geseze zu geben; und selbst von Gustav Adolph bleibt es ungewiß, ob nicht auch er durch schwedischen Meuchelmord fiel. Zu allen Zeiten und in allen Königreichen und Staaten der Erde haben sich die privilegierten Stände dieses heimliche Fehmgericht über die Fürsten angemast; der Adel, die Priesterschaft, oder auch Fürsten selbst haben die Mörder angestiftet, die nicht etwa nur in Asien, sondern in Italien, in Portugal, Spanien, Frankreich, England, Schweden — und wo nicht noch? — die unverzeßbare Person der Könige antasteten mußten. So lange die Geschichte Begebenheiten aufzeichnet, nur ein einzigesmal, und zwar im Angesicht der ganzen Welt, nach öffentlich gehaltenen Gerichte, vollzog das frei gewordene Volk der Britten das Todesurtheil an Karl I.,



circulating
1/15/12

und im jetzt laufenden Jahrhundert allein versuchten heimlich verschworene Priester und Edle nicht weniger als siebenmal den Königsmord!

Gustav III., der mit seinen Schwächen und seinen Leiden-
schaften des Verstandes gleichwol die Anlage zum Helden und
zum ungewöhnlichen Menschen verband, wird in der Geschichte
um so viel vortheilhafter erscheinen, wenn man erwägt, wie stief-
mütterlich die Natur ihn behandelte. Sein Kopf war verschoben,
sodass die beiden Hälften seines Gesichtes sich unähnlich sa-
hen; und an verschiedenen Theilen des Körpers musste er Pol-
ster tragen, um den misgestalteten Wuchs desselben zu verlarven.
Dieser natürlichen Schwäche, und der jugendlichen Ausschwei-
fungen ungeachtet, die ihn zur Weichlichkeit einzuladen schienen,
ging Niemand herzhafter dem Ungemach und den härtesten Prü-
fungen des Kriegsdienstes entgegen. Wenn man ihm das Be-
wusstsein seiner Geistesvorzüge, das bis zu einem hohen Grade
von Eitelkeit ausarten konnte, zum Vorwurfe macht, so wäre
es ungerecht, ihm dagegen, außer seinen Feldherrn- und Regen-
tentugenden, nicht das wirkliche Verdienst der Lebenswürdigkeit
im Umgange zuzugestehen, die von einer sorgfältigen Bildung
und einer gutgewählten Belesenheit, bei solchen Anlagen unzertrennlich ist. Sein minderjähriger Nachfolger wird es einst desto
schwerer finden, gegen den bekannten Namen seines Vaters, seine
persönlichen Verdienste geltend zu machen.

VI. Friedrich Ewald Graf von Herzberg, und William Pitt.

I. Fr. E. Graf von Herzberg.

In unsern Tagen ist eine kleine Monarchie, die auf mehr
als dritthalbtausend Quadratmeilen kaum sechs Millionen Ein-
wohner nährt, durch innere Consistenz, Mobilität und zweckmä-
ßige Anwendung ihrer Kräfte dergestalt emporgestiegen, daß sie
mit den ersten Mächten in Europa, mit Oestreich, Rußland,
England und Frankreich, in gleichem Range steht und auf der
Wage, welche sie gegen einander schwebend erhält, sich mit jeder

von ihnen messen darf. England, die schwächste von diesen Mächten, wenn man auf Volksmenge sieht, hat doch in Europa weit über die gedoppelte Anzahl von Einwohner, nämlich 13 bis 14 Millionen, und beherrscht in Asien durch seine ostindische Compagnie mehr als noch einmal diese Menge Unterthanen; Oestreich, Rußland und Frankreich enthalten jedes zwischen 20 und 26 Millionen Menschen.

Wenn man ein wenig näher untersucht, durch welche besondere Vereinigung von Umständen eine so merkwürdige Erscheinung sich in unserm Jahrhundert ereignen konnte, so wird man bald gewahr, daß nur ein festes Beharren bei einerlei erprobten Grundsätzen einer weisen Staatskunst diese in ihrer Art einzige und in den Jahrbüchern der Geschichte beispiellose Wirkung hervorzubringen vermochte. Bei einem völlig schuldenfreien Staate, bei Schätzen, die man nirgends in dem Maße zu haufen verstand, bei einer haushälterischen Administration, welche nicht nur diesen großen Zweck erfüllte, sondern auch die Mittel zur Unterhaltung eines in Europa — und folglich auf der ganzen, runden Erde — nicht zu übertreffenden Kriegsheeres von mehr als 200,000 Mann, mit Bequemlichkeit abwerfen konnte; war Mäßigung die unverrückte Grundregel, nach welcher das preussische Cabinet — denn wer zweifelt, daß von diesem die Rede sei? — beständig in die Schicksale von Europa wirkte: Mäßigung, die zwar der Ruhmsucht, dem Ehrgeiz und allen raubgierigen Neigungen der Menschen stets zu langsam zu Werke zu gehen und zu wenig auszurichten scheint, die aber in diesem Falle noch immer auf die wesentliche Vergrößerung Preußens sicher hingearbeitet hat, und am Ende dem Monarchen die schiedsrichterliche Gewalt über das politische Gleichgewicht der Staaten desto unabänderlicher übertragen kann, je mehr Zutrauen seine heilige Achtung für das Wohl und Glück aller seiner Nachbarn ihm erwerben muß. Diese weise Mäßigung, verbunden mit einem wachsamem Blick auf die jedesmalige Lage der öffentlichen Angelegenheiten von Europa, und mit einer weit in die Zukunft schauenden Aufsparrung der Staatskräfte, welche nie in Bewegung gesetzt werden müssen, bis man sicher hoffen darf, das vorgestekte Ziel damit zu erreichen, läßt ein jedes gewaltsame Eroberungssystem weit hinter sich zurück, und spottet jener übereliten Ueberspannungen, welche zwar für den Augenblick glänzende Vortheile versprechen, aber auch fast allemal eine gefähr-

die Entkräftung nach sich ziehen, weil die Anwendung bewährter Erholungsmittel nicht zu allen Zeiten möglich ist, und nicht in dem Jeden glücken will.

Die üblen Folgen einer entgegengesetzten Staatsverwaltung rauchen wir nicht in der Ferne zu suchen; sie sind sichtbar genug in dem Mißverhältnisse der Kräfte Frankreichs, Oesterreichs und Rußlands zu ihrer Bevölkerung. Ich nenne hier England nicht, weil dessen Staatskredit durch seine unermessliche Schiffsahrt und seinen Handel aufrecht erhalten wird, ob es gleich mit Frankreich einerlei Schuldenlast, nämlich eine Masse von 15,000 Millionen schwerer Thaler zu tragen hat. Die österreichischen und russischen Staatsschulden können der Summe nach kleiner scheinen, wiewol sie im Verhältnisse der geringeren Industrie und der mangelnden Ressourcen im Grunde wol eben so drückend sind. Wo das Getriebe der großen Staatsmaschine so aufs äußerste gespannt ist, da verwandelt sich ein jedes Unternehmen von einiger politischen Wichtigkeit in ein gewagtes Spiel, wobei man seinen Rest auf die Karte setzt. Wohl dem vorsichtigen, sorgsamem und nüchternen Hausvater, der dem Zufalle nichts gestattet, und auch nichts von ihm zurückerwartet; sondern mit Weisheit, Genügsamkeit und Bescheidenheit seine Pläne nach einem wahren Kräfte abmißt!

Wie fest und dauerhaft auch der Grund zu Preußens Größe von dem großen Kurfürsten Friedrich Wilhelm und von dem Könige Friedrich Wilhelm I. gelegt sein mochte, so war es doch nur das Gerölde, auf welchem ihre beiden Nachfolger einen so herrlichen Bau vollführten. Der Zeitpunkt dieser Vollendung fällt in die letzten Regierungsjahre Friedrichs II., und unter dem regierenden Monarchen dauerte sie fort — das Resultat einer glücklichen Uebereinstimmung der Maßregeln dieser Regenten mit den Grundsätzen eines tief blickenden und die Verhältnisse Europas ganz umfassenden Ministers. In der That könnte man die lange politische Laufbahn des Grafen von Herzberg einen wohlgerathenen praktischen Versuch nennen, aus einem kleinen Reich ein sehr mächtiges zu bilden. In 43 thatenvollen Jahren hat er allein mehr Cabinetsgeschäfte bestritten, mehr Staatschriften aller Art selbst verfaßt, mehr Friedens- und Allianztractats entworfen, ausgefertigt und unterzeichnet, als alle gleichzeitige Minister in Europa, ohne sich deshalb der inneren An gelegenheiten der preussischen Monarchie gänzlich zu entziehen,

oder der Pflege der Wissenschaften zu entsagen. Von dem Jahre 1745 an arbeitete der Graf von Herzberg im Departement der auswärtigen Affairen, und bereits im Jahre 1756 verfertigte er die Staatschriften, welche die Bewegungsgründe des Königs von Preußen zur Eröffnung des Feldzuges, womit der siebenjährige Krieg anhub, und insbesondere die authentischen Beweise eines gegen den König geschlossenen Bündnisses enthielten.

Die Epoche seiner nützlicheren und kräftigeren Einwirkung in das Schicksal von Europa nahm aber erst im Jahre 1763 ihren Anfang durch die beiden preussischen Friedenstractate mit Rußland und mit Schweden. Der im folgenden Jahre geschlossene große Hubertsburger Friede legte hierauf den Grund zu jener inneren Consistenz und Stärke, wodurch ein Monarch von Friedrich's Geistesgröße der anerkannte europäische Friedenserhalter und der Wohltäter unseres so lange verheerten Vaterlandes ward. Der Graf von Herzberg, der diese wichtigen Tractate ohne Zuziehung eines andern Ministers, als Staatssekretair des großen Königs, entworfen und vollzogen hatte, konnte von nun an seinem festen und auf das in Europa überhaupt, besonders aber in Deutschland, zu beobachtende Gleichgewicht gegründeten politischen System bei der Abfassung der folgenden großen Bündnisse getreu bleiben, und vollendete, diesen Grundsätzen gemäß, den Theilungstractat von Polen, den Cessionstractat von Westpreußen, den Frieden von Teschen, den deutschen Fürstenbund, und zuletzt, im Jahre 1790, den Reichenbacher Frieden, einer Menge kleinerer Tractate und Allianzen nicht zu erwähnen, welche insgesammt aus seiner Feder geflossen sind.

Schon diese Angaben reichen hin, um die Ueberzeugung zu gewähren, daß die Lebensgeschichte dieses großen Staatsmannes schreiben, beinahe so viel hieße, als die politische Geschichte von Europa seit dem Hubertsburger Frieden entwickeln. Was Sully seinem Heinrich IV. war, hätten wir ohne seine eigenen so treuherzig geschriebenen Memoiren in seinem ganzen Umfange nie erfahren. Eben so kann nur ein Herzberg selbst erzählen, wie viel er seinem Friedrich war; und bis er sein Versprechen löset und die Geschichte dieses unvergeßlichen Königs in einem nur von ihm zu erwartenden Zusammenhange liefert, dürfte Alles, was seine Biographen von ihm schreiben könnten, nur unvollkommener Versuch bleiben. Uns indessen wird es erlaubt sein, hier bei seinem Bildnisse an das Jahr 1790 zu denken, in

welchem der Graf von Herzberg den Reichenbacher Vertrag zu Stande brachte, worauf er sich bald von einem unmittelbaren Antheil an den auswärtigen Angelegenheiten entfernte, und die dankbaren Segenswünsche aller patriotisch gesinnten Preußen, vom König an gerechnet, mit sich nahm. Erwägt man im Ernst den Umfang seiner dem Staate geleisteten Dienste, so muß man über den Einfluß dieses einen Mannes auf die Schicksale von ganz Europa erstaunen. Andere Grundsätze der Politik hätten dem preussischen Cabinet einen ganz verschiedenen Weg vorgezeichnet, der in entscheidenden Augenblicken die Verhältnisse aller Reiche gänzlich hätte ändern können. Zwar sollte man denken, die großen wesentlichen Punkte seines Systems wären solche von selbst einleuchtende Axiome, daß Niemand, ohne mit unheilbarer Blindheit geschlagen zu sein, davon abgehen könnte; allein in der Politik, wie in der Sittenlehre, ist es die Übung allein, die das theoretische Schema in empfundene Wahrheit verwandelt und mit uns selbst identificirt. Wo diese Übung fehlt, kann oft die Nothwendigkeit des Augenblicks und der Umstände die Theorie vergessen machen, die des erfahrenen Staatsmannes Polarstern bleibt.

In einem Staate, wie der preussische, dessen Seele nicht nur Ordnung, sondern insbesondere die feste Anhänglichkeit an das seit einem Jahrhundert und länger schon gelegte System einer regelmäßigen Fortschreitung in Macht und Größe bleiben muß, werden indeß jene Hauptpunkte, bis zum gänzlichen Umsturze des jetzigen Gleichgewichtes, von allen künftigen Ministern zum Grunde gelegt werden müssen. Ein preussisches Cabinet, welches anfangen wollte, die Finanzen in Verwirrung zu bringen, den Schatz auszuleeren, und die Armee einem großen Eroberungsplane zu opfern, würde, wenn es auch sonst keinen unmittelbaren Nachtheil von diesen Maßregeln empfände, wenigstens das absolute Gewicht, welches Preußen seit 20 Jahren in Deutschland, ja im ganzen Europa, behauptet hat, vermindern; und dadurch offenbar die ironische „Vorschrift, wie man aus einem großen Reiche ein kleines machen könne,“ welche der verehrungswürdige Franklin im Jahre 1774 schrieb, im Ernst zu befolgen scheinen.

2. William Pitt.

Wenn man neben einem grauen Staatsmann einen so jugendlichen aufstellt, so versteht es sich von selbst, daß es der Unähnlichkeit wegen geschieht. Franklin sagte einst scherzend: „Frankreich kann gute Minister haben, England aber nicht; denn dort ist man des öffentlichen Sprechens überhoben: hier hingegen muß man die Charlatanerie der Beredsamkeit verstehen; und der wahrhaft große Mann ist sicherlich kein Schwärmer.“ Wenn der edle, sanfte Weise noch lebte, welch eine Veränderung in Frankreich würde er nicht bemerken! Welch ein Heer von haranguirenden Ministern, von Calonne und Neckar an, bis auf jedes namenlose Ephemeron des Sommers 1792! Es wäre sehr zu befürchten, daß er von diesen sagen würde, was er von den englischen zu sagen pflegte: *je n'écoute jamais que ceux qui ne parlent pas.*

So lange man indessen, wie in England, sich ins Cabinet hineinreden kann, wird der Ehrgeiz diesen Weg zu Würden und Ansehen zu gelangen, nicht unversucht lassen. William Pitt hatte kaum als ein Jüngling von 24 Jahren zum erstenmal seine Erscheinung im Unterhause gemacht, und vermittelst einer guten Dialektik gezeigt, daß er seine Gegner in die Enge zu treiben wisse, so rief man ihn schon ans Ruder des brittischen Staates. Der gegen ihn verbündeten, mächtigen Coalition zwischen den Parteien von North und Fox mißglückte es, ihn von seinem Posten zu vertreiben. Die Nation, die ihm noch keinen Fehler vorzuwerfen wußte und deutlich einsah, daß das Unterhaus sich zu einer bloßen Intrigue mißbrauchen ließ, unterstützte den jungen Minister, der den trotzigen Muth hatte, lieber das Parlament auseinander gehen zu lassen, als seinen Gegnern zu weichen. Die neugewählten Gemeinen stimmten mit einer so entschiedenen Mehrheit für ihn, daß die Opposition seitdem fast alle Hoffnung ihm auf diese Art beizukommen, aufgegeben hat.

Die Gemüthskrankheit des Königs, die eine Regentschaft nothwendig machte, gab dem Minister eine günstige Gelegenheit, seine vorige Widerseßlichkeit gegen das Parlament wieder gut zu machen, indem er den Satz behauptete und durchsetzte, daß die Nation den Regenten wählt, und keinesweges das Erbrecht des Prinzen von Wales auf die Thronfolge für diesen Fall gelten läßt. Da indessen der Prinz sich diese Einschränkung hatte ge-

fallen lassen, und der erste Act seiner Autorität unfehlbar Pitt's Entlassung gewesen wäre; so mußte der König noch zu rechter Zeit genesen, um seinen Minister zu retten.

Solchergehalt hatte das Glück für William Pitt sehr viel gethan. Auch war es schon Glück, daß er zur Whigpartei gehörte, die bei dem Volk ein solches Zutrauen besitzt, daß ein Minister von dieser Partei zuweilen Maßregeln durchsetzen kann, die einem Tory beinahe den Kopf kosten dürften. Glück war es ferner, daß der große Name seines Vaters seine Jugend wie mit einer Aegide beschirmte; daß er der Nachfolger eines durch Unglücksfälle und despotische Grundsätze verhaßt gewordenen Ministeriums ward, und daß die erwünschten Folgen der amerikanischen Unabhängigkeit ihm zu gute kamen, dahingegen die Sünde, Amerika verloren zu haben, ganz auf dem Schotten Bute und seinen Tory-Mitschuldigen haftete. Glück endlich wird man es nennen müssen, daß Frankreichs politische Ohnmacht und die Unterjochung der Holländer dem brittischen Seehandel so vortheilhaft geworden sind; daß Englands Macht in Indien jetzt ohne Nebenbuhler herrscht und Königreiche zertritt; daß Spanien sich beugen muß vor Britanniens siegreicher Flagge, und daß die Mächte Europas von Stambul und Petersburg bis nach Paris und Turin in unabsehbliche Streitigkeiten verwickelt wurden, in- deß die englischen Kauffahrer alle Meere stolz durchschiffen und den Reichthum aller Welttheile nach ihrer üppigen Insel zusammen führen konnten.

Friede mit aller Welt war unter solchen Umständen so unverkennbar die Grundlage der englischen Politik, daß jede Abweichung von diesem System einem groben Verstoße ähnlich sehen mußte. Spaniens Unvermögen, sich eines so mächtigen Widersachers zu erwehren, rechtfertigte zwar die brittischen Zurüstungen des Jahres 1790 zum Kriege; allein dagegen offenbarte sich deutlich der Unwille der Nation über einen Krieg mit Rußland, der England keinen Vortheil bringen konnte, sondern lediglich das Interesse des festen Landes betraf. Die Unvorsichtigkeit, womit man Rußland und die Türken entzweite, mußte allerdings diese Folge nach sich ziehen, sobald die Pforte den verbündeten Kaiserhöfen unterlag; allein sie mußte auch ein solches Ende nehmen, und alle nachtheiligen Eindrücke, welche aus leeren Drohungen entspringen, auf ihren Urheber zurückwerfen.

Das Verdienst, zur Wiederherstellung des englischen Staats-

credits mitgewirkt zu haben, so leicht es auch die Begünstigungen des Schicksals gemacht haben konnten, bleibt dennoch dem Minister Pitt unbenommen; — und vielleicht bedurfte die Administration sowol der Finanzen, als der öffentlichen Angelegenheiten, in England im gegenwärtigen Zeitpunkt nicht sowol eines Mannes von Genie und von großen Geisteskräften, als eines mittelmäßigen, kalten, hartnäckigen Kopfes, der sich mit anhaltendem unermüdetem Fleiße den kleinsten Gegenständen seines Rechnungswesens widmen, in seinem ökonomisch-politischen Plan unverrückt fortschreiten, und allen Neuerungen, die ihn etwa stören möchten, den unbiegsamsten Widerstand leisten konnte.

Revolutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790.

Friedens = Präliminarien.

Innerhalb einiger Jahre haben sich in mehrern europäischen Staaten merkwürdige Gährungen ereignet, die mit dem Versuche vergesellschaftet waren, der Verfassung eine neue Gestalt zu geben, oder sie zu ihrer frühern Form zurückzuführen. So wahr-scheinlich es ist, daß die entferntere Veranlassung zu diesen Auf-
tten sich überall ähnlich sehen konnte, so gewagt scheint uns
ch der Einfall gewisser Politiker, sie alle mit einander einer
meinschaftlichen Ursache zuzuschreiben, und, mit einem von den
rzten entlehnten Ausdrücke, einen ansteckenden Gährungsstoff
er ein sogenanntes Revolutions = Miasma anzunehmen, das
rabe um diese Zeit in der Luft geschwebt und die schwachb-
igen Nationen schwindlich gemacht hätte. Erfahrene Männer
der Heilkunde, denen es zu rechter Zeit nie an Demuth zu
iem freimüthigen Geständniß ihrer Unwissenheit gebricht, neh-
m nur äußerst selten ihre Zuflucht zu dieser qualitas occulta,
a das Entstehen neuer Seuchen zu erklären; und so lange
an in der moralischen Pathologie die Verirrungen der Mensch-
it noch auf eine andere Art bis an ihre Quelle verfolgen kann,
eint es uns rathsam, diese Bescheidenheit nachzuahmen. Al-
dings gibt es vielerlei Stoffe in der Natur, deren Wirkung
f die Vernunft nicht geleugnet werden kann; und wenn ist
ht bekannt, wie der Kollapsel, der Hundsbiß, der Wein, der

Auch gleichen sich diese Revolutionen so wenig in Absicht ihres Zweckes und ihrer Mittel, als der daraus entstandenen Folgen. In Polen, zum Beispiel, waren es die unerträglichsten Uebel der Anarchie und die dadurch bewirkte Abhängigkeit von mächtigen Nachbarn, die alle Gemüther zur Gründung einer gemäßigten monarchischen Regierungsform stimmten. In Frankreich hingegen sahen wir den scheußlichen Umsturz einer in allen ihren Theilen aufgelöseten, in politische Fäulniß übergegangenen Despotie, und deren nothwendige Rückkehr in das anarchische Chaos. In Holland kämpfte die Aristokratie der Städte mit der Oligarchie der Höflinge und Ritter. In Brabant und in Ungarn sträubten sich der Uebermuth mächtiger Vasallen und die Herrschsucht fanatischer Priester gegen die wohlthätige Willkür des Oberherrn. In Schweden weckte der kindische Gebrauch einer mit größerm Glück als Verstand erhaschten Alleingewalt die Hoffnungen der von ihrem Sturz nur betäubten senatorischen Partei. In Lütich versuchte ein gemißhandeltcs Volk zu früh, das schwere Joch der hierarchischen Verfassung abzuschütteln.

Wo es den Mißvergnügten gelang, ihre Revolution zu Stande zu bringen, dort zeigte schon die Ausführung selbst, aus welchen ganz verschiedenen Ursprüngen sie jedesmal entstanden war; allein nicht alle die vorerwähnten Gährungen kamen zur völligen Reife. Die schwedische Verschwörung war zu schwach, zu unzusammenhängend, und von dem benachbarten Hofe, der sie durch Unterhandlungen aufmunterte, zu wenig unterstützt, um gegen den rasch beschlossenen Krieg und eine freigebige Anwendung der türkischen Subsidien bestehen zu können. Ein Volk, dem die Schändlichkeit einer Usurpation von bestochenen Senatoren in frischem Andenken war, hielt Gustav's repräsentirende Launen noch für unschädlicher, als jene gänzliche Erdröthung alles Ehrgefühls und seiner eigenen politischen Wichtigkeit. Schon halb gewonnen durch ihren eiteln, schwärmerischen Nationalgeist, konnten die Schweden den Lockungen königlicher Rednerkünste, und dem Rauschen des Heldenthums in nickenden Federbüschen nicht widerstehen. Die allgemeine Stimme der Mißbilligung dämpfte den Aufbruch in der finnischen Armee; der Reichstag erweiterte noch die Grenzen der königlichen Gewalt, und Gustav siegte, wie Könige siegen müssen: durch den entschiedenen Willen der Nation.

Ein kleinlicher, eigensinniger, schiefer Geist, derbe Unwissen-

heit und gedankenlose Intoleranz, Härte gegen den Leibeigenen, Ungerechtigkeit gegen den Städter, träge Unempfänglichkeit für Verbesserungen, und Vorliebe für die rohe, unsaubere Lebensweise tatarischer Voreltern, hatten von dem gemeinen Haufen der ungarischen Edlen kein vortheilhaftes Bild in Joseph's II. schnell richtender Seele zurückgelassen. Er hatte es versucht, den Geist der Duldung unter ihnen auszubreiten, die Leibeigenschaft, diese Schande der Menschheit, abzuschaffen und den Ungarn mit der deutschen Sprache, anstatt ihres Finnenndialekts und Küchenlateins, zugleich mildere Sitten und Kenntnisse, die des denkenden Wesens würdig sind, einzupflegen. Allein je eifriger der große Kaiser sich um die Verwandlung seiner Barbaren in Menschen bemühte, und je dankbarer einzelne bessere und gebildete Ungarn seine Verordnungen aufnahmen; desto stärker wuchs der Nationalhaß gegen die Ausländer, die er zum Muster aufstellte, und von denen der rohe Dorfadel höchstens einige raffinirtere Laster und die Befriedigungsmittel seines prunkenden, geschmacklosen oder schwelgerischen Luxus entlehnen mochte. Mit eben diesem Haß erwiderte dies reizbare Volk die Geringschätzung, die ihm Joseph nicht länger verbarg. Wie in Schweden der Ausbruch des Krieges den König gegen seinen mißvergnügten Adel sicher stellte, so ward er im Gegentheil in den kaiserlichen Staaten das Signal zur Empörung. Nach einem unglücklichen Feldzuge, wo Krankheiten mehr noch als Schlachten das Heer des Kaisers geschwächt hatten, nach der gänzlichen Verheerung einer fruchtbaren Provinz, benutzten die Ungarn den Zeitpunkt, wo sie ihren König, als einen in die Enge getriebenen Feind, zu nachtheiligen Bedingungen zu zwingen hofften; und indem sie, wie die Belgier, die Rückgabe aller ihrer Privilegien der alten Barbarei verlangten, wurden sie mit der That die wirksamsten Bundesgenossen des Großsultans. Auswärtige Cabinete, die Joseph's Größe zu beleidigen schien, fachten das wilde Feuer des Aufstuhrs unter ihnen an; die Hoffnung ein großes Königreich dem Hapse-Desreich zu entreißen, war in der Politik schon eines der künftigen Rebellen verheißenen Schutzes werth, und es gab einen Augenblick, wo bereits der neue Ragoczy gefunden war, der hinfort des heiligen Stephan's Krone tragen wollte. Der Tod des Kaisers vereitelte diese weitaussehenden Entwürfe. Sein Nachfolger, Leopold, erkaufte sich, um das große Opfer aller türkischen Eroberungen des Jahres 1790, den einzigen

Freund, dessen er bedurfte, und entriß dadurch sowol den Ungarn als den Belgiern ihre mächtigste Stütze. Seine temporisirende Staatskunst wartete den Augenblick ab, in welchem es so leicht ist, die Leidenschaft eines rohen Volkes aus einem Extrem ins andere zu lenken. Die Ungarn, die ihn noch kurz zuvor mit einem Diplom bedrohet hatten, das ihm die Hälfte seines Erbrechtes schmälern sollte, krönten ihn in einem Anfall von Liebe und Großmuth, ohne alle neue Bedingung.

Offenbar fühlte der Adel in Schweden und in Ungarn seine Schwäche, trotz den Aufwiegelungskünsten der auswärtigen Politik. Dort im Norden wirkte das Gegengewicht eines freien Bürger- und Bauernstandes; hier im Süden hielten Leopold's disciplinirte Heere die ungarischen Säbel in der Scheide. Ganz andere Verhältnisse der Umstände und Verhältnisse hatten mittlerweile im westlichen Europa die Staatsumwälzungen von Holland, Brabant und Lüttich zwar zu Stande gebracht, aber auch fast in demselben Augenblicke wieder vernichtet. Diese so leicht bewirkten Gegenrevolutionen geben uns das richtige Maß von den moralischen Kräften der Völker. Trüglisch oder kurzsichtig hatten ihre Anführer den wahren Satz geltend gemacht, daß der Wille der Mehrheit allvermögend sei; ohne zu bedenken, wie wenig der Augenblick einer ersten Aufwallung diesen Willen offenbart und auf die Probe stellt. So kinderleicht es immer ist, durch plötzlich aufgebotene Kräfte in den friedlichen Alltagsgang der Staatsmaschine einzugreifen, ihr Getriebe auseinander zu reißen, neu zusammen zu fügen und in einer andern Richtung fort zu bewegen; so unentschieden bleibt der Werth und die Dauer dieser neuen Ordnung, bis sie sich nicht mit jedem möglichen Widerstande gemessen und gegen alle siegreich behauptet hat. Nur dann ist die Stimme des Volkes eine unfehlbare Gottesstimme, wenn Liebe für Gesetz und Vaterland es mit Muth und Kraft bis zur Verachtung des Todes begeistert. Die armen Bürger eines armen Freistaates sind dieser Aufopferung fähig; wo man hingegen den üppigen Genuß des Lebens gewohnt ist, den nur der Reichtum erschwingen kann, oder wo die mechanische Geschäftigkeit Schätze zu häufen die Stelle des Genusses vertritt, dort muß die Unabhängigkeit des Willens bald der Sicherheit des Eigenthums weichen.

Den Vorwurf haben indeß die Holländer nicht verdient, daß sie lau geworden wären im Kampfe für die Freiheit. Zwar,

2.4 Revolutionen und Regenerationskriege im Jahre 1793.

Freiheit! Freiheit! war schallend die Forderung bei allen Unternehmungen gegen die herrschende Gewalt: allein dieses hochheilige Wort hat im Grunde doch, wie es am häufigsten ausgesprochen, wie der gewöhnlichste Name der Gewalt, nicht jene Lautstärke, sondern es, wie immer, ungeschickten Tönen tönend, die Furchen erschaffen und zugen lehrt. Die Emancipator der vorigen Jahrhunderte wagten und zu unternehmen, zwischen einer Tyrann-Liberalität, die dem Einzelnen von sich abhängig machen oder in einen unheimlichen Dage verwandeln wollte, und einer abstrusen Herrschaft, die über ihre eigene Macht und ihren Haushalt dann am ehesten verzagt, wenn sie für des Prinzen Bedenken zu stehen hätten. Mit der thätigen Verwendung für das anerkannte Beste, die dem aufklärten Zustande des echten Republikanismus eigen ist, traten sie daher auf die Seite ihrer Regenten, gegen einen eintönen Despoten des Staats, dessen Entbehrlichkeit ihre Verfassungen schon eingeschrieben und aus langer, glücklich wiederholter Erfahrung erprobt hatten. Ohne Kampf hätte die schwache prinzipielle Partei dem entschiedenen Ueberge wichte der Patrioten nachgeben müssen, hätte Wilhelm V. nicht einen mächtigen Beschützer gefunden, vor dessen unüberwindlicher Phalanx die Niederländer sich beugten. Wenn es je erlaubt ist, die kühnen Unternehmungen der Menschen nach ihrem Erfolge zu richten, so sei es hier, wo die Dazwischentunft des preussischen Monarchen, wie die Erscheinung eines Wesens höherer Art, den erhitzen Parteien Frieden gebot. Im ungestörten Besitze jener bürgerlichen Freiheit, welche die Person und das Eigenthum in heiliger Unverletzbarkeit erhält, fühlten die Niederländer noch zu rechter Zeit, daß der Kampf nur eine vieldeutige, speculative Frage von politischer Freiheit und ihren verschiedenen Graden betraf. Dem Räuber, der in Philipp's II. oder in Ludwig's XIV. Geißt ihre blutigen errungenen Verfassungen zu seiner Beute auserkoren hätte — o daß ich am Dasein der Tugend in unserm Zeitalter nicht zweifle! — ihm würden sie noch jetzt mit dem Muthe der Verzweiflung entgegen gegangen sein, um den Verlust eines Gutes, ohne welches Menschheit ein leerer Schall ist, nicht zu überleben. Aber, wo es nur darauf ankam, zwischen Gyzelaar und van Berkel auf der einen Seite, und dem Erbstatthalter auf der andern, zu wählen, huldigten sie der Gewalt des Vermittlers, der gegen ein so kleines Uebel, daß er ihnen aufdrang, das ungleich größere, den Bürgerkrieg, verhütete.

Die Häupter der gehemüthigten Partei hatten in den Tagen ihres Glücks der Stimme der leidenschaftlichen Erbitterung zu leicht Gehör gegeben, um nicht von ihren Gegnern ein volles Maß der Wiedervergeltung erwarten zu müssen. Wirklich traf sie das gemeine Loos der Besiegten, denen man aus einer misslungenen Unternehmung ein Verbrechen macht. Die zur blutigen Rache bestimmten Opfer retteten sich zwar durch eine zeitige Flucht; allein Verbannungsurtheile und Confiscationen verfolgten ihre Anhänger in allen Provinzen, und nach so vielen für die vermeintliche Sache der Freiheit schon verschwendeten Millionen mußte noch die Schatzung des 25. Pfennigs, als eine empfindliche Strafe, die letzten Kräfte der Frevler und der Schuldlosen zugleich erschöpfen. Wäre den Bürgerhäuptern ihr Anschlag lediglich aus politischer Kurzsichtigkeit misslungen, so würden ihnen jetzt die gerechten Verdänschungen der Nation in ihr Exilium gefolgt sein; allein jene willkürliche Einmischung einer fremden Macht in die inneren Angelegenheiten eines Staates, dessen Verfassung sie nicht garantirt hatte, ward in den Augen der Holländer nicht nur zur gütigsten Rechtfertigung ihrer Anfänger, sondern sie erweckte sogar über die Härte ihres Schicksals ein ziemlich allgemeines Bedauern. Es hieß an das Unmögliche glauben, wenn man erwartet hätte, daß der Hof von Versailles, der treue Bundesgenosse des österreichischen Hauses, der Allirte der Niederländer, und der Feind der statthalterischen Ansprache, einer bewaffneten Vermittelung ruhig zusehen würde, die sein eigenes Interesse untergraben, Holland wieder den Briten in die Arme werfen und dem Nebenbuhler Oestreichs neuen Glanz und neue Macht verleihen mußte. Allein die Schwäche, Unentschlossenheit und Versatilität des französischen Cabinets lieferte die Niederländer im kritischen Augenblick einem Monarchen in die Hände, dessen Staatsmänner selbst an diese unbegreifliche Verblendung nicht glaubten, und dessen Colonnen daher nicht eher aufbrachen, als bis die erwiesene Nichtexistenz eines Lagers bei Sivet alle Zweifel gehoben hatte.

War es dem Hause Dranien unmöglich gewesen, sich gegen die republikanische Partei ohne auswärtige Unterstützung im Besitze seiner Würden und seines Einflusses zu behaupten, so bedurften hingegen in Brabant die Empörer denselben Beistand, um sich nur einen Augenblick in ihrer usurpirten Souverainetät zu blähen. So lange ihnen diese Hoffnung leuchtete, so lange

man ihrer neu errichteten Kriegsmacht Befehlshaber und Exerciermeister lieb, so lange noch an der böhmischen Grenze die Veteranen des unvergeßlichen Königs neue Siege zu erkämpfen drohten: — so lange trohten die beiden privilegierten Stände zugleich ihrem Herzog und der Verfassung des Staates. Die redlichen, auf wahres Menschenglück berechneten Absichten Joseph's II. hatten in seinen Niederlanden denselben Widerstand wie in Ungarn gefunden. Heldenmüthig bekämpfte er in allen seinen Ländern das vielköpfige Ungeheuer verjährter Mißbräuche und Ungerechtigkeiten; wüthend oder tückisch lehnte sich überall die rohe und die erlernte Unwissenheit wider ihn auf. Sein rascher Geist, gleichsam als hätte er das allzukurz gesteckte Lebensziel gehnet, verschmähte jene langmüthige Mäßigung, welche zum Guten lieber sanft überreden als eigenmächtig zwingen will. Mit dem göttlichen Sinne, in welchem Raum und Zeit verschwinden, wollte er Blüthe und Frucht, Keim und Reife zugleich um sich her erschaffen sehen; und nur die Hoffnung war zu kühn, dies alles durch eigne Kraft und Thätigkeit bewirken zu können. Wie die Aussaat, so die Ernte: dies ist das große unwiderrufliche Naturgesetz, welches Joseph verkannte. Gewalt und Zwang, wie groß und edel auch die Absicht sei, bringen immer nur ihres Gleichen hervor. Im Gefühle der Ohnmacht heuchelte man dem Kaiser Gehorsam; aber sobald man ihn in einen schweren Krieg verwickelt sah, der alle Kräfte des Staates erschöpfte, fühlte man sich stark genug, für die Aufrechthaltung veralteter Formen des Aberglaubens und der Feudalität gegen ihn zu kämpfen. Selbst in jenen Provinzen, wo der Wille des Regenten den Wünschen des lebenden Volkes entgegen kam, brachte die ungewohnte Freiheit laut zu denken, nur herbe, nothreife, getriebene Früchte. Man konnte den gemißhandelten Jünglingen der Jesuiten-Hierarchie den Knebel wol aus dem Munde nehmen, aber in ihren Äußerungen die traurigen, entstellenden Male ihrer langen Herabwürdigung nicht vertilgen; man konnte Sklaven frei lassen, aber durch keinen Zauberschlag ihnen das Gefühl und den Geist der Freigebornen geben; man konnte der Dummheit ihre Opfer entreißen, ohne die Zahl der Verehrer der Weisheit zu vermehren.

In dem fruchtbarsten Theile seiner Monarchie, in seinen Niederlanden, hatte Joseph den einst so blühenden Handel und den verarbeitenden Fleiß in Verfall gesehen. Erlöschen war der

Geist, der vor der spanischen Herrschaft die geschäftigen Einwohner besetzte; trüg und erkaltet schien ihr Blut; leer und verödet lagen die großen, einst so volkreichen Städte. Jene eiserne Zuchtrurthe der spanischen Despoten, womit sie das gescheuchte Volk bis zur Fühllosigkeit zu Boden geschlagen hatten, war in die Hände ihrer Lehensträger übergegangen; die Bauern und Bürger hatten entweder keine oder nur adelige Stellvertreter in den Versammlungen der Stände, und in den meisten Tribunalen hatte Themis die heilige Binde der Unparteilichkeit von ihren Augen verloren. Ein zahlloses Heer von Pfaffen und Mönchen besaß zwei Dritttheile aller liegenden Gründe, und vegetirte träge und müßig, unwissend und üppig im Genuße seiner Reichthümer fort. Dem beglückenden System der Kirche treu, mit blindem Glauben zu empfangen, in blindem Gehorsam zu bewahren, und mit blindem Eifer mitzutheilen, wiegte es das Volk unter dem Schutze dieser dreifachen Blindheit in den tiefsten Seelenschlaf.

Der Kaiser benutzte einen günstigen Augenblick in den politischen Schicksalen von Europa, um seinen Belagern die Scheide zu öffnen; allein die Eifersucht der Mächte, und die Gleichgültigkeit seiner Unterthanen, die ihr rignes Glück verkannten, zwangen ihn, für ein unweigerliches Menschenrecht mit einer Entschädigung von wenigen Millionen zufrieden zu sein. Er führte in den Niederlanden sein neues Steuersystem und eine verbesserte Justizpflege ein; aber der Adel klagte über verletzte Rechte, und die Stände verweigerten ihre Subsidien. Er wehrte dem Aberglauben und dem Müßiggange, er hob die Klöster auf, vermehrte die Zahl der Pfarrer und Schullehrer, und errichtete Seminarien zur zweckmäßigen Bildung dieser Volkserzieher; allein die Mönche fluchten ihm, und das aufgeschreckte Volk forderte laut alle seine Götzen wieder. Indessen vermochte noch Joseph durch ein ernstes Wort die Murrenden zum Gehorsam zurückzurufen; und nur als Laschy's Plane gegen die Türken gescheitert waren, erhob die Empörung ihr verwegenes Haupt.

Die wankenden Schritte uneiniger Minister und Feldherren, die schlaun Anreizungen eifersüchtiger Nachbarn, vielleicht auch das übelverstandene Beispiel Frankreichs, machten den Empörern Muth, und die unbegreifliche Bestürzung, das gleichsam panische Schrecken, welches die Erscheinung der Nation in Waffen unter den Kaiserlichgesinnten verbreitete, warf in wenigen Tagen die

Heuschacht über die belgischen Provinzen in andere Hände. Flandern erklärte sich zuerst am 25. November 1789 für unabhängig, und am 11. Januar des folgenden Jahres errichteten die abgetheilten Provinzen unter sich ihren Freiheitsbund.

Diese so schnell bewirkte Revolution, die so wenig Blut und Anstrengung gekostet hatte, kann für ein Beispiel der Allgewalt des kräftig ausgesprochenen Volkswillens gelten. Sie eben so plötzlich, noch in demselben Jahre erfolgtes Ende, bekräftigt die große Lehre, daß man auf den festen Willen eines Volkes ohne Grundsat und ohne Charakter, welches bloß mechanisch fremden Eingebungen gehorcht, sich keine Rechnung machen dürfe. Allerdings waren es aber auch hier mehrere zu gleicher Zeit wirksame Kräfte, durch deren Zusammenstoß das schwache, grundlose Gebäude des neuen Staats unfehlbar wieder einstürzen mußte. Der Zwiespalt heftig gährender Parteien schreckte die Feinde und Nebenbuhler Oesterreichs von einer offenbaren Verbindung mit ihnen ab, so lange es nicht entschieden war, welche von allen die Oberhand behalten würde. Englands Cabinetpolitik blieb unabänderlich der Entstehung eines neuen belgischen Freistaates entgegen, so wenig man auch begreift, wie der beschleunigte Umlauf der Waaren und des Geldes, den diese Revolution bewirken konnte, und die damit verknüpfte neue Rivalität zwischen den Holländern und den Belgiern einer See- und Handelsmacht, wie Großbritannien, Nachtheil bringen könnte. Dem überwiegenden Interesse der allgemeinen Verhältnisse von Europa, welches in Reichenbach die Schalen der Politik füllte, mußten die Schicksale der Niederländer untergeordnet bleiben, und bei Leopold's Verheißungen, die privilegierten Stände wieder in alle von seinem Vorgänger geschmälernte Rechte einzusetzen, konnten diese leicht dem eiteln Ehrgeiz entsagen, die Unabhängigkeit mit ungewissem Erfolg noch länger fortzuspielen. Ueberdies hatte die Untreue und Raubsucht jener niedrigen Werkzeuge der politischen Ränke des Adels und des Klerus, die ihnen allmählig unentbehrlich geworden und zu den höchsten Würden emporgestiegen waren, die Einkünfte des Landes erschöpft und durch die gänzliche Verwirrung der Finanzen allen bewaffneten Widerstand unmöglich gemacht. Es bleibt kein Mittel übrig, den Staat zu retten, wenn seine Auflösung so weit gebiehn ist, daß die Mehrheit der Einwohner ihren Privatnugen vom Interesse des gemeinen Wesens trennt. Die wahre Größe, der die Zeitgenossen

und die Mitbürger unwillkürlich huldigen, diese moralische Ueberlegenheit, die der glorreichste Triumph der besseren Menschheit ist, hätte vielleicht noch echten, dauernden Enthusiasmus an die Stelle des wilden, fanatischen Aufbrausens setzen können; allein kein Heros und kein Halbgott stand in Belgien auf, begabt mit dieser in Europa schon ausgestorbenen und kaum mehr geglaubten Wunderkraft.

Die verbündeten Provinzen, Brabant, Flandern, Hennegau, Dornik, Gelbern, Namur und Limburg, waren durch ihre besonderen Verfassungen und Verhältnisse ganz verschieden gestimmt. In Flandern herrschte mehr Freiheitsliebe, mehr Energie und Entschlossenheit, größere Unabhängigkeit von Vorurtheilen aller Art, als in den übrigen Provinzen. Die Organisation der dortigen Stände war schon etwas vortheilhafter für die zahlreichen Klassen der Bauern und Bürger, die im Staate einer größern Sicherheit und Freiheit und sogar einer gewissen Stellvertretung genossen. Wer diese Vortheile in Verbindung mit dem Umstande erwägt, daß die weitläufigen Besitzungen vieler flamändischen Familien im französischen Gebiete zwischen dem Interesse beider Länder eine natürliche Verwandtschaft knüpften, dem wird es nicht sonderbar oder unerwartet scheinen; daß in Flandern am eifrigsten für eine, der neuen französischen ähnliche repräsentative Regierungsform gestritten oder wol gar im Ernste schon ein Föderationssystem mit Frankreich eronnen ward. Der Glanz eines Hofes hatte die Brabanter für andere Pläne gestimmt; ihrem verwöhnten, weichlichen Sinne war die Rückkehr zur republikanischen Nüchternheit und Sittenstrenge nicht zuzumuthen; ihr geschmeidiger Nacken bedurfte eines Herrn. So entstand der Gedanke, nach dem Beispiele der früher vereinigten Provinzen, sich einen Erbstatthalter zu geben. Doch was Nassau's Tugenden für seine Nachkommenschaft errangen, wollte man jetzt der Macht oder dem Reichthume der Competenten verkaufen. Die Lücke, welche die Absetzung des Souverains in der belgischen Grundverfassung gelassen hatte, gab den Vorwand zu einer solchen Ernennung her; man behauptete mit einigem Scheine des Rechtes, daß die Stände der Provinzen nicht befugt sein könnten, den ganzen Umfang einer Macht auf sich zu reißen, wovon sie jederzeit nur ein Bestandtheil gewesen wären. Allein die Empörung war den Prälaten und dem Adel zu wol gelungen, und ihr unverdientes Glück, das Ruder jetzt in Händen zu

halten, hatte sie mit süßen Herrscherträumen berauscht. Was keine der Provinzen und keine ihrer gesetzgebenden Versammlungen sich einzeln anzumassen wagte, trug man kein Bedenken, ihrem erwählten Ausschusse zu übertragen, und aus den Deputirten aller Stände bildete sich der souveraine belgische Congress. Vom mächtigen Einflusse der Geistlichkeit auf ein abergläubiges Volk unterstützt, wußte diese Partei sich gegen alle ihre Widersacher zu erhalten; siegreich erhob sie sich auf den Trümmern der kleinen demokratischen Verbindungen, die vergebens alle Kräfte aufgeboten hatten, um die Revolution zur allgemeinen Wohlfahrt und Freiheit des Volkes zu benutzen, und zu verhüten, daß sie lediglich die Leidenschaften einer kleinen Anzahl von Egoizisten und Eigennützigten befriedigte; bald schmeichelnd, bald trockig, vereitelte sie jedes Bemühen der mächtigen Familien Aremberg, Ursel und Ligne, sich an die Spitze der niederländischen Angelegenheiten zu stellen und zwischen ihrem Privatinteresse, den Forderungen der Insurgenten, und den Ansprüchen des Hauses Oestreich eine friedliche Ausgleichung zu treffen.

Dieser innere Kampf der Factionen verzehrte indeß die Kräfte des neuen Staats. In Brüssel mußten die Anhänger des Congresses alle Künste der Unterhandlung erschöpfen und alle die geheimen Triebfedern, wodurch man den Willen der Völker lenkt, in Bewegung setzen, um die bewaffnete Bürgerschaft zu gewinnen und die Versammlungen der Patrioten auseinander zu sprengen. Nicht ohne Verschlagenheit, die hier den Mangel jeder Tugend ersetzen mußte, verhütete man die wesentliche Vereinigung der großen Häuser mit der Volkspartei; der neue Souverain war freigebig gegen sie mit Ehrenämtern, allein so eifersüchtig auf sein Ansehen, daß er jeden Einfluß auf die Geschäfte davon trennte. Zürnte der beleidigte Stolz eines Ursel oder Aremberg, so wußte man ihn austoben und selbst die verweigerte Anerkennung der Souverainetät ihm hingeben zu lassen; aber wenn sich der wichtige Große zum Zeichen der Versöhnung heute treuherzig von den Ministern des Congresses umarmen ließ, so fand er morgen seinen Namen an der Spitze einer Proscriptionsliste aufgezeichnet, und sein Schrecken beschleunigte den Sturz seiner Partei. Ein gebungener Pöbel drang in die Häuser einiger Eiferer für die Freiheit, plünderte sie aus, und bedrohte Brüssel mit einer allgemeinen Verwüstung, bis es versprochene Geschenk und die Entfernung eines Volksfreun-

des, dem kurz zuvor ein schwacher Versuch, die brabantische Revolution mit der französischen zu vereinigen, mißlungen war, ihre verstellte Wuth besänftigte. Jetzt durfte der Justizhof von Brabant die Aufhebung der patriotischen Gesellschaft beschließen und seine Verbannungsurtheile gegen die Häupter derselben herabschleudern.

Das belgische Heer, nebst seinem Anführer, van der Mersch, begünstigte keinesweges die angemessene Souverainetät der brabantischen Stände. So dringend daher auch Alles anzurathen schien, daß man im Zeitpunkte der kühn beschlossenen Unabhängigkeit zuerst für die Erhaltung dieser Schutzwehr sorgen müsse, so gesessentlich sah man doch den Congreß allen Maßregeln ausweichen, wodurch sie ihm selbst hätte furchtbar werden können. Die kaiserlichen Truppen, die man bis jenseits Namur verfolgt hatte, sammelten sich wieder aus allen Provinzen unter den Wällen von Luxemburg und faßten unter Bender's Anführung neuen Muth. Des Krieges ungewohnt, zum Theil schlecht bewaffnet, von keiner Artillerie unterstützt, und von allen Munitionen entblößt, mußten dagegen die freiwilligen Flämänder und Brabanter das Ungemach einer Wintercampagne, im Angesicht disciplinirter und mit allen Bedürfnissen wol versehener Feinde, zehnfach drückender empfinden. Ihre wiederholten Bitten und Vorstellungen, die persönliche Erscheinung des Generals in Brüssel, sein militärischer Ernst, seine nachdrückliche Sprache und sein Entschluß, die Befehlshaberstelle niederzulegen, blieben ohne allen guten Erfolg. Vielmehr rüstete sich der Congreß auf diese bevorstehende Entlassung, indem er einen hessischen Officier, den General von Schönfeld, den ihm auswärtige Freunde kräftig empfohlen hatten, in seine Dienste nahm. Die Belagerung und Uebergabe von Antwerpen benutzte man, um die dabei gebrauchten Truppen in der Nähe von Löwen zu einem Heere von 5000 Mann zu vermehren, welches dem Congreß den Eid der Treue schwur, und wobei nur vertraute Officiere angestellt wurden. Die in Antwerpen erbeuteten Kriegsbedürfnisse kamen dieser neuen Ausrüstung zu Statten. Als nun endlich die Armee bei Namur die Sache der Freiheit zu verfechten drohete; als sie ihren General bewogen hatte, den Commandostab in den Händen zu behalten und den Congreß zur Anerkennung der Souverainetät des Volkes aufzufordern; als ihre Vorstellungen, verbunden mit den Stimmen der aus Brüssel geflüchteten Patrio-

ten, und unterstüzt vom Herzoge von Ursel und dem Grafen la Mark, die der Vorwand einer gütlichen Vermittelung zu ihnen geführt hatte, einen männlichen und sogar gebietenden Ton annahmen: da eilte Schönfeld mit seiner überlegenen und besser verpflegten Kriegsmacht vor die Thore von Namur, und bewies den zaubernden Demagogen, daß man sie überlistet hatte. Von der Wers, auf den man den Verdacht eines geheimen Verständnisses mit den Oestreichern zu wälzen suchte, — einen Verdacht, dem Leopold's nachgiebige Versprechungen, der vorherzusehende Ausgang des Kampfes, und die unerträgliche Tyrannei der usurpirenden Stände alles Entehrende zu nehmen schienen, — mußte sich als Staatsgefangener nach Brüssel begeben, und wurde, seiner Reclamationen ungeachtet, auf die Citabelle von Antwerpen geführt. Ein ähnliches Schicksal traf verschiedene unter ihm commandirende Officiere, und nichts war leichter, als die verwaisserten Truppen neu zu organisiren und dem Heere unter Schönfeld's Befehlen einzuverleiben.

Leopold hatte gleich nach dem Tode seines Bruders einen so sanft lockenden Ton angenommen, daß schon damals die Rückkehr unter seine Oberherrschaft den Häuptern der demokratischen Partei weit annehmlicher dünkte, als die Unterwerfung unter das unrechtmäßige Joch der Stände. Sobald Joseph's Krankheit eine Wendung genommen hatte, welche keine Genesung hoffen ließ, legte der damalige Großherzog von Toscana in die Hände der nach Koblenz geflüchteten Gouvernantin eine Erklärung nieder, welche zu gleicher Zeit mit der Nachricht vom Absterben des Kaisers erschien, dessen ganzes Verfahren gegen seine Niederlande in strengen Ausdrücken mißbilligte und die Insurgenten unter der Zusicherung ihrer ungekränkten alten Verfassung und einer vollkommenen Amnestie zum erneuerten Gehorsam gegen ihren rechtmäßigen Erbherrn aufforderte. So wenig diese Sanftmuth auf die herrschende Partei noch zur Zeit wirkte, und so leicht man sie auf Rechnung der bedrängten Lage, worin der neue Erbe der östreichischen Monarchie sich befand, setzen konnte; so gewann sie ihm dennoch die Herzen aller Mißvergnügten in den belgischen Provinzen. Auch hatte der Tod des Beleidigers manchen gutmüthigen Verfechter der Unabhängigkeit versöhnt und zu der Ueberzeugung zurückgeführt, daß es unbillig sei, Joseph's Ungerechtigkeit seinen Nachfolger entgelten zu lassen. In der ganzen Provinz Limburg war diese Stimmung

ung so laut, daß die Einwohner sich den Anmaßungen ihrer Stände widersetzen, sie aus mehreren Versammlungsorten vertrieben und erst im Juni, nachdem ein Corps von Brabantern zum Gehorsam gezwungen hatte, die Independenzacte erscheinen ließen.

Die Unversöhnlichkeit der Priester hatte sowol in Brabant als in Flandern die Stände und ihren Anhang gegen die dortigen Royalisten und Demokraten bis zur leidenschaftlichsten Erbitterung angefeuert. Selbst die Anerbietungen einiger ausgearbeiteten Häupter dieser letztern Partei, sich mit dem einmal bestehenden Congreß auszuföhnen und über das gemeinschaftliche Interesse des Vaterlandes gegen Leopold, ihre Privatmeinungen zu vergessen, wurden mit schnöder Verachtung zurückgewiesen. Wiederholte Mißhandlungen und Verfolgungen trieben endlich die Patrioten zu jener Verzweiflung, welche nicht mehr ruhig ihre Mittel zum Widerstande abmisst, sondern, der Folgen ungedenkend, das passive Verhalten gegen den gewagtesten Gebrauch ihrer eigenen Kräfte vertauscht. In Flandern, welches von Truppen entlöst war, brachen Unruhen aus; die Mißvergnügten aus Courmay, Hennegau und Limburg stießen zu ihren flandrischen Brüdern, und ein Haufe schickte sich an, den General van der Nersch aus Antwerpen zu befreien. Es glückte den Brabantern, diesen Aufstand durch ihre Freiwilligen zu dämpfen und ihn sodann zum Vorwande zu gebrauchen, um in Brüssel und an andern Orten viele verdächtige Personen, worunter sich auch der Herzog von Ursel befand, gefänglich einzuziehen. Gleichwoliente ein solches Verfahren nur dazu, die Wuth der Unterdrückten stärker zu entflammen. Ein neuer Aufstand in Gent vertrieb die dort versammelten Stände, und erlösete den Herzog aus seinem Verhaft in der Abtei Bandeloo, ehe die Truppen des Congresses hinueilen und die Auführer zerstreuen konnten. So deutlich der Ausgang dieser und ähnlicher Bewegungen die Lebermacht der aristokratischen Partei bewies, so befestigte doch die neue Gährung die Destreicher in der Hoffnung eines leicht-
en Sieges.

Noch verhinderte indeß der ungewisse Erfolg der mit Preußen angefangenen Unterhandlungen, und die Nothwendigkeit, ein jedes politisches Raisonement durch bewaffnete Myriaden einleuchtender zu machen, daß Leopold's kleines Heer im Luxemburgischen keine Verstärkung erhielt, um über die Maas gehen und

die bis auf 16,000 Mann herangewachsene Macht des Congresses zurücktreiben zu können. Zwar hatte schon ein ziemlich heftiges Treffen bei Marche-en-Famine am 23. Mai die Ueberlegenheit gehüthet und folgsamer Truppen über die undisciplinirten Belgier dargethan; allein die geringe Anzahl der Oestreicher setzte sie außer Stand, ihren Vortheil zu verfolgen, und der ganze Feldzug ging mit kleinen Streifereien hin, worin von beiden Seiten mit abwechselndem Glücke gefochten ward. Auch Schönfeld konnte oder durfte — vielleicht von einem höhern Einflusse geleitet — keinen entscheidenden Angriff wagen, und mußte sich begnügen, die Ufer der Maas zu decken. Der 27. Juli, dieser in den Annalen Oestreichs unvergeßliche Tag, an welchem der Friedensschluß zu Reichenbach diesem Hause den ruhigen Besitz aller seiner Provinzen zusicherte, gab endlich den Operationen in Belgien eine andere Wendung. Von den in Mähren und in Böhmen gestandenen Truppen ward ein ansehnliches Corps nach Luxemburg detachirt, welches die daselbst befindliche östreichische Kriegsmacht bis auf 30,000 Mann vermehrte.

Der belgische Congress, der sich von allen auswärtigen Mächten verlassen sah, beschloß nunmehr, die letzten Kräfte der Provinzen aufzubieten, um der Katastrophe, der man nicht länger zu entgehen hoffte, wenigstens einen interessanten Anstrich zu geben. Die streitbare Mannschaft des ganzen Landes ward aufgerufen; die Mönche predigten einen Kreuzzug gegen Leopold, und stellten sich in großer Anzahl an die Spitze der zusammengelaufenen Horden. Ihr Anführer, van der Noot, dem bisher die Rollen eines Unterhändlers und eines Staatsministers so übel gelungen waren, wollte jetzt auch als Führr die Mittelmäßigkeit seiner Talente zu erkennen geben. Noch war die östreichische Verstärkung nicht angekommen, noch war es Zeit, durch eine gewaltsame Anstrengung zu zeigen, was echte Freiheitsliebe und glühendes Gefühl für eine ausschließlich wahr geglaubte Religion vermöchten; ein großer Sieg und Erstürmung der Mauern von Luxemburg hätten vielleicht einen Nachbar bewogen, sich eines tapfern Volkes anzunehmen, das eines bessern Schicksals sich werth gezeigt hätte. Allein der Glaube dieser armseligen Werkzeuge des Fanatismus konnte nie auch nur die Größe des Sanktorne's erreichen, und mußte an der neuern Taktik scheitern. Man führte sie zur Schlachtbank, als man am 22. und 28. September die Oestreicher anzugreifen wagte. Ganze Schaa-

flohen vor wenigen, aber beherzteren Feinden, die von den rasenden Mönchen das heilige Del und den ganzen Zauberapparat des Aberglaubens erbeuteten.

Die Bevollmächtigten der alliirten Höfe von London, Berlin und dem Haag eröffneten jetzt einen vermittelnden Congress an dem letztgenannten Orte, wohin sich auch Leopold's Minister und einige belgische Deputirten verfügten. Schon einige Monate zuvor hatten die Generalsstaaten, als garantirende Macht der belgischen Verfassung, dem Wiener Hofe wegen eines Waffenstillstandes Eröffnung gethan, worauf er sich damals nicht einlassen wollte. Jetzt forderte man von den Belgiern, daß sie zuerst die Waffen niederlegen sollten; und als sie Ausflüchte suchten, ging man weiter, und setzte ihrer Rückkehr unter Leopold's Scepter einen kurzen Termin. Umsonst flehten die belgischen Abgeordneten um eine Verlängerung dieser Frist; der österreichische Gesandte blieb standhaft auf seiner Weigerung, ohne selbst auf die Fürbitte der Mediationsminister Rücksicht zu nehmen.

Unterdessen hatte das Tournesis schon den Entschluß gefaßt, sich wieder dem Kaiser zu unterwerfen. Die österreichischen Truppen hielten ganz Limburg besetzt; und auf das einladende Manifest, welches Leopold während seiner Kaiserkrönung an die Belgier ergehen ließ, und worin er ihnen den Genuß ihrer unverletzten Constitution mit allen ihren Vorrechten versprach, zeigte man auch in Flandern die größte Bereitwilligkeit zur Rückkehr unter seine Oberherrschaft. Nur in Brabant wüthete noch ein ohnmächtiger Fanatismus; der Pöbel zerriß und verbrannte das Manifest, und seine Anführer wagten es nicht, ihm die wahre Lage der Sachen bekannt zu machen. Der souveraine Congress glaubte das Possenspiel seiner politischen Unabhängigkeit nicht anständiger beschließen zu können, als indem er am 22. November, eben als die von den vermittelnden Mächten bewilligte Frist verstrich, den dritten Sohn des Kaisers, den Erzherzog Karl, zum Erzherzog von Belgien ernannte. Doch diese Entschliesung, welche vielleicht einige Monate früher Glück gemacht hätte, kam jetzt zu spät; Bender's überlegenes Heer war schon in Bewegung; die belgischen Befehlshaber zogen sich vor ihm zurück, und ließen ihn ohne Schwertschreich Namur besetzen. Der General von Schönfeld forderte am 28. November seine Entlassung, und am 2. December rückten die kaiserlichen Truppen wieder in Brüssel ein. Die Verwirrung, welche diesem Augenblicke voranging,

hatten die Mitglieder des Congresses und ihre Minister benutzt, um der gerechten Rache der betrogenen Einwohner zu entfliehen. Derselbe van der Noot, den man noch kurz zuvor vergöttert und dessen Bildniß man als ein heilbringendes Amulet getragen hatte, war jetzt der Gegenstand einer eben so grenzenlosen Verabscheuung geworden, und der Pöbel schonte in seiner Verzweiflung seine Aufwiegler, die Priester und Mönche, nicht mehr. Jetzt fiel dem Volke die Binde von den Augen, die es so lange geblendet hatte. Nicht für seine Freiheit, nicht für seine eigene Wohlfahrt hatte es gestritten, sondern für die Vorrechte der zu seinem Nachtheil privilegierten Stände; — und, sonderbar genug! mit einer Verschwendung von mehr als 20 Millionen Gulden und mit Aufopferung von 20,000 Menschen hatten die Priester und der Adel ihren Zweck vollkommen erreicht und von einem Monarchen, dessen Land sie ärmer und volksleerer gemacht hatten, die Rückgabe aller ihrer drückenden Privilegien ertrotzt. Die im Haag am 10. December von dem vermittelnden Congress unterschriebene Convention enthält nicht nur diese Zusicherung, sondern auch zugleich das Versprechen, den belgischen Provinzen noch anderweitige Verwilligungen zuzugestehen; ja, die politische Schonung gegen die brabantischen Stände, oder, wenn man einen andern Gesichtspunkt wählt, der Triumph der Allirten über das Andenken Joseph's II., wurde jetzt so weit getrieben, daß man seiner in jener Convention mit keiner Silbe gedachte.

Die Wiedereinsetzung des Kaisers in seine Souverainitätsrechte über die niederländischen Provinzen war ihm indeß alle diese Aufopferungen werth. Ihm mußte für den Augenblick Alles daran gelegen sein, die Ruhe in seinen Staaten wieder herzustellen, sich auf dem Throne, der unter Joseph zu wanken angefangen hatte, wieder festzusetzen und die günstige Gelegenheit zur Wiedererlangung eines unbeschränkteren Einflusses von der Zeit und seiner eigenen Klugheit abzuwarten. Nur unter dieser Bedingung konnte sich das Haupt der österreichischen Monarchie jetzt schmeicheln, sein ganzes politisches Gewicht in den großen Schicksalen von Europa beizubehalten. Der erste Schritt, wodurch er sein Ansehen im deutschen Reiche geltend machte, folgte unmittelbar auf die Unterwerfung der belgischen Provinzen. Ein Requisitionarium des Reichskammergerichts erging an seine Regierung in den Niederlanden, und ersuchte sie, in Kraft eines bur-

gumbischen Vertrages vom Jahre 1548, die Execution gegen Lüttich zu übernehmen. Innerhalb weniger Tage öffnete hierauf die Stadt ohne allen Widerstand dem österreichischen General von Rheul ihre Thore. Zugleich mit Brabant hatten die Lütticher es versucht, sich wieder in den Besitz derjenigen Rechte zu setzen, die ihr Tyrann, der Bischof Maximilian Heinrich, ihnen im Jahre 1684 geraubt hatte. Damals ward ihre Grundverfassung gänzlich umgestoßen, indem der dritte Stand vom Hofe abhängig gemacht, und sogar den Municipalitäten das Vorrecht, ihre eigenen Beamten zu ernennen, entzogen ward. Im Verlauf von etwas mehr als hundert Jahren häuften sich die üblen Folgen dieser gewalthätigen und durch Verjährung nur schwach vertheidigten Unterdrückung. Der erste Stand, oder das hohe Domcapitel und die durch dasselbe vorgestellte Geistlichkeit, nahm keinen Theil an den Lasten des Volkes, und eine ununterbrochene Reihe von Unglücksfällen und neuen Erpressungen hatte den Punkt herbeigebracht, wo diese Lasten seine Kräfte überfliegen. Die geldgierige Wirksamkeit des dritten, und die freiwillige Verzicht des ersten Standes, lieferten dem Fürsten auch den noch übrigen zweiten, oder die Ritterschaft, in die Hände. Die streitige Frage, ob der Fürstbischof über Gegenstände der Polizei ohne Zustimmung der Stände Verfügungen treffen könne, die bald wegen ihrer Beziehungen auf den Erwerb der Einwohner von Spaa die größte Wichtigkeit erhielt und das ganze Land zerrüttete, blieb von dem Reichskammergericht unentschieden, und die Erbitterung zwischen dem Fürsten und seinen Unterthanen ward durch allerlei Anmaßungen von beiden Seiten vermehrt.

Wenn die Leidenschaften des großen Haufens angeregt werden, verhalten sie sich genau, wie bei dem einzelnen Menschen. So, wenn mehre große, allgemein wirksame Ursachen die Gemüther vorbereitet haben, ist eine an sich unbedeutende Kleinigkeit hinreichend, die Dämme, die einen heftigen Ausbruch verhießen, zu durchbrechen und jeder ungestümen Woge des Gefühls freien Lauf zu verschaffen. „Es ist ein einziger Tropfen zu viel,“ nach dem Ausdrücke eines geistreichen Schriftstellers, „wovon das volle Gefäß überläuft.“ Von dieser stets wiederkehrenden Bemerkung, worauf man gleichwol in der gewöhnlichen Staatskunst bisher so selten Rücksicht nahm, liefert der Vorgang in Lüttich ein neues Beispiel. Weil das Verbot der Getreideausfuhr, welches der Brotmangel erheischt hatte, nicht mit der

Genehmigung der Stände versehen war, und folglich ohne Wirkung blieb, so stieg die Empfindlichkeit der Lütticher auf den hohen Punkt der Spannung, der die äußerste Gewaltthätigkeit befürchten ließ. In der schmalen Nahe dieser Erwartung verlangte der Bischof von dem Domcapitel und der Geistlichkeit, daß sie hinfort als gute Bürger zu den Abgaben des Staates beitragen möchten; und um endlich die Getreidesperre wirksam zu machen, berief er die Versammlung der Stände. Eine im Volke verbreitete Schrift hatte unterdessen die Hoffnung angesacht, daß es den gegenwärtigen Zeitpunkt noch vortheilhafter benutzen und in den Besitz seiner lange entbehrten Rechte kommen könne. An mehreren Orten im Lande zeichneten sich die Freunde der Freiheit schon durch farbige Bandtschleifen aus, auch in Lüttich selbst erschien dieses Abzeichen, und kaum hatte einer angefangen, so trugen alle Einwohner die patriotische Cocarde. Einmüthig setzte das Volk die vom Bischof ernannten Bürgermeister ab; einmüthig erwählte es durch allgemeinen Zuruf Männer an ihre Stelle, deren erprobte Denkungsart allein schon hinreichend war, ein gutes Vorurtheil für diesen ganzen Auftritt zu erwecken. Der Fürst hatte schon im voraus, durch eine eigenhändig unterschriebene Erklärung, diese Schritte des Volkes genehmigt; er billigte sie auf eben die Art nach geschehener That; er bestätigte sie feierlich durch seinen triumphirenden Einzug in die Stadt, durch die Friedensworte, die er vom Rathhaus herab, mit Segnungen begleitet, an die versammelte Menge ergehen ließ, durch die Annahme der Cocarde, die er dadurch heiligte, und durch die wiederholten, ungebetenen Beweise seiner vollkommensten Zufriedenheit, womit er mehrere Tage hindurch die neuen Magistratspersonen und ihre Maßregeln beehrte.

Wer vermag die Tiefen des menschlichen Herzens zu fichten, um mit richterlicher Unparteilichkeit die Entscheidung zu wagen, aus welcher Quelle dieses Betragen des Bischofs geflossen sei: ob laute Zuneigung für ein geliebtes Volk, gewissenhafte Anerkennung seines so lange vorenthaltenen Rechtes, wahre, freudige Theilnahme an dem neubefestigten Glück freier Mitbürger, und das göttliche Gefühl, ihr Wohltäter und der Wiederhersteller ihrer Freiheit geworden zu sein — oder ob Furcht, Heuchelei, verblissener Despotismus und heimlich brütende Priesterrache die Triebfedern seiner Handlungen waren? Wer vermag eine Revolution, worüber Fürst und Volk einverstanden schienen, wo-

bei kein Tropfen Bürgerbluts vergossen ward, wodurch die seit 100 Jahren verletzte Grundverfassung Lüttichs ihre gesetzmäßige Ergänzung wieder erhielt — wer vermag sie ohne Kläger und ungehört zu verdammen? — Dies vermochte, dies durfte das Reichskammergericht.

Es durfte und vermochte aber mit Recht. Form ist die Seele des Gesetzes; und wider die Form hatten die Lütticher gesündigt. Die gerechteste Sache verliert durch einen Verstoß wider die Form den Schutz, den ihr der Buchstabe zuerkennt. Wo bliebe der ganze, große Zweck der Rechtspflege, wenn Jeder eigenmächtig sich selbst eines jeden Unrechts erwehren wollte? Welchen Nutzen hätte die Verfassung des deutschen Reiches für die darin zu einem Ganzen verbundenen Staaten, wenn nicht die Rechtshülfe der Tribunale jedem bedrückten Mitlande die Selbsthülfe entbehrlich und sogar strafwürdig machte? Worin bestände das unterscheidende Kennzeichen einer rechtmäßig erlangten Verfassung, wenn nicht die dabei beobachtete Formalität sie von den willkürlichen Anmaßungen des Aufbruchs und der Factionen auszeichnen und mit der Genehmigung des Kaisers und des Reiches beglaubigen könnte? Unläugbar hatte die Revolution in Lüttich nicht nur den Flecken der Informalität und Illegalität, indem das Volk sich eigenmächtig gegen die einmal bestehende Herrschaft auflehnte, und, ohne die Wiederherstellung seiner verstümmelten Regierungsform vor den Tribunalen des Reiches zu verlangen, die Bürgermeister abgesetzt hatte; sondern die Auszeichnung durch Cocarden, die tumultuarischen Bewegungen, der bewaffnete Aufzug verriethen eine zu auffallende Aehnlichkeit mit einem Aufbruch, und die gesetzwidrige neue Bürgermeistervahl konnte der Beschuldigung, daß sie das Werk der Aufwiegelung und des Parteigeistes gewesen sei, nicht gänzlich entgehen.

Schnell *), ohne Bedenken, auf das bloße Ruchthamwerden des Ereignisses, von Amtswegen und aus eigener Bewegung, erließ daher das Reichskammergericht ein Decret, welches die Neuerungen in Lüttich mit dem verhassten Namen einer Rebellion brandmarkte, die gefängliche Haft gegen ihre Urheber er-

*) Die neue Bürgermeistervahl geschah in Lüttich den 18. August 1789; und das Decret des Reichskammergerichts zu Weßlar erschien den 27. desselben Monats.

kannte, und die Fürsten des westphälischen Kreises zur Execution aufforderte. Solche rasche Schritte, solche rächende Blüßschnelle, machte die Verlegung einer Form nothwendig, welche doch nur allein gefehlt hatte, um die Wohlfahrt des ganzen Staates von Lüttich auf Jahrhunderte hinaus, durch die wieder hergestellte Constitution zu sichern; da hingegen, wo die processualischen Formen beobachtet wurden, wie bei dem Streite über die Rechtmäßigkeit der Spieloktroi in Spaa, die letzte Entscheidung sich Jahre lang verzögern durfte, unermogen, ob nicht der Wohlstand, das Glück, die Nahrung, ja selbst die Existenz vieler tausend Familien daran hing, und eine unglückselige, zur Revolution unausbleiblich vorbereitende Erbitterung die Folge des Säumens war!

Das Decret des Reichskammergerichts wirkte vermuthlich schon vor seiner öffentlichen Bekanntwerdung; denn bereits am 27. August 1789, entwich der Fürstbischof heimlich aus seinem Lustschlosse bei Lüttich, nach der unweit Trier liegenden Abtei St. Marimin; und von diesem Augenblicke an wußte er, daß seine Einwilligung zu den Volksbewegungen eine bloße Wirkung der Furcht gewesen sei. Durch den Ausspruch des höchsten Reichsgerichtes in Schutz genommen, entzog sich der Bischof den Rathschlagungen der am 11. August versammelten Stände; seine Abwesenheit und die nachher erfolgte Seceßion der Majorität des Domcapitels stempelten die Verordnungen dieser Versammlung mit einem neuen Anschein von Unrechtmäßigkeit, setzten endlich das Beharren des freigewordenen dritten Standes auch bei der Ritterschaft in ein nachtheiliges Licht, und verleiteten, indem man Zwietracht und Mißtrauen zu begünstigen suchte, die in Lüttich herrschende Volkspartei zu gewagteren Schritten. Lüttich selbst ward nunmehr ein Schauplatz, wo die aufgeregten Leidenschaften des Volkes in Ungebundenheit lebten; und eine Revolution, deren friedlicher Anfang so schöne Früchte versprach, schien jetzt die unglückschwangeren Prophezeiungen solcher Menschen zu rechtfertigen, die in der reinen Atmosphäre des Patriotismus nicht athmen können, und daher lieber den Himmel und die Hölle bewegten, um sie zu verpesten.

Nach Wezlar waren Abgeordnete von Lüttich gegangen, um das dortige Tribunal zur Zurücknahme seines Decrets zu bewegen, und die versammelten Stände hatten unterdessen die Grundartikel der Wiederherstellung ihrer Constitution entworfen und

dem Fürsten zur Genehmigung vorgelegt. Hätte jetzt der Bischof die Ruhe und das Glück der Unterthanen gewollt, anstatt sich auf den übertriebenen Punkt des Rechtes zu steifen, wo es das größte Unrecht wird: so wäre seine Sanction das Unterpfand des schönsten Friedens geworden, anstatt der aufgerufenen Gewalt, hätten Liebe und Güte die Irrungen ausgeglichen, und die Geschichte hätte seine Wiederkehr mit jenem nie verweltenden Kranze belohnt, um welchen mit jeder That des Lebens zu kämpfen, die heilige Pflicht des Fürstennamens gebet. Ein edles Selbstvertrauen, welches im Bewußtsein einer großen inneren Kraft und Würde ruhet, geht diesen eigenen, treuen, festen Gang; die furchtsame Schwäche, das Werkzeug dessen, der sie schreckt und leitet, kann ihn nicht gehen. Der Bischof glaubte in dem von ihm verlangten Schritte der Versöhnung nur den Privatnutzen etlicher Demagogen, nur den Sturz seiner eigenen Günstlinge zu sehen; von seiner Nachgiebigkeit ahnete er nur immer dreister geforderte Aufopferungen. Güte dünkte ihn Schwachheit; und nur der Starke vermag zwischen beiden die Grenzlinie zu ziehen.

Weit entfernt also, mit den Ständen jetzt zum Frieden zu stimmen, um weit größern Uebeln, womit der Freiheitsstaumel im Volke den Staat bedrohte, der Losreißung vom deutschen Reiche, der Vereinigung mit den Insurgenten in Brabant, und der Berufung einer Nationalversammlung vorzubeugen, rief der Fürstbischof vielmehr die ganze Strenge des Gesetzes gegen seine Unterthanen auf, und ersuchte die Fürsten des westphälischen Kreises um die Befolgung des reichsgerichtlichen Mandats. Das Tribunal selbst that am 4. December einen neuen Spruch, worin es sein voriges Erkenntniß bestätigte, die Einwendungen der Stände für unstatthaft erklärte, alles in den vorigen Zustand zurücksetzen verordnete, und sodann erst dem Fürsten gestattete, die nöthige Reformation auf einem neu auszuschreibenden Landtage in Erwägung zu ziehen. Der clevische Directorial-Gesandte, Herr von Dohm, erhielt indessen von seinem Hofe den Befehl, zur gütlichen Vermittelung der Unruhen mitzuwirken; und die rücksichtslose Sentenz des Reichskammergerichts hatte diese Vorfälle bei der heftigen Spannung der Lütticher doppelt nothwendig gemacht. Die von den damals siegenden Brabanten dargebotene schnelle Hülfe hatte sie wirklich gegen den Einmarsch einer Executionsarmee gesichert. Preußen, welches seine Trup-

von ihr keine abgemessene behauptete Firmigkeit hinespern wollte, konnte noch viel weniger einen Schritt wagen, der die unmittelbare Folge nach sich gezogen hätte, gegen die Belgier für den Kaiser Partei anzunehmen zu müssen. Ganz Lüttich stand in der That, der hartnäckigste Widerstand schien beschloffen, die bräunliche Lücke war nahe, und das königliche Executionsdecret stand schon auf dem Nistischer Gebiet. In einer Directorial-Conferenz, welche dieser kritische Zeitpunkt veranlaßte, stimmten die Deputirten von Münster und Jülich (oder Kurbin und Kurliern, dessen ungeachtet für die unbedingte Fortziehung des Belgischen Mandats, und die Truppen des Königs mußten, dieser Entschädigung der Nothwendigkeit gemäß, ihren Marsch fortsetzen. Ein einziges Mittel blieb noch übrig, das Blutvergießen und die anarchische Verwirrung, vielleicht sogar den Ausbruch eines allgemeinen Krieges, zu verhüten: der Einzug der königlichen Truppen mußte nicht die Unterdrückung des Volkes, sondern seine Ausöhnung mit dem Fürsten, zur Absicht haben. Eine Erklärung des alevischen (preussischen) Gesandten, die den Lüttichern diese Zusicherung ertheilte und unter dieser Milde dennoch auf der Hauptbedingung des reichsgerichtlichen Spruches, der augenblicklichen Absetzung des neuen Magistrats, bestand, entwaffnete die ausschweifendsten Freiheitschwärmer, führte sie zum Gehorsam des Gesetzes zurück, und bewirkte die ruhige Aufnahme der preussischen Besatzung.

Die hier geäußerten Besorgnisse konnten eitel gewesen sein; in diesem Falle ward Lüttich, auf Kosten des Ansehens, welches die Reichsgesetze heischen, geschont. Hier mußte der Rechtspruch vollzogen werden, und sollte Lüttich darüber zu Grunde gehen; hier konnte von jener Nachsicht, womit Leopold die Insurgenten in seinen Niederlanden schonte, weil sie nur für ihre alte Verfassung stritten, die Rede nicht sein: denn hundertjähriger Besitz hatte dem Fürsten von Lüttich aus Usurpation ein Recht geschaffen; hier mußte es vor andern dem Bischöfe ziemen, an seinen Unterthanen „glorreiche Rache“ zu nehmen; hier kam es darauf an, durch ein schauderhaftes Beispiel das deutsche Reich vor aller fernern Ansteckung mit der französischen Freiheitsfäule zu bewahren; hier konnte der Ruin von Lüttich, das zerstörte Glück seiner Einwohner, und die exemplarische Züchtigung ihrer Häupter das Lösegeld werden, womit ganz Deutschland sich auf immer von der Furcht der Revolutionen befreiete!! Schonung

also war hier ein Irrthum, und dieser Irrthum, in der jetzigen Lage der Sachen, eine der deutschen Reichsverfassung gerissene Wunde.

Wenn solchergestalt das preussische Cabinet auf einen bedenkllichen Abweg gerathen war, so hatte es ihm doch nicht an wichtigen Beweggründen für seine Beschlüsse gefehlt. Gelindigkeit und Wateregüte hatten ihm gegen ein erstes Vergehen anwendbarer als Strenge geschienen; und dieser Ueberzeugung liegt ein so schönes Vertrauen auf die unverdorbenen Gefühle der Menschheit, ein so tröstlicher Glaube an Tugend und Edelsinn zum Grunde, daß sie selbst denen, die sie als Irrthum verwerfen müssen, Ehrfurcht, Bewunderung und Liebe entlockt. Für die große Masse des Menschengeschlechtes ist gewiß der Zauber unwiderstehlich, womit der Mächtige sie an sich fesselt, wenn er Gnade für Recht ergehen läßt; und in diesem besondern Falle wirkte noch die Kraft der tabellosen Namen: Herzberg, Dohm und Schlieffen, um ein allgemeines, günstiges Vorurtheil für das Benehmen des preussischen Hofes zu erwecken. Es wollte indeß dem Könige nicht gelingen, durch einen unmittelbaren Briefwechsel mit dem Fürsten von Lüttich die Zustimmung dieses Letztern zu der vorgeschlagenen Versöhnung zu bewirken. Die bis an Beleidigung grenzende *) Hartnäckigkeit, womit der Bischof fortfuhr, die unbedingte Vollstreckung des reichsrichterlichen Mandats zu fordern, überzeugte endlich den König, daß seiner Ehre nur der einzige Ausweg bliebe, seine Truppen von Lüttich zurückzuziehen, und die Execution, die seit fünf Monaten das Land mit einer täglichen Ausgabe von 6000 Thalern belastet hatte, anderen Reichsständen zu überlassen.

Am 16. April 1790 brachen die Preussen aus Lüttich auf, und am 19. erschien ein neues Decret zu Wezlar, welches die Hülfe des ober- und rheinischen, ingleichen des schwäbischen und fränkischen Kreises gegen Lüttich aufforderte. Die rheinischen Contingente nahmen wirklich Antheil an der Execution, welche der Kurfürst von Köln als Bischof von Münster, und der Kurfürst von Baiern als Herzog von Jülich fernerhin diri-

*) Des Königs eigene Worte von dem letzten Briefe des Bischofs lauten so: — la dernière lettre de l'Eveque, aussi foible en arguments, qu' indécente en expressions, aux quelles le Roi ne veut pas faire attention par un surcroît de générosité.

gitten. Allein der Widerstand der Lütticher, die aus Furcht vor der so deutlich an den Tag gelegten leidenschaftlichen Stimmung ihres Fürsten die eifrigsten Anstalten zur Gegenwehr machten, bewies ihnen bald, daß die Vollaufziehung des reichsgerichtlichen Urtheils ganz andere Kräfte erheischte. Das ärgerliche Schauspiel eines zwecklosen kleinen Krieges, wobei gleichwol das Bisthum durch beide Theile verwüstet und erschöpft werden mußte, dauerte bis nach der Kaiserkrönung im Spätjahre fort. Die zu Frankfurt über das Schicksal dieses unglücklichen Landes von neuem angeknüpften Unterhandlungen, wozu die Stände ihre Abgeordneten schickten, endigten sich mit einem Vorschlage, den die Lütticher anfänglich mit Unwillen verwarfen, hernach aber bedingungsweise annahmen, indem ihnen die Unmöglichkeit, gegen überlegene Heere länger zu bestehen, die Unterwerfung zum Gesetze machte. Allein auch diese Rettung ward ihnen entzogen, als das höchste Reichstribunal die Hülfe der kaiserlichen Regierung in den Niederlanden aufbot. Das Unglück, welches ihren Muth gebrochen hatte, stimmte sie jetzt zur unbedingten Ergebung, und der Kaiser überlieferte dem Bischöfe den entseelten Leichnam seines einst voll Kraft und Leben blühenden Landes.

Nirgends hat das Gesetz einen vollkommeneren Sieg davon getragen; nie hat die Verfassung der deutschen Republik die in ihr liegenden Kräfte zur Erhaltung des innern Ruhestandes thätiger bewiesen; nie hat ein mächtiger Monarch ein edleres Beispiel, als hier der König von Preußen, von seiner Mäßigung und seiner Achtung für ein Gesetz, dessen Anwendung ihn nicht ganz billig dünkte, dem deutschen Publikum und der gesammten aufmerksamen Welt gegeben. Es ist gewiß nicht zu viel gesagt, wenn man behauptet, daß in keinem andern gegenwärtig schon organisirten europäischen Staate der Begriff des Gesetzes diese Heiligkeit erlangt hat, vor welcher sich alle anderen Rücksichten beugen. Mit einer Klarheit, die weit über jeden Einwurf erhaben ist, leuchtet uns aus dieser wichtigen Erfahrung die tröstliche Gewißheit hervor, daß, so lange die deutsche Reichsverfassung unangetastet besteht, die Ausführung einer Revolution innerhalb der Grenzen von Deutschland schlechterdings unmöglich bleibt. Darf man es von der strengen Unparteilichkeit der höchsten Reichsgerichte erwarten, daß sie auch da, wo die Rechte der Unterthanen von ihren Landesherren beeinträchtigt werden, eben so schnell als im entgegengesetzten Fall, auf eingereichte Klagen

oder auch von Amtswegen, erkennen werden, und darf man von der tiefen Verehrung der Fürsten für die Aussprüche des Gesetzes, auch alsdann der schnellsten, pünktlichsten, unbedingten Vollstreckung des oberrichterlichen Spruches gewärtig sein: o, dann, wo wäre das Land, das sich mit unserm Vaterlande in Absicht auf Gerechtigkeit, Freiheit der Person und Sicherheit des Eigenthums messen dürfte! Deutsche Fürsten! Deutsche Männer! die ihr segensvolle Ruhe im Lande zu erhalten und allgemeines Glück eurer Mitbürger fest zu gründen wünscht; hier greift in euren Busen, und forscht nach der Hoffnung der Zeitgenossen!

Der Lütticher Aufstand, der einzige, der jetzt die öffentliche Ruhe Deutschlands gestört hatte, ward nicht nur gänzlich gebämpft, sondern auch mit der äußersten Strenge bestraft. Es ist lehrreich, indem man noch einen Augenblick bei dieser und den andern gleichzeitigen Bewegungen in Europa verweilt, auf die verschiedenen Triebfedern, die so viele Menschen in Handlung setzten, den Blick zu richten; lehrreich, wahrzunehmen, daß nur in Lüttich die Revolution mit der französischen die Erleichterung des Volkes zur Absicht oder zum Vorwande hatte. Die Urheber aller andern Unruhen waren privilegirte Klassen von Menschen, die entweder das Heft der Regierung an sich reißen, oder gegen die Willkür der Regenten ihre Vorrechte behaupten wollten. Wo sie das Volk bewegen konnten, ihre Partei zu ergreifen, erreichten sie ihren Zweck: denn ohne fremde Uebermacht hätte auch in Holland die Aristokratie der Städte gesiegt; und, wie gesagt, in Belgien erkaufte Leopold die Unterwerfung der Empörer nur mit der Bewilligung aller ihrer Forderungen. Wo hingegen das Volk aufgeklärt und gehörig repräsentirt war, wie in Schweden, vereinigte es sich mit dem Könige wider den Adel. Wo endlich der dritte Stand, wie in Ungarn, gänzlich fehlte, dort kam auch die Empörung des Adels nie zu völliger Reife. Die unversöhnliche Feindschaft und der ewige Wettstreit zwischen der Aristokratie und der monarchischen Gewalt wurden jetzt nur darum so sichtbar, weil Gustav und Joseph, ein jeder auf seine Art, jene hinunterdrückten zur Gleichheit mit dem übrigen Volke. Warum gehorchte sie hingegen so willig der Allgewalt Friedrich's des Weisen? Auch in seiner Hand war sie nur ein Werkzeug, wie die übrige Masse des Volkes; allein er wußte sie an ihre Stelle zu setzen, erhielt sie als ein edles Gefäß, und

ehrte sich selbst in ihr. Seinem Tiefblicke war es unverholen, daß ihre gänzliche Unterjochung jene Gleichheit vorbereitet, die zwar dem größten Despoten schmeicheln kann, dem schwachen aber furchtbar wird. Ludwig XIV., der seine Vasallen bezwang, der ihre Vorrechte schmälerte, sie fesselte an seinen Hof, und abhängig erhielt von seiner Gunst, bahnte durch ihre Demüthigung dem dritten Stande den Weg zur politischen Existenz. Das Gegenstück zu diesem Bilde ist jene gefährliche Freundschaft zwischen dem Fürsten und den privilegierten Ständen, welche jederzeit die Scheinherrschaft des Erstern beweiset. Dort regieren sie schon unumschränkt und bewegen die königliche Maschine nach ihrer Willkür, wo sie als geborne, unentbehrliche Beschützer des Throns, für seine Majestätsrechte streiten.

Ist die Bedingung, unter welcher Alles in der Welt seinen Nutzen hat, jene unvermeidliche Fähigkeit zum Mißbrauch, so muß das Werk der Weisheit und der reifen Erfahrung nicht sowol auf die Vernichtung, als vielmehr auf die unschädliche Benutzung des einmal Bestehenden zielen. Der unwiderlegbare Satz des Naturrechts, daß alle wirklich existirende, vernünftige Wesen auf ein ungehindertes Dasein und auf die dazu gehörigen Erfordernisse gleiches Anrecht haben, näher bestimmt und eingeschränkt durch die eben so unlängbare Verschiedenheit der Anlagen und Kräfte, welche verschiedene Kreise der Wirksamkeit nothwendig vorschreibt, kann sich allerdings unter billigen Voraussetzungen mit einer politischen Einrichtung vertragen, die gewissen Generationen erbliche Vorrechte zugesteht. Ein freiwillig anerkanntes Erbrecht war vielleicht die sicherste Schutzwehr neu-aufkeimender Bürgervereine gegen die Unterdrückung, der sonst nicht nur die physische, sondern auch die moralische Schwäche von einer jeden ihr überlegenen Kraft beständig ausgesetzt bliebe. Allein der Mißbrauch dieses Vertrauens, der äußerste Grad des Verderbens, worin der Staatskörper versinken kann, hat desto schauderhaftere Folgen, je umfassender zuvor die Wirksamkeit der so Betrauten war. Menschliche Weisheit und Güte, wie die Erfahrung lehrt, sind nicht vermögend die Wunden zu heilen, die menschliche Bosheit und Thorheit ihrem eigenen Geschlechte schlugen; sie können den morschen Bau nicht stützen, den diese Jahrhunderte lang untergruben. — Vielleicht errichten sie einen neuen auf seinen Trümmern! —

Ein großes, rührendes Schauspiel reißt uns fort von den kleinen Zuckungen, die wir bisher betrachteten. Lassen wir die Ausschweifungen einiger mißgeleiteten Bauern, und den Muthwillen der unmündigen Jugend auf Universitäten unberührt; sie sind der Geschichte zu klein. Wenn die Pest im Lande ist, wer würde nicht des Arztes spotten, der Mückenstiche für Pestbeulen hielte? — Die erste Monarchie in Europa stürzte jetzt schrecklich zusammen; wir sehen sie noch in ihrem Schutte liegen!

Ueber die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit.

Est quidem vera lex, recta ratio, naturae congrua, diffusa in omnes, constant, sempiterna, quae vocet ad officium iubendo, vetando a fraude deterreat. — Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest.

Cicero.

Friedens-Präliminarien.

Es wäre ein erhabenes, anziehendes Schauspiel, lieber Freund, wenn die stolzeſten menſchlichen Künſte, die Regierungskunſt und die Politik, einſt vor den Richterſtuhl der Vernunft gefordert würden, um von ihren Wirkungen Rechenschaft abzulegen, und ſich gegen die Anklage der Tugend, und gegen das Zeugniß der Erfahrung zu rechtfertigen. Ihre Vertheidigung müßte zu Entdeckungen führen, die das Menſchengeschlecht für die Zukunft gegen Mißbräuche und Unterdrückungen, wo nicht ſicher ſtellen, doch wenigſtens mißtrauiſcher machen würden, als es bisher im Ganzen geweſen iſt. Es würde ſich zeigen, daß die Sinnlichkeit unſerer Natur überall mit den beiden Angeklagten wider uns ſelbſt in den Bund getreten ſei, und daß die Unmöglichkeit von reinen Grundſätzen auszugehen, die ſich erſt durch lange Uebung und nach manchem fehlgeſchlagenen Verſuch auffinden und her- auswickeln ließen, allerdings eine Art von Entſchuldigung abge-

n könnte, wenn nicht das Beharren im erkannten und erwiesenen Irrthum eine fast unheilbare Verderbtheit durchblicken ließe. Seit einiger Zeit veranlaßte mich meine praktische Beschäftigung mit verwandten Gegenständen, die Klagpunkte, worauf es hier kommt, bald in diesem, bald in jenem Lichte zu betrachten; ob so mangelhaft, unzusammenhängend und fragmentarisch auch die Resultate meines Nachdenkens, die ich darüber zu Papier brachte, wirklich geblieben sind, so halte ich es doch nicht für unzulässig, sie hier mitzutheilen, weil sie vielleicht dazu dienen können, die Sache näher zur Erörterung zu bringen, und einen rechten Mann, der dieser Untersuchung gewachsen ist, dazu anzuregen. Ich werde mich für mein Theil glücklich schätzen, eine Gelegenheit zu finden, etwas Besseres, als ich noch bis jetzt eif, über die wichtigste Angelegenheit des denkenden Menschen zu erfahren.

Das Glück der Menschheit ist, laut den Verheißungen der Propheten, das stete Ziel ihrer landesväterlichen Sorgen. Die neuesten Manifeste der Eroberer von Polen athmen nur diesen Geist und führen nur diese Sprache. Ich will hier keinesweges die Aufrichtigkeit in Zweifel ziehen. Die Verwirrung des Sprachgebrauchs, wie ich anderwärts gesagt habe, ist freilich groß genug; allein an den Worten: Glück, Wahrheit, Tugend, ist unseren Führern jetzt noch zu viel gelegen, als daß sie es versuchen könnten, sich schon gänzlich ohne sie zu behelfen. Ohne sie würde das Recht des Stärkern gar bald eine viel zu wankende Stütze ihrer Herrschaft werden. Auch des Räubers letzte Zwecke sind ruhiger Besitz und Genuß. Wenn er Mittel fände, mit innerer Heute aus der Höhle in den Schooß der bürgerlichen Gesellschaft zurückzukehren — meinen Sie nicht, daß er als der kühnste Vertheidiger ihrer Rechte, als der strengste Rächer des krieglichen Eigenthums, vorantreten würde? Schlagen Sie übriges die Geschichte aller Revolutionen, oder zum Beispiel auch die der neuesten nach, und sehen Sie die Ehrgeizigen aller Parteien schnell auf einander folgenden Parteien, so wie sie an das Ueber des gährenden Staates gelangten, am lauteften die kühnsten Revolutionsmittel verwerfen, wodurch sie das Volk zum Werkzeug ihrer Siege gemacht hatten, und dagegen Ordnung, Ruhe, Gehorsam gegen die Gesetze und Unverletzbarkeit, sowol

der Personen als des Eigenthums predigen, nachdem sie zuvor die tobenden Tribunen, die Verläumdungen, die Anklagen, die Justizmorde, die Plünderungen, die heiligen Insurrectionen in Umtrieb gesetzt hatten.

Ich gehe gern noch einen Schritt weiter, und gebe zu, daß es der Natur des Menschen angemessen ist, das allgemeine Beste zu wollen, ohne vom Privatnuzen erst dazu aufgefordert zu werden. Wer mag bloß in feindseliger Absicht, aus bösem Willen, Böses thun? Diese Rolle setzt eine Zerrüttung der Verstandeskkräfte voraus. In solchen Fällen aber, wo Widsinn oder Wahnsinn die obersten Plätze der Gesellschaft füllten, verhielten doch gemeinlich die Umstehenden das Unheil, das der Mißbrauch der Macht bei dieser unglücklichen Krankheit hätte stiften können. Nur in dem seltenen Zusammentreffen der Umstände, wodurch Menschen von großer Thatkraft, von unersättlichen Begierden und zerstörenden Leidenschaften, - aus Mangel eines Widerstandes, zur wirklichen Raserei übergingen, und sich auch noch in diesem Zustande als Herren der Welt und Meister eines entarteten Volkes behaupten konnten, war in Rom die Erscheinung eines Nero, eines Caligula und der Ungeheuer, die ihnen gleichen, möglich geworden. Die grimmige Verräththeit auf dem Throne, die uns mit Abscheu und Grauen erfüllt, ist folglich nur eine seltene Ausnahme, und dient der allgemeinen Regel eigentlich zur Bestätigung.

Alein worin besteht das Glück, womit man dem Menschengeschlechte so gekünstlich andienen will? Der Gemeinssinn verbindet doch einen Begriff mit dem Worte, und ich weiß nicht, welches allgemeine Gefühl ihn in den Gegenstand des Strebens aller derer verwandelt, die mit uns Eines Ursprunges und ähnlicher Bildung sind. Von Jugend auf gewohnt, den Zustand des Behagens und Bewußtseins angenehmer Eindrücke als unsere Bestimmung anzusehen, oder mit anderen Worten, zu glauben, daß ein Wesen, welches Genuß und Schmerz unterscheiden kann, nur für den erstern geboren sein könne, bilden wir uns allmählig eine Vorstellung von jener wünschenswerthen Art zu sein, worin die Summe angenehmer Eindrücke die Summe der unangenehmen nicht nur übersteigt, sondern auch durch ihre Abwechslung und Mannigfaltigkeit einen stets neuen Reiz zuwege bringt, und neue Quellen der Empfänglichkeit in uns öffnet. Sollen wir es einstweilen bei dieser Definition bewenden

lassen? Dann wäre, zum Beispiel, der Zustand des englischen Pächters Glück, und der des polnischen Leibeigenen Elend zu nennen. Der wohlhabendere Mann, der allen Ueberfluß seiner fetten Acker und Weiden genießt, gut gekleidet ist, und in einem netten, reinen, mit schönem Geräthe versehenen Hause wohnt, ist zugleich in Rücksicht seines Geistes, seines Gefühls, seiner Grundsätze, seiner Ueberlegung, seiner Kenntnisse, mit einem Worte, als Mensch, derjenige, der bei weitem den Vorzug verdient. Ihm ist wohl in allen seinen Verhältnissen; und in diesem behaglichen Zustande blickt er um sich her, forscht nach, wer, von wannen und zu welchem Ende er sei, gibt also dem bessern Theile seines Wesens, der Vernunft, die ihn über die ganze sichtbare Schöpfung hebt, ihre zweckmäßige Entwicklung, und fängt an, sich seiner Menschenwürde bewußt zu sein. Der ausgemergelte Sclav des sarmatischen Edelmanns hingegen, in einer morschen, räucherigen, nackten Hütte, im schmutzigen Schafpelze, vom Ungeziefer halb verzehrt, bei schwerer Arbeit und geringer, von nicht gar ungesunder Kost, kennt bloß thierische Affecten, ruhet gedankenleer von seiner Anstrengung, und stirbt hin, ohne den höheren Sinnengenuss gekostet, ohne sich seiner Geisteskräfte gefreuet oder sie nur gekannt zu haben, um den Zweck seines Hierseins gänzlich betrogen.

Wäre das Bild des Menschenglücks, das die Regenten vor Augen haben, dem hier gegebenen ähnlich; dächten sie sich dabei den Menschen im völligen Besiz und in gehöriger Uebung seiner physischen und moralischen Kräfte, und die sinnliche sowol als die Gedankenwelt seinem Genuße dienstbar: dann wäre unstreitig die Sorge, den Millionen, oder den Tausenden auch nur, welche die Vorsehung einem Fürsten anvertraute, ein solches, ihrer Natur und Bestimmung angemessenes Leben zu verschaffen, die edelste Auszeichnung, die einem vernünftigen Wesen über seines Gleichen verliehen werden könnte. Unstreitig dürfte das noch unmündige Menschengeschlecht sich Glück wünschen, solchen weiseren und besseren Führern anvertrauet zu sein, die ihm zu einer so wohlthätigen Ausbildung, zu einer so menschlichen Art des Seins, verhelfen könnten und wollten.

Es scheint indeß nicht, daß die Vorgesetzten des Menschengeschlechts sein Glück so definiren. Einigen unter ihnen, insbesondere, heißen die Völker, wie einst die ägyptischen Priester die Athenienser nannten: ewige Kinder. Es ist in ihrem Sinne

ausgemacht, daß die Pflege dieser Kinder, die Verwaltung ihrer Angelegenheiten, die Einrichtung des großen Haushalts, die gemeinschaftliche Anwendung ihrer Kräfte, ihnen selbst nicht überlassen werden dürfen; daß sie ihres Ursprunges unkundig, auf Treue und Glauben annehmen müssen, was ihre Vormünder ihnen darüber mitzutheilen für nöthig erachten, daß sie endlich nur insofern glücklich sein können, wie sie gläubig und folgsam sind. Dem Fürsten allein gebührt, nach diesem System, Unabhängigkeit, Willkür, vollkommenes Eigenthum und der damit verbundene Gebrauch seiner ganzen Wirksamkeit; der Menge bleibt ein enger Wirkungskreis, worin sie sich nach bestimmten Gesetzen maschinenmäßig bewegt und allmählig gewöhnt, ihre Führer und Lehrer für Wesen einer höheren Art, für Wunderthäter und Götter, zu halten. Der Despotismus, um consequent zu sein, muß diese moralische Nullität der Menschheit wollen. Diesen Zustand nennt er: ihr Glück; und alle Veränderungen, die er zu bewirken sucht, so lange dieses große Ziel noch nicht errungen ist, zwecken nur darauf ab, einen solchen Zustand dauerhaft zu gründen und unabänderlich zu erhalten.

Lassen Sie uns untersuchen, was sich für ein solches Reglerungssystem sagen läßt. Der gegenwärtige Zustand der moralischen Bildung hat, zumal in Europa, so wesentliche Fehler und ist mit so vielen großen Uebeln verknüpft, daß man es wol begreift, wie sogar einige denkende Köpfe unter uns zu der Ueberzeugung gelangen konnten, daß man den Menschen nie glücklich machen könne, wenn man ihm nicht die unglückliche Gabe vorenthalte, sich ein Sittengesetz in seinem Herzen zu schaffen, mit welchem alle seine Triebe in beständiger Fehde zu stehen scheinen. Es kommt darauf an, wie dieser Zweck erreicht, wie die Vervollkommnungsfähigkeit, wodurch der Mensch sich von andern Thieren unterscheidet, in einem ewigen Schlaf erhalten werden soll. Der Naturstand, wie ihn uns der Philosoph aus Genf geschildert hat, war bekanntlich nur in seiner Einbildungskraft zu Hause. Die Natur hat nirgends ein Geschöpf, und am allerwenigsten einen Menschen aufzuweisen, „dessen Herz in immerwährendem Frieden und dessen Körper beständig gesund ist;“ und dies sind doch die Bedingnisse, die Rousseau für das Glück seines freien Naturmenschen als nothwendig voraussetzt. Wir wissen, wie schwer es hält, die ersten Bedürfnisse unsrer Thierheit zu befriedigen, wenn wir deshalb an den Zufall ver-

wiesen werden. Es ist das Loos aller Thiere, heute zu fasten und morgen sich zu übersättigen; kann aber ein solcher Wechsel, wenn er auch keine Krankheit nach sich zieht, ohne alles Unbehagen sein, und wird man vom rohen Menschen (dem unser Philosoph das bloße Denken ohne Reflexion nicht absprechen kann, da er es den Thieren selbst zugesteht,) sagen dürfen, daß er bei heftigen Anfällen des Hungers, oder eines andern Naturtriebes, und dem steten Umhertreiben, welches die unmittelbare Wirkung derselben ist, „ruhigen Herzens“ bleiben könne? Wirklich ist es sonderbar, daß die Erforschung der Ursachen der Ungleichheit unter den Menschen nicht geradezu bei der Verschiedenheit angehoben hat, welche der Zufall schon allein in der Befriedigung der Bedürfnisse bewirken mußte. Die Entwicklung unserer vernünftigen Natur ist nicht das Werk der Noth allein; eine andere Reihe von Empfindungen und Gedanken rief der Ueberfluß hervor, und beide, Ungleichheit und Sittlichkeit, waren da, sobald sich zwei Menschen, zumal verschiedenen Geschlechts, auf derselben Erdscholle befanden.

In der Voraussetzung nun, daß von dem Augenblick an, wo sich der Mensch unter die Gerichtsbarkeit seiner Vernunft be gibt und seine Handlungen einer moralischen Verantwortlichkeit unterwirft; die Summe körperlicher Leiden, die von unserer Organisation unzertrennlich sind, noch durch alle die sittlichen Qualen vermehrt werde, von denen das Thier nichts weiß, fragt es sich: durch welche künstliche Vorkehrung nicht nur die Befriedigung der natürlichen Bedürfnisse gegen das Ungefähr größtentheils gesichert, sondern auch zugleich der freie Gebrauch der Vernunft, als eines gefährlichen, Unheil stiftenden Geschenke, so zweckmäßig eingeschränkt werden könne, daß man allen Uebeln der sittlichen Entwicklung vorbeuge, ohne auf die Vortheile, welche die bisherige Anwendung der Geisteskräfte dem Menschengeschlecht erworben hat, Verzicht zu thun. „Die Weisheit der Regenten,“ antwortet man uns, „hat das Mittel zur Beglückung ihrer Unterthanen erfunden; die Erhaltung der größtmöglichen Volksmenge in einem gegebenen Raum ist das aufgelösete Problem der Staatsökonomie; und darin besteht die Vollkommenheit der Gesetzgebung, daß sie alle Handlungen der Unterthanen einer unabänderlichen Richtschnur unterwirft, ihre ge buldige Anstrengung hervorruft, die Sitten zu abgemessenen Bewegungen umschafft, jede Spur von Freiheit und Willkür ver-

aus verbannt, und alle gesellschaftlichen Verhältnisse der Möglichkeit des Wechsels entzieht. Unbedingter Gehorsam gegen alle Staatsverordnungen, blinder Glaube an jeden Lehrsatz der Kirche, rastloser Fleiß in Verrichtung der vorgeschriebenen Arbeit, sind die Hauptpflichten eines Menschen, der von der Huld seines Herrn die Befriedigung seiner Bedürfnisse erwartet. Und die schönen Früchte dieser Folgsamkeit? — wer dürfte zweifeln? — sie sind: ein glückliches Volk, ein glänzender Hof, ein blühendes Reich!“

Wie preiswürdig erscheint die Weisheit, die mitleidige Sorge, die großmüthige Aufopferung der Fürsten, wenn wir ihnen diesen tiefgelegten, wohlthätigen Beglückungsplan beimeßen, und zugleich den kühnen Muth erwägen, der bei so zahlreichen, fast unübersehbaren, durch die Ausschweifungen der Vernunft aufgethürmten Hindernissen zum Beharren und Vollenden erfordert wird! Der Unfehlbarkeit des vorgeschlagenen Mittels stehen indes noch wichtige, ich fürchte gar unaufs löbliche Zweifel entgegen. Es gibt ein Land, dessen Regierung der hier beschriebenen sehr ähnlich ist; ihr fester Zusammenhang überläßt wenig oder nichts der Willkür und dem Ungefähr, und wird von manchen Schriftstellern als ein Meisterwerk der Staatsklugheit bewundert. Untersucht man aber, was die Einwohner dieses Landes nach mehreren Jahrtausenden unter dem Schutz und Einfluß ihrer Despoten geworden sind, so findet man nur bis zur verworfensten Weichlichkeit verzärtelte Geschöpfe, die mit allen Unarten ihres Ursprungs alle Laster dieser Schwäche verbinden, deren Ausbildung lediglich in mechanisch erlernten Begriffen, Gewohnheiten und Fertigkeiten besteht; die endlich, ohne eigene Besonnenheit, ohne sittliches Gefühl, ihren Sinnenbedürfnissen nachgehen, wie sie gedankenlos ihren Götzen Zinnblättchen opfern, und ihren Kaiser einen Himmelssohn nennen. Man hat ehemals geglaubt, daß die Chinesen — denn Sie sehen wol, daß von diesen die Rede ist — ihren hinreichenden Unterhalt hätten, und wenigstens in physischer Rücksicht ein angenehmes Leben führten; allein jetzt weiß man aus dem Munde glaubwürdiger Zeugen mit einer Zuverlässigkeit, die keinen Zweifel läßt, daß die Masse des Elends vielleicht in keinem Lande größer ist, als bei jener gedrängten Bevölkerung, welche viele Millionen Einwohner zur äußersten Dürftigkeit verdammt, und an unzähligen Neugeborenen schon im Augenblick ihrer Erscheinung das Todesurtheil vollzieht.

Vielleicht wird man fragen: wenn sich in Europa ein dem chineſiſchen ähnliches Regierungssystem endlich feſtſetzte, würden da die Folgen ganz eben dieſelben ſein? Unſere höhere Ausbildung, unſere tieffinnigere Erforſchung der Wahrheit, unſere Speculationen über die Grenzen unſeres Weſens, unſere durch Handel und Schifffahrt ſo umfaſſend gewordenen Kenntniſſe, unſere nützlichen Wiſſenſchaften, unſere zur höchſten Zweckmäßigkeit emporgeſtiegenen Künſte, unſer Geſchmack, unſere Sitten, unſere körperlichen Vorzüge — müßten ſie nicht einer Form den Weg bahnen, die alle Vortheile der beſten Verpflegung des Menſchengeschlechtes mit der Sorge für ſeine moralische Fixation verbinde? Wer kann beſtimmen, welche Reihe von Jahrhunderten, welche excentriſche Bewegungen, welche Gährungen, kurz, welche Revolutionen die Menſchenrace im öſtlichen Aſien zu ihrem gegenwärtigen Mechanismus vorbereiten mußten? Die Erfindung ſo vieler Künſte, die ſich, wenngleich ohne progressive Vervollkommenung, bis auf den heutigen Tag erhalten haben; die Läuterung und Feſtſetzung ſo vieler Begriffe, die jetzt wie unüberſteigliche und undurchbringliche Mauern vor dem Verſtande ſtehen und ſeine eigenthümliche Wirkung auf die umgebenden Dinge verhindern; endlich jene politiſche Vertilgung der Bücher, welche wahrſcheinlich in China die Herrſchermacht, durch die ganze Stufenfolge ihrer Werkzeuge hinab auf Jahrtauſende befeſtigte: — zeugen ſie nicht von einer vorhergegangenen großen Thätigkeit des Geiſtes, von einer freien Entwicklung der Verſtandeskräfte, von einer Moralität der ehemaligen Einwohner jenes ungeheuern Staates? Es wäre ſolglich nicht ungereimt, das gewaltſame Ringen, worin die Kräfte der Menſchheit ſeit ein Paar tauſend Jahren in Europa begriffen ſind, ebenfalls nur als den Vorbereitungszuſtand anzusehen, welcher der vollkommenen Beherrſchung der Menge vorangehen muß. Die aſiatiſchen Nationen aber durchliefen ihren Kreis vermuthlich darum ſchneller, weil die Natur weniger freigebig gegen ſie geweſen iſt, und ihren Fähigkeiten engere Grenzen angewieſen hat. Bei uns müſſen andere Erſcheinungen die Ruhe der Völker begleiten, und es iſt die Frage, ob unſere Lehrer und Führer uns nicht an jenen Abgründen glücklich vorbeiführen können, in welche die Chineſen verſunken ſind.

Die ganze Stärke dieſes Einwurfs ſcheitert an einer richtigen Beurtheilung der Folgen, welche die Ungleichheit unter den

25. Beziehung der Einsamkeit auf das Glück der Menschheit.

Einsamkeit hat auch dem aller empfindlichsten Mensch angemessene Erleichterung nach sich ziehen muß. Diese Ungleichheit, so besteht nur in scheinbar Verschiedenem verschiedener Evidenz, in Kufen unterschieden, die sich nie verdrängen, oder nur in der Menge der Bedürfnisse mit der Reichthum, verlangt Entschärfen, welche desto empfindlicher die Herzen vergiften müssen, je weniger sie von einer für gebührenden Beschränkung im Jammern erhalten werden, und je weniger die Regierung selbst, in der Überfahrt, daß sie nach dem gemeinsamen Befehle nichts von ihrem Ansehen zu fürchten habe, sich darum bekümmert. Wo wirkt das Aizel, dem Eigennut, der Genußsucht, dem Verzuge, der Eiz, dem Reide, dem Haß, der Verläumdung zu weichen, oder die Hevrigkeit, die Wollust, die Völlerei, die Eitelkeit, die Hoffarth, kurz, alle Folgen von dem Uebermuth der Reichen, nicht aufkommen zu lassen? Bedenkt man nicht, daß, sobald man dem Menschen den Maßstab entzieht, nach welchem er selbst ermessen muß, was Recht und Unrecht ist, die vorgeschriebenen Sitten nur ein conventionelles Sankelspiel sind, das jeder buchstäblich mitmacht, um hernach, sich selbst gelassen, mit desto weniger Rückhalt zu handeln, und Alles, was nicht verboten ist, für erlaubt zu halten? Was hätte man also mit der Unterdrückung der Vernunft gewonnen? Die Tugend vertilgt und unmöglich gemacht, indeß das Laster bliebe, und schändliches, nicht gefühltes Sittenverderbniß zuletzt in allen Gemüthern herrschte! — So ist demnach das Glück des zahmen Slaven eben so erdichtet, als das Glück des freien Wilden, und die beiden Extreme der Wildheit und Zähmung, sofern man ihre Verhältnisse zur Sittlichkeit betrachtet, müssen sich berühren. Ich denke dabei an die Pflanzen, deren Früchte im ungebauten Zustande herb, saftlos, ungenießbar sind; und dann wieder an jene, die zu sehr an ihrem freien Wachsthum durch die geschäftige Menschenhand gehindert, nur mißgestaltete Blüthen bekommen und keine Früchte tragen.

Ich mag hier nicht einmal mit der Gegenfrage auftreten: ob sich auch andere Folgen von der Ungereimtheit erwarten lassen, die Vervollkommnungsfähigkeit, die einmal des Menschen Unterscheidungszeichen ist, zum ewigen Schlaf zu verdammen? Als ob es uns zustände, die Anlagen der Natur willkürlich und ungestraft zu zerstören. Bisher hat man diese despotische Grundmaxime in Europa noch nicht auf eine so consequente Art in

Ausübung gebracht, wie es im östlichen Asien geschehen ist; — etwa, weil nur Menschen von mogulischer Abkunft diese Varietät annnehmen können, und die reichhaltigere Organisation des Europäers sich so gewaltsam nicht in eine Form zwängen, seine regeren Geisteskräfte sich nicht so gänzlich ersticken lassen? Doch wir haben ja Beispiele von Sklaverei in Ueberfluß, die uns lehren, wie tief die Menschheit auch bei uns herabgewürdigt, wie sehr die Denkkraft am Aufkeimen gehindert werden könne. Ich vermute fast, daß es weniger an den Vorzügen unserer körperlichen und geistigen Anlagen als an der Entstehungsart unserer Bevölkerung, an den Verhältnissen, die das Klima, die Lage der Länder und der Verkehr mit anderen Nationen nöthwendig erzeugten, kurz an einer Verkettung von Umständen liegt, die bis an den Ursprung der Gesellschaft hinaufreicht, daß sich theilweise unter uns eine freie Regsamkeit der Kräfte erhalten hat, die der Despotismus zu seinen Zwecken behutsam anwenden, aber bisher nirgends, ohne sich selbst zu schaden, gänzlich bändigen konnte.

Oft habe ich die Vertheidiger einer despotischen Verfassung von dieser Unwürdigkeit selbst unserer Brüder ein Argument entlehnen hören, womit sie die Unvermeidlichkeit einer immerwährenden Vormundschaft erweisen wollten. Vernunft und Freiheit, hieß es dann, wären allerdings schätzbare Vorrechte; nur könnten sie, der Natur der Dinge dieses Erdrundes gemäß, bloß das Eigenthum einer geringen Anzahl vorzüglich begünstigter Menschen sein, und die Geschichte zeigte, daß zu allen Zeiten, in allen Ländern und Staaten, Unwissenheit und ungebildetes Gewohnheitsleben das Loos der Menge gewesen wären. Man wolle ja gern den Staatsmann, den Feldherrn, den Priester, den Arzt, den Philosophen aufgeklärt wissen; man lese sogar mit Vergnügen die Producte eines gebildeten Verstandes; man höre und sehe mit Entzücken die Werke der reichen Phantasie, der gefälligen Erfindung, des feinen Witzes, des harmonischen Schönsinnes: allein nun erwarte man auch von diesen größern Geistern, denen die Regenten und Höfe Gerechtigkeit widerfahren ließen, daß sie endlich fühlen möchten, wie ihre Seltenheit ihren Werth erhöhe, und daß sie mit ihren Herren, die zur Arbeit und zum Gehorsam geschaffene Menge verachteten *) lernten.

*) „Sie sind ein guter Mann,“ sagte Choiseul einem angehenden

Unselige, grausame Menschenverachtung! Sie war es selbst, die jene traurigen Erscheinungen der Unwissenheit und Sklaverei unter der Menge verewigte, indem sie den Ehrgeizigen zuerst über seines Gleichen hob; und sie wagt es jetzt, sich auf ihr eigenes Werk zu berufen? Ueber den gegenwärtigen Zustand unserer Gattung, ist der Philosoph mit dem Politiker einverstanden; aber er fühlt oder weiß vielmehr, was Menschen sein könnten oder sollten; er geht daher den Ursachen ihrer Herabwürdigung nach, und sucht das Mittel aufzufinden, welches sie wieder ihrer Bestimmung nähern kann. Mit einem Trauergeföhle, das sich zur reinsten Philanthropie gesellt, blickt er auf ein Wesen hin, das die göttlichen Vorrechte der Vernunft und Sittlichkeit nicht genießen darf, und statt dessen, unter den Lasten der Gesellschaft, unglücklicher als die Thiere, seine ganze Wirksamkeit von seinen Trieben entlehnt. Wenn gleich das Menschengeschlecht in diesem unwürdigen Zustande wenig Achtung einflößt, so bleibt doch hier, wie überall, Hülflosigkeit die Quelle der zärtlichsten Pflicht, und der wahre Menschenfreund, so gerührt und aufgefordert, erkennt in diesem gemißhandelten und um seine Bestimmung betrogenen Haufen, den Gegenstand seiner uneigennütigen und immerwährenden Sorge.

Soll ich hier noch den so oft widerlegten und stets wieder aufgewärmten Einwurf erwähnen, daß die Beschäftigungen des großen Haufens ihm Zeit und Gelegenheit zu eigenem Forschen und Nachdenken, zur Ausbildung seiner Geistesfähigkeiten, kurz, zur sittlichen Vervollkommenung, versagen? Man hebe doch nur die Last, die eine ungerechte Regierung der arbeitenden Klasse aufgebürdet hat, von ihren müden Schultern; man zwingt sie nicht länger, die Früchte ihres Fleißes dem privilegierten Räuber und Müßiggänger hinzugeben: und bald wird der kahle Vorwand verschwinden, der nur von jenen Mißbräuchen seine ganze Stärke entlehnt. Die Natur, die weniger stiefmütterlich ist, als ihre Verklümmter sie schildern, legt oft in ihre Kargheit selbst den Sporn, der neue Anstrengung hervorruft, und die Geistesanlagen entwickelt. Auch der müde Arbeiter ist nicht immer zum Denken zu stumpf; die Freude des Erringens öffnet auch bei ihm die Thore der Empfänglichkeit. D, sie ist des Strebens

Politiker: „aber Sie werden nie ein großer Staatsmann; Sie verachten die Menschen nicht genug.“

werth! Nur bei vorenthaltenem Genuße wird das Gefühl der umsonst verschwendeten Mühe und des erlittenen Unrechts, allmählig die Regsamkeit des Geistes ersticken, und starre Gleichgültigkeit an die Stelle des Ringens nach Vollkommenheit treten.

Wenige, fruchtbare Wahrheiten, der reine Ertrag des donerlangen Kampfes der Vernunft gegen Irrthum, Wahn und Betrug, genügen dem gesammten Menschengeschlechte, als die Grundpfeiler seiner Sittlichkeit, vorausgesetzt, daß sie nicht, unverstanden und unbenutzt, das Ohr allein berühren, und von der Zunge mechanisch und gedankenlos wiederholt, sondern mit eines jeden eignen Fassungsvermögen aufgenommen und seiner Empfindung gleichsam eingeimpft werden. Wer kennt aber nicht dagegen den ungeheuern Wust, womit man das Gedächtniß auch des geringsten Tagelöhners belastet, um seinen Verstand zur Unthätigkeit zu zwingen? Ammenmärchen und kindische Widersprüche in der Anwendung der Begriffe von Ursache und Wirkung, statt einer gründlichen Anleitung zur Kenntniß der umgebenden Natur; Vorschriften und Formeln zum Auswendiglernen, statt eines durch Erfahrung und Uebung sanft erregten Bewußtseins; ausgelernte Stellungen und Löhne, grobe Taschenspielerkünste, freche Heiligung lebloser Fetische, widersinnige Vorstellungen von Belohnung und Strafe, Unterdrückung der Vernunft durch den selbigerpriesenen Glauben an Unsinn, Unmöglichkeit und Lüge, statt eines einfachen und erhabenen Sinnes, der über die Grenzen der Menschheit und ihres Erkennungsvermögens hinaus, ewige Wesenheit, Wahrheit und Güte ahnet und sich ihnen anzuschließen sucht! — Diese Werkzeuge der künstlichen Unwissenheit trugen die Erzieher des Menschengeschlechts zusammen; ihrer bedienten sie sich, um, wo möglich, allen Menschen einerlei Oberfläche und Glätte zu geben, da doch das Naturgesetz, welches sie unwissend verkennen oder wissentlich übertreten, keine andere Bildung als jene gestattet, die in jedem einzelnen Menschen von innen heraus, nach Maßgabe seiner eigenthümlichen Kräfte geschieht. Allein der Despotismus forderte Automaten; — und Priester und Leviten waren fühllos genug, sie ihm aus Menschen zu schnitzen.

Die Hälfte der Zeit, die mit albernen Mummereien, hergeplapperten Formeln, abgeschmacktem Gewäsch über unbegreifliche Dinge, langweiligem Unterricht in unfruchtbaren Kenntnissen unverantwortlich verschwendet wird, reichte hin, die Aufmerk-

samkeit des gemeinen Mannes auf sich selbst und seine Verhältnisse zu richten, seinen Durst nach Wahrheit zu erregen, und den Wunsch in ihm zu wecken, durch eigenes Bemühen das zu sein und zu werden, wozu ihn die Natur mit seiner eigenthümlichen Gestalt und seinen Anlagen ins Dasein rief. Die Mittheilung nützlicher, anwendbarer Naturkenntnisse, die Anleitung zum eigenen Nachdenken, und in diesem die Belebung des zarteren Sinnes, der uns vernünftiger Freuden theilhaftig macht: diese schönen Sorgen des Menschenfreundes heißen weder ungewöhnliche Gaben noch übergroße Kräfte; die Unbefangenheit des Lehrers und des Zöglinga sichert den Erfolg ihrer gemeinschaftlichen Arbeit. Hinweg daher mit dem ungerechten Spotte, daß die Schugredner der Menschheit sich in unausführbare Theorien versteigen und Gelehrte hinter dem Pfluge sehen möchten. Nein! unendlich mehr Unfinn mußte man den Menschen lernen lassen, um ihn von sich selbst zu entfremden, als er echte Grundbegriffe bedarf, um sich seiner Bestimmung zu nähern. Wie lange wird man den Regenten und Lehrern noch wiederholen müssen: was den Menschen tugendhaft und glücklich macht, kann keine Regierung und keine Erziehung ihm geben; es ist in ihm, aber des Tyrannen Arglist und des Erziehers Affenliebe können es nur gar zu leicht ersicken!

Eie merken wol, daß ich den Nutzen des armseligen Nothbehelfs, den man bisher Erziehung *) nannte, trotz allen seinen Fehlern und Mängeln nicht verkennen will. — Die Menschheit lag als Findling an der Brust einer mitleidigen Säugamme, deren gesunde Säfte und liebevolle Pflege ihr Wachsthum und Gedeihen gaben. Doch Reichthum, Hoheit, Ueppigkeit entzündeten die lüsternen Sinne des jungen Weibes; verführt, verführend, zügellos, spielte die Duhlerin bald mit Kronen, indes sie ihre Pflegetochter in harter Dienstbarkeit hielt. Endlich, auf der letzten Stufe eines ehrlosen Alters zum Scheusal entstellt, frühnt sie ihren ersten Verführern, und möchte ihnen die Freiheit, die Jugend, die Unschuld der erwachsenen Jungfrau verhandeln.

*) Sollte es einer Erinnerung bedürfen, daß ich hier das ganze System unserer jetzigen moralischen Bildung, hauptsächlich in Beziehung auf die arbeitende Klasse, den pädagogischen, religiösen und gesellschaftlichen Unterricht, nicht blos der Kinder, sondern auch der Erwachsenen, mitinbegreifen, unter dem Worte Erziehung verstehe?

Was Wunder, könnte man noch hinzufügen, wenn das Beispiel der Verderbtheit bereits die Sittsamkeit eines so verwahrloseten Geschöpfes untergraben, den Nachahmungstrieb mißgeleitet und die Leidenschaften zur ungestümmten Entwicklung gereizt hätte? —

Im Ernste, was lästern jetzt die Priester das brausende, empörte Menschengeschlecht? War es nicht seit Jahrtausenden ihnen allein anvertrauet? Waren sie nicht seine unumschränkten Erzieher? War es nicht gewohnt, ihnen blindlings zu folgen? Mußte es sich daher nicht nach ihrem Muster bilden? Fern sei es von mir, die Verbrechen zu entschuldigen, womit man die heilige Sache der Freiheit entehrte; aber wenn auf den neuesten Revolutionen das Wahl der Unsittlichkeit haftet, wessen ist die Schuld? Wer schuf uns das falsche, schädliche System der Sittenbildung? wer ging uns mit verwerflichem Beispiele voran, und trieb die freche Verworfenheit so weit, ihr zuletzt nicht einmal mehr den Mantel der Scheinheiligkeit umzuhängen? — Armes Menschengeschlecht! aus welchen Abgründen hast du dich noch emporzuarbeiten!

Es ist wahr, was uns vor gänzlicher Sittenlosigkeit behütet hat, sind jene ersten Lehren, deren Ursprung, sei er in übernatürlichen Eingebungen oder in den lauterer Tiefen der Vernunft zu suchen, uns in jedem Falle göttlich heißen kann. Die einfache naturgemäße Wahrheit, die sie enthielten, that immer noch Wunder, auch seitdem sie mit Tand und Schlacken verunreinigt war. Allein ich frage, ob unsere Gattung nicht eher bewaert als glücklich gepriesen werden müsse, daß man die einzige Quelle, wo sie Weisheit und Begeisterung zur Tugend schöpfen konnte oder durfte, so treulos hütete, oder so absichtlich trübte? Sollen wir es etwa gar unsern bisherigen Lehrern zum Verdienst anrechnen, daß sie nicht alle Wahrheit aus dem Sittenbuche ügten, nicht mit einemmal über die Vernunft den mörderischen Bannfluch sprachen? — Vielleicht dürfen wir endlich unsere Phantasie erfreulicheren Hoffnungen überlassen. Seit mehr als in dem Menschenalter traten die weisesten Menschen an die große Saat, und lehrten uns das gute Korn vom Unkraut unterscheiden. Die Ernte reift; die Schnitter werden die Garben in die Scheuern sammeln und das Unkraut draußen verbrennen. Sie orgen, mein Freund, ob nicht manche gute Lehre dabei mit

unkommen möchte? Sorgen Sie nicht; nichts ist verloren, wo der Same des Guten bleibt!

Die Gegner der Bervollkommenung sollten endlich überzeugt sein, daß man die schönen Träume von idealischer Vollkommenheit den Schwärmern überlassen könne, ohne deshalb an der Sache der Freiheit, oder, welches gleichlautend ist, der Vernunft und Sittlichkeit, zu verzweifeln. Gutes und Böses sind in unseren Verhältnissen nirgends ganz unvermischt, und der Grad des Mehrern oder Mindern bestimmt die Unterschiede. Im strengen Wortverstande war noch keine Verfassung so durchaus böse, daß nichts Gutes mehr dabei gedeihen oder bestehen könnte, keine so schlechterdings vollkommen, daß nicht Fehler, Mißbräuche und Verbrechen darin möglich wären. Wird man aber daraus folgern dürfen, daß es der Mühe nicht lohne, dem Uebermaße des Bösen abzuheifen und seinem Fortschritt ein Ziel zu stecken? Wird es darum gleichgültig sein, ob wir unter einer guten oder bösen Regierung leben? Wenn der Zweck unseres Daseins lediglich durch die Uebung und Anwendung unserer Verstandeskkräfte erreicht werden kann, dürfen wir es gut heißen, daß die Menge von dieser Bestimmung ausgeschlossen und von ihrer Erreichung gewaltthätig abgehalten werde, weil es freilich unmöglich ist, daß Alle sich in gleichem Grade zu vernünftigen und sittlichen Wesen entwickeln? Wenn Jemand eine Anzahl Kugeln nach einem bestimmten Ziele zu werfen hätte, wie thöricht würde er uns vorkommen, falls er sich bereben ließe, daß er sie eben sowohl in entgegengesetzter Richtung dürfe laufen lassen, weil sie doch nicht Alle das Ziel erreichen könnten!

Den Feinden der Freiheit bleibt noch eine Zuflucht übrig: ein Argument, das, ihrem Vorgeben nach, aus der Natur des Menschen entlehnt ist. „Der Mensch,“ behaupten sie, „ist nicht mehr und nicht weniger, als wozu die Gewohnheit ihn schuf, und der Philosoph, sammt seinem Stolge und seiner Eitelkeit, macht hier keine Ausnahme; auch auf ihn wirkten, längst ehe er sich bewußt sein konnte, Zeit, Ort, Natur, Menschen, Verhältnisse, Begebenheiten: sie ließen jene tiefen, unauslöschlichen Eindrücke zurück, die in der Folge unvermerkt die Bahnen seiner Empfindungen und Gedanken wurden. Tugend und Laster, Weisheit und Thorheit, sind Gewohnheiten, von einem unvermeidlichen Verhältnisse bestimmt. Wer vermag dem Neze seines Schicksals zu entgehen, dessen Fäden gesponnen waren, ehe

er Athem schöpfe?" — Ohne diese Behauptung von der metaphysischen Seite zu betrachten, wo sie zu einem langen Streite führt, den die Philosophie entweder längst entschieden hat, oder nimmermehr wird entscheiden können, möchte ich mich hier nur auf diejenige Erfahrungsübereinkunft berufen, ohne welche jede Verabredung, jeder Vertrag, jedes Einverständniß unter den Menschen, unmöglich wäre. Diese Uebereinkunft unserer Sinne ist der Grund einer gewissen Gleichförmigkeit unserer Vorstellungen; sind wir aber einverstanden über Schmerz und Vergnügen, so folgen alsbald daraus die Begriffe von Bösem und Gutem, von Recht und Unrecht, und es hängt nicht länger von uns ab, diese Grundbegriffe und ihr Verhältniß zu unserm Bewußtsein zu ändern. Würden wir nun nicht lächeln, wenn Jemand die angenehmen Empfindungen verachten wollte, bloß weil wir von Natur gewohnt sind, sie angenehm zu finden? Ist also der Mensch einmal so geschaffen, daß, sobald sich seine Geisteskräfte regen und moralische Begriffe zeugen, eben diese Begriffe von dem Augenblick ihrer Entstehung an, die höchste Gerichtsbarkeit über seine Handlungen, trotz aller Widerrede einzelner Vorstellungen oder Empfindungen, in ihm behaupten; so können wir keine Ehre, kein Verdienst, keinen Genuß darin suchen, diesem innern Gesetzgeber zu widerstreben, unter dem Vorwande, daß wir nur auf diese Art eine freie, eigenmächtige Wirksamkeit äußerten. Wir? Ich möchte wol wissen, wo wir uns am innigsten und unzertrennlichsten der Selbstständigkeit unseres Ich bewußt sind: in der bloßen Aneignung einer Empfindung, oder als Richter über die Veränderung, die dadurch in uns geschieht? — Ist es also wahr, daß die Richtung, nach welcher sich unsere ganze Gattung bewegen soll, in der allgemeinen sittlichen Anlage des Menschen schon voraus bestimmt ist, — und bei aller Mannigfaltigkeit, welche die menschliche Natur durch alle Glieder ihrer Kette darbietet, ist dies der große Durchklang, in welchem alle einzelne Accorde verhallen —: so können nur die Grade und die Art der Entwicklung unserer Geistesanlagen den äußeren Verhältnissen, worin wir uns befinden, unterworfen sein.

Die Moralität der handelnden Personen müssen wir daher allerdings von der Moralität der Handlungen unterscheiden. Eine ungerechte That, mit guter Absicht und aus Unwissenheit des Bösen begangen, bleibt immer ein Verbrechen, wenngleich

24 Beziehung der Einsicht auf das Glück der Menschheit.

die Schuld des Ubiens wegwischt und wir nur die Befriedigung seiner Einsicht bekommen. Es kann auf der andern Seite eine gute Handlung von den wichtigsten Folgen, denjenigen, der sie in freudigster Absicht vollbrachte, von dem Vorwurf der Immoralität nicht befreit. Tugend, dieser erhabene Name, dürfte von menschlichen Tugenden nicht ausgesprochen werden, wenn er eine uns erreichbare Befreiung von allem Uebel, eine unbeschränkte Wirksamkeit und Energie unsers Wesens bedeuten sollte. Nach den Grenzen aber, die unsere Natur von aller absoluten Vollkommenheit ausschließen, kann uns nur die Vereinbarung einer gerechten Handlungsweise, mit dem Bewußtsein guter Absichten, Tugend heißen. Hiermit verschwindet die streitige Frage: ob der Grad der eigenen Anstrengung und des innern Kampfes, womit eine solche Uebereinstimmung errungen wird, bei der Definition in Rechnung kommen müsse. Es ist vielmehr offenbar, daß eine verdienstliche Zurechnung nirgends Statt finden kann, die Tugend mag das stille Resultat einer glücklichen Harmonie der Kräfte, oder das gewaltsam erkämpfte eines mächtig vollenden Verstandes sein. Die Eitelkeit, die noch mit dem Bewußtsein eines Verdienstes befriedigt sein wollte, schmälerte den Werth der Tugend, die heroisch oder liebenswürdig, oder unter jeder Gestalt, welche sie nach der persönlichen Verschiedenheit jedes Menschen und seiner Verhältnisse annehmen mag, stets ihr eigener und alleiniger Lohn bleiben muß. Wer eine solche Zurechnung dem Philosophen beimessen kann, möchte wol an den echten nicht gerathen sein. Selbstkenntniß und richtige Selbstbeurtheilung, ohne welche man diesen Namen nicht mit Recht tragen darf, sind Bedingungen, wobei sowol pharisäischer Stolz als falsche Demuth wegfallen müssen. Wohl dem, der ohne sich mit Andern zu vergleichen, den Genuß hinnehmen kann, den die Natur mit der Selbstgemäßheit unzertrennlich verbunden hat!

Wahres und Falsches, welches in dem aufgestellten Argument in einer verworrenen Mischung lag, wünschte ich hier gehörig abge sondert zu haben. So lange wir mit den Worten bestimmte Begriffe verbinden, ist wenigstens so viel klar, daß man der Tugend, auch als bloße Gewohnheit betrachtet, ihren Vorzug nicht absprechen könne. Ist nun vollends der Unterschied gegründet, den wir hier zwischen der natürlichen Richtung der menschlichen Natur und der Einwirkung äußerlicher Verhält-

isse angenommen haben, so bliebe noch zu untersuchen übrig, wiefern die Abhängigkeit des Menschen von diesen letztern, durch vernünftige Vorkehrungen vermindert werden könnte. Wir haben bereits gesehen, wie gefährlich und feindselig eine unnatürliche Erziehung werden kann, indem ihr planmäßiges, gemessenes Verfahren, der Natur gleichsam vorzugreifen und jene Bildung zu vereiteln sucht, welche sonst durch die Erfahrung allein, wahrscheinlich immer zu einem gewissen Grade der Sittlichkeit ihren müßte. Ein System der Erziehung aber, welches lediglich darauf abzwicke, den Menschen in sich selbst unabhängiger zu machen, anstatt ihm schwerere Ketten anzulegen, sollte es nicht zur wahren Vervollkommenung und durch diese zum Glück unserer Gattung beitragen können? Diese Frage beweiset Ihnen, daß wir uns wieder auf dem Punkte befinden, wo wir im Hauptgegenstand dieser Erörterung verlassen hätten.

Daß es eine so gar dauerhafte Form der Verfassung und der Sittenbildung geben könne, die den einzelnen Menschen den freien Gebrauch aller ihrer Kräfte nicht schmälerte, die nur bezimmte, was die Gesellschaft an ihre Glieder fordern muß, indem sie ihnen die unschätzbaren Vortheile der persönlichen und der Eigenthumsicherheit gewährt, die folglich jeden Menschen fordern, wie er, mit Vervollkommnungsfähigkeit begabt, und dadurch sich selbst sein eigener Zweck, geehrt werden müßte: — dies scheint mir bis jetzt noch nicht ganz außer der Reihe der Möglichkeiten zu liegen. Nur verträgt sich die Idee einer solchen Form auf keine ordentliche Weise mit jener Vorstellung der ununterwährenden Kindheit des Menschengeschlechtes, die eigentlich, wie wir gesehen haben, dem patriarchalischen Despotismus, dem allbestehenden von allen, zum Grunde liegt. Man müßte annehmen, daß die Vormundschaft der Regenten über ihre Völker endlich ein Ziel haben, daß in dem Maße, wie die Menschen im Gebrauch ihrer moralischen Kräfte geübt würden, die Macht des Vaters und Lehrers in den sanften Rath des Freundes übergehen und endlich alle Spur von Herrschaft auf der andern Seite verschwinden müßte. Diese Voraussetzung ist aber mit dem Despotismus in offenbarem Widerspruch. Welchem Fürsten könnte es je einfallen, dem Szepter zu entsagen, und das Volk seiner eignen Tugend und Weisheit zu überlassen? Vergebens gehen wir die Geschichte aller Nationen durch; nicht ein einziges Beispiel erquicket den lebenden Geist. Nennen Sie mir

nicht den edlen Timoleon; er stellte nur eine Republik wieder her, und das begeisterte Zeitalter, worin er lebte, sprach laut in seinem Herzen für die Vorzüge der republikanischen Regierungsform. Von Karl'n V. oder auch von jenem Könige von Garbinien Schweige man nur gar, die doch lediglich den Herrscherstab ihren Söhnen zur herzloseren Führung übergaben und zu spät den Verlust ihrer Macht bereuten. Unter dem despotischen Joche mag übrigens wol das Volk zu schwach, zu träge, zu unwillkürlich sein, um plötzlich sich selbst beherrschen zu können. Ohne Tugend und Weisheit kann keine freie Verfassung bestehen; und woher hätten die maschinenmäßigen Knechte eines allvermögenden Regenten beide, oder nur eine von beiden, empfangen? *)

Wenn demnach vom Despotismus ein glücklicher Zustand des Menschengeschlechts auf keine Weise zu hoffen steht; wenn die Erfättigung und Befriedigung der Naturbedürfnisse, die er so willkürlich für das einzige Glück ausgibt, durch seine Anstalten nicht einmal erlangt werden kann; wenn jede Aufmunterung an das Volk, sich seiner eignen Vernunft zu bedienen, ihm in seine Rechte einzugreifen scheint, und gleichwol die Natur, indem sie Kräfte und Fähigkeiten in den Menschen legte, die Entwicklung und Vervollkommenung derselben augenscheinlich zu seiner Hauptbestimmung erhoben hat: so lassen Sie uns forschen, ob irgendwo von den Vorstehern dieser unmundig geglaubten Gattung ihr wahres Beste zum Hauptgegenstande der Regierungsfor gen gemacht und die zweckmäßigsten Mittel gewählt und angewendet werden, wodurch jedes einzelne, ihrer Führung anvertraute Wesen zur innern Unabhängigkeit und sittlichen Vollkommenheit sich nähern kann? Die meisten Staatsverfassungen in Europa sind vom eigentlichen Despotismus noch ziemlich weit entfernt; mithin wäre es nicht ganz unmöglich, daß sie auch eigene, von jenen der Alleinherrschaft verschiedene Systeme besol-

*) Wäre nicht diese erkünstelte Unfähigkeit und Minderjährigkeit der Völker so unverkennbar, fast möchte ich dann glauben, daß es Bunte in der Geschichte Friedrich's des Großen und in seinem Charakter gebe, die ihn vor vielen tausend Herrschern als den Mann und den Menschen auszeichnen, von welchem sich eine bis jetzt noch beispiellose Größe wol hätte erwarten lassen. Allein, so hoch er im Einzelnen die Menschheit ehrte, so deutlich sieht man durchgehends in seinem Leben, daß sein Zeitalter — und seine Erziehung — ihn zwang, sie in der Masse zu verachten.

en könnten, um das Glück der Völker durch die Dauer ihrer Macht und ihres Zusammenhanges zu befestigen.

Nur die größten europäischen Höfe haben indessen ein zusammenhängendes, festgesetztes Staatssystem und eine damit genau verbundene Politik. Alle schwächeren Staaten müssen sich derzeit nach den Umständen richten und ihre Erhaltung in veränderlichen Verbindungen, bald mit diesem, bald mit jenem mächtigen Nachbar suchen, um nicht in eine slavische Abhängigkeit zu versinken, welche sie um so viel mehr erschöpft, weil noch ein Interesse des Unterdrückers, sie zu schonen, vorhanden ist. Die Möglichkeit, daß das Glück der Untergebenen planmäßig beziehen werden könne, fällt hiermit in der Hälfte von Europa ängstlich weg. Wenn für die Erhaltung der Souverainetéät gerügt ist, behält der Fürst eines solchen Landes nur die Sorge übrig, mit seinem Hofstaate so reichlich zu genießen, als ihnen das Uebermaß des Genusses noch Fähigkeit dazu gelassen hat, der die Erschöpfung aller Hülfquellen es noch gestatten will. Der erträgliche Zustand des Volkes unter einer solchen Regierung ist mehrentheils ein Werk des Zufalls.

Wo hingegen ein Regierungssystem wirklich vorhanden ist, ort — lächeln die weisen Staatsmänner der dummen, oder als ihnen nur eben so viel sagt, der frommen Einfalt derer, die Volksglück im Ernste für ihr Augenmerk halten. „Was wird in solchem Falle aus den Beteuerungen, den Manifesten, den Proclamationen, den tausend menschenfreundlichen Aeußerungen, die nichts als Liebe gegen ihre Völker athmen?“ — Wer es noch fragen kann, ist wahrlich zum Staatsmann, ich will nicht sagen verdorben, aber gewiß zu ungewandt, und vielleicht unbefangen, zu rein. Das Geheimniß aller Staatsklugheit: Vergrößerung; das Geheimniß aller Politik, List und Menschenverachtung. Doch was sag' ich, Geheimniß! In unseren Zeiten hüllen sich die Absichten der Höfe kaum mehr in diesen Schleier; nur die Mittel zur Ausführung, die Maschinen und Betriebe, bleiben bis zu gelegener Zeit verdeckt. Machiavelli's Kunst wird nicht mehr von königlichen Schriftstellern widerlegt; liegt, möchte man beinahe sagen, zur Schau im Audienssaal; id wo wäre der Spott, der beißender die Aufklärung ästet? es ließ sich auch wol erwarten, daß während man in einem extrem von Europa die Rechte der Menschheit mit den Waffen der Hand geltend zu machen suchte, Rechte, deren sicherste

28 Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit.

Schmerzhaft doch in der Vernunft allein befaßt, im andern die wüthliche Gewalt trotzig ihrer Larve von sich werf, um in allen Schreden ihrer eigenen Nechtfertigkeit das schwache Menschengeschlecht zu versteinern. —

Ich eile, einem Mißverstände vorzubeugen. Dorthin sagte ich, die Regenten schienen mir so bödsartig nicht, zum Glück der Menschheit scheel zu sehen; theils aus Eigennutz, theils schon des bloßen Angenehmen des Wohlthuns wegen, mußte ich sie für aufrichtig halten, wenn sie dieses Glück, so eingeschränkt ihre Vorstellung davon auch sei, als eine Angelegenheit ihrer Regierungsforgen im Munde führten. Es könnte scheinen, hier hätte ich jene gute Meinung wieder zurückgenommen; allein der Schlüssel zu diesem vermeinten Widerspruche liegt in der Geschichte des menschlichen Herzens. Unsere Natur ist dem Arzt und dem Psychologen gleich bewundernswürdig; denn in beider Rücksicht widersteht sie oft der gänzlichen Zerrüttung noch da, wo man meinen sollte, daß Alles auf ihren Untergang schon berechnet sei. Geburt, Erziehung, Verhältnisse, Alles scheint sich gegen die Menschlichkeit der Fürsten zu verschwören; und dennoch kann sie zuweilen im Sturm der ungezähmtesten Leidenschaften hervorsichimmern. Allein den guten Willen eines Regenten, womit er eine menschenfreundliche Lebensart in ein Manifest rücken, unter hunderttausend Leidenden einmal Einen trösten, oder, wenn es hoch kommt, von irgend einem Rechtschaffenen, der den Muth hat ihm ins Gewissen zu reden, sich eine gute That abdringen läßt, diesen ohnmächtigen guten Willen dürfen wir nicht mit einem überlegten, nach den Vorschriften der Vernunft und des Herzens abgemessenen Handlungsplan verwechseln. Man zeige mir den Herrscher, dessen erster Gedanke bei jeder Veranlassung zum Handeln nicht dieser wäre: ist hier etwas für mich zu gewinnen? sondern der statt dessen sich fragte: ob und wie er das Wohl des Volkes hier befördern könne? und ich will glauben, daß die Gerechtigkeit vom Himmel gestiegen sei, um in der Brust dieses bessern Titus zu wohnen,

. . . è qual, che col sapere accoppia
Si la bontà, ch'al seculo futuro
La gente crederà, che sia dal cielo
Tornata Astrea

Ariosto.

O mein Freund! wie arm ist der, dessen schwache Weichherzigkeit ihm nicht erlaubt, einen unersättlichen Bettler abzuweisen! Mehr oder weniger befinden sich die Fürsten, wenigstens die Despoten, in diesem Falle; ihr Alles verschlingender Bettler sind sie selbst, und keiner hatte noch den Muth, sich irgend eine Befriedigung zu versagen *).

Der Slav seiner Bedürfnisse ist die Beute Aller, die ihn umgeben; er schleppt eine Kette, an der man ihn leiten kann, wohin man will. Schlaue, dreiste; behende Gefährten wissen diese Leitung in Dienstbarkeit zu verkleiden, den Augenblick der stärksten Anwandlung abzuwarten und zu benutzen, endlich, wenn Gewohnheit ihre Handreichung unentbehrlich gemacht hat, sich ein Verdienst daraus anzueignen und alsdann sogar das Gewicht der Kette zu vermehren oder sie fester anzuziehen. Die parasitische Brut der Höfe wächst auf dem schwachen Fürstenthume, saugt seine besten Kräfte, und gibt ihm Seuchen, die er noch nicht hatte; bald sieht man sein eigenes Laub und seine Blüten nicht mehr; nur die üppigen Misteln wuchern und grünen.

Aus den Verfassungen der europäischen Reiche vom ersten Range, wie sie jetzt bestehen, wie sie strebend nach Vergrößerung und Erweiterung ihrer Macht, auf schlaue Bündnisse und berechnete Kriege untereinander, auf stets wachsende Heere und Steuern in ihrem Innern, ihre Dauer gründen, sollten wir uns noch schmeicheln dürfen, das Glück der Völker hervorgehen zu sehen? Wer dürfte im Ernst etwa diese Sprache führen: „daß es nicht schaden könne, wenn der Eroberungsgeist zur Hauptlebenschaft eines Fürsten würde, der wie Cäsar dem griechischen Dichter nachspräche: um herrschen zu können, sei es erlaubt, die Gerechtigkeit zu verletzen; daß die Habe, das Leben etlicher Millionen Menschen, die Zufriedenheit, die Ruhe seiner eigenen Unterthanen und aller seiner Nachbarn dem Eroberer nichts wiegen müssen gegen seinen Ruhm, weil vielleicht, wenn dieser erst befriedigt ist, — vielleicht — die Periode dann eintritt, wo das

*) Ob diese Befriedigung sich auf grob sinnliche Begierden, oder auf heftige Leidenschaften, oder auf Lieblingsideen der Fürsten, oder auf übertriebene Schätzung ihres eigenen Werthes bezieht, kann uns hier gleich gelten, da wir jetzt nicht auszumachen haben, welche von allen für das Volk die verderblichste sei.

Wohl des Volkes ein Gegenstand seiner Sorge werden kann; weil dann vielleicht die Tage der Vergeltung und des Genusses kommen, neue Gesetze dann den Uebriggebliebenen den Rest ihres Eigenthums sichern, und, indem sich Alles unter die Macht des Siegers beugt, sein Antlitz sich verwandeln und der bluttriefende Kriegsgott ein milder, segnender Apoll werden kann" — ?

Rechnen Sie es mir nicht zu, wenn diese Apologie wie eine Satyre klingt. Um ein so zweifelhaftes Vielleicht zu erkaufen, sollte man so große Opfer bringen dürfen? Deutschlands Glück, zum Beispiel, sollte eher nicht möglich werden können, als bis die Pläne des Hauses Oesterreich wirklich in Erfüllung gegangen sind? Gesezt, diese Erfüllung sei näher und wahrscheinlicher, als sie manchem Politiker gegenwärtig scheint, mit welchem Rechte darf die Nachwelt ihr Glück auf Kosten des Glücks der vorhergegangenen Generationen verlangen? Ist es nicht natürlicher und gerechter, daß Jedermann für sein eignes Beste Sorge, da ohnedies das Gute, welches die Vorfahren stiften, den Nachkommen zu Statten kommt?

Doch ich räumte hier schon längst mehr ein, als man billiger Weise fordern darf. — Die Hoffnung der künftigen Geschlechter muß auf die jetzige Verfassung gegründet sein, nicht bloß auf Eroberungs- und Vergrößerungspläne, die, wenn sie auch über alle Erwartungen gelingen sollten, ohne eine feste Organisation des Staats nur den Untergang desselben beschleunigen müssen. Ich frage, wo in Europa ist diese unerschütterliche Stärke der innern Staatsmaschine, wo dieser unzerstörbare Zusammenhang, diese vollkommene, abgemessene Uebereinkunft ihrer Bestandtheile anzutreffen? Der einzige Weg, der den Völkern eine wahrscheinliche, gegründete Aussicht auf dauerhaften Genuß versprechen könnte, ist jenem, den man eingestrichen hat, gerade entgegengesetzt: der erobernde Staat muß organisiert sein, ehe er sich nach außen vergrößert; wo die Vergrößerung vorangeht, ist hernach keine Organisation mehr möglich, indem die Ungleichheit und Verschiedenheit seiner Bestandtheile jedem Versuche, sie zu einem harmonischen Ganzen zu vereinigen, dann bereits ent wachsen sind.

In der Ungebundenheit der höheren Stände, in der Unmöglichkeit ihren Anmaßungen, ihrer Macht, ihrem Einfluß unübersteigliche Schranken zu setzen, liegt der Zerstörungskeim großer Reiche. So stürzte das römische Kaiserthum in Osten und

Westen, und so muß jede Herrschaft zerfallen, die nicht auf einen orientalischen Mechanismus unabänderlicher Klassen und Kasten gegründet ist *). Als die nordische Gesetzgeberin die Rangordnungen ihres großen Reiches vervielfältigte, mag sie den Nutzen einer solchen Einrichtung geahnet haben; allein wer sieht nicht, daß es auch dort mit diesem Kunstgriffe schon zu spät ist? Nicht die Staatsverfassung, sondern die persönliche Ueberlegenheit des Regenten hält noch die mächtigen Satrapen im Zaum, und weiß die übermüthigen Günstlinge, die Schwämme Einer Nacht, wieder in das Nichts zurückzustoßen, aus welchem sie so schnell emporgewachsen sind.

Ist dies aber der Zustand eines echt despotischen Reiches, wo die Hand des Alleinherrschers alle Rechte faßt, wo vor seiner Höhe alle Rangstufen verschwinden: was wird nicht in Ländern geschehen, deren höhere Stände auf wesentliche, erbliche Vorrechte trogen und den monarchischen Staat aristokratisiren **)? Hier müssen die Unruhen, die Gährungen, die Umwälzungen der Verfassung unaufhörlich auf einander folgen, und der stürmische Zustand desto unvermeidlicher und unheilbarer werden, je unentbehrlicher dabei diejenige Entwicklung moralischer Kräfte wird, welche die Herrschsüchtigen vergebens als bloßes Werkzeug zu gebrauchen hoffen. Die Beispiele sind zu häufig in der Geschichte, um hier einer besondern Erwähnung zu bedürfen. Sie, mein Freund, brauchte ich nur an Ihr Vaterland zu erinnern. Oder — werfen Sie lieber einen Blick auf die Begebenheiten unsrer eignen Zeit? So sehen Sie die Bestätigung meiner Behauptung in Schweden, in Polen, in Frankreich.

Die Politik der europäischen Fürsten bewirkt also das Ge-

*) Hier ist der Ort zu erinnern, daß gleichwol die Stufenleiter der Staatsbeamten in China die Regierungsform nicht gerettet hätte, wenn dieses Reich nicht von jeher mit roheren Nachbarn umringt gewesen wäre, die eine Maschine dieser Art bewunderten und, so wie sie ihnen in die Hände fiel, ungeändert benutzten.

**) Der Mißbrauch der Sache hat oft den Sprachgebrauch geändert, und ein Wort, das ursprünglich nur eine gute Bedeutung hatte, mit einer ausschließend schlimmen gekempelt. Aristokratie, Herrschaft der Besten, wäre die wünschenswertheste Regierungsform, wenn sie irgendwo existirte. Allein das verhaßt gewordene Wort bedeutet jetzt den stets betrogenen Bölkern gerade das Gegentheil: Herrschaft der Aergsten (Aristokratie).

302 Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit.

genheit von jener Harmonie, in welche sich endlich Alles auflösen sollte; weit entfernt, die Ruhe des Menschengeschlechtes zu gründen, veranlaßt sie vielmehr seine Revolutionen; weit entfernt, allgemeines Glück zu verbreiten, kann sie die herrschenden Dynastien selbst vor dem eigenmächtigsten Wechsel des Glückes nicht schützen. Große persönliche Eigenschaften machen hier eine Ausnahme; doch wie selten sind diese nicht, und wie vorübergehend ist ihre Erscheinung! Wie gefährlich kann oft der bloße Vorsatz, allein zu herrschen, dem kühner strebenden Regenten werden! Wie schnell endlich stürzt unter einem schwachen Nachfolger das bodenlose Gebäude zusammen, welches sein größerer Vorgänger zu rasch und prunkend, mehr zu den Zwecken seiner eignen Phantasie, als für die Dauer, aufgethürmt hatte!

Nach 30, höchstens 40 Jahren, erneuern sich alle handelnde Hauptpersonen auf dem großen Welttheater; sie übernehmen ihre Rollen mit anderen Anlagen, Neigungen und Kräften, anderen Kenntnissen und Handlungsweisen, als ihre Vorgänger, um wie diese, auf dem einzig möglichen Wege, durch Erfahrung, zur Besinnung und Klugheit zu gelangen. Der große Haufe geht daneben seinen einfachen, maschinenmäßigen Schneckenweg, und bevölkert die Erde mit neuen Zeugungen, die immer wieder den unerfahrenen Nacken unter das Joch beugen und am Rande des Grabes zu spät inne werden, daß man sie um Bildung und Genuß, um Kraft und Leben, um alle Zwecke des Daseins mit leeren Versprechungen betrog. Wie war es bei so bewandten Umständen möglich, daß man sich je im großen Gange der Staatsbegebenheiten etwas anders als Unbestand und Glückswechsel versprechen konnte? Auf der einen Seite die heftigsten Begierden und Leidenschaften, die unter tausenderlei Gestalten immer neu, und immer mit neuer Gewalt hervorbrechen; und auf der andern das leidende Werkzeug, das ihnen zu Gebote steht, und jede Befriedigung möglich macht! Ich berühre hier die geheime Werkstätte eines Verhängnisses, das aller Berechnung spottet, einer höhern Instanz der Weltregierung, welche durch Menschen Menschenwerk zerrüttet, und den unvorhergesehenen, unwiderstehlichen Widersacher gegen den berauschten Günstling Fortunens heraufzuzaubern weiß; die Werkstätte, wo Alexander's früher Tod in Babylon, wo Cäsar's Ermordung, als er kaum zu herrschen angefangen, und tausend ähnliche Folgen des schnellen Schicksals geschmiedet wurden; die Werkstätte, aus wel-

r ein Gott von Brotteig hervorging und sich über Jupiter's trümmerten Altären erhöhte; wo sich von fern her bereitete, § Luther's Reformation bestehen konnte gegen die vereinigten Äste des Papstthums, daß Oestreichs und Burgunds Waffen eitern mußten an helvetischer Freiheit, daß die Unabhängigkeit : Niederländer eine Frucht hundertjähriger Kriege ward, daß nerika sich aus den Händen des brittischen Uebermuthes wand!

In der That, wenn wir nicht den trostlosesten Fatalismus nehmen wollen, mit welchem alle Erörterungen über Zweck, Stimmung und Sittlichkeit aufhören müssen, so dürfen wir ht zweifeln, daß die Wirkungen blinder, vernunftloser Kräfte : Plane des Ganzen abgewogen, und dergestalt hinein verwebt b, daß ihre Mistrone sich im allgemeinen Zusammenklange : lieren. Zu allen Zeiten, unter allen Zonen, in allen Köpfen die Vernunft wesentlich eine und dieselbe; die nach ihren ewig rechten Gesetzen abgemessenen Handlungen stören nie den Frie- : ra des Weltalls, und scheinen den Handelnden als einen in : Geheimnisse des Schicksals Eingeweihten auszuzeichnen. Zwi- : eicht und Streit sind das Werk anmaßender Begierden und : idenschaften; das Menschengeschlecht ist nur durch seine eigene : eschränktheit vor ihrer zerstörenden Wirkung gesichert; sie selbst : lten einander das Gleichgewicht, zu einem Zwecke, den der : wissende Mitwirkter nicht ahnet, indem er bloß seine persö- : he Absicht zu erzielen glaubt.

Wir wollen es der spekulativen Philosophie zu erforschen : erlassen, warum die Sinnlichkeit fast durchgehends über die : ernunft ein solches Uebergewicht behalten mußte, daß die freie : irtksamkeit dieser leßtern dadurch fast unmerklich wird und die : elstregierung das Ansehen eines Chaos gewinnt, dessen Ele- : ente sich nicht so bald organisiren, als sie auch schon eine : ächtiger wirkende Anziehung wieder trennt: eines Chaos, wo : atstehung und Zerstörung der Gestalten in immerwährendem : bechsel vor unseren Augen schweben. Wir wollen hier nicht : urther suchen, womit so viele tausend Millionen Menschen es : eruldet haben, daß eine traurige Knechtschaft ihnen die Ent- : elung ihrer Vervollkommnungsfähigkeit fast gänzlich versage, : id welche Entschädigung ihnen dafür geworden sei oder noch : erden könne. Allein, wenn die einzige Gattung von Wesen, : iche zur moralischen Freiheit geeignet ist, bisher nur in : ıferst wenigen ihrer Glieder, auf eine meistens unvollkommene

Art, dieses Vorrecht hat genießen können; oder, daß ich mich eines ziemlich passenden Gleichnisses bediene, wenn unter vielen Millionen Raupen kaum Eine dazu gelangt, ihre Verwandlung zu vollbringen, in Schmetterlingsgestalt auf leichten Schwingen die Aetherbahnen zu durchirren und ungefesselt des Daseins und des Weltalls froh zu werden: kann es, darf es dann einen Menschen verbrießen, daß sich irgendwo eine Wahrscheinlichkeit zeigt, wie künftighin die Beispiele dieser herrlichen Entwicklung häufiger werden könnten?

Die Vergangenheit beweiset hier nichts für die Bedingnisse der Zukunft; es könnte dargethan werden, daß die sittliche Vollkommenung des Menschen der plastischen und zeugenden Natur völlig gleichgültig sei, daß ihre Sorge sich lediglich auf sein thierisches Wohlfühlen, wie bei allen andern Geschöpfen erstreckt, und daß dieser Zweck bei den vergangenen Zeugungen allein erreicht worden sei; so wäre damit noch nichts für den Erweis geleistet, daß fernerhin dieselbe Vernachlässigung der Geisteskräfte fortbauern müsse. Im Gegentheil, schwerer kann sich Niemand am Menschengeschlechte versündigen, als indem er jenen Raupenstand, jene fortwährende thierische Erniedrigung, worin alle seine höheren Anlagen unbenutzt und unentwickelt bleiben, absichtlich zu verlängern sucht, zumal nachdem der Vorwand, auf diese Art das dauerhafte Glück der gesammten Gattung zu sichern, als arger Trug oder nie zu realisirende Täuschung erkannt worden ist.

Endlich, mein Freund, scheint die Zeit gekommen zu sein, wo jenes lügenhafte Bild des Glücks, das so lange am Ziele der menschlichen Laufbahn stand, von seinem Fußgestelle gestürzt, und der echte Wegweiser des Lebens, Menschenwürde, an seine Stelle gesetzt werden soll. Des Schmerzes und des Vergnügens fähig, gebildet zu leiden und sich zu freuen, lasse der Mensch die Sorge seines Glücks der Natur, die allen Geschöpfen das Maß des Genusses nach ihrer Dauer und ihren Verrichtungen bestimmt. Der Gebrauch der Geistesgaben, womit der Mensch ausschließend ausgestattet worden ist, bleibt ihm allein anheimgestellt; weise und tugendhaft zu werden, ist eines Jeden eigenes Werk, eines Jeden eigene Pflicht. Auf sich selbst zu wirken, ist der Zweck des so reichbegabten Wesens, nicht in träger Ruhe die Pfunde zu vergraben, wovon es die Zinsen seinem Urheber und Gläubiger darbringen sollte. Jene eingebil-

dete Kunst uns zu beglücken, womit man das Herrscherrecht beschönigen will, war nie etwas anders als Verstümmelung. Man machte den Menschen ärmer, als ihn die Natur geschaffen hatte; man raubte ihm seine Empfänglichkeit, man suchte ihn fühllos, unempfindlich, gleichgültig zu machen, die Summe seiner Bedürfnisse zu verkleinern und die Heftigkeit seiner Triebe abzustumpfen. Die weisen Führer der Völker, nebst ihren Günstlingen, strebten gleichwol nicht für ihre eigene Person nach diesem gepriesenen Glück; vielmehr vervielfältigten sie die Arten ihres Genusses und machten es zum Hauptgeschäft ihres Lebens, in sich selbst neue Reizbarkeit, neuen Sinn, neue Bedürfnisse zu schaffen. Wolan, ihr Fürsten und Priester! wir gönnen euch euern Genuß; aber wir sprechen euch zugleich los von einer Pflicht, die alle eure Kräfte übersteigt. Anstatt uns Glück zu verheißn, laßt es eure alleinige Sorge sein, die Hindernisse wegzuräumen, die der freien Entwicklung unserer Kräfte entgegenstehen; öffnet uns die Bahn, und wir wandeln sie, ohne Hülfe eures Treibersteckens, an das Ziel der sittlichen Bildung; denn seht! wir empfangen Freude und Leid, unsere wahren Erzieher, aus der Mutterhand der Natur! —

Parifische Umriffe.

Friedens-Präliminarien.

I.

Paris den 1. des Wintermonds (Brumaire) im 2. Jahre der Republik.

Die Hauptstadt Frankreichs war seit langer Zeit die hohe Schule der Menschenkenntniß. Mehr als jemals ist sie es jetzt, und es bedarf nur eines sehr kurzen Aufenthaltes und eines flüchtigen Blickes, um hier inne zu werden, was man ander-

*) Anmerkung des Einsenders. Sie werden hier einen andern Pariser Correspondenten auftreten lassen, der freilich die gegenwärtige Lage der Sachen in Frankreich mit seiner eigenen Brille betrachtet. Er ist der Revolution, wie man sehen wird, auf keine Weise abgeneigt, wiewol er sie aus einem ganz besondern Gesichtspunkt in Schutz zu nehmen scheint. Ein eigentlicher Jakobiner ist er indeß nicht; denn diese Eingeweihten erlauben es sich nicht, aus der Schule zu schwagen, und unser Skizzenmacher scheint über allen Zunftzwang völlig hinaus zu sein, und die Dinge so ziemlich bei ihren Namen nennen zu wollen. Seine Parteilichkeit — leider! möchte man wol endlich auf den Gedanken geführt werden, daß Unparteilichkeit in dem jetzigen Zeitpunkte und unter den jetzigen, Entschcheidung erheischenden Umständen, weder existirt, noch möglich, noch selbst erlaubt ist — seine Parteilichkeit werden Ihre Leser wol von selbst gewahr werden, ohne daß wir jedesmal daran zu erinnern brauchten. Uebrigens aber hat es mir geschienen, als ob es theils der Abwechslung wegen, theils um die Leser in ihrer richterlichen Eigenschaft bei dem großen Weltprozeß vollständig zu instruiren, unmöglich schaden könne, auf die Art et alteram partem gebührend vernommen zu haben.

wärts in Jahrzehenden kaum ergrübelt, und nicht nur den Geist der Gegenwart, sondern auch die Zeichen der Zukunft zu enträthseln.

In der neuen Republik ist Paris, was Rom einst in dem Universalreiche war: das ungeheure Haupt, von welchem sich alle Bewegungen durch die Provinzen fortpflanzen, und wo alle Gegenwirkungen zusammen fließen. London, mit einer weit größern Volksmenge, die, im Vergleich mit der Bevölkerung Englands, sich gegen Paris wie sieben zu eins verhält, hat nicht den zehnten Theil der Wichtigkeit und des Einflusses auf das Land.

Die moralische Herrschaft von Paris über die benachbarten Departemente, zum Beispiel, wird durch die Revolutionsarmee recht anschaulich, die gestern ausgezogen ist, um für die Verproviantirung der Hauptstadt zu sorgen; denn daß in der öffentlichen Meinung die größte Stärke dieses Heeres besteht, wird Niemand bezweifeln wollen, der es nur 6000 stark gesehen hat.

Die öffentliche Meinung aber, und ihre Einflüsse, sind Dinge, wovon man vor der jetzigen Revolution keinen richtigen, wenigstens keinen vollständigen, Begriff gehabt haben mag. Ich lese zuweilen in den jenseitigen Darstellungen von dem, was bei uns vorgeht, die Worte: Zwang, Gewaltthätigkeit, Tyrannei; ich finde Vergleichenngen mit der vorigen monarchischen Regierung, die gegen unsere jetzige noch golden gepriesen wird. Das mag hingehen; denn wer wird einem aufgebrachten Gegner geradeweg die Principien läugnen? und dies wäre doch das Geringsste, womit unser einer ehrenhalber anfangen müßte. Aber ich begreife nicht, wie so mancher treuherzige Royalist bei einer kaltblütigen Untersuchung an das: *duo dum faciunt idem, non est idem*, nicht gedacht zu haben scheint, ob es gleich der erste Punkt ist, worauf sich etwas, das einer Hoffnung zum Auswege aus dem Labyrinth ähnlich sähe, fein säuberlich erbauen ließe.

Gesetzt, es hätte seine Richtigkeit, daß auch uns, im Ganzen genommen, die jetzige Lage unserer Angelegenheiten gerade so schwarz und gelbgrün vorkäme, wie sie ein hypochondrischer Schriftsteller ansehen mag, wenn er sich an einer vornehmen Tafel den Magen verdorben hat; glauben Sie in Ernst, daß wir darum den coalisirten Mächten die Thore unserer Festungen aufriegeln würden? Ich versichere Sie, es wäre gerade das Gegentheil; wir riegelten nur desto fester zu. Das ist nun eine Wirkung der öffentlichen Meinung, die allgemein genug bekannt

iſt, um unſeren philoſophirenden Gegnern, wenn auch ſonſt können, zu denken zu geben.

Hier haben ſie gleich noch eine. Die Revolution hat alle Dämme durchbrochen, alle Schranken übertreten, die ihr viele der beſten Köpfe hier und drüben bei Ihnen, in ihren Systemen vorgeſchrieben hatten. Zuerſt ſchwellte ſie über den engen Kreis, den ihr Mounier wohlmeinend anweiſen wollte. C'est une tête de bronze, coulée dans un moule anglais, ſagten wir, weil er ſo hartnäckig an ſeiner Nachahmung der engliſchen Conſtitution hangen blieb; und damit war ihm das Urtheil geſprochen. Manche, auch geſchäftigte Staatsmänner, gingen in ihrer Nachgibigkeit ſchon weiter, und glaubten noch an die Möglichkeit einer guten Verfaſſung außerhalb jenes Bezirks. Als aber auch ihre Herkuldssäulen, trotz der ſtolzen Inſchrift: non plus ultra, von dem drauſenden Orkan umgeſtürzt lagen, da verkündigte ihre beleibigte Eitelkeit ſchon das jüngſte Gericht. Andere hielten länger aus; aber ſeitdem ihr letzter Ableiter, den ſie im Federalſystem gefunden zu haben glaubten, durch einen Blitzſtrahl vom Berge zerſchmettert worden iſt, kommen auch ſie mit der babylonischen Hure ſchon aufgetreten. Die öffentliche Meinung iſt alle dieſe Stufen hinan geſtiegen, und auf jeder höheren hat ſie den Irrthum erkannt, den die Täuſchung des falſchen Horizonts verurſachte. Jetzt bleibt ſie bei der allgemeiſten aller Beſtimmungen ſtehen: einer Beſtimmung, die freilich den Hafen ſo lieblich nicht vormalt, wo das Staatſchiff wohlgemuth einlaufen und abtackeln ſoll, wobei es ſich aber doch mit jener myſtiſchen Loſung aus den neuen Ritterzeiten eines geheimen Ordens: in ſilentio et ſpe fortitudo mea, auf offnem Meer, und ſelbſt mit etwas beſchädigten Maſten und Segeln, noch ganz bequem einherſchwimmen läßt.

Die Revolution iſt — vorausgeſetzt, daß Sie nach unſern generalisirten Definitionen lüſtern ſind — iſt die Revolution. Ihnen dünkt das wol zu einfach? oder es ſcheint wol gar ins Platte zu fallen? Einen Augenblick Geduld! Lange genug haben wir uns geſträubt, das Kind bei ſeinem rechten Namen zu nennen; aber wer kann für Gewalt? Daß ſich Alles Kopf über Kopf unter wälzt, iſt ein vollgültiger Beweis, daß der Name der Sache entſpricht; und wer mag wiſſen, ob mit dieſer Bewegung nicht die Cregetik eines deutſchen Schriftſtellers noch künftighin gerettet werden kann, der von dem großen Worte be-

ruptet hat, daß es eigentlich auf die Wiederbringung, als auf die Zerstörung aller Dinge gemünzt sein soll!

Die öffentliche Meinung ist also bei uns in Absicht auf die Natur der Revolution jetzt so weit im Klaren, daß man es ihr Wahnsinn halten würde, ihr Einhalt thun oder Grenzpfähle setzen zu wollen. Eine Naturerscheinung, die zu selten ist, als daß wir ihre eigenthümlichen Geseze kennen sollten, läßt sich nicht nach Vernunftregeln einschränken und bestimmen, sondern muß ihren freien Lauf behalten. Etwas ganz Anderes, ganz von Unabhängiges ist es aber, daß diejenigen, die von diesem Strudel ergriffen sind, ihr eigenes Betragen, nach wie vor, vernunftgemäß einzurichten suchen. Daß die Erde um die Sonne reiset und den Mond mit sich fort reißt, das hindert ihn ja nicht, sich stets um die Erde zu drehen. — Ich sah einst die Herde einer Landkutsche reißaus nehmen, und den Kutscher vom hohen Boden fallen. Einige Straßenjungen stellten sich an den Weg, und schimpften auf die Passagiere. Einer von diesen sprang aus dem Wagen, und stürzte den Hals ab; die übrigen waren ängstlicher: sie blieben sitzen, und dachten, wir wollten warten, bis der Koller vorüber ist *).

Seitdem man bei uns die Revolution als eine neue unauhaltsame Schwungkraft anzusehen gelernt hat, haben sich auch viele von ihren Gegnern wieder mit ihr ausgeöhnt. Und meinen sie nicht, daß es immer noch besser ist, ihr nachzulaufen und sie einzuholen, als mit gewissen Halbweisen, die ihr voranziehen und sie zuerst in Bewegung brachten, plötzlich stille zu stehen und sich zu ärgern, daß sie, wie eine Schneelavine, mit erschleunigter Geschwindigkeit dahinstürzend an Masse gewinnt, und jeden Widerstand auf ihrem Wege vernichtet? Das neulich erlassene Decret des National-Convents, daß die Regierung in Frankreich bis zum Frieden revolutionär bleiben soll, ist der deutlichste Ausdruck der öffentlichen Meinung, daß die Revolution doch so lange fortwähren müsse, bis ihre bewegende Kraft ganz aufgewendet sein wird.

*) Daß die Gleichnisse hinken, hätte man nie bemerkt, wenn man nicht versucht hätte, sie gehen zu machen; das heißt, wenn man sie nicht aus ihrer natürlichen Lage gerissen und durch fortgesetztes Allegorisiren ihre wahre Bestimmung, als bloß erläuternde Bilder zu dienen, vereitelt hätte. Kein Mensch hat das Recht, mit einem Gleichnisse so widerkinnig umzugehen, und ich darf hier wol das meinige in Schutz nehmen.

Diese bewegende Kraft ist allerdings nichts rein Intellectuelles, nichts rein Vernünftiges; sie ist die rohe Kraft der Menge. In so fern, wie Vernunft ein vom Menschen untrennliches Prädicat ist, in so fern hat sie freilich auf die Revolution ihren Einfluß, wirkt mit in ihre Bewegung, und bestimmt zum Theil ihre Richtung; aber präponderiren kann sie nicht, und wenn — wie wir doch nicht in Abrede sein wollen? — die Revolution einmal im Rathe der Götter beschlossen war, durfte sie es auch nicht, weil ihre Präponderanz an und für sich nur die Revolution hemmen, nie sie treiben und vollbringen kann. Ich würde sie die echte *vim inertiae* nennen, wenn ich es mit einem Physiker zu thun hätte; denn einmal überwunden von der Stofkraft, dürfte dennoch in ihr selbst der Grund jener langen Dauer liegen, womit die Revolutionsbewegung so manchen unerfahrenen Beobachter in Erstaunen setzte.

Als Recker dieses große, nicht zu berechnende Mobil der Volkskraft anregte, wußte er nicht, was er that. Die ersten Anfänge der Bewegung waren aber wegen des Umfanges, der Masse und des Gewichtes so unmerklich, daß Klügere als er, sich täuschten, und diese ungeheure Triebfeder umspannen zu können, sich vermaßen. Allein wie bald entwand sie sich aus ihren ohnmächtigen Händen! — Es entstand ein chaotische Ringen der Elemente; es erfolgten die heftigsten Convulsionen, die furchtbarsten Erschütterungen. Kleinere gegenstrebende Bewegungen wurden von den größeren, allgemeineren verschlungen; so gab es denn eine gleichartige Bewegung, oder mit andern Worten: der Wille des Volkes hat seine höchste Beweglichkeit erlangt, und die große Lichtmasse der Vernunft, die immer noch vorhanden ist, wirft ihre Strahlen in der von ihm verstatteten Richtung.

Ich weiß nicht, ob ich mich deutlicher hätte fassen können, um ihnen von der jetzigen Beschaffenheit der öffentlichen Meinung einige Begriffe zu machen. Einem oder dem andern würde es vielleicht mehr sagen, wenn ich mich mathematisch so ausdrückte: Unsere öffentliche Meinung ist das Produkt der Empfänglichkeit des Volkes, vermehrt mit dem Aggregat aller bisherigen Revolutionsbewegungen. Wer einen anschaulichen Begriff davon hat, oder auch nur aus der Geschichte und Anthropologie weiß, wie beweglich und empfänglich die französische Nation ist; und wer dann berechnet, in welchem Grade die Ereignisse der vier letzten Jahre diese Reizbarkeit erhöhen und das

Theilnehmen an den öffentlichen Angelegenheiten fchärfen muß: dem wird es ſchwerlich entgehen, daß die Macht einer auf dieſe moralische Beſchaffenheit geimpften öffentlichen Meinung Wunder thun kann.

Sie werden es nunmehr ſo ungereimt nicht finden, daß ich vorhin an das *duo dum faciunt idem etc.* erinnert habe. Die Erſcheinungen unter dem Joche des Deſpotismus können denen, die ſich während einer republikaniſchen Revolution ereignen, ſehr ähnlich ſehen, und die letzteren ſogar einen Anſtrich von Fühlloſigkeit und Grausamkeit haben, den man dort wol unter einer ſanfteren Larve zu verbergen weiß; doch ſind ſie ſchon um beſowillen himmelweit verſchieben, weil ſie durch ganz verſchiedenartige Kräfte bewirkt werden, und von der öffentlichen Meinung ſelbſt einen ganz verſchiedenen Stempel erhalten. Eine Angerechtigkeit verliert ihr Empörendes, ihr Gewaltthätiges, ihr Willkürliches, wenn die öffentliche Volksmeinung, die als Schiedsrichterin unumſchränkt in letzter Inſtanz entſcheidet, dem Geſetze der Nothwendigkeit huldigt, das jene Handlung oder Verordnung der Maßregel hervorrief.

Dieſer Vortheil iſt weſentlicher, als Sie es vielleicht mit vielen Antigallicanern geglaubt haben mögen, und erſetzt uns ſo manche Unvollkommenheit der Revolutionsregierung, daß man dieſe nie richtig beurtheilen wird, bis man ihm nicht volle Gerechtigkeit hat widerfahren laſſen. Der National-Convent herrſcht ewiglich durch die Opinion, bald, indem er ſich ihr bequemt, bald, indem er durch ſeine Berathſchlagungen und ſeine ungewoöhnliche Thätigkeit auf ſie zurückwirkt und ſie beſtimmt. So wenig wünschenswerth unſer Zuſtand in Abſicht auf die Regierung immerhin genannt und geſchildert werden mag, ſo irrt man doch bei Ihnen gar zu ſehr, wenn man von ihrer heterokliten Beſchaffenheit auf ihre Zerſtörbarkeit ſchließt; denn was ihr Dauer und Stärke verſpricht, iſt ja gerade dieſe durch das Ganze ekt-unwiderſtlich herrſchende Einheit des Volkswillens, verbunden mit der Repräſentantenvernunft. Sehen Sie dieſe letztere ſo tief herab, wie es Ihnen gut dünkt; dennoch bleibt noch immer ein ſolcher Lichtherd übrig, daß, ſobald nur jener Einfluß mit dem allgemeinen Willen vorhanden iſt, nichts dem politiſchen Rieſen widerſtehen kann. Warum verhält es ſich beim Deſpotismus anders? Die Auflöſung liegt am Tage. Die Einheit fehlt; Vernunft und Wille ſind beide nur im Kopfe des Herr-

schers und seiner Nähe; das Volk ist eine leblose Masse, ein tochter Körper, der bloß mechanischen Antrieben gehorcht; jene geistigen Kräfte durchströmen und verbinden ihn nicht mit sich selbst zu einem lebendigen Ganzen. Weiber Zweck und Streben sind gänzlich verschieden. Freilich gibt es noch ein Mittel, die Trägheit, oder die Kraft des Widerstandes im Volke zu überwinden; aber das Beispiel Frankreichs haben wir zu deutlich vor Augen. Wehe dem deutschen Redner, der sie dort entbindet und in Bewegung setzt!

Ich wollte Ihnen mehr schreiben: denn wie Manches habe ich nicht auf diesem Herzen, das die große Nothwendigkeit fühlt, welche gerade im jetzigen Zeitpunkte „Männer in jedem Staate fordert, die über die Vorurtheile der Völkerschaft hinweg wären und genau wüßten, wo Patriotismus Tugend zu sein aufhört.“ — Doch fürs erste sei dies genug zur Probe, genug, um Sie den Gesichtspunkt beurtheilen zu lassen, zu dem der Aufenthalt in Paris so leicht hinführen kann.

2.

Paris, den 15. Wintermonds, im 2. Jahre der R.

Sie wissen, so gut wie ich, mein Lieber, daß wenn man dem französischen Leichtsinne Zeit läßt und das Stündlein des Ernstes und der Besonnenheit abwarten kann, Niemand gegen Andre, und zumal gegen Fremde, billiger ist, und ihnen lieber Gerechtigkeit widerfahren läßt, als der Franzose. Dieser Zug in unsrem Nationalcharakter hat sich nicht geändert; ich möchte vielmehr sagen, man ist in der Billigkeit des Urtheils fortgeschritten, so wenig der allgemeine Krieg diese Denkungsart zu begünstigen scheint. Die Phraseologie unsrer Tribünen und Zeitungsblätter muß Sie hierüber nicht irre machen; sie ist bloßer Kurialstyl, und gehört zur neuern Diplomatie. So lange wir von unsren Feinden keine andre Benennung als die von Schurken, Spießhüben, Bösewichtern, Gottesläugnern und Königsmördern erhalten können; so lange schallt es gräßlich aus unsrem Reich

*) Lessing. (In Ernst und Falk. Zweites Gespräch. Sammtliche Schriften, Th. VII. S. 262.)

mit Tyrannen, Räubern, Ungeheuern, Sklaven, Banditen und Viehmenschen zurück. Vernünftige Leute, deren es, will's Gott! viele auf beiden Seiten gibt, wissen, was von diesem Feldgeschrei zu halten ist, und führen den Krieg nur in der Absicht, zum Frieden zu gelangen. In Ernst hat wol noch Niemand, der bei gesundem Verstande war, mit Schimpf- und Ekelnamen etwas zu beweisen geglaubt; und wenn wollte man endlich auch auf diese Art beweisen? Ich weiß nicht, was größer wäre, der Eigendünkel auf der einen, oder die Selbstverläugnung auf der andern Seite, wenn so gelehrt und so gelernt werden könnte. Wenn es einmal zwischen zwei großen Mächten so weit gekommen ist, daß sie mit Kanonenkugeln und Kartätschen argumentiren, dann wird wahrlich eine Handvoll ungeschliffener Redensarten den Kampf nicht entscheiden.

Zwischen dem politischen Schimpfen diesseits und jenseits bemerkte ich aber einen sehr wichtigen Unterschied. Bei uns ist es eine Art Expletive oder Lückenbüßer, oder auch etwas, das genialisch aus der Fülle des Herzens sich hervorbrängt, es gehört jetzt fast auf die Weise, wie unsre unartigen, aber ganz unschädlichen Flüche, oder wie die allzu gelaufigen Gewohnheitsworte f. und b., in unsre Sprache. Bei Euch aber hat es etwas Gefuchtes, Geflüstertes, Erbittertes! und weit entfernt das Bürgerrecht in Euren Volksdialekten erhalten zu haben, findet man es nur in Euren Büchern oder höchstens im Munde Eurer Dramatisten. Bei uns fließt es unmittelbar aus der öffentlichen Meinung, und ist ihre eigentliche Stimme; bei Euch möchte man, umgekehrt, eine öffentliche Meinung damit heraufzaubern und auf dieselbe wirken.

Da liegt es eben, mein guter Antigallikaner; bei Ihnen gibt es noch keine öffentliche Meinung, und es kann keine geben, wenn das Volk nicht zugleich losgelassen wird. Es dort loslassen, diese ungemessene, unberechnete Kraft auch in Deutschland in Bewegung setzen: das könnte jetzt nur der Feind des Menschengeschlechtes wünschen. Wir haben uns für unsre ganze Gattung aufgeopfert, oder, was gleich gilt, aufopfern lassen. Wenigstens komme unser Kampf, unser übermenschliches Ringen, unser wahres Märtyrertum, den übrigen Nationen Europas zu Gute! Eure Weisen und Gelehrten haben gut deklamiren, sich ereisern und uns beweisen, daß wir es hätten besser machen sollen. Ei, ihr lieben Herren! wir konnten es eben nicht

besser. Nun dann hätten wir es nicht anfangen sollen. Freilich wol! aber auch das hat nicht von uns abgehungen. Wenn Don Quixotte die Galeerensclaven auf freien Fuß stellt, und zum Lohn von ihnen zerbläuet und geplündert wird; wer hat die meiste Schuld, der schwärmende Ritter oder die verwaheloseten Menschen? Doch ich dünkte, wir thäten hier am besten, Niemand zu richten und zu verdammen. Die Menschen erscheinen in ihren Handlungen, wie sie sind; jeder thut, was er nicht lassen kann, und trägt die unausbleibliche Folge. Wenn ein Thron stürzt, und zwar so leicht und ohne Anstrengung, wie es bei uns der Fall gewesen ist, so ist es doch wol augenscheinlich, daß alle seine Stützen und Untergestelle schon morsch gewesen sind! Nun bedurfte es nur jenes weltbekannten Zusammenflusses von Ursachen, die im Jahre 1787 die unbegreifliche Schwäche und Hülflosigkeit des französischen Hofes vor Aller Augen entblößten, und jede nachherige Katastrophe folgt in einer nicht zu unterbrechenden, nicht zu ändernden Verkettung. Fragen Sie, warum die Vorsehung dieses Mißverhältniß zwischen der Unhaltbarkeit einer Regierung, und der Unfähigkeit des Volkes sich eine neue zu schaffen, geduldet, und in diesen Zeitpunkt die Revolution hat fallen lassen? — Wer anders kann ihnen antworten, als die unbegreifliche und unergründliche Weisheit der Vorsehung selbst! Ich fühle nicht den Beruf, diesen Artikel der Theodicee auszuarbeiten, wenn ich gleich für mich überzeugt bin, daß unsre Revolution, als Werk der Vorsehung, in dem erhabenen Plan ihrer Erziehung des Menschengeschlechtes gerade am rechten Orte steht, und daß Frankreich, nach dem schweren Verhängnisse, das über ihm waltet, sich dennoch zu einer geläuterten, vernünftigen, wohlthätigen Verfassung emporarbeiten wird. „Wer aber diese Revolution als eine blos französische ansieht,“ hat Mallet du Pan mit einem echten Sehergeiste gesagt, „der ist unfähig sie zu beurtheilen;“ denn sie ist die größte, die wichtigste, die erstaunenswürdigste Revolution der sittlichen Bildung und Entwickelung des ganzen Menschengeschlechtes.

Je richtiger der Blick ist, womit die auswärtigen Regenten den gährenden Zustand Frankreichs gefaßt und daraus die Nothwendigkeit abgenommen zu haben scheinen, gerade jetzt den Völkern auf keine Weise Luft zu machen oder den Jügel schießen zu lassen: desto ungewöhnlicher, ich möchte sagen widersinniger, kommt mir das unablässige Bemühen so vieler Schriftsteller da

Ihnen vor, einen Geiſt des Haſſes gegen die Franzoſen unter ihren Landſleuten anzufachen und ſie auf eine ſolche Art in ihrer eigenen Kraft und Wirkſamkeit gegen uns zu ſchicken. Ich laſſe das Unſittliche dieſer Aufbeherai an ſeinen Ort geſtellt; die unbefleckte Tugend, die kein angelegeneres Geſchäft kennt, als unſer Schuld- und Sündenregister unaufhörlich abzuleſen, wird vermuthlich in ihrer Caſuiſtik über dieſen Punkt Beruhigung gefunden haben. Allein auch die Erfahrung hat hier mitzuſprechen, und wie hat man es vergeſſen können, daß nichts gewöhnlicher iſt, als Menſchen von einem Extrem zum andern übergehen, eine aufgeregte Leidenschaft in Unbändigkeit ausarten, und alle Leitung verſchmähen zu ſehen? In der That, wenn es nicht weltkundig wäre, daß unſre gänzliche Vernachläſſigung alles Verkehrs mit dem Auslande unſrem ehemaligen diplomatiſchen Ruf zur unauslöſchlichen Schande gereicht, und wenn man nicht auf die angeerbte Tugendtafel hin, und jene berühmte Propagande, die wir bei einigem Machiavelismus unſtreitig hätten ſtiften müſſen, blaß angedichtet hätte: — ſo könnte man leicht auf den Gedanken kommen, daß wir jenen Schwarm von Aufbeherern heimlich beſoldeten, um den Wüſtern, die bisher geiſtlich todt geblieben ſind, einen lebendigen Odem der Eigenmächtigkeit, des leidenschaftlichen Wollens und Vollbringens, in die Naſe zu blaſen.

Zum Glücke hat es mit der ganzen Sache keine große Gefahr, und das Mittel, die öffentliche Meinung zu beleben, iſt übel, ja im höchſten Grade ſchlecht, ausgedacht. Die Frage: wie entſteht öffentliche Meinung, und wie erhält ſie ihre Kraft auf den Willen zu wirken? kann uns bald aus dem Traume helfen. Man wird eben ſo leicht beweifen, daß der Katechiſmus tugendhaft machen, daß die Proſodie in dithyrambiſche Begeiſterung verſetzen, kurz, daß die Regeln das Genie, und nicht das Genie die Regeln, ſchaffen können, als es uns deutlich und überzeugend dathun, daß die Aeüßerungen des freien Willens (öffentliche Meinung) erſcheinen können, ehe der Wille frei iſt. Geſtehen Sie es nur, der Karren ſteckt im Schlamm, und nichts iſt poſſibler, als die kannengießernden Heupferde herabſpringen zu ſehen, in der Hoffnung, ihn in Bewegung zu ſetzen. Wenn indeß nicht alle Zeitungsnachrichten trügen, ſo regt ſich hier und dort in Deutschland etwas, daß der zahmen Gelehrigkeit der Nation eben nicht das Wort redet, und die Weis-

heit Eurer Prophetenknaben zu Schanden macht. Ich bezeuge Ihnen, daß mir diese Nachricht keine Freude verursacht; die Reize ist jetzt nicht an Deutschland, durch eine Revolution erschüttert zu werden; es hat die Unkosten der lutherischen Reformation getragen, so wie Holland und England, jedes zu seiner Zeit, den Schritt, den sie zur sittlichen und bürgerlichen Freiheit vorwärts thaten, mit einem blutigen Jahrhundert haben erkaufen müssen. Jetzt gilt es uns, und ich wünschte so herzlich, Ihr möchtet Euch an unserm Feuer wärmen und nicht verbrennen! Aber ach, durch Schaden klug werden, und am Unglücke Anderer sich spiegeln, ist nicht Jedermanns Sache!

3.

Paris, den 24. Wintermonats, 2.

Verzeihen Sie mir, mein Freund, daß ich Sie immer wieder von unserer öffentlichen Meinung unterhalte; allein sie ist das Werkzeug der Revolution, und zugleich ihre Seele. Folgen Sie ihr durch alle ihre Verwandlungen, die sie seit sechs Jahren und darüber, durchgegangen ist, und sie werden von dieser Wahrheit eben so wie ich, durchdrungen sein. Ich sehe wohlbedächtig ihre ersten Umgestaltungen noch in die letzten Zeiten der Monarchie; denn die Größe der Hauptstadt, die in ihr concentrirte Masse von Kenntnissen, Geschmack, Wiß und Einbildungskraft; das daselbst immer schärfer ägende Bedürfniß eines epikureisch eigelnden Unterrichts; die Losgebundenheit von Vorurtheilen in den obern, und mehr oder weniger auch in den mittleren und niederen Ständen; die ungezwungene Mischung in Gesellschaften; die stets gegen den Hof strebende Macht der Parlemeute; die durch die Freiwerdung von Amerika, und Frankreichs Antheil daran, in Umlauf gekommenen Ideen von Regierung, Verfassung und Republicanismus; die Abhängigkeit der in Uebermaß genießenden Klasse von der ihren Begierden dienstbaren, die sich dadurch immer mehr emancipirte; das böse Gewissen des Hofes und der Administration, die einem Staatsbanquerott entgegen sahen; endlich die dadurch entstandene Straflosigkeit der politischen Verschürensreiber, die zu Hunderten jetzt die Wunden des Staats sondirten, und mit grenzenloser Redheit und Quacksalberweisheit

ihren Wundbalsam darauf zu streichen sich erkühnten: — dies alles bahnte der Denkfreiheit und der Willensfreiheit bergestalt den Weg, daß schon eine geraume Zeit vor der Revolution eine entschiedene öffentliche Meinung durch ganz Paris, und aus diesem Mittelpunkt über das ganze Frankreich, beinahe unumschränkt regierte. Was ich hier in so wenige Worte zusammengepreßt habe, können sie ausführlicher und bis zum Anschauen überzeugend, in Arthur Young's vortrefflicher Beschreibung seiner Reise durch Frankreich lesen. Von jenem Zeitpunkte an, lassen sich die Verwandlungsstufen ordentlich zählen: die erste Versammlung der Notablen; die Weigerung des Parlaments, den impôt unique zu registriren; Neckers Eintritt in das Ministerium; die zweiten Notablen; die Reichsstände (états généraux); der entscheidende Schritt des tiers, der sich zur Nationalversammlung erklärte; die Eroberung der Bastille; der 5. und 6. October; die Aufhebung des Adels; die Assignate; die Föderation; die Flucht nach Varennes; die neue Verfassung der Klerisei; die Constitution von 1791; der 20. Juni, der 10. August, der 2. September; die Republik; die Eroberungspläne des vorigen Winters; die Hinrichtung Ludwig's XVI.; die Unglücksfälle des Frühlings; der Kampf der beiden Parteien im National-Convention; der Sieg der Bergpartei am 31. Mai; die neuen Finanzoperationen Cambon's, insbesondere die Zwangsanleihe; die Aushebung von 800,000 Rekruten und 49,000 Pferden; die gänzliche Erdrückung aller Gegenrevolutionsbewegungen; die Brot-Laxe und das Maximum; die neue Zeitrechnung; die Hinrichtung der Königin, des Herzogs von Orleans und der föderalistischen Deputirten; und endlich noch das merkwürdige Erlöschen des Katholicismus in der Sitzung vom 17. dieses Monats.

Man darf als ausgemacht annehmen, daß die öffentliche Meinung in einer jeden dieser Epochen sich entschieden geäußert, und zugleich von den Hauptereignissen derselben einen besondern Charakter angenommen habe. Von Stufe zu Stufe entwickelte und klärte sich die allgemeine Vernunft, und die letzten Schritte sind nicht die unbedeutendsten gewesen: zum sichern Beweise, daß diese Kraft noch im Wachsen ist und für die Zukunft noch merkwürdige Erscheinungen verspricht. Ich weiß, daß mancher Ihrer Landsleute hoch aufschreien würde, wenn er diese Stelle zu lesen bekäme: „der Himmel wolle uns vor einer solchen Vernunft bewahren!“ Es ist mir ordentlich, als ob ich es höre.

Wissen Sie mir aber nicht einen Aufschluß darüber zu geben, wie es doch kommen mag, daß in einem Lande, wo es seit dem Anfange dieses Jahrhunderts die tiefstinnigsten Philosophen gegeben hat, unter einigen Gelehrten und Schriftstellern die gewaltthätigste Ansicht der Dinge noch statt finden kann? Wer möchte für die Revolution eine Lanze brechen, wenn es darauf abgesehen wäre, die Moralität und Vernunftgemäßheit aller einzelnen Auftritte und Begebenheiten in ritterlichen Schutz zu nehmen? Allein soll man deshalb auch den bewundernswürdigen Ideenreichtum, die Menge der erhabensten Vernunftwahrheiten, die unzähligen Berührungen und Schwingungen des edelsten Menschen sinnes, kurz das große Schauspiel des Ringens und Hervordringens einer solchen Masse von Geisteskräften, die bei jenen Anlässen bald empfangen und bald sich mittheilen, schlechterdings verkennen und für Nichts rechnen? Leichter ist es unstreitig, einem ganzen Volke, einem Volke von so vielen Millionen Köpfen, Verstand und Tugend geradesweges abzuspochen, und nun Alles, was dort geschieht, für Werke der Bosheit und der Finsterniß auf der einen, des Blödsinnes und der Schwäche auf der andern Seite auszusprechen; leichter, von einer relativen, conventionellen Immoralität der Begebenheiten und Handlungen auf die Kuckuckigkeit der handelnden Personen zu schließen — als sich die Mühe zu nehmen, den unermesslichen, nicht zu berechnenden Antheil, den die unvermeidliche Verkettung der in das Ganze wirkenden Ursachen und Wirkungen auf die Ereignisse des Zeitalters hat, von dem was den handelnden Personen eigenthümlich ist, gehörig abzusondern, diesen sodann in ihre sämtlichen Verhältnisse zu folgen, und zuletzt die tröstliche Ueberzeugung mit nach Hause zu nehmen, daß Unvollkommenheit und Irrthum zwar allenthalben der Menschen Loose, Unsitlichkeit und Unverstand aber, zur seligsten Beruhigung der Menschheit, im Durchschnitt immer nur Resultate der Unwissenheit und Unthätigkeit sind. Wenn bürgerliche und sittliche Freiheit, wenn die Ausbildung der Geisteskräfte, die Läuterung und Berebung der Gefühle, mit einem Worte, wenn Vervollkommenung das Ziel ist, nach welchem Nationen streben: mögen sie dann auch manchen Umweg nehmen, manchmal fallen und wieder sich aufraffen, und in Augenblicken sogar auf dem steilen Pfade zurückzugleiten scheinen; dennoch bürgt ihr Streben selbst schon dafür, daß sie ihren Zweck nicht gänzlich verfehlen können;

jeder Schritt vorwärts ist ein Sieg über Hindernisse, der sie dem Ziele näher bringt. Wenn der Khan oder der Cesar seinen Sultan bekriegt, wenn Pugatschew in Rußland einen Aufruhr stiftet, so sind diese Revolutionen, was auch immer ihr Erfolg sein mag, für das Menschengeschlecht unfruchtbar; denn die Absicht ihrer Urheber ist bloß persönlicher Eigennuz, und die Beförderung der Humanität kann ihnen nicht einmal Vorwand und Mittel sein.

Es könnte sein, daß ich von Ihren Landsleuten auf einmal zu viel verlangt hätte; ich erinnere mich, daß ich selbst davon ausgegangen bin, die Uebersicht, die ich mir jetzt von unsern Angelegenheiten entworfen habe, meinem Aufenthalt in Paris und der vortheilhaften Lage dieses Standpunkts zuzuschreiben. Wie manches mag nicht bei ihnen zusammen kommen, um die Gegenstände in einem falschen Lichte und durch allerlei Media zu zeigen, deren verschiedene Refraction sie verzerren und verunstalten kann, ehe sie bis ins Auge gelangen! Wenn dies aber der Fall sein sollte, darf man nicht hoffen, daß ihre Mathematiker diese Refractionen berechnen werden, sobald man sie damit bekannt gemacht hat? Der Wunsch, ich kann es nicht bergen, liegt meinem Herzen sehr nahe, daß, indem wir uns verständigen, ein reiner Gewinn für Deutschland, oder warum nicht lieber gleich für das ganze Menschengeschlecht, durch die richtigere Beurtheilung und die darnach unausbleibliche Benuzung unserer Revolution erwachsen möge. Wie sehr nur diese Aussicht mit einiger Wahrscheinlichkeit verbunden, so wollt' ich mir gern in der ersten Hitze des Argumentirens ein: Paule, du rastest! zurufen lassen, und getrost erwarten, daß meine Gründe doch nachwirken müßten. Sehr traurig aber wäre die Gewißheit, die mir auf der andern Seite werden könnte, daß der Fehler an den Augen Ihrer Beobachter läge. Leider! spricht das Evangelium wol von der Finsterniß, die daraus entsteht, wenn das Auge ein Schalk ist; aber wie diese Krankheit zu curiren sei, davon wird nichts erwähnt, und es steht daher zu vermuthen, daß für diesen Fall sogar die in einer andern Stelle vorkommende kräftige Augensalbe, aus Speichel und Koth, nichts helfen würde.

Die Riesenschritte unserer öffentlichen Meinung werden, dünkt mich, dann erst merkwürdig, wenn man sich der Ueberzeugung nicht länger erwehren kann, daß sie auf den Umsturz des in unserm Zeitalter mehr als jemals herrschenden Geistes

gerichtet sind. Dieser Richtung waren sich weder die ersten Urheber unserer Revolution, noch diejenigen, die seitdem als Hauptfiguren auftraten, deutlich bewußt; jetzt liegt sie indessen so klar am Tage, daß man kaum mehr an die Revolution Hand anlegen kann, ohne sie zur Absicht zu haben; und mir beweiset sie augenscheinlich die höhere Einwirkung, die bei den Schicksalen unserer Gattung mit im Spiele gedacht werden muß, wenn wir nicht auf dem Ocean der Teleologie den Compaß verlieren, uns einem blinden Ungefähr gänzlich Preis geben, und zugleich alle Begriffe von Recht und Wahrheit, von Güte und Größe für bloße Hirnspinnste und Spiele der Einbildungskraft halten wollen. Ich will Ihre Neugier keinen Augenblick über die Natur und den Namen dieses Geistes schwachen lassen; es ist der allvermögende Egoismus, der bis zum Widersinn und zur Unvernunft gehegte und gepflegte Trieb der Selbsterhaltung, der um des Lebens willen vergessen macht, warum man lebt.

Mit jedem Tage wird das Anschauen klarer in meiner Seele, daß ohne unsre Revolution vor jener immer gewaltiger um sich greifenden Selbstsucht keine Rettung mehr zu hoffen war. Die Beweise von ihrer Existenz und dem unbegrenzten Umfange ihres Wirkens können sie mir füglich erlassen; es bedarf nur eines prüfenden Blickes auf die Geschichte des Jahrhunderts, so steht sie da in ihrer Ungeheuergröße, und rechtfertigt die Klagen aller unsrer Moralisten über die Kleinheit ihrer Zeitgenossen. Das vervielfältigte Bedürfnis der Sinne und der Eitelkeit verschlingt die ganze physische und moralische Thatkraft des Menschen, und läßt der edleren Eigenliebe, die sich im Andern sucht und erkennt, keinen Raum. Wo fände man Gedankengröße, Schwung der Gefühle, begeisternden Schönheitssinn? wo Selbstverläugnung, Aufopferung, Unabhängigkeit des Geistes? Wir haben, gewinnen, besitzen, genießen, schließt der Ideenkreis eine Kette um den Menschen, die ihn an Staub und Erde fesselt *). — Und nun das Mittel alle diese Todesbände

*) Ich muß hier mich selbst unterbrechen, um mir nicht zu widersprechen zu scheinen. Es kam mir ungerecht vor, daß man unsre Namen in Hauch und Bogen für verberbt hat erklären wollen, und hier mache ich einem ganzen Zeitalter, in Vergleich mit andern, denselben Vorwurf; ja, wenn man sehr in mich dränge, könnte man mich wol gar zu dem Gerständnisse bringen, daß jene traurige, vereinzeltere Denkart in Frankreich vielleicht die größten, oder wenigstens die empörendsten, Fortschritte ge-

zu lösen, jene lebendigmachende hingegen wieder anzuknüpfen? Es ist allerdings so heftig, als der Zustand des Menschengeschlechtes verzweifelt war; allein von seiner Wirksamkeit macht man sich keinen richtigen Begriff, bis man nicht alles in der Nähe gesehen hat. Wie die öffentliche Meinung den Umsturz der Autoritäten und Stände vorbereitet, wie sie durch denselben alles Ansehen der Person vernichtet habe, brauche ich ihnen nicht zu erzählen; die letzte große Wirkung dieser Art hat sogar die gespannteste Erwartung überrascht, und eine Klasse, deren Vorurtheile sonst unheilbar scheinen, zur Selbsterkenntniß und Selbstverläugnung gebracht. Der sanfte Tod des Priestertums und seiner Hierarchie in Frankreich ist der lebendigste Beweis von der Macht der öffentlichen Meinung. Man hat es gar nicht nöthig gehabt, durch ein Dekret die Pflege des Altars vom Staate zu trennen; der Aberglaube hatte so wenig Nahrung, daß er von selbst, wie ein verglommenes Licht, ausgegangen ist. Die Wunder des 17. dieses Monats werden noch kotholische Heiden bekehren, und, was die Reformation in Deutschland bisher nicht hatte bewirken können, das echte, anspruchlose Christenthum des Herzens und des Geistes, ohne alle Ceremonie, ohne alle Keiserschaft, ohne Dogmen und Gedächtnißkram, ohne Heilige und Legenden, ohne Schwärmerei und Intoleranz, als eine praktische Moralphilosophie mit den Palmen einer frohen Ahnung, wird anfangen aufzukeimen. — „Unglaube und Atheisterei!“ hör' ich mir entgegenrufen. Auch diese Erscheinung will ich nicht läugnen, da sie von der mangelhaften Einsicht und Beurtheilung, von der Gewalt der Umstände, und ich möchte fast hinzufügen von der Erscheinung des Guten, unzertrennlich sind.

macht habe. — Wie denn nun? Bin ich wirklich mit mir selbst in Widerspruch? Keinesweges. Die Meinung, die ich bestreite, hält die Verderbtheit für die bittere Frucht der Revolution; ich hingegen glaube, daß eine allgemein gewordene selbstsüchtige Stimmung die Ursache der Revolution ist, und nur durch sie geheilt werden kann. Die Revolution hat vollkommen alle Zeichen einer heftigen Krankheit, wodurch die Natur den Körper eines fremdbartigen oder verdorbenen Stoffs entleibt, der, in zu großer Menge abgeschieden, erst allgemeines Stodten, und hernach eben so allgemeine Auflösung verursacht. Dies ist in der That mehr als ein Vergleich; es ist Aehnlichkeit, Verwandtschaft, Uebereinstimmung der materiellen mit der moralischen Natur, und des einzelnen Menschen mit der Gesellschaft.

Wo wächst das Unkraut üppiger, als auf gegrabenem Erbreich? Allein es hieße doch ein gar zu schlechtes Zutrauen zu der Wahrheit haben, wenn man befürchten sollte, daß sie allein sich selbst gelassen, unter dem Schilde der Freiheit nicht gedeihen könne.

Ich komme zur letzten und mächtigsten Wirkung der Revolution und der ihr inwohnenden Kraft der öffentlichen Meinung. Sie hat der Habucht, der Gewinnsucht, dem Geize, mit einem Worte, der ärgsten Knechtschaft, zu welcher der Mensch hinabsinken konnte, der Abhängigkeit von leblosen Dingen, einen tödtlichen Streich versetzt. Die Finanzoperationen des National-Convents zweckten schrittweise dahin ab. Indem man den Wechsel- und Aktienhandel verbot; indem man eine Zwangsanleihe ansetzte, die den Capitalisten und Rentirer traf; indem man alle Staatsschulden in ein Buch einschreiben ließ; indem man die Ausfuhr aller Waaren, die zu den Bedürfnissen des Lebens gerechnet werden, untersagte; indem man endlich die Handwerker requirirte, daß sie für den Staat arbeiten, und die junge Mannschaft des ganzen Landes, daß sie ihren Herd verlassen und die Grenzen decken sollte: lehrte man die ganze Nation Aufopferungen machen, die dem Eigenthum einen Theil seines eingebildeten übermäßigen Werthes benahmen. Die Vorstellung, die sich dem Gemüth des Bürgers allgemein vergegenwärtigte, daß die Noth Aller von jedem Einzelnen die Beisteuer seiner Habe, seiner Kräfte, seines Blutes sogar verlange, machte ihn gewissermaßen schon von allen diesen Gegenständen los. Die kriegsführenden Mächte aber dürfte es befremden, daß nichts so kräftig zu dieser moralischen Emancipation beigetragen hat, als die Maßregeln, wodurch sie uns den meisten Abbruch zu thun glaubten. Der Verlust unsers auswärtigen Handels, die abgeschnittene Zufuhr von Lebensmitteln, die daraus erfolgte Brot- und Waarentaxirung und die strenge Bestrafung derer, die sich des Aufkaufs schuldig machen: was haben sie anders als Geringsachtung des todten, unbrauchbaren und sogar gefährlichen Reichthums auf der einen, und Mäßigkeit, genauere Haushaltung, Einschränkung, Entfagungen aller Art auf der andern Seite, zuwege gebracht? Die Einfalt in den Sitten; die Verbannung alles Luxus, sogar der silbernen Löffel von den Tafeln; die auf das bloß Unentbehrliche und Unscheinbare zurückgeführte Kleidertracht; die enthusiastische Liebe zur Gleichheit, der jede Auszeichnung einen Verdacht einflößt: — alle diese durch den Drang der Um-

stände hervorgebracht und von der öffentlichen Meinung geheiligten, stillschweigenden Uebereinkünfte haben vollends gegen Geld und Gut und Eigenthum aller Art einen Grad von Gleichgültigkeit erzeugt, der, ohne eine ausdrückliche Verordnung, die Menschen auch in Absicht der Glücksgüter für den Augenblick wenigstens näher rückt, und ihren Geist von den äußern Dingen unabhängiger macht, als man es sich im Auslande vorstellen kann. Gewiß, den Reichtum unbrauchbar zu machen, war das bewährteste Mittel, ihn verachten zu lehren. Es ist beinahe buchstäblich wahr, daß Brot und Eisen noch unsre einzigen Bedürfnisse sind; und daraus folgt, wenn nicht die Weisheit aller Jahrhunderte trügt, daß wir so gut als unüberwindlich sein müssen.

Was die öffentliche Meinung noch nicht erzwingen konnte, das ergänzt überall, wo es noch nöthig ist, die Revolutionsarmee: ein Corps, das in verschiedenen Theilen der Republik zusammenberufen wird, um den faumseligen oder auch noch selbstsüchtigen Guttsbesitzer, den reichen Pächter, den in die Scheuren sammelnden Landmann zur Ablieferung seines Ueberflusses in die Stadtmagazine anzutreiben. Diese Armee, deren Detaſchements von keiner großen Stärke sind, entlehnt im Grunde, wie ich Ihnen schon gesagt habe, von der Entschiedenheit der öffentlichen Meinung ihren Nachdruck. Es scheint Menschen zu geben, die sich lieber die Täuschung des Zwanges machen, als freiwillig zu den Bedürfnissen ihrer Mitbürger beitragen wollen: eine Erscheinung, die bei der übergroßen Liebe zum Eigenthum nicht befremdend ist. Die moralische Wirkung bleibt indeß eben dieselbe, wenn sie gleich um etwas verspätet wird: man tröstet sich endlich, wenn man sieht, daß es dem Nachbar um nichts besser ergeht, daß man nothdürftig zu leben hat, und daß Niemand des Ueberflusses froh werden kann. Was anfänglich Ergebung in die Nothwendigkeit ist, wird durch fortgesetztes Nachdenken endlich zur Anerkennung der Gesellschaftspflicht, der Billigkeit gegen den nothleidenden Mitbürger; und auf diese Weise wird endlich der härteste Boden weich genug, um die süßen Früchte der Humanität: Aufopferungen, Mittheilung, Nächstenliebe und Vaterlandsliebe, zu tragen.

Die ersten Schritte sind jederzeit die schwersten; sie waren es auch in diesem Falle. Man hielt es beinahe für unmöglich, das Agiotage zu tödten; die Strenge der Geseze und das all-

gemeine Gefühl der Nation, das sich gegen den Eigennuß der Kaufleute empörte, brachten gleichwol die Assignate bald wieder in Kredit. Jetzt blieben aber noch die vorigen ungeheuren Preise; der Verkäufer gewann nur um so viel mehr. So entstand die Nothwendigkeit der Waarentaxirung. Das Gesetz war anfänglich unvollständig abgefaßt; man hatte weder dem großen noch dem kleinen Verkäufer einen billigen Gewinn ausgeworfen: und dennoch bewirkte die Allgewalt der Opinion, daß selbst in Paris keine vollkommene Stockung des Handels entstand. — Jede vorhergehende Maßregel verbreitete ein neues Licht über den Zustand der Nation; und je mehr sie sich über ihr eigenes Interesse unterrichtet, je mehr sie die Ideen simplificirt und in den gehörigen Zusammenhang bringt: desto leichter und schneller folgt sie der Impulsion, welche sie von ihrem Haupte, dem National-Convencnt, erhält. Jetzt, da der Begriff gehörig entwickelt ist, daß die Stärke der Republik in den Aufopferungen der einzelnen Bürger besteht, jetzt darf man Alles von den Franken erwarten, was die Bedrängnisse und Bedürfnisse der Zeit noch verlangen können.

Die unermüdete und beispiellose Thätigkeit des National-Convencnts war Anfangs nothwendig, um diese Nationalkraft zu wecken und in Schwung zu bringen. Gegenwärtig bedarf er sie, um das Zutrauen der Nation, durch die zweckmäßige Anwendung der in ihm selbst unstreitig in hohem Grade vorhandenen Talente, Kenntnisse und Ressourcen aller Art beizubehalten. Es wäre wol der Mühe werth, wenn auch nur flüchtig, doch in einigem Detail, die wissenschaftlichen Arbeiten des Convencnts durchzugehen, um das wichtige Resultat überzeugend darzustellen, daß die Entwicklung der Verstandeskkräfte mit der Revolution Schritt gehalten hat, wenn auch die jetzige Versammlung mit der constituirenden im Punkt des Genies und der geschmackvollen Talente sich nicht messen kann. Allein jene Arbeitsamkeit, jene Lichtmasse von Vernunft, jene nie sich verläugnende Energie im Augenblick der Gefahr, jenes vor Aller Augen aufgestellte Beispiel der Selbstverläugnung — erhoben sie nicht auch den National-Convencnt auf eine Höhe der Unumschränktheit, wo sie nur die öffentliche Meinung erhalten kann? Ohne Auszeichnung, ohne irgend etwas Außerses, das die Sinne befißt, ohne Vorzug, und selbst ohne Autorität außer ihrem Versammlungssaale, ohne prätorianische Wache, endlich noch des Vorrechts der Un-

verleghbarkeit beraubt, herrfchen die Repräsentanten des Volkes durch die öffentliche Meinung ohne Widerrede über 24 Millionen Menschen. Nie befolgte man ihre Dekrete mit unbedingtem Gehorfam, nie war der Name des National-Convents fo die allgemeine Lösung des Beifalls, des Zutrauens und des republikanifchen Stolzes.

4.

Paris, den 1. des Eifmonds, (Frimaire) 2.

Ich kann es mir nicht verfagen, m. Fr., Ihnen in diesen langen Winterabenden eine Gefpenftergefchichte zu erzählen. Hören Sie mir einige Augenblicke zu. Einer von meinen Jugendfreunden, der in P*** ftudierte, reifte auf dem Poftwagen nach Berlin, und war, wie es bei dem langweiligen Fuhrwerk und im Sande leicht möglich ift, fanft eingefchlafen. Als er wieder erwachte, war es finftre Nacht; allein er fah ganz deutlich eine lange Riefengeftalt neben dem Wagen her gehen. Sie war durchaus leuchtend, und verbreitete einen matten Schein um fich her. Von Zeit zu Zeit fchien fie fich in andre Formen zu verwandeln; bald fchwabte fie einige Schritte weit voran, bald trat fie drohend näher, als wollte fie einftiegen und neben den Paffagieren Platz nehmen. Mein Freund — er war ein Mediciner — wußte nicht, was er von der Sache denken follte. Die Herren von der Facultät pflegen fich bekanntermaßen an die handgreifliche, fichtbare Natur zu halten und vor dem Reiche der Geifter keinen Refpekt zu haben; in den anatomifchen Heften feines Professors fand auch keine Sylbe von dem zarten Lichtkörper, Evestrum genannt, der nach dem Tode übrig bleibt und des immateriellen Geiftes Hülle werden kann, wie davon weiland Herr Crusius, ingleichen mancher hochwürdige Schüler des erleuchteten Rosicrucius, des Breiteren nachzulesen find. Inzwischen machte ihn die Erfcheinung doch ein wenig irre; er riß fich etlichemal die Augen, und fah nur immer deutlicher und gewiffer den furchtbaren Schatten einherfchreiten, der vielleicht gar um feines Unglaubens willen nichts Gutes mit ihm im Sinne hatte. Dieser Gedanke that Wunder, der junge Mann hatte Muth, und faßte auf der Stelle den Entfchluß, dem Feinde

zuvorkommen; oder — daß ich seiner Vernunft nicht Unrecht thue — er schämte sich der ersten Anwandlung eines unphilosophischen Zweifels, und wollte durch ein entscheidendes Experiment das Gespenst auf die Probe stellen und sich selbst bestrafen. Im Augenblick war sein Degen, den er zwischen den Füßen hielt, aus der Scheide; und als der leuchtende Bewohner der Unterwelt wieder in den Wagen guckte, führte unser Held einen mächtigen Hieb, der ohne Widerstand mitten durch den Lichtkörper, wie Diomedes Schwert durch einen Olympier, oder Bonnet's Scheere durch einen Polypen, fuhr, und, außer einem leisen Knistern, weiter keine Wirkung nach sich zog. Trotziger als je, wandelte der schaurige Drache neben dem Wagen; und wer weiß, wohin es mit dem Unglauben meines neuen Celsus gekommen wäre, hätte er nicht von ungefähr einen Lichtfunken an seiner Klinge kleben sehen. Er griff zu — und siehe da! es war ein Johanniswürmchen, ein kleiner Leuchtkäfer, einer aus einem gedrängten Schwarm von vielen Myriaden, die in einer schwülen Nacht, wie Mücken an der Abendsonne, ihr lustiges Wesen trieben.

„So endigen sich die Märchen alle!“ werden Sie sagen, und ein wenig schmolten, daß ich nichts Besseres zu erzählen wußte. Haben Sie noch immer freundliche Nachsicht, und hören Sie auch den Commentar oder die Nuganwendung; — denn, frei gestanden, bloß um dieser willen steht das Geschichtchen da. Ich möchte Sie nämlich gern bestechen, mich noch einmal über den Gegenstand anzuhören, von dem ich Ihnen bereits so Manches vorgeplaudert habe; Ihrem Verlangen nach Details und Thatsachen möchte ich noch eine kleine Frist abgewinnen. Was hätten Sie auch davon, mein Gespenst so frühzeitig niederzufäbeln und sich und Andern die Illusion zu stören? Zu der Mikrologie, die sich mit den einzelnen Käferchen beschäftigt, bleibt es immer noch Zeit genug. Erst lassen Sie uns die Gattung als ein Ganzes betrachten; wahrhaftig, ein Ganzes, das dem Philosophen sein Concept verrückt, und wären seine Elemente nur Ameisen, verdiente doch schon als solches einige Aufmerksamkeit. Nun aber gar dieses, wovon ich Sie bisher unterhielt, das nicht bloß von einem gemeinschaftlichen Geiste getrieben wird, sondern sich desselben auch bewußt ist! Ändert das nichts an der Sache? Ist die Erscheinung, die ich vor Ihnen heraufgezaubert habe, nur noch ein bloßes Ding der

Einbildungskraft, nur ein Insektenschwarm, dem die Furcht oder Aberglaube, Einheit und Seele verleiht? Gewiß, m. Fr., Sie können es nicht in Abrede sein, daß der Geist der bürgerlichen Gesellschaft ein wahrer Geist genannt zu werden verdient; denn er ist ja der Vereinigungspunkt aller der Intelligenzen, aus denen die Gesellschaft besteht.

Was von der Gesellschaft im ruhigen Zustande gilt, das gilt auch noch von der Revolution; sie hat ihren eigenthümlichen bewußten Geist, und ich halte es, Scherz bei Seite, mit jener Beobachtung im Ganzen und Großen. Bewußtsein ist unsere erste und letzte Kunst, worin wir täglich Fortschritte machen können, ohne sie vollständig zu erlernen, oder ganz zu erschöpfen. Auch der gährende Staat scheint nur allmählig zur Erkenntniß seiner Kräfte, und später noch, seiner Bestimmung, zu gelangen; allein am Thermometer der öffentlichen Meinung laube ich wahrzunehmen, daß dieses moralische Rückwirken auf sich selbst bei dem unsrigen bereits einen kleinen Anfang genommen hat. Alles in der Natur ist verwebt und verbunden, und der Einfluß der Staaten auf einander gehört zu den Wirkungen, die auch größeren Sinnen bemerkbar sind. Es gab einen Augenblick in unserer Revolution, wo das Bewußtsein dieser ausserordentlichen Verhältnisse sich ungefähr auf eben die Art wie bei Kindern äußerte, die Alles, was sie gewahr werden, entweder in den Mund stecken, oder zerzausen wollen. Die Wehrlosigkeit unserer Nachbarn machte das Spiel für sie gefährlich; und wenn wir irgend etwas ihre künftige Ruhe bei unserer fortbauenden Nahrung verspricht, so ist es das Außerordentliche im Gange der Begebenheiten, welches sie, beinahe gänzlich ohne ihr Zuthun, gerettet hat.

Durch diese Rettung hat unsere Selbsterkenntniß einen großen Schritt vorwärts gethan. Sie ist freilich noch nicht auf dem Punkte, so ich sie wünsche; noch ist zu viel Muthwille, und ein gewisser augenblicklicher Uebermuth in dem Gefühl unserer Kräfte; noch ist die Ueberzeugung, daß zwar Einer für den Andern, aber nicht Alle für Einen vorhanden sind, in der Anwendung auf das Verhältniß der Staaten, nicht allgemein. Indes bringen uns die Ereignisse eines jeden Tages dieser Reise näher, und was sie jetzt noch zu erzögern scheint, sind vielleicht eben so unrichtige Vorstellungen von einer andern Seite, die mit unausführbaren Projekten in Verbindung stehen. Dahin rechne ich, zum Beispiel, die Wiederherstel-

ung der alten monarchiſchen Regierungsform, oder auch die Uſurpation eines Protektors, oder dergleichen.

Mein Leuchtkäſergeſpenſt muß mir hier gleich noch einmal Dienſte leiſten. Die merkwürdige Erſcheinung unſerer Revolution hat mit ihm auch dieſe Aehnlichkeit, daß ihre einzelnen Beſtandtheile beinahe völlig gleichartig ſind, und ſich vor einander weder durch diſproportionirliche Größe, noch anderweite Ueberlegenheit auszeichnen. Die Menſchen, mit andern Worten, die man in unſerer Revolution vorzüglich wirken ſieht, ragen nicht wie Halbgötter in ihrer Kraft über ihre Mitbürger hervor, und unter ihnen wird man keinen gewahr, vor deſſen höherem Genius die Seelen der Andern ſich neigten. Man möchte daher zweifeln, ob die Revolution mehr für die Menſchen, als die Menſchen für die Revolution gemacht ſind? Beides trifft vermuthlich zuſammen. Das Princip der Gleichheit hätte nicht leicht ein ſo entſchiedenes Uebergewicht erhalten, wenn eine aufſtellende, anerkannte Ungleichheit unter den Menſchen ihm entgegengewirkt hätte; und gerade ſolche homogene Menſchen kommen hernach mit dieſem Princip am weiſteſten *).

Es iſt wahr, in Revolutionszeiten wird den Principien öfters durch willkürliche Ausdehnung Gewalt angethan; auch bei uns hat man — wiewol ich hier eine fremde Einwirkung in Verdacht habe — unter dem Vorwande der Gleichheit vom Ackergeſetze geſprochen, alles Eigenthum aufheben, durch Herab-

*) Ich muß hier der gewöhnlichen, und oft abſichtlichen Mißdeutung dieſes Principſ erwähnen. — „Alle Menſchen wären gleich? Wie abſurd! Sind ſie nicht groß und klein, ſchwarz und weiß, ſtark und ſchwach, klug und dumm? u. ſ. f. und ſind nicht körperliche und geiſtige Eigenſchaften überall in ungleichem Maße vertheilt?“ — Richtig; aber auf Erhaltung und die dazu erforderlichen Mittel iſt doch eines Jeden Anſpruch vor der Natur, die ihm das Daſein ſchenkte, von gleicher Gültigkeit. Außer dieſer natürlichen Gleichheit, die er mit allen Erdenweſen gemein hat, iſt Jeder als vernünftiges, der Vervollkommnung fähiges Weſen ſich ſelbſt ein eigner Zweck, er mag begabt und ausgeſtattet ſein, wie er will; dieſe unveräußerliche moralische Gleichheit, unveräußerlich, weil Niemand, wo es auf Ausbildung ankommt, des Andern Stelle vertreten kann, ſtellt über ihre Rechte die Geſellſchaft eben zum Hüter. — Ich nehme übrigens die ſo genannten Tafeln der Menſchenrechte nicht in Schutz; und ob ich mich gleich des Ausdrucks: Rechte, noch der Gewohnheit halber bediene, ſo ſcheint mir doch Godwin richtig zu behaupten, daß das moralische Weſen nur Pflichten hat. E. Enquiry concerning political juſtice, p. 112.

würdigung aller Geistesvorzüge eine wilde Barbarei herbeiführen, und ihre natürliche Folge, das Recht des Stärkern, wogegen wir eben kämpfen, wieder geltend machen wollen. Der Umweg mochte so übel nicht ausgedacht sein; indessen gährten diese Excentricitäten hier und dort nur einen Augenblick: im nächsten vertilgte sie der allgemeine Umschwung der Revolutionskräfte, und stellte die Vernunft siegreich wieder her. Sie mußte wol in allem Gemüthern schon rege und über gewisse Hauptwahrheiten ins Reine sein, um so, wie es jetzt geschieht, gleich bei ihrer Erscheinung die Huldigung des ganzen Volkes zu erhalten.

Aus dieser Anregung der Verstandeskräfte, die wir der demokratischen Regierungsform verdanken, und aus der vorhin erwähnten Gleichartigkeit der jetzigen Generation folgt mit der höchsten Wahrscheinlichkeit die Sicherheit und Dauer der Republik. Die Grundsätze der republikanischen Freiheit haben bei uns überall desto tiefere Wurzel geschlagen, je mehr sie simplificirt worden sind, und sich daher von jeder Fassungskraft aneignen lassen. In Frankreich wachen wenigstens 500,000 Menschen über die Gefinnungen eines jeden Bürgers und die Anmaßungen eines jeden öffentlichen Beamten. Wer wäre jetzt so kühn, sein Haupt über die Menge zu heben? Wer wagte es, auch nur Demuth zu heucheln und es tiefer als die Andern zu beugen?

Die übrigen Wirkungen des Revolutionsgeistes kommen noch hinzu, um den Raub der obersten Gewalt so gut als unmöglich zu machen. Alle Oberherrschaft hat man nicht bloß bassen, sondern auch verachten gelernt; alle Höhen liegen im Staube; alle Vorurtheile sind zertrümmert; der Reichtum hat seine Reize, die Bestechung ihre Kraft verloren; die öffentliche Meinung verurtheilt, noch schneller als das Revolutionstribunal, jeden Volksverräther; vor Beiden gilt, wie unzählige Beispiele lehren, kein Ansehen der Person, und die freiwillige Aufopferung ist an der Tagesordnung. Hundert Dolche würden den neuen Cromwell durchbohren, ehe er als Protektor geschlafen, — was sage ich? — ehe er sich selbst noch recht seinen Ehrgeiz gestanden hätte!

„Es daure die Republik, und unser Name mag vergehen!“ Dies ist die oft wiederholte Losung unserer Volksvertreter. In Danton's Munde lautete sie einst noch schwärmerischer: *que la patrie soit sauvée, et que mon nom soit flétri!* Man lacht und spottet in Deutschland über diese Rednerfloskeln, diese D-

Klamationen, dieses Wortgepränge, wie man es nennt, hinter dem sich oft ein fühlloses Herz und ein schaler Kopf verbirgt. Ich gebe Ihnen willig zu, daß die Uebertreibung in Worten, daß eine gewisse hohle Begeisterung im Sprechen, daß der Ritzel, sich peroriren zu hören, zum französischen Nationalcharakter gerechnet werden müsse, und ich streite Ihnen keine einzige der üblen Folgen ab, die tausendfältig aus dieser geräuschvollen, geschwätzigen Lebhaftigkeit und Reizbarkeit erwachsen. Wenn ich aber auch noch obendrein gestehen sollte, daß bei uns der Weg zum Herzen mehrentheils durch den Kopf geht, (eine vollgültige Ursache, warum fast Alles bei uns auf dem halben Wege dahin stecken bleibt): so fordere ich desto zuversichtlicher von Ihnen die Anerkennung der davon unzertrennlichen Wahrheit, daß der Kopf eines Franzosen außerordentlich thätig, für Ideen empfänglich und mit ihrer Verarbeitung sehr beschäftigt ist. Bisher waren es, leider! Trivialitäten, womit unsere Landsleute, zur großen Zufriedenheit ihrer Herren, ihr Possenspiel trieben; es tanzte und pffif beständig im Hirn eines Franzosen, wie in seinen äußern Organen. Jetzt kamen aber ernsthafte wichtige Vernunftwahrheiten in Umlauf; die Umstände gaben ihnen Nachdruck und Interesse; uns ging so manches neue Licht auf; wir nahmen das neue Thema und die neuen Ideen begierig hin, und fingen an, rascher als je unserer Einbildungs- und Denkkraft auf diesem Felde freien Lauf zu lassen. O mein Freund, huldigen Sie mit mir der Wahrheit; bekennen Sie, daß nichts so kräftig auf den Willen wirkt, als die einmal erkannte Wahrheit. Jenes *video meliora, proboque; deteriora sequor*, ist in der That nur die Entschuldigung eines Schwachkopfes; denn was der Verstand stark und fest ergriffen hat, dem muß das Herz folgen. Hier trete nun die Erfahrung auf und gebe Zeugniß. Haben wir seit dem Anfange der Revolution bloß geschwätzt, oder nicht auch gethan?

Ich begegne dem Einwurf, „ob denn die Sprecher auch immer die Handelnnden waren?“ In einzelnen Fällen mag es sich so zusammengefunden haben; allein im Ganzen, wenn beides getrennt war, so thut es nichts zur Sache. Ist die Wirkung für die Revolution, für die Republik, nicht dieselbe? Daß man es noch immer nicht begreifen kann oder nicht begreifen will, wie unabhängig bei uns das Ganze vom Einzelnen ist! Ihre Politiker, Ihre Philosophen suchen immer noch die Repu-

sich und die Revolution in diesem oder jenem Kopfe. Lassen Sie sich diese Grille vertreiben; sie ist bei uns de l'ancien régime, und völlig aus der Mode. Befragen Sie einmal einen unserer Republikaner, ob das Heil seiner Republik an Robespierre's, an Danton's, an Pache's, Hebert's, oder irgend eines andern Patrioten Leben hängt? Er wird ihnen antworten, daß er von keines Menschen Namen etwas weiß, wo von dem Volk und Staate die Rede ist. So verschwinden die einzelnen Köpferchen vor dem Auge des Beobachters; ihr Licht gilt nur in der Masse, wo es sich mit 24 Millionen multiplicirt. Was liegt uns daran, ob dieser nur sprechen, jener nur handeln kann? Wenn dort die Vernunft hier den Arm in Bewegung setzt, so ist der Endzweck des Staats erfüllt.

„Wird aber der Arm solchergestalt nicht öfter den Privat-
eigenschaften, als dem gemeinen Besten dienen?“ — Mir ist bei dieser und ähnlichen Fragen immer so zu Muth, als fragte man, ob die Franzosen wirklich auch lauter Engel sind. In der That, das sind sie so wenig, als lauter Teufel. Die große Aufgabe der Staatskunst ist die gehörige Einschränkung der Leidenschaften und ihre Unterwerfung unter das Gesetz der Vernunft. Jeder einzelne Mensch reift zuerst zur physischen Vollkommenheit, zur Erfüllung des Zweckes seines physischen Lebens, und spät entwickeln sich in ihm die Früchte des Nachdenkens und der Erfahrung. Der Bürger soll daher von seiner Verbindung mit seines Gleichen über den bloßen Naturmenschen den Vortheil genießen, daß eine Macht, die mit seinen Trieben nichts zu schaffen hat, eine Macht, deren einzige Grundkräfte Vernunft und Gerechtigkeit sind, für die Entwicklung seiner sittlichen Anlagen sorgt, und sie mit der physischen Bildung Schritt halten läßt. Wenn der Staat etwas anderes ist, als dies, für die sittliche Vervollkommenung waltende Macht, der darf mich nicht nach der Tugend und Sittlichkeit meiner Landsleute fragen; wer hingegen mit mir hierüber einverstanden ist, wird der von dem ersten Ringen eines Volkes, das seine Vernunft frei haben will, um sich jene zur sittlichen Vervollkommenung führende Verfassung zu schaffen, schon die Wirkung verlangen, die erst die Frucht einer solchen Verfassung sein kann?

Allerdings mußten heftige Leidenschaften bei der Revolution mit einander in Kampf gerathen, und ihrem Zwecke bald günstig, bald hinderlich sein. Wenn man aber fragt, ob sie die

Revolution lediglich den Leidenschaften dieses oder jenes Eregzigen, dieser oder jener Partei geföhnt habe oder noch fröhnen werde? so muß ich nach der Geringfügigkeit und Gleichheit der einzelnen Personen im Verhältniß zur Größe des Staats, nach der Kleinigkeit ihrer Leidenschaften selbst, nach der redlichen Vaterlandsliebe, die wenigstens eine große Menge der Einwohner Frankreichs beseelt, nach der Richtung der Revolution und dem Gange, den sie nun einmal genommen hat, nach der allgemeinen Aufklärung des Jahrhunderts, und den in unserer Volksmasse verbreiteten geläuterten Grundbegriffen, kurz, nach der Vernunft, die von der öffentlichen Meinung, wenn nicht immer rein empfangen, doch immer rein verlangt wird — nach diesem allen muß ich schließen, daß alle die feindseligen Leidenschaften, die bei dem Umsturze verjährter Zwangsformen legionenweis hervorbrehen, sich beständig in Tugend und Weisheit so tief verhüllen müssen, daß die Verkleidung ihnen das Gehen erschwert, und ihre Befriedigung dem großen Zwecke der Revolution stets untergeordnet bleibt.

Ich will hier nur das auffallendste Beispiel, den vollkommenen Sieg der Bergpartei, erwähnen. Wenn sie in diesem Augenblicke das Ruder führen, bringt nicht jeder Tag die Ueberzeugung unläugbar mit sich, daß sie es als Diener, nicht als Gebieter des Staats thun? Der Geist der Revolution, den sie selbst heraufgerufen haben, erzwingt von ihnen Tugenden und Opfer, woran einige von ihnen vielleicht bei dem Eintritt in diese Laufbahn nicht gedacht haben mögen. Sie regieren; aber sie stehen unter der wachsamsten Aufsicht, und die heiligste Verwaltung des Volksinteresse ganz allein kann ihnen die Stütze der öffentlichen Meinung sichern. Sie haben ihre Rache befriedigt; aber der Staat ist einer tödtlichen Spaltung entgangen. Sie wenden Tausende von Millionen für Staatsbedürfnisse auf; aber sie haben den Reichthum verächtlich gemacht, und müssen Muster der Selbstverläugnung und der republikanischen Sitten einfallen sein. Wenn sie, wie es dem Menschen so natürlich ist, ihren Zweck vor seiner Erreichung für ganz etwas anders hielten, als die Erfahrung hernach es auswies; so müssen sie jetzt inne werden, daß die kleinste Anmaßung den Strom der öffentlichen Meinung gegen sie richtet und ihnen selbst das Schicksal ihrer Gegner bereitet. — Wer zieht nun von ihrem Eregzigen den Gewinn?

Leicht könnten also die ehernen Gesetze der Zeit und Nothwendigkeit jenen vorhin erwähnten Ausruf, bei dem man sich wa nur dachte: es ist doch schön und groß gesagt! zum Prinzip der Handlungen derer machen, die ihn zuerst auf der Rederbühne erschallen ließen. Sobald wir aber erkennen müssen, daß die Vorsehung durch die Revolution ganz andre Zwecke, als die Befriedigung der Leidenschaften einer Handvoll Ehrgeiziger, erreichen will, — und dies ist augenscheinlich, indem die Revolution von diesen einzelnen Personen unabhängig ist —: so bald erwint auch diese große, und in mancher Rücksicht beispiellose Begebenheit in ihren allgemeinen Verhältnissen eine so überwiegende Wichtigkeit, und ihr Totaleindruck wird so kolossalisch, daß ich mich nie genug wundern kann, wenn Menschen mit gesunden Augen nach dem Vergrößerungsglase greifen, um in der Atmosphäre dieses Kometen Sonnenstäubchen tanzen zu sehen.

„Wer ist nun aber dieser Geist des stürmenden Frankreichs? Ist es am Ende ein guter Geist oder ein feindseliger Dämon? Ein Meteor, das blendend durch die Lüfte fährt, zerplatzt und eine Spur seines Daseins hinterläßt, oder ein kräftiger Hauch des Lebens, der in den Abgrund der Zeiten hinabsteigt, und die kommenden Generationen zu einer noch nie gekannten Entwicklung vorbereitet?“ — O, mein Lieber! wie kann ich Ihnen antworten? Fragen Sie Ihre Weisen und Schriftgelehrten, ob dieses halbstarrige Volk, das wüthend über sich und seine Kinder das Blut des Gerechten herabrief, nicht vor den Augen des Menschengeschlechts, ein Denkmal seiner Verblendung, unheilbar durch Jahrtausende, in der Welt hat umherirren müssen! Und sodann fragen Sie Ihr Herz: was wird das Loos eines Volkes sein, das allen Gräueln der innerlichen Zerrüttung und allen Schwertern Europas muthig entgegenträuft, und bei jedem neuen Kummer, voll der edelsten Selbstverläugnung, aus allen Städten und Dörfern, in den rührenden Trostgedanken ausruft: „Es kommt unsern Kindern und Kindeskindern zu Gute!“ — Doch ich will Ihnen sagen, was ich sehe. Ein helles Licht spielt um seine Locken; vom Blute der Erschlagenen trüft in Schwert. Stürmend, wie der Fernetreffer Apoll, blickt er über seines Landes Grenzen, und ich vernehme deutlich die Donnerworte: *discite justitiam moniti!*

Paris, im Esmond, 2.

Es gab eine Zeit, wo man sich in Deutschland mit einer Art von Siegwarts-Empfindsamkeit über die Harmlosigkeit unserer Revolution hoch erfreute; Alles schien so gelassen, so friedlich abzulaufen, daß man Frankreich für das glückliche Schlaraffenland hielt, wo einem die — Freiheit? von selbst in den Wurf käme. Ein Paar Köpfe auf Piken gespießt, ließ man uns hingehen; ja, man verzieh uns sogar die Aufknüpfung des armen Schläckers Favras, wodurch einer vornehmeren Kehle*) geschont wurde. Als nun gar unsre Verfassung von 1791 zu Stande kam; wer hätte da noch an der Wiederkehr des goldenen Zeitalters gezweifelt? Diese utopischen Träume mußten bei der Wendung, die hernach die Sachen nahmen, eine höchst nachtheilige Wirkung thun; man ließ es uns entgelten, daß man sich in seinen Hoffnungen so verrechnet hatte. Als am 10. August die Absetzung des Königs Blut kostete, da kündigten uns Eure Revolutionsfreunde schon Hut und Weibe auf; und bald verglichen sie unsre unseligen Septembernächte mit Karl's IX. und seiner Mutter Bartholomäusnacht. Seitdem ist es so revolutionsmäßig bei uns hergegangen, daß man von dem ersten Vorurtheil endlich zurückgekommen ist. Man hat Zeit gehabt, die Geschichte andrer Revolutionen mit der unsrigen zu vergleichen. Ihre Bürgengel mögen sich unter einander um den Vorrang streiten; und da unsre Rechnung vielleicht nicht so bald abgeschlossen werden kann, so müssen jetzt die Revolutionen überhaupt, und ohne Rücksicht auf ihren Zweck, vorläufig ihr Verdammungsurtheil empfangen. — D über die Kinder, die sich die Nase an einer Stuhllecke stoßen, und den Stuhl dafür peitschen! — D über die Klügler, die, wenn das Gewitter, das die Saaten erquickte, zugleich Dörfer in Brand steckt, Menschen und Heerden erschlägt, nicht wissen, ob sie es Wohlthat oder Plage nennen sollen!

Den Weibern, deren gutmüthige Schwärmerei so gern eine

*) Es ist wenigstens höchst wahrscheinlich, daß der Graf von Provence (Monsieur) mit in den Plan zu einer Gegenrevolution verwickelt war, um dessentwillen der Marquis von Favras schon im Februar 1790 gehängt wurde.

Unschuldswelt hervorzaubern möchte, ist es zu verzeihen, wenn sie über den Punkt das All vergessen. Sie sind gewohnt, das Schauspiel der Weltbegebenheiten nur in dem Einen Gegenstande, der ihr Herz erfüllt, zu erblicken; und Alles um sie her ist Nacht, wenn dieser Spiegel zerbricht. „Die Guillotine,“ sagte mir neulich eine Pariserin, „wird noch alle Regungen der Menschlichkeit ersticken. Selbst meine Kinder sprechen schon davon in ihren Spielen, und die Straßenjungen haben längst manche Kasse guillotinirt; ja, es heißt sogar, daß sie in einem gewissen Städtchen das Experiment an einem aus ihrer Mitte hätte probiren wollen.“ — Mich machten diese Beispiele von angeblicher Verwilderung um so weniger bange, da ich mußte, daß diesmal einige der neuesten Auftritte die gute Frau außer Fassung gebracht hatten. Am wenigsten durfte sie für ihre eigenen Kinder besorgt sein, bei denen man den glücklichsten Uebergang kindlicher Triebe in das zarte sittliche Gefühl unmöglich verkennen konnte. Warum sollte auch Fühllosigkeit gerade das Hauptresultat einer Revolution sein, worin so manche Triebfedern wirken? Wer hält die Engländer darum für fühlloser als andere Menschen, weil man in London wöchentlich ganze Galgen voll Diebe, Räuber und Mörder aufhängen sieht?

Wahr indessen oder nicht; jene Besorgniß verräth immer ein schönes Gefühl, und der echte Bürger, der Mensch im größten Sinne des Wortes, leidet tief bei der traurigen Erfahrung, daß ohne ganze Ströme Bluts die Vortheile der Revolution, deren die Welt so nothwendig bedarf, ihr nicht zu Gute gekommen wären. Ja, es trifft sich zuweilen (und dies ist unstreitig das Niederschlagendste von Allem), daß der Verbrecher im politischen Sinn, als Mensch, als Hausvater und Freund, von Hunderten, die ihn kannten, betrauert wird. Bei Ihnen dürfte mancher auch noch fragen: ist denn das politische Verbrechen allemal so ausgemacht? Eigentlich sind wir zur Beantwortung dieser Frage noch nicht hinlänglich unterrichtet. Welcher Dritte kann jetzt noch darüber urtheilen, ob die Systeme und Regierungspläne der einen oder der andern Partei den Vorzug verdienen? Allein, sobald es zwischen ihnen so weit gekommen war, daß keine Ausöhnung mehr möglich blieb und es einen Kampf auf Tod und Leben galt; so konnte nur der Ausgang über die Straffälligkeit entscheiden, und die siegende Partei fand ihre Rettung einzig und allein in der Vertilgung der andern.

Was die Leidenschaften hier unter dem Mantel der unerbittlichen Nothwendigkeit gewirkt haben mögen, wird der Vergeltung nicht entgehen, wenn es auch eben kein Thurm von Siloah wäre, der über den Schuldigen zusammenstürzte; aber die Moralität jener blutigen Rache gehört wenigstens für jetzt vor keinen menschlichen Richterstuhl.

Es ziemt uns, wenn wir kaltblütig forschen wollen, die Ursachen nicht zu übersehen, die allem Thun der Menschen so viel Unwillkürliches beimischen, daß das Wenigste zuletzt, sei es lobens- oder tadelnswerth, ihnen eigen gehört. Die gewaltsamen Erscheinungen unsrer Revolution entsprangen aus dem Widerstand und Aneinanderreiben der Kräfte. Die constituirende Nationalversammlung wurde durch kleine Hindernisse gereizt, die ihr der Blödsinn in den Weg legte; und täglich gewann sie dadurch ein vollkommneres Bewußtsein ihrer Ueberlegenheit. In der zweiten ward die Reibung stärker: der Hof strebte nach seiner alten Macht; die Minorität gönnte ihm auch die nicht, die er vermöge der neuen Verfassung hatte, und in dieser Minorität lag eine andere noch ungeborne, die auf kürzerem aber halbsprechendem Wege, *per saxa, per ignes*, zur Republik gelangen wollte. Dessen ungeachtet blieben die furchtbarsten Krämpfe noch für die jetzige Versammlung aufbewahrt. In den Waffenkreis der auswärtigen Mächte gebannt, stürmten die losgebundenen Leidenschaften durcheinander, und die Wuth der Parteien entbrannte in lichten Flammen. Unstreitig hat der gewaltsame Druck, womit man unsre Gährung dämpfen wollte, die Hitze auf den höchsten Punkt gebracht, und die heftigsten Anstrengungen in uns hervorgerufen.

Jetzt haben wir indessen unter einander ausgekämpft; Alles kommt gegenwärtig darauf an, jenen zusammendrückenden, ebernen Kreis zu zer Sprengen. Wie mag es aber gekommen sein, daß Europa so gegen uns sein ganzes Spiel auf Eine Karte setzt? Wer hat die Elasticität des gährenden Stoffes so genau berechnet, daß man von seiner Kraft nichts zu befürchten haben sollte? Wer kennt den Grad der Verstärkung, den unsere Gährung durch die von außen hineingemischten Mittel noch erhalten kann? Wenn die Bombe zerplatzt, wird sie nicht Alles umher zertrümmern? Ist überhaupt ein überlegter, ruhiger, fester Gang der Vernunft in diesem Plane zu suchen, oder ist es überall Leidenschaft gegen Leidenschaft, und Würfel gegen Würfel?

Führen Könige und Republikaner nur Krieg mit einander, oder schlägt ein Gott die Menschengattung in Scherben, um sie im Ziegel neu umzugießen? —

Ich kann nicht glauben, daß vorfegliche Verblendung fo weit gehen könne, das Schauspiel der Revolution, das nun ins fünfte Jahr fortdauert, und die Resultate desselben, die so klar vor Augen liegen, gänzlich verkennen und für etwas anderes als sie sind, halten zu wollen. Wahrscheinlich glaubt man daher auf die Verberbtheit der menschlichen Natur sicher und zuverlässig Rechnung machen zu dürfen; wahrscheinlich hofft man mehr vom Spiele der zügellosen Leidenschaften, als noch am Tage ist, und lächelt meiner zu frühzeitigen Behauptung: wir hätten unter einander ausgekämpft. Ich mag nicht rügen, welch eine gräßliche Veräugnung aller Gefühle von Menschlichkeit, und — aller in der Politik jezt mehr als jemals zum Vorwand und zur Larve gebrauchten Grundsätze der Sittlichkeit, aus jener eigenmächtigen Berechnung unserer Untugend hervorleuchtet. Jeder Rechtshaffene schaudert vor dem Gedanken, daß Jemand auf eine solche Hoffnung Plane gründen und den Umsturz eines politischen Systems durch die teuflischste Verrätherei an der Menschheit bereiten könne. Allein den schlimmsten Fall vorausgesetzt, und also einmal angenommen, daß die Zerstörung, nicht etwa der Republik, sondern des in der Waage von Europa so mächtigen französischen Staatskörpers überhaupt, wirklich bei dem ersten Ausbruche der Revolution, von den beiden Mächten, denen am meisten daran gelegen war, von Oestreich und England, inötheim beschlossen, die Ausführung dieser tiefen politischen Verschwörung systematisch entworfen, und dergestalt eingedebelt worden sei, daß jede neue Entwicklung der Revolutionskräfte dabei benutzt werden konnte, und die Absichten der beiden Verbündeten ihrer Reise nur um so viel näher brachte: — so müßte doch der Erfolg, im Ganzen genommen, jezt gegen die Erfüllung ihrer noch so kühnen, noch so fein gesponnenen Entwürfe einen leisen Zweifel bei ihnen selbst aufsteigen lassen; so müßte doch der schnelle Umschwung des Revolutionsrades bei ihnen die Hoffnung schwächen, es noch nach ihrer Willkür gegen den Felsen, an welchem es zerschellen sollte, richten zu können. Wenn es buchstäblich wahr wäre, weffen sich die redseligen Emigrirten so ungescheut rühmen, daß nämlich alle die heftigen Krämpfe unserer Föhrung nur Wunden sind, die Oestreichs, Englands und

ihrer eigenen Bruderschaft Agenten springen lassen; daß fremdes Gold uns die Kriegserklärungen entlockt, fremdes Gold sodann Ludwig's Enthauptung bewirkt habe, um die Partei der Kriegserklärer selbst zu stürzen; fremdes Gold endlich noch jetzt wirksam sei, um neue Spaltungen im Nationalconvent zu Stande zu bringen, und die Häupter der Revolution durch einander aufzureißen; wenn es wahr wäre, daß nach allen wachsamsten Vorkehrungen und Verhaftnehmungen, noch 10,000 Emigrirte, englische und kaiserliche Emissarien in Paris unter mancherlei Verläumdungen das große Geheimniß der Bosheit gar Lochen *), hier Anklagen schmieden, dort Armeen desorganisiren, am dritten Orte Plünderungen veranstalten, in den Volksgesellschaften und selbst in der Commune von Paris übertriebene Maßregeln erzwingen oder erschleichen, gegen unsere wenigen noch übrig gebliebenen Allirten beinahe offenbare Feindseligkeiten verüben lassen, die Uebergabe unserer Festungen erhandeln und, mit einem Worte, die Beweglichkeit der Volksregierung, und die geringe Einsicht des großen Haufens mißbrauchen, um Alles durcheinander zu peitschen, und das oberste zu unterst zu lehren: wißt man nicht hellsehend genug, um die wenigen Vortheile, die man durch diesen Machiavellismus etwa wirklich errungen hat, mit dem riesenmäßigen Fortschritte der Revolution, der dadurch selbst befördert werden mußte, zu vergleichen? Was ist in Zeit von einem Jahre, oder seit der Stiftung der Republik, gegen uns geschehen? Man hat uns einige Festungen durch Einverständnis mit den Befehlungen, und Eine durch Hunger abgewonnen; man hat einige tausend Menschen ins Gefängniß werfen, etliche Hundert enthaupten, und ein paarmal 100,000 im Kriege — Sie sehen, ich nehme die auswärtigen Zeitungen dazu zu Hülfe — in Stücke hauen, und in der Gefangenschaft verarmen lassen; man hat uns gezwungen, vielen Bequemlichkeiten zu entsagen; man hat die Sicherheit jedes einzelnen Bürgers durch das herrschend gewordene Mißtrauen und die Vielfältigung der Verräthereien untergraben. Sehr wahr! und sehr wenig, oder gar nichts; wenn man dagegen nur einen Augenblick erwägen wollte, daß man, um diese Wirkungen hervor-

*) Dies behauptet öffentlich im Druck ein gewisser emigrirter Abbé, Talbert, der in Rector's Namen an Mallet du Pan, schreibt und sich rühmt, die Revolution könne gegen ihre Machinationen nicht bestehen.

zubringen, den Geist der Revolution erst recht hat entflammen müssen, und daß sein verzehrendes Feuer jetzt ohne Ansehen der Person Alles einschmelzt, was ihm vorkommt, ja, trotz den noch ferner angelegten und von Zeit zu Zeit springenden Minen, schneller über die Grenze zu gehen drohet, als irgend eine kleine Explosion im Innern den Gang unserer bürgerlichen und politischen Einrichtungen hemmen kann.

Elend wäre der Kunstgriff und noch elender die Hoffnung derer, die, um Frankreich zu zerrütten und zu zersstückeln, den Koloß der öffentlichen Meinung aufrichten geholfen hätten. Ich will das Unmögliche denken; ich will annehmen, daß die Bestechung, deren man sich so dreist, oder wenigstens so unvorsichtig rühmt, bis ins innerste Heiligthum gedrungen, daß die Hand, die das Staatsruder führt, zum schwärzesten Verrath gewonnen sei: wie behutsam, wie ängstlich, wie unmerklich muß sie es nicht zum Verderben lenken! Die geringste Uebereilung wäre Tod! Nur durch unumschränktes Vertrauen könnte der Verräther sich auf den gefährlichen Gipfel der Macht emporschwingen, wo die Möglichkeit, den Staat den Feinden unwiederbringlich in die Hände zu spielen, an die Wahrscheinlichkeit der Ausführung grenzte. Allein jenes Vertrauen kann ja nur durch Mittel erworben werden, welche dem Zwecke der verbündeten Höfe gerade entgegengesetzt sind: nur durch die Rettung von unsern Uebeln, und die Demüthigung aller unserer Feinde. Ich habe Ihnen schon gesagt, — und lassen Sie es mich jetzt wiederholen — kein einzelner Mann in Frankreich besitzt in sich allein die Kraft, die zu diesen großen Wirkungen erfordert wird; keiner ist tausendfach-groß genug, um sie in sich zu verschließen, während er seine Gehülfen als Werkzeuge, und die Volksmasse als bildsamen Stoff gebrauchte. — Wenn es aber dennoch einen solchen Wundermann unter uns geben sollte, den, — um das Maß der Wunder in diesen ungläubigen Zeiten voll zu machen — den unsere Feinde jetzt schon genauer als wir selbst kennen; ist es möglich, die Selbstgefälligkeit bis zu dem Grade des Widersinnes zu treiben, daß man sich schmeicheln dürfte, dieser Cäsar, dieser Cromwell unseres Jahrzehends werde sich begnügen, nur Andreer Marionette zu bleiben? Wahrhaftig, so kann nur die unverbesserliche Platttheit eines gemeinen Intriganten die Menschengröße berechnen!

Es ist indeß noch eine andere Auskunft im Reich der

Möglichkeiten, wobei die politische Rechenkunst unserer weniger ins Gedränge kommt. Es hiesse gar zu wenig zu der Verschmüßtheit der neueren Machiavellen äußern, wenn zweifeln wollte, daß sie bei einem tiefangelegten Vergroßplane, nicht auch jene Ereignisse im voraus in Anschlag haben sollten, die den Laien als Wirkungen des unbeständigen Glücks, oder gar als unvermeidliche Folgen der Revolution erscheinen. Also könnte es vielleicht doch in ihren Plan selbst gehört haben, diesen ganzen Feldzug hindurch Europa und Afrika in dem Wahne zu lassen, daß gegen die Republikan keinen andern Wege, als durch Verrätherei, etwas auszuwerden könne? Vielleicht hat man unsere undisciplinirten Pen und unsere Feldherren eines Augenblicks nur bummachen wollen, indem man sich das Ansehen gab, ihnen widerstehen zu können; die Engländer haben vielleicht die Geringschätzung von Dänischen nur deshalb aufgehoben, um im künftigen Feldzuge sicherer zu zeigen, daß unsere Sache an Muth unserer Krieger gar nichts wirkt; und der Held von Tinnestie wird nun ehestens beweisen, daß seine Niederlande Maubeuge eine glänzende Kriegeslist war, wodurch der Eclatante Jourdan unfehlbar ihm ins Garn laufen muß; er steht dafür, daß Wurmser nicht noch dieses Jahr das räthumt, um unsere Truppen zu ihrem gewissen Verderben anscheinenden Vortheil des Besizes von Zweibrücken und Pfalz am Rhein zu setzen? — Wie wird Ihnen, mein Herr, fallen Sie nicht an, neue Hoffnung zu schöpfen? Bezeugen Sie mich nicht ein wenig, daß ich mich unvermuthet aus Gesichtspunkt gestellt habe, der für das Schicksal der Nation so bange macht? Es ist wahr, wenn man die Sache diese Art ansieht, gewinnen sie eine ganz andere Gestalt Alles, worauf wir diesseits uns freuen zu können glaubten Ihnen jenseits zur Bestätigung der tiefen Weisheit des Pariser und Wiener Cabinets!

Ach ja! Wir armen Republikaner! Es wird uns zu stehen kommen, daß wir uns die Königswürde, die wir den Adel, die Priester vom Halse geschafft haben! Die zogenen Krondomains, die Güter der Geistlichkeit und der geistlichen, das sind ungeheure Wägen, an denen wir noch zu werden! Die verdamnten Assignaten kommen zuletzt doch unseren Feinden zu Gute! Was nun gar die Consolidati-

ulden, und die heillose Zwangsanleihe für ein Unge-
r unseren Köpfen zusammenzulehen wird! Wie werden
retten können, wenn unser baares Geld wieder zum
kommt! Ist wol das Unglück zu berechnen, welches
Reiche arm, und 24 Millionen Arme wohlhabend ma-
? Wenn uns das Sparen und Entbehren, die Ver-
des Luxus, und die Einführung der strengsten Sitten-
n auf den breiten, geraden Weg des Verderbens fäh-
s Glockenmetall zu Kanonen umgeschmolzen, was mag
inter für ein feindseliger östreichischer Anschlag stecken!
re Waffenfabriken in Paris, die hat gewiß Pitt zu un-
rgang erfunden!

re Armeen waren schon 400,000 Mann stark; und
nen noch 800,000 gesunde junge Bursche und 40,000
nzu; unstreitig hat uns die schwärzeste Bosheit unserer
dieser verkehrten Maßregel verleitet! Die armen Jun-
n sie erst in die Fußangeln fallen, die wahrscheinlich
unsere Grenze, und besonders auf dem Meere, gelegt
ie Nordgrenze ist gedeckt, Lyon erobert, Marseille ge-
Bender zerstört, Straßburg gesichert; — wir sind au-
ch verloren! Das katholische Heidenthum ist in ganz
wie durch einen Zauberschlag, durch den Volkswillen
den, und das Reich der Vernunft ist angegangen, —
hätte es sich träumen lassen, daß wir diesem tödtlichen
der superfeinen römischen Politik nicht entgehen würden!
3 und dem ganzen Innern unserer großen Republik
ie tiefste Ruhe; wer aber nicht wußte, daß England
reich dahinter stecken! — O lieber Freund! wie stür-
diese ominösen Bilder auf mich ein! Ich muß inne
nd mich auf mein Schicksal vorbereiten. Bleibt mir
is anderes übrig, als der tiefen Weisheit Ihrer Politi-
ulbigen? Scherz bei Seite. Leben Sie für diesmal
b
sen mir Zenibens Papageien!

6.

Paris, am 13. des Reifmonds.

Sie follen Recht haben, mein Freund; auch habe ich nicht geradezu wegzulugnen wollen, daß man aus einzelnen Zügen zuweilen den Charakter eines Zeitpunkts, eines Volkes, einer befondern Entwicklung menfchlicher Geifteskräfte kennen lernt. Nur muß man diefe Züge auszuwählen wiffen, und nicht Handlungen ohne alle Phyfiognomie, denen etwa der Name des Handelnden ihr ganzes Intereffe gibt, für bezeichnende Auftritte halten. Ich will Ihnen heute eine Begebenheit mittheilen, aus welcher, wie mich dünkt, der Geift der Revolution unverkennbar hervorleuchtet.

Laplanche, ein Volksrepräfentant, der im Departement der Manche die Aufficht hat, fchrieb vor einigen Tagen an den Nationalconvent, daß das 11. Bataillon der neuen Parifer Requisition, welches hauptfächlich aus den Sectionen der Tuileries und der elifethen Felder formirt worden ift, fich zu Coutances rebellifch aufgeföhrt, die dreifarbigte Cocarde befchimpft, und O Richard, o mon Roi, gefungen hätte. Wirklich follen eine Anzahl übelgefünnter Leute, nämlich verwöhnte Kinder reicher Handeldhäuser, Advokatensreiber, abgefchaffte Subalternen aus den Bureaux, gewefene Priefter fogar, in diefem Bataillon gefteckt und durch eine üble Anwendung ihres Geldes die Andern gewonnen oder wenigftens im Raufche verleitet haben, mit ihnen allerlei ungeziemende Streiche zu verüben, die ihnen zulezt als Aufrubr angerechnet werden könnten. In der Jakobinergefellfchaft delibetirte man am Abend, nachdem jener Bericht im Convent vorgekommen war, was zu thun fei, und fand unter andern, daß man einen fo übel organifirten Haufen nicht in die Bende, oder gegen die daraus entflohenen Rebellen, fondern gegen die Deftreicher hätte fchicken follen. Während diefer Berathfchlagung trat ein Abgeordneter von der Section der Tuileries herein, um die Gefellfchaft zu benachrichtigen: „daß die ganze Section, 4000 ftark, verfammelt gewefen fei, und einmüthig den Entfchluß gefaßt habe, am folgenden Morgen den Convent um die Beftrafung diefer Aufrührer zu bitten; vorläufig hätte fie auch fchon die Eltern derer, die man als Räbelföhre angab, verhaften laffen.“

Den andern Tag, den 4. dieses Monats, zog nun die ganze Section der Tuilerien, Männer und Weiber, vor die Schranken des Convents. Der Präsident der Section bat um Erlaubniß, die Adresse lesen zu lassen. Daudouin, als Redner, hielt zuvor diese Anrede:

„Wir sind verrathen! Ein Theil der zahlreichen Jugend, die Hoffnung des Vaterlandes, hat seine Stimme erkannt. Menschen, die sich noch eben jetzt Republikaner nannten, die den ehrenvollen Beruf hatten, für die Unabhängigkeit des Frankenvolkes zu streiten, sind zu Rebellen geworden, und haben öffentlich jenes verabscheuungswerthe Lied gesungen, woran sich die Räuber in der Vendee erkennen. Stellvertreter des Volks! So gehe augenblicklich aus dem Schooße des heiligen Berges das Rachefeu'r hervor, und verzehre die Aufrührer! Das große Beispiel einer so verdienten, so schnellen Strafe, müsse den Treulosen schrecken, der sich versucht fühlte, sie nachzuahmen.“

„Die Section der Tuilerien muß den Schmerz erdulden, diese Verräther an der Sache der Freiheit unter ihre Kinder zu zählen, wenn dieser Name Verräthern noch zukommt. Hier kommen die Väter und Mütter in Eurer Versammlung; sie fordern ihre Befragung von Euch; sie entsagen ihnen auf ewig. Die echten Sansculotten werden schon wissen, sich durch eine republikanische Adoption für dieses Opfer schablos zu halten. Die übrigen richte das Volk. Ein schnelles, furchtbares Gericht vertilge von der Erde der Freiheit jene feigen Ungeheuer, die ihrem oft wiederholten und selbst in Eurer Gegenwart abgelegten Schwur, zu siegen oder frei zu sterben, ungetreu werden konnten Wir haben es auch geschworen; und wir halten's. Wir halten den heiligen, feierlichen Eid. Ist es nöthig, so gehen wir, ja wir gehen selbst, uns an den Platz unserer schuldigen Söhne zu stellen und ihre schändlichen Verbrechen gut zu machen. Wir ersuchen Euch, uns zu erlauben, selbst Ueberbringer der Befehle des Nationalconvents zu sein. Laßt vier Commisfarien aus unserer Mitte sie dem Volksrepräsentanten mittheilen und Zeugen von der Beurtheilung und Hinrichtung dieser Elenden werden.“

Hierauf verlas er den Beschluß der Section, und der Präsident des Nationalconvents lud alle vor den Schranken Stehende ein, an der Sitzung Theil zu nehmen. Merlin von Thionville bemerkte, daß Rom nur Einen Brutus, wir aber

jezt 600 zählten. Thuriot machte in einer rührenden und merklich, daß Brutus vermöge seines Amtes im Staate theil über seine Söhne fällen mußte; hier aber sei es reipfindung, edle, nie erreichte Aufopferung und Selbstverlä die aus Vätern und Müttern eine patriotische Jury bilde urtheilt selbst," rief er aus, „auf welche Höhe sich der tionsgeist mit der Freiheitsliebe geschwungen hat! A ganzen Erdenrunde gibt es keinen einzigen Menschen, nicht ergreifen und mit Bewunderung durchbringen muß er vernimmt, daß bei der bloßen Erwähnung des Verratsen man die Kinder einer Section beschuldigt, Väter, Freunde, Verwandte, Mitbürger in hellen Häusern he sind, um genugthuende Rache an den Verräthern zu f Er setzte noch hinzu, daß er das Verbrechen nicht für so halte, als man es gleich Anfangs geschildert habe. E Verwandte und Freunde von ehemaligen Adelligen im L gewesen; sie hätten in ihren Trübsal gelagen unsehbar di Ganschlotten, ihre Kameraden, ihrer Vernunft beraul die Letztern nur auf diese Art der Freiheit entriffen werde ten. „Aber," schloß er endlich, „was auch der Auss öffentliches Wohls hierüber berichtet wird, dekretirt, Wi bei der Rührung fordre ich Euch auf, die jene große tugend, wovon wir Zeugen sind, in uns Allen erregte kretirt augenblicklich, daß die Section der Tuilerien sich Vaterland verdient gemacht habe. Durften wir glaub unsern Unwillen über die neue Verrätherei die würdigen die patriotischen Mütter theilen würden, die hier ganze von Thränen vergießen, und gleichwol nicht anstehen, E zurufen: unsere Kinder sind schuldig; wir liefern sie dem E der Gerechtigkeit! Wer diese Sprache gegen Euch führe ist unsehbar tugendhaft. Laut also laßt uns verkünd die Section der Tuilerien sich um das Vaterland vert macht habe! So ehren wir die guten Sitten und die tion, so führen wir einen tödlichen Streich gegen di Berechner des Unglücks ihres Vaterlandes, die jene Bür in den Abgrund stürzen wollten, deren Väter hier schwed ignes Blut für das Vaterland zu vergießen."

Der unzweideutigste Beifall hatte die Aeußerung Section der Tuilerien, und diese Rede Thuriots gekrönt. hörte lange nichts als: „Republik und Freiheit!" jauchzte

rior's Vorfchlag wurde fogleich einftimmig genehmigt. — der Sitzung am 11. ift nun von dem angeklagten Bataill- felbft eine Adrefse an den Nationalconvent eingegangen, wo- es ſich gegen die Beſchuldigungen in dem Briefe von La- che ausführlich rechtfertigt. „Wir hoffen,“ ſagen die jungen ger, „daß der unwillkürliche Irrthum eines Augenblicks uns zum Verbrechen ausgelegt werden wird. Wir glaubten, Befehlen des Miniſters Folge leiſten zu müſſen; er hatte nach Cherbourg, zur Vertheidigung dieſes Plazes, beordert,“ nach den Diſpoſitionen des Repräſentanten ſollten ſie ge- die Rebellen in Avranches ziehen). „Der Ausbruch des rens bei Einigen unter uns, hat keinen Zug, keinen Schein Aufruhr gehabt, und alle in dem an den Convent über- ten Protocolle geſammelten Klagarartikel ſind verfäliſcht und rieben.“ Am Schluſſe betheuern ſie, daß die Liebe des Ban- des und der Wunſch ſeine Feinde zu bekämpfen, ſie beſeelt. Convent hat dieſen Brief an den Auschuß des öffentlichen als verwieſen, der über den wahren Verlauf der Sache zu ten hat. —

So weit können Sie alles, was dieſen Vorfall betrifft, aus Zeitungen, und vielleicht noch umſtändlicher, als ich es hier ſt habe, erfahren. Aber was in keiner Zeitung ſteht, was in der lebendigen Natur die Feder eines Geſchichtſchreibers und die eines Dichters nicht erreichen kann, das waren die ien in der Sectionsverſammlung, als der Brief von La- che verlesen ward, und hernach vor dem Convent, bei Ueber- rung ihres Beſchluffes. Zwiſchen Bürgersinn und Eltern- erhob ſich der wunderbarſte Kampf — oder darf ich Kampf en, was eigentlich ein Zuſammenschmelzen beider Gefühle in unennbares war? Die Ueberzeugung von der Strafbarkeit Kinder ſprach augenblicklich das Todesurtheil im Herzen der Väter und Mütter; und zu gleicher Zeit behauptete Schmerz über den Verluſt ihrer Lieblinge ſeine traurigen te. Ihre Thränen ſtürzten unaufhaltsam hervor; aber das stand und die Gerechtigkeit forderten ihre Opfer. Unter lau- Weinen und Schluchzen ſchreien die unglücklichen Väter Mütter, mit einer ſie ſelbſt betäubenden leiſenſchaftlichen gkeit: „fort zum Tode mit ihnen! auf den Richtplaz! ſie r's verdient!“ — Es blieb kein trocknes Auge weder im ent, noch unter den Tauſenden von Zuſchauern.

Paris, im Reifmond.

Paris, ich hab' es Ihnen schon gesagt, mein Freund, ist die Quelle der öffentlichen Meinung, das Herz der Republik und der Revolution. Vielleicht ließ es sich, sogar ohne Scherz, noch besser mit dem Magen vergleichen, wenn diese Idee auch schon Ihren Persifflieurs zu allerlei witzigen Einfällen Anlaß geben könnte. Mögen sie doch glauben, und ihrem Publicum weiß machen, daß wir uns hier, wie die spanischen Edelleute, die Zähne stochern, ehe wir zu Mittag gegessen haben! Wo man so viele Armseligkeiten glaubt, mag eine mehr leicht in den Kauf gehen. Aber wahr ist gerade das Gegentheil; nie hat der Bürger in Paris besser gelebt als jetzt, da freilich nur eine Art Brot gebacken wird, hingegen auf den mit Ueberfluß prangenden Märkten keine Haushofmeister und Köche von reichen Prassern mehr zu sehen sind, die den Sansculotten das Beste vor dem Munde wegzuschnappen pflegten. Der starke Gewinn des Handwerkers setzt ihn in Stand, sich mit einer gewählteren, wohlschmeckenden Kost als zuvor gütlich zu thun, und er genießt jetzt an seinen Festtagen um geringes Geld die Leckerbissen, die Eure reichthümlichen Sardanapale sonst mit Extrapost aus Frankreich verschrieben und unter dem Vorfuge der Göttin Dullness verschlangem. Die köstlichen Weine aus Languedoc, Champagne und Bourgogne, die unsere Nachbarn uns sonst austranken, nehm jetzt nur republikanische Gaumen. Lord Howe mit seiner allmächtigen Flotte hat doch den Austern, Hummern und Steinbutten ihr Futter noch nicht abgeschnitten; wir fangen sie so fett und schmackhaft als je an unseren fischreichen Küsten. Unsere Bäuerinnen in der Normandie haben durch die Revolution die Kunst Kapunen und Poularden zu stopfen, noch nicht verlernt. Die Ananas reifen nach wie vor in unseren Treibhäusern, und die Sonne hat uns dieses Jahr auch warm genug geschienen, um unsere unzähligen Obstsorten mit Würze, Saft und Kraft zu füllen. Die Natur scheint es nicht im geringsten übel zu nehmen, daß keine Dücs und Pairs, keine Generalpächter, sondern arme Sansculotten, ihre köstlichsten Erzeugnisse verzehren. Anstatt aber, daß vor diesem die wohlschmeckendsten Gerichte für den unersättlichen Schwelger durch den Mißbrauch ihren Reiz

verloren, haben wir das Geheimniß gefunden, die Gaben unseres fruchtbaren Bodens ohne Ueberdruß zu genießen, indem wir mit Auswahl und Mäßigkeit nur die Feste des Vaterlandes und der Gastfreundschaft durch ihren Genuß erhöhen. An Werktagen genügt Jedem sein Braten und ein Salat der darum nicht schlechter schmeckt, daß ihn der letzte Erzbischof von Paris *) nicht zubereitet hat.

Paris — nicht wahr, Sie verzeihen mir meine Arabesken, wenn ich nur zuweilen auf das Hauptwort zurückkomme? — Paris empfindet, denkt, genießt und verdauet für das ganze Land. Daher war in der That der Anschlag nicht so übel erdacht, im vorigen Jahre schnurstracks hierher zu marschiren und die Revolution zu ersticken, indem man Paris von der Erde vertilgte, oder wenigstens auf ein paar Jahrhunderte, wie Antwerpen, in den kläglichen Zustand zwischen Leben und Tod versetzte. Paris gibt den Ton an, nicht bloß wegen seiner Bevölkerung und Größe, sondern weil der Umlauf des Handels, der Ideen, der Menschen selbst, im Lande noch unbedeutend ist. Kaum der 20., vielleicht nicht einmal der 30. Einwohner Frankreichs kommt aus seiner Stelle; indeß in England wahrscheinlich der vierte Theil der ganzen Volksmenge wenigstens einmal im Jahre durch London getrieben wird, und dadurch einen Grad von Unabhängigkeit, von Uebung und von Klarheit im Denken erlangt, den in Frankreich nur der Pariser haben kann. Schon unter der monarchischen Regierung lebte der französische Adel, und Alles, was wohlhabend war, das ganze Jahr hindurch in Paris: da hingegen in England den Sommer über Alles auf die Landgüter hinausströmt, und überall sein Interesse von dem der Stadt zu trennen weiß. Bei uns ist Paris der einzige Maßstab der Vollkommenheit, der Stolz der Nation, der Polarstern der Republik. Hier allein ist Bewegung und Leben, hier Reue, Erfindung, Licht und Erkenntniß. Paris ist der Communicationspunkt zwischen allen übrigen Städten, zwischen allen Departementen der Republik; Alles fließt hier zusammen, um erst von hieraus nach den Provinzen zurückzuströmen. Die Gesetze des Geschmacks und der Mode wurden seit einem Jahrhundert in Paris gegeben und promulgirt. Frankreich gehorchte

*) Selbst Mr. de Juigné hatte ein Talent! Er machte den besten Salat. Mit einer solchen Eigenschaft kommt man sicher auf die Nachwelt.

ihnen wie Göttersprüchen; und ohne daß wir es verlangten, habdige ihnen Europa. Noch jetzt wird ihre Oberherrschaft jenseits unserer Grenzen anerkannt, wie schon die bloße Existenz Eurer Modejournalle beweisen muß; aber im Bezirke der Republik selbst gebietet jetzt Paris auf eine weit wirksamere Art: durch die Kraft der öffentlichen Meinung.

Wer der Revolution gefolgt ist, wird wissen, daß alle ihre Hauptereignisse in Paris angelegt und ausgeführt wurden. Das Pariser Volk war ein wirksames Instrument in den Händen derer, die es wagten, die Stimmung der Nation auf die Probe zu stellen, und zuerst den Sinn der Menge laut auszusprechen. Nichts beweiset so sonnenklar und unwiderleglich die Reife der Franken für eine republikanische Verfassung, als der Umstand, daß die Hauptstadt, der Sitz des frechsten Luxus und des ungezähmtesten Sittenverderbnisses, bei diesem Umsturze der Monarchie den Ton angegeben hat. Allerdings mußten in diesem ungeheuren Sammelplatze des Reichthums, der Schwelgerei und des Egoismus, die Feinde der Revolution zahlreicher und durch ihre Vereinigung stärker, als in irgend einem andern Punkte des ganzen Landes sein; und auf diese Art erklärt sich das Phänomen der ununterbrochenen Gährung, die in Paris, mehr oder weniger offenbar, seit dem Anfange der Sitzungen der ersten Nationalversammlung fortgebauert hat. Alles, was nur durch Ränke, Verschlagenheit, Verläumdung, Bestechung und Verführung, durch Bubenstücke und Abscheulichkeiten aller Art, verübt werden konnte, um den Fortschritt des Freiheits- und Revolutionsgeistes zu hemmen: Alles hat man versucht und mit unermüdetem Beharren angewendet; und Alles hat gleichwol die Ueberlegenheit derer, die das Gegentheil wollten, durch Kraft und Unerschrockenheit vereitelt.

Ohne hier den Werth der Revolutionsideen im geringsten untersuchen, und ihre Sittlichkeit nach conventionellen Vorstellungen abmessen zu wollen, (was überhaupt im ganzen großen Gange der Weltbegebenheiten so mißlich scheint) wird man mit zugeben müssen, daß die außerordentliche Verbreitung wissenschaftlicher Begriffe und Resultate in Paris, der Grund von jener großen Empfänglichkeit seiner Einwohner für Revolutionsideen geworden ist. Die Neugier der Pariser ist viele Grade feiner und unterscheidender, als in irgend einem Winkel des ganzen Landes, und ihre Ausbildung durch den Umgang mit unterrichteten Leuten, und durch die Uebung im Schauspiel attische Fein-

eiten zu empfinden, übertrifft, im Ganzen genommen, Alles, was man sich vorstellen kann, ehe man hier gewesen ist, und mit eigenen Augen gesehen hat. Jetzt insbesondere ist der Ab-
 ich durch die fünf Revolutionsjahre noch ungleich auffallender
 worden. Des Morgens sieht man alle Höckerinnen auf der
 Straße über ihrem Kohlenfeuer sitzen und die Zeitungen lesen;
 Abends hört man in den Volksgesellschaften, in den Sec-
 onrsversammlungen Wasserträger, Schuhknechte und Karrentrei-
 er von den Angelegenheiten ihres Landes, und von den Maß-
 geln des Augenblickes mit einer Bestimmtheit sprechen, die nur
 der einfachen Richtigkeit und Klarheit allgemein verbreiteter
 raumbegriffe entspringen kann. Die Verbindungen, die mit ei-
 er geringen Anzahl von Ideen möglich sind, können einge-
 bränkte, einseitige Urtheile veranlassen; aber nur falsche oder
 scheinbegriffe führen zu falschen Resultaten. Ein Kopf, den
 Voliere, Regnard, Destouches, Marivaux, Racine, Corneille
 id. Voltaire zuzufügen halfen, hat wenigstens die Wahrscheinlich-
 it für sich, daß er Wahrheiten, wo nicht selbst combiniren,
 ch von Anderen vorgetragen fassen und beherzigen werde. Nur
 einem Punkte irrte man sich hier durchgehend, und hatte
 y von dem Joche der künstlichen und erlernten Unwissenheit
 hon so weit entfernt, daß man nicht mehr begriff, wie ein
 opf organisiert sein müsse, dem ein Kapuziner Alles in Allem
 t. Allein die Lektion des vorigen Winters hat diese überspann-
 n Vorstellungen von der Empfänglichkeit der Nachbarn sehr
 rabgestimmt.

Paris wird, fürs Erste wenigstens, der Sitz der Regierung
 leiben müssen. Das Föderalsystem des amerikanischen Freistaats
 is erlaubte dem Congreß öftere Veränderungen der Residenz
 ie bei den bisherigen Verhältnissen jenes so großen, aber auch
 o volkreisern Staats, dem Bunde noch unschädlich waren, und
 ielleicht zu seiner Befestigung dienen konnten. Daß man jetzt
 uf dem Gedanken verfallen ist, eine eigene Congreß-Stadt zu
 bauen, scheint mir die Unbeweglichkeit des Regierungssitzes nicht
 herer zu stellen. Das ganze Land muß sich der Bildung einer
 euen Hauptstadt widersetzen; wo sie aber einmal vorhanden ist,
 ird sie ein nothwendiges Uebel, und das Wohl des Ganzen
 i mit dem Wohle dieses ungeheuern Theiles so genau verflocht-
 n, daß der philosophischste Patriot auf seine Ideale Verzicht

thun muß, um seinen Staat so zu modeln, wie es die gegebenen Umstände, die er nicht ändern darf, erfordern.

Dafür spielt nun auch, werden Sie mir einwenden, Paris im Staat eine Rolle, die sich das verzogenste Kind in einer Familie nicht heraus nehmen dürfte, ohne wenigstens den Haß, den Neid, die Bervünschungen der übrigen auf sich zu haben. Es ist wahr, oft hat die Stimme der Pariser für die Stimme des ganzen Volkes gegolten; aber, bemerken Sie den Unterschied: das ganze Volk hat dieser Stimme Beifall gegeben, und alle Versuche, die Departemente mit Paris zu entzweien, sind jederzeit mißlungen. Uebrigens ist eine halbe Million Menschen, die, so wie hier, auf einem kleinen Flecke versammelt ist, kein übles politisches Barometer. Die Frage, worauf es in Revolutionen ankommt, ist ja auch nicht die: hat dieser oder jener Theil des Volkes seine Rechte überschritten? sondern die: hat es durch eine solche Anmaßung im Staate herrschen, oder ihn nur aus augenblicklicher Gefahr retten wollen? Wer weiß nicht, daß der 31. März und der 2. Juni das Werk der Pariser Commune waren? Damals schien auf einen Augenblick das Ansehen und die Macht des Nationalconvents vor ihr zu verschwinden. Verschwunden waren sie wirklich, wie in dem Falle einer Krankheit die individuelle Größe des Patienten vor dem Arzte verschwindet. Allein der Kranke ist genesen, und steht in höherem Ansehen, als noch je zuvor; ja, sogar die Commune von Paris selbst, die damals so viel auf ihre Verantwortung nahm, hat sich neuerlich schon ein paar mal unter die gewaltigere Hand des Convents beugen müssen. Kaum hatte Chaumette, der Gemeinde-Prokurator, vom Gemeinderathe den Schluß fassen lassen, daß alle Revolutionnair-Ausschüsse aus den 48 Sectionen sich zu einem gemeinschaftlichen Körper mit dem Gemeinderathe vereinigen und gemeinschaftlich mit ihm berathschlagen sollten, so schlug ein Dekret des Convents diese Central-Versammlung mit dem Anathema, das immer bereit ist, gegen jede Anhäufung untergeordneter Autoritäten geschleudert zu werden; und die Gemeinde von Paris, anstatt wie eine furchtbare Skolopender auf 48 Füßen zu laufen, ist vielmehr, wegen der Macht, die den Revolutionnair-Ausschüssen zugeordnet ist, in 48 unbedeutende Insekten zerschnitten worden, deren jedes sein Leben für sich hat. Chaumette, der außer dieser Lektion neuerlichst noch, wegen des mit großem Geräusch abgeschafften Katholicismus, hart mißge-

nommen worden ist, hat die weiseste Partei ergriffen, sich in die Zeiten zu schicken und die Ruthe zu küssen. Seine Popularität in der Stadt war unbegrenzt und ist noch jetzt sehr groß, ungeachtet des Stosses, den sie erlitten hat. Sein Substitut, Dabert, der bekannte Verfasser des Blättchens, welches einen Tag um den andern unter dem Namen des Pere Duchesne herauskommt, steht ebenfalls noch auf den Füßen, wiewol man ihm neulich von einer gewissen Seite sehr zu Leibe gewollt hat. Von Pache, dem Maire, spricht Jedermann mit Ehrfurcht, wie von einem Manne, dessen Tugend die Probe schon bestanden hat, und allgemein anerkannt worden ist. Man versichert mir, daß man seine Bekanntschaft nicht mache, ohne sein Freund zu werden. Ein solcher Mann scheint geschaffen, der Revolution das Siegel der Vollendung und Vollkommenheit aufzudrücken, oder — — —

Eine Menge Menschen, die immer nur berechnen, was mit dem Ueberschusse von Leidenschaft anzufangen sei, der in diesem oder jenem Kopfe, in dieser oder jener Masse von Köpfen gähret, haben jetzt schon neue Spaltungen, neue Revolutionen, neue Koryphäen erdonnen, und wissen, als hätten sie es mit den auswärtigen Mächten abgeredet, genau zu bestimmen, wer zuerst werde springen, und wer zuletzt werde folgen müssen. Wenn man sie anhört, und die Cascade von Parteien und Untergängen sich versinnlicht, so möchte man glauben, es wäre ganz darauf angelegt, noch den letzten von allen unseren 25 Millionen Patrioten durch die Guillotine aus dem Wege räumen zu lassen. Vor ein Paar Tagen noch hinterbrachte man mir, daß wir innerhalb zehn Monaten ein neues dénouement gewiß erfahren würden. Die Frist ist nicht übel, dachte ich, für Leute, die, wenn es wahr ist, keinen Augenblick ihres Lebens sicher zu sein glauben. Ich ahne auch manchmal, daß es ohne manchen harten Kampf nicht abgehen wird; allein wer auf diese innerlichen Reibungen die ganze Hoffnung setzt, Frankreich wieder unter das Joch zu bringen, und ungequetscht davon zu kommen — guter Himmel! — Nicht doch, ihr Herren! Ihr schlägt die Wolke falsch, wie Ihr möget. Paris ist immer unsere Karte, und Ihr habt verloren.

Darstellung der Revolution in Mainz.

(Fragment.)

An ei, qui ad defendendas causas advocatur, non est opus
fide, quam nec cupiditas corrumpat, nec gratia avertat, nec
metus frangat?

Quintilian.

An Thomas Brand den jüngern.

Nehmen Sie, mein würdiger Freund, diese Nachrichten, die ich Ihnen hiermit überschicke und zeugne, als einen Beweis an, daß Sie mir stets gegenwärtig sind. Sie waren Zeuge der Begebenheiten in Mainz und Zeuge meiner Handlungen vom März bis zum December 1792; Sie werden daher am besten die Treue meiner Darstellung beurtheilen können und Ihnen unterwerfe ich sie am liebsten, weil etwas mehr als die bloße Anwesenheit in Mainz dazu gehört, um richtig und unparteiisch über Dinge dieser Art zu entscheiden. Wenige Menschen sind fähig, die ganze Strenge des Richteramts zu üben; das Gefühl, welches für alles, was menschlich ist, empfänglich macht, ist selten mit dem Reichthum des Verstandes gepaart, ohne welchen sich die mannichfaltigen Verhältnisse des Lebens nicht umfassen und erschöpfen lassen; noch seltener aber mit der Unabhängigkeit des Geistes, mit der Parteilosigkeit, mit der reinen Wahrheitsliebe, mit der weissen Ruhe, mit dem hohen Tugendrausch umgeben, die der Rechtshaffene für die echten Geschworenen des Sittengerichts erkennt.

Ihnen ist bekannt, wie man versucht hat, den Antheil, den ich an den öffentlichen Angelegenheiten meiner Mitbürger

nommen habe, einen missfälligen Anstrich zu geben. Wahrheitslich besorgte man, daß die Macht des Beispiels mit der Macht der öffentlichen Meinung in diesem Falle verbunden, für eine Sache der Freiheit ungewöhnlich wirksam werden könnte. Das für mich in dieser Auszeichnung Schmeichehaftes liegt, hat sonders in einem Zeitpunkte, der alle Begriffe von Wahrheit und Lüge, von Tugend und Laster zu verwirren scheint, einen verdächtigen Werth. Wenngleich der unbefangene Forscher keiner Zeit eine allgemeine Uebereinstimmung der Grundsätze und Gefühle erwartet, wenn ihm die Auftritte während eines Kriege um Meinungen zu wohl bekannt sind, als daß Vertörrung und Mißbrauch der Vernunft, ihn alsdann noch wundern könnten; so freut ihn doch gerade dann am meisten irgend ein Beispiel von unwillkürlicher Anerkennung des sittlichen Werths, als eine Huldigung, welche die bessere Menschheit den kriegführenden Parteien, trotz ihrer politischen Glaubensbekenntnisse, reichsam abdringt.

Wahr und schön ist zwar die Vorschrift: es genüge Jedem an Bewußtsein! Aber darf die Liebe, die Achtung der Zeitgenossen darum gar keinen Werth haben? Die Tugend selbst ist nichts Menschliches, die nicht erkannt zu werden verlangt. Ich dünke, die Bescheidenheit der Natur zeichnete hier unveränderbare Grenzen: gleich fern von Anmaßung und von Abhängigkeit, darf die Selbstachtung, ohne welche keine Stillschuldigkeit ist, was sie umgiebt, weder zu eitel verehren, noch zu leicht verachten. Doch diese Bemerkung hat mit dem Zweck der gegenwärtigen Arbeit nichts gemein. Das Gute, welches wir auf unserm Wege finden, dürfen wir genießen; aber wie mißlich es, dem Genuße nachzujagen! Ich habe weder zu meiner Rechtfertigung, noch aus Rechtshaberei, sondern im Gefühl einer Pflicht gegen meine Mitbürger und gegen Deutschlands Einsatnehmer die Feder ergriffen, jene hat ihr Unglück mit achtungswerth gemacht, diese verdienen den Geist der Zeit aus einem Gesichtspunkte, der nicht zu den alltäglichsten gehört, beurtheilen und prüfen zu lernen. Zwar werde ich dabei der Unannehmlichkeit nicht entgehen, von mir selbst mitreden und Grundsätze, bei denen ich Beruhigung gefunden habe, entwickeln zu müssen; sein das Unvermeidliche lernt man ertragen, und das Räthsel unseres Daseins ist auch mit noch zu sehr ein Räthsel, als daß im Ernst die Absicht haben könnte, für irgend ein System

von Meinungen den Bekehrer und Fanatiker zu machen. Schwerlich wird man einem Menschen, der sich einigermaßen Mühe gegeben hat, sich selbst kennen zu lernen, mehr Gutes und Schlimmes nachsagen, als er schon von sich weiß; aber in dem Maße wie man von der Täuschung zurückkommt, huldigt man der Ueberzeugung, daß dies ein Werk sei, wozu die Natur schlechthin der persönlichen Kräfte eines Jeden bedarf. Wer es inn geworden ist, daß nur die Zeit, die Erfahrung und die Anstrengung ihn „zum Manne schmieden“ könnten, der kann wol Anderen Veranlassung zum Denken geben, aber nicht sich schmeicheln, Denken und Empfinden bei ihnen willkürlich hervorzubringen, und noch viel weniger, an dem kläglichen Spielwerke, welches zu oft den Namen einer solchen Schöpfung tragen muß, ein Wohlgefallen finden.

Hätte die Geschichte nicht diesen Nutzen, die Aufmerksamkeit auf den Lauf menschlicher Angelegenheiten gespannt zu erhalten, indem sie, dem sorgfältigen Beobachter die Zukunft in den Ereignissen des gegenwärtigen Augenblicks enthüllt, so möchte man es verlorene Mühe nennen, sich damit zu beschäftigen. Wer wollte läugnen, daß die letzte Dekade unseres Jahrhunderts durch die Wichtigkeit der Begebenheiten dieser Vorempfindung ein höheres Interesse gibt? Der künftige Zustand von Europa, die Erschütterungen, denen wir entgegensetzen müssen, und die Maßregeln, wodurch die Heftigkeit manches Stosses sich allenfalls brechen ließe; dies sind Gegenstände, welche schon jetzt das ernsthafteste Nachdenken der Regierungen und der Völker verdienen. Denn so unbegreiflich uns die Schicksale des Menschengeschlechts in ihrem großen Zusammenhange scheinen mögen, so unaufsösllich ist gleichwol das Band, welches unsere Bedürfnisse, Leidenschaften und Sorgen an die nächste Entwicklung politischer Verhältnisse kettet.

Die Beherrscher von Europa können am wenigsten den Einfluß bezweifeln, den die Ausführung ihrer Pläne und überhaupt ihre Wirksamkeit, auf den Zustand unserer Gattung haben müssen; denn das Geschäft ihrer Staatskunst war es bisher, Veränderungen in diesem Zustande hervorzubringen, dahin zu wirken ihre Gesetzgebungen, ihre Verordnungen, ihre Finanzoperationen, ihre Kriege und Bündnisse ab. Wenn es sich aber treffen könnte, daß eine zu große Aufmerksamkeit auf gewisse Lieblingsideen sie verhinderte, den ganzen Umfang der Folgen zu

übersehen und zu prüfen, welche aus dem bisher Geschehenen nothwendig fließen; wenn es auch ihnen, wie anderen Menschen erginge, die dann am sichersten bloße Werkzeuge einer in's Ganze wirkenden Ursache sind, wenn sie am willkürlichsten und leidenschaftlichsten ihre eigenen Privatabsichten betreiben und erreichen; könnte es in einer solchen Voraussetzung ihnen nicht zuträglich sein, daß die Geschichte, neben den Zwecken, die sie sich selbst vorgesetzt hatten, auch das Gemälde jenes größeren Umschwungs aufstellte, der Könige und Fürsten so gut wie die abhängigsten Menschen mit sich fortreißt, und oft ihre Pläne desto schneller vereitelt, je rascher sie darauf hingearbeitet hatten?

Der Unterschied, der zwischen der Theorie und der Ausübung, zwischen dem spekulirenden Denker und dem praktischen Staatsbeamten gegenwärtig noch so schneidend, immer aber und unter jeder Voraussetzung in einem gewissen Grade unvermeidlich ist, muß indessen dazu dienen, allen unseren Urtheilen eine schmerzende Billigkeit und Zurückhaltung vorzuschreiben. Nirgends ist es erlaubt, die Menschen nach einem Gesetze zu richten, von dessen Vorhandensein sie unmöglich etwas wissen könnten; mithin darf auch der Geschichtserzähler die Thatfachen, die er der Vergessenheit entrißt, nicht sowol nach einer möglichen, auf den Regeln der strengen Gerechtigkeit gegründeten Staatskunst, als vielmehr nach der einmal bestehenden, aus Eigennuß und Herrschaft quellenden, nicht nach jener, die das Wohl des Volks, sondern einer, die die Macht des Staats zum Zweck hat, abwägen und beurtheilen. Was der Philosoph an die Gesetzgeber und Urheber der Staatsverfassungen zu fordern hat, muß hingegen die Spur eines in das Wesen und in die wichtigsten Verhältnisse des Menschen tiefeindringenden Nachdenkens an sich tragen, und das Vorurtheil, das in der praktischen Anwendung zuweilen soviel Nachsicht heischt, auch alsdann noch zurückstoßen, wenn es allgemeine Uebereinkunft für sich hätte; wie das lautere Metall, wenn es die letzte Probe seiner Feuerfestigkeit bestanden hat, die unreine Berührung der Schlacke nicht leidet.

Um diesen Theil der Untersuchung nicht gänzlich zu übergehen, habe ich meiner Erzählung einen Aufsatz angehängt, worin ich Ihnen zur Erläuterung meines Beengangs, und folglich meiner Handlungsweise, einige Spekulationen über den Zusammenhang der Staatskunst mit dem eigentlichen Zweck unseres Daseins vorlegen werde. Ein zweiter Anhang, der wieder in

das Geleis der wirklichen Welt einlenkt, kann den Nutzen haben, der Mainzischen Revolutionsgeschichte den Punkt anzuweisen, wo sie, freilich als ein unendlich Kleines, in den allgemeinen Zusammenhang der politischen Schicksale Europas eintritt; er kann aber auch vielleicht das Auge des aufmerksamen Forschers auf einige ziemlich deutliche Umrisse richten, die schon jetzt über den politischen Horizonte sichtbar sind, wenngleich der Glanz der näheren Metropole sie ungeübten Saffern verbirgt.

Bei dieser Ausarbeitung habe ich oft der Wahrheit eine Maxime huldigen müssen; welche die Politik zum Studium des reiferen Alters bestimmt. Ich glaube sie hat, bis auf wenige Ausnahmen, die ich nicht einmal rühmen will, guten Grund. Unsere Erziehung, die uns frühzeitig mit Kenntnissen bereichern kann, hat das Geheimniß noch nicht erfunden, den jugendlichen Geist mit reifer Beurtheilung, tiefem Sinn und überlegener Wirksamkeit des eigenen Abstraktionsvermögens zu begaben; denn die Natur hat uns in dieser Periode unseres Daseins weit mehr zum Auffassen als zum Verarbeiten gebildet. Ich rede nicht von der verschlagenen Kälte, die man an einem Minister zu bewundern pflegt, wenn er auf der langwärtigen Lauer nicht ermüdet, jeder Gegenmine behutsam entgegengrät und den trummsten Schleichweg der Intrigue leiser als seine Nebenbuhler, oder als die Agenten anderer Höfe zu wandeln versteht. Auch der rechtschaffenste Staatsbeamte, und nicht minder ein jeder Menschenforscher, der über das Beste seiner Brüder zu sicheren Resultaten gelangen will, bedarf jene Geduld der Erfahrung, die erst mit der Ueberzeugung reift, daß die Summe des wirklichen Guten, sogar bei der redlichsten Anstrengung, immer unbedeutend bleibe, daß alles wahre, fruchtbringende Gute nur langsam gedeihen könne, und daß es folglich Weisheit sei, an seinem endlichen Emporkommen nicht zu verzweifeln; wenn schon Alles ihm den Untergang zu drohen scheint. Der Ruhe des gesetzeren Alters ist allein die Selbstverläugnung gegeben, die keine Wirkung vor eilig erzwingen will. Anstatt des raschen Jugendfeuers, welches Schwierigkeiten wie Kaulwurfsbügel verachtet, und nur zu spät inne wird, daß die Natur sie zu Bergen geschaffen hatte, tritt alsdann die vorsichtige Berechnung ein, die ihr Ziel desto sichern erreicht, je inniger sie den Grundsatz umfaßt, daß alles Gute gleichsam von selbst hervorgehen müsse, und die Regierungskunst, so wie die Lebenskunst überhaupt nur darin bestehe, einer jeden

Kraft ihre Wirksamkeit zu lassen, und lediglich die Fesseln, die sie daran hinderten, ihr abzulösen. Der Gärtner, welcher fleißig gegraben, gepflanzt, begossen und gesieet hat, überläßt es den im Samen inwohnenden Kräften des Pflanzensamens, seine Blumenbeete mit Farben, Gestalten und Gerüchen in schöner Mannigfaltigkeit zu schmücken. — Ich scheide von Ihnen, mein Besten, mit dem erheiternden Gedanken, daß ich diese Samen in guter Absicht und nicht ohne Sorgfalt streute. In welcher Gestalt die Wahrheit daraus hervorsprossen möge, ihr waren diese Nachkommen geweiht; denn des Schriftstellers höchste Pflicht, in meinen Augen, ist diese: zur Erweiterung des Reichs der Wahrheit aus allen Kräften beizutragen, und der etwa damit verknüpften Gefahr ruhig entgegen zu sehen. Wenn alle Schreckschiffe des Vorurtheils aufgeboten sind, um gewisse Meinungen nicht sowohl zu widerlegen, als mit Herrschmacht niederzuschlagen, darf man wol mit Ihrem Landmann schließen:

It is the property of truth, to be fearless and to prove victorious over every adversary. It requires no great degree of fortitude, to look with indifference upon the false fire of the moment, and to foresee the calm period of reason, which will succeed.

Godwin.

1793.

Georg Forster.

Darstellung der Revolution in Mainz.

I.

Festivitäten in Mainz. — Abmarsch der Deutschen gegen Frankreich. — Manifest des Herzogs von Braunschweig.

Mainz, den 1. August 1792. *)

Nach der Krönung des Kaisers Franz II. ist unser Mainz der Sammelplatz von Allem, was in Deutschland theils wichtig ist, theils sich wichtig dünkt, von gekrönten Häuptern, Fürsten, Ministern, Gesandten und einem zahlreichen Adel gewesen. Man zählte gegen zehntausend Fremde in unsern Mauern. Alle Gasthöfe waren mit Prinzen besetzt, die in den kurfürstlichen Palästen nicht mehr Platz gefunden hatten, und alle Privathäuser beherbergten Gäste oder Freunde aus irgend einem entfernten Winkel von Deutschland. Selbst der Mainzische Adel, dessen Ungeselligkeit unter seinen Zunftgenossen in allen zehn Kreisen berüchtigt ist, sah sich durch den Drang der Umstände zu einigen Schritten veranlaßt, die beinahe für Pflicht gelten konnten, um mitten unter den stolzen Wappenschilden böhmischer, ungarischer, österreichischer, hannoverscher, sächsischer, schlesischer und ich weiß nicht welcher uralten Geschlechter, doch auch wenigstens einen Augenblick an sein Kapital

*) Diese Zeitangabe bezieht sich auf die Folge der Begebenheiten und keinesweges auf die Abfassung meiner Nachrichten. Die Briefform, als Einkleidung, scheint hier den Vorzug zu verdienen, weil sie dem Leser die Handlungen besser vergegenwärtigt.

fähiges Dasein zu erinnern. Vom frühen Morgen an wimmelten die Straßen von wohlgekleideten Personen, und gegen Mittag ward das Gewühl der Kutschen rauschend genug, um einer Hauptstadt den Rang streitig zu machen.

Bei Hofe folgten Feste, Schmäuse, Concerte, Bälle, Erleuchtungen, Feuerwerke, verherrlicht durch den unnachahmlichen Zauber unserer Gegend, und die majestätische Pracht des Rheins, mehrere Tage hindurch in ununterbrochener Reihe aufeinander. Das Auge der Neugierigen, das sich in Frankfurt bis zur Ermüdung an dem barbarischen Aufputz und unbeholfenen Prunk unserer Vorfahren geweidet hatte, und des feudalsichen Hochmuths, sammt seinen steifen Ceremonien endlich überdrüssig geworden war, schwelgte hier desto üppiger an dem reizendern Schauspiel des verschwenderischen Aufwandes, wozu die geschmackvollen Künste unseres Zeitalters Handreichung geleistet und der Eigenliebe des gastfreien Priefsters mit unübertrefflichem Glanze geschmeichelt hatten. Vor Allem trugen die Erleuchtungen den Beifall der Kenner davon. Die Gärten der Favorite, die Schiffsbrücke, die Yachten auf dem Flusse, die Kirchthürme von Klostheim, Kassel und Hochheim in der Ferne, zauberten im Dunkel der Nacht einen künstlichen Tag hervor, und gewährten einen Anblick, den man weder in London noch in Paris je so schön gesehen hatte. Im unermesslichen Spiegel des Rheins verdoppelten sich die brennenden Thürme und die vom Ufer in die Lüfte steigenden Feuergarben. Auch die anbefohlene Erleuchtung der Stadt war ungeachtet der kurzen Vorbereitungsfrist den Einwohnern außerordentlich wol gelungen. Ueberall brannten im bunten Lampenschein schwergereimte Glückwünsche an das neue Reichsoberhaupt und seine Gemahlin, und geistreiche Anspielungen auf das gute Vernehmen der beiden Adler; hie und dort ermannte sich sogar ein loyaler Hofbedienter, den vereinigten Waffen Sieg zu prophezeihen.

Man versäumte die nächtlichen Stunden zu zählen, indem man sich den Eindrücken des Ungewöhnlichen und der allgemeinen Fröhlichkeit in diesem Feenreich überließ. Es würde der Philosophie übel anstehen, diese Empfänglichkeit, die dem menschlichen Herzen so natürlich ist, mürrisch zu tadeln und es sträflichen Leichtsinns zu nennen, daß ernste statische und moralische Betrachtungen diesen Genuß nicht auf der Stelle verschreckten.

Dank sei es vielmehr der Natur, daß sie gewissen Ersehn einen so wirksamen Zauber für unsere Einbildungskraft, der auch die Wolken des Trübfinnes zertheilen und den glücklichen vermögen kann, seinen Gram eine Zeit lang gessen! Der Fehler, wenn hier etwas zu mißbilligen ist, nicht an dieser allgemeinen Stimmung, die ich lieber nennen möchte, sondern an den Regierungen, die einen laubten Gebrauch davon machen, und das unterjochte Volk durch einen Nacht mit jahrelangem Schweiß zu theueren lassen.

Vor vielen anderen Deutschen sind überdies die I für Freuden dieser Art vorzüglich offen. Die Bedürfnisse der Luxus eines zahlreichen Adels und einer nicht minder reichen Priesterschaft ernähren hier eine ungeheure Menge schäftiger Müßiggänger, Vermittler oder auch Werkzeug der Ueppigkeit; einen Schwarm von Handwerkern, Krämern, Kellern, Bedienten und Klienten, die sämtlich in der ihrer Herren das Ideal ihrer eigenen Vollkommenheit und Muster, dem sie nachzueifern müssen, erblicken. Wenn Gang und Genuß als die Vorbilder des Volks an seiner stehen, müssen nicht in die Länge die Sitten der armen Klassen sich verschlimmern? Wird nicht ein Jeder sich bei des leichten Erwerbs sobald als möglich froh zu werden unbillige und unpolitische Vorliebe mancher Regenten für Residenzstädte trägt ebenfalls zu dieser Erschlaffung das bei. Ich nenne sie unbillig, weil man die Stadt nicht kann, ohne den unglücklichen Landmann mit desto schweren Lasten zu bedrücken; und unpolitisch, weil die Einkünfte des Staats ohne Nachtheil der Einwohner beträchtlich erhöht werden könnten, wenn man statt dieser Palliative den Hauptschaden des Landes heilte, und den Handel der Mainz, wozu die Natur sie bestimmt zu haben scheint, zweckmäßige Mittel in Flor zu bringen suchte. Allein an stehen die ausschließenden Vorrechte jener übermüthigen im Wege, deren adeliges Nichtsthun, deren tiefe Unwissenheit deren plumpe Sinnlichkeit einem gutmüthigen Volk das schlechteste Beispiel geben. Verzeihen wir ihm also immerhin Weichlichkeit, seine Lüsterheit, seine fade Leere, seinen Sinn, so lang es im ganzen Leben seiner Herren nur d

wechselungen der Tafel, des Puges, des Spiels, der Lustpartien, der Spazierfahrten, der Schauspiele, Concerte und Tänze, kurz aller der unzulänglichen Mittel, die tödtliche Langeweile zu scheuchen, — die doch nur der Kunst, sich vernünftig und nützlich zu beschäftigen weicht, — und im ganzen Leben seiner Pfaffen nur die Sorge für den Bauch und für die Befriedigung eines noch mächtiger wirkenden Triebes erblickt.

Ich nehme es nicht auf mich, zu entscheiden, ob dieselben Tugenden und dieselben Schwächen an allen Orten der Erde ganz ohne allen Unterschied sich entwickeln, ob Rom und Capua genau dieselben Menschen hervorbringen können. Warum müssen aber, möchte ich lieber fragen, die Menschen aller Orte gerade wie in Einer Form gegossen sein, wenn sie der ängstlichen Bücherweisheit Genüge leisten sollen? Hat jedes Land seine eigenthümlichen Vorzüge und seine besonderen Mängel, so könnte sichs mit den Einwohnern eben so verhalten, ohne daß die Harmonie des Ganzen unter dieser Mannigfaltigkeit litte. Fordern wir doch nicht diese pünktliche Uebereinstimmung von den Bürgern eines Orts, sondern finden es natürlich, daß jede verschiedene Berufsarbeit, so wie sie eine Abänderung in der vorberrettenden Erziehung erheischt, auch den Charakter und die Lebensweise mit Eigenthümlichkeit stempelt. Die den Menschen erreichbare Vollkommenheit besteht nicht darin, daß Alle einerlei Vorzüge erlangen, sondern daß ihre persönlichen Anlagen, mit Vermeidung eines jeden Abweges, wohin sie führen könnten, sich frei entwickeln.

Wenn nun das milde Klima, die vorzüglich weiche Luft, die schöne, lachende Gegend, und der Zufluß von Allem, was die Sinne, selbst die verwöhnten, verlangen, insbesondere der edle Wein, unwillkürlich im Busen des Mainzers eine Stimmung zum Genuß hervorrufen, die sich mit der rauhen Tugend eines Cincinnatus oder eines Cato gerade nicht verträgt; müssen ihm darum die liebenswürdigen Tugenden der gebildeten Gesellschaft alle unerreichbar bleiben, vorausgesetzt daß Regierungsform, Geseze, Beispiel und Erziehung einst darauf ihr Absehen richten könnten? Wenn alsdann durch einen unverhofften Glücksfall Frankfurt einen Theil seines Handels an Mainz abtreten müßte, und der durch Fleiß erworbene Reichtum seine liebenswürdigen Gefährten, Geschmack und Schönheitsfann mit sich brächte, wenn die Künste hier endlich blüh-

ten und die zarteren Saiten des Gefühls berührten; wäre Deutschland etwa sehr zu bedauern, daß es mit reineren Sitten und einer vollkommeneren Ausbildung als einst Großgriechenland — seine eigene Spbaris hätte? —

Etwas von unserer Freude in diesen Tagen muß auch einer Art von Eigenliebe, einem kleinen Lokalstolz auf die Rechnung kommen. Es schmeichelte uns, den Kaiser und die Kaiserin, den König von Preußen und seine Prinzen, den Landgrafen von Hessen, den Herzog von Braunschweig, einen Sohn Georgs III. von England und ein ganzes Pantheon von kleineren Erdengöttern auf einem Haufen in unserm Mainz versammelt zu sehen. Auch dieser Zug verräth die Biegsamkeit der menschlichen Natur, gewisse Gewohnheitseigungen anzunehmen und sich selbst darin zu gefallen. Die Bewohner einer Stadt, eines Bezirks, einer Provinz, ja ganze Nationen sind oft in ihrer kollektiven Beziehung so eitel, auf Beifall so erpicht als in ihren Privatverhältnissen, und wenn sie ihn immer durch wesentliche Vorzüge zu verdienen suchten, so hätte auch diese Reizbarkeit einen moralischen Nutzen. In monarchischen Staaten pflegt der Unterthan sich die Ehre und die Achtung gleichsam zuzueignen, die seinem Fürsten widerfährt, es ist, als fühlte er in solchen Augenblicken die Wahrheit jenes Grundsatzes der philosophischen Gesetzgebung, daß der Fürst nur Repräsentant seines Volkes ist. Die thörichte Vergötterung des großen Monarchen, die wir ehemals an unseren französischen Nachbarn belächelten, erscheint zwar nicht überall in einer so empfindenden Gestalt und wird nicht so emphatisch zur Lösung gemacht; allein das Prinzip der Nationalität ist allenthalben wirksam, und der Mainzer fühlt sich wichtig in seinem Kurfürsten. Die politischen Verbindungen des jetzigen Regenten können dazu beigetragen haben, dieses Gefühl zu schärfen; es ist ihm gegolten, in Deutschland eine Rolle zu spielen, womit das unbedeutende Gewicht der Mainzischen Staaten in keinem Verhältnisse steht, und insbesondere hat der deutsche Fürstenthum einen glänzenden Kreis von Gesandtschaften um ihn gezogen. Mainz beherbergte in den letzteren Jahren manchen fürstlichen Gast, und seitdem der König von Neapel hier das geistliche Schauspiel eines Fuchsprellens angesehen hat, glauben wir steif und fest, daß kein Potentat, der sich unserer Stadt auf zwanzig Meilen nähert, der Anziehungskraft dieses bedeutenden Hofes widerstehen könne.

Ich brauche nicht zu erinnern wie unendlich der jetzige Be-
such alle vorigen an Glanz und Wichtigkeit übertraf. Wien
und Berlin flossen gleichsam in Mainz zusammen, und hinweg-
gesehen von allen anderen Beziehungen, waren sowol die Haupt-
personen selbst, als die große Anzahl wohlgebildeter Menschen,
die gewöhnlich die Höfe mächtiger Fürsten zieren, die Gegen-
stände einer allgemeinen Aufmerksamkeit und eines eben so all-
gemeinen Wohlgefallens. Die Jugend des Kaisers hatte vorzüg-
lich etwas Rührendes, das auf den ersten Blick bei Jedermann
für ihn sprach. Mehre von uns hatten ihn zu Frankfurt am
Kronungstage auf dem Zuge nach der Kirche gesehen, wie er
unter der drückenden Last des Hermelinmantels und der Krone,
seine großen blauen Augen auf der Menge der Zuschauer umher-
irren lies; und ich weiß nicht welches menschliche Mitgefühl die
unsrigen unwillkürlich füllte. Soviel ist gewiß, daß nur die
Reinheit der Seele das Vorrecht haben sollte, diese Empfindun-
gen zu erregen, die ein so schönes Verhältniß zwischen Regenten
und Regierten als möglich zu erkennen geben, zugleich aber
auch des Mißbrauchs wegen so gefährlich sind.

Die französischen Emigrirten scheinen bei dieser Feierlichkeit
ganz außer Acht gekommen zu sein. Die guten Zeiten sind
nicht mehr, wo sie mit ihrem Papa, wie sie vertraulich den
Kurfürsten nannten, an großen Tafeln speiseten und sogar ganze
Gastmähler aus der Hofküche ins Haus geschickt bekamen. Ihre
Abbé Maura's werden nicht mehr öffentlich von einem deutschen
Erzkanzler umarmt, und die Abschiedschmäuse kommen nicht
wieder, womit noch vor Kurzem Monsieur und Madame bewir-
thet wurden. Auch als Flüchtlinge können die französischen
Prinzen vom Gehlüt den Forderungen der Etikette nicht entlagen;
sie scheuen daher eine Zusammenkunft, wobei der Glanz von
Deutschlands Oberhäuptern sie verbunkeln müßte. Unser deutscher
Adel läßt den französischen fühlen, daß es noch eine morgue
über die seinige gibt, und dieser rächt sich dafür mit Wig
und Spott, den Waffen, die ihm geläufig sind, und die sein
Gegner nicht zu brauchen versteht. Das Mainzer Volk ist
deutsch genug, um den Franzosen jede Demüthigung zu gönnen,
wenn es sich auch nicht mit Unwillen noch jener Tage des
Schwelgens erinnerte, wo sein bester Rheinwein in die Rehlen
etlicher hundert Ludwigsritter floß, und der verwöhnte franzö-
sische Geschmack ihn dennoch zuletzt für den schäumenden Cham-

pagner stehen ließ, der zu mehren tausend Flaschen die Tische in den Favoritgärten besetzte, und die Kälte des nächtlichen Gastmahls vertreiben half.

Eine nahe Hoffnung leuchtet indessen diesen unglücklichen Auswürflingen Frankreichs, erhält sie aufrecht unter ihren Leiden und versöhnt sie sogar mit der glänzenden Feier, an welcher sie theilzunehmen nicht berufen sind. Den Fürsten selbst ist ihre Größe bei jedem Genuß so sehr im Wege, daß sie des Vergnügens wegen wahrlich nicht die Gelegenheiten suchen, wo die Conjunction so vieler Gestirne die Schwierigkeiten vervielfältigt und ihr narcotischer Einfluß auf ein jedes desto kräftiger zurückwirkt. Ein anderes Interesse führt sie zusammen und beweiset zugleich, daß die ehegeizige Politik auf ihre Seelen nicht minder festen Halt, als selbst die bezaubernde Wollust, nehmen könne. In diesem Fürstenkongreß ward das Schicksal Europens gewogen und über Frankreichs Provinzen das Loos geworfen. Hier ward die Ausführung jener Pläne zum letztenmal verabredet, die man in Pavia und in Pilnitz genehmigt hatte. In einer kleinen Schenke zu Weissenau am Rheinufer versammelten sich täglich die kaiserlichen, die preussischen, und einige andere Minister, und bereiteten die Gegenstände der Berathschlagung für ihre Herren. Bald werden wir den Erfolg dieser mächtigen Verbindungen inne werden, bald werden die deutschen Heere in Frankreich eindringen, dessen innerliche Spaltungen, dessen desorganisirte Truppen, dessen mit den angreifenden Mächten einverständene Minister, Generale, Offiziere und Administratoren, eine so glänzende, so schnellentschiedene Eroberung, wie die von Holland, im Jahr 1787, versprechen.

Wer mag gleichwol für den glücklichen Ausgang dieses Unternehmens bürgen? Jeder Ausländer, den ich noch aus Frankreich zurückkehren sah, hegte von dem Nationalgeist, und der wahren Begeisterung des Volks für den, freilich ihm noch dunkeln Begriff von Freiheit, eine ganz andere Meinung als die verbündeten Fürsten sich davon gemacht zu haben scheinen. Jeder in den Kriegswissenschaften erfahrene und mit der Topographie von Frankreich bekannte Beobachter, den ich noch zu befragen Gelegenheit hatte, hielt es für unwahrscheinlich, in einem Feldzuge bis zur Hauptstadt vorzudringen, worauf es doch jetzt um das Herz der Revolution anzugreifen, eigentlich gemüht sein soll. Jeder endlich, der die lange Reihe von Glücksfällen

ermöglicht, welche die Expedition gegen Holland begleiteten, und zugleich auf den geringen Umfang dieses allenthalben offenen, flachen Landes und die Nähe der rheinischen Grenze Rücksicht nimmt, wird schwerlich im Ernste jetzt denselben Fall erblickt wollen *). Allein wir pflegen die Wahrscheinlichkeit und Ausführbarkeit dessen, was wir wünschen, gern im vortheilhaftesten Lichte zu sehen, und es wäre folglich nicht unmöglich, daß auf beiden Seiten Täuschung vorhanden sein könnte: bei denen, die sich jetzt schmeicheln eine Promenade nach Paris zu machen und durch einen Schlag der despotischen Zauberruthe die alte Regierung in Frankreich wieder herzustellen; und nicht minder, bei jener Hälfte der Einwohner Deutschlands, die dem vorgesetzten Zwecke die Mittel nicht angemessen findet, und vielleicht aus angeborenem Freiheitsgefühl im Stillen für die muthigen Verfechter der Menschenrechte manchen Wunsch emporsteigen läßt.

Die rastlose Bemühung des Kurfürsten von Mainz, die Gegenrevolution in Frankreich zu bewirken, und seine unverholene Verletzung einer Neutralität, die er so leicht beobachten konnte, die Niemand ihn zu verläugnen zwang, die seiner Lage so angemessen war, dürften bei einer ungünstigen Wendung der Sachen unsere Stadt und Gegend sehr ins Gedränge bringen. Das französische Cabinet hat mit einer unbegreiflichen Schonung gegen die beiden geistlichen Kurfürsten von Trier und Mainz, die dem ausgewanderten Adel die auffallendste Unterstützung gewährt haben, bis auf den letzten Augenblick den Weg der Unterhandlung offen gelassen. Während der Zeit, daß man diesseits die feindseligsten Gesinnungen äußerte, daß der Kurfürst von Trier die Emigrirten sich bewaffnen und die französischen Grenzen beunruhigen ließ, daß der Kurfürst von Mainz mit dem Bischof von Speier, dem Herzoge von Würtemberg und dem Prinzen Condé in Waghäufel gegen Frankreich Verabredung nahm, daß er Ermahnungsbriefe an Ludwig XVI. schrieb, die man ihm uneröffnet zurückschicken mußte, daß er die französi-

*) Sogar die geheimen Kundschafter der deutschen Cabinete in Frankreich führten, wie mir seitdem versichert worden ist, diese Sprache in ihren Berichten. Die Depeschen der öffentlichen accreditierten Gesandten lauteten vielleicht anders; auch waren ihre Quellen nicht dieselben. Wer das Volk beobachtete, konnte richtig urtheilen; wer nur Ci-devants sprechen hörte und etwa um die Cabinettsgeheimnisse mußte, mochte jene Beobachtungen und Urtheile verachten.

schen Nationalfarben beschimpfen ließ und die Rebellen mit der weißen Kokarde an seinem Hufe litt, daß er in Worms und in Bingen die Waffenübungen und Lager der Emigrirten, und im Rheingau die Anlegung ihrer Magazine gestattete: erschienen sowol in Koblenz als in Mainz neue Gesandten, die ungeachtet der Beleidigungen, womit die Ungezogenheit der aus Versailles entlaufenen Hoffstranzen sie verfolgte, den beiden Fürsten ihr eigenes Interesse begreiflich zu machen suchten. Hier endlich hat man wenige Tage vor der Ankunft unserer hohen Gäste dem französischen Gesandten allen kurfürstlichen Schutz und alle Gewährleistung des Völkerrechts vermittelst einer Ministerialnote förmlich aufgekündigt. Nach einer Botenschaft dieses Inhaltes, die einer Mainzischen Kriegserklärung an Frankreich ungefähr gleichlautend ist, mußte wol der Gesandte ungeduldet die Heimreise antreten.

Es ist nicht zu läugnen, daß zu weit getriebene Nachgiebigkeit, anstatt zu gewinnen, oft den Gegner nur fester macht; und sonach möchte es fast scheinen, als sei man in den Tuilerien aus Furcht so kleinlaut geworden. Jenes Einverständnis indeffen, wovon ich schon etwas erwähnt habe, scheint die Sache ungleich besser zu erklären. Wie süß muß doch der Genuß einer inconstitutionellen, oder mit einem andern Ausdrucke, einer unrechtmäßigen Herrschermacht sein, wenn Ludwig dafür gegen das politische Staatsinteresse Frankreichs gänzlich erblinden konnte! Der letzte Schlag zur vollkommenen Abhängigkeit dieser einst in Europa so entscheidenden Macht, der letzte Streich, wodurch Oestreich und Preußen, vorzüglich aber das erstere, aus Frankreich sich einen Satelliten schaffen wollten, wie es Holland von England geworden ist, war der zu Pavia und in Pilnitz beschlossene Krieg, dem die Wiedereinsetzung des Königs in seine Rechte nur zum Vorwand dienen sollte*). Die sehr absichtliche, und nur anscheinend voreilige Bekanntmachung der Verheißungen, welche die französischen Prinzen in Pilnitz von Leopold und

*) Frankreich hatte noch im Frühling 1792 einen Minister, der diese östreichischen Pläne mit Hintansetzung des wahren französischen Interesses nicht befördern wollte, und Alles, freilich zu spät versuchte, um den König von Preußen und den Herzog von Braunschweig von dieser Verbindung abzu ziehen. Man begreift, daß die östreichische Partei ihn nicht lange im Cabinet dulden konnte.

Friedrich Wilhelm erhalten hatten, nebst den Aeußerungen des Kaisers zu Regensburg, zogen die Aufkündigung der Allianz von 1756 und die französische Kriegserklärung nach sich; aber dieser, um drei Monate verzögerte und verspätete Friedensbruch ist bis auf den gegenwärtigen Augenblick ohne eine thätige Feindseligkeit geblieben. Dem Hofe selbst mußte also wol daran gelegen sein, den verbündeten deutschen Mächten einen erwünschten Vorwand zum Angriff in die Hände zu spielen, ohne ihnen im geringsten Abbruch thun zu wollen.

Eine Kriegserklärung, der keine Feindseligkeiten auf dem Fuße folgen, ist entweder eine unüberlegte Poffe, oder eine mit dem Feinde verabredete Intrigue; da sie den Zweck, den jede gesunde Politik mit dem Kriege verbinden soll, nämlich die baldige Wiederherstellung eines billigen Friedens, verfehlt. Die Schnelligkeit des Ueberfalls, der Vortheil einer Stellung, die keinem Angriff blosgestellt ist, die Schwächung eines Feindes, ehe er Zeit und Mittel zum Widerstande findet: dies sind Maßregeln, die allein die glückliche Beendigung des größten Uebels, das die Menschheit heimsucht, beschleunigen können. Deutschlands Mächten Krieg erklären, die österreichischen Niederlande den unvorbereiteten Truppen, die sie vertheidigen, entreißen und die Rheinufer von Germersheim bis Köln besetzen, um die Neutralität der Pfalz und der geistlichen Kurfürstenthümer zu beschirmen: dies hätte zu gleicher Zeit und auf einen Schlag geschehen müssen. Hinter dem mächtigen Strome verschanzt, der zwischen Deutschland und Frankreich eine so natürliche Grenzlinie zieht, und aus dem reichen Brabant mit Kapitalien zur Fortsetzung des Krieges versehen, hätte das freigewordene Frankreich dann jedem Angriffe trogen und von seinen Feinden solche Friedensbedingungen fordern können, welche, auf beiderseitiges Interesse gegründet, einen dauerhaften Vertrag gesichert hätten. Wie jetzt die Sachen stehen, scheint allerdings das Glück den verbündeten Fürsten zu lächeln und den Freunden der Freiheit eine tiefe Trauer bevorzustehen.

Der König von Preußen sammt seinem Gefolge begab sich nach geendigtem Feste zu seiner Armee. Die prächtig geschmückten kurfürstlichen Jagden empfingen ihn aus unseren gastfreien Mauern und schwammen mit ihrer kostbaren Ladung den Rhein hinab. Eine Menge großer und kleiner Fahrzeuge, mit unzähligen Neugierigen besetzt, die zum erstenmal in ihrem Leben ein

Lager anzustauen wünschten, gingen entweder voran, oder folgten täglich dem königlichen Geschwader; denn seit dem siebenjährigen Kriege ruhten unsere Rheinländer in tiefem Frieden und die zweite Generation war hier bereits im Aufsprossen, ohne das schreckliche Schauspiel bewaffneter und kämpfender Heere, ohne die Gräuelt der Verwüstung und des wilden Blutvergießens gekannt zu haben. Die preussische Armee bei Koblenz, die laut öffentlich bekannt gemachten Verzeichnissen 55,000 Mann stark sein soll, und allerdings wol aus mehr als 40,000 effectiven Kriegern bestehen mag, befriedigte das Auge der Zuschauer mit jenem Aeußern, das so viel verspricht, und nach so vielen unter Friedrich dem Großen erfochtenen Siegen, jetzt als ein Unterpfand der Tapferkeit und des künftigen Ruhmes gelten kann. Die kaiserliche Macht, mit Inbegriff der beträchtlichen Scharen, die zur Dämpfung des in Belgien noch unter der Asche glimmenden Empörungsgewisses unentbehrlich sind, soll von Freiburg im Breisgau an, bis Mons und Tournai zu, aus 70: bis 80,000 Mann bestehen, und die Rotten der Emigrirten, wenn man Mirabeau's Banditen hinzunimmt, lassen sich auch auf 10,000 schätzen. Die Preußen und Kaiserlichen führen ansehnliches Geschütz, welches ihnen doch, wenn man den französischen Helden an den Wirthstafeln glauben mag, kaum nöthig sein dürfte, weil in den meisten Festungen die Commandanten gewonnen sind und sobald man sie auffordert, die Thore öffnen werden*).

Diese Ueberzeugung, die nicht bloß unerfahrenen, jungen Menschen, sondern durchgehends allen Emigrirten eigen ist, und wahrscheinlich also auf Beweisen beruht, die ihre Häupter in Händen haben, scheint in der That auch auf unsere Cabinete übergegangen und die Grundlage geworden zu sein, nach welcher sie die zum gegenwärtigen Feldzug erforderlichen Kräfte berechnet haben. Das Manifest des Herzogs von Braunschweig, als

*) Man hat in Deutschland zum Theil noch unrichtige Vorstellungen von den Zurüstungen zum Feldzuge von 1792. Am 20. September hat die französische Armee unter Kellermann eine fürchterliche Kanonnade ausgehalten, wobei die Stüde von 27 große Wirkung thaten; es ist also nicht wahr, daß die Feinde nur mit ihren Feldstücken gegen Frankreich gezogen sind. Ueberhaupt verdiente dieser Feldzug von einer unparteiischen Feder dargestellt zu werden, um Dinge, die man sich nicht träumen läßt, ans Licht zu bringen.

obersten Befehlshabers aller gegen Frankreich vereinigten Armeen, welches so eben die Pressen unseres Hofbuchdruckers verlassen hat, scheint sich auf ähnliche Erwartungen zu beziehen. Es fordert die französische Nation feierlichst auf, den deutschen Heeren überall offenen Zugang zu lassen und sich ihren Waffen nicht zu widersetzen. Es nimmt als ausgemacht an, daß Ludwig XVI. nebst seiner Familie nicht frei ist, und erkennt in seiner Person den einzigen rechtmäßigen Gesetzgeber von Frankreich. Gegen den Geist der Freiheit, der die neue Verfassung geschaffen hat, flammt es Rache und Vernichtung, und erklärt, auf das kaiserliche und königliche Wort der beiden verbündeten Monarchen, daß die geringste, dem König von Frankreich und den Seinigen zugesetzte Beleidigung, die gänzliche Zerstörung der Stadt Paris und die Hinrichtung der Auführer nach sich ziehen soll. In dieser Stelle, wie überhaupt in dem ganzen Aufsatze, sind die Einläßpelungen der Emigrirten, ihre ganze unversöhnliche Bitterkeit gegen die Neuerer und der Werth, den sie auf Drohungen setzen, unverkennbar. Paris einzufichern und der Erde gleich zu machen, ist seit vielen Monaten der Lieblingsausdruck, dessen sich diese irrenden Ritter als Herzenserleichterung gegen Alle die sie hören und nicht hören mögen, unter tausend unsinnigen Praeleereien bedienen. Unmöglich aber kann es ihnen mit diesem Wunsch ein Ernst sein, ihnen, die ohne Paris des Lebens nicht froh zu werden wüßten! Wenn Ariost uns erzählt:

E Rodomonte audace se gli vanta
Arder Parigi —

so läßt er den tollkühnen Sarazenen sein Versprechen erfüllen. Jetzt wird sich zeigen müssen, in welchem Sinne die Erneuerung einer so sarazenischen Drohung eine Rodomontade heißen soll.

II.

Ausbruch der Mainzischen Truppen nach Speier. — Fortschritte der Allirten in Frankreich. — Nachrichten aus Paris.

Mainz, den 23. September 1792.

Alles Große zwingt uns einen Grad von Bewunderung ab; sogar das Abscheuliche, wenn es unter riesenmäßigen Dimensionen erscheint, borgt gleichsam von diesen eine Hülle, die seine empörende Blöße wenigstens dem ersten Anblick verbirgt. Ohne glänzenden Schmuck, ohne Täuschung der Sinne würde das Böse jederzeit zurückstoßen; und die Sünde, wäre sie gestaltet, wie Milton sie schildert, könnte nur Ungeheuer noch reizen. Große Leidenschaften, große Verbrechen, ich dürfte fast hinzufügen, große Laster, so verabscheuungswürdig ihre Wirkungen sind, finden daher eine Art von Fürsprache in unserm Herzen, sobald wir nur mit Wahrscheinlichkeit voraussetzen können, daß diejenigen, die auf solche Abwege geriethen, von einem falschen Schein von Größe geblendet, das Tadelhafte, das Strafbare, das Verächtliche ihrer Betirungen nicht inne werden konnten oder doch zu spät erkannten. Der Fremde, der diese Entschuldigung nicht hat, dem es an einem ästhetischen Sinne für das Schöne, Große, Erhabene fehlt, dessen verderbte Neigung an dem Bösen die scheußliche Mißgestalt liebt, muß unverzüglich in den Augen aller nicht ganz verwahrloseten Menschen zur niedrigsten Stufe der Nichtwürdigkeit und der Verworfenheit hinabsinken.

Ein Beispiel wird diese Bemerkung erläutern. Vor dem Richterstuhl der Vernunft ist das Unheil längst erwiesen, das der Ehrgeiz der Fürsten und Eroberer gestiftet hat. Die unbestechliche Gerechtigkeit dieses Tribunals spricht laut in unserm Innersten: „die Begierde, die Leidenschaft, deren Befriedigung Menschenblut kostet, war dieses Opfers nicht werth; es gibt nur Eine rechtmäßige Ursache des Blutvergießens: die Vertheidigung der Freiheit!“ Dennoch liegt es in der Natur des Menschen, hinwegzusehen von der Uebertretung dieses höchsten Ausspruchs, und die mannigfaltigen Aeußerungen der unbegreiflichen, im Menschen wirkamen Kraft, auch im Charakter des Eroberers und Helden noch zu bewundern. In den persönlichen Eigen-

schaften eines Alexander, eines Cäsar, eines Karl von Schweden, eines Friedrich von Preußen, wird der unparteiische Beobachter eine so reiche Harmonie und Intensität der Naturanlagen und in ihrer Entwicklung so viel echte Größe gewahrt, daß der häßliche, unverilgbare Flecken der Ungerechtigkeit und Menschenverachtung, der diese schönen Exemplare der Menschheit befleckt, selbst dem Philosophen nicht allen Genuß bei ihrer Betrachtung verleiden kann. Wir dürfen noch einen Schritt weiter gehen und ohne an einem Xerxes, einem Ludwig XIV. und ähnlichen eiteln, ruhmstüchtigen Herrschern jene Geistesgröße zu entdecken, dennoch den Eindruck eingestehen, den das Ungeheure ihrer Unternehmungen im Gemüth des Lesers oder des Zeitgenossen zurückläßt. Traurig, wie es immer bleibt, die Habe, die Zufriedenheit, die Gesundheit, das Leben vieler Millionen in der Hand eines Unbesonnenen zu sehen, der sie nach seinem regellosen Gelüsten zur vorzeitigen Vernichtung hinschleudert, werden wir demungeachtet durch das Umfassende des Anblicks ergriffen, und stehen mehr erstaunt als zürnend oder verabscheuend, dem Menschen gegenüber, an dessen Willkür die Gottheit das Schicksal ganzer Welttheile knüpfte. Der große König, der allein in einem kleinen Nachen über den Hellespont flieht, und der große Monarch, der vergebens zu Gertruidenberg um Frieden stehen läßt, werden zwar nicht bedauert, aber man vergißt ihre Verbrechen, um der gerechten Rache des Himmels in ehrfurchtsvollem Schweigen nachzufinnen. Auch eine andere Gattung von gefesselten Menschen, die Cartouche und die Mandrins, erregen nicht so unbedingt unsern Abscheu, daß wir ihrer weit umherspähenden, vorausberechnenden Verschlagenheit, ihrer erfahrenen Gewandtheit, ihrer schnellen Geistesgegenwart, ihrer persönlichen Tapferkeit, und mit einem Wort, ihrem innern Reichtum, nicht Gerechtigkeit widerfahren lassen könnten. Die spartanische Erziehungsmarine, die nur den ungeschickten Dieb der allgemeinen Verachtung würdig erkannte, beruht auf eben dieser Huthigung, die man so gern der Ueberlegenheit des Geistes zollt. — Die Täuschung unserer gerechten Erwartungen hingegen, der gänzliche Mangel an Geistesvorzügen, da wo Alles sie schlechterdings zu fordern scheint, das Mißverhältniß, wodurch Kleinheit und Niederträchtigkeit den Platz der Größe und des Edelmuths einnehmen, oder Aufgeblasenheit mit Ohnmacht sich paart, endlich die zwecklose Grausamkeit oder irgend eine andere lasterhafte Nei-

gung, die ihre ekelhafte Blöße entweder nicht bedecken kann, oder mit schamloser Frechheit enthüllt; dies sind die unheilbaren Gebrechen, denen das allgemeine, natürliche Gefühl keine Schonung erzeugt, die es mit Verachtung und Unwillen von sich stößt. Jede Nachahmung der Fehler und Laster, welche bloß dadurch schon, daß sie nach einem verjüngten Maßstabe begangen werden, ihre einzige mögliche Entschuldigung verlieren, fällt daher nothwendigerweise entweder ins Lächerliche, oder offenbart die Schädlichkeit ihrer Wirkungen auf den ersten Anblick so augenscheinlich, daß sie von dem Thäter auf ewig die Herzen tugendhafter Menschen entfremdet. Wir können nicht irren, wenn wir mit diesen Vorbegriffen an die Beurtheilung der Thatfachen gehen, die uns die Geschichte zu erzählen hat.

Die Mainzische Kriegsmacht ist unlängst von hier abmarschirt, um die Zahl der Feinde Frankreichs zu vergrößern, und vielleicht gar dem Freiheitskolos einen — Rückenstich beizubringen. Dies ist seit zwei Jahren das zweite Mal, daß unsere Mitbürger das Loos trifft, gegen Volksfreiheit zu Felde zu ziehen. Im Jahre 1790 spielte das Mainzische Contingent gegen die Lütticher seine klägliche Rolle; die merkwürdigen Epochen seines Tagebuchs waren Niederlagen und Fluchten. Die tapferen Männer von Erfurt und vom Eichsfelde ertrugen ungeduldig den Vorwurf, den Deutschland in den Ausdruck: Pfaffensoldaten legt, und schämten sich bei ihrer Rückkehr der Sache, die sie hatten verfechten sollen; als Freunde der braven Lütticher und ihrer Freiheit kamen sie in ihre Heimath zurück. Der Günstling, der sie so übel angeführt hatte, büßte die Schuld seiner Anstellung und übte sich in der an allen Höfen so schwer befundenen Kunst, fürstliche Ungnade zu ertragen. Bei der Aushebung der Truppen zu dem gegenwärtigen Unternehmen murrten die Erfurter, betriefen sich auf die von der Regierung ertheilten Capitulationen und weigerten sich, ihre Söhne gegen die Fahnen der Freiheit zu schicken. Den Fenstern des Statthalters drohte ein Steinregen, sein Ansehen wurde verkannt und man sah sich genöthigt, dem störrigen Volke zu betheuern, daß seine Mitbürger außer den Mauern von Mainz nicht dienen sollten. Auf diese Bedingung ward der Ausmarsch bewilligt; doch kaum waren die Rekruten hier, so brachte man sie, halb durch Ueberredung und kleine Geschenke, halb durch die Zwangsmittel der

Kriegszucht zur Aufopferung aller Versprechungen, die man ihnen so feierlich zugesichert hatte.

Mainz, dessen Gräben der Commandant seit langen Jahren mit Nebengeländern und Küchenkräutern bepflanzt, auf dessen Schanzen und Glacis der Kurfürst und die Stadtbewohner ihre Gärten und Lusthäuser angelegt hatten, sollte jetzt gegen einen möglichen, wiewol noch unwahrscheinlichen Angriff der französischen Freiheitsverfechter in Vertheidigungsstand gesetzt werden. Der Kurfürst, der ihren Gesandten von seinem Hofe vertrieben hatte, schien nicht gesonnen, es bei diesem unblutigen Friedensbruche bewenden zu lassen. Während daß er zu Regensburg auf einen Reichskrieg dringend antrug, wartete er den Erfolg seiner Unterhandlungen nicht ab, sondern fand es seiner Directorialwürde angemessener, sich an die beiden kriegführenden Mitstände anzuschließen. Er brachte eine Kriegskasse von ein paar Mat 100,000 Gulden zusammen, wozu der Mainzische Adel und die Geistlichkeit freiwillig beitrugen — mußten. An diesen Fond verkaufte er aus seinen Walbungen die zur Festung erforderlichen Palisaden und gewann vermittelst dieser Finanzoperation eine ansehnliche Summe, anstatt sie als Beitrag zu den Kriegsbedürfnissen sich kosten zu lassen. Die Mainzischen Rekruten wurden täglich in den Waffen geübt und arbeiteten an der Ausbesserung der Festungswerke gegen eine geringe Erhöhung ihres Soldes. Endlich, nach gewonnener Ernte, sah man eines Tages das Feld vor dem Gauthor mit Zelten bedeckt. Ganz Mainz strömte hinaus, um ein Lager von etwa 1000 Mann zu sehen und seinen Helden das Bier ausleeren zu helfen, welches der Kurfürst ihnen zur Begeisterung reichen ließ. Nach ihrem Abmarsch nahm eine zweite Abtheilung von gleicher Stärke ihr Lager ein und folgte ihr innerhalb ein Paar Tagen nach Speier.

Der gleißende Anstrich von Volksfreude, der diesen Auftritt gleichsam rechtfertigen sollte, kann gleichwol das Mißvergnügen nicht übertünchen, welches die thätige Einmischung in den Krieg gegen Frankreich hier durchgehends erregt. Auf der Lesegesellschaft, an andern öffentlichen Orten und in Privatsirkeln behaupten unsere Mitbürger, dieser Krieg ginge den Kurfürsten nichts an, vielmehr erfordere und befehle ganz augenscheinlich die Lage und das Interesse des Landes die strengste und unparteiischste Neutralität. Man muß sie hören, sich dreist über das in

allen Wirthsstuben angeschlagene Verbot wegsetzen, welches alle Unterredung von politischen Sachen gänzlich untersagt, und laut die Unvorsichtigkeit tadeln, welche Mainz von aller Besatzung entblößt, nachdem es doch nöthig geschienen hat, die Festung neu zu verpalisadiren und einige ihrer Gräben mit Wasser zu füllen. „Können nicht, fahren sie fort, die in den Linien von Weissenburg stehenden französischen Truppen leicht verstärkt werden und das Corps von 8 bis 10,000 Mann, welches der österreichische General, Graf von Erbach, mit Inbegriff unser Mainzer, bei Speier zusammen gezogen hat, angreifen und schlagen? Auf diesen Fall, was wird aus unsrer ganzen, offenen Rheingegend, aus unserer Stadt und Festung selbst, sobald der Feind seinen Vortheil benützt? Die zu ihrer Vertheidigung unentbehrliche Mannschaft ist — an einem fremden, fernen, unbefestigten Orte, wo sie höchstens ein österreichisches Magazin zu hüten hat, und die wichtigste Reichsfestung gegen Frankreich fällt in der Zwischenzeit den Feinden in die Hände! Sind übrigens die Koffer unseres Staats so gefüllt, daß wir die Equipirung der Truppen und ihrer Officiere, die Anschaffung der Lagergeräthschaften und aller zum Feldzuge gehörigen Bedürfnisse so leicht verschmerzen können? Ist der Zeitpunkt, uns in einem neuen Krieg zu stürzen, gut gewählt, wo zwei kurz aufeinander folgende Krdnungen, nebst der verunglückten Expedition nach Lüttich, den verschwenderischen Festen bei Hofe, der Freigebigkeit des Kurfürsten gegen die Emigrirten und der Anstellung dreier überzähligen hochbesoldeten Minister das Land mit neuen Schulden belastet, und alle seine, durch öftern Mißwachs und besonders durch achtjähriges Ausbleiben einer vollkommenen Weinlese geschwächten Kräfte, gänzlich erschöpft haben? Was soll man endlich davon denken, daß unser Zeughaus gerade jetzt geleert, und unser Pulver den Emigrirten geschenkt worden ist? So gleichgültig kann unser Erzbischof seiner Pflegebefohlenen Eitel, Eigenthum und Leben aufs Spiel setzen, um seinen Haß gegen die Verfechter der Volksfreiheit durch Feindseligkeiten zu befriedigen, die schwerlich ihnen Abbruch thun, aber zuletzt zur Widervergeltung sie reizen können?“

Es wäre überflüssig alle die strengen Urtheile zu sammeln, die man sich jetzt über die Politik des Fürsten erlaubt. Im Mainzischen Volkscharakter liegt eine Unentschiedenheit, die sich leicht auf Extreme leiten läßt, und man hat schon mehr als ein-

al diese langsamen Menschen von der Vergötterung zur Ver-
 unsung in Absicht auf ihren Regenten übergehen sehen. Vor
 r Coadjuturwahl hörte man oft in den ersten Kreisen des
 mainzischen Adels und in den Schenken, wo ihr Echo aus dem
 Lunde ihrer Beblenten wiederhallte, ihm fluchen und in den
 usdrücken eines ungemessenen Hasses den Tod wünschen. Seit
 esem Zeitpunkt gaben ihm einige zufällige Ereignisse neue Po-
 ularität; jetzt erlähmt sich schon wieder der Mainzer, „es fühl-
 s, klein und eitel zu finden, daß ein Priester des Friedens dem
 igel nicht widerstehen könne, mit etlichen Soldaten zu spielen,
 eil es der Vorsehung gefallen habe, ihm ein gebulbiges Volk
 die Hand zu geben, wovon er den funfzigsten Menschen zur
 Schlachtbank senden dürfe, ohne zu besorgen, daß es aufstehen
 id diesen grausamen, zwecklosen Muthwillen zur Rechenschaft
 ehen werde.“

Alle jene widersinnigen und dem Anschein nach unerklärba-
 n Anstalten könnten gleichwol kombinirt worden sein und in
 nen zusammenhängenden Plan gehören. Es hat einen hohen
 rad von Wahrscheinlichkeit für sich, daß man im Cabinet des
 urfürsten die möglichen Folgen der gänzlichen Entlösung un-
 rer Gegend von Vertheidigungsmitteln aller Art, nicht übersehen
 en könne; mithin folgte unfehlbar, daß sie absichtlich bewirkt
 orden sei. „Unsere wehrlosen Städte sind eine Lektion, die
 r Feind, so schwach er immer im Elsaß sein mag, nicht leicht
 ird ungenossen liegen lassen; wohlan! möge er doch eindringen,
 ipeter und Worms besetzen und die wichtige Festung, den
 Schlüssel des Rheins und Mainz, die kurfürstliche Residenz selbst
 drohen. Was Ermahnungen, Aufforderungen, Memoriale, kai-
 eliche Briefe und heimliche Unterhandlungen nicht bewirken
 nnten, das wird endlich die Furcht vor einer, so eigentlich her-
 igerufenen Invasion endlich zuwegebringen: das deutsche Reich
 ird aus seinem Todtenschlaf erwachen und den eindringenden
 ranken endlich den Krieg erklären. Freilich, wenn sie Mainz
 irklich einnehmen sollten! Doch zu diesem Vorhaben werden
 : selbst nicht glauben, stark genug zu sein; die Emigrirten ver-
 hern uns ja, sie wären so feige, und so ungeschickt obendrein!
 nd überdies sind unsere Alittern ihres Gelingens in Frankreich
 gewiß, daß eine kleine Diversion am Rhein uns nicht irre-
 machen darf.“

Der heutigen Politik sind alle Mittel gleichgüt, sobald sie

zu ihren Zwecken führen; wir dürfen daher von der Aufopferung der Einwohner unserer Gegend, welche der hier entwickelte Plan nothwendig voraussetzt, keine Einwendung gegen seine Wahrscheinlichkeit entlehnen. Zudem trifft eben jetzt eine Nachricht ein, welche den Verdacht auf das Absichtliche aller bisher genommenen Maßregeln nicht wenig zu bestätigen scheint. Erbach hat bald nach Ankunft unserer Mainzer Schenkung von Speier aufbrechen müssen, um die Belagerungsarmee vor Thionville zu verstärken. Es hat auf die ersten Befehle des Fürsten von Hohenlohe, wegen der ihm zur Bedeckung anvertrauten kaiserlichen Magazine zu Speier einige Vorstellungen gethan, und die Gefahr, sie dem feindlichen Angriff bloßzustellen, angezeigt. Ist es denkbar, daß diese Einwendungen sogar keinen Eindruck gemacht hätten, wenn nicht in einem tiefergelegten Plane, dieses Opfer vorausbestimmt gewesen wäre? Unsere Truppen stehen also jetzt allein in Speier; Erbach hat ihnen nur 800 kaiserliche Husaren zurückgelassen, mit deren Hülfe sie, nicht sowol ihre Drohungen gegen die Freiheitskrieger in Erfüllung bringen, als vielmehr in täglicher Furcht vor einem Ueberfall — wachen und beten.

Die Entscheidung ihres und unseres Schicksals kann nicht lange mehr ausbleiben, da sie von dem allgemeinen Schicksal Frankreichs abhängt, welches sich ebenfalls in einigen Tagen offenbaren muß. Die vereinigten deutschen Heere stehen seit dem 16. dieses Monats in den Ebenen der Champagne; die kleine fränkische Armee unter Dümouriez hat ihnen das Vorbringen nicht verwehren können und nur ein Wunder, nur ein 24stündiger Regen hat die Franken bei Grandpré vor ihrer gänzlichen Niederlage gerettet. Longwi und Verdün sind beinah ohne Widerstand gefallen; die Bürger und einige treulose Officiere haben sie geliefert. Bei Landau und Thionville ist indessen der Fürst von Hohenlohe nicht so glücklich gewesen. Im vollen Vertrauen auf die verabredete Verrätherei des Commandanten, ließ er die Festung auffordern; allein man hatte einige Stunden vorher einen andern an seine Stelle gesetzt, und die Hoffnung des österreichischen Generals, der auf eine Belagerung nicht gerüstet war, zerrann in einem Augenblick. Thionville ward hierauf bombardirt; allein es leistete furchtbaren Widerstand, und alle hier ankommenden Briefe der Emigrirten, die vor den Mauern dieser Festung stehen, enthielten die unmännlichsten Klagen über das Ungemach und die Gefahr, denen sie dort ausge-

setzt waren. Der Fürst von Hohenlohe ist bereits von dieser Belagerung abgerufen worden und folgt dem Herzog von Braunschweig mit seiner Armee nach Clermont, während die aus Speier ankommenden Truppen die hartnäckige Festung umringen. Ohne außerordentliche Anstrengungen sieht man nicht, was den kühnen Freiheitsgeist retten und die Ankunft der Allirten in Paris verhindern kann.

Demungeachtet lauteten die Nachrichten aus dieser großen Stadt nie trögiger als jetzt; nie hat man dort so kühne Beschlüsse gefaßt, als seitdem der Feind im Lande, und dem Anschein nach, der Erreichung seiner Absichten so nah ist. Den ganzen Sommer hindurch war das Mißverständniß zwischen der Nationalversammlung und dem Hofe immer höher gestiegen, und die Gährung in der Volksseele immer heftiger geworden. Der König, die Königin und Alles was ihnen anhing, was sie umringte, wurden Gegenstände des Hasses und der Verwünschung, indem man sich immer deutlicher von ihrem Einverständniß mit den andringenden Feinden zu überzeugen glaubte. Die Maßregeln des Hofes selbst, die er zu seiner Sicherheit zu nehmen schien, reizten die Pariser und die zum Bundesfest in einem großen Haufen herbeigeisterten Pariseer. Der Kern der Patrioten erkannte die Unmöglichkeit, die stockende Staatsmaschine, ohne eine neue Impulsion im Gange zu erhalten. Die Macht, alle Räder zu hemmen, welche der König vermöge der Constitution besaß, war ihm in dem Zeitpunkt, wo der Feind mit einem großen Heere zur Wiederherstellung des alten monarchischen Systems bereits auf französischem Boden stand, viel zu günstig und die Gelegenheit zu verführerisch, als daß er sie hätte unbenutzt lassen können. Mit jedem Tage stieg die Gefahr, alle jene unschätzbaren Vortheile wieder einzubüßen, welche man seit vier Jahren für die Freiheit des Volks errungen hatte; die Vaterlandsliebe und der Tyrannenhaß konnten nicht länger zögern; sie griffen zu den Waffen und eilten, vielleicht vom Ehrgeiz und der Herrschsucht begleitet, gegen den königlichen Palast. Ludwig war auf einen Angriff vorbereitet und — floh! Wäre er an der Spitze der für ihn gerüsteten Schaar geblieben, vielleicht war es um die Freiheit Frankreichs am 10. August geschehen. In seinem Beisein sprach die Nationalversammlung über ihn das Suspensionsdekret und berief eine neue gesetzgebende Versammlung auf den 20. September, die unter der Benennung eines Na-

nationalconvents unbegrenzte Vollmacht haben soll, das Staatsschiff im gegenwärtigen Sturm zu lenken, den gefangenen König zu richten und für Frankreich eine neue Verfassung zu schaffen.

Das Große, Bewundernswürdige dieses Augenblicks ist unstreitig die tiefe Ruhe, womit 25 Millionen Menschen die Absetzung des Königs erfahren und im vollkommenen Vertrauen auf ihre erwählten Stellvertreter gebilligt haben. Die einzige Stadt Sedan, oder vielmehr ihr von Lafayette irreführter Magistrat schien anfänglich ihre Anhänglichkeit an die Constitution von 1791 und an den König bis zur Hartnäckigkeit behaupten zu wollen; allein das Beispiel der Armee, die sich in allen Gegenden Frankreichs für die Nationalversammlung erklärte, brachte sie in Kurzem von ihrem Irrthum zurück. Von den unter den Waffen stehenden Truppen war allerdings am meisten zu besorgen gewesen; ihre Widerseßlichkeit, falls sie statt gefunden hätte, würde die gefährlichsten Folgen nach sich gezogen haben. Auch hofften ihre adeligen Officiere nichts Geringeres, als die Vereinigung der französischen Armee mit der preussischen und kaiserlichen, um gemeinschaftlich den König wieder einzusetzen. Sie versäumten nichts, um ihre Treue gegen die Volkssoeveränität wankend zu machen; allein ihr Zureden, ihre Bestechungen, kurz alle ihre Künste sind fruchtlos geblieben, und die Auswanderung ist ihre letzte Zuflucht geworden. Einer der ersten Stifter der fränkischen Freiheit, Lafayette, bei dessen Namen man in Amerika und anfänglich auch in Europa nur an Republikanertugenden dachte, dem aber das monarchische System zu große Reize entfaltet zu haben scheint, hat ebenfalls das vaterländische Gebiet als Royalist und Verräther verlassen müssen und zum vielleicht sich selbst am meisten, daß er den Geist seiner Mitbürger und die Reize des Jahrhunderts verkannte.

Jetzt bietet man alle Kräfte auf, um so möglich, den deutschen Truppen Widerstand zu leisten. Kellermann zieht zur Bedeckung von Chalons mit 16,000 Mann aus dem Elsaß heraus und hofft, sich mit Dnmouriez vereinigen zu können. Bei Paris wirft man Schanzen auf und in Paris wirbt man Rekruten zu einer Reservearmee. Ein schauderhafter Auftritt hat indessen die schöne Geburtsstunde der republikanischen Freiheit getrübt. Volksenthusiasmus konnte leicht in Wuth übergehen, und der Rache, die sich zu ihren schrecklichen Gerichten dieses lebendig

Werkzeug ausersiehen und gleichsam es aufgezogen hatte, konnte es aus den lenkenden und hemmen wollenden Händen entschlipfen, und blindlings, indem es abließ, Zerstörung um sich her verbreiten. Von einer neuen Art Fanatiker angefeuert und geleitet, erbrach das Volk am 2. September alle Gefängnisse der Hauptstadt, und befreite sich durch entsetzliche Thaten von der erträumten Besorgniß, daß die verdächtigen (und größtentheils auch schuldigen) Gefangenen loskommen, und während alle bewaffnete Männer dem Feinde gegenüberständen, über die hüßlosen Einwohner herfallen könnten. Der Staat, den Revolutionen erschüttern, gleicht dem Fieberkranken; eine rege Lebenskraft ringt den schweren Kampf gegen den fremdartigen Stoff, den sie austreiben oder dem sie unterliegen muß: heilsame Krisen und rasende Paroxysmen wechseln beständig mit einander ab, bis entweder der Sieg der stärkeren Natur entschieden ist, oder die aufgelöste Organisation eine Beute des Todes und der Verwerfung wird. Die auswärtigen Mächte scheinen hier die Rolle des Arztes zu spielen, dessen Schuld es nicht ist, wenn der Kranke mit dem Leben davontkommt.

III.

Aufhebung der Mainzischen Truppen zu Speier. — Einnahme von Speier und Worms, durch die Franken. — Panisches Schrecken des Mainzischen Adels. — Vertheibigungsanstalten der Statthaltertschaft. — Erste Regungen des Republikanismus in Mainz. — Siege der Franken.

Mainz, den 14. October, 1792.

Unsere bangen Ahnungen sind erfüllt; alle unsere Mitbürger zu Speier sind mit ihrem Geschütz und Gepäck den Franken in die Hände gefallen und der Kurfürst von Mainz ist als kriegsführende Macht vom großen Schauplatz der Weltbegebenheiten gänzlich verschwunden. Die Bauern aus der Gegend hatten es den Soldaten sowol, als dem Befehlshaber selbst zur Warnung gesagt, daß sie sich auf einen Besuch gefaßt machen sollten; sie hatten ihnen sogar die Stärke der fränkischen Armee ge-

nau hinterbracht. Unstreitig wäre die einzige Maßregel der Freiheit diese gewesen, den Augenblick des Ausmarsches der Fre zu wissen, sodann die Magazine in Brand zu stecken, und mit dem ganzen Corps in bester Ordnung nach Mainz zu ziehen. Allein statt dessen enthielten alle aus Speier von dortstehenden Officieren einlaufenden Briefe die übermüth Pralerei über den Empfang, den man den so tiefverachteten Nationalgarden wolle angedeihen lassen. Selbst der Oberst, der ganze Corps commandirte, und den Ruf eines geschickten Generals hatte, versprach uns im voraus einen glänzenden Sieg, wol er als ein vorsichtiger Anführer, am 28. Septembers Abends die Feldkriegskasse zur Sicherheit nach Mannheim gebracht hatte. Diese stolzen Hoffnungen können einigermaßen entdichtet werden, wenn man erwägt, welch' eine verächtliche Wirkung von den Vertheidigern der Freiheit die Emigrirten einmüthig und unaufhörlich aller Orten zu geben bemüht gewesen waren. Unmöglich konnte die deutsche Treueherzigkeit, wenn auch neun Zehnthelle von allen Fanfaronaden dieser geschlagenen Gecken, als den Zusatz ihrer Selbstzufriedenheit abzog, dem übriggebliebenen, wahrscheinlich wesentlichen Grund der zu urtheilen, die Nationalgarden für etwas anders als zu mengelaufenes, rohes, undisciplinirtes und halbabwehrtes Uebel halten, das den ersten Stoß eines ungleich kleineren (regelmäßiger, wohlbewaffneter Truppen nimmermehr auszuhalten würde. Der Mainzische Soldat verdiente überdies, daß sein fehlschaber einiges Vertrauen zu seiner Herzhaftigkeit hegte. Unter allen sogenannten Kreistruppen dürfen die Mainzer an oberster Stelle Anspruch machen; durchgehends sind es gelstarke, gutgewachsene, wohlgemüthte Kerle, deren Aeußere Anlage zum tüchtigen Soldaten verspricht, denen es aber gänzlich an guten Officieren, und folglich an allen den nöthigen Fertigkeiten fehlt, die nur durch geschickte, eifrig fleißige und in ihrer Kunst eifrige Vorgesetzte hervorgerufen entwickelt werden können.

Es war am 29. September, um zwei Uhr Nachmittags als der französische General, Custine, mit ungefähr 8000 Mann vor Speier erschien und unsere in Schlachtordnung ausgerichteten Truppen angriff, die mit den Kaiserlichen zusammen etwa 1000 Mann stark sein mochten. Diese Ueberlegenheit der Fre die geringe Fassung einiger jungen Officiere von Adel, die

Mainzern zuerst das Beispiel des Entweichens gaben, endlich die Unerfahrenheit unserer Soldaten selbst, die entweder Rekruten waren, oder noch in keinem Treffen gestanden hatten und über die Geschwindigkeit und Wirkung des feindlichen Kanonenscheuers in Schrecken geriethen: dies Alles brachte bald die Deutschen in Unordnung, und nöthigte sie, ihr Heil in der Flucht zu suchen. Die Franken folgten ihnen auf dem Fuße nach und kamen fast zugleich mit ihnen in die Stadt. Hier entstand auf einige Augenblicke ein neues Gefecht; die Kaiserlichen schossen aus den Fenstern der Häuser, wohin sie sich geflüchtet hatten, bis einige Haubitzgranaten sie zur Ruhe brachten. Die Mainzer flohen durch die Stadt an den Rhein, wo sie jedoch zum Entkommen keine Vorkehrung getroffen hatten. Unglücklicherweise für sie war der Strom aus seinen Ufern getreten, und da sie einmal den Kopf verloren hatten, liefen sie in der Angst bis an den Hals ins Wasser, ehe sie wußten was sie thaten. Einige riß der Rhein zürnend mit sich fort und opferte sie dem Ehrgeiz ihres Fürsten. Die übrigen mußten sich dem Sieger ergeben, der die Officiere auf das Versprechen, in diesem Kriege nicht wieder zu dienen, in einigen Tagen entließ und 2900 Gefangene nach Strassburg schickte.

Denselben Abend betaschirte er den General Neuwinger mit 4000 Mann nach Worms, die um vier Uhr des andern Morgens dort eintrafen und die Einwohner beim Erwachen überraschten. Dort sowol als in Speier erschienen die fränkischen Krieger als Freunde des Bürgers, dessen Zuneigung sie um so leichter gewannen, je nachtheiliger das Bild war, welches die Emigranten von ihnen gegeben hatten. Man erwartete gefesselte Horden von Banditen und Räubern, und erblickte leutselige, muntere, redliche Männer, die dem Wink ihrer Anführer gehorchten, die keines andern Sporns als der Worte: Freiheit! Nation! und Republik! bedurften, die „den Hütten Friede, Krieg den Palästen!“ nicht nur als Wahlspruch im Munde führten, sondern auch zur Richtschnur ihres Betragens machten. Nachdem man so geraume Zeit den Uebermuth und die Brutalität der französischen Auswürflinge und die ganze Cippshaft ihrer kleinen adeligen Leidenschaften und Ungerechtigkeiten ertragen hatte, war es den Einwohnern von Worms doppelt erfreulich, den wahren, freien Franken für Alles, was er von seinem Hauswirth verlangte, baare Bezahlung anbieten zu sehen, und man-

der Deutsche, der anfänglich nur aus Furcht: es lebe die Nation! gerufen hatte, rief es bald aus überströmendem Herzen. Es ist nur billig, die Mäßigung der neuen Republikaner mit Ruhm zu erwähnen; denn in Worms hatte man ja ihren unveröhnlichsten Feinden allen erdenklichen Vorschub gethan; der Magistrat und die Zünfte hatten noch zuletzt auf eine höchst unwürdige Art vor Condé gekrochen, und in Speier waren mehre Freiheitsöhne verrätherisch aus den Fenstern von einem besiegten Feind erschossen worden. Wie leicht hätte der aufgebrachte Soldat hier nur der Rache Gehör geben und den Unschuldigen statt des Verbrechers opfern können! Allein Eustine hielt eine bisher in Frankreich noch ungewöhnliche, strenge Mannszucht und ward deshalb vom Soldaten geehrt und gefürchtet. Als einige Nationalgardien einen Weinberg bei Speier geplündert hatten, nahm es dieser heftige und auf sein Ansehen eifersüchtige General auf seine Verantwortung, sie ohne weitem Prozeß arquebusiren zu lassen.

Das große östreichische Magazin, ein kleineres in Worms und 1800 daseibst vorgefundene neue Zelte wurden sogleich nach Landau hinübergeschafft. Den Bischöfen und Domkapiteln in Speier und Worms, und dem Magistrat des letztern Orts setzte Eustine ansehnliche Summen als Kriegsschatzung an, und da man in Worms das Geld nicht vorräthig hatte, ließ er einige der angesehensten und reichsten Einwohner als Geiseln nach Landau führen. Kaum war er mit diesen Anstalten fertig, so kehrte er auch schon mit seinem ganzen Heere auf fränkischen Boden zurück, indem eine falsche Nachricht, wie aus seinen Briefen an den Nationalconvont erhellt, ihn vermuthen ließ, daß Erbach mit 12,000 Mann gegen ihn im Anmarsch sei. Wären ihm die Umstände damals bekannt gewesen, welche diesen Marsch unmöglich machten, und hätte er gewußt, in welcher gänzlich unvorbereiteten Lage wir uns hier befänden, so wär' er jetzt im Besiz von Mainz und dem ansehnlichen Reichthum, den man seit acht Tagen fortzubringen unaufhörlich beschäftigt gewesen ist.

Unbeschreiblich ist das Schrecken, welches seit der Bekanntwerdung dieser Nachricht unter dem Adel in Mainz, der dortigen Geistlichkeit und den daseibst noch zahlreichen französischen Emigrirten herrschte und ihnen eher keine Ruhe ließ, als bis sie sich sämmtlich aus dem Staube gemacht hatten. Wäre der Feind schon vor unseren offenen, wehrlosen Thoren gestanden,

hätte man ihm nicht mehr entreinnen können und hätte man den Augenblick der Wiedervergeltung wirklich schon erkannt gehabt, wo der bittere Hohn, die zügellose Verläumdung, die feige Praeterei womit man bisher gegen die freien Franken wüthete, ihren verdienten Lohn davontragen sollten; wahrlich man hätte sich nicht komischer bestürzt und muthlos geberden können. In keines edlen Mainzers Seele kam der Gedanke: Widerstand; jeder dachte zuerst auf Rettung seines Eigenthums, als hätte er vom Staat und seinen Pflichten gegen denselben, im Zeitpunkt der gemeinschaftlichen Noth und Gefahr in seinem Leben nichts gehört. Die Vornehmen, die vor einiger Zeit auf Verlangen des Kurfürsten ihre Gespanen hatten hergeben müssen, um einige Kanonen auf die Wälle zu schleppen, ließen jetzt damit ihre Weine, ihren Hausrath, ihre Kostbarkeiten, mit einem Wort ihre ganze bewegliche Habe an das Rheinufer führen, und nahmen zuletzt den Weg über die Brücke nach Frankfurt und anderen entlegenern Orten. Was der durch vervielfältigte Zölle und abelige Privilegien gefährzte Handel nie vermocht hatte, das schuf in einem Augenblick die Furcht: unser schöner, ehrwürdiger Rhein gewährte zum erstenmal den erfreulichen Anblick des lebendigen Fleißes, wozu ihn die Natur so eigentlich hergegossen zu haben scheint. Unzählige Fahrzeuge von allerlei Größe, mit Waaren tief beladen, Jachten und Rachen mit hunderten von Passagieren, fuhren unaufhörlich nach Koblenz hinunter. Man zahlte unglaubliche Summen für die Fracht der Personen und Güter, und die zuletzt abgehenden schätzten sich glücklich, um zehnfach den Preis, den es die ersten gekostet hatte, fortzukommen. Mehr als 200,000 Gulden gingen zur Bestreitung dieser schleunigen Reise aus den Koffern der Fliehenden in die Hände der arbeitenden Klassen, — und mit der Hälfte dieser Summe, jetzt noch dargeliehen, hätte man Mainz in einen Vertheidigungsstand gesetzt, der es vor dem Angriffe eines fliegenden Corps vollkommen sichern konnte! Aber so groß war die Bestürzung oder vielmehr das panische Schrecken, daß Mancher sein Gepäck zu Schiffe bringen ließ und in der Eile vergaß den Empfänger zu bestimmen, dem es der Schiffer abliefern sollte; auch sind bereits aus Koblenz Nachrichten heraufgekommen, daß diese Verwirrung in vielen Fällen den Verlust der Sachen, die man zu retten glaubte, nach sich gezogen hat. Zu Lande ging die Auswanderung nicht besonnener von Statten; alle Pferde in

der Stadt, alle alten und neuen Fuhrwerke fanden ihre Ladung und die Brücke war mehre Tage lang vom frühen Morgen bis zum Thorschluß mit einer ununterbrochenen Reihe von Equipagen, Phaetons, Wiskis, Kutschen, Chaisen, Frachtwagen und Karren bedeckt. Viele französische Emigrirte, die weder Wagen noch Pferd bezahlen konnten, flüchteten zu Fuß ins Rheingau und in die benachbarten nassauischen und hessischen Gebiete.

Die reichen, mit Edelsteinen und Perlen gestickten Inful und Refsgewänder, die Bischofsstäbe, Altargeräthe, Heiligenbilder von kostbarem Metall, und Alles was unter dem Namen des Domschatzes mehre Millionen an Werth betragen soll, ließen die anwesenden Kapitularen einpacken und in Begleitung eines aus ihrer eigenen Mitte nach Düsseldorf bringen. Das große hier befindliche Reichsarchiv sammt einem Theil des Mainzischen und einigen dem Staat gehörigen Kassen, mußte unter Aufsicht der Archivare und Finanzbeamten denselben Weg nehmen. Zuletzt kam der Kurfürst selbst von Aschaffenburg herüber, und um die guten Bürger über die Gefahr einer Belagerung vollends zu beruhigen, ließ er in Eile seine kostbarsten Effekten fortschaffen und reisete im Dunkel der Nacht, in einer Kutsche woran er die Wappen hatte auslöschen lassen, an einen sichern Zufluchtsort. Noch fehlt der beste Zug an diesem Gemälde. Kaum hatte der Adel und die hohe Klerisei ihre Kostbarkeiten gerettet, so erging ein strenges Verbot, das allen übrigen Einwohnern die Nachahmung bei schwerer Ahndung untersagte. Die letzte Zuckung des sterbenden Despotismus war eine himmelschreiende Ungerechtigkeit mehr!

Im alten Rom, wenn den Staat eine dringende Gefahr bedrohte, erweiterte der Senat die Macht der Konsule, und diese, wenn schleunige, starke Maßregeln ergriffen werden mußten, ernannten einen unumschränkten Beherrscher, der sich nur durch die begrenzte Dauer seiner Regierung von ihren ehemaligen Tyrannen unterschied, einen Dictator. Die Republik that in der Noth einen Schritt zur monarchischen Form; indem das Gesetz und seine Vollziehung in demselben Mann ihren Ursprung fanden, verschwand die Reibung in der Staatsmaschine, und das Rettungsmittel wirkte einfacher, kräftiger und schleuniger. Man hatte übrigens in der Verwaltung der republikanischen Aemter die Rechtfchaffenheit, die Talente, die Kraft der fähigen Bürger erprobt, und mußte folglich den Heiden zu nützen, der im

Sturm das Staatsruder würdig führen konnte. Im despotischen Staate würde diese Nothhülfe überflüssig sein, wenn jeder, im Regenten selbst die Eigenschaften sich vereinigen, die den Staat aus großen Bedrängnissen retten können. Die Erfahrung aber hat bewiesen, daß diese Bedingung nur äußerst selten zutrifft, mithin, daß auch in Monarchien ein Werkzeug unentbehrlich ist, welches man erforderlichen Falls dem schwachen, untauglichen Figuranten auf dem Throne unterschieben kann. Die orientalischen Großvezire entsprechen diesem Zwecke nicht mehr, seitdem sie Geschöpfe der Gunst und der Gewohnheit, und nicht länger der Noth oder der dringenden Gefahr, geworden sind. Eine höchst seltsame Umkehrung der Begriffe würde es aber sein, wenn in Fällen, wo die Republiken jede Kraft des Staats zu concentriren suchen, ihre Zersplitterung einen Monarchen aus der Verlegenheit retten könnte.

Und hat der Kurfürst einen neuen Rath hinterlassen, der aus dem Domdechanten, mit dem Titel Statthalter, dem Commandanten der Festung und dem Kanzler, einer Art von Justizminister, besteht. Dieses Triumvirat soll jetzt zur Erhaltung unseres wichtigen Plazes die erforderlichen Maßregeln und Veranlassungen treffen. Unsere Bürger sind von ihrer ersten Besserung einigermaßen zurückgekommen, seitdem der Schwarm von unnützen Freßern die Stadt verlassen hat. In der That konnte die verworfene Mischung von Troß und Verzagtheit, wodurch sich die Klasse der geborenen Beschützer des Volks bei jeder Gelegenheit so schimpflich ausgezeichnet hatte, den Muth der übrigen Einwohner nur niederschlagen und sie mit feigem Eigenthum anstecken. Die hohe Statthalterschaft hingegen verspricht wenigstens, jede Gefahr und jedes Ungemach mit uns zu theilen, wiewol sie weißlich, um nichts dem Zufall zu überlassen, ihre Stücksässer mit köstlichem Dechanten-Hochheimer und anderen berühmten Weinen, sammt ihren besten Effekten in Sicherheit bringen läßt. Der Kanzler hat sogar auf dem Rathhause die Bürgerschaft als „liebe Brüder“ angeredet; zwei Worte, die seit Menschengedenken in Mainz nicht aus dem Munde einer Excellenz gehört worden sind. Unglücklicherweise contrastirt diese Herablassung, wie man dergleichen gleißnerische Künste bei Hofe zu nennen pflegt, zu grell mit der bisherigen Ministerialinsolenz, um nicht auch bei diesen des Jochs gewohnten Menschen eine Regung des Selbstgefühls zu wecken. Ein Bierbrauer erwiederte

die Anrede mit einem verben Faustschlag auf den Tisch, und einem Fluch, der seine Verwunderung über diese Veränderung des Tons begleitete. In dieser Replik, die man geduldig einstrakte, war übrigens der ganze mainzische Unwille ausgehaucht. Die ehrlichen Bürger willigen in den Antrag des Ministers, und wollen zur Vertheidigung ihrer Mauern die Waffen tragen.

Die Mainzer Zeitung hält man für ein schickliches Mittel, den Muth der Einwohner durch allerlei Hoffnungen anzufachen. Ein auswärtiger Gesandter, der dem Hof nicht gefolgt ist, vielleicht, weil er seine bloße Anwesenheit hier schon für ein Vermittlungsmittel ansieht, hat sich dieses Fach zur Uebung seiner diplomatischen Talente gewählt. Nachdem er zu wiederholtenmalen die fränkischen Heere geschlagen und sie zuletzt mit ihrem Feldherrn gefangen genommen, auch den nahen Einzug der Deutschen in Paris verkündigt hat, beschenkt er jetzt täglich die Leser mit den tröstlichsten Verheißungen einer nahen Hilfe. Bald heißt es, der Landgraf von Darmstadt werde in ein paar Tagen mit 4000 Mann hier eintreffen; bald weiß man umständlich und zuverlässig, daß Erbach mit seinem ganzen Corps von der französischen Grenze her in vollem Anrücken sei; bald läßt der verschämteste Zeitungsfabrikant den Fürsten Esterhazy mit einer Armee von 14,000 Mann aus dem Breisgau herab forcirt Marsche machen; schon stand er zu Philippsburg und jetzt meldet ein Extrablatt, er sei bereits in Heidelberg angekommen und seine Vorposten besetzten wirklich Heppenheim in der Bergstraße zehn Stunden von Mainz. Ein zweites, nicht minder wichtiges Verdienst erwirbt sich dieser thätige Minister um den Kurfürster und seinen ganzen Staat, durch die Errichtung einer Scharfschützencompagnie, aus den Jägerburschen und Piqueurs der hiesigen hochadeligen Häuser, an deren Spitze er des Nachts bis in die Gegend von Nierstein patrouillirt und am Morgen die beruhigende Nachricht zurückbringt, daß sich kein Feind getraue ihm unter die Augen zu treten. Doch die undankbaren Mainzer scheinen für alle seine Aufopferungen keinen Sinn zu haben und empfangen sowol seine Nachrichten als die Beweise seines Selbennuths mit einem unglaublichen Lächeln, das den determinirtesten Eigendünkel außer Fassung bringen könnte. Mit dem Moniteur und der Strassburger Zeitung in der Hand, machen sie ihrem Nationalstolz eine Verbeugung und versichern den verunglückten Politiker, „es möge wol leichter sein, Flüsse als Main-

zer zu pressen;" und mit einer tödtenden Treue des Gedächtnisses erinnern sie sich einer Scene zwischen einem deutschen Komthur und seinem Kammerdiener, die jeden Versuch, bei den nächstlichen Karavanen nach Rierstein ernsthaft zu bleiben, vereitelt *).

Die neue Statthalterschaft hat wirklich einige vergebliche Schritte gethan, um eine hinlängliche Besatzung für unsere Festung zusammen zu bringen. Esterhazy, der die kaiserlichen Magazine in Vorderösterreich deckt, kann jene Gegenden nicht verlassen, ohne einem fränkischen Heere Luft zu machen, das zwischen Strassburg und Neubreisach unverzüglich über den Rhein gehen würde. Der Landgraf von Darmstadt hat uns seine Hilfe abgeschlagen, und mag jetzt lieber den Neutralen machen. Es ist wahr, der Bischof zu Fulda, die Fürsten von Nassau-Weilburg und Nassau-Usingen, und wo ich nicht irre, noch einige Potentaten von diesem Gewichte, erzeugen uns die Gefälligkeit ihr kleines Häuflein zur Vertheidigung der wichtigen Reichsfeste herzustellen; allein diese etlichen hundert Mann verschwinden auf unseren Wällen, und was noch schlimmer ist, sie haben bald gemerkt, daß es hier etwas mehr als Pulver zu riechen geben könnte, und laufen daher täglich zu funfzig, als echte Paradesoldaten, von ihrem Posten nach Hause. Die rheingauer Bauern, angelockt durch die feierliche Zusage einer (oft versprochenen und nie eingehaltenen) Befreiung von gewissen drückenden Lasten auf mehrere Jahre, lassen sich ebenfalls willig finden, unsere Mauern zu vertheidigen, Palisaden zu pflanzen und neue Brustwehren aufzuwerfen. Den Bürgersöhnen endlich, den Studirenden, den Kaufmannsbienern, den Handwerksburschen öffnet man jetzt das Zeughaus, läßt sie Flinten nehmen und Soldaten spielen. Um die Desertion zu verhindern, lagern sich kleine Pikets vor die

*) Bei der oben erwähnten Bewirthung des Königs von Neapel fand es derselbe Gesandte nicht unter seiner Würde, mit den kurfürstlichen Stallknechten seine Rolle zu vertauschen und in eigner Person die Füße zu pressen, damit Seine sicilianische Majestät dieses wahrhaft teuflische Vergnügen — an einem schwachen Thier mit kaltem Blute Grausamkeiten zu verüben, ohne selbst Gefahr dabei zu laufen! — in seiner ganzen Vollkommenheit genießen möchte. Die zweite Anekdote bezieht sich auf einige Fußtritte, die ein braver Mann ausheilte, der sich nicht wollte mißhandeln lassen, weil er das Unglück hatte, um Löhn zu dienen. Er ward Officier unter den Franken.

Thore und ein paar Brücken sind abgeworfen. Unser Commandant bringt die Nächte in den Wachtstuben zu, und will, falls die Stadt belagert werden sollte, von keiner Uebergabe wissen, „bis ihm das Hemd am Leibe brennt.“ Wer wird noch an seiner Wachsamkeit, an seiner Beharrlichkeit, an seiner Leutseligkeit zweifeln? Wem wird ein solches Beispiel nicht Muth einflößen?

Demungeachtet dürfte es um die Vertheidigung der Stadt übel aussehen, sobald der Feind sich wirklich vor den Thoren sehen ließe. Schlau genug, um sich aus ihrer Bereitwilligkeit ein Verdienst zu machen, so lange die Gefahr noch entfernt und bloß möglich ist, werden die Mainzer nicht ihr Leben dran wagen, eine Stadt zu vertheidigen, aus welcher die Reichthümer bereits ihre beste Habe in Sicherheit gebracht haben. Der größte Haufe der Bürger hat nichts als sein Haus zu verlieren, und soll er dies der Gefahr einer Bombardirung aussetzen? Welcher Adelige in Mainz hat ihm das Vorbild des Edelmuths, der Tapferkeit, der Aufopferung, der Vaterlandsliebe zur Nachahmung aufgestellt? Sind sie nicht Alle, vom Kurfürsten bis zum Domcellaren und Kanonikus, vom ersten Premierminister*) bis zum Kammerjunker, vom Majoratsherrn bis zum kleinsten Nebensproßling, mit einer Feigheit, die wirklich tief unter allem Spott ist, auf ein bloßes Gerücht entflohen? Diese letzte Sprache, die man jetzt allenthalben führen hört, würde den Bürgern nicht ungeahndet hingehen, wenn die Statthalterschaft selbst im Ernst sich schmeicheln dürfte, den Franken Widerstand leisten zu können. Allein die Schwäche unserer Besatzung nicht zu erwähnen weiß man nur allzuwohl, daß wir kaum einen geschickten Kanonier in der Stadt haben, und daß leider kein Pulver und kein Kugeln vorrätig sind. Das Schicksal der Truppen in Speier ist ein zweiter Gegenstand des gerechten Unwillens ihrer Landesleute, die sich laut beklagen, daß man ihre Brüder muthwillig hingeopfert habe. Sowol die ersten übertriebenen Nachrichten von der Anzahl der auf dem Schlachtfelde Gebliebenen und Verwundeten, als die darauffolgenden Erzählungen von der guten Behandlung, welche die Franken unserem Gefangenen angedeihen

*) Dieser Pleonasmus gehört zum Kurialstyl gewisser abnehmenden Herren, die weder ihre eigene noch eine fremde Sprache verstehen, aber nie nachdrücklich genug ihren Vorrang auszubringen glauben.

ßen, brachten im Volk eine ungünstige Stimmung gegen den Indeßherrs hervor. Ihn machte man verantwortlich für das inüß vergossene Blut, seinem Ehrgeiz fluchte man, und gegen e Republikaner fühlte man sich zur Dankbarkeit und Achtung ngerissen. Zwölf Mainzische Soldaten, die aus Strasburg hier ngetroffen sind, haben nicht wenig dazu beigetragen, die hieße n Einwohner der Sache der Franken geneigt zu machen und nen die Hoffnung aufgehen zu lassen, daß sie unter dem Schuß ner fränkischen Besatzung glücklicher, als unter dem willkürli- chen Druck ihrer selbstfüchtigen Herren werden könnten. Der schöfliche Vikarius Dorsch, der, vor einem Jahre noch, als Pro- fessor der Philosophie, dem Lichte, welches unser verehrungswür- ger Kant in dieser Wissenschaft aufgesteckt hat, hier auf einer tholischen Universität mit großem Eifer folgte, hatte diese 12 Männer, die er als verheirathete Hausväter dazu besonders aus-ählte, von dem in Strasburg commandirenden General freige-ten, und die Gesellschaft der Volksfreunde daselbst hatte sie zu rer Heimreise reichlich beschenkt. Sie sprachen bald so laut id so theilnehmend von Allem, was sie dort gesehen hatten, id der Commandant es nöthig fand, sie aus der Stadt zu nicken.

Ein lächerlicher Umstand, der sich in diesen Tagen ereignet it, kann dazu dienen, die Stimmung der Gemüther genauer i prüfen. Der Kriegsrath war versammelt; man berathschlagte er die beste Vertheidigungsmethode. Zwei Meinungen theilten e anwesenden Glieder des Raths. Einige stimmten für die erlassung und Räumung aller Außenwerke, weil es uns an annschaft fehlte, sie zu besetzen. Andere wendeten ein, daß ne die Außenwerke die Stadt sich keinen Augenblick halten une, indem sie gänzlich von denselben dominirt würde; man üsse sie daher, so gut man könne, zu vertheidigen suchen, um enigstens erträgliche Bedingungen vom Feinde zu erhalten. nge ward auf beiden Seiten gestritten und der Himmel mag iffen, wie man auseinandergekommen wäre, wenn nicht die nkunft eines reitenden Eilboten die Berathschlagungen unterbro- en hätte. Der Reiter, einer von dem Schützencorps des Ge- ndten, hinterbrachte der Versammlung, daß die Franken bereits n Oppenheim her im Anzüge wären, und daß er selbst ihnen i Nackenheim mit Mühe entkommen sei. Auf diese Schreckens- st ließ der Commandant die Alarmkanone issen, den Krieg-

rath auf der Stelle auseinandergehen, und eilte, trotz aller genervorstellungen, daß gerade jetzt die kaltblütige Ueberlegung Verabredung den Officieren am dringendsten nöthig sei, Statthalter und Minister. Glücklicherweise hatte man hier Besonnenheit genug, die Aussage des Boten in Zweifel zu ziehen. Man schickte einen zuverlässigen Rundschaffter aus und fuhr in der Nacht, daß eine Heerde Schafe dem beherzten ter den Angstschweiß ausgepreßt habe, indem weit und breit Franke zu sehen sei. Die Nachricht vom Anmarsch der Fr hatte sich indessen in der Stadt verbreitet, denn man hatte nur vergessen, ihrem ersten Urheber Stillschweigen zu geb sondern auch durch den Schuß Jedermanns Neugier oder sorgniß erregt. Alles lief untereinander; die Freude, die l nur im Verborgenen über die Fortschritte der Republikaner hen durfte, brach an manchen Orten laut hervor; die Ki in der Schuster- und Augustinergasse fingen an, dreifarbig e karden zu machen und zu verkaufen, und die Studirenden gen an sie zu tragen. Dem jugendlichen Leichtsinne konnte diese Anticipation verzeihen; aber man erstaunte, daß auf setzte Männer von demselben Laumel ergriffen wurden. andern Morgens ließ die Statthalterschaft etliche Studenten ziehen; allein die Furcht, das Volk gegen sich zu reizen, m eine Lindigkeit in alle ihre Maßregeln, die fast den Anschei nes Einverständnisses hatte.

Die zuverlässige Nachricht vom Rückzuge der frank Truppen aus Speier und Worms erhielten wir erst ein Tage nach diesem Schrecken. Jetzt verbreitet sich schon n ein Gerücht; daß ihr Anschlag auf Mainz noch keineswegs gegeben sei; vielmehr sagt man, sie zögen Verstärkung an und würden die ganze Gegend diesseits Rheins besetzen. 2 vorausgesetzt, daß man in Frankreich nach einem vorher c nirtten Operationsplan zu Werke geht, müßten wir hier noch Zeitlang mit einem Besuche verschont bleiben. Die Ufer Mosel von Trier bis Koblenz müssen die Franken vor c Andern suchen in ihre Gewalt zu bekommen, um auf diese den Rückzug der feindlichen Heere aus dem Innern der I bliz dergestalt zu bestimmen, daß ihnen keine andere Rich als die nach dem Niederrhein übrigbleibt. Dies scheint auch in Koblenz zu besorgen, wo das große preussische Ma ohne Bedeckung geblieben, und die Festung Ehrenbreitstein so

nig wie Mainz mit Besatzung und Vertheidigungsmitteln versehen ist. Im Besiz von Trier, Koblenz, Ehrenbreitstein und Rheinfels, zwingen die Franken ihre Gegner, bei Köln und Düsseldorf über den Rhein zu gehen; und alle obern Gegenden, sowie das ganze südliche Deutschland bleiben ihnen hernach immer noch offen. Die Symptome der Furcht, die sich schon an mehreren kleinen Höfen abenteuerlich äußern, sind durch diese Aussicht und den unerwarteten Ausgang des Feldzugs in Frankreich unstreitig veranlaßt worden. Der Bischof von Speier, einer der wirksamsten Widersacher der Franken und ihrer Freiheit, hat bereits seine Residenz zu Bruchsal verlassen und sucht im Gebirge des Oberrheins einen Zufluchtsort; der Markgraf von Baden verläßt ebenfalls die Ufer des Rheins. Der Kurfürst von Trier, der Adel und der vornehme Klerus sind aus Koblenz mit ihren Schätzen, Kostbarkeiten und Weinfässern, so eilig wie die unfriegen geflohen, und die elenden französischen Emigrirten, aus dieser Freistätte vertrieben, ziehen schaarenweis nach Lüttich und Brabant. Eine Summe von mehreren Millionen, die zur Besoldung des preussischen Heeres in Koblenz vorräthig lag, ist schleunigst den Rhein hinunter nach Wesel beordert worden und in Neuwied sogar glaubt man sich nicht mehr vor den Franken sicher. Die übertriebensten Schwärmer für Volksfreiheit haben sich, den Schrecken der kleinen Fürsten und ihres Adels nie so genugthuend für die Beleidigungen träumen können, womit sie in den Tagen des Uebermuths gegen die Revolutionsfreunde so freigebig waren.

Die neue Umwälzung der Verfassung des vorigen Jahrs hat in der That wie ein Zauber auf alle Franken gewirkt. Am 21. September versammelte sich der neue Nationalconvent und beschloß einstimmig „daß die Königswürde in Frankreich abgeschafft sei.“ Diese Erklärung ist die Epoche der Rettung und Wiedergeburt des ganzen Staats. Den Tag zuvor hatte Kellermann 55,000 Feinde mit kaum einem Drittel dieser Anzahl von Truppen von sich abgewehrt. Ein furchtbares Kanonenfeuer, welches die 27 pfündigen Kugeln in die Reihen seiner Franken schleuderte, und unzählige Schlachtopfer niedermähte, konnte gleichwol die Tapferkeit dieser neuen Republikaner nicht erschüttern, und weder die zwölfstündige Kanonade, noch die Ueberlegenheit an der Zahl, vermochte sie zum Weichen. Kellermann's Portrait, unter Arthur Dillon, hatte sich auf einer Anhöhe, la Côte

de Bième, verschanzte, wo es dem Feinde nicht gelang, ihn zu vertreiben. Das Schicksal Frankreichs hing an dieser Schlacht und an diesem unvergeßlichen Tage ward die neue Republik zugleich gegründet und gerettet *).

Nach diesem mißlungenen Versuch war die alliirte Armee unfähig das Geringste zu unternehmen. Der Herzog von Braunschweig mußte jetzt auf den Rückzug aus einem Lande bedacht sein, wo er keinen festen Fuß hatte gewinnen können. Anstatt in Frankreich Winterquartiere zu machen, lief sein großes Heer Gefahr durch Mangel zu Grunde zu gehen. Schon hatte die Entfernung und die Unwegsamkeit dieser Gegenden die Zufuhr sehr erschwert; die fränkischen Truppen, die mit jedem Tage sich verstärkten, konnten in Kurzem eine Stellung behaupten, wodurch es gänzlich abgeschnitten ward. Die Ruhr endlich, in ihrer tödtlichsten Gestalt wüthete in den kaiserlichen und preussischen Lagern, und raffte täglich die Soldaten zu funfzig in dem Lazareth zu Verbün. dahin. Um das Gemälde zu vollenden herrschten Mißtrauen und Zwietracht im Zelte der Generale und der Gemeinen. Die Emigrirten sind bei den Alliirten gleich verhaßt; der alte Groll zwischen den Oestreichern und Preußen ist erwacht; Clerfaut's Ehrgeiz tabelt die Maßregeln des berühmten Generallissimus, und Friedrich Wilhelm sieht, daß ihn die Wienerische Politik hintergangen hat. Unter diesen Umständen ward ein Waffenstillstand auf einige Tage geschlossen, die der Herzog von Braunschweig benutzte, um sein schweres Geschütz zuerst defiliren zu lassen und sodann mit der ganzen Armee über Stenoy und Verbün den Rückzug anzutreten. Dies wäre der Zeitpunkt gewesen, die natürlichen Verbindungen zwischen Preußen und Frankreich wieder anzuknüpfen!

Der Herzog von Teschen, von dem man behaupten will, daß er in Verbindung mit dem Wienerischen Kriegsconseil nichts unversucht gelassen hat, um Braunschweigs Operationen zu ver-

*) Dieser Ausdruck sagt nicht zu viel. Hätten die Deutschen hier gesiegt, so wären sie auch vermuthlich nach Paris gekommen, denn es war nichts mehr vorhanden, was ihnen Widerstand leisten konnte. Die ruhige Unterwerfung der Nation unter das Königsjoch wäre zwar nicht erfolgt; allein auf einen Augenblick hätte man das Possenspiel der Wiederherstellung aufgeführt, und alsdann hätte das Feuer des unverföhllichen Bürgerkrieges, von den auswärtigen Feinden angefacht, an allen Ecken des Landes unaufhaltbar aufzobren müssen.

eiteln, nimmt jetzt die Entblösung der nördlichen Grenze von Frankreich wahr, um Lille zu bombardiren. Dies ist der einzige Punkt, wo die Republik noch leidet; nach allen andern Weltgegenden hin scheint dagegen ein allgemeines Ueberströmen der freien Franken unvermeidlich zu sein. Die Besiznehmung von Bruntrut und die Aufhebung der Magazine zu Speier und Worms zeigen uns was Deutschland noch zu fürchten hat. Montesquiou ist am 24. September an der Spitze eines fränkischen Heeres in Chamberg eingezogen, und ganz Savoyen ist nicht bloß erobert, sondern auch sogleich als Freistaat organisirt, der wahrscheinlich ein neues Departement von Frankreich bilden wird. Nizza und Villafranka sind einige Tage später den Piemontesen ohne Schwertstreich entrisen worden, und die kaiserlichen Niederlande werden von Dumouriez bedroht. Diese Veränderung innerhalb zwei Monaten, wird durch die Hartnäckigkeit der Ueberzeugung, womit man das Gegentheil erwartete, gleichsam zum Unbegreiflichen erhöht; man glaubt die höhere Lenkung eines unvermeidlichen, unabwendbaren Schicksals zu erkennen, — allein schwerlich werden sich die Pharaonen auf das erste Wunder bekehren.

IV.

Einnahme von Mainz und Frankfurt. — Errichtung der Mainzischen Volksgesellschaft. — Pflanzung eines Freiheitsbaums.

Mainz, den 7. November 1792.

Wir haben unserm Schicksal nicht entgehen können; seit 14 Tagen sind die Franken Meister von Mainz; die dreifarbige Kokarde rächt sich für die Beleidigungen, die der Kurfürst ihr zufügte und demüthigt den Aristokratenstolz der Knechte, die sie wider Willen tragen müssen. Das allbelebende *ga ira*, die Carmagnole, die Marseillerhymne, erschallen auf allen Straßen, und ein Volk, dessen Leidenschaften, wie Mirabeau sagt, kaum den Regungen anderer Menschen ähnlich sind, wird durch die Munterkeit, den Frohsinn und die Beweglichkeit der Franken in

ein angenehmes Erstaunen versetzt. Frankfurt hat ihnen fast zu gleicher Zeit mit Mainz die Thore geöffnet, und es hat wahrlich nicht am Schutze der vereinigten Mächte gelegen, daß Hanau, Kassel, Rheinfels, Ehrenbreitstein und Koblenz den Fahnen der Freiheit noch nicht huldigen mußten. Die Eroberungen des vorigen Sommers, Verdün und Longwi, haben die Allirten geräumt, von Thionville und Lille sind die Deutschen unverrichteter Sachen abgezogen, das Gebiet der Republik trägt keinen Fürstensoldner mehr, und Luxemburg ist ein ungeheures Lazareth, vor welchem die Menschheit schauernd zurückbebt. Das schwere Geschütz und die Bagage der allirten Heere liegen zum Theil im Schlamm vergraben und sind des Siegers Beute geworden; die Wege sind mit Leichnamen und todtten Pferden gleichsam besäet, und die Preußen, die am meisten gelitten haben, sind um ein Drittel geschmolzen und verlieren noch täglich eine große Anzahl ihrer Kranken.

- Ein allgemeines Entsetzen ergreift die in Deutschland zurückgebliebenen Herrscher und ihre hochmüthigen, ahnenstolzen Hoflinge; das Gewissen derer, die ihre Brüder als Knechte und Lastthiere arbeiten ließen, um aus ihren Händen den schwer erworbenen Gewinn zu erpressen, das Gewissen der Menschenhändler und Menschenhener ist erwacht; schon glauben sie die Rache mit den Furien auf ihren Fersen folgen zu sehen, schon fliehen sie mit einer Muthlosigkeit, die sie vor jedem Richterstuhl verdammt, in die entlegensten Ecken von Deutschland. Der Bischof von Würzburg, der zu Fulda, und das Reichskammergericht zu Wehlar haben sich Schutzbriefe von dem fränkischen General erbeten; den großen Schatz des Landgrafen von Hessen, der den englischen Sold für das in Amerika vergossene Blut seiner Unterthanen enthält, hat man in Eile nach Hannover gebracht, und selbst in Thüringen glaubt man sich vor den furchtbaren Waffen der Republik nicht in Sicherheit. Der Schlupfwinkel ist unbekannt, wo der Kurfürst von Mainz sein Haupt verbirgt, und für uns insbesondere scheint Alles, was hier vor Kurzem noch glänzte und prahlte, wie ausgestorben zu sein. Was ließ sich Anders erwarten? Das Volk, das gemeine Volk, kann ja der Adel, der sich und seine Habe gerettet hat, wol nur seinem Schicksal überlassen!

Noch schloßen die guten Bürger von Mainz, als am 19 October bei Tagesanbruch ein Kartenschuß die Ankunft des Fein-

es verständigte. Man stürzte eilends auf die Straßen und lief auf die Wälle, um des ungewohnten Anblicks zu genießen. Ich bestieg mit mehreren Andern den Stephansturm und sah die ränkischen Vorposten auf dem Felde zwischen Herheim und Beßensau. Bald hernach stieg eine Colonne aus den Gründen bei Brezenheim und Thalheim herauf und zog unter dem Hauptzein in weniger als halber Schußweite nach Gonzenheim und Rombach vorbei. Niemand wußte sich zu erklären, warum man weder von dieser, noch von den benachbarten Schanzen und Bastionen den sorglosen Feind auf seinem Zuge beunruhigte; Allein bald erscholl ein Gerücht in der ganzen Stadt, das diese Colonne für Freunde erklärte; Condé's Emigrirten-corps sollte plötzlich aus der Gegend von Basel aufgebrochen, und wer weiß auf welchem verborgenen Wege, oder vielleicht unsichtbar unter dem Schutze irgend einer Madonna, dem geliebten, ergetreuen Mainz*) zu Hülfe gekommen sein. Es klingt märchenhaft, daß eine von aller Wahrscheinlichkeit so gänzlich entblößte Sage auch nur einen Augenblick den Unwissendsten unter dem Pöbel mit leerer Hoffnung schmeicheln konnte; allein das kleinere Wunder gewinnt an Glaubwürdigkeit, sobald man sich der Evidenz des größern gefangen geben muß. Die Ueberzeugung, daß der prophetische Geist in der Mainzer Zeitung nicht lügen könne, hatte diesmal bei den Vornehmen tiefere Wurzel geschlagen als bei der sonst so leichtgläubigen Klasse des Volks, und ein Mainzer General hatte zuerst den hellen Gedanken, die Nationalarden, die sich ohne Wegweiser und Ingenieur unter unsere Batterien wagten, für Königsfreunde zu halten. Wäre vom Decktar des Rheins die Rede gewesen, dann hätte man den Irrthum unverzeihlich gefunden, so das Gewächs verschiedener Jahre verkannt und verwechselt zu haben. „Es sind die Helben Condé's! Seht ihr die weiße Fahne nicht?“ So rief der ehrerne Krieger und wehrte den Kanonieren ihre Stücke loszuerkennen. Das Versehen der Franken war in der That so arg, daß keine Vorsicht der Belagerten darauf gerechnet hatte; der Hauptschein war weder mit hinlänglicher Mannschaft noch mit Munition versehen, und hätten dies die Feinde gewußt, so wäre die erste Unvorsichtigkeit durch Kühnheit gut zu machen ge-

*) Semper catholica, war der römische Ehrentitel der Universität Mainz.

wesen; sie hätten die Leitern ansetzen und die Schanze, die ganz Mainz dominirt, in einigen Minuten ersteigen können.

Als die fränkische Colonne mehrentheils vorübergezogen war, fing man an, den Irrthum einzusehen und jetzt zu spät und ohne Wirkung aus der Festung selbst Feuer zu geben. Die Kanonade dauerte mehrentheils den ganzen Tag, gegen verschiedene Punkte der fränkischen Postirungen, die jedoch zu weit entfernt waren, um von der Geschicklichkeit unserer Schützen etwas fürchten zu müssen. Sie schickten uns dafür einige 24 pfündige Kugeln zu, die unsere Bürger kaum pfeifen hörten, als sie auch schon die Flinten von sich warfen, und ohne sich weiter um das Schicksal der Festung zu kümmern, zu ihren Weibern nach Hause gingen. Die Erscheinung von 900 österreichischen Rekruten, die man aus verschiedenen jenseits Rhein befindlichen Depots gesammelt hatte, und um Mittag in die Stadt ziehen ließ, konnte jetzt das Zutrauen der Mainzer zu den Vertheidigungsanstalten der hohen Statthalterschaft nicht mehr beleben. Etwa 200 ungarische Husaren, die sich schon einige Tage zuvor in die Festung geworfen hatten, und diese neuen Ankömmlinge mit ihnen, knirschten über ein Verhängniß, das sie nur hierhergebracht zu haben schien, um Zeugen und Opfer der Uebergabe zu werden.

Nachmittags erblickte man ringsumher die Zelte der Belagerer, und sogleich übte sich Jedermann in der Kunst, die Stärke ihres Heeres zu berechnen. Der maßigste Anschlag ging weit über die wirkliche Zahl der Franken; denn man schmeichelte sich noch im Augenblick der Ohnmacht, daß Niemand es wagen dürfe, Mainz mit weniger als 25,000 Mann zu bedrohen, und in den höheren Kreisen unserer Viceregenten übertrieb man absichtlich die Stärke des Feindes bis auf 40,000 Mann. Custine war gleichwol (wie wir seitdem mit Gewißheit erfahren haben) nur mit 13,000 vorgerückt und hatte in zweimal 24 Stunden einen Weg von 12 deutschen Meilen mit ihnen zurückgelegt. Allein er war von dem Zustande der Festung, der Schwäche der Besatzung, der Stimmung der Einwohner und dem Mangel an Kriegsvorräthen so genau unterrichtet, daß er mit seinem kleinen Heere und ohne alles Belagerungsgeschütz, durch bloßen Ueberfall, Mainz zu erobern hoffte. Die Abneigung der Bürger gegen einen ernstlichen Widerstand suchte er vorzüglich durch gute Behandlung zu unterhalten. Ein Schäfer, der am Morgen seine zahlreiche Heerde neben den fränkischen Truppen hertrieb,

urste sie ungehindert in die Stadt bringen; und des Abends lehrten Weiber mit Wäsche schwerbeladen aus Gonzenheim zurück, wo die galanten Krieger sie einsammeln geholfen und gezorgt hatten, daß kein Stück verloren gegangen war.

Die Nacht ging ziemlich ruhig hin, ausgenommen, daß gegen elf Uhr einige hundert Mann sich den Palisaden näherten, um unsere Leute zu beunruhigen und einen Angriff besorgen zu lassen. Ein ziemlich rasches Kanonen- und Musketenfeuer tödtete den Franken einen Mann und verwundete ein paar Andere, wovon wir den einen, der über Nacht auf dem Felde liegen geblieben war, am Morgen in die Stadt bringen sahen. Denselben Morgen aber erschien auch der Oberst Houchard mit der Aufforderung seines Generals an unsern Commandanten, worin er die Uebergabe der Festung verlangte. Die Frage, ob man sich wehren sollte? ward im Kriegsrath gar nicht mehr untersucht, so vollkommen war man jetzt von ihrer Ueberflüssigkeit überzeugt. Die Hauptpunkte worauf man glaubte bestehen zu müssen, der freie Abzug der Besatzung, und die Erlaubniß alles kurfürstliche Eigenthum mitnehmen zu dürfen, wollte Cäcine nicht zugestehen. Der Tag ging mit Unterhandlungen hin. Um zwei Uhr Nachmittags ließ man den Einwohnern ansagen, die oberen Stockwerke zu räumen und Wasser auf den Speichern bereit zu halten, indem der Feind die Stadt mit glühenden Kugeln beschießen werde; um sechs Uhr hingegen war die Uebergabe beschloffen. Der Statthalter, der Kanzler und der Gesandte, der mit dafür gestimmt hatte, verließen noch denselben Abend die Stadt. Der Commandant schickte einen Officier und einen Regierungsrath in das französische Hauptquartier, um dem General eine letzten Vorschläge zu überbringen, und man wird sich einen Begriff von der Besonnenheit und Geistesgegenwart machen können, womit in diesem Zeitpunkt alle öffentlichen Geschäfte vertrieben wurden, wenn man weiß, daß sowol der Commandant als der Regierungsrath vergessen hatten, der eine die vorgeschlagene Kapitulation dem Abgeordneten einzuhändigen, der andere, sie dem Commandanten abzufordern. Erst im feindlichen Lager ward der Regierungsrath dieses Versehen gewahr und die Nacht verstrich, indem er es mit seinem Gefährten gut zu machen suchte. Am Morgen endlich, ward eine Kapitulation unterzeichnet, worin die Besatzung versprechen mußte, in Jahr und Tag nicht wider Frankreich zu dienen, und unter diesem Beding den

freien Abzug mit den militairischen Ehrenbezeugungen, mit fliegenden Fahnen, klingendem Spiel, ihrer Bagage und Kriegskasse erhielt. Die kurfürstlichen Effekten hingegen, wurden als Nationaleigenthum zurückbehalten, und den Einwohnern wurde die Erlaubniß zugestanden, mit ihrer Habe ungehindert die Stadt zu verlassen *).

Schon vom frühen Morgen an, am 21. October, standen die Stadthore offen, und der Ein- und Ausgang Jedermann frei. Die Oestreicher und Ungarn benutzten die Ohnmacht des Commandanten, und zogen über die Brücke in das Kassauische, ohne den Eid geleistet zu haben, den der fränkische General von der Besatzung ausbedungen hatte. In Kassel, jenseits des Rheins, mißhandelten und plünderten sie einige Bürger auf ihrem Rückzuge, nach der unsittlichen Kriegsmanier, welche noch in unseren Tagen das östreichische Heer entehrt, und den lebendsten Beweis von der weiten Entfernung abgibt, in welcher diese Völker sammt ihren Befehlshabern hinter der Bildung der übrigen Deutschen zurückgeblieben sind. Daß Barbaren, die nur das Recht des Stärkern kennen, bei dem Vorwurf des Diebstahls, des Raubes und der Grausamkeit nicht erröthen, verzeiht man ihrer Unwissenheit und ihren gröberen Nerven; aber mit welchem Namen soll man eine Erdödtung des sittlichen Gefühls bezeichnen, die den reizbaren, durch seine Lebensweise zarter gebildeten, durch systematische Erziehung geglätteten und mit der Weisheitsstünche des Zeitalters überfirnisten Officier, Staatsmann und Regenten jene Schandthaten entweder dulden oder mitbegehen läßt?

Des Nachmittags waren wir Zeugen eines ähnlichen Auftritts, der die traurige Verwahrlosung des Mainzer Volks unter dem Joche des priesterlichen Despotismus an den Tag legte. Dieser Pöbel, der plötzlich eine Oberherrschaft, welche ihn nicht länger schützen konnte, verachten gelernt hatte, und in Erwartung der Ankunft seiner neuen Gebieter keinen Herrn, keinen Treiber und keine aufgehobene Geißel über sich erblickte, nahm den Zeitpunkt wahr, zu einigen Tausenden in alle Weingärten

*) Durch ein äußerst unglückliches Versehen, war der Termin nicht bestimmt, innerhalb welchem dieser Abzug geschehen sollte, wodurch in der Folge die unangenehmsten Streitigkeiten zwischen den öffentlichen Beamten und den Privatpersonen, die zu lange geögert hatten, sich zur breiße zu entschließen, nothwendig entstehen mußten.

ings um die Stadt einzubrechen und den Eigenthümern in wenigen Stunden einen ungeheuern Schaden zuzufügen. An mehreren Orten wurde Alles bis auf die letzte Traube rein abgelesen und man zertrat, was man nicht fortschleppen konnte. Vielleicht war es für die wohlhabenderen Bürger ein Glück, daß die Jahreszeit gerade diese Art der Ausgelassenheit ins Gedächtniß rief, und daß die Gewohnheit am Sonntage vors Thor zu gehen, sich mit diesem Unternehmen so gut vereinbaren ließ; es wäre sonst vielleicht, bei der gänzlichen Erschlaffung aller Autorität, zu inner. Plünderung der Häuser gekommen. Der Stadtmagistrat und überhaupt alle obrigkeitliche Stellen hatten in der That das Volk auf eine unverantwortliche Weise sich selbst überlassen, und die Baugefangenen, 30 bis 40 an der Zahl, benutzten die Gelegenheit, wo sie sich von allen ihren Hüttern verlassen sahen, um ihre Eisen abzustreifen, ihr Gefängniß zu erbrechen und die umliegende Gegend mit Missethättern zu bevölkern.

Es war Abend, als endlich die Franken einzogen und die Stadthore besetzten. Das Volk empfing sie mit einer Art von dumpfem Schweigen, ohne lebhafte Zeichen der Abneigung, aber auch ohne allen Beifall und ohne Frohlocken. Manches wirkte zusammen, um anfänglich diese Stimmung hervorzubringen: erstlich, die unwillkürliche, durch Verschiedenheit des Charakters und der Sprache genährte Antipathie der Deutschen gegen die Franken *); sodann die Aufhezung der Reichsväter, die den unwissenden Weibern vorzüglich die Franken als Gottesläugner und Höllebrande geschildert und verabscheuungswürdig zu machen gesucht hatten; endlich, und vielleicht am stärksten, der unscheinbare Aufzug der Freiheitskrieger selbst, an deren Monturen die Spur eines beschwerlichen Feldzugs gar zu kenntlich war, und deren natürliche Lebhaftigkeit, erhöht durch den rege gewordenen Geist der Unabhängigkeit, sich zu der pedantischen Symmetrie unserer militairischen Drathpuppen nicht bequemen konnte. Das Auge, das nur gewohnt gewesen war, gepukte, gepuderte, Paradekrieger, mit knappen Röcken und Beinkleidern, nettgewirten Hosen, und spiegelblankem Gewehr zu sehen, konnte diese

*) Es ist ein sonderbarer Zug in der Naturgeschichte der Nationen, daß die Franken das Schicksal haben, auf alle ihre Nachbarn einen widrigen Eindruck zu machen, und höchstens nur gegen die Spanier eine ähnliche Abneigung zu empfinden. Die Untersuchung dieser Erscheinung gehört nicht hierher.

bestaubten schmutzigen zerlumpten Kerle, die zum Theil wirklich ohne Schuhe und Strümpfe einherzogen und auf ihren rostigen Bayonetten ihr Kommissbrod oder ihre Portion Fleisch aufgespießt trugen, unmöglich ohne eine Nebenempfindung von Verächtlichkeit ansehen, die in demselben Augenblick mit doppelter Stärke von der gebemüthigten Eitelkeit der Besiegten zurückprallte.

Die Kälte und Gleichgültigkeit des großen Haufens hielt indessen die lebhaftesten Aeußerungen der Freude in einer zwar weniger zahlreichen, aber durch ihre Kenntnisse und ihren Geist der Unabhängigkeit wichtigeren Klasse der Einwohner keineswegs zurück. Der Enthusiasmus dieser Revolutionsfreunde hatte kaum den Augenblick erwarten können, wo es ihnen endlich erlaubt war, ihre Grundsätze laut zu bekennen und an einer Umschmelzung der Regierungsform ihres Vaterlandes zu arbeiten. Ich habe bereits erwähnt, daß einige von ihnen bei der ersten Ankunft der Franken in Worms schon das Freiheitszeichen aufgesteckt hatten. Der Rückzug ihrer Befreier hatte sie damals genöthigt, es schnell wieder zu verbergen; allein sie waren von den Planen des fränkischen Generals zu wohl unterrichtet, um der Hoffnung auf seine Wiederkehr zu entsagen. Jetzt traten sie am Tage nach der Einnahme der Stadt als eine Volksgesellschaft öffentlich zusammen; erklärten sich als Befenner des fränkischen Symbols gesonnen, frei zu leben oder zu sterben, und die republikanische Freiheit und Gleichheit in öffentlichen Zusammenkünften dem Volke zu erläutern und annehmlich zu machen. Cäcine, dem sie ihr Vorhaben, mit der Bitte um einen Versammlungsort, eröffneten, räumte ihnen sogleich im Schlosse den prächtiggeschmückten großen Concertsaal ein, den der Kurfürst mit ungeheuerem Aufwand hatte bauen lassen. Die Mainzischen Republikaner genossen also hier den Triumph, den prunkenden Stolz eines kleinen Fürsten mit ihrem cynischen Stolz niederzutreten, und kein Kunstgriff hätte erfunden werden können, der schneller und zuverlässiger als dieser, auf das Volk gewirkt, seiner Eigenliebe geschmeichelt, und seine Achtung für die bisher so blindlings angebeteten Götzen in Geringschätzung und Abscheu verwandelt hätte.

Von der Rednerbühne dieser deutschen Sans-culottes herab wurde zugleich täglich die Regierung des Kurfürsten mit allen ihren unzähligen Mängeln, Gebrechen, Ungerechtigkeiten, Expres-

sungen, als eine der empörendsten Tyrannen, in den stärksten Farben geschildert; ja man riß sogar den Vorhang hinweg, den die Nächstenliebe und die bescheidene Züchtigkeit sonst vor das Privatleben der Fürsten zieht, und deckte Greuel auf, die den Priester und den Regenten entehrten. Das Mainzische Volk, jenes atheniensischen Sinnes unkundig, der das Laster und die Häßlichkeit, wie wahr und natürlich man sie zeichnen mochte, als Gegenstände der öffentlichen Darstellung nicht ertrug, konnte nur beurtheilen, ob das aufgestellte Bildniß seinem Urbilde glich. Unmöglich konnten daher die Redner den allgemeinen Beifall verfehlen, indem sie nur Thatfachen erzählten, die noch frisch in Jedermanns Andenken ruhten, nur an Handlungen erinnerten, die im Gefühl der Straflosigkeit vor der Welt ohne Scheu begangen wurden, nur Vorwürfe laut, öffentlich und in dem Palaste selbst wiederholten, die sonst kaum in häuslicher Unterredung von Mund zu Mund umherschleichen durften. Je länger dieser Zwang aus Furcht vor einer unbilligen Abndung gedauert hatte, desto unaufhaltsamer brach jetzt die richtende Stimme des Publikums hervor, und bei jedem neuen Zuge, jedem Pinselstriche, der das Gemälde der Entartung vollendete, riefen tausend Zeugen: es ist wahr! es ist getroffen! Die Volksversammlung in Mainz glich also jenem ägyptischen Todtengericht, das über den Nachruhm der Könige entschied. Dort, indessen richtete man physisch Verstorbene; hier einen sittlich und bürgerlich Todten; dort bestimmten Priester das Maß des Lobes oder Tadel, nach den Vorurtheilen ihrer privilegierten Innung; hier fluchte ein tiefgefränktes Volk dem Namen seines entflohenen Regenten und Priesters und weihte ihn, noch athmend, der Gerechtigkeit, nicht der Nachwelt allein, sondern auch schon seiner Zeitgenossen. Hätte nicht die Gewohnheit des Bösen die unausbleibliche Wirkung, das Herz des Lasterhaften mit einer Schwiele zu bepanzern, die aller Selbsterkenntniß den Zugang verwehrt, und ließen die Schmeicheleien des Hofes den Mächtigen noch einen Zweifel über die Gestalt, in welcher sie einst auf den Blättern der Geschichte erscheinen werden; wie unendlich furchtbarer wäre dann nicht dieses Gericht der Nation, als jenes der Priester an den Ufern des Nöris? Eine Hölle stiege herauf um den Unglücklichen her, den das schwere Verdammungsurtheil getroffen hätte, unter den Lebendigen ein Schatten, in ihren strafenden Blicken sein Unrecht und seine Schande zu lesen!

Das Werkzeug, dessen sich das Schicksal zur Vollstreckung seiner Gerichte bedient, ist oft nur bloßes Werkzeug, ohne ausgezeichneten Werth und eigenthümliches Verdienst. Nehmen wir den Jakobinern zu Mainz den Schimmer, den der prächtig erleuchtete Versammlungsaal um sie her verbreitet, und die wesentlichen Vorzüge einiger rechtschaffenen und aufgeklärten Männer, die den Kern ihrer Gesellschaft bilden, so bleibt eine ungleichartige Masse zurück, die mit allen Gebrechen ihrer übereilten Entstehung behaftet ist, und den eklek Sinn des gebildeten und gesitteten Menschen auf keine Weise befriedigt. Mehrere geschickte Rechtsgelehrte, deren Unparteilichkeit sie mit der Ungnade und Verfolgung des Regenten beehrt hatte, mehrere angesehene Kaufleute und ehrbare Bürger von allgemein erkannter Redlichkeit, einige Professoren der vom Kurfürsten mit Einkünften begabten, aber auch von ihm selbst größtentheils wieder darum bevortheilten Universität, endlich auch verschiedene helldenkende, tugendhafte, zu echten Lehrern der Menschen umgeschaffene Priester, stehen auf dem Verzeichniß der hiesigen Volksfreunde und würden einer jeden Gesellschaft durch ihren Beitritt Ehre bringen. Allein einen Schwarm von rohen Studenten und andern zum Theil noch unbärtigen jungen Leuten, nebst mehreren durch ihre Sittlichkeit nicht vortheilhaft bekannten Personen, hat man theils um die Zahl der Mitglieder schnell zu verstärken, theils um dem Grundsatz der Gleichheit volle Kraft zu lassen, ohne Prüfung und Auswahl aufgenommen. Die jugendliche Selbstzufriedenheit und Aumakung der Einen, der Eigennuß und die zweideutigen Absichten der Andern, werden bald der guten Sache der Freiheit mehr Nachtheil bringen, als die Einsicht und das Gefühl der achtungswürdigen Mitglieder zu ihrer Empfehlung wirken können. Bisher hat zwar das Feuer der republikanischen Redner nur einen ihm verwandten Enthusiasmus unter den Zuschauern angezündet, die täglich zu mehreren Tausenden hinzuströmen, um dem ersten Gebrauch angeborener, unverjährbarer Menschenrechte den lautesten, den empfindensten Beifall entgegenzujuchzen. Allein es sind auch schon Symptome vorhanden, die für die Zweckmäßigkeit der Beschäftigungen dieser Gesellschaft Manches befürchten lassen, da es doch nur von ihrer reinen Vaterlandsliebe und ihrer Nützlichkeit abhängen wird, ob dieses leidenschaftliche, stürmische Wohlgefallen der Einwohner sich mit

er Zeit in Hochschätzung und Vertrauen, oder in eine ganz entgegengesetzte Stimmung verwandeln soll.

Vor einigen Tagen haben unsere Jakobiner schon den Versuch gemacht, auch außerhalb den Mauern ihres Versammlungsorts die Aufmerksamkeit ihrer Mitbürger zu erregen, zur Veränderung der Freiheit die Macht sinnlicher Vorstellungen ins Spiel zu rufen und selbst die abergläubigen Erbsitten der Vorzeit zu benutzen, um die Furcht vor der Zuchtrute des Herrschers zu verschrecken und die neue Epoche der Mainzischen Erlösung und Wiedergeburt zu bezeichnen. Ein Kurfürst, dem es gelungen war, nachdem ihn die Einwohner aus ihren Mauern vertrieben hatten, sich der Stadt von neuem zu bemächtigen, sollte laut einer unverbürgten Volkslage, zum Gedächtniß seines Sieges auf öffentlichem Markt eine Masse von Eisen haben anhmieden lassen, die dort bis auf die gegenwärtige Zeit zu sehen war. Da er sich bei dieser Gelegenheit erlaubt hatte, der Stadt und ihrem Magistrat, gleichsam zur Strafe der Empörung, ihre kostbarsten Privilegien und Freiheiten zu entziehen, soll er zugleich mit bitterem Spotte verkündigt haben, daß sie wieder zum Genuß derselben gelangen würden, sobald jene Masse in der Sonne zerschmolze. Hier fand unsere Volksgesellschaft einen schicklichen Stoff zu einem politischen Drama; ihr war es vorbehalten, den gordischen Knoten zu zerhauen, an welchen das Schicksal von Mainz und seine Befreiung gleichsam magisch geknüpft zu sein schien. Mit Vorwissen und Erlaubniß des französischen Generals, zogen die neuen Republikaner, geführt von ihrem Präsidenten, in Begleitung der Feldmusik des Heeres, — einen Freiheitsbaum mit dreifarbigem Bändern und rother Mühe, — und Freiheitshymnen anstimmend, — unter dem Zuzuf eines unzählbaren Volks auf den Markt; mit einem heiligen Feuereifer zersprengten sie in wenig Augenblicken die Klammern, welche das Denkmal des Uebermuths ihrer Tyrannen und Erniedrigung ihrer Mitbürger so lange Zeit emporgehalten hatten, und pflanzten den mit den Insignien der Unabhängigkeit geschmückten Baum an seine Stelle. „Es lebe die Freiheit! Es lebe das Volk! Es lebe die Republik!“ erscholl ein unaufhörliches Jubelgeschrei, bis der Zug wieder in den Saal der Gesellschaft zurückgekehrt war. Hier trug man darauf an, 18 Eisen einschmelzen und Schaumünzen daraus prägen zu lassen, die mit der Inschrift: „die Sonne der Wahrheit hat es

geschmolzen," die Lösung jenes erzbischöflichen Zaubers bezeugen sollten. Allein man entdeckte noch zu rechter Zeit, daß die Masse nicht Eisen, sondern Stein, und nur mit eisernen Platten überlegt war, auf deren einer sich das alte Mainzische Längenmaß eingegraben befand. Dies bewog die Gesellschaft, das Denkmal für die Geschichte des Alterthums aufzubewahren, und es bei der ersten Uebereilung bewenden zu lassen.

Diese frühzeitigen Regungen des Freiheitsgeistes, und insbesondere die Hoffnung, auf deutschem Boden die fränkischen Grundsätze der Volksregierungen fortzupflanzen, schienen in manchem Betracht nicht nur voreilig, sondern auch sogar der Begründung eines Systems, welches dem wahren Interesse der Menschheit angemessen wäre, hinderlich zu sein. Deutschlands Lage, der Charakter seiner Einwohner, der Grad und die Eigenthümlichkeit ihrer Bildung, die Mischung der Verfassungen und Gesetzgebungen, kurz seine physischen, sittlichen und politischen Verhältnisse, haben ihm eine langsame, stufenweise Vervollkommnung und Reife vorbehalten; es soll durch die Fehler und Leiden seiner Nachbarn klug werden und vielleicht von oben herab eine Freiheit allmählig nachgelassen bekommen, die Andere von unten gewaltsam und auf einmal an sich reißen müssen. Die Uebereilungen der Reformatoren können diesen ruhigen Gang hemmen, die der Regenten ihn beschleunigen; Beides gegen ihre bestimmteste Absicht. Die Letzteren haben in der That schon durch ihre Einmischung in die fränkischen Angelegenheiten die Ruhe von Deutschland aufs Spiel gesetzt; allein im gegenwärtigen Augenblick rechtfertigen ungeschickte Freiheitsapostel, selbst in den Augen des Volks, dem sie Freiheit aufdringen wollen, die Strenge der Maßregeln, womit einige Fürsten sich der Verbreitung aller Neuerungen widersetzen. Dem Haß aller willkürlichen und unrechtmäßigen Herrschaft reifen wir entgegen; aber noch ist er uns viel zu überspannt, und ein Blick auf unsere Kräfte belehrt uns, daß er, wie jede Leidenschaft, die ihren Zweck nicht erreichen kann, uns selbst nur innerlich verzehren würde.

Jenen Grundsätzen der fränkischen Verfassung gemäß, die den Begriff von Eroberung mit dem von Freiheit für unvereinbarlich erklären, rebete Cäcilia einige Tage nach der Einnahme von Mainz den Magistrat und alle Einwohner mit der Versicherung an, daß die Republik ihnen vollkommene Freiheit lasse, entweder eine neue Verfassung zu entwerfen, oder bei ihrer alten

zu bleiben, wiewol er ihnen das letztere, als vernünftiger Menschen unwürdig, nicht zumuthen wolle, und eigentlich auch nur einer freien Verfassung den Schutz der Franken verheissen könne. Bei diesen Aeußerungen hätte man es bewenden lassen, und nun die sehr entschiedene Stimmung der Bürgerschaft für eine Abschaffung der Mißbräuche, Ungerechtigkeiten, und Zwangsmittel der alten Regierung geschickt benutzen können, um allmählig eine Annäherung zur fränkischen Verfassung zu bewirken. Allein die Kurzsichtigkeit eines der Stifter der Volksgesellschaft und der ihm beistimmenden Mehrheit ihrer Mitglieder verfiel auf eine Erfindung, die Gesinnungen der Einwohner zu erforschen, die Fesdermann empört und eher für die allegorisirende Einbildungskraft orientalischer Völker, als für den kalten deutschen Sinn gemacht zu sein scheint. Man beschloß, zwei Bücher zu öffnen; das eine, roth eingebunden, mit dreifarbigem Schnitt, für die Namen derer, die sich zur Freiheit und Gleichheit bekennen wollten; das andere schwarz, mit Ketten umwunden, für diejenigen, die sich aus eigener Wahl dem alten Joch unterwerfen, vor aller Welt als Sklaven auftreten und wie der unpolitische Zusatz lautete, als solche behandelt sein wollten. Der größte Theil des Publikums hält diese Maßregel mit Recht für den härtesten Zwang, den man ihm auferlegen konnte. Bleibt dort noch eine Wahl, wo Schande und Mißhandlung desjenigen wartet, der nicht zum rothen Buche geht. Ein so treffender Einwurf wird gleichwol von dem Erfinder dieser symbolischen Bücher nicht gefühlt. Wirklich hätte es nur eines entschiedenen Sinnes bedurft, womit irgend ein Anhänger der alten Regierung auftreten wäre und sich, jener Drohungen zum Trost, ins schwarze Buch eingeschrieben hätte, um durch ein redendes Beispiel zu zeigen, was Freiheit und Unabhängigkeit des Willens sei. Zur Schande der deutschen Aristokratie fand sich kein Einziger, der diese kleine Kühnheit gezeigt hätte; oder soll ich lieber sagen, zur Schande des Mainzer Despotismus, zu dem sich in der That kein Mensch mit Ehren bekennen konnte?

Die Franken selbst gehen in Deutschland eben so planlos und widersinnig als die Mainzer Klubisten zu Werke, wenn es anders ihre Absicht wirklich ist, ihrer Verfassung hier Freunde und Nachahmer zu erwerben. Der fränkische General und seine Kriegskommissarien schreiben überall starke Schatzungen aus, die zwar vorgeblich nur die Reichen und Ueppigen treffen sollen, aber

in Ländern, wo noch aristokratische und feudalistische Mißbräuche herrschen, nothwendig zulezt auf die arbeitende Klasse zurückfallen müssen. Die Stadt Frankfurt, deren Verhältnisse einer politischen Annäherung gegen Frankreich keinesweges günstig sind, suchte gleichwol unter den gegenwärtigen Umständen die Gunst und den Schutz des mächtigen Volks zu erlangen, dessen Waffen so unerwarteterweise jenseits des Rheins furchtbar geworden sind. Allein Eustine, dem man gern eine Anleihe von mehreren Millionen für die Republik bewilligt haben würde, machte sich selbst, die Nation und ihre Verfassung allen wohlhabenden Einwohnern verhasst, indem er anderthalb Millionen von ihnen erpreßte. Hätten die Franken nach dem bisher unter kriegführenden Mächten üblichen Eroberungssystem verfahren wollen, dann nur war es politisch zu rechtfertigen, daß die über dem Rhein gelegenen Länder, wohin sie zwar ohne Widerstand vorgebrungen sind, die sie aber in die Länge nicht behaupten können, feindseliger behandelt würden, als das diesseitige Gebiet, welches ihnen vielleicht im Friedensschluß abgetreten werden kann. Doch diese Besonnenheit und Consequenz sucht man vergebens in dem Verfasser des unsinnigen Manifests an die Hessen, welches die Exrannet so ungeschickt verunglimpft, daß dadurch die Eigenliebe, das Mitleid und die Ehrlichkeit dieses tapfern, duthsamen Volks für ihren Fürsten rege werden, und eine der gehofften ganz entgegengesetzte Stimmung in ihnen hervorrufen mußten *).

Die Schritte der Mainzischen Patrioten verdienen aber vielleicht noch in einer andern Rücksicht den Vorwurf der Voreiligkeit. Der Augenblick, wo Eustine sich der Festungen Rheinfels, Ehrenbreitstein und Hanau bemächtigen konnte, ist unwiederbringlich verflumt. Wenn die Schuld dieser Versäumnis bezumeessen sei, ist schwer zu bestimmen. Achtzehn oder 20,000 Mann, die ganze Stärke der fränkischen Armee am Rhein, scheinen allerdings zur Besetzung so vieler festen Plätze kaum hinreichend zu sein, und Eustine hat zu seiner Entschuldigung schon laut genug über Kellermann geklagt, der ihm mit acht oder 10,000 Mann aushelfen sollte. Allein Kellermann ist leicht zu rechtfertigen, indem er mit seiner Armee eine an der Zahl

*) In der *Histoire secrete*, etc. schildert ihn der faustische Verfasser mit den Worten: fat, physiquement fat, fat d'une manière démesurée et dégoûtante. Vol. I. p. 251.

stärkere vor sich her, über die Grenze zu treiben hatte, und er unmöglich noch zur Verstärkung der nach Mainz gekommenen etwas abgeben konnte. Viel weniger begreift man hin, daß man bei den für Frankreich so außerordentlich günstigen Umständen, die den Beschluß dieses Feldzuges begleiteten, alles aufgeboten hat, um die Armee am Rhein mit der Lothringen gemeinschaftlich agiren zu lassen. Welch eine ganz andere Wendung hätten die Angelegenheiten der Allirten nehmen müssen, wenn Cüstine fünf bis 6000 Mann in und um Mainz gelassen, und sich mit zwölf bis 15,000 seiner besten Truppen in der Gegend von Trier an Kellermann's rechten Flügel angeschlossen hätte? Die Mosel war alsdann nebst Koblenz Preußen abgeschnitten, und diese siechen, entkräfteten Truppen, die ohne vorläufige Erholung außer Stande waren, irgend einen Angriff zu wagen, mußten ihren Rückzug nach dem Rheine nehmen. Koblenz schickte wirklich einige Tage nach der Einnahme von Mainz Abgeordnete hieher, um die Stadt und gegenüberliegende Festung Ehrenbreitstein, worin kein Schießpulver vorrätzig war, dem Sieger zu übergeben, und werden gar zu ausgezeichneten Unterstützung, die der Kurfürst von Trier den französischen Prinzen und Auswanderern hatte ertheilen lassen, die unschuldigen Einwohner der Schonung und Großmuth der Franken zu empfehlen. Nichts ist augenscheinlicher als der Vortheil dieser Stellung für den künftigen Zug. Hanau mußte fallen, sobald die Franken Meister der Mainübergang wurden, und dadurch im Stande waren, Hessen die Rückkehr in ihr Vaterland, anders als durch einen großen Umweg, zu wehren. Deutschland, insbesondere den Rhein und Schwaben, blieb sodann den streifenden Parteien republikanischen Heere ausgesetzt und hätte ihnen wenigstens sehr reichliche Vorräthe an Getreide und Futter geliefert.

Jetzt verhält sich Alles anders. Der König steht mit seiner Armee in Koblenz, wo die Schifffahrt auf dem Rhein ihre Pflege außerordentlich erleichtert. Schon ist ein Theil der Truppen nebst dem hessischen Corps über die Lahn gegangen, das weitere Vordringen der Franken zu verhindern und vielleicht sie über den Rhein zurückzutreiben. Die hessischen Bauern, fast durchgehends gedient haben, liefern ihrem Landgrafen wieder eine frische Armee und ihr beleidigter Nationalstolz zwingt vor Begierde sich an den Franken für das Manifest zu

res Befehlshabers zu rächen. Eine verlorene Schlacht kann der Republik noch jest jeden Vortheil der Invasion am Rhein entreißen und Mainz wieder unter deutsche Botmäßigkeit bringen. Was hätte es in diesem Falle den unglücklichen Einwohnern geholfen, am Quell der Freiheit die Lippen geneßt, aber ihren Durst nicht gelöscht zu haben?

Wenn wir nun gleich in politischer Hinsicht über die Revolutionsanfänger in Deutschland ein strenges Urtheil fällen, so gibt es doch einen andern Gesichtspunkt, der uns wieder mit ihnen ausöhnt. Die ersten Versuche des Menschen, der jest eben den Fesseln der Sklaverei entrinnt, und für sich allein seinen Weg durchs Leben zu wandeln anfängt, mögen noch so tölpisch und unbeholfen scheinen, dennoch erwecken sie eine Hoffnung in der Brust des Menschenfreundes, die ihn an der weisen Lenkung der Schicksale seiner Gattung und an ihrer moralischen Causalität nicht verzweifeln läßt. Das absichtlose Dappeln des Säuglings, und die mit öfterm Fallen begleiteten Versuche zum Gehen des jährigen Kindes erfreuen das väterliche Herz, das in ihnen die Kraft des künftigen Jünglings und Mannes schon wahrnimmt. Freiheit, dieses höchste Ziel, dem der Mensch in sitzlicher und bürgerlicher Beziehung entgegenrücken kann, wird ohne wiederholtes Ausgleiten und Irregehen nicht errungen; aber ist sie es nicht werth, so theuer, ja theurer noch erkaufte zu werden? Wenn uns in den Ereignissen unsrer Zeit die Schwäche, die Unbesonnenheit, die Kurzsichtigkeit der Menschen, die zum Genuß ihrer angeborenen Rechte hinanstreben, ein betrübendes Schauspiel gewähren, wo wäre die Willigkeit, sie selbst dafür verantwortlich zu machen, da ihre lange Knechtschaft allein die Schuld aller ihrer Mängel und Gebrechen trägt? *)

*) Die hierher gehörigen treffenden Aussprüche des deutschen Denkers wird man gewiß mit Theilnahme hier wiederlesen: — „Ich gestehe, daß ich mich in den Ausdruck, dessen sich auch wol kluge Männer bedienen, nicht wohl finden kann: Ein gewisses Volk, (was in der Bearbeitung einer gesetzlichen Freiheit begriffen ist,) ist zur Freiheit nicht reif: die Leibeigenen eines Gutseigenthümers sind zur Freiheit noch nicht reif: und so auch die Menschen überhaupt sind zur Glaubensfreiheit noch nicht reif. Nach einer solchen Voraussetzung aber wird die Freiheit nie eintreten; denn man kann zu dieser nicht reifen, wenn man nicht zuvor in Freiheit gesetzt worden ist; (man muß frei sein, um sich seine Rechte in der

Erinnern wir uns endlich noch der ersten Veranlassung zu allen hier neuerlich so - schnell aufeinander folgenden Auftritten. Unmöglich läßt sich die schwere Verantwortung abdagnen, die vermöge der willkürlichen Einmischung in den gegenwärtigen Krieg auf unserm Kurfürsten ruht. Die schlimmen Folgen dieses leidenschaftlichen Schrittes sind noch nicht alle offenbar; im Gegentheil, falls unsere Stadt nicht vor dem Winter noch an die Deutschen zurückfällt, bleiben die schauerhaftesten Auftritte für den künftigen Feldzug aufgehoben, der sich sodann mit der Belagerung von Mainz eröffnen muß. Zwar unsere Vornehmen sind gerettet! Ihre Landgüter, ihre Paläste, ihre Schätze liegen jenseit dem Rhein in Sicherheit. Auch das Domkapitel befürchtet nichts von den Verwüstungen des Krieges! Auch seine reichsten Herrschaften sind im obern Kurfürstenthum und in der neutralen Pfalz. Die kurfürstlichen Räte, Beamten, Bedienten endlich, sind außer Gefahr! Die Abrufungsschreiben treffen schon ein, wodurch die zu Krautheim neuerrichtete Statthalterschaft diese treuen Gehülfen um sich her versammelt. Wer bleibt noch zurück? Kaufleute, Krämer, Handwerker, Bauern, die ihr Gewerbe nicht verlassen, aus ihrem Comptoir, aus ihrem Laden, aus ihrer Werkstatt, von ihrem Pfluge nicht wandern können, kurz, die große Masse der nützlichen, fleißigen Bürger des Staats. Verdienen aber diese die Aufmerksamkeit des Re-

freiheit zweckmäßig bedienen zu können). Die ersten Versuche werden freilich roh, gemeiniglich auch mit einem beschwerlicheren und gefährlicheren Zustande verbunden sein, als da man noch unter den Befehlen, aber auch der Sorge Anderer stand; aber man reißt für die Vernunft nie anders als durch eigne Versuche, welche machen zu dürfen man frei sein muß. Ich habe nichts dawider, daß die, welche die Gewalt in Händen haben, durch Zeitumstände genöthigt, die Entschlagung von diesen drei Fesseln noch weit, sehr weit hinausschieben. Aber es zum Grundsatz machen, daß denen, die ihnen einmal unterworfen sind, überhaupt die Freiheit nicht tauge, und man berechtigt sei, sie jederzeit davon zu entfernen, ist ein Eingriff in die Regalien der Gottheit selbst, die den Menschen zur Freiheit schuf. Bequemer ist es freilich, in Staat, Haus und Kirche zu herrschen, wenn man einen solchen Grundsatz durchzusetzen vermag. Aber auch gerechter?" — In diesem Raisonement möge man die Kräfte der sophistischen Dialektik versuchen, so lange man will; es wird nie etwas Anders dabei herauskommen, als die Schande derer, die mit Vernunft gegen die Vernunft selbst zu sprechen wagen.

müthigen verachtete, gemißbrauchte und zuletzt der Blinden Zufalls hingeworfene Menschen! Ihr, mit der Freiheit gut und weise zu werden, wie sie begabt! Ihr, in welchem Maße berechtigt und berufen, über alle Mittel zur Erreichung dieses Endzwecks zu gebieten! Der Schmerz in der Brust, der Euch und Eure Rechte anerkennt, fordert die Wahrheitsfindenden das wehrmüthige Zeugniß ab, daß Euer Gerechtigkeit ihm unbegreiflich und die Gerechtigkeit des Allwirkenden unergreiflich ist. — Ach! welche Bilder steigen vor euer Geist herauf! Verheerte Gefilde, brennende Dörfer, wimmernde Einwohner, eine in Schutt und Asche verwandelte Stadt! Das that der Muthwille des Ehrgeizes, der der Rachgier und aller feindseligen Leidenschaften, deren Forderung die Ruhe und das Blut von Tausenden nicht genügt, Er that es, und eine feige Schmeichlerbrut entheiligt den heiligen Vaternamen und gibt ihn dem Mörder seines Volks.

Also gibt es zweierlei Menschen? Freche Gebieter und glückliche Knechte? Jene sehen und empfinden, leiden und genießen anders als diese? Diese haben Pflichten zu erfüllen folgen ihrer regellosen Willkür? Tugend und Gerechtigkeit, Wahrheit und Wahrheit gelten nur für die Tyrannen und nicht wider sie? Die Natur mißt ihre Kinder mit doppeltem Maß und Euch, Ihr Schlachtopfer der stiefmütterlichen Grausamkeit, Euch mit dem falschen? — Nein! So widerspricht si

Menschen die räthelvolle Erbschaft womit die Wenigen die Menge überliefen. Der Zusammenhang der Schicksale unserer Gattung kann uns entgehen; Entschädigung und Ersatz können jenseits unseres Gesichtskreises für den Bevortheilten noch vorhanden sein; aber die Folgen unserer Gedanken trügen nicht; sie sind in unserm innigsten Wahrnehmen und Bewußtsein gegründet. Wer sein Gefühl und seine Vernunft Lügen strafen könnte, der zweifle an Wahrheit und Recht, der hoffe nicht auf die Zeit der Aufschlüsse und der Abrechnungen. O daß nimmermehr dieser Zweifel in Euch Wurzel schlage, diese Hoffnung nie von Euch weiche, Ihr, die das Unglück, und die Ungerechtigkeit der Mächtigen verfolgt! Ja, sie wird kommen, die Zeit, wo man den Werth der Menschen weder nach angeborenem noch zufälligem Range, weder nach ihrer Macht, noch nach ihrem Reichthum, sondern allein nach ihrer Tugend und Weisheit schätzen wird; die Zeit wird kommen, wo die Höhe des Standpunkts den Verwerther nicht entschuldigt, sondern doppelt strafwürdig macht; wo das Blut des Bürgers, dem man Schutz versprach, so heilig sein wird, als jenes des Regenten, dem er um dieses Schutzes willen gehorchte; wo kein Vergleich fortbauern wird, der einer Partei das Vorrecht zugestände, alle Bedingungen und Pflichten ihrerseits unerfüllt zu lassen. Nicht immer werden Regentensafeln und Stammbäume beweisen, daß der Schwächling rechtmäßig besitze, was sein starker Ahnherr gewalthätig raubte; daß der Blödsinnige und der Lasterhafte dasselbe Vertrauen verbieten, womit man ihre klugen und redlichen Vorfahren beehrte; daß der Zufall, der einen freien Menschen zwang, eines andern Knecht zu werden, für alle Geschlechter seiner Nachkommenschaft bindend sei, oder daß der vernünftige Sohn seine Unabhängigkeit nicht behaupten dürfe, weil sein schwacher Vater sich um die seinige betrügen ließ. Wie man sich jetzt wundert, wenn ein billiger denkender Mensch in dem Hausvater, der mit harten Händen und im groben Gewande für sich und die Seinigen kümmerlichen Lebensunterhalt erwirbt, einen nähern Verwandten und ein ehrwürdigeres Wesen, als in dem seidenen Müßiggänger erkennt; so wird man einst nicht begreifen können, daß man die Menschen um seinen feinern Rock, sein prächtigeres Haus, einen schönern Hausrath, um seine köstlicheren Speisen und Getränke, um die Menge derer, die statt seiner arbeiten, kurz um irgend Etwas, das nicht er selbst ist, geachtet habe. Senec.

Zeit müsse dann der Geist der gegenwärtigen Blätter bezu-
 das ein Mann schon heute der Wahrheit Ehre gab und
 was er empfand und dachte! —

Das Verfahren des Kurfürsten von Mainz läßt sich
 einem dreifachen Gesichtspunkte betrachten: in seiner Bezi-
 auf den Menschen, den Regenten und den Verbündeten a
 Fürsten. Ohne hier an eine sehr allgemein bekannte und
 minder allgemein angenommene Maxime zu erinnern, welc
 Beherrscher des Menschengeschlechts zu einer Art von übern
 licher Impassibilität verdammt, die im Grunde nichts A
 als die im Spiegel der Schmeichelei verschönerte Unempfi
 keit der Tyrannen ist, habe ich noch einen andern Grund
 von der ersten Gattung jener Verhältnisse hier zu schu
 Wenn der Zergliederer den Bau eines Gewächses untersucht
 in einer glatten Hülse statt des Kerns nur einen garstigen A
 bedeckt mit seinem eignen Unrath erblickt, so wirft er de
 drigen Gegenstand weg, an dem er seinen Endzweck ver
 Das Loos des Geschichtschreibers wäre bedauernswerth, we
 nicht in seiner Willkür stünde, von einer Untersuchung ab
 hen, die nicht bloß unfruchtbar ist, sondern ihn mit Ekel
 Abscheu erfüllt. Wer wollte ihm wehren, taube Herzen,
 taube Mäße, von sich zu — — — — —

eber das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken.

Gesprochen in der Gesellschaft der Volksfreunde den 15. Nov. 1792,
von Georg Forster.

Mitbürger!

Die Ränke und heimlichen Intriguen der Uebelgesinnten schei-
nen es mit jedem Tage dem guten Bürger dringender ans Herz
zu legen, daß er ihnen gesunde Vernunft und offenerzigen, lau-
nen Widerspruch entgegensetze. Dieser Gegenstand ist insbeson-
dere bei unserer, der Belehrung bestimmten Gesellschaft immer-
während an der Tagesordnung, und ich bitte daher mit Vertrauen
auf Eure brüderliche Zuneigung, um Eure Aufmerksamkeit, in-
dem ich willens bin, Euch von unserm Verhältniß zu den Fran-
ken zu unterhalten, und wo möglich, einige der schwachen Ein-
bildungen zu widerlegen, welche die Feinde des gemeinen Wohls
täglich unter das Volk ausstreuen, welche manche vielleicht
latweinende, aber Irreführte, ihnen nachbeten, welche end-
lich die Absicht haben, zwischen uns und der Frankenrepublik
erlei Dämme und Scheidemauern zu errichten, im Grunde
aber nur durch ihre Menge und durch die heimliche Art ihrer
Entpflanzung, als Werke der Finsterniß wichtig sind. Gelingt
mir, Euere Beistimmung zu den Gründen, die ich vorbrin-
ge werde zu erhalten, so hoffe ich desto eher für meinen Eifer
für die gute Sache und die Wärme meiner Aufforderungen an
die liebe Mitbürger, Eurer Genehmhaltung gewürdigt zu wer-
den; in jedem andern Falle, hat der reine gute Wille einigen
Anspruch wenigstens auf Entschuldigung.

Zuerst will ich der Mißverständnisse erwähnen, welche zwi-
schen unsern Brüdern den Franken und uns, etwa aus der Ver-

schiedenheit des Nationalcharakters entspringen könnten, welche man aber auf eine hinterlistige Art so sehr zu vergrößern suchte, daß man sie als Beweise von der vermeinten großen Schwierigkeit einer politischen Vereinigung zwischen beiden Nationen anzuführen sich nicht entblödet. In dieser Rücksicht werden sie einer Gesellschaft wichtig, deren Zweck diese Vereinigung sein und bleiben muß.

Bisher war es eine schlaue Politik der Fürsten, die Völker sorgfältig von einander abzusondern, sie an Sitten, Charakter, Gesezen, Denkungsart und Empfindung gänzlich von einander verschieden zu erhalten, Haß, Neid, Spott, Geringschätzung einer Nation gegen die andere zu nähren und dadurch ihre eigene Oberherrschaft desto sicherer zu stellen. Umsonst behauptete die reinste Sittenlehre, daß alle Menschen Brüder sind; dieselbe Innung, die einen besondern Beruf zu haben vorgab, das zu lehren, hegte diese Brüder gegen einander auf; denn ihr verderbtes und versteinertes Herz erkannte keinen Bruder. Die Befriedigung ihrer oft niedrigen, oft bitteren Leidenschaften, ihr stolzes Ich ging ihnen über Alles und ließ kein Mitgefühl in ihnen emporkommen. Herrschen war ihre erste und letzte Glückseligkeit und um ihre Herrschaft zu erweitern, gab es kein zuverlässigeres Mittel, als diejenigen, die sich schon unter ihrem Joch befanden, zu blenden, zu täuschen, und sodann — zu plündern.

Unter den tausenderlei Erfindungen, womit sie ihre Untergebenen zu hintergehen wußten, gehört auch diese, daß sie sich sorgfältig angelegen sein ließen, den Glauben an erbliche Unterschiede unter den Menschen allgemein zu verbreiten, durch Geseze zu erzwingen, und durch gebungene Apostel predigen zu lassen. Einige Menschen, hieß es, sind zum Befehlen und Regieren, andere zum Besiz von Pfründen und Aemtern geboren; der große Haufe ist zum Gehorchen gemacht; der Neger ist seiner schwarzen Haut und seiner platten Nase wegen schon zum Sklaven des Weißen von der Natur bestimmt; und was dergleichen Lasterungen der heiligen gesunden Vernunft noch mehr waren.

Aber sie sind verschwunden von unserm gereinigten, der Freiheit und Gleichheit geweihten Boden, sie sind auf ewig in das Meer der Vergessenheit geworfen, diese Denkmäler der Bosheit der Wenigen und der Schwachheit und Verfinsternung der Menge. Frei sein und gleich sein, der Anspruch

vernünftiger und moralischer Menschen, ist nunmehr auch der umfrige geworden. Für den Gebrauch seiner Kräfte, des Körpers und des Geistes, fordert jeder gleiches Recht, gleiche Freiheit; und nur die Verschiedenheit dieser Kräfte selbst bestimmt die verschiedene Art ihrer Anwendung und Nützlichkeit. Du Glücklicher! dem die Natur große Vorzüge des Geistes, oder auch gewaltige Leibesstärke geschenkt hat, bist du nicht zufrieden, zu so großem Genuße deiner eigenen Kräfte ausgestattet zu sein? Wie darfst du Dem, der schwächer ist als du, das Recht versagen, mit seinem geringern Maß von Kräften anzufangen, was er kann und was er ohne Nachtheil eines Andern will?

Dies, Mitbürger, ist die Sprache der Vernunft, die so lange verkannt und erstickt worden ist. Daß wir sie hier laut reden dürfen, hier, wo sie nie ertönte, so langt nicht den Auswurf des Menschengeschlechts, nämlich ausgeartete, schwachsinrige Privilegirte, hier ihre besseren, nicht privilegierten Brüder verdrängen, — daß wir diese Sprache reden, wem Andern verdanken wir es als den freien, den gleichen, den tapferen Franken?

Es ist wahr, man hat dem Deutschen von Jugend auf eine Abneigung gegen seinen französischen Nachbar eingeßößt; es ist wahr, ihre Sitten, ihre Sprache, ihre Temperamente sind verschieden; es ist wahr, als die grausamsten Ungeheuer noch in Frankreich herrschten, da rauchte unser Deutschland auf ihr Geheiß, da ließ ein Marquis de Louvois, dessen Namen die Geschichte aufbewahrt, damit die Völker ihm fluchen mögen, die Pfalz in Brand stecken, und Ludwig XIV., ein elender Despot, ließ seinen Namen zu diesem verhaßten Befehl.

Laßt Euch aber nicht irre führen, Mitbürger, durch die Begebenheiten der Vorzeit; erst vier Jahre alt ist die Freiheit der Franken, und seht, schon sind sie ein neues, umgeschaffenes Volk; sie, die Ueberwinder unsrer Tyrannen, fallen als Brüder in unsre Arme, sie schützen uns, sie geben uns den rührendsten Beweis von Brüdertreue, indem sie ihre so theuer erkaufte Freiheit mit uns theilen wollen — und dies ist das erste Jahr der Republik! So kann die Freiheit im Herzen der Menschen wirken, so heiligt sie sich selbst den Tempel, den sie bewohnt!

Was waren wir noch vor drei Wochen? Wie hat die wunderbare Verwandlung nur so schnell geschehen können, aus bedrückten, gemüthhandelnden, stillschweigenden Knechten eines Priesters, in aufgerichtete, lautredende, freie Bürger, in Kühne Freunde

der Freiheit und Gleichheit; bereit frei zu leben oder zu sterben! Mitbürger! Brüder! die Kraft, die uns so verwandeln konnte, kann auch Franken und Mainzer verschmelzen zu Einem Volk!

Unsere Sprachen sind verschieden; — müssen es darum auch unsere Begriffe sein?

Sind Liberté und Egalité nicht mehr dieselben Kleinode der Menschheit, wenn wir sie Freiheit und Gleichheit nennen? Seit wann hat es die Verschiedenheit der Sprachen unmöglich gemacht, demselben Gesez zu gehorchen? — Herrscht nicht Rußlands Despotin über hundert Völker von verschiedenen Zungen? Spricht denn nicht der Ungar, der Böhme, der Oestreicher, der Brabanter, der Mailänder seine eigene Sprache, und sind sie nicht alle eines Kaisers Knechte? Und hießen nicht einst die Einwohner der halben Welt Bürger von Rom? — Es wird doch freien Völkern nicht schwerer werden, sich gemeinschaftlich zu den ewigen Wahrheiten, die in der Natur des Menschen ihren Grund haben, zu bekennen, als es den Sklaven war, einem Herrn zu gehorchen?

Damals, als Frankreich noch unter der Peitsche seiner Despoten und ihrer abgefeimten Werkzeuge stand, war es ja das Muster, nach welchem sich alle Cabinete bildeten! damals fanden Fürsten und Edle nichts so ehrenvoll, als ihre Muttersprache zu verläugnen, um schlechtes französisch noch schlechter auszusprechen. Doch seht! die Franken zerbrechen ihre Ketten, sie sind frei, — und plötzlich ändert sich der ekle Geschmack des lispelnden und lallenden Aristokraten; die Sprache freier Männer verwundet seine Zunge; gern möchte er uns jetzt überreden, daß er durch und durch ein Deutscher sei, daß er sich sogar der französischen Sprache schäme, um hinterdrein mit dem Wunsch hervorzutreten, daß wir doch nicht den Franken nachahmen sollten.

Hinweg mit diesen hinterlistigen, diesen schwachen Eingebungen! Was wahr ist, bleibt wahr, in Mainz wie in Paris, und es mag gesagt werden wo und in welcher Sprache man will. Jergendwo muß das Gute doch zuerst an den Tag kommen, und sich dann über die ganze Erde verbreiten; ein Mainzer erfand die Buchdruckerkunst; und warum nicht ein Franke die Freiheit des achtzehnten Jahrhunderts? Mitbürger, beweiset es laut, daß der Siegesruf dieser Freiheit auch in deutscher Mundart den Knechten fürchterlich klingt; verkündiget's ih-

nen, daß sie russisch lernen müssen, wenn sie die Rede freier Männer nicht hören und nicht sprechen wollen — was sage ich? Nein! donnert es in ihre Ohren, daß man bald alle tausend Sprachen der Erde nur aus dem Munde freier Menschen hören und den Sklaven nichts übrig lassen wird, als, nachdem sie der Vernunft entsagt haben, auch zum Belen ihre Zuflucht zu nehmen.

Wie? Die Thorheiten und Laster der Nachbarn, da sie noch von ihren Tyrannen gemißleitet wurden, drang man mit lächerlicher und strafbarer Nachahmungslust dem Deutschen auf, man schämte sich nicht, dem Volke darin mit verderblichem Beispiel voranzugehen — und jetzt, da wir Weisheit, Tugend, Glückseligkeit, — kurz Freiheit und Gleichheit aus ihrer Hand erhalten können, will man uns warnen vor' dem fränkischen Beispiel? Wer durchschaut nicht diese armseligen, ohnmächtigen Künste der sterbenden Aristokratie?

Immer entzweite die Aristokratie die Menschen miteinander, immer säete sie Zwiespalt und Haß, um ihre Herrschaft sicher zu gründen; jetzt, in ihrem gefallenem Zustande, streut sie noch erdichtete Nachrichten, verleumderische Anklagen, heimtückischen Verdacht, leere Drohungen, und tausendfache Schrecken unter das Volk, um Zeit zu gewinnen, um uns in Unthätigkeit zu versenken, um Lauigkeit und Betäubung hervorzubringen und sich den Weg zur Tyrannei von neuem zu bahnen. — Allein der Geist unsrer Gesellschaft, der überall ein siegreicher Gegner jener räuberischen Herrschgier gewesen ist, wird auch innerhalb unsern Mauern seinen unwiderstehlichen Einfluß äußern, und ihre Pläne zertrümmern. Ihren Bemühungen uns zu entzweiten, setzen wir den engen, treuen Bruderbund entgegen; wollen sie den Freiheitseifer dämpfen und alle Bewegung unter uns hemmen; wohlan! so ist Thätigkeit, Betriebsamkeit, Wirken unser Grundgesetz; wir fachen die heilige Flamme an, wir spornen zur Erreichung des großen Ziels, wir ruhen nicht, bis Freiheit und Gleichheit als die unumstößlichen Grundsätze menschlicher Glückseligkeit anerkannt worden sind, wir bieten die so lang geseßelten Kräfte auf, um uns den Besitz der unschätzbaren Wohthat zu sichern, die uns durch die Ankunst unserer Brüder der Franken, ohne einen Schwertschlag zu Theil geworden ist.

Mit Recht erinnere ich noch einmal, was nie zu oft in

dieser Gesellschaft gesagt werden kann, daß die Feinde des Bürgers geschäftig sind, ihr Gift überall einzumischen, damit nur Mainz still sitze, damit es fürchte und warte, mit einem Wort: Damit, es nimmermehr frei werde! Dies ist der wichtige Punkt, wohin ich eigentlich kommen mußte, um von unserm Verhältniß zu den Franken zu reden. Hütet Euch, Mitbürger, vor denen, die Euch rathen, die Hände in den Schooß zu legen und der Freiheit nicht entgegen zu kommen; traute den Tyrannenbläsern nicht, die Euch gern beschwären möchten, die alte Tyrannei unter einem neuen Namen wieder anzunehmen. Ich kann Euch beweisen, daß es nicht nur ehrenvoller ist, die ganze, unvermischte Freiheit zu wählen, sondern daß in diesem Falle, wie es immer sein muß, das Beste und Ehrenvollste auch zugleich das Vortheilhafteste und Sicherste ist. Dürfte ich hier einen Augenblick Euch an die Verhältnisse desjenigen, der mit Euch spricht, erinnern, so würde es nicht zur Unzeit gesagt sein, daß sein Rath desto treuer, unverdächtiger und annehmenswürdiger ist, weil keine besondere Privatlebensart ihn antreibt, gegen Despotismus zu eifern.

Dies ist aber ein Zeitpunkt, wo kein guter Bürger unentschieden bleiben darf; jeder muß jetzt zum allgemeinen Besten seinen kleinen Beitrag liefern, und vor allem ist jeder schuldig, jetzt seine wahren Gesinnungen an den Tag zu legen. Nach diesen Grundsätzen, liebe Brüder, richtet mich. Ich finde mich in meinem Gewissen gedrungen, öffentlich zu bekennen:

1. Daß mir die freieste Verfassung die beste scheint.

2. Daß wir es vor Gott und der Welt nicht verantworten könnten, wenn wir die Gelegenheit, wo wir eine Verfassung bekommen können, von uns stießen.

3. Daß man jedesmal, so oft es auf das dauerhafte Glück einer ganzen Stadt und eines ganzen Landes ankommt, auf einzelne Personen keine Rücksicht nehmen, vielweniger der Befriedigung einiger Wenigen, wenn sie auch sonst unbescholten wären, die Freiheit und die damit verbundene moralische Veredelung Aller aufopfern darf.

Endlich 4. daß dies der glückliche, erwünschte Zeitpunkt wirklich ist, wo wir alle Kräfte anspannen müssen, um die Freiheit und Gleichheit, die unsere fränkischen Brüder uns darbieten, mit Eifer und warmen Dankgefühlen anzunehmen und mit Muth bis in den Tod für ihre Beibehaltung zu streiten.

Was die drei ersten Punkte betrifft, so wäre es eine Beleidigung der gesunden Vernunft, wenn ich hier, in diesem der Freiheit und Gleichheit geheiligten Versammlungsort nach allem dem, was Brüder Voos, Hoffmann, Metternich und Weberkind Euch schon über die Wahl der besten Verfassung gesagt haben, noch erst weitläufig erläutern müßte, daß es besser ist frei zu seyn als zu dienen, besser, ganz frei als ein halber Slav zu seyn; daß Viele mehr werth sind und mehr Rücksicht verdienen als Einer, daß es nicht genug sei, die Freiheit für das Bessere zu erkennen, sondern daß man sie auch wollen, und zu rechter Zeit entscheidende Schritte thun müsse, um sie zu erzwingen. — Alle diese Sätze sind so wahr in sich selbst, tragen das Siegel der Wahrheit so deutlich an der Stirne, daß man ohne Wahnsinn das Gegentheil nicht behaupten kann.

Es bleibt nur noch übrig zu zeigen, daß dieses der rechte Augenblick sei, der uns die Freiheit auf ewig zusichern kann; und wenn die unsrige älter als drei Wochen wäre, würde ich mich auch schämen, dieses noch erst beweisen zu müssen. Es kommt darauf an, die Zeichen unserer Zeit zu kennen; von der Macht der europäischen Höfe, von ihrer Politik, von ihren Cabineten einige Kenntniß zu haben, und die Mittel, welche sie in Stand setzen, den Krieg noch ein Jahr zu verlängern, gehörig berechnen und prüfen zu können. Es ist aber auch nöthig, die Stimmung der Nationen in Europa, den Enthusiasmus von funfundzwanzig Millionen freier Menschen, die durch die Lage ihres Landes, durch ihre Ressourcen, durch ihren Muth — durch die Freiheit unüberwindlich sind, mit in Anschlag zu bringen.

Schaut um Euch her, Mitbürger; Ihr seht, die mächtige, die drohende Verschwörung der Despoten gegen die französische Freiheit hat ihren Endzweck verfehlt. Mit 150,000 Miethlingen konnte der Braunschweiger nicht bis nach Chalons kommen, und die Verrätherei zu Longwi und Verdün abgerechnet, nicht eine französische Festung erobern. Die siegreichen Fahnen der Republik haben ihn aus ihren Grenzen vertrieben; er mußte dem Hunger und der Pest entfliehen — und indem er die Ueberbleibsel seiner gedemüthigten Schaaren in Sicherheit zu bringen suchte, strömt das Kriegesheer der Freiheit schon über die Stenzen; ganz Savoyen, Nizza, Speier, Worms, Mainz und Frankfurt fallen fast ohne Widerstand den Franken in die

Hände; Mons öffnet seine Thore dem Sieger Dümouriez, Trier kann die Ankunft des wackern Wimpfen kaum erwarten, und im Gebirge jenseit des Rheins fliehen Hessen und Preußen vor Cüßine, dem Bürger und Heerführer, und seinen Freiheitschaaren! Die ganze österreichische Macht in den Niederlanden ist im Begriff durch Desertion auseinander zu gehen oder nach Luxemburg zu flüchten; die Ueberreste der preussischen müssen wählen zwischen dem Rückzug nach Westphalen oder dem Hunger in Koblenz.

Welche Hoffnungen bietet noch der künftige Feldzug den Feinden der Freiheit dar? Ganz Deutschland ist an Subsistenzen aller Art, an Lebensmitteln, die zum Unterhalt großer Armeen unentbehrlich sind, gänzlich erschöpft. Oestreichs Kassen sind leer und sein Kredit wird tiefer sinken, als im vorigen Jahr die Assignaten Frankreichs fielen; die Assignaten stehen wieder hoch und Oestreichs Kredit kommt nie wieder empor! Preußen, ein kleines, bloß durch Finanzoperationen und Ueberspannung aller Art zum ersten Rang erhobenes Königreich, hat seine besten Truppen aufgeopfert, seinen Schatz, das wahre Geheimniß seiner künstlichen Größe, ausgeleert, und sein Monarch weiß nicht zu sparen, nicht zu sechten, nicht zu denken, wie sein Oheim Friedrich; er hat Friedrichs kluge Diener entlassen, und Herzberg, der ihn retten könnte, ist von Geistessehern und windigen Hoffschranzen verdrängt. Die russische Kaiserin hat überdies die schöne Gelegenheit benutzt, ihre beiden Nebenbuhler zu überlisten, und während sie den Narrenzug nach Frankreich machten, ganz Polen unter ihre Botmäßigkeit gebracht; jetzt sehen sie ihren Fehler ein und wissen kaum, wie sie sich des Lothallischen Weibes erwehren sollen. — Sachsen, Baiern, Hannover beobachten eine weise Neutralität, die jetzt nöthiger als jemals wird. Schweden ist seit seinem Kriege mit Rußland in Ohnmacht versunken; Dänemarks monarchische Regierung sucht weislich ihre Fortdauer durch Erleichterungen der Volksbürde und durch Pressfreiheit zu sichern; Italien winkt seinen Erlösern, und Spanien ist so tief verschuldet, daß es kein Geschwader gegen Frankreich rüsten kann. Die freien Britten juchzen den freien Franken Beifall zu! Das ist die Lage von Europa.

Zollheit und Raserei nur können unter diesen Umständen zur Fortsetzung des Krieges gegen Frankreich rathen. Freilich wird man mir sagen, daß von den Cabineten heutiges Tages

nichts Anders als Tollheit und Raserei zu erwarten steht, und ich bekenne es, ihr diesjähriges Unternehmen gibt davon ein überzeugendes Beispiel. Gesezt also, die verbündeten Hölse spannten alle noch übriggebliebenen Kräfte an, um mit Heeresmacht gegen den Rhein zu ziehen; gesezt sie kämen mit ungeheuren Magazinen unterstützt, (woher sie diese füllen sollen, weiß ich zwar nicht) und brächten die schwere Artillerie, welche sie dieses Jahr vergessen hatten, mit; — wo meint Ihr wohl, Mitbürger! daß die Franken sie erwarten werden? Doch nicht in den Mauern von Mainz, wenn Franken und Schwaben ihnen offen liegen, bis an die böhmische und österreichische Grenze?

Die lächerliche Furcht vor einer Belagerung im Winter will ich nicht mehr erwähnen; sie verräth zu deutlich die jämmerlichen Bemühungen unserer Aristokraten, sich die Unbekanntschaft ihrer Mitbürger mit kriegerischen Operationen zu Nuß zu machen, um ihnen ungegründete Besorgnisse einzuraunen. Ihr, meine Brüder! Ihr lacht über solche abgeschmackte Drohungen; Ihr wißt auch, daß Ihr jetzt, statt der hochadeligen Memmen, die beim ersten Anschein von Gefahr mit all ihrer Habe entflohen, freie Männer zu Beschüzern habt, die ein Herz im Leibe tragen.

Im Sommer also soll der Angriff geschehen? Werden aber die Feinde nicht erst Kastel nehmen müssen? Ihr wißt ja, wie gut sie sich auf Belagerungen verstehen! Und wenn sie es nun haben, so wißt, daß Mainz nur von der Landseite belagert werden kann. Wo werden sie aber über den Rhein gehen, wo werden sie Magazine anlegen, um in einem ganz von Subsistenzen entblößten Lande zu leben? Sollen denn endlich die Franken müßig zusehen, derweil die Preußen oder die Kaiserlichen Euch beschießen? Die Franken? Sie haben Euch Schuß bis auf den letzten Blutstropfen zugesagt; das werden sie leisten, denn es sind nicht Söldner eines treulosen Fürsten; sie sind Republikaner, Brüder und freie Männer, denen ihr Wort heilig ist. Habt Ihr vergessen, daß jeder Franke die Waffen fürs Vaterland trägt? Zu Hunderttausenden, und wenn das nicht zureichte, Millionenweis, werden sie hinstürmen, wo Gefahr den Brüdern droht; ihre Haufen werden immerwährend sich folgen, daß die Sklaven wieder sagen, sie wüßten aus der Erde hervor, und die Despoten auf ihren Thronen erzittern!

Allein, verlaßt Euch darauf, Mitbürger! wenn Ihr es zu einem zweiten Feldzuge kommen seht, daß die Vorsehung Deutschlands und des ganzen Erdenrunds Freiwerdung beschlossen und die Herrscher sammt ihren Dienern mit unheilbarer Blindheit geschlagen habe. Noch neulich glaubte ich, Deutschland jenseit des Rheins sei zur Freiheit nicht reif; aber die Hand des Schicksals thut Wunder und nichts kann dort die privilegierten Stände noch erhalten, als schleuniger Friede, Aufopferung dessen, was schon verloren ist, und weise, den Umständen angemessene Nachgiebigkeit und Gelindigkeit gegen das Volk. Der Druck eines neuen Feldzuges wird die langduldende Menschheit empören; endlich wird sie losbrechen und an ihren Herrkern gerechte Rache nehmen!

Wenn wir als unparteiische Menschen den Schein von der Sache selbst absondern, wenn wir die Minister, die Höflinge, den Adel Deutschlands und die kapitelfähige Geistlichkeit, ohne den äußern Glanz betrachten, den ihr Rang, ihr Reichthum, ihre Anmaßungen, ihre Verschwendung, kurz, den das Vorurtheil ihnen lieh, — o dann sehen wir die Morgenröthe der Freiheit, in der Blöße, dem Aderwiz, der unglaublichen Feigheit und Unwissenheit dieser kläglichsten Klasse von Menschen, welche die Staaten von Europa regiert, ihre politischen Verhältnisse knüpft, ihre Finanzen administriert, ihre Armeen anführt, und ihre Manifeste schreibt.

Dies ist also der günstige Zeitpunkt, Mitbürger, wo Ihr frei werden und frei bleiben könnt, so bald es Euch ein rechter Ernst ist, Euch an die Franken fest anzuschließen und mit ihnen gemeinschaftliche Sache zu machen. Jetzt bringt es Euch Ehre, die Ersten in Deutschland zu sein, welche den Ketten entsagen; laßt nicht Eure Nachbarn in edlem Wettstreit Euch zuvorkommen. Wahrscheinlichkeit des Erfolgs ist Alles, wornach Menschen sich entscheiden müssen; wer schlechterdings gar nichts wagt, wird auch schlechterdings nie etwas erwerben. Diese Betrachtung ist es aber nicht allein, die mich auffordert, Euch zur Annahme der neufränkischen Verfassung zu rathen. Ich habe gesagt, daß dieser Schritt zugleich unter den gegenwärtigen Umständen der sicherste ist, den Ihr thun könnt; jetzt setze ich noch hinzu, bei jedem andern ist für Euch Gefahr; nicht nur Gefahr, daß Eure Vermögensumstände leiden mögen, sondern

daß auch Ihr selbst in schwerere Knechtschaft, als Ihr noch je empfunden habt, gerathet.

Der Rhein, ein großer, schiffbarer Fluß, ist die natürliche Grenze eines großen Freistaats, der keine Eroberung zu machen verlangt, sondern nur die Nationen, die sich ihm freiwillig anschließen, aufnimmt und von seinen Feinden für den so muthwillig von ihnen veranlaßten Krieg, eine billige Entschädigung zu fordern berechtigt ist. Der Rhein wird der Billigkeit gemäß, die Grenze Frankreichs bleiben; dies sieht schon jedes an die politischen Verhältnisse gewöhnte Auge voraus, und zu diesem Opfer würde man sich schon längst verstanden haben, wenn der Franken Ehrenwort sie nicht noch bände, auch die Niederlande (Belgien) und Lüttich den Tyrannen zu entreißen.

Zweifelt also keinesweges, Mitbürger, daß die fränkische Republik Eure Erklärung selbst nur erwartet, um Euch ihren Schutz und ihre Verbrüderung zuzusagen. Wenn der Wunsch der Einwohner von Mainz und der umliegenden Gegend ausgesprochen ist, der Wunsch, frei und Franken zu werden, — so seid ihr dem unzerstörbaren Freistaat einverleibt!

Vielleicht hat man Euch gesagt, daß es schwer halten werde, die Länder diesseit des Rheins vom deutschen Reiche loszureißen; — ich frage: Riß man nicht Elsaß und Lothringen von Deutschland los und gab sie an Frankreich zurück? Alles hängt gewöhnlich vom Glücke der Waffen, jetzt aber auch Vieles von Euerem freien Willen ab. Gebunden durch ihr Wort und durch Euer Verlangen, muß die fränkische Republik Euch vertheidigen, wie sie ihre eigenen Provinzen vertheidigt.

Ich nehme aber das Unmögliche an, ich nehme an, was nicht geschehen wird, daß Frankreich, um des lieben Friedens willen, dennoch für gut fände, Mainz dem deutschen Reiche zu überlassen; dann, Mitbürger, könnt Ihr nur in dem einzigen Falle unglücklich sein, wenn Ihr es jetzt veräußert, Euch fest an die Franken anzuschließen. Nimmermehr würde die Franzosenrepublik die Freiheit eines Staats aufopfern, der sich ihr in die Arme geworfen, der sich auf ihre Großmuth verlassen hätte, und dessen freie Verfassung ihr künftighin zur Vormauer gegen die Despoten dienen könnte. Die vollkommenste Sicherstellung und Garantie Eurer freien Verfassung wäre dann unfehlbar eine Bedingung des Friedens.

Es ist daher schlechterdings unmöglich, daß nachdem Ihr

einmal der fränkischen Freiheit theilhaftig geworden wäre, Ihr wieder einem Fürsten zufallen könntet; ich setze blos die eine Bedingung hinzu, daß Ihr nicht wollt. Einen Fürsten aber wird Niemand wollen, wer die Freiheit einmal gekostet hat. Ich traue den Mainzern überhaupt die Einsicht zu, daß sie zwischen dem Schlimmen und Guten zu wählen wissen werden; denn Ihr insbesondere, Brüder dieses Bundes, Ihr habt bereits für Zeit Lebens gewählt, Ihr habt der Freiheit und Gleichheit geschworen!

Ungern muß ich noch einen Fall setzen, obwol ich ihn für unmöglich halte; es gibt aber Menschen in Mainz, die noch immer nicht an die Stimme der Freiheit gewöhnt, noch immer nicht von ihrem Geist durchdrungen sind, und für diese Schwachen sei das Wort, das ich jetzt hinzusetzen will. Sollten die persönlichen Eigenschaften eines Mannes, den Deutschland immer hochgeachtet hat, zusammentreffen mit der ungünstigsten Wendung der fränkischen Angelegenheiten, die sich zwar denken, aber nicht vermuthen läßt, um Euch dennoch wieder zur Annahme eines Fürsten zu bewegen und zu zwingen — auch alsdann wird Frankreichs Garantie Euch wenigstens eine Verfassung sichern, wobei Ihr nicht die ganze Freiheit wieder einbüßen müßt, vorausgesetzt, daß Ihr durch Euer jetziges Betragen diese mütterliche Sorgfalt der Republik verdient.

Und glaubt nur nicht, daß in einem solchen Falle der Fürst, der einen Tropfen Redlichkeit im Herzen, einen Funken Vernunft im Kopfe hat, es je an Euch ahnden würde, daß Ihr im kritischen Augenblick Euch als Männer geföhlt und den unschätzbaren Werth der Freiheit und Gleichheit erkannt hättet. Wie könnte man Euch diese Liebe zur Freiheit übel deuten, da sie jetzt das Mittel zur Erhaltung Eures Vermögens und Wohlfands ist? Dann würde jeder Euch Thoren und Unfönnige schelten, dann würde selbst ein Fürst sich unglücklich schätzen Euch zu beherrschen, wenn falsche Maßregeln, wenn Kleinmuth und Menschenfurcht Euch in den Fall gebracht hätten, ihm beim Friedensschluß nichts als ein erschöpftes, verarmtes, auf immer zu Grunde gerichtetes Land in die Hände zu geben.

Ihr erstaunt? Ihr fragt wie die Vorliebe zu gewissen gemäßigten Plänen diese Wirkung haben könne? Wundert Euch nur nicht; die Erfahrung lehrt ja, mit tausendfältigem Beispiel, daß in großen, entscheidenden Zeitpunkten, die Mittel Dinge, die

nicht halb und nicht ganz, nicht kalt und nicht warm sind, durchaus gar nichts taugen, alle Parteien beleidigen und alles in Gährung bringen. Habt Ihr denn noch nicht genug am Beispiel Frankreichs und der sogenannten gemäßigten Hof- oder Feuillants-Partei? Erinnert Euch, daß diese kurzſichtigen, kleinen Intriganten, die immer nur unter der Decke spielten, heimliche Pläne und ränkevolle Kabalen schmiedeten, umher schlichen die Gemüther aufzuheizen, Verleumdungen, Drohungen, Schmähſchriften ausstreuten und durch Bestechungen Anhänger zu gewinnen suchten, — daß diese zuletzt mit dem Dolch in der Hand die Eingeweide ihrer eigenen Mutter, ihres Frankreichs, zu zerfleischen suchten. — Das ist das Ziel und Ende des Moderantismus, der immer nur mit einschläfernden Worten, mit sanfter Stimme, mit Engelsblicken, Euch einzuwiegen sucht, um Euch hernach desto bequemer mit Haut und Haar zu verschlingen.

Ich behaupte nichts zuviel; Ihr werdet Alles verlieren, wenn Ihr jetzt nicht Alles nehmt, wenn Ihr nicht jetzt von ganzem Herzen ganz frei werden wollt. Die Sache ist ja klar am Tage! Wozu soll Euch denn Euer sauberes Mittelbing, Euer gemäßigtes Feuillantenprojekt, Euern gewählten Fürsten, Eure schulden- und ahnenreichen Landstände, Eure zwei Kammermänner, wer soll sie Euch garantiren? Doch nicht das liebe heilige deutsche Reich, das sich selbst kaum garantiren kann und in den letzten Zügen liegt? Doch nicht der Reichstag in Regensburg, wo der Mainzische Direktorialis von Strauß seit der Einnahme von Mainz mit einer politischen Unpäßlichkeit geplagt ist, die den ganzen Reichstag in Unthätigkeit versetzt? Doch nicht Oestreich und Preußen, die sich um Euch so wenig bekümmern? Doch nicht die Fürsten selbst, denen Ihr Euch wieder anvertrauen wolltet? Da hätten Ihr eine schöne Sicherheit! Ihr wißt vielleicht nicht, wie leicht es den Fürsten wird, sobald sie Macht haben, alles Vorhergehende, was nicht nach ihrem Sinne geschehen ist, geradesweges als ungesetzmäßig anzusehen, aufzuheben und noch obendrein Recht zu behalten.

Diejenigen, die immer mit dem deutschen Reich als einem Schreckbild auftreten, bedenken nicht, daß sie uns zu sagen ver-
 : gegeben haben, wie denn das deutsche Reich mit uns über die
 : neue — gemäßigte? Verfassung negoziiren soll. Mit wem von
 : uns soll es denn in Unterhandlung treten? Wird es provis-

risch unser Recht anerkennen und eine neue Verfassung zu geben? Das Gegentheil haben wir bei Lüttich gesehen; und ich gehe weiter, ich sage, das deutsche Reich kann nach seinen Grundsätzen nicht mit uns über diesen Gegenstand unterhandeln; denn das hieße ja zugeben, daß die angeblich unverbesserliche und unverlegbare Feste der Reichskonstitution — wirklich nichts Anders als eine zusammengeflickte, höchst gebrechliche Polsterkammer ist, in welche jeder ein Loch machen kann, der sie nur mit einem Finger berührt.

In dieser alten Polsterkammer spult jetzt ein lügenhaftes Gespenst, das sich für den Geist der deutschen Freiheit ausgibt; es ist aber der Teufel der feudallischen Knechtschaft, wie man solches deutlich in den ungeheuren Aktenstößen erkennen kann, womit es sich herumschleppt und an den Ketten, die überall klirren, wohin es sich wendet. Dieses scheußliche Gespenst, das von Titulaturen, Formalitäten, Pergamenten spricht, wenn vernünftige Leute von Wahrheit, Freiheit, Natur und Menschenrecht reden, kann nur auf Eine Art gebannt werden, nämlich, wenn man mit dem Degen in der Faust auf dasselbe eindringt.

Doch jetzt hinweg mit diesem Wilde! Mit dürrern Worten also: die bewaffnete Uebermacht kann wol das deutsche Reich zu Abtretungen zwingen; sie kann es zwingen, Mainz als einen Freistaat anzuerkennen, der das Recht hat sich selbst zu konstituiren; aber während die Frankenrepublik mit Preußen und Oestreich noch im blutigen Kampf begriffen ist, zu glauben, daß Mainz vom deutschen Reich eine neue Verfassung durch Unterhandlungen garantirt bekommen könne, ist leider ein Beweis von politischer Kurzsichtigkeit, der sich nur mit Mangel an Uebung in solchen Sachen entschuldigen läßt.

Wenn aber das deutsche Volk im Frieden, durch das Uebergewicht der Franken genöthigt wird, den Mainzern ihren Willen zu thun, und ihnen die gemäßigte Verfassung, mit einem Wahlsfürsten und Landständen und wie die süßen Herren weiter titulirt werden, heilig zuzusichern? Ja, das ist etwas Anders; dann habt Ihr Recht, Ihr Herren vom Handelsstande, dann ist es richtig mit Euerm fein ausgedachten Projekt.

Ein kleiner Umstand fehlt noch! Wollt Ihr nicht die Güte haben uns zu belehren, wie in aller Welt die Frankenrepublik sich so sehr vergessen konnte, Euch eine Verfassung zu garantiren und vom deutschen Reich garantiren zu lassen, die

den ewigen Grundpfeilern, worauf sie gebaut ist, der Freiheit und Gleichheit, schnurstraks zuwider läuft? Einer freien Verfassung hat sie ihren Schutz zugesagt; keiner alten Sklaverei, unter dem neuen Namen. Wähnt nicht, daß eine freie Nation sich selbst so sehr widersprechen, so thöricht handeln könne; hintergeht nicht Euch selbst mit falschen Hoffnungen, die nimmermehr in Erfüllung gehen können, und hoffet nicht, uns, die Freunde der Freiheit, und unsere Mitbürger mit so leeren, so leicht zu durchschauenden Vorspiegelungen zu täuschen.

Ihr alle aber, Mitbürger von Mainz, Einwohner sowohl der Stadt als des Landes, merkt wohl auf, wohin das verhängliche, das so unschuldig scheinende Projekt jener Herren Euch führt. Es führt an den Rand des Verderbens, es führt des geraden Weges in den alten Zustand, dessen Mängel, Gebrechen, Bedrückungen und Greuel der Ungerechtigkeit, Ihr alle einstimmig erkennt, und sogar Eure Verföhrer selbst nicht zu läugnen wagen. Wenn die Frankenrepublik sich im Frieden nicht um Euch bekümmert, wenn sie Euch eine Verfassung nicht garantirt, die ihren Grundsätzen feindselig zuwider läuft, die sie also nicht garantiren kann, — was bleibt Euch dann übrig, als Euch blindlings, wie besiegte, ohnmächtige Rebellen, Euern vormaligen Vöhrschern in die Hände zu werfen? Verlassen von Frankreich, von Niemand unterstützt, könnt Ihr keine Bedingungen machen, Ihr müßt Euch — o schreckliches Schicksal für Jeden der den Despotismus und die Aristokraten kennt! — Ihr müßt Euch auf Gnad' und Ungnade ergeben.

Das — das ist der Abgrund, der sich vor Euren Füßen öffnet, der Höllenpfuhl, aus dem Euch Eüstine errettet hat, und in welchen man Euch von neuem stürzen will. — Es ist genug, seinen rauchenden Schlund offen zu sehen, zu sehen wie Blut und Schweiß des rechtschaffenen Bürgers zur Labung schweigender Tyrannen ausgekocht werden, zu hören, wie Tag und Nacht das Gewinsel der gedrückten Unschuld, das Jammergeschrei der ausgemergelten Armuth aus diesem Schlund emporsteigen, es ist genug, um zurückzuschauern, da es noch Zeit ist!

Zwischen dem jetzigen Augenblick aber, und dem Friedensschlusse gibt es einen Zeitraum, den ich nicht mit Stillschweigen übergehen kann. Ich habe gesagt, die zeitlichen Vermögensumstände eines jeden Mainzers können nur durch die Annahme der wahren, echten Freiheit gesichert werden. Jetzt will

ich es beweisen. Ihr müßt nicht vergessen, Mitbürger, daß die Franken das Recht der Eroberer so lange über Euch behalten, bis Ihr Euch eine freie Verfassung gebt. Die Franken sind frei und freien Menschen befehlen sie nicht. Wetbet frei, Mitbürger, gebt Euch eine freie Verfassung, und die Franken versprechen Euch Ihren Schutz; sie sind von dem Augenblicke an nicht mehr Eroberer, sondern Brüder.

Bei einer jeden Verfassung aber, welche nicht auf Freiheit und Gleichheit gebauet ist, habt Ihr kein Recht auf Ihren Schutz, auf Ihre Sicherstellung, auf Ihre brüderliche Schonung zu rechnen. Wenn Ihr nicht frei werden wollt, so seid Ihr nur überwundene Knechte eines andern Herrn, so tritt das Eroberungsrecht Frankreichs ganz vollständig ein, so hat die Republik das Recht, die von allen Völkern im Kriege jederzeit gegen die Ueberwundenen ausgeübte Herrschaft über Euch auszuüben; und Ihr selbst werdet einsehen, daß, wenn von Leuten die Rede ist, die nicht frei sein, die Herren und Regenten haben wollen, es doch von den Franken eine lächerliche, eine ihrem Vortheil zuwiderlaufende Schwachheit sein würde, ihnen Erlaubniß zu geben, einem fremden Herrn zu gehorchen.

Wollt Ihr also Herren durchaus haben, so sind sie schon da; es sind die Franken, die Euch erobert haben; ihnen steht das unbezweifelte Recht zu, Euch den Huldigungsseid abzufordern, den Niemand den Ueberwindern verweigern kann und darf, der im siebenjährigen und in anderen Kriegen so oft den Ueberwundenen abgefordert und von ihnen ohne Widerrede geleistet worden ist.

Aus diesem Gesichtspunkt betrachtet, hat man nicht Unrecht gehabt zu sagen, daß Diejenigen, die sich nicht für die Freiheit erklären, so anzusehen wären, als wären sie für die Beibehaltung der Knechtschaft bestimmt, da denn die Behandlung, welche sie von den Eroberern zu gewärtigen haben, nicht ausbleiben kann, daß die Franken sie nämlich nicht für freie Menschen halten, sondern für solche, denen der Sieger Gesetze vorschreiben darf.

Man hat damit nicht sagen wollen, daß mit solchen Menschen dem Völkerrecht, vielweniger den Gesetzen der Menschlichkeit Zuwiderlaufendes vorgenommen werden solle. Wem, der die edlen, freien Franken kennt, darf so etwas nur einfallen? Mißhandlungen hättet Ihr nur von Schwern und Skaventen!

bern zu erwarten. — Sondern das hat man sagen wollen und zwar mit allem Recht, daß es auf jeden Mainzer ankommt, ob er seinen Wunsch frei zu sein an den Tag legen, oder ob er, indem er das nicht thut, zu erkennen geben will, daß er sich bloß für einen Eroberten hält, der keinen Anspruch auf den Schutz der Franken macht, sondern sich von ihnen befehlen lassen will, wie ihm zuvor sein Kurfürst befohlen hat, an dessen Stelle und in dessen Rechte die Eroberer getreten sind.

Was würde aber die Folge einer solchen knechtischen Entschließung sein? Jeder sieht ein, daß es der Vortheil Frankreichs erfordert, den Feinden der Freiheit allen möglichen Abbruch zu thun, ihnen die Mittel, wodurch sie schaden können, zu nehmen, folglich Geld und Gut, so viel sich immer thun läßt, an sich zu ziehen, und das eroberte Land, welches nicht frei sein will, so auszusaugen und zu erschöpfen, daß es in den Händen seiner künftigen Despoten, wenn es ihnen wieder zufallen sollte, auf viele Regierungen hinaus ein elendes, verarmtes, ausgezehrteltes Land bleibt, womit sich gegen die heilige Freiheit nichts mehr machen läßt.

O welcher gutgesinnte Mensch, welcher für das Wohl seiner Brüder führende und besorgte Rechtschaffene kann hier noch anstehen, was er seinen Mitbürgern rathe soll? Verderben und Armuth und Sklaverei — oder Glück, Wohlstand und Freiheit? Militärische Herrschaft der Franken — oder ihren brüderlichen Schutz und ihren treuen Gleichheitsbund? Wahrhaftig, liebe Brüder, ich muß es wiederholen: Euer ehemaliger Fürst könnte selbst Euch nicht anders als zur Freiheit rathe, denn er behielt doch die Beruhigung noch übrig, Euch, da er Euch nicht mehr helfen konnte, wenigstens nicht zu Grunde gerichtet zu haben. Was seine Gesinnungen sind, lassen wir indeß dahingestellt; ich habe Euch treu und redlich die meinigen gesagt, und ich freue mich hinzusetzen zu können, daß ein Mann, den die Mainzer Bürgerschaft immer hoch geachtet hat, ein Staatsbeamter, der unter dem letzten Kurfürsten so viel Gutes gethan und so viel Böses verhindert hat, als sich unter einem Kurfürsten thun und verhindern läßt, im Herzen ein Freund der Freiheit und Gleichheit — daß Johannes Müller über diese Grundsätze mit mir vollkommen einstimmig ist, und Euch, Mitbürger, durch meinen Mund, als sein Abschiedsvermächtniß zurufen läßt, — „ohne Bedenken mit-

zuwirken, und ohne Zaudern „„der Freiheit und Gleichheit““ zu schwören.“

Eine Nacht gibt es auf Erden, die sollten alle vernünftige Menschen erkennen; die Nacht der Wahrheit, meine ich, deren unwiderstehlicher Andrang jedes Hinderniß überwältigen und die unumschränkte Triebfeder unserer Handlungen werden muß. Nicht Euch, Freunde der Freiheit und Gleichheit, nicht Euch, die Ihr auf dieses Grundgesetz geschworen habt, fordere ich hier auf, der Wahrheit die Ehre zu geben und ihr gemäß zu wirken. Ihr bedürft meiner Aufforderung nicht, Ihr seid schon durch den Eintritt selbst in unsern Bund zu Söhnen der Freiheit, zu rastlos wirkenden Freunden und Wohltathern des Menschengeschlechts, zu Mitkämpfern der freien Franken gestempelt. Aber Euch, Zuhörer und Mitbürger, die Ihr noch nicht im heiligen Bunde der Brudertreue zu den Fahnen der Freiheit schwurt, Euch muß ich hier noch einige Worte ins Herz reden. Ist Eure Ehre Euch gleichgültig oder nicht? Haltet Ihr etwas auf Euern guten Namen? Liegt Euch daran, daß Franken Euch hochschätzen und Deutsche Euert Beispiel bewundern? Verbrüest es Euch, wenn man von Euerm Phlegma, von Eurer Unentschlossenheit, von Eurem Kleinmuth spricht? Wollt Ihr lieber lebhaft fühlende, stark denkende Männer heißen? Soll man glauben, daß Ihr wißt, was Ihr zu thun habt, daß Ihr einen entschiedenen Charakter besißt, Euch nicht von jedem Winde hin- und herbewegen laßt, Euch nicht fürchtet vor den Todten, das heißt, vor dem seligen Domkapitel und seinem Fürsten, die das Frankenheer im lustigen Takt des *ca ira* zu Grabe getragen hat? Soll nicht ewige Schande auf Euerm Namen haften, soll die Nachwelt nicht sagen, im Jahr 1792, als die Franken anfangen die Welt von ihren Tyrannen zu befreien, da waren die Mainzer die einzigen trügen, unentschlossenen, von Selavensinn und Feigheit niedergedrückten, süßlosen Geschöpfe, die nicht froh der Freiheit entgegenjauchzten, die Einzigen, die nicht mit Eifer, mit Männermuth, mit Kraft und That ihr Glück zu schätzen wußten; sollen nicht Eure Kinder einst erröthen und sich schämen, wenn man sie Mainzer nennt, — so eilt, so strömt hinzu, so drängt Euch heran, und zeichnet Eure Namen in das Buch, das die Wünsche freier Männer enthält; so laßt die Franken endlich sehen, wie die Freiheit auch deutsche Männer begeistern kann; so erhalt

ich von der entehrenden Betäubung, worin Ihr noch versunken seid, so verläugnet nicht länger Euern Volkscharakter, die Stimmung zur leichten, heitern, geselligen Freude, zu Scherz und Fröhlichkeit, welche jedes Geschäft erleichtert und jede Arbeit versüßt; so fühlt den ganzen Umfang Eures Glücks, so jnmet aus freier Brust, so laßt Euch nicht länger zurückhalten in dem Recht, das Euch gebührt, und tretet, tretet männlich und fest zum Handeln hervor, mit dem stolzen Bewußtsein, daß die Herrschaft dem ganzen Volke gehört!

Antwort eines freien Mainzers an den Frankfurter,

der mit dem Franken Cüstine gesprochen hat *).

Wahrheit ist die Ueberschrift, die jeder gern seinen Worten, wie ein schönes Krämerschild vorsetzt, um die Käufer anzulocken. Freiheit ist ein so heiliges Wesen, daß selbst diejenigen, die als Tyrannen oder als Sklaven sie mit scheelem Auge sehen, ihrem Namen öffentlich huldigen.

Sie geben zu verstehen, daß Sie Wahrheit vorzutragen glauben; Sie nennen sich einen wahren Freund der Freiheit. Ich frage: was ist Wahrheit? und wer prüft das Herz?

Können diese Fragen hier nicht aufs Keine gebracht werden, so wird es zwecklos sein, daß ich Ihnen Ihre Behauptung und Ihre Benennung streitig mache, und daß ich dagegen mich selbst einen echten Freiheitsfreund und meine Worte Wahrheit nenne. Soviel ich weiß, gibt es für Beides nur Einen Prüfstein und dieser ist die Zeit. Auf ihren letzten Spruch laß ich es ankommen; denn ich bürgе hier nur, daß meine Aeußerungen aus fester Ueberzeugung fließen.

Ihr Zuruf an den Bürger und General Cüstine hat die Unbilligkeit einer von Frankfurt geforderten Kriegssteuer zum Gegenstand. Sie führen Gründe an, weshalb diese große deutsche Handelsstadt mit einer solchen Forderung gänzlich hätte verschont bleiben müssen. Sie bekennen aber, daß Einzelne Ihrer Mitbürger Alles gethan haben, was nur Menschen, die nicht Muth genug besitzen, um die Waffen zu ergreifen, gegen die Franktenrepublik Feindseliges vermochten.

*) S. die Neuwieder Zeitung Nr. 45 Montag den 12. Nov. 1792. An den Merkur im Reich der Todten.

Der Krieg ist das verabscheuungswürdigste Uebel, womit die Menschheit von ihrer Geburt an behaftet gewesen ist. Er hebt alle Gesetze, alle Rechte auf, er trennt alle Bande, die Menschen an Menschen knüpfen, und das Einzige, was die Fortschritte der Vernunft seit sechstausend Jahren haben bewirken können, um seine Verheerungen einzuschränken, besteht darin, daß man eigene Gesetze erdonnen hat, die auch mitten im Kampfe noch die Streitenden erinnern sollen, daß der edlere Mensch der ist, der seine Leidenschaften beherrscht.

Außer mit welchem Schein des Rechts fordern Sie von Ihrem Eroberer, daß er an Ihrer, gegen die Frankfurterrepublik so feindselig gesinnten Stadt, jene Gewalt nicht ausüben solle, wozu ihn das einfache Gesetz des Krieges, dem Feinde allen möglichen Abbruch zu thun, vollkommen berechtigt? So weit kann und darf die Schonung und das Mitleid nicht gehen, daß darüber die gerechteste Sache bevortheilt werde, und denen, die sich nicht aus ihren Verhältnissen mit dem Feinde reißen lassen, die Mittel in Händen bleiben, ihm noch unter dem Auge und unter der Hand des Siegers selbst, allen erdenklichen Vorschub zu thun.

Sie werden einwenden wollen, daß Frankfurt den Franken nicht den Krieg erklärt habe, Leopold, wenn Sie sich's erinnern, hat ihn auch nicht erklärt. Es gibt aber Feindseligkeiten unter der Larve des Friedens, die ärger sind als offenbare Fehde. Die Franken, indem sie allen diplomatischen Doppelzüngigkeiten entsagen, sind zugleich entschlossen, sich nimmermehr damit hintergehen zu lassen. Dem Kaiser, der äußerlich behutsam gegen sie verfuhr, und heimlich die Coalition der Mächte gegen sie betrieb, erklärten sie den Krieg — und wie dürfen sich die Frankfurter nur schmeicheln, mit leeren und treulosen Freundschaftsversicherungen eine große Nation zum Besten zu haben? Die Pfiffigkeit des Magistrats einer deutschen Reichsstadt gegen die Lichtmasse der Vernunft in der gesetzgebenden und vollstreckenden Gewalt der gebildetsten und aufgeklärtesten Nation des Erdrundes? Nein, dieser Dünkel wäre nicht auszuweichen.

In Frankfurt, in einer Handelsstadt, wo man sich auf die Wirkungen des Geldumlaufs versteht, sollte man es für eine unschuldige kaufmännische Spekulation gehalten haben, Frankreich sein baare Geld zu entziehen und durch den Handel mit falschen Assignaten den Kredit der echten zu untergraben? Ich

erinnere mich doch in Frankfurt selbst noch im vergangenen Frühling von Ihren Sachkundigen und Millionairs gehört zu haben, daß die Assignaten das wahre Staatsbarometer wären und daß ihr damals ungeheurer Verlust, den bevorstehenden Sturz der fränkischen Freiheit verkünde. Kaufleute, die so urtheilen konnten, glaubten wirklich die guten Freunde Frankreichs zu seyn, indem sie falsche Assignaten in Umlauf brachten und alles baare Geld aus Frankreich ziehen halfen? Gesehen Sie nur, daß die Frankfurter immerhin dem gewesenen Prinzen Condé ihre Kanonen verweigern konnten, wenn sie ein so untrügliches Mittel wußten, die Freiheit Frankreichs zu stürzen.

Die große Mehrheit Ihrer Mitbürger kann es vielleicht nicht beurtheilen, von welchen zerrüttenden Folgen für Frankreich die unerlaubte Geschäftigkeit der Frankfurter Kaufleute gewesen sei. Es läßt sich aber leicht begreiflich machen, daß durch die gesetzwidrige baare Geldausfuhr und die Verringerung des Werths der Assignaten, der französische Handel ins Stocken gerathen, und dieses Stocken auf die Manufakturen sich mit erstrecken mußte. Die Menge der außer Arbeit und Brod gesetzten Menschen war fast allein hinreichend, den Staat in tödtliche Zuckungen zu werfen; ein allgemeines Mißvergnügen war zu befürchten, und der Mangel des baaren Geldes zur Befolbung der Armeen führte den geraden Weg zur Erweckung eines ungehorsamen und aufrührerischen Geistes unter dieser Abtheilung der Bürger, die, so lange sie das Vaterland mit den Waffen in der Hand vertheidigen, zur Folgeleistung wesentlich verpflichtet sind. Kam nun noch der Umstand hinzu, daß falsche Staatspfandscheine (Assignaten) in Umlauf gebracht wurden, welche eben darum, weil sie falsch waren, kein Unterpfand, keinen realen Werth an Grundstücken, wie die echten, bezeichneten; so mußte dadurch der Staatskredit zu Grunde gerichtet und ein den Bürgerkrieg beschleunigender Staatsbankerott dem Ausbruch immer näher gebracht werden. Zu allen diesen entsetzlichen und in ihren Folgen nicht zu berechnenden Uebeln wirkte Frankfurt unablässig und wegen seiner engen Verbindung mit den entarteten Kindern Frankreichs in einem überwiegenden Verhältnisse mit. Wie will man nun sagen, es sei nicht Schuld an den Leiden der Frankfurterrepublik? Niemand stieß tiefer das Messer in die Eingeweide Frankreichs, als Ihr, falsch und freundlich lächelnde Kaufleute!

„Einzelne, rufen Sie, Einzelne thaten das; wie ungerecht, es Alle entgelten zu lassen, was Einzelne thaten?“ — Hat Cüstine das gewollt? Hat er nicht vielmehr ausdrücklich die zu erhebende Geldstrafe nur von den Straffälligen gefordert, nur von den Kaufleuten, die sich mit Frankreichs Gelde, oder nach Ihrem kräftigern Ausdruck, mit dem Schweiß und Blut der Franken, bereichert hatten, und von dem sträflich zu diesem schändlichen Gewerbe schweigenden Magistrat?

Getrauen Sie sich diese strafbare Mitwissenschaft des Magistrats zu vertheidigen? Dürfen Sie behaupten, daß in Ihrer angeblich freien Stadt die Macht des Magistrats sich nicht so weit erstreckt, einem Gewerbe Einhalt zu thun, welches die Zerrüttung eines benachbarten großen Staats zur augenscheinlichen Folge und daher unfehlbar auch zur Absicht hatte? Einem Gewerbe, das also geradezu darauf hinauslief, die Stadt Frankfurt von der Frankenrepublik unter die Zahl ihrer unversöhnlichsten Feinde setzen zu lassen? Wenn Ihre gerühmte Freiheit, worauf Sie so komisch pochen, darin besteht, daß jeder Bürger das Vorrecht genießt, ungestraft den fremden Nachbar unter dem Deckmantel der kaufmännischen Spekulation um sein Eigenthum zu betrügen (verzeihen Sie mir das Wort, wie Sie Ihren Mitbürgern die Sache verziehen), so könnte ich wenigstens, und ich glaube fast alle meine rechtschaffenen Mitbürger würden es, den Franken nicht verdanken, wenn sie die Privilegien solcher Handelsleute mit den eigenmächtig angemassen Rechten einer Räuberbande verglichen.

Wählen Sie also, zwischen dem Bekenntniß, daß Ihr Magistrat als Mitwisser um die verderblichen Unternehmungen einzelner Bürger gegen Frankreich, wirklich straffällig war, und jenem, daß Ihre angebliche Freiheit in einer geschlossenen Verschwörung gegen fremdes Eigenthum besteht. In beiden Fällen konnte der Befehlshaber eines Frankenheeres mit vollem Rechte — nicht an Ihrer Stadt Rache üben; sie ist ja für Frankreichs Rache zu klein; sondern — einen Theil des so sündlich aus Frankreich gewonnenen Reichthums zurückfordern, von denen, die ihn entwendet, und denen, die um die Entwendung gewußt hatten; zurückfordern.

Die strenge Gerechtigkeit bevollmächtigt zu diesem Schritt, das eiserne Gesetz der Nothwendigkeit befiehlt und entschuldiget noch ungleich mehr. Frankreich, gegen alle Gesetze des Völkern-

rechts, auf eine in den Jahrbüchern des Menschengeschlechts unerhörte Weise in der Ausübung seiner unbezweifelten, unverjährbaren Souverainitätsrechte durch eine Verschwörung europäischer Despoten gestört; Frankreich, von diesen räuberischen Mächten zum Schlachtopfer ausersehen und in geheimen Theilungstractaten schon zum voraus zergliedert; Frankreich, vereinzelt und allein gegen ein allgemeines Aufgebot, welches trogend auf seine Macht, die schändlichsten, die Menschheit entehrenden Mittel in einem Kampfe der Tyrannei gegen die Freiheit für erlaubt hielt: Frankreich sollte nicht zu allen Mitteln seine Zuflucht nehmen können, die seine Rettung und Erhaltung so dringend erheischten? Feinde, die sich selbst an keine Grundsätze der auch im Kriege sonst noch geltenden Gerechtigkeit hielten, Feinde, die zur unauslöschlichen Schande Deutschlands mit Einäscherung und Vernichtung der Städte, Flecken und Dörfer, mit Ermordung der Einwohner Frankreichs in ihren eines Hunnenkönigs würdigen Manifesten drohten: solche Feinde sollten von den Franken Schonung, und mehr als Schonung, Großmuth, und mehr als Großmuth, eine ihnen selbst nachtheilige Aufopferung der zu ihrer Erhaltung nothwendigen Maßregeln erwarten dürfen?

O unssterbliche Ehre und unverwelklicher Ruhm meines Frankreichs! O göttliche Würde der Freiheit! So mußte es geschehen, daß Menschen, die alle Gesetze der Menschlichkeit verkannten, dem lebendigen Glauben an Tugend im Busen freier Männer noch mit Zutrauen huldigten! Daß Besiegte von den Franken hofften, was sie als Sieger den Franken nimmermehr gewährt hätten!

Ich habe schon gegen einen sophistischen Unterschied zwischen heimlichen und öffentlichen Feinden, zwischen Frankfurtern und Despoten protestirt. Ich darf es mit desto größerem Rechte, da jeder Sachkundige mir beistimmen wird, daß Ihr Magistrat zu jener Zeit als Ihre Anleihen für Despoten offen waren, gewiß keine für Frankreich zu eröffnen gestattet hätte. Wenn aber, nach allem Unrecht gegen die Franken, dessen sich der Magistrat Ihrer Stadt bewußt zu sein nicht erheben konnte, eine aufrichtige Rückkehr zu echten brüderlichen Gesinnungen gegen die Republik, die Einwohner Frankfurts befeelte, wenn sie ein Herz fassen konnten zu der Großmuth des Siegers, dem sie ihre Thore öffnen mußten; was hielt sie ab, mit einem ruhigen

Bekenntniß, entweder ihres Vergehens oder der ungerechten Grundlage ihrer Verfassung, ihm entgegen zu kommen, und die einzelnen Schuldigen, als die unlängbaren Feinde Frankreichs, seine Hände zu liefern? Dann hätte man es ihrer gegenwärtigen freundschaftlichen Stimmung verziehen, daß in dem frei in stehenden Frankfurt die Rebellen Frankreichs öffentlich das Zeichen des Aufruhrs tragen durften, zu einer Zeit, wo die reisende Kokarde den freien Franken in Ihren Mauern das Leben gekostet hätte, und daß der väterliche Magistrat einer unabhängigen Stadt, dem verächtlichsten des Menschengeschlechts, dem Verräther des öffentlichen Vertrauens, dem Brieferebrecher, die Anmaßung hingehen ließ, den Einwohnern zu befehlen, was sie lesen oder nicht lesen sollten. Das nennen Sie ei sein? Diese demüthige Anerkennung der Allmacht eines Postmeisters wäre nicht das Malzeichen der Sklaverei? Wohl muß das Volk vom Gefühl seiner Menschenwürde herabgezunken sein, das sich in diesen Fesseln seiner Freiheit rühmt. So lang hat der Druck gedauert, so hart und schwer hat er auf Euern Schultern gelegen, daß Ihr ihn durch die dicke Schwiele nicht einmal mehr empfindet? Arme Frankfurter!

Es stehet Ihnen unter diesen Umständen übel an, über die Zerrüttung, und die convulsivischen Schmerzen der Wiedergeburt Frankreichs die Meute spöttelnd zu verziehen. Diese Sprache sind wir indessen von unseren Segnern gewohnt. Mit diesen Gemeinprüchen hat der Wahnsinn unserer Emigranten die deutsche Heere nach Frankreich gesprengt. Was sie dort gefunden haben, mögen die Uebriggebliebenen ihren Kindern zur Zarnung erzählen.

Wer aber ist schuld, daß unsere Revolution nicht ohne gesaltene Bewegungen vollendet ward? — Die Rebellen, die Verräther, mit denen Preußen und Oestreich sich verschworen, um zu deren Ränken Frankfurt sich gebrauchen ließ. Welcher Lohn des Vaterlands kann es unverdient schmähen hören, ohne gerechten Unwillen auszubrechen? Mensch! Du kannst im letzten Bilde der Frankensfreiheit spotten? Ich gebe Dir glühend zurück. Sprich! wenn ein Skorpion den starken Mann gestochen hat, daß er sich vor Schmerz windet und auf der Erde liegt, kannst Du noch klagen, wenn er in der heftigen Spannung des Krampfs das giftige Insekt zerdrückt?

Die einzelnen Feinde Frankreichs in Ihrer Stadt waren

rechts, auf eine in den Jahrbüchern des Menschengeschlechts unerhörte Weise in der Ausübung seiner unbezweifelten, unverjährbaren Souverainetätsrechte durch eine Verschwörung europäischer Despoten gestört; Frankreich, von diesen räuberischen Mächten zum Schlachtopfer ausersehen und in geheimen Theilungstractaten schon zum voraus zergliedert; Frankreich, vereinigt und allein gegen ein allgemeines Aufgebot, welches trogend auf seine Macht, die schändlichsten, die Menschheit entehrenden Mittel in einem Kampfe der Tyrannei gegen die Freiheit für erlaubt hielt: Frankreich sollte nicht zu allen Mitteln seine Zuflucht nehmen können, die seine Rettung und Erhaltung so dringend erheischten? Feinde, die sich selbst an keine Grundsätze der auch im Kriege sonst noch geltenden Gerechtigkeit hielten, Feinde, die zur unauslöschlichen Schande Deutschlands mit Eindscherung und Vernichtung der Städte, Flecken und Dörfer, mit Ermordung der Einwohner Frankreichs in ihren eines Hunnenkönigs würdigen Manifesten drohten: solche Feinde sollten von den Franken Schonung, und mehr als Schonung, Großmuth, und mehr als Großmuth, eine ihnen selbst nachtheilige Aufopferung der zu ihrer Erhaltung nothwendigen Maßregeln erwarten dürfen?

O unssterbliche Ehre und unverwundlicher Ruhm meines Frankreichs! O göttliche Würde der Freiheit! So mußte es geschehen, daß Menschen, die alle Gesetze der Menschlichkeit verkannten, dem lebendigen Glauben an Tugend im Busen freier Männer noch mit Zutrauen huldigten! Daß Besiegte von den Franken hofften, was sie als Sieger den Franken nimmermehr gewährt hätten!

Ich habe schon gegen einen sophistischen Unterschied zwischen heimlichen und öffentlichen Feinden, zwischen Frankfurtern und Pestreichern protestirt. Ich darf es mit desto größerm Rechte, da jeder Sachkundige mir bestimmen wird, daß Ihr Magistrat zu jener Zeit als Ihre Anleihen für Pestreich offen waren, gewiß keine für Frankreich zu eröffnen gestattet hätte. Wenn aber, nach allem Unrecht gegen die Franken, dessen sich der Magistrat Ihrer Stadt bewußt zu sein nicht entheben konnte, eine aufrichtige Rückkehr zu echten brüderlichen Gesinnungen gegen die Republik, die Einwohner Frankfurts beseelte, wenn sie ein Herz fassen konnten zu der Großmuth des Siegers, dem sie ihre Thore öffnen mußten; was hielt sie ab, mit einem ruhigen

Bekennniß, entweder ihres Vergehens oder der ungerechten Grundlage ihrer Verfassung, ihm entgegen zu kommen, und die einzelnen Schuldigen, als die unlängbaren Feinde Frankreichs in seine Hände zu liefern? Dann hätte man es ihrer gegenwärtigen freundschaftlichen Stimmung verziehen, daß in dem frei sein sollenden Frankfurt die Rebellen Frankreichs öffentlich das Zeichen des Aufstands tragen durften, zu einer Zeit, wo die dreifarbigte Kokarde den freien Franken in Ihren Mauern das Leben gekostet hätte, und daß der väterliche Magistrat einer unabhängigen Stadt, dem verächtlichsten des Menschengeschlechts, dem Verräther des öffentlichen Vertrauens, dem Brieferebrecher Paris, die Anmaßung hingehen ließ, den Einwohnern zu befehlen, was sie lesen oder nicht lesen sollten. Das nennen Sie frei sein? Diese demüthige Anerkennung der Allmacht eines Postmeisters wäre nicht das Malzeichen der Sklaverei? Wohl tief muß das Volk vom Gefühl seiner Menschenwürde herabgesunken sein, das sich in diesen Fesseln seiner Freiheit rühmt. So lang hat der Druck gedauert, so hart und schwer hat er auf Euern Schultern gelegen, daß Ihr ihn durch die dicke Schwiele nicht einmal mehr empfindet? Arme Frankfurter!

Es siehet Ihnen unter diesen Umständen übel an, über die Zerrüttung, und die convulsivischen Schmerzen der Wiedergeburt Frankreichs die Miene spöttelnd zu verziehen. Diese Sprache sind wir indessen von unseren Gegnern gewohnt. Mit diesen Gemeinprüchen hat der Wahnsinn unserer Emigranten die deutschen Heere nach Frankreich gesprengt. Was sie dort gefunden haben, mögen die Uebriggebliebenen ihren Kindern zur Warnung erzählen.

Wer aber ist schuld, daß unsere Revolution nicht ohne gewaltthätige Bewegungen vollendet ward? — Die Rebellen, die Verräther, mit denen Preußen und Oestreich sich verschworen und zu deren Ränken Frankfurt sich gebrauchen ließ. Welcher Sohn des Vaterlands kann es unverdient schmähen hören, ohne in gerechten Unwillen auszubrechen? Mensch! Du kannst im kalten Bilde der Frankenfreiheit spotten? Ich gebe Dir glühend zurück. Sprich! wenn ein Skorpion den starken Mann gestochen hat, daß er sich vor Schmerz windet und auf der Erde wälzt, kannst Du noch klagen, wenn er in der heftigen Spannung des Krampfs das giftige Insekt zerdrückt?

Die einzelnen Feinde Frankreichs in Ihrer Stadt waren

bekannt; die Sünde der Nachsicht, wenn nicht eine noch schwerere Vergehung, besleckte Ihren Magistrat. Eustine wollte die Strafe auf den schuldigen Scheitel fallen lassen; allein, was geschah? In diesem Augenblick, wo die Gerechtigkeit ihre Opfer forderte, wo sie Frankreichs Eigenthum von denen, die es geraubt hatten, wieder zurück verlangte, standen alle Frankfurter für Einen Mann; alle wollten zur Steuer beitragen, denn alle, heißt es, hingen an ihrem Magistrat und an ihrer Verfassung.

Ich lobe diese Anhänglichkeit und diese Einmüthigkeit Ihrer Mitbürger, sie mag nun wirklich auf das behagliche Gefühl ihrer Existenz oder auch nur auf Täuschung und Verblendung gegründet sein. Allein, wenn die ganze Bürgerschaft die Schuld der Einzelnen tragen will, so ist das ihr freier Entschluß, und es gehört so eine ganz besondere Vorstellung von der Wahrheit dazu, wie Sie zu haben scheinen, um dadurch die gerechte Rückforderung einer Schuld in eine Verletzung des Privateigenthums zu verwandeln. Ich wiederhole es, Frankreich hat an einige Ihrer Kaufleute große, auf ungerechten Schleichwegen erworbene, Summen zurückzufordern. Wollen alle Frankfurter für diese Summen gut sagen und an der Wiederbezahlung Theil nehmen, so berechtigt sie das nicht zu klagen, daß man ihnen ihr Eigenthum nimmt. Sie konnten es ja unterlassen; Eustine wünschte sogar, daß sie es nicht mit tragen möchten; die Kaufleute und der Magistrat, die gegen Frankreich beleidigend und räuberisch verfahren hatten, sollten allein den ungerechten Gewinn ersetzen. Aber freilich: Geld! Diese Lösung bringt gleich jeden Blutstropfen Ihrer Kaufleute in Umlauf. Geld! und aus ihrer Cassé! Wie es hineingefloßen sei, kann gleich gelten; ohne ein Zetergeschrei fließt es nicht wieder heraus. Hat denn der ertappte Räuber ein Recht zu wehklagen, wenn der Eigenthümer kommt, und das Seinige nimmt, wo er es findet? Erinnern Sie sich doch, daß wegen eines ähnlichen Verbrechens, die Art über dem Haupte Ludwig's XVI. aufgehoben ist.

Glauben Sie mir, das Recht der Franken, Ihrer Stadt eine Steuer aufzuerlegen, ist so sonnenklar, daß Ihre Weigerung nur Ihren Eigennutz in seinem wahren Lichte gezeigt hat. Die Grundsätze der Franken stehen fest, trotz Ihrem Versuch, durch unpassende Anwendung derselben, auf ihre Verletzung im Falle von Frankfurt schließen zu lassen. Was soll die Deklamation über das Elend der Kinder, über Freiheit der Meinungen, über

Unverletzbarkeit des Eigenthums und über unerlaubte Rache? Die Kinder derer, die durch Ungerechtigkeit reich werden, mögen ihren Eltern fluchen, wenn sie wieder arm werden müssen; die Meinung, daß man dem fremden Nachbar sein Eigenthum ungestraft nehmen könne, muß wie jede der Vernunft und den Rechten der Menschheit widersprechende Behauptung, nicht geduldet werden; das Eigenthum wird nicht verletzt, wenn Jemand das Seinige zurück nimmt, von dem, der es widerrechtlich entwendete, und die Wiedererstattung heißt Gerechtigkeit, nicht Rache. Es ist mir leid, Sie auf die ersten einfachen Grundbegriffe zurückführen zu müssen; allein desto leichter wird man jetzt das Verfahren des Generals Cüstine gegen Ihre Stadt vollkommen in der Ordnung finden.

Ich könnte hier schließen, da ich die öffentliche Meinung hinsichtlich zu kennen glaube, um überzeugt zu sein, daß ich ihr Genüge geleistet habe. Ich bin mir indessen bewußt, daß alles bisher Gesagte, nur meine einzelne Vorstellungsart ist, bei welcher ich nicht verlange, daß Jedermann sich beruhigen soll. Der Freiheit, den Franken und ihrem edlen Führer bin ich noch einen kleinen Nachtrag schuldig.

Wenn Sie die Forderung dieses Generals unbillig finden, warum zanken Sie darüber mit ihm, warum drohen Sie ihm Schande und Verlust seines Ruhms? Warum lassen es Ihre Mitbürger die unschuldigen Franken unter seiner Anführung entgelten, daß man mit einer Forderung ihres Befehlshabers mißvergnügt ist? Warum richten Sie die ganze französische Freiheit nach dem Benehmen eines einzigen Franken, welches Ihnen nicht zu rechtfertigen scheint? Warum werden Sie bitter über das Freiheitszeichen am Hute, da das Sclavenzeichen am Hute der Ruttermörder Sie nicht ärgerte? Erlauben Sie mir, dies alles einem Vorwand sehr ähnlich zu finden, den man absichtlich hervor sucht, um dem Haß gegen die Franken, welcher vielleicht immer im Herzen kochte, jetzt mit guter Art wieder Lust zu machen.

Wie ist es möglich, ein freier Mann zu sein und von der unbegrenzten Gewalt eines Generals solche knechtische Begriffe zu haben, die nur von den Heerführern der Despoten gelten können? Cüstine ist ein Franke, und alle freien Franken stehen unter dem Gesetz. Hat er seine Vollmacht überschritten oder auch nur in der Auslegung des Gesetzes geirrt, so unterwirft er sich, wie wir Alle, dem Ausspruch der gesetzgebenden

Macht. Die erhabene Versammlung der Stellvertreter der Franken ist der Zufluchtsort der Unschuld, die noch nie unbefriedigt von ihr hinaus gegangen ist.

An einem Freiheitsfreunde ist es unverzeihlich, nur einen Augenblick geglaubt zu haben, es gebe Einen Franken, der sich über das Gesetz hinwegschwingen dürfe, Einen nur der es wolle! Anstatt die Hände über dem Haupte zusammen zu schlagen und über das Unglück, daß ein Franke bis in Ihre Stadt gedrungen ist, um Ihre Götter — Geld! Geld! Geld! — wegzuführen, da die Einwohner doch sechs Wochen zuvor noch hofften, alle Franken vernichtet zu sehen, und nach besten Kräften selbst dazu geholfen haben, — anstatt darüber ohnmächtig zu winseln, treten Sie also vor die heiligen Schranken des Nationalconvents und fordern Recht, oder bitten um Gnade.

Ich kenne die unbegrenzte Großmuth freier Völker; sie verzeihen leicht und strafen nur im äußersten Nothfall. Frankreich sieht seine Feinde gedemüthigt und besiegt; es braucht ihre heimlichen Ränke und ihren offenbaren Angriff nicht länger zu befürchten. Ich wünsche, ich höffe sogar, daß es den Abgeordneten der Frankfurter die auferlegte Steuer erlassen werde.

Hätten Sie etwa Bedenken, diesen rechtmäßigen Weg zu billigen? Fänden Sie es wol gar der Convenienz und dem Dinge, das Sie Ihre Freiheit nennen, angemessener zu klagen, Vorwürfe zu machen, die Franken und deren Freunde zu mißhandeln, das Freiheitszeichen unter den Augen Ihrer Sieger zu verwerfen, kurz, Ihre Verhältnisse mit dem deutschen Reich, nach Ihrem eigenen Ausdruck, so pünktlich beizubehalten, daß Ihre Protestationen von Freundschaft für die Franken sich in eine Satyre verwandeln? Scheuen Sie sich, freier Frankfurter! vor der Ahndung, der Despoten, wenn Sie eine Macht anerkennen sollten, deren siegreiche Waffen von Ihrer Stadt Meister sind? Haben Sie bei der geflüßentlichen Anpreisung Ihrer Verfassung keine Nebenabsicht? Soll man treuherzig glauben, daß der Arme in Frankfurt wirklich vermöge seines gesunden Verstandes, und nicht vielmehr durch ein System von Einlispehlungen, das der Aristokratie von jeher so geläufig war, überzeugt sei, er könne keine Erdäpfel essen, wenn sein reicher Ernährer nicht Kutsche und Pferde hielte, in prächtig meublirten Häusern wohnte, köstliche Speisen und edeliche Weine genöÙe, reichgekleidet einherginge, hoch spiele und sich im Laumel kostbarer

Lustpartien wohl sein ließe? Geschieht es endlich nur ganz vom
 ungefähr, daß Ihre Wehklagen gegen die Franken und Ihre
 Seitenblicke auf die fränkische Freiheit, — in Mainz von Hand
 zu Hand gehen, und die Besorgnisse des Bürgers rege machen?
 Ahnen Sie etwa nicht, was geschehen könnte, wenn Mainz
 eine freie, handeltreibende Frankenstadt würde? Sollte nicht, so
 wenig auch sonst das Geld den Maßstab für Freiheit abgibt,
 und so engbrüstig es seine Besitzer zu machen pflegt, die Be-
 ziehung unserer Freiheit auf Ihre Geldkassen, Ihren Gesicht-
 kreis ungewöhnlich erweitern und Ihren Blick in die Zukunft
 schärfen?

Lassen Sie sich, freier Frankfurter! die Hoffnung vergehen,
 die Mainzer über ihr wahres Interesse zu täuschen. Wir gön-
 nen Ihnen die sogenannte Freiheit, an welcher Sie so großes
 Wohlgefallen finden. Wir werden aber ganz unfehlbar den Ver-
 such machen, ob wir bei der Annahme der fränkischen Freiheit
 nicht in den Besitz aller derjenigen Vorthelle kommen können,
 welche die Natur uns soviel freigebiger als unzähligen anderen
 Städten zugetheilt, und an deren Genuß nur die jämmerliche
 deutsche Reichsverfassung uns bisher gehindert hat. Nach zehn
 Jahren sprechen wir uns wieder und dann wollen wir sehen,
 wie weit Mainz und Frankfurt, eine jede mit ihrer Freiheit ge-
 kommen sein werden. Es lebe die Frankfurterrepublik!

Georg Forster.

Ueber die Fragen des Redakteurs der Mainzer
Nationalzeitung in Nr. 193. und 194. vom 20.
und 21. December 1792.

Erste Abtheilung.

In einem freien Staate und nach richtigen Grundsätzen auch in einem eroberten, wenn die Eroberer freie Menschen sind, darf unstreitig Jedermann fragen was er will, mündlich oder gedruckt, auf die Gefahr, Antworten zu erhalten, die ihm nicht gefallen, wenn er seine Fragen nicht mit der gehörigen Bescheidenheit einrichtet.

Die Freiheit beruht nämlich in Gehorsam gegen das Gesetz, zu dessen Aufstellung jeder Mitbürger mitgewirkt hat und zu dessen Abstellung, wenn es nachtheilig befunden werden sollte, Jedermann noch ferner mitwirken kann. Der Gehorsam gegen das Gesetz, so lange es besteht, ist also ein Beweis der Selbstachtung, den Jeder sich selbst gibt, und wer dawider handelt, steht mit sich selbst im Widerspruch, so lange er ein Mitglied des Staates bleibt.

In einem jeden, auch in einem freien Lande also, wenn nur ein gesellschaftlicher Vertrag vorhanden ist, das heißt, wenn die Menschen nicht als Wilde, ein Jeder bloß nach seiner Willkür, leben wollen, muß Gesetz und Ordnung herrschen. Diejenigen, denen es aufgetragen wird, die Gesetze zu vollstrecken, und über die Erhaltung der Ruhe und Ordnung zu wachen, müssen nicht allein Folgeleistung fordern und dazu im Nothfall die öffentliche Gewalt anrufen können, sondern sie haben auch begründeten Anspruch auf eine solche Behandlung von Seiten ihrer Mitbürger, welche deren Achtung gegen das Gesetz zu erkennen gibt.

Alles kann zu weit getrieben und dadurch schädlich werden. Blindes Zutrauen führt zur Unterjochung und Knechtschaft;

unzeitiges Mißtrauen hemmt alle Ausübung der Geseze. Die Vergötterung einzelner Menschen verwandelt sie in Tyrannen; aber die Geringschätzung, womit man glaubt, jedem öffentlichen Beamten begegnen zu dürfen, eben weil auf diesen Aller Augen gerichtet sind, macht endlich nicht den Mann, sondern das Amt selbst verächtlich, mithin untergräbt sie die Grundpfeiler des gesellschaftlichen Vertrags.

Der öffentliche Verwalter, dem man Geringschätzung bezeigen darf, weil er sie wirklich verdient, hat das Zutrauen seiner Mitbürger verloren und sollte billig schon um deswillen seines Amtes verlustig sein. Aus eben dem Grunde aber ist auch der einzelne Bürger nicht befugt, dem öffentlichen Beamten Geringschätzung zu erweisen, wenn er solche nicht verdient, das heißt, wenn die allgemeine Stimme des Publikums oder eigentlicher, das Gesez noch nicht über ihn entschieden hat.

Diese Art, sich gegen Personen zu betragen, die in öffentlicher Verantwortung stehen, diese Art nämlich, daß einzelne Bürger in ihrem Urtheil über oder ihren Anklagen wider sie, sich unanständiger und herabwürdigender Ausdrücke bedienen, und dadurch dem Entscheidungsrechte des Publikums vorgreifen, verdient daher allerdings eine gerechte Ahndung und Zurechtweisung. Ich wiederhole es; ein solches Betragen läuft darauf hinaus, die Ehrfurcht der Bürger gegen die Geseze selbst, welche unverbrüchlich und heilig bleiben müssen, zu untergraben; und wenn diese Ehrfurcht erst dahin ist, so entsteht der Zustand, der ebenso weit wie der Despotismus, von der Freiheit entfernt ist, der Zustand der Anarchie, der gesetzlosen Willkür, der Unordnung und Verwirrung, in welchem nicht Vernunft, sondern körperliche Stärke, wie bei unvernünftigen Thieren, alles entscheidet.

In dem gegenwärtigen Zeitpunkte, in dem Zustande der ängstlichen Erwartung, welcher den Uebergang von der vorigen Verfassung zu einer andern bezeichnet, scheint diese Warnung gegen Alles, was den Bürger irre machen kann, nicht überflüssig zu sein. Es gibt nur zwei Wege, auf welchen wir zur Freiheit gelangen können, der eine ist der Weg der ruhigen Untersuchung und Ueberzeugung, und sodann der freundschaftlichen Aufforderung zu einer freiwilligen Erklärung aller Bürger in den diesseits Rhein gelegenen Ländern der drei Stifter und Städte Mainz, Worms und Speier. Der andere Weg ist ein gewaltsamer Aufstand, welcher einen Grad von hoher, muchwallender

Begeisterung voraussetzt. Wer nur einigen Begriff von dem Temperament unserer Mitbürger hat, wird wissen, daß der erstere ihnen ohne allen Vergleich angemessener ist, als der letztere, und vielleicht kann er auch aus eben diesem Grunde, hier und für solche Menschen, der beste und sicherste sein. Desto mehr müssen wir uns hüten, daß der gute Anfang nicht durch unzeitige Störung unterbrochen wird; und wir nicht ohne Noth gezwungen werden eine Rolle zu spielen, die nicht in unserm Charakter liegt. Wahlrecht, Souverainetät des Volks, Freiheit und Gleichheit sind heilige Worte, die noch heiligere Dinge bedeuten, und desto weniger kann es uns gleichgültig sein, ob sie zu rechter Zeit oder zur Unzeit ausgesprochen, ob sie richtig oder falsch verstanden werden, ob sie uns zur Beförderung allgemeiner Glückseligkeit oder zur Hervorbringung allgemeiner Unordnung dienen sollen.

Jeder unbefangene Leser der Mainzischen Nationalzeitung, dem die Fragen in Nr. 193 vor Augen gekommen sind, wird nach den voranstehenden Gründen, wenn anders meine Schlüsse richtig sind, noch eher, als er entscheidet, ob die darin enthaltenen Angriffe auf die im Namen der Frankensrepublik in diesem eroberten Staate bestehenden Verwaltungsstellen gegründet sein mögen oder nicht, bei sich selbst denken müssen: das war einmal wieder etwas gesagt, wozu man keinen Beruf hatte.

Eine zweite Bemerkung ist ebenfalls Jedermanns Sache und liegt nah am Tage; wenn man nämlich Mainz, sowol Stadt als Land, und seine Einwohner kennt, und die Lage der Sachen im gegenwärtigen Augenblick erwägt, so muß man schließen: der Fragende, sei auch seine Absicht gut, habe mit seinen Fragen den Zweck nützlich zu sein verfehlt.

Die dritte Bemerkung lautet nicht so vortheilhaft für ihn; die gute Absicht kann einen falschen Schritt vielleicht einigermaßen entschuldigen, aber nicht rechtfertigen; folglich haftet auf dem Fragenden auch alsdann, wenn er seine Uebereilung eingestehen sollte, der Vorwurf, daß er unter den jetzigen Umständen durch seine unvorsichtigen Fragen der guten Sache geschadet habe.

Eine vierte, welche mehr auf der Uebung beruht, an ästhetischen Merkmalen die Stimmung der Menschen zu erkennen, und daher zwar richtig aber nicht allgemein sein dürfte, ist diese: daß der leidenschaftliche Ton der Fragen leicht Veranlassung geben könnte, die Lauterkeit des Patriotismus, aus welchem sie

gefloßen sind, verdächtig zu machen. Der Fragende konnte diesen Anstrich vermeiden und ich wünsche sehr, er hätte es gethan, indem es bei seinem wahren Eifer für die gute Sache wirklich schade wäre, sich einen Seitenblick zu erlauben, zu einer Zeit, wo vereinte Kräfte und uneigennützige Liebe des gemeinen Besten allein das Ziel erreichen können.

Jetzt zur nähern Beleuchtung der Fragen selbst, damit ich zeigen möge, daß meine Bemerkungen gegründet sind. Die erste lautet also:

„Vor drei Wochen wurde ein hiesiger Bürger in einem gewissen Hause von dem Hausknechte geschlagen, weil er die Anzeige von einigen Personen gemacht hatte, die man in dieses Haus einquartieren würde. Er wendete sich klagend an die hiesige Municipalität. Der Thäter wurde dreimal nacheinander vorgeladen, ohne ein einziges Mal zu erscheinen. So liegt die Sache und der Beleidigte hat noch keine Satisfaction. — Ist das Gerechtigkeit? — Hat die Municipalität keine Mittel ihre Befehle geltend zu machen?“

Ich setze zugleich aus dem Anhang zu Nr. 194 die hierauf Beziehung habende Stelle her:

„Ad. 1. ist noch keine Antwort eingelaufen. Alle guten Bürger erwarten, daß die Municipalität durch die That antworten werde.“

In der Voraussetzung, daß dieses hier angeführte Factum seine völlige Richtigkeit habe, wovon der Fragende sich allerdings zuvor genau hätte unterrichten müssen, scheint auf die Municipalität kein anderer Vorwurf zu fallen, als der einer etwas langsamen Proccdur. Drei Wochen sind seit dem Verbrechen verfloßen und der Thäter ist noch nicht bestraft.

Was wird aber aus dieser Beschuldigung, wenn die guten Bürger sich besinnen werden, daß die Municipalität noch nicht drei Wochen existirt. Der Maire und der Gemeindeproucurator machen noch keine Municipalität aus; und die Nothwendigkeit ihnen thätige Gehilfen zu geben, mußte erst erwiesen sein, ehe die höhere Verwaltungsstelle von der ihr anvertrauten Gewalt vollen Gebrauch machen, und die Stelle des aristokratischen Stadtraths durch patriotische Municipalen ersetzen konnte. Vor drei Wochen bestand noch das Gewaltsbotenamt.

Welcher Bürger von Mainz, der den Sitzungen der neuen Municipalität beigewohnt hat, wird sagen können, daß sie von

thätig und unbeschäftigt ist? Ihre Schuld ist es wahrlich nicht, daß durch die Verrätherei der Frankfurter und die Unfähigkeit des Generals Banhelben, das ganze Frankenheer sich auf das linke Ufer des Rheins beschränkt sah; daß dadurch tausend Schwierigkeiten, tausend Verwirrungen, tausend Bedürfnisse entstanden, denen die Municipalität allein abhelfen mußte! Die Noth hat kein Gesetz; die Erhaltung der Armee ging allem Andern vor; die Municipalität war die ganze Zeit her mit den Forderungen des Generalstaabs, der Ingenieurofficiere die den Festungsbau dirigiren, der Kriegskommissäre und Proviantmeister beschäftigt; die Anordnung des Fuhrwesens, worüber sich täglich die Befehle und Bedürfnisse verschiedener Stellen kreuzten, und die Sorge für den armen Landmann, daß er durch so viele auf einmal geforderte Frohnen nicht zu Grunde gerichtet würde, hätten schon allein die Municipalität zur Verzweiflung bringen können, wenn nicht einige rechtschaffene Mitglieder derselben diesem Geschäfte Ruhe und Gesundheit aufgeopfert und ihre Privatangelegenheiten gänzlich vernachlässigt hätten.

Außer dieser Last, wovon eine Municipalität im Frieden, und bei dem gewöhnlichen Lauf der Dinge gar nichts weiß und nichts empfindet, mußte die unserige täglich für die Einquartierung neuer Truppen sorgen, wobei es wohl zu merken ist, daß jeder neuankommende Haufe sich zwar um sein Quartier bei ihr meldete, hingegen der Abmarsch anderer Haufen und die dadurch geschehene Erledigung der Quartiere ihr nicht gemeldet ward.

Jene unangenehmen Folgen der Wegnahme von Frankfurt wirkten aber auch in vollem Maße auf die Einwohner von Mainz zurück, und häuften eine neue desto schwere Last auf die Schultern der hiesigen Municipalität, je bringender die späte Jahreszeit sie an schleunige Maßregeln zur Abstellung der drohenden Noth erinnerte. Von dem jenseitigen Ufer des Rheins abgeschnitten, konnten wir dorthier keine Zufuhr erwarten; unsere Bäcker erhielten aus dem Rheingau kein Mehl; die Schifffahrt auf dem Rhein und Main war gehemmt, und die Kriegsoperationen erforderten oft, daß man Beschlagnahme auf die hier ankommenden Schiffe legte; das Kriegskommissariat brauchte die Rheinhöhlen für die Armee; unsere Holzansuhr blieb überall aus; die Menge der Fuhrren welcher die Armee bedöthigt war, verhinderte, daß das diesseits Rhein gehauene Holz beigefahren werden konnte; mittlerweile kamen die benachbarten Dorfschaften

und schleppten es zum Gebrauch ihrer Einquartierungen hinweg. Wer einen Begriff von Geschäften hat, wird leicht inne werden, wie die Verproviantirung einer Stadt von dreißigtausend Seelen in einem Augenblick, wo man nicht wußte, wie bald alle Communication mit dem Lande aufhören könnte, die Municipalität mit Sorgen überhäufen mußte. Ist es hier nicht der Ort auch in Erinnerung zu bringen, daß im gegenwärtigen Zeitpunkt der allgemeinen Noth, die Bürgerschaft sich lau und unthätig zeigte, schlechterdings keinen Patriotismus, ich will nicht sagen für die Freiheit, sondern auch nur für die Erhaltung ihrer Mitbürger blicken ließ, daß der reiche, wohlhabende Handelsstand ruhig zusah, wie die Einwohner von Mainz zu arben, zu erhungern, zu erfrieren Gefahr liefen, ohne sich freiwillig für sie zu einem Darlehn an die Stadt zu erbieten! Wie lange muß die Municipalität noch bitten und flehen, ehe sie sich nur Hoffnung wird machen können, eine Anleihe von hundert und sechzigtausend Gulden zu Stande zu bringen, um der dringendsten Noth abzuhelpen — ich weiß nicht, ob sie je zu Stande kommen werde?

Während die Municipalität unter dieser Vielfältigung ihrer Arbeit, wo Alles mit einem Male auf sie losstürmte, und nichts einen Aufschub litt, beinahe erliegen mußte, ward sie noch überdies von der allgemeinen Administration aufgefordert, eine Erklärung von allen Einwohnern der Stadt, über die Annahme der freien fränkischen Verfassung zu fordern. Es ist hinreichend dieses Geschäfts bloß zu erwähnen, um unsere sämtlichen Mitbürger an dessen Umfang und Schwierigkeit, an die unsägliche Mühe jener Tage wo es vorgenommen ward, an den unvergeßlichen patriotischen Eifer einiger Municipalen und an die pflichtvergeßene Gegenwirkung anderer, die ihre Eigenschaft, als fränkische Beamte, gänzlich dabei aus den Augen setzten, zu erinnern. Was auch immer der Erfolg jener Arbeit sein möge, so wird die Erinnerung daran unseren Nachkommen wichtig bleiben, und Segen im Grabe wird auf den Rechtschaffenen ruhen, die an jenen Tagen die Sache der Menschheit unermüdet vertheidigten.

Jetzt frage ich: eine Municipalität, die kaum vierzehn Tage ernannt, und mit dem Gang ihrer Geschäfte noch nicht vertraut ist, die zu ihrer innern Organisation, wegen der Ueberhäufung mit außergewöhnlichen, keine Verzögerung leidenden,

nach dem friedlichen Lauf der Dinge fremdartigen Geschäften, noch nicht hat vorschreiten können, die eine so schwere, so dringende Sorge für ihrer Mitbürger Erhaltung brückte, die so manchen Tag der Einsammlung der Willenserklärungen aller hiesigen Einwohner über ihre künftige Verfassung widmen mußte, und die erst seit vorgestern von zweien aus dem alten Stadtrath beibehaltenen Mitgliebern erledigt worden ist, — eine solche Municipalität sollte eine öffentliche Zeitungsstätte verdienen, wenn sie die Untersuchung einer Schlägerei nicht zu ihrem Hauptgeschäfte macht?

Ja, die Zeitungen sind allerdings die Wächter der Freiheit; ja, ich freue mich, daß auch in Mainz, welches nun nach zwei Monaten Bedenkzeit noch gar nicht weiß, ob es sich frei erklären soll, obwohl Savoyen, Nizza, Brabant, Flandern, Lüttich, und sogar das Bisthum Basel ihm längst mit Beispiel vorangegangen sind, — auch in dem eroberten Mainz ein Zeitungschreiber drucken darf was er will; daß er die unschlüssigen, schwachen, kleinmüthigen Einwohner dieser großen Pfaffenstadt, die sich nichts Schrecklicheres denken können, als den Gedanken mit dem Gewehr auf der Schulter freiwillig das zu thun, was sie unter ihrem Kurfürsten auf allerhöchsten Befehl thun mußten, durch unzeitige Anklage und Verdachterregung gegen eine erst vierzehn Tage bestehende fränkische Municipalität, noch unschlüssiger, mißtrauischer, kleinmüthiger macht, und ihnen gar mit dem Namen des Bürgers Eustine, von dem sie ohnehin schon verkehrte Begriffe genug, als von einem unumschränkten Herrn, einer Art von Vizekurfürsten oder einem Erdengott haben, bei Gelegenheit den Gedanken beibringen möchte, als ob die Maßregeln ihrer fränkischen Civilbeamten die Zustimmung dieses wackern Generals nicht erhalten hätten, und gar von ihm mißbilligt würden. Ich sage, ich freue mich darüber, weil die Wahrheit doch am Ende siegen muß, und alsdann auch die Mainzer einsehen werden, wie ohne allen Vergleich vortheilhafter es ist, unter einer Verfassung zu wohnen, wo man jeder Sache bis auf den Grund nachspüren kann, als unter einem Herrn und seinen Subalternen, die ärger und despotischer als er selbst, das Sprechen, das Drucken, ja wäre es möglich, auch das Denken, verbieten möchten.

Allein daß eine Beschuldigung gegen die öffentlichen Beamten, die so zur Unzeit vorgebracht wird, so vereinzelt dasteht,

ohne alle Rücksicht auf die Lage dieser Beamten, bloß um sich etwas gegen sie zu sagen hingeworfen wird, — dem gemeinen Besten nicht vortheilhaft sei, das Band der Eintracht zwischen der Obrigkeit und der Bürgerschaft nicht befestigen, sondern Anarchie und Verwirrung befördern helfe, und den Mainzern nur in seiner schlaffen Gleichgültigkeit und Unentschlossenheit stärken müsse — habe ich das erwiesen, oder nicht? Entschidet, meine Mitbürger, und dann künftig mehr über des Mittheilungsschreibers zweite Frage.

Zweite Abtheilung.

Die zweite Frage lautet also!

„Man redet von Deputirten der hiesigen Bürgerschaft, die nach Paris geschickt werden sollen, um Commissarien von dem N. C. zu begehren. Gewisse Personen haben diese Deputirten entweder bereits in petto ernannt, oder denken sie nächstens zu ernennen. Einige gedruckte Zeilen bei einer gewissen Subscription waren sorgfältig ausgestrichen, weil sie den Bürger zufällig an sein Wahlrecht in Ansehung dieser Deputirten erinnern konnten. — Ist das Rechtschaffenheit? Ist das Gerechtigkeit? — Pfui der Schande! Wißt es liebe Brüder und Mitbürger! Niemand, dem ihr nicht ausdrücklich Euer Wahlrecht übertragt, wählt Eure Deputirten nach Paris, sondern Ihr selbst, sowie Ihr bisher die Deputirten Eurer Zünfte gewählt habt, sowie Ihr künftig von dem Augenblick an, wo ihr Eure Willensmeinung erklärt, Eure Obern, Eure Seelsorger, kurz alle Eure öffentliche Beamten, selbst wählen werdet. Das Wahlrecht ist eines der wichtigsten, die ein freier Bürger besitzt. In der Ausübung dieses Rechts liegt ein großer Theil der Souverainetät des Volks, liegt das Geheimniß, uns selbst und unsern Mitbürgern frohe Tage zu verschaffen. — Und Ihr wollt es zugeben, daß man Euch dieses Recht gleich bei der ersten Veranlassung, die sich Euch zur Ausübung desselben darbietet — aus den Händen spiele?“

Die sogenannte Antwort auf diese Frage in Nr. 194 geht ebenfalls hierher.

„Ad. 2. Die Absendung dieser Deputirten findet der Bürger-General Cüstine ganz zwecklos, indem alles was diese Deputirte zu bitten hätten, insofern es nöthig und nützlich sein könne, ohne dieses Mittel geschehen werde. Ihr könnt also, liebe Mitbürger! die Kosten einer solchen Deputation einstweilen zu nothwendigen Bestimmungen verwenden. Was Euer Wahlrecht betrifft, so werdet Ihr noch oft genug Gelegenheit haben, es auszuüben. Bei jeder künftigen Ausübung laßt Euch die Regel empfohlen sein: daß Eure Wahl durchaus frei, das heißt, nicht das Werk des Zwanges oder der Ueberredung, sondern — das Werk der ruhigen Ueberlegung, die Folge der festen, auf Gründen beruhenden Ueberzeugung sein müsse, daß die gewählte Person besser als alle übrigen dem Amte vorstehen werde, welches ihr derselben anvertrauen wollt.“

Das Wahre und Gute, welches der Redakteur in diesen beiden aus seiner Zeitung angeführten Stellen den Mainzern ans Herz legt, hätte nur unter der Bedingung eine vortheilhafte Wirkung hervorbringen können, wenn er es mit Irrigem und Schädlichem unvermischt gelassen hätte. Diese Scheidung vorzunehmen, ist eine so undankbare Arbeit, daß mich nur die Nothwendigkeit, vor der falschen Vorstellungsart des Fragen den zu warnen, dazu bewegen kann.

Das Wahlrecht, das Recht alle öffentliche Beamte sowohl der gesetzgebenden, als der richtenden und der vollstreckenden Macht zu wählen, ist unstreitig das unveräußerliche Eigenthum des Souverains; und der alleinige rechtmäßige Souverain, ist das ganze Volk.

Ein freies Volk also versammelt sich in Urversammlungen an jedem Orte; jede Urversammlung wählt ihre Wahlmänner und schickt sie in die Wahlversammlung. In der Wahlversammlung gehen die Wahlen der Beamten vor sich. Das ist die Ordnung der Freiheit in Frankreich und in jedem Lande, wo das System der Stellvertretung, das einzige, welches mit dem echten Geist der Freiheit bestehen kann, angenommen ist.

Seit drei Jahren wählen die Franken alle ihre Beamten nach diesem Gesetz, und ich glaube mich nicht zu irren, wenn ich annehme, daß dies eine Thatfache ist, welche auch die Einwohner unserer Stadt ziemlich allgemein vor dem 20. December gewußt haben. Der Redakteur der Mainzer Zeitung hat ihnen

Also damit nichts Neues gesagt, obschon auch die Wiederholung des Alten, wenn es etwas so Vortreffliches betrifft, immer seinen Nutzen haben kann.

„Das Geheimniß, uns selbst und unsern Mitbürgern rohe Tage zu verschaffen, liegt,“ wie der Fragende weiter sagt, in der Ausübung des Wahlrechts.“ Auch darin gebe ich ihm Beifall. Er hat sogar in der Beantwortung seiner Frage verathen, worin dieses Geheimniß besteht, indem er uns belehrt, daß man nur solche Menschen zu Aemtern wählen müsse, die besser als alle andere den Aemtern vorstehen können. Dem Amt einen Mann, und nicht dem Mann ein Amt, das ist die oldene Regel. Es kann Jemand Talent und Rechtschaffenheit aben, ohne deswegen für jede Stelle zu taugen. Jede Stelle erfordert Einsichten von besonderer Art, die sich nicht allemal erst im Amte selbst erwerben lassen.

Die Veranlassung zur nochmaligen Anregung dieser wichtigen Wahrheiten nimmt der Redakteur von einem Gerücht, als man Willens, im Namen der hiesigen Bürgerschaft Deputirte an den Nationalconvent nach Paris zu schicken. „Man redet davon,“ sagt das Zeitungsblatt; und auf dieses Gerüchte in, wird Verdacht gegen „gewisse Personen“ ausgestreut. „Gewisse Personen, heißt es nämlich ferner, haben diese Deputirten entweder bereits in petto ernannt oder denken sie nächstens zu ernennen.“

Gewisse Personen! Eine so unbestimmte Beschuldigung macht einen üblen Eindruck, und ist der republikanischen Freimüthigkeit nicht angemessen. Entweder geradezu angeklagt, oder geschwiegen. Wenn nicht übrigens so Manches mich überzeugte, daß hierbei mehr Uebereilung als böser Wille stattfindet, so würde ich fragen, ob es erlaubt sei, dem Publikum von Dingen vorzusprechen, welche bei gewissen Personen erst nächstens in Uebereizung gezogen werden sollen? Die Anklage, als habe man die Deputirten bereits in petto ernannt, ist so wenig zuverlässig, daß der Redakteur selbst sich genöthigt sieht, zu der Alternative eine Zuflucht zu nehmen: man denke wenigstens, sie nächstens zu ernennen. Seit wann wäre es ein Verbrechen, an eine Ernennung — zu denken? und wer denkt dann daran?

Es ist des Geheimnißvollen noch mehr. „Bei einer gewissen Subscription waren einige gedruckte Zeilen sorgfältig ausgeschrieben, weil sie den Bürger zufällig an sein Wahlrecht in

Ansehung dieser Deputirten erinnern konnten.“ Wieder eine gewisse Subscription; und wieder eine unverbürgte Behauptung, daß man mit der Ausstreichung der gedruckten Zeilen darin, gerade das habe verhüten wollen, daß der Bürger nicht an sein Wahlrecht denken solle? Hier weiß also der Leser nicht, von welcher Subscription die Rede ist; nicht, was die weggestrichenen Zeilen enthalten; ob man sich gerade des Wahlrechts dabei erinnern mußte, und ob man wol im Ernste habe verhindern wollen, daß daran gedacht würde?

Darauf folgt dann mit einem gewissen Nachdruck der Ausruf! „Ist das Rechtschaffenheit? Ist das Gerechtigkeit? Pfui der Schande!“ Und zuletzt der Vorwurf, daß man damit umgehe, dem Volk das Wahlrecht aus den Händen zu spielen. Mich dünkt, ein Mann, der nicht wüßte, wer die gewissen Personen sind, gegen welche diese Beschuldigung gerichtet ist, würde dabei nichts Anders denken können, als entweder: daß der Redakteur in einem despotischen Lande wohne, wo es nicht erlaubt ist, die Menschen und die Dinge bei ihrem Namen zu nennen, oder: daß er weder gerecht noch redlich zu Werke gehe, indem er Dinge und Menschen mit dunklen Worten andeutet, gegen welche Grund zur öffentlichen Klage vorhanden ist.

Nichts ist leichter, als ein: „Pfui der Schande!“ auszurufen, und dadurch eine unbestimmte Vorstellung von der Größe des angeschuldigten Verbrechens zu geben. Allein, es wird durchaus nothwendig, unsern Fragenden mit sich selbst zu vergleichen, um ein richtiges Urtheil über ihn zu fällen. Als er behauptete, daß gewisse Personen den hiesigen Bürgern ihr Wahlrecht aus den Händen spielen wollten, zweifelte er an ihrer Rechtschaffenheit und rief: Schande über sie! Kaum aber hat der Bürger Eästine die Absendung der Deputirten zwecklos gefunden, so wird das Wahlrecht auch dem Fragenden schon die gleichgültigste Sache von der Welt und die lieben Mitbürger werden belehrt, daß sie noch oft genug Gelegenheit haben werden, es auszuüben. Ich bin überzeugt, daß unser ehrwürdiger General dem Redakteur für dieses Compliment nicht viel Dank weiß.

Wenn es einigen hiesigen Bürgern zweckmäßig geschienen hat, Deputirte nach Paris zu schicken, so werden sie vermuthlich ihre Gründe dazu gehabt haben. Ein anderer Bürger hält diese Absendung, vermuthlich auch aus Gegengründen, für überflüssig. Was ist da zu thun? Die Gründe auf beiden Seiten

anzuhören, sie gegen einander abzuwägen, sich wo möglich über das Resultat zu vergleichen — aber auch, wenn keine Partei die andere überzeugen kann, jeder die Freiheit zu lassen, nach ihrer Ueberzeugung zu handeln.

Was thut aber der Zeitungschreiber? Bürger Cäcilia,“ sagt er, „hätt diese Absendung für zwecklos — also könnt Ihr sie unterlassen.“ Die bloße Meinung dieses verdienstvollen Mannes, ohne alle Untersuchung, soll uns also blindlings leiten? Mitbürger! Nicht wahr? der Freiheitswächter hat diesmal auf seinem Posten geschlafen und im Traum gesprochen?

Scheint nicht Alles hier darauf hinauszulaufen, daß nicht die Sache an sich selbst tadelhaft ist, sondern daß sie es nur dadurch wird, weil sie in diesem, nicht in jenem Kopf eronnen wird? Wenn zum Beispiel, der Bürger-General die Absendung der Deputirten nach Paris gut heißen, oder zuerst beschloffen hätte, dann hätte der Redakteur nichts zu fragen gehabt und die Sache ganz in der Ordnung gefunden. Aber „gewisse Personen“ lassen sich beugehen, so einen Gedanken zu haben; das ändert in seinen Augen Alles; nun ist es erlaubt an ihrer Rechtschaffenheit zu zweifeln, Schande über sie zu rufen, gefährliche volksverrätherische Absichten ihnen beizumessen. Warum dies alles? Hat ein Bürger mehr Recht zu denken, zu erwägen was gut oder böse sei, und seinen Mitbürgern Vorschläge zu machen, als ein anderer? Sind sie nicht an Rechten gleich? Und steht es nicht ganz insbesondere jedem Menschen auf dem ganzen Erdboden frei, wenn er seinen Kerkermeistern nur enttrinnen kann, sich bittend und fordernd vor den Thron der Gerechtigkeit, vor die Versammlung der Väter des Volks zu stellen? Wer ist der Bürger, der hierüber Erlaubniß zu ertheilen oder zu verweigern hat?

Man wird einwenden, darin liegt das Verbrechen nicht, sondern in der Anmaßung „gewisser Personen“ die ihre Deputirten im Namen der hiesigen Bürgerschaft nach Paris schicken, und sie von der Bürgerschaft nicht wählen lassen wollen. Hätte ich hundert Dukaten, so wollte ich sie gleich als einen Preis für denjenigen ausrufen lassen, der gewissen Personen eine solche Absicht gehabt zu haben beweisen würde! Dann würde man doch dahinter kommen, wer eigentlich so hinterlistig die Freiheit und Gleichheit, die Souveraineté und das Wahlrecht des Volks untergraben will!

Derjenige, der den Preis gewänne, würde ihn gewiß redlich

verdient haben. Denn würde er nicht die schwerste Aufgabe von der Welt aufgelöst, nicht das Unmögliche möglich gemacht haben, indem er Absichten klar und deutlich erwiesen und an den Tag gelegt hätte, die nach des Zeitungsschreibers eigener Aussage, nur noch in petto, das heißt, im Herzen (oder vielleicht im Hirn) gewisser Personen, oder auch vielleicht noch nicht einmal da, sondern blos im Reich der Möglichkeiten existiren?

In allem Ernst, keine Anmaßung kann leicht größer sein, als diese, daß sich Jemand unterfängt, einige seiner Mitbürger öffentlich der Schande zu widmen, weil er glaubt, sie könnten vielleicht einmal einen unlautern Gedanken haben? In einem freien Staate, wo die Gedanken zollfrei sind, muß man die Menschen nach ihren Handlungen richten, und wenn man von ihren unredlichen Absichten spricht, wenigstens ihr eigenes Wort gegen sie zeugen lassen. In das Innere des Herzens zu sehen, wenn es sich nicht durch Reden und Thaten offenbart, ist Menschen nicht gegeben. Eine unerweisliche Beschuldigung, ist nach dem eigenen Ausspruch des Fragenden, eine Verläumdung, und ich setze noch hinzu, eine solche Beschuldigung, welche vermöge der Natur des Menschen unerweislich bleiben muß, ist Unsinn.

Doch wir halten das Endurtheil noch zurück; denn es kommt auch ein Corpus delicti zum Vorschein. „Einige gedruckte Zeilen bei einer gewissen Subscription waren sorgfältig ausgestrichen.“ Dies ist allerdings auffallend. Warum mag es wohl geschehen sein? Hätte man nur die gedruckten Zeilen, so ließe sich die Veranlassung zum Ausstreichen vielleicht aus dem Inhalt derselben muthmaßen, und das Publikum könnte urtheilen.

Wozu diese Weitläufigkeit? Der Redakteur weiß schon die Veranlassung des Ausstreichens; man höre ihn: „weil diese Zeilen den Bürger zufällig an sein Wahlrecht erinnern konnten.“ Das müssen wir denn wol dem Redakteur auf sein Wort so lange glauben — bis uns Jemand jene Subscription und jene sorgfältig ausgestrichenen Zeilen vorweisen kann.

Ich kann dem Publikum, da der Fragende sich ganz unbestimmter Ausdrücke bedient, nur eine Vermuthung vorlegen, von welcher Niemand besser als er, der Fragende selbst, wird sagen können, ob sie zutrifft oder nicht. Aufrechtig gestehe ich aber, daß ich glaube, folgender Aufsatz sei wirklich derjenige, von welchem er in seiner zweiten Frage spricht.

Die allgemeine Administration zu Mainz hielt es für ihre

Pflicht, Commissarien an alle Ortschaften in dem diesseits Rhein liegenden Bezirk der Städte Bingen, Mainz, Worms und Speier abzusenden, welche die Willenserklärung der Einwohner über die Annahme oder Verwerfung der fränkischen Verfassung einsammeln und die Stimmen für letztere mit eines jeden eigenhändiger Unterschrift aufnehmen sollten. Sie erhielten zu dem Ende eine eigends ausgefertigte Vollmacht, eine gedruckte Instruction und einen Bogen zu den Unterschriften, auf welchem Folgendes vorangedruckt war:

„Im Namen des Allmächtigen erklären wir Bewohner des Orts, N. N. daß wir der zeitherigen drückenden Verfassung müde, Erleichterung und gänzliche Umänderung derselben wollen. Zu schwach, um uns bei dieser so nothwendigen Verbesserung unseres Zustandes vertheidigen zu können, flehen wir den Schuß unserer Nachbarn, der Franken, an, wollen uns ihren Gesetzen, so weit sie immer auf unsere Lage und unser Klima anwendbar sind, unterwerfen. Es sollen deswegen Abgeordnete an die Gesetzgeber Frankreichs geschickt werden, welche denselben unsere Gesinnungen bekannt machen, sie von der Wichtigkeit dieser Verbindung überzeugen und uns von ihnen Commissairs erwirken sollen, die gemeinschaftlich mit uns an Verbesserung unserer alten Constitution nach der fränkischen arbeiten werden. Die Wahl dieser nach Paris abzuschickenden Deputirten überlassen wir unsern Brüdern zu Mainz, wenn wir anders keine Glieder aus unserer Mitte in kurzer Zeit nach Mainz schicken, die mit denselben wirken sollen.
Gegeben den — 1792 —“

Aus den hier durch gesperrten Druck ausgezeichneten Zeilen erhellt es deutlich, daß man, um den Landbewohnern die Mühe zu ersparen, zur bloßen Ernennung derjenigen Abgeordneten, welche keinen andern Auftrag an den Nationalconvent als die Darbringung unserer Freierklärung und die Bitte um Commissarien haben sollten, nach Mainz zu reisen, es ihnen anheim stellte, ob sie selbst zur Wahl kommen, oder es bei der von ihren Brüdern (der Bürgerschaft) in Mainz vorzunehmenden Wahl bewenden lassen wollten.

Diese Einrichtung war aus mehreren Gründen rathsam; einmal, weil die Absendung der Abgeordneten, nachdem Alles um uns her, in Savoyen u. sich schon frei erklärt hatte, nicht

frühzeitig genug vor sich gehen konnte; zweitens, weil die Ernennung derselben, bloß zu diesem Geschäft schlechterdings nicht von einer bedeutenden Beziehung auf das künftig auszuübende Wahlrecht des Volks bei Besetzung der öffentlichen Aemter sein konnte; drittens, weil die Kosten der Zusammenkunft, bloß zu diesem einen Endzweck wohl erspart werden konnten; viertens, weil die regelmäßige Wahl eine neue Organisation nach den Grundsätzen der fränkischen Republik schon voraussetzte, da doch diese Organisation gerade dasjenige war, wozu sich die hiesigen Bürger Commissarien von dem Nationalconvent erbitten sollten.

Der Erfolg hat erwiesen, daß diese Art die Sache einzuleiten auf dem Lande den erwünschtesten Beifall erhalten hat. Nirgends sind Einwendungen gemacht worden, nur haben sich einige der nahegelegenen Gemeinden vorbehalten, von dem Wahltag vorher benachrichtigt zu werden, um auf demselben erscheinen zu können.

Die hiesige Municipalität, welche das Geschäft übernommen hatte, die Einwohner der Stadt Mainz um ihre Willenserklärung anzufragen, verlangte zu dem Ende von der allgemeinen Administration etliche Exemplarien jener gedruckten und zur Unterschrift vorzulegenden Erklärung, um auch hier in Mainz gleichförmig mit den übrigen Ortschaften dieses Geschäft zu vollbringen. Jener letzte Satz aber, des Inhalts, daß „die Wahl dieser nach Paris abzuschickenden Deputirten den Brüdern zu Mainz zu überlassen sei, paßte nicht auf Mainz, sondern bloß für das Land. Die Mainzer konnten nicht zu sich selbst oder von sich selbst sagen; wir überlassen . . . die Wahlen unsern Brüdern zu Mainz — . . . wenn wir nicht nach Mainz schicken wollen. Was war also natürlicher, als daß diese Zeilen auf den hier in der Stadt gebrauchten Exemplarien weggestrichen werden mußten, wenn man nicht etwas Widersinniges sagen wollte?

Ist dem Redakteur der Mainzer Nationalzeitung eine andere Subscription als diese bekannt, wo einige gedruckte Zeilen weggestrichen waren, so mag er es dem Publikum bekannt machen. Ich weiß nur von dieser, und habe nun, wie ich glaube, bis zum Ueberfluß gezeigt, daß dabei nichts Hinterlistiges, nichts Verrätherisches, Volksverrätherisches statt gefunden habe, daß man auf keine Weise damit das Wahlrecht der hiesigen Bürger aus ihren Händen habe spielen wollen, und daß die ausgesprochenen

Worte nicht darum ausgestrichen waren, weil sie den Bürger an sein Wahlrecht erinnern konnten.

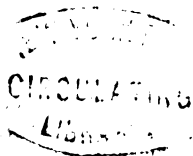
Wenn aber, wie ich meines Theils nicht zweifle, diese unschuldige Veranlassung den Redakteur der Zeitung zur Bekanntmachung seines unzeitigen und ungegründeten Verdachts verleitet hat, so ist er es sich selbst schuldig, seine Uebereilung eingzugestehen, und seine Mitbürger werden dabei noch die Bemerkung machen, wie nachtheilig das Mißtrauen, welches er dadurch erregte, der guten Sache hätte werden können. Bei dem wichtigsten Geschäfte, das sich in diesem Zeitpunkt denken läßt, der Einsammlung der Stimmen für die Freierklärung, die Lauterkeit der Absichten der öffentlichen Beamten die sich damit beschäftigen, verdächtig zu machen, hieß unstreitig alles Mögliche thun, um ihre ganze Arbeit zu vereiteln. So bedenklich ist die willkürliche Einmischung einer unberufenen Hand in eine zu guten Zwecken festgesetzte und bestehende Ordnung! Es ist ein himmelweiter Unterschied zwischen den Denunciationen wirklich begangener Versehen und Verbrechen oder auch erweislicher Pläne der Bosheit, und zwischen dunklen, unbestimmten, übereilten, grundlosen Beschuldigungen, womit man unverdienten Mißtrauen erregt und das Band der Einigkeit auflösen hilft.

Die Absendung einiger Abgeordneten nach Paris um die Freierklärung der hiesigen Nation vor den Nationalconvent zu bringen, scheint jetzt in der That entbehrlich geworden zu sein, nicht bloß, weil der Bürger Cüstine sie für zwecklos hält, sondern, weil die so eben erschienenen Dekrete des Nationalconvents vom 15. December über die Behandlung der von den französischen Heeren in Besitz genommenen Länder, die nahe Ankunft der so lange und so sehnlich von uns gewünschten Commissarien schon verkündigen. Ihre Gegenwart wird die Schwachen, die Launen, die Furchtsamen, die Unschlüssigen, stärken, anfeuern, mit Muth und Mannersinn begaben; ihr Rath wird uns leiten und unsere Einverleibung mit Frankreich beschleunigen.

Es ist aber auch eine dem würdigen General Cüstine schuldicke Gerechtigkeit, hier noch zu erklären, daß seine eigene Meinung über die Absendung der Abgeordneten nach Paris, von dem Redakteur der Zeitung wahrscheinlich mißverstanden worden sei. Eine Maßregel, welche die Einwohner von Savoyen, Lütich, Belgien, Basel, Nizza für gut befunden haben, konnte auch in den Rheingegenden nicht gemißbilligt werden, ausge-

nommen insofern man dem General die unrichtige Vorstellung davon gemacht hätte, daß sie nicht das Werk des ganzen Landes sondern gewisser einzelner Personen sein, nicht eine öffentliche, sondern eine Privatangelegenheit betreffen sollte. Ich glaube nun die hiesige Municipalität gerechtfertigt zu haben, und ermahne nochmals alle Freiheitsfreunde zur Eintracht.

Forster.



R. 11





**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

